REVUE DU MONDE INVISIBLE

REVUE

DU

MONDE INVISIBLE

paraissant le 15 de chaque mois

DIRECTEUR :

MGR ÉLIE MÉRIC

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, DOCTEUR EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR A LA SORBONNE

HUITIÈME ANNÉE

1905-1906

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

29, RUE DE TOURNON, 29
PARIS

UN CAS DE BILOCATION

I

Je ne peux pas croire qu'un ange ait pris la forme corporelle de saint Alphonse de Liguori, et qu'il ait ainsi préparé le pape Clément XIV à mourir. Cette hypothèse admise par quelques théologiens soulève trop de difficultés.

Je ne conçois pas un ange qui se présenterait au mourant, en disant : Je suis Alphonse de Liguori, quand il appartient en réalité à la milice angélique. Pourquoi ce subterfuge que rien ne justifie? Je ne vois pas comment il aurait pu prononcer les paroles sacramentelles de l'absolution et de la réconciliation suprême que l'Église met sur les lèvres de ceux qui ont reçu le pouvoir d'ordre et de juridiction. Et si l'ange est seul ministre et acteur dans ce phénomène qui appartient manifestement à l'ordre préternaturel, pourquoi cette longue extase et ce sommeil profond de saint Liguori, pourquoi s'écrie-t-il en sortant de cet engourdissement merveilleux qu'il vient de remplir sa promesse auprès du pape expirant?

Si l'on prétend, avec d'autres théologiens, que saint Liguori s'est rendu à Rome, et qu'un ange a pris sa forme, son apparence dans le fauteuil où il paraissait endormi, nous soulevons d'autres difficultés, et nous multiplions, sans raison suffisante, les miracles que Dieu n'a pas l'habitude de prodiguer. Comment s'est opérée cette translation du corps du saint? A quel moment l'a-t-on constatée? Et si elle est réelle, quelles raisons avons-nous de supposer qu'un ange est venu le remplacer dans son siège pour tromper ses frères, et leur faire accroire qu'il était toujours à la même place au milieu

d'eux, fatigué et endormi? Le saint n'avait pas besoin d'être remplacé dans sa demeure; il pouvait s'absenter, remplir sa mission miraculeuse auprès du moribond, et rentrer chez lui. Rien, dans cette circonstance, ne me paraît justifier la présence de l'ange dans la chambre du saint, et il me semble difficile que, pendant tant d'heures, personne n'ait eu la pensée, dans le monastère, de s'assurer de l'identité du vieillard dont l'ange avait pris le fantôme. Il ne faut pas multiplier les difficultés.

Je ne ferai pas de nouvelle hypothèse; je préfère constater le fait et confesser mon ignorance.

Mais, je crois que Clément XIV est resté à Rome, dans son palais du Vatican, que saint Alphonse est resté à Arienzo, dans sa maison épiscopale, que, pendant quelques heures, malgré l'obstacle de l'espace, par un moyen extranaturel, Dieu a permis au saint d'entrer en communication directe avec le pontife mourant, et de remplir sa mission. Étranger, pendant ce temps, aux objets et aux personnes qui l'environnaient, plongé en apparence dans un sommeil profond, toute son activité le portait avec une intensité inouïe auprès de Clément XIV, sans qu'il soit nécessaire de recourir au ministère des anges, ou d'invoquer un déplacement corporel mystérieux, invisible pour ceux qui étaient auprès de lui.

II

Les esprits angéliques peuvent communiquer entre eux, quel que soit l'espace qui les sépare et les objets matériels qui s'élèvent entre eux. Les saints entendent notre prière, veillent sur nous et nous font connaître aussi quelquefois leurs pensées, leurs sentiments à notre égard, sans être arrêtés par l'obstacle de la matière: pourquoi deux âmes, placées à de très grandes distances, ne pourraient-elles pas aussi communiquer entre elles, et éveiller dans la pensée, dans l'imagination, la forme du corps qu'elles animent?

Assurément, ce fait extraordinaire, mais possible, appartient à l'ordre préternaturel, et ne peut être l'effet que d'une volonté particulière de Dieu; cette explication supprime des hypothèses et simplifie la difficulté. Le Dr Naas nous propose une explication nouvelle de la bilocation. Selon lui, la pensée du sujet produit son image fluidique sous la forme d'une réalité incorporelle; des ondes vibratoires émanant du sujet transportent son image à un endroit déterminé; les vibrations devenant de plus en plus intenses donnent lieu à une condensation des éléments matériels de l'éther autour de l'image fluidique, et, par conséquent, à une matérialisation plus ou moins prolongée de cette image.

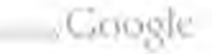
Appliquons cette théorie à un cas particulier, elle deviendra ainsi plus claire et plus intelligible. Pendant qu'il était à Arienzo, plongé dans un sommeil qui dura deux jours, saint Alphonse de Liguori se trouvait en même temps à Rome, auprès du pape Clément XIV dont il entendit la confession et qu'il prépara à mourir. Quand il s'éveilla, il s'écria : « Le pape est mort. »

Il faudrait donc expliquer ainsi ce fait miraculeux. Saint Alphonse a pensé subitement au pape Clément XIV; aussitôt, par un effort intense d'attention, il a produit une image fluidique qui était la reproduction exacte de son propre corps, c'était un autre lui-même, son double, son sosie.

Après ce premier travail, il a dégagé de son corps, de ses nerfs, des ondes vibratoires qui ont saisi et transporté à Rome, au Vatican, l'image fluidique, ou le double du saint.

Mais, voilà que les ondes ont vibré avec plus d'intensité et de violence, elles ont déterminé une condensation des éléments matériels de l'éther autour de l'image fluidique du saint; ces éléments reproduisaient exactement la forme et les contours de l'image, comme l'image reproduisait le corps même du saint, et il s'est produit ainsi un corps *phantastique* et réel, une matérialisation qui explique l'apparition et le rôle qu'elle a rempli.

Si cette théorie était acceptable, elle n'expliquerait pas seulement le phénomène assez mystérieux de la bilocation, mais elle permettrait encore de comprendre tout ce qui se



rapporte à la télépathie, à l'action à grande distance, aux apparitions des vivants et des morts.

III

Malheureusement, cette théorie repose sur des hypothèses gratuites, et elle ne peut pas nous satisfaire.

Quand je jette une pierre dans un puits, l'eau s'agite et je vois de grandes et de petites vagues former des ondes concentriques qui s'effacent ensuite lentement, jusqu'au moment où la surface reprend son calme.

Quand je provoque une décharge électrique, il se produit un phénomène analogue. Autour du point où jaillissent les étincelles violettes, il se produit un champ électrique, et l'éther vibre sous forme d'ondulations concentriques. On peut recueillir ces ondes et les transmettre à distance, sans fil conducteur, en utilisant le radio-conducteur de Branly.

Jusque-là nous sommes sur le terrain solide de l'expérience et des faits concrets, scientifiquement constatés. Nous voyons l'appareil électrique, nous constatons l'apparition des ondes électriques, nous dirigeons vers un point déterminé les ondes qui obéissent à notre volonté.

Mais qui donc a jamais vu la pensée produire extérieurement notre image, notre corps sous une forme incorporelle, de telle sorte que l'on pourrait constater la présence simultanée de deux corps, l'un visible, tangible, l'autre intangible et idéal? Qui de nous, malgré d'incroyables et persévérants efforts de volonté et d'attention, peut se flatter d'avoir ainsi engendré son semblable, son double, son sosie? qui de nous a eu conscience de cette génération?

Et remarquez bien que s'il suffisait d'un acte d'attention et de volonté très intense pour produire notre double, nous pourrions en produire une quantité à notre gré, en renouvelant cet acte d'attention et de volonté, et nous pourrions remplir l'espace de nos doubles fantastiques, de nos corps éthérés.

Que tout acte de pensée soit accompagné d'une vibration cérébrale, que cette vibration se continue, se propage, s'enregistre en quelque manière dans l'éther, je le veux bien, mais que la pensée puisse produire mon double, idéal et concret, imaginaire et réel à la fois, c'est une pure invention qu'il faut laisser au pays des chimères.

Aussi bien, saint Liguori ne connaissait pas la maladie de Clément XIV, il ne pensait pas à lui, il ne cherchait pas à dégager son double pour aller jusqu'à lui, il n'était pas actif, il restait passif dans cette crise de sommeil qui dura deux jours et il n'aurait jamais eu l'idée de former son image fluidique et de la projeter.

IV

On nous dit que des ondes vibratoires émanant de saint Liguori ont transporté l'image fluidique au Vatican. Mais qui a vu ces ondes vibratoires? qui donc a étudié leur nature et constaté leur existence? qui les a vues naître, rayonner et transporter l'image fluidique?

Si c'est l'âme qui les produit, où les prend-elle? Ce n'est pas dans sa propre substance puisqu'elle est immatérielle, et si elle les prend dans l'univers, ces ondes doivent subir la loi des ondes électriques et des autres forces de l'univers. Il n'en est rien, ces ondes, aussi bien que le double fantastique, ne connaissent aucun obstacle, franchissent toutes les distances, ne se laissent arrêter par aucun obstacle matériel, ne subissent aucune déperdition, sont affranchies des lois de la conversion des forces, et ne s'épuisent jamais. Ces ondes mystérieuses ne sont pas de ce monde et de notre univers.

Voici donc le corps idéal de saint Liguori au Vatican. Nous ne savons pas comment ce corps s'est formé, nous ignorons ses moyens de transport et les circonstances de son voyage, et nous ne savons pas pourquoi les ondes vibratoires s'arrêtent précisément au Vatican, ni plus près, ni plus loin, nous

ne savons pas pourquoi elles ne se transforment pas en d'autres formes d'énergie.

Autre difficulté : La pensée de saint Liguori avait formé un corps idéal, son double, nous dit le Dr Haas, mais, par quel miracle ce corps fantastique devient-il, au Vatican, un corps réel, animé, vivant? Au point de départ, à Arienzo, le corps engendré par la pensée de saint Liguori est une image fluidique, une réalité incorporelle, et voilà que cette image arrivée à Rome, introduite auprès du pape mourant, devient une réalité matérielle et vivante, elle devient la personne même du saint qui écoute, absout et prépare Clément XIV à mourir.

Ce n'est donc plus une image vaporeuse que la pensée de l'homme pourrait produire, c'est un corps matériel, un être vivant, une personne humaine consciente et responsable comme l'était le confesseur de Clément XIV. Qui voudrait soutenir et justifier une telle théorie? N'est-il pas plus sage de constater le miracle et de renoncer à l'expliquer?

Je ne sens pas le besoin d'imaginer de nouvelles hypothèses pour tenter d'expliquer l'inexplicable, il me suffit encore de constater le fait et d'y reconnaître l'intervention miraculeuse de Dieu.

V

Saint Grégoire le Grand rapporte dans ses *Dialogues* le fait suivant de bilocation. Saint Benoît envoya une colonie de religieux à Terraime pour y fonder un monastère. Il leur promit de se rendre lui-même, à jour fixe, auprès d'eux, et de leur tracer minutieusement le plan de la construction. Or, la nuit qui précéda le jour déterminé, le supérieur et le prévôt du couvent virent en songe le bienheureux Benoît qui leur donna le plan détaillé de la fondation.

Les deux moines se racontèrent leur songe, et attendirent le saint. Il ne vint pas. Comme ils lui reprochaient, plus tard, dans un entretien, son manque de parole, le saint leur répon-

dit : « Mais, je suis venu. — Et quand donc? — Je suis venu la nuit, vous visiter en songe. »

Le saint avait donc conscience de s'être rendu lui-même auprès de ses disciples, de leur avoir parlé dans leur sommeil, de leur avoir tracé le plan de sa fondation, et d'avoir ainsi tenu sa promesse.

Insistons sur ce fait préternaturel. Nous savons que les anges et les saints peuvent se composer un corps visible, aérien, emprunté, peut-être, à la matière radiante, et apparaître ainsi aux vivants sous une forme sensible.

Or, pendant la vie, et par une permission spéciale de Dieu, l'âme qui ne cesse pas d'animer le corps et de continuer les fonctions de la vie végétative, se fait un corps aérien, le meut et apparaît sous cette forme à des distances quelquefois très éloignées. Il arrive ainsi qu'elle anime simultanément le corps physique, ordinaire, et le corps aérien, extraordinaire, le corps qui semble inerte, plongé dans un sommeil profond, presque inanimé, et le corps qui parle, agit, remplit sa mission auprès des témoins étonnés de l'apparition.

L'espace n'existe pas pour les esprits. L'âme est bien présente simultanément à tous les points de notre corps, à tous ses atomes, quelle que soit la distance, et, elle peut encore, par une permission spéciale de Dieu, se trouver présente, en vertu d'une action motrice, à tous les atomes du corps qui apparaît sur un autre point de l'espace. J'ai des raisons personnelles et graves de croire que le phénomème se produit de cette manière. Mais le phénomène n'est pas naturel.

Élie Méric.

Observation : L'ange anime le corps aérien *ut motor*, et ne lui communique que le mouvement. Élie Méric.



EXCURSION DANS LA CHIROMANCIE

(*Fin*)

V

Ce qui précède est la substance de la chiromancie classique, ce que des milliers de consultants se sont entendu dire depuis un siècle. Quand nos grands-pères étaient tourmentés des rêves de la jeunesse, quand ils se sentaient inquiets et ardents, qu'ils étaient amoureux et voulaient savoir s'ils avaient devant eux une longue carrière durant laquelle ils feraient fortune, les chiromanciens qu'ils allaient voir cherchaient dans leurs mains ce que nous savons maintenant. Ces aïeux dont nous avons connu la sagesse tardive ne se sont pas vantés à nous de cette lointaine faiblesse. Ils ne voulaient pas non plus, peut-être, nous dire dans quelle petite mesure ils voyaient en nous se réaliser les flatteuses chimères qu'on leur avait montrées jadis, dans le lointain, pour un louis d'or ou pour un écu. Pauvres grands-pères! Comme ils étaient trompés! Voici des chiromanciens modernes disant que tous ces présages heureux qu'on leur a montrés dans leurs mains et que nous avons passés en revue ne signifiaient rien du tout! Quelques-uns même avaient un sens contraire à celui qu'on leur attribuait jusqu'ici! Quelle surprise!... Nous nous sommes trop avancés sur ce terrain pour ne pas la subir nous-mêmes. Si donc nous avions été tentés de croire, sachons nous résigner à la désillusion : elle va être profonde.

On nous a dit, avec des raisons d'apparence plausibles, que le support charnu du pouce était le signe des appétits de Vénus; maintenant écoutons :

Sur la racine du pouce (mont de Vénus des chiromanciens) siège le signe de la *volonté raisonnée* dont vous mesurez l'intensité à la longueur

et à l'épaisseur de cette racine. Elle éclaire aussi, disent les chiromanciens, sur le plus ou moins de penchant pour l'amour. Au fait, aimer c'est vouloir, et vouloir c'est aimer. — Seulement j'affirmerai que l'entraînement des sens est plus impérieux chez les petites racines que chez les grandes, attendu le peu de volonté raisonnée, le peu de force morale dont elles sont pourvues[1].

La vérité est qu'il faut considérer dans cette partie de la main non seulement la longueur et la largeur de l'organe, mais aussi sa fermeté. Quand tout y est réuni nous constatons que la main est celle d'un athlète ou d'un gymnaste exercé aux exercices vigoureux. Les pompiers qui montent à la force du poignet le long d'une corde lisse, les marins, les maçons, les forgerons doivent avoir, comme les athlètes, cette partie de la main vigoureuse. Et cela ne prouve pas plus la volonté que les penchants génésiques. Il était recommandé aux athlètes antiques comme aux gymnastes modernes d'observer la continence. Et réciproquement les exercices corporels passent pour un moyen de vaincre l'entraînement sensuel. La bonne santé, en général, n'est pas un signe de sensualité, ni celui d'une logique plus grande que chez le commun des hommes. Mais nous n'avons pas fini avec le pouce.

En déployant la main on s'aperçoit d'une facilité plus ou moins grande à renverser le pouce en arrière. Ce détail est assez souvent interprété comme un indice de générosité, de prodigalité.

Voici une opinion meilleure encore :

On reconnaît la politesse et la droiture du caractère et de l'esprit lorsque le pouce se retourne bien arrière, regardant Jupiter[2].

Connaissons maintenant un avis tout différent sur cette petite particularité :

Il ya un mouvement du pouce sur lequel j'appelle votre attention, c'est le pouce qui se jette très arrière. Méfiez-vous-en.

Cette forme de pouce indique une souplesse de caractère qui va souvent jusqu'à la lâcheté.

Ces êtres-là n'ont de volonté que pour le mal. Ils paraissent soumis ; la volonté ne fait que reculer, elle attend, et elle se venge.

Méfiez-vous, vous vous trouvez en face d'un ennemi[3].

1. Papus, *Premiers Éléments de Chiromancie*, p. 104.
2. Marie Burlen, *L'Arc-en-ciel, Le Livre de la Destinée*, p. 211.
3. Mme de Thèbes, *L'Énigme de la main*, p. 133.



Voilà bien des compliments d'un côté et bien des reproches de l'autre pour peu de chose, mais sur ce petit point comme sur les autres la question est la même : qui a tort ou raison? Nous avouons que, après avoir vu cette forme du pouce chez des personnes dont le caractère nous est connu, nous sommes disposé à donner raison ni à l'une ni à l'autre de ces deux renommées chiromanciennes.

Poursuivons : et la ligne de vie? Si elle est nette, bien tracée, sans interruption, elle présage une longue vie. Si elle est rompue, coupée d'autres lignes ou de signes divers, cela veut dire maladies plus ou moins sérieuses. Si elle est rompue dans les deux mains à la fois à la même hauteur, c'est mort certaine, fatale, inévitable à l'âge indiqué par la situation de la rupture. Si on se reporte à la figure I, on voit, indiqué par une flèche, le sens dans lequel il faut lire la ligne de vie. Entièrement intacte, elle indique environ quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, et même cent. Interrompue à la moitié de son parcours, c'est environ quarante ans. Le reste est à vue d'œil, bien qu'il existe des combinaisons et des calculs pour la division précise de cette ligne de vie. Tout cela est clair.

Or il est arrivé que la mort a été constatée chez des jeunes gens à vingt ans, à trente ans, ou chez des enfants très jeunes dont la ligne de vie pronostiquait une existence de quatre-vingts ans. De même des vieillards morts à plus de quatre-vingts ans (Desbarolles en cite un de quatre-vingt-quatre) avaient une ligne de vie brisée prématurément : une ligne qui indiquait la mort à vingt ans.

Desbarolles se tirait d'affaire en disant que dans le cas cité par lui la longueur de la vie était révélée par une autre ligne appelée quelquefois ligne de santé, qui ne se trouve pas dans toutes les mains. Papus a une explication plus ingénieuse et qui a l'avantage d'échapper mieux aux contestations de fait. La ligne de vie, suivant lui, n'indique plus l'âge du corps, mais *l'âge du caractère*. Un homme jeune peut se rencontrer d'un caractère sérieux et mûr. On appréciera ; nous citons :

L'expérience que j'ai poursuivie personnellement pendant onze ans nous permet d'affirmer que ces indications (la durée de la vie indiquée par la longueur de la ligne de même nom) sont *absolument fausses* et

qu'il n'existe aucun rapport entre l'âge de la mort et la longueur de la ligne de vie. Cette ligne semble plutôt indiquer *l'âge du caractère* que la durée de l'existence. Ainsi un jeune homme de vingt ans, mort à vingt et un ans de phtisie, avait une ligne de vie entourant le mont de Vénus, ce qui indiquait soixante-dix à quatre-vingts ans d'existence. Or ce jeune homme avait toujours été remarquable par sa précocité et le sérieux de son caractère. Il en est de même de toutes les observations qu'on voudra faire à ce sujet[1].

Cette nouvelle manière de discerner les gens sérieux devrait décider tous les chiromanciens auteurs à mettre dans leurs livres la photographie de leur main. Photographie, bien entendu, sans retouche et sans truquage qui leur permettrait de se juger les uns les autres pour l'instruction du public, en attendant le jugement de la postérité qui serait un contrôle expérimental. Il faut savoir que l'aptitude à la magie, aux sciences occultes, à la divination a elle-même son signe visible dans la main. Nous ne l'approfondissons pas car il faut se borner. Nous faisons un article et non un livre.

Par une conséquence inévitable, et une réciprocité logique, les défauts plus ou moins apparents de la ligne de vie révéleraient le manque plus ou moins grave de sérieux dans le caractère. Quelle découverte, si nous apprenions à deviner dans la main des mages et de divers autres contemporains ce trait de caractère si particulier, dont la connaissance préventive serait si utile et qu'on nomme vulgairement la fumisterie !

Le Dr Papus donne un autre moyen, plus étudié, plus complexe pour évaluer la durée de la vie. C'est une moyenne faite sur diverses lignes que nous ne connaissons pas encore toutes. Si chacune de ces lignes isolément considérée ne nous paraît pas probante — et on en jugera — la moyenne, évidemment, ne l'est pas non plus. Il n'est pas besoin d'insister plus pour que notre opinon soit définitive sur la ligne de vie. Vénus fait faillite à ses promesses.

Passons à Jupiter. Nous avons vu que la faveur du maitre des dieux s'accuse en la prédominance du doigt autoritaire

1. Papus, *Premiers Éléments de Chiromancie*, p. 175.

qui donne à l'homme d'imiter dans le monde le geste d'empire qui fait obéir l'Olympe. A cette autorité s'ajoutent les dons qui en font le prestige : l'indicateur long se distingue par la supériorité, la dignité qui mettent son possesseur hors du commun. Or voici une autre note : le long index est l'attribut de l'orgueil et de la banalité :

> Lorsque l'index est très long en comparaison du doigt du milieu, c'est l'indice d'un orgueil excessif, en même temps que d'une grande banalité ; quand l'index aura sa longueur normale, on aura un juste partage des idées, on sera impartial et bon. Quand il est court, au contraire, c'est le présage d'une grande prospérité gagnée par son vrai talent, son habileté et ses idées ingénieuses[1].

Ceux qui se sont attristés d'avoir le doigt court en lisant le paragraphe précédent doivent se rassurer dans celui-ci.

Même contradiction en ce qui concerne Apollon. La longueur de son doigt coïncidant avec l'index court dénonce, avons-nous expliqué précédemment, l'infortune si fréquente du mérite sans audace. Cette fois c'est le contraire : Apollon donne le succès et la réussite en affaires. Mais suivons l'ordre. Passons de Jupiter à Saturne.

Saturne était traditionnellement le destin. Une belle ou une mauvaise ligne de Saturne voulait dire belle ou mauvaise destinée. Détrompons-nous.

> La « saturnienne ou ligne de prospérité », lirez-vous dans les vieux grimoires. Eh bien! non, je vous affirme que cette ligne n'a jamais été une ligne de chance, c'est mieux : c'est une ligne de direction. J'ai vu des gens affreusement malheureux avoir cette ligne, et dans la main des gens du peuple elle est presque toujours écrite. Or je ne crois pas que ce brave homme qui peine du matin au soir soit dans les heureux de ce monde.
>
> Cette ligne est la ligne de direction, elle permet de juger si l'être est capable ou non de se guider lui-même, s'il a su diriger sa vie antérieure[2].

Je me permettrai de confirmer l'observation de l'éminente chiromancienne, tout en restant très loin de penser que ma

1. Marie Burlen, *L'Arc-en-ciel, Le Livre de la Destinée humaine*, p. 230.
2. Mme de Thèbes, *L'Enigme de la main*, p. 195.



remarque ait la valeur des siennes : chaque fois que l'occasion s'est offerte à moi de voir la main de personnes riches, occasion bien plus rare que celle de voir des mains de pauvres, j'ai constaté l'insignifiante portée attribuée à la saturnienne.

J'en dirai tout autant de la ligne d'Apollon, qui aboutit au doigt suivant, à l'annulaire, au soleil. C'est la ligne de fortune et du succès dans les arts. Je l'ai vue quelquefois très belle dans la main qui se tendait vers moi pour attendre l'aumône et dans celle de gens à qui on ne pouvait soupçonner le moindre sens artistique, et qui n'avaient connu, dans une vie parvenue à la maturité, aucun genre de succès.

Les observations sont faciles : la ligne du soleil appelle la réussite non dans les arts seulement, mais en tout : finances, industrie, agriculture. Dans toutes les régions de la société on peut s'assurer de la valeur de cet indice. Mais il y a mieux, beaucoup mieux. Il y a des constatations de faits, publiques, éclatantes et au-dessus de toute contestation. De ce fait que le soleil donne la chaleur, on conclut que les maux causés par l'excès de chaleur, donc par le feu, doivent être inscrits sur la ligne et sur le mont du soleil. En effet un signe funeste est une croix, ou une marque formée de petites lignes croisées sur le mont du soleil. C'est le signe de la mort probable par le feu. Quelquefois un autre indice s'ajoute à celui-là et alors c'est à peu près sûrement la terrible mort par le feu, par exemple dans un incendie. Or nous avons vu avec épouvante dans ces dernières années de terribles catastrophes de morts par incendie : celle du Bazar de la Charité, celle de l'Opéra-Comique. On n'a pas encore oublié l'effroyable incendie du *Ring-Theatre*, à Vienne, en 1881, où 1.460 personnes périrent dans les flammes. Ces milliers de victimes avaient donc le signe fatal à la racine de l'annulaire? Il faudrait donc admettre que 1.460 personnes, toutes munies de la même marque, toutes susceptibles de la même prophétie en chiromancie, se trouvaient réunies par un hasard fabuleux, au *Ring Theatre*? Il faut donc que toutes les victimes du Bazar de la Charité, toutes celles de l'Opéra-Comique aient eu des mains semblables, au moins sous un rapport? Quelle invraisemblance! Et qui croira que si toutes avaient, par le plus

invraisemblable des hasards, consulté un chiromancien dans les jours qui ont précédé leur malheur, elles auraient toutes entendu la même prédiction ?

Il est superflu d'insister. Tout ce que la chiromancie peut se flatter de promettre aux hommes pour combler leurs désirs, tout ce que les prétendues influences astrales peuvent écrire dans la main, tous les dons des dieux du paganisme si on veut pour l'hypothèse d'un moment qu'ils vivent, toutes les chances qu'on justifiera par toute autre explication quelconque... tout s'envole en fumée. C'est la faillite de la « divine science » puisqu'elle ne pouvait pas nous promettre davantage... et qu'en fin de compte elle ne peut rien nous donner du tout.

Il y a d'autres signes encore, d'autres lignes et d'autres monts dont l'augure était moins merveilleux et dont nous dirons un mot pour avoir donné, au moins, un coup d'œil d'ensemble à toute la main.

Nous voyons dans notre main au moins trois lignes, peut-être davantage, mais au moins trois lignes qu'on nomme les lignes mères et dont nous n'avons encore examiné qu'une, la ligne de vie.

Les deux autres sont la ligne dite de cœur qui souligne, en quelque sorte, les quatre monts de Mercure, d'Apollon, de Saturne et de Jupiter, et la ligne de tête, ou de raison, qui se détache du pouce, à la naissance de la ligne de vie, et descend tout droit dans la paume qu'elle coupe en deux. Il y a bien des remarques à faire sur ces deux lignes. Nous les résumerons bientôt, avec d'autres, en une seule observation.

La figure 4 montre aussi l'hépatique, nommée aussi ligne de foie parce que les anciens chiromanciens croyaient reconnaitre sur cette ligne les maladies du foie. On y chercha plus tard celles du poumon. Puis on nomma cette ligne de Mercure ligne de santé. Elle présageait la vigueur et tenait compagnie à Vénus dans les prédictions. Aujourd'hui on la nomme aussi ligne d'intuition. C'est un signe de la faculté intellectuelle que le mot désigne. On voit une croix sur le mont de Mercure. C'est le signe du vol. Quand cet indice fâcheux n'existe pas, que le mont est bien formé, qu'il porte de petites

raies perpendiculaires auxquelles se mêle la ligne de Mercure, c'est la marque des qualités qui distinguent ce dieu. L'homme

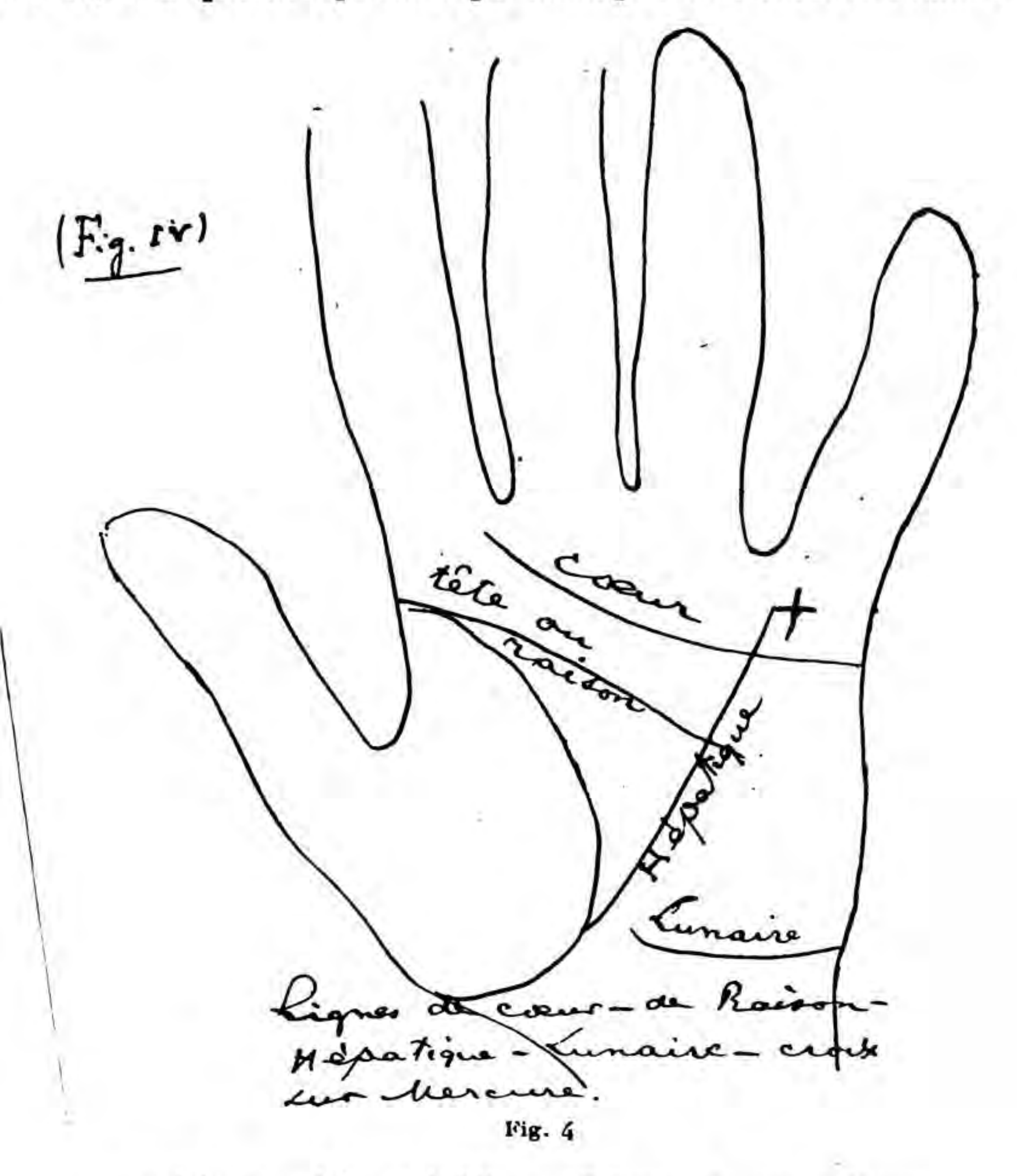


Fig. 4

qui les possède est habile en affaires, apte aux sciences, notamment à la médecine, à la chimie d'après quelques-uns, à l'éloquence écrite ou parlée. Quelquefois la ligne de Mercure est double ou triple. C'est le signe des dons de

Mercure poussés à leur plus haut point. C'est aussi la chance constante.

La lunaire, ainsi nommée parce que la partie de la main qui fait face au mont de Vénus est attribuée à la « chaste Diane », indique ce qui se rapporte à l'élément de Diane, la mer. Il faut se rappeler l'invocation de Musset :

Comme un ours à la chaîne
L'Océan monstrueux se traîne,
Diane, sous tes yeux bleus.

La lunaire est appelée aussi ligne de voyage. Elle présage des voyages sur mer.

Tous les marins devraient posséder la lunaire. C'est à vérifier. Nous avons vu des gens de mer à qui elle manquait, et des terriens chez qui elle est accentuée. On dit, dans ce cas, que le mont de la Lune et sa ligne dénotent l'imagination. Diane est rêveuse.

La ligne de tête droite et ferme est le signe d'une raison ferme; si elle se prolonge et incline vers la lune, vers la région de l'imagination, il y a tendance à démence. Si elle se brise en fragments placés les uns au-dessous des autres en forme de chute, ce peut être la chute de la tête au physique, et au figuré, la folie ou la décapitation.

On fait sans difficulté des remarques analogues sur la ligne de cœur. On y lit la santé du cœur au physique et au moral. Et si on approfondit tout cela on aboutit à constater sur ces lignes comme sur les autres des contradictions, des invraisemblances et des incohérences après lesquelles on se sent une opinion faite. Mais nous avons promis de résumer tout cela dans une observation unique, et la voici :

C'est à savoir que la ligne de cœur, la ligne de tête, l'hépatique et son dieu se retrouvent toutes trois, visibles et nettes, dans la main du singe. Nous avons sous les yeux la photographie d'une main de jeune chimpanzé et celle d'une main d'orang-outang adulte qui à elles deux réunissent les principales lignes de la main humaine[1], et plus particulière-

1. Julien Leclercq, *Le caractère et la main*, pp. 112 et 129, fig. 31 et 35.

ment celles qui caractérisent le cœur et la raison. Elles semblent même plus accentuées dans la main de ces animaux que dans celle de l'homme.

La raison en est évidente : le singe fait de ses mains un usage plus rude, plus continuel que l'homme et les saillies musculaires en sont nécessairement plus accusées, et les sillons de la peau plus profonds. Mais ces causes si naturelles seraient trop simples!... Le cœur et la raison du singe! quel aboutissement à la divine science!...

VI

La démonstration est, cette fois, complète. Il est parfaitement inutile de parler de la multitude de menus signes que les vendeurs d'avenir découvrent parsemés dans la main qu'ils regardent à la loupe et dont ils savent tirer si bon parti : les croix, étoiles, carrés, triangles, barres, points, etc..., etc... Tous ces détails sont censés modifier plus ou moins les significations générales sur lesquelles nous n'avons plus la plus petite illusion...

Sur la table de consultation de ces augures le patient voit encore, à côté de la loupe ou du jeu de cartes, un alphabet hébreu, et une autre collection de signes bizarres, c'est une sorte d'autre alphabet : celui des signatures astrales. Chacune des sept planètes est désignée par quelques signes, quatre ou cinq, qui se retrouvent dans les linéaments capricieux de la paume de la main.

Le tout fait une trentaine de caractères, de « signatures ». On en trouvera le tableau dans celui des ouvrages du Dr Papus que nous avons cité plusieurs fois. (P. 156.)

Les vingt-deux caractères de l'alphabet hébreu se prêtent à la même recherche. On les fait correspondre aux vingt-deux cartes importantes du jeu de cartes appelé tarot et on les interprète en conséquence. On trouvera cet alphabet et son interprétation dans le volume de Desbarolles. (P. 353.)

Le lecteur ne nous pardonnerait pas de remplir encore des pages de ces sottises. Il est fixé désormais sur la chiromancie.

Nous sommes fixé, quant à nous, sur tout le reste des sciences occultes, et nous utiliserons cette occasion pour nous soulager d'un sentiment personnel.

Je collaborais à un journal de défense religieuse, lorsque des nécessités d'informations me conduisirent, il y a quelque dix ans, à m'intéresser à ces sortes de choses. J'y ai usé une somme de temps et de travail que je regrette bien aujourd'hui de n'avoir pas mieux employée. Il ne m'en est revenu qu'une grande fatigue et beaucoup de déceptions sans aucun profit pour autrui ni pour moi-même.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de constater que d'autres avant moi avaient fait la même expérience. Ces noires bêtises ont coûté aux uns leur temps, à d'autres leur argent, à d'autres encore leur carrière ou l'occasion qu'ils avaient eu de s'en faire une, à d'autres enfin la raison ou même la vie : la folie, le suicide, les morts inexplicables ne sont pas rares chez les dévots de l'Inconnu. Les curieux mêmes ou les simples imprudents qui recherchent ou qui acceptent des conseils venus de cette direction ne s'en félicitent ordinairement pas : je n'en connais pas d'exemple et j'ai entendu citer des exemples du contraire. Ceci d'ailleurs a été constaté de tout temps, et il en existe quelques exemples dans l'histoire de la magie.

Et puis qu'espérez-vous savoir des mages? Si vous vivrez longtemps? Si vous serez riche? Si vous serez heureux? On vous a dit tout cela dès l'enfance, et les expériences de la maturité vous l'ont appris de nouveau. Travaillez et faites des économies : vous ne romprez pas l'inégalité des conditions qui est la loi de ce monde, mais vous aurez toujours un peu d'argent devant vous.

Soyez sobre, chaste, occupé, fuyez la paresse de corps et d'esprit : cela ne vous mènera pas aux années des premiers patriarches, mais vous aurez toute la longévité et toute la santé que vous pouvez attendre de la nature.

Voulez-vous, de plus, être heureux, c'est-à-dire content de vous et des autres? Soyez honnête! Vous souriez en pensant à tous les honnêtes gens qui ne sont pas ce qu'on appelle « heureux ». Le seraient-ils davantage s'ils étaient moins

honnêtes? Et parmi ceux qui se plaignent constamment de la vie, voyez-vous le plus souvent les plus honnêtes?

Terminons par un curieux conseil, curieux non certes en lui-même — car il est excellent — mais par son origine. Nous le trouvons dans *l'Almanach de la Chance pour 1905* (publié sous la direction de Papus). On trouve dans ce petit livret des indications superstitieuses, des modèles de talismans, et des conseils pour fixer la chance si on l'a, la rappeler si elle est perdue. Entre autres conseils nous trouvons celui d'observer sa langue, de ne jamais s'arrêter à un sentiment d'envie, de ne jamais dire de mal des absents :

> Le mal se sème, et pousse ses racines, ses tiges et ses fruits comme une plante de la terre.
>
> C'est pour ne pas avoir notion de cette vérité que tant d'êtres tuent leur chance.
>
> . . . .
>
> Si vous voulez conserver la chance, ne dites jamais de mal des absents.
>
> Si vous voulez accroître votre chance d'une manière inespérée, ne tolérez pas qu'un tiers calomnie une personne absente pendant que vous assistez à la conversation...

Ces conseils ne sont pas extraits de quelque commentaire du catéchisme sur la médisance et le jugement téméraire. Dans la pensée de leur auteur ils se rattachent peut-être à quelque théorie occultiste. Il en existe une selon laquelle le mal que nous voulons à autrui se reverse sur nous. Mais peu importe. En pratique le conseil est bon. L'expérience nous apprend souvent que les grands parleurs qui n'épargnent personne, les amateurs de potins, qu'ils en soient les auteurs ou qu'ils aiment à les entendre, ne font pas, en général, de brillantes affaires, et n'arrivent pas à la gloire par la considération qu'ils s'attirent.

Ce n'est pas, comme le pourrait croire un occultiste, par l'effet du *choc en retour*. C'est beaucoup plus simplement parce que ces sortes de gens ne sont aimés de personne malgré les égards qu'ils peuvent devoir aux convenances sociales. C'est parce que, à la fin, tout se sait, tout se paye,

tout s'expie, et qu'on récolte nécessairement ce qu'on a semé.

Regardons maintenant ceux qui ont réussi, ceux qui sont arrivés au but. Ce sont le plus souvent des discrets. Ils n'avaient pas de secrets de chance, mais ils ont pensé à leurs affaires plus souvent qu'à celles d'autrui, et quand ils ne pensaient même qu'à leurs affaires, ils ne les confiaient pas à tout le monde.

Donc, avant de poser le point final, si vous voulez réussir, soyez discret en vos discours, ne vous occupez que de ce qui vous regarde... et ne pensez jamais à la chiromancie !

Georges Bois.

LES ÉTOILES

La science humaine est en proie à de perpétuelles métamorphoses. Elle ne cesse de changer, de se transformer et de se contredire. Elle revient sur ses pas, elle reprend des doctrines qu'on croyait à jamais abolies et elle abjure des opinions qui paraissaient définitives. La vérité d'hier devient l'erreur d'aujourd'hui et redeviendra peut-être la vérité de demain.

S'il était des idées courantes et que les profanes considéraient comme désormais acquises, n'était-ce pas celles du nombre illimité des astres et de la pluralité des mondes habités? « Les étoiles, ça n'en finit pas! » disait le *Tribulat Bonhomet* de Villiers de l'Isle-Adam. Cependant, aujourd'hui, des savants, et non des moindres, n'hésitent pas à s'inscrire en faux contre ces assertions. Parmi eux est un homme éminent, émule respecté de Darwin, le Dr Wallace, qui, d'abord dans un article retentissant inséré par la *Fornightly Review* et par le *New-York Independent*, et ensuite dans un volume intitulé : la « Place de l'Homme dans l'Univers » (*Man's place in the universe*), a presque réhabilité la cosmogonie antique et rendu à l'homme sa place exceptionnelle au centre du monde.

Déjà en 1853, le Dr Whewell avait soutenu que l'orbite de la terre est la zone tempérée du système solaire, et que, seule, elle permet ces variations modérées de froid et de chaud, de sécheresse et d'humidité qui sont nécessaires à la vie animale; et, dès 1848, l'illustre auteur des *Histoires extraordinaires*, Edgar Poë, dans son *Eureka*, avait conclu à la limitation du nombre des étoiles. Mais, chez lui, cette conclusion s'appuyait plutôt sur une sorte d'intuition et sur des déductions métaphysiques que sur des raisonnements scientifiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui; et c'est par des arguments tirés de l'observation et des faits que l'on vient battre en brèche les théories astronomiques précédemment admises.

⁂

« Si le nombre des étoiles était incommensurable, dit miss Clarke, il en résulterait une somme illimitée de radiations lumineuses et toute obscurité serait bannie des cieux. »

C'est aussi l'avis du professeur Newcomb, de Washington :

« Cette collection d'étoiles que nous appelons l'univers est, dit-il, d'étendue limitée... car, dans le cas contraire, les cieux tout entiers seraient remplis d'une éclatante lumière, éblouissante comme le soleil. » Or, la lumière donnée par les étoiles n'est que la six-millionième partie de la lumière solaire.

Si l'on admet l'infini stellaire, deux causes seules pourraient expliquer cette déperdition de la lumière des étoiles : son affaiblissement dans son passage à travers l'éther ; — son arrêt par des étoiles sombres ou des poussières météoriques diffuses.

La première de ces causes doit être rejetée, par cette excellente raison que les étoiles les plus brillantes ne sont généralement pas les plus rapprochées. Quant à la seconde, M. Monck semble y avoir répondu victorieusement dans une lettre adressée à la revue *Knowledge*, lorsqu'il dit :

« Suposons les astres obscurs 150.000 fois plus nombreux que les étoiles brillantes : le ciel entier devrait alors être aussi brillant que la partie éclairée de la lune. Si les étoiles s'étendaient à l'infini dans des directions particulières, par exemple dans celle de la Galaxie ou Voie lactée, nous devrions trouver dans la plus brillante partie de cette Galaxie une partie égale à la lune en grandeur angulaire et nous offrant la même quantité de lumière. Or, à l'endroit le plus brillant, la lumière n'est pas la centième partie de celle de la pleine lune. »

⁂

C'est une erreur de croire, comme le soutiennent les partisans de l'infinité, que le perfectionnement des instruments accroîtra le nombre des étoiles. Avec un télescope n'allant que jusqu'à la 11e grandeur, le professeur Celoria, de Milan, a compté auprès du pôle nord de la Voie lactée le même

nombre d'étoiles que sir William Herschell avec son puissant instrument.

Il y a, dans la Voie lactée, des espaces absolument sombres et vides d'étoiles, des fonds parfaitement noirs : ce qui serait impossible, si des multitudes innombrables d'étoiles, trop petites pour être individuellement aperçues, existaient au delà. Ajoutons que la photométrie démontre que, de la 10e à la 17e grandeur, le nombre des étoiles diminue rapidement.

Beaucoup d'astronomes tendent de plus en plus à considérer l'univers entier des étoiles comme une sphère, ou un sphéroïde, ayant la Voie lactée pour équateur. Cet équateur est probablement circulaire et en rotation très lente.

Quant à notre système particulier, il occupe dans le plan de la Voie lactée une position quasi centrale. On a tiré cette conclusion du fait que, s'il en était autrement, si notre position était très éloignée du centre, les apparences seraient tout autres qu'elles ne sont.

A cela on répond que : « si le soleil occupe *actuellement* une position quasi centrale dans le plan général de l'univers, la chose est sans aucune importance, puisque, étant donnée sa vitesse de translation, dans vingt ou cinquante ou cent millions d'années, il aura traversé l'univers d'un bout àl'autre. »

Mais nous n'avons aucune preuve du mouvement *en ligne droite* du soleil, et, s'il n'est pas exactement au centre de gravité de l'univers, on peut très bien supposer qu'au lieu de se mouvoir en ligne droite, il décrit une orbite autour de ce centre.

∴

Abordons maintenant la question d'habitabilité des planètes.

Grâce à la merveilleuse découverte de l'analyse spectrale par Bunsen et Kirchoff, on a pu constater que les éléments et les composés matériels de la terre et du soleil, des étoiles et des nébuleuses étaient les mêmes. La matière est partout formée d'éléments identiques. De plus, elle est partout soumise aux mêmes lois. La loi de gravitation s'étend à tout l'univers; les lois de la lumière, de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme sont partout les mêmes.

Par conséquent, quelle que soit leur place dans l'univers, tous les êtres vivants organisés doivent être fondamentalement les mêmes. En d'autres termes, la vie n'est possible nulle part que sous les conditions rencontrées sur le globe terrestre.

Ces conditions, quelles sont-elles? Ce sont les suivantes :

Des variations légères de température; une quantité suffisante de chaleur et de lumière solaire; de l'eau en abondance et universellement distribuée; une atmosphère de densité suffisante et composée des gaz essentiels à la vie végétale et animale; des alternatives de jour et de nuit.

En considérant l'ensemble de ces conditions, dont la réunion est indispensable, et en procédant par une série d'éliminations, dans le détail desquelles il serait beaucoup trop long d'entrer ici, le Dr Wallace arrive à conclure :

1° Qu'aucune planète du système solaire, autre que la terre, ne présente les conditions voulues pour produire et maintenir la vie; qu'aucune autre n'est, n'a été, ni ne sera habitée;

Et 2° que, dans les systèmes autres que le nôtre, il y a des chances énormes pour que nulle part, sur n'importe quelle planète de n'importe quel soleil, il ne se rencontre une combinaison complexe de conditions semblables à celles que présente la terre.

Peut-être, comme l'a fait judicieusement remarquer M. Henri Château dans une étude consacrée au livre du Dr Wallace, l'illustre savant a-t-il poussé ses déductions à une extrême rigueur.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a mis en lumière, non sans hardiesse, des faits scientifiques d'une portée considérable; et que, si rien ne vient infirmer l'exactitude de ses raisonnements, les doctrines astronomiques que l'on enseignait naguère ont besoin d'être revisées.

Je ne suis pas assez grand clerc en ces matières — ni en aucune autre — pour me prononcer à ce sujet. Mais les théories émises m'ont paru assez intéressantes pour être enregistrées: et n'est-il pas plaisant de penser que les astronomes viennent seulement de s'apercevoir de ce phénomène, pourtant fréquent, qu'on appelle : la Nuit?

Louis DE GRAMONT.

UN CAS D'OBSESSION A ALGER

Paul Féval a écrit les étapes d'une conversion; je vais essayer de relater celles d'une guérison, en décrivant les différentes phases de la maladie étrange qui l'a précédée.

A la fin de février 1903, au retour d'un séjour à Paris, je rentrais chez moi à Saint-Galmier. Là, à la suite d'une violente émotion, je commençai à ressentir des troubles affectant à la fois le physique et le moral et qui devaient être l'éclosion d'une maladie que je couvais depuis de longues années.

Au début, idées noires, anéantissement complet de la volonté, dégoût de la vie, suppression du sommeil, diminution de l'appétit, digestion difficile, asthme, sensibilité nerveuse exaspérée, lassitude, surtout au réveil, semblable à celle résultant d'une violente courbature. La tête en feu, prête à éclater, et, à d'autres moments, glacée et complètement vide; hallucinations et tout travail intellectuel impossible; difficulté inouïe d'associer deux idées. Le travail matériel se faisait encore, mais, pour ainsi dire, machinalement. J'avais remarqué que j'avais un jour moins douloureux que l'autre. Tout, dans la vie, m'était devenu à charge et j'étais obsédée de constantes appréhensions; j'avais même de la peine à supporter la présence, autour de moi, d'êtres cependant bien chers. Dès le réveil, j'étais saisie à la gorge par une sorte d'étreinte qui m'angoissait tout le jour, et le siège du mal me paraissait venir de cet étouffement qui m'étreignait jusqu'au creux de l'estomac.

Je crus d'abord que cette partie de moi-même était malade. Je vis un premier docteur à Saint-Étienne qui me traita pour un commencement de neurasthénie, venant de l'estomac qui fonctionnait mal. Je suivis le traitement pendant trois semaines; le résultat fut nul. Dans le courant de mai, je

retournai voir ce médecin et il me dit : « Je vous conseille de faire une saison à Néris, Allier. »

Au début de juin, je partis donc pour cette station, un peu de courage au cœur, espérant trouver là-bas une guérison, ou, tout au moins, une grande amélioration à cette terrible maladie qui me rendait la vie absolument insupportable. Je suivis un traitement exactement indiqué par un des médecins en chef de l'établissement, le docteur P..., très initié aux effets de ces eaux si calmantes pour certains, mais qui, à mon grand regret, ne m'apportaient *aucun soulagement*. Je voyais ma saison se terminer et j'étais navrée de n'en retirer aucun effet salutaire. Le docteur me dit qu'au retour je serais soulagée et me prescrivit l'hydrothérapie et un régime *ad hoc*. Je rentrais chez moi, méconnaissable, ayant maigri de dix livres, et plus découragée que jamais. J'avais des heures de désespoir telles qu'à diverses reprises je voulais en finir avec la vie; un sentiment seul me restait : l'avenir de mes chers enfants et la croyance absolue en une vie meilleure, refusée à ceux qui n'ont pas le courage de supporter celle d'ici-bas. Un jour, plus malade que jamais, je suppliai à genoux mon pauvre mari de me tuer, croyant ainsi que je n'en aurais pas la responsabilité. Bref; je déraisonnais en tous points; ma pauvre cervelle avait perdu tout équilibre!

Dans le courant de juillet, je suivis un traitement à Saint-Étienne, d'un médecin peu connu, mais ayant appliqué son système, le magnétisme médical, en Amérique où il avait eu des succès. Après la première séance, je ressentis une légère amélioration, mais il eût fallu suivre régulièrement ce procédé qui, pour moi, était compliqué en ce sens que, dans l'état où j'étais, il m'eût fallu aller, trois fois par semaine, à Saint-Étienne et, sans goût, ni forces, je n'en avais pas le courage. J'eus quelques séances, mais ne trouvant encore pas là une amélioration bien sensible et si découragée alors que je voulais me laisser mourir, je laissais ce traitement trop long pour ma patience si éprouvée.

Je traînai encore quelques semaines cette vie impossible que je rendais si dure à tous les chers miens qui étaient désespérés! Je ne pouvais alors pas m'occuper de mes enfants qui

étaient en vacances et que j'aurais voulu sentir bien loin; pauvres petits! Je ne voulais plus voir personne; il me fallait un effort surhumain pour tenir à peu près ma maison et faire face aux quelques obligations mondaines, ne voulant pas qu'on connaisse trop cet état incompréhensible.

En septembre, je vis un nouveau docteur à Saint-Étienne, qui me dit d'essayer des piqûres au sérum artificiel, trois fois par semaine, en injections hypodermiques à l'abdomen. Comme il fallait injecter au moins 150 grammes chaque fois, c'était assez douloureux, mais je le supportais pensant trouver là peut-être le remède approprié à mon mal. On me fit une dizaine de piqûres, mais le résultat fut négatif; au contraire, je ressentais une excitation nerveuse désagréable, prélude d'un abattement plus complet.

Je demandai alors qu'on m'envoyât dans un établissement spécial pour les pauvres neurasthéniques, croyant trouver là un repos et un calme plus complets que je n'avais chez moi, où, pourtant à la campagne, j'avais toutes les conditions d'hygiène possibles pour bien me porter.

Heureusement, sur ces entrefaites, fin octobre, mon frère, habitant Alger, vint nous voir. Me trouvant dans cet état, il insista pour m'emmener avec lui, afin de me faire changer d'air et de vie. Il avait son idée. Je ne voulais pas partir; à force de persuasion, de volonté et d'énergie de sa part, — il en fallait pour moi, — nous nous embarquâmes le 20 octobre. Mais quel désespoir au cœur, en quittant mes chers enfants, ma maison, que je ne croyais plus revoir! Mon idée était que je n'aurais qu'à me précipiter dans ces flots qui vous engloutissent si profondément et que tout serait fini. Je passe la majeure partie de mes angoisses. S'il me fallait revivre les heures traversées, je ne sais si j'en aurais le courage. Oui, sans doute, car je saurais maintenant ce que j'ai à faire et je me sens si forte et si énergique!

Les débuts de mon séjour à Mustapha furent un peu le coup de fouet qui redonne du ton. Le changement d'air, de milieu, auprès de bons parents et de charmants amis qui ne savaient qu'imaginer pour me distraire eurent pour effet de me rendre moins sombre, de délier ma langue (je ne voulais plus par-

ler), mais combien peu! On voulait me faire sortir; c'était une corvée pour moi que de descendre à Alger et je versais des larmes chaque fois qu'il fallait m'absenter; et pourtant, on savait que cela me ferait du bien. Je me surmontais autant que je le pouvais, mais que d'heures encore douloureuses, de larmes versées, et quel avenir sombre je voyais toujours, sans raison bien marquée : moi seule connais à fond tout ce que j'ai souffert!

. . . .

M. Verdier me fit des passes magnétiques, puis me fit l'imposition de ses mains sur ma tête pour bien la dégager, car là surtout était le siège de mon mal. Après dix minutes de passes, nous nous séparâmes, nous entendant pour avoir, tous les deux jours, une petite séance de magnétisme. Dès le lendemain de cette première séance, je ne me reconnaissais déjà plus; je reprenais goût à la vie, je sentais la gaieté revenir, mes facultés intellectuelles reprenaient leur cours; je sentais une telle transformation que, de suite, je dis à mon entourage : « Je suis sauvée, j'ai trouvé cette fois la vraie marche à suivre et je sens que je vais guérir. »

. . . .

J'atteste, avec toute la profonde reconnaissance de mon âme émue, que je dois ma guérison à cette doctrine, appliquée avec tant d'intelligence et de dévouement par M. Verdier. Je dois ajouter que non seulement j'ai retrouvé la santé physique, mais que j'ai obtenu une absolue transformation morale et une parfaite tranquillité d'esprit. Aussi qu'on ne s'étonne pas si je suis devenue une fervente convaincue[1].

1. Ce n'est pas aux esprits, c'est au magnétisme qu'il faut attribuer cette guérison d'une maladie cérébrale. Que d'exagérations dans ce récit!



Le Mysticisme japonais et son application au Spiritisme

Deux religions, l'une indigène, le *Shin-to*, l'autre d'importation étrangère, le *Bouddhisme*, vivent actuellement au Japon côte à côte, après des siècles de luttes sanglantes pour la suprématie. Le Shin-to, qui signifie « la voie des Esprits », et dont l'origine se perd dans l'antique tradition, fut reconnu en 1868, à l'arrivée au trône du Mikado (empereur) actuel, comme religion officielle de l'empire.

C'est du mysticisme, qui se rattache à cette religion, que nous entretenons aujourd'hui nos lecteurs.

⁂

Le shintoïsme n'exige pas de ses fidèles de croire aux enseignements et miracles d'un être surhumain quelconque, ayant vécu dans un passé lointain sur la terre ; il se base sur des phénomènes que tout fidèle peut toujours voir et entendre.

Beaucoup de ceux qui ont voyagé dans le Japon, ne connaissent que superficiellement ce peuple, et ne savent raconter que peu de chose de sa religion : ils considèrent les Japonais, somme toute, comme une nation très peu religieuse. L'expression du sentiment n'est pas visible, ne se traduit pas par des madones au coin des rues : les guides imprimés n'en donnent aucun renseignement, et les missionnaires bigots ne connaissent pas le premier mot de la vie religieuse du peuple japonais. Le grand monde professe une sorte d'agnosticisme, dont Herbert Spencer est le prophète, mais le shintoïsme (la voie des Esprits), contraire au « Butsudo » ou « la voie de Bouddha », est la religion des masses.

*
* *

Le shintoïsme n'a, à vrai dire, que trois « miracles » ; on les produit toujours de la même façon, depuis qu'ils existent ; et on les exécute en plein jour. Des observateurs européens et américains, par exemple Russel Lowel, dans son savant ouvrage *Le Japon occulte*, déclarent ces phénomènes indubitablement réels. Le peuple les considère purement comme des miracles. Quant à savoir comment on les produit, c'est une question qui n'a pu encore être résolue.

Ces trois « miracles publics » (semblables, en apparence, à beaucoup de ceux qui se produisent chez les fakirs indous), sont les suivants : Premièrement, *on arrose l'adepte d'eau bouillante ;* secondement, *il marche à une distance de trente à quarante pieds sur des charbons ardents*, et troisièmement, *il monte, à pieds nus, une échelle, dont les échelons sont des glaives excessivement tranchants.*

L'adepte est invulnérable : ces exercices ne lui occasionnent aucune brûlure, aucune blessure.

*
* *

Le shintoïsme se divise en différentes sections ; quelques-unes se vouent à cultiver ces miracles ; d'autres, par contre, développent la « prise de possession par des dieux », ce que nous nommons « la médiumnité à transe ». Les adeptes de ces dernières sections s'occupent également de la guérison des malades, donnent des conseils dans les affaires commerciales, etc. Il y a aussi des sections s'occupant des nombreux pèlerinages, ainsi que du service du temple et des cérémonies, où la prédilection de la masse pour le clinquant des oripeaux est exploitée de la même façon que dans l'Église catholique de la chrétienté.

L'initiation, c'est-à-dire le développement de la médiumnité, n'est pas le privilège du sacerdoce : il est accessible également au profane. Cependant, les moyens d'arriver à un succès sont bien plus pénibles que chez nous. De même que chez les Hindous, cette pensée ordonne la modification, la sup-

pression de toute passion et tout plaisir qui rend au mortel la vie attrayante.

Le disciple qui se voue à la médiumnité physique, commence d'abord par ne plus prendre qu'un seul et unique repas par jour, consistant en riz ou d'autres végétaux, en très petites quantités : il doit entièrement renoncer au tabac, qui lui est cher. Mais, avant tout, il prend, pour obtenir ce développement que l'on désigne comme « pureté », six ou huit fois par jour un bain froid, malgré la rigueur de la température. Mis en parallèle avec le « saint » Brahma, empesté de vermine, il y a là certainement un progrès. Dans tous les cas, la plupart de ceux d'entre nous qui voudraient devenir médium, feraient-ils un pareil sacrifice ?

*
* *

Ce procédé continue durant des années. Maints adeptes et élèves cherchent la solitude dans les bois et sur les montagnes, pour devenir réellement saints ; d'autres continuent leurs affaires journalières. Mais chez tous ceux qui ont du succès, le résultat est un développement psychique où l'esprit devient complètement maître de la matière, du moins dans les cas cités.

Les fakirs et adeptes des Hindous peuvent obtenir la même chose, à leur façon, et l'un et l'autre se produit d'après la même loi. Mais il est un fait qui n'est pas inconnu, c'est que les productions des Hindous, en partie, n'ont aucune existence réelle et produisent une espèce d'hallucination hypnotique.

Le public japonais, lui, considère les miracles, produits par la voie psychologique comme une preuve de la divinité des religions.

Le développement du médium à transe se fait au Japon, bien que d'une manière très pénible, beaucoup plus rapidement que chez nos médiums, et les résultats sont à peu près les mêmes. Il y a même des « jardins d'enfants » où l'on développe les enfants pour la médiumnité à transe.

∴

Cette courte esquisse nous montre suffisamment que le spiritisme est donc aussi représenté dans le royaume du Mikado. Malgré qu'il ait un cachet, auquel nous ne sommes pas habitués, il porte néanmoins en lui la même erreur ancienne, incomprise ou mal comprise encore par un monde ignorant.

Mais nos spirites d'occasion sont-ils plus avancés que les adorateurs de miracles du Japon ? Nous disons « d'occasion ».

Ce ne sont que des « amateurs de théâtre » ; ils veulent voir, éprouver des sensations nouvelles, de l'étonnement, et être témoins de surprises ! Pour arriver à leur donner ces impressions, certains esprits doivent agir en conséquence : en ne leur donnant que les preuves les plus banales.

∴

Le spiritisme moderne, en Europe et en Amérique, se base sur les mêmes faits naturels qu'au Japon et dans l'Hindoustan. Bien de ces faits donnent une preuve suffisante de l'immortalité de l'homme et de la possibilité du rapport avec les esprits, tandis que d'autres démontrent simplement que l'homme, aussi dans sa forme mortelle, est quelque chose de plus grand et de plus progressif que ce que nos savants nous ont enseigné jusqu'à présent. Beaucoup d'entre nous furent assez ignorants pour confondre ces deux espèces de faits, comme le font les Japonais.

Mais voyons avant tout de quelle valeur peuvent être ces phénomènes pour notre monde actuel. Notre expérience est relativement très courte ; elle s'étend à peine sur une génération. Tournons-nous donc, pour avoir la réponse, vers l'Orient, où des faits semblables appartiennent, depuis un temps immémorial, à l'histoire d'une nation. *Cette histoire nous montre un spiritisme absolument sans progrès !*

En sera-t-il autrement chez nous, si nous marchons dans la même ornière de la routine ?

Les miracles d'aujourd'hui sont les miracles d'un passé lointain ; si réels qu'ils étaient, on ne les emploie constamment en Orient que pour attacher les fidèles à la croyance ancestrale d'autrefois, et à retarder leurs pas vers une virilité spirituelle plus élevée. Si le résultat des rapports avec le monde des esprits ne devait consister qu'à donner à l'homme une croyance de son immortalité, quelle utilité y aurait-il là pour le monde d'aujourd'hui ?

L'Hindou endormi continue un rêve comme il faisait auparavant : il n'a pas plus de justice, et notamment pas plus d'égard ni d'estime pour la femme.

Le Japonais tient à sa croyance la plus intime, sans y voir le progrès, utilisant ses miracles pour divertir le public : il partage l'initiation avec la femme, du moins la médiumnité à transe, mais il ne cherche pas à s'élever plus haut, en la connaissance du monde des esprits, malgré son avidité pour la science et la philosophie des nations avancées.

∴

Si le spirite croit et enseigne que l'esprit progresse dans la vie prochaine, en science et en force, comment se fait-il que depuis tant de siècles, jamais une voix inspirée ou un médium développé n'ait surgi chez le peuple de l'Hindoustan ou du Japon, pour y combattre la superstition et les abus ? Les Brahmanes de l'Inde sont des spiritualistes accentués, et ils déclarent être dirigés et contrôlés par les esprits de leurs ancêtres. Mais n'ont-ils pas employé, pendant des milliers d'années, toute leur puissance à opprimer le peuple ? — Les prêtres shinto du Japon paraissent, du moins en partie, être soumis au contrôle des esprits.

J. F.

LE PURGATOIRE

(*Suite*)

Voici encore quelques autres questions que j'ai adressées à ma sœur Marie-Sophie de la part de notre très honorée Mère, ou qu'avec sa permission je lui ai faites moi-même :

D. — Monsieur notre aumônier m'a recommandé de vous dire que, si vous le désiriez, il vous dirait une messe avec plaisir.

R. — Je n'ai pas la permission de la demander; mais s'il veut faire cette charité, elle ne sera pas sans récompense, et je lui en serai bien reconnaissante.

D. — D'ou vient que, souffrant comme vous faites, vous avez néanmoins la figure si calme, que l'on croirait que vous ne souffrez pas?

R. — Le désir d'accomplir la volonté de Dieu et de satisfaire à sa justice me rend si heureuse, que je serais contente de souffrir encore davantage si, par cette augmentation de souffrances, je pouvais plus tôt jouir de Dieu.

D. — Le bon Dieu est-il bien terrible dans ses jugements?

R. — Oui, il est terrible, mais aussi il est bien juste.

D. — Quand on est jugé, voit-on Notre-Seigneur?

R. Oui; cette vue donne un tel contentement à l'âme, qu'elle est heureuse en purgatoire, malgré les grandes souffrances qu'elle y endure.

D. — Dans quel endroit l'âme est-elle jugée?

R. — Au lieu même où elle expire, dès qu'elle a rendu le dernier soupir.

D. — Au moment de votre mort, la sainte Vierge, saint Joseph vous ont-ils assistée? les avez-vous vus?

R. — Non; j'ai été privée de cette grâce à cause de mon obstination; mais souvent cette faveur est accordée.

D. — Saint Joseph visite-t-il les âmes du purgatoire?

R. — Je ne l'ai vu qu'une seule fois accompagner la sainte Vierge.

D. — Depuis que vous êtes morte, combien de fois avez-vous vu la sainte Vierge? Que vous dit-elle pour vous consoler? A-t-elle bien diminué vos souffrances?

R. — (Ma sœur Marie-Sophie se mit à rire et me dit) : Vous allez trop loin; néanmoins, pour vous faire plaisir, je vous dirai que quelquefois je ne l'ai vue qu'une fois l'an; d'autres années, jusqu'à trois fois : la veille de l'Assomption et les jours de la Conception et de la Présentation. Quand elle venait en purgatoire, elle allait dans toutes les demeures, parlait une à une à toutes les âmes pour les consoler, disant aux unes : *Vous souffrez bien; mais, ayez patience, vous irez bientôt au ciel;* aux autres : *Votre purgatoire est abrégé de tant d'années, de tant de mois, ou de tant de semaines, quelquefois de tant d'heures;* aux autres, enfin, elle les couronnait et les emmenait avec elle au ciel.

D. — Vos souffrances sont-elles un peu diminuées?

R. — Oh! oui, bien diminuées; vous auriez même pu le comprendre, car n'avez-vous pas remarqué qu'au commencement que je vous ai apparu, vous ne voyiez que la figure et le cou. Tout le reste du corps était enveloppé comme dans un grand manteau; mais, à présent, vous devez voir le costume religieux bien net (en effet, je la voyais ainsi jusqu'aux genoux), et j'espère que mon purgatoire sera bientôt fini.

D. — Comment connaissez-vous que votre purgatoire sera bientôt fini?

R. — A l'air content et aux manières gracieuses de mon bon ange.

D. — Où est le purgatoire?

R. — Au centre de la terre, tout près de l'enfer.

D. — Y a-t-il plusieurs demeures dans le purgatoire?

R. — Il y en a trois, et dans chaque demeure il y a un grand nombre de divisions, suivant que l'âme est plus ou moins coupable.

D. — Dans quelle demeure étiez-vous?

R. — Dans celle du milieu.

D. — Reste-t-on toujours dans la même demeure, ou en change-t-on à mesure que les fautes sont expiées?

R. — Pour moi, je suis toujours restée dans la même demeure.

D. — Savez-vous si dans la demeure la plus proche de l'enfer on y entend les cris des damnés?

R. — Non, on ne les entend pas, excepté pourtant quelques âmes plus coupables qui les entendent par une permission divine.

D. — Y a-t-il beaucoup de monde en purgatoire?

R. — Oui, beaucoup; représentez-vous un foiral; on y est pressé, entassé.

D. — Je suis étonnée que ma pauvre mère soit tant restée en purgatoire; il y a longtemps que je la croyais au ciel.

R. — Il ne faut pas que cela vous surprenne : dix-sept ans sont bien longs, il est vrai; mais il est des âmes qui y sont détenues depuis deux ou trois cents ans.

D. — Et des religieuses, y en a-t-il beaucoup?

R. — Oui, un grand nombre; mais aucune de celles qui ont pratiqué leur règle.

D. — Quelles sont les fautes que l'on punit plus sévère ment dans les personnes religieuses?

R. — Le défaut d'obéissance et les murmures contre les supérieures: le bon Dieu châtie très sévèrement ces dernières.

D. — Que font souffrir les démons aux âmes du purgatoire?

R. — Ils n'ont pas le pouvoir de leur nuire; mais il les font beaucoup souffrir en leur reprochant leurs fautes, ou bien simplement en se montrant à elles.

D. — Les âmes du purgatoire prient-elles et s'entretiennent-elles ensemble? Quelle est, enfin, leur occupation?

R. — Oui, elles prient: elle disent mentalement le *Pater*, l'*Ave* et autres prières pour les personnes qui s'intéressent à elles. Elles ne parlent jamais; il y a un silence profond; on entend seulement quelquefois des gémissements arrachés par

la force de la douleur; mais, malgré cela, elles sont toujours calmes et résignées. Leur occupation est d'aimer Dieu, d'accomplir sa volonté pour lui être de plus en plus unies.

D. — Avez-vous compris dans le purgatoire ce qui s'est passé dans la communauté depuis votre mort?

R. — Oui, car toutes les âmes du purgatoire voient ce qui se passe sur la terre; à moins que par une permission divine, elles en soient privées.

D. — La faveur accordée à l'indulgence sabbatine a-t-elle son effet?

R. — L'indulgence est vraie; mais elle a rarement son effet à cause des obstacles qu'on y apporte.

D. — Voit-on le feu en purgatoire?

R. — Oui. Représentez-vous un four à chaux, dont les murailles et la voûte ne sont que feu; c'est vous dire que l'on brûle, et malgré cela, certaines âmes y endurent un froid glacial.

D. — Voyez-vous souvent le démon dans la maison? et en quels endroits le voyez-vous?

R. — (La sœur prit un air embarrassé, comme quelqu'un qui craint de manquer à la charité. Je lui dis qu'elle parlât seulement pour moi, et alors elle me dit) : Je le vois presque tous les jours près de votre lit, le matin, à l'heure du réveil; au chœur, surtout pendant l'oraison.

D. — Savez-vous si ma pauvre mère a été soulagée par les messes qui ont été dites pour elle?

R. — Je ne sais si elle a reçu l'application de ces messes; soyez tranquille, le bon Dieu a appliqué une partie de ce qui a été fait pour moi, et puis, pour ce qui est des messes que l'on offre pour les âmes du purgatoire, le mérite en est accordé de suite à la personne qui les donne. Les âmes pour qui on les offre en sont aussi immédiatement soulagées; mais elles éprouvent un nouveau soulagement quand on les dit, ce que les prêtres doivent faire le plus promptement possible; car il y en a un grand nombre qui sont en purgatoire pour avoir été négligents sur ce point.

D. — Ma sœur, avez-vous profité des cinq messes qui ont été dites pour vous?

R. — Je n'ai profité que de trois.

D. — Et celle que M. l'abbé m'a dit de vous offrir, vous a-t-elle été appliquée.

R. — (Avec un air embarrassé) : Non. (M. l'abbé m'avait fait faire cette question et n'avait pas encore dit la messe; mais c'était son secret.)

D. — Notre Mère m'a dit de vous demander si vous auriez plaisir qu'elle écrivit à M. B... pour lui demander des messes pour vous?

R. — Je n'ai pas la permission; d'ailleurs, le bon Dieu ne me permettrait pas de m'adresser à lui, parce que je l'ai trop fait souffrir.

D. — Faut-il croire ce que dit le P. Faber, que presque tout le monde est sauvé?

R. — La miséricorde de Dieu est bien grande, et il y a beaucoup de personnes sauvées, vu la multitude des péchés mortels qui se commettent. Cependant, je crois aussi qu'il y en a un grand nombre de damnées.

D. — Notre Mère m'a chargée de vous dire de prier pour la communauté quand vous serez au ciel. Aurez-vous la bonté de le faire?

R. — Oh! oui, bien certainement, j'aime beaucoup la communauté; du reste je lui dois par reconnaissance.

D. — Avez-vous vu quelquefois nos saints fondateurs?

R. — Non; mais c'est pourtant saint François de Sales qui m'a obtenu d'achever mon purgatoire sur la terre, et j'y suis venue le jour de sa fête.

D. — Où vous teniez-vous donc tout le temps que nous ne vous avons pas vue?

R. — Dans les mansardes: et c'est seulement à dater du jour où vous offrites des prières et des indulgences pour moi, que le bon Dieu m'a permis de m'adresser à vous, pour vous demander la continuation de ce secours.

D. — Ma sœur, lui observai-je, j'ai fait depuis peu de jours le vœu héroïque; je ne puis donc prier pour vous en particulier.

La sœur Marie-Sophie me répondit :

— Je le sais; mais la sainte Vierge a permis néanmoins que tout ce que vous ferez me soit appliqué.

D. — Notre Mère vous prie, lorsque vous serez au ciel, de prier pour les parents de nos sœurs quand ils seront à l'agonie.

R. — Oh! certainement; dites-lui qu'elle soit tranquille, je n'en oublierai aucune.

D. — Ma sœur Marie-Thérèse demande si vous vous souvenez d'elle?

R. — Oh! oui, certainement; je lui dois par reconnaissance, je lui ai donné beaucoup de peine pendant ma dernière maladie. Dites-lui que je prierai bien pour elle et pour sa mère, que j'aimais beaucoup.

D. — Je vous prie de me dire ce que notre Mère a fait hier d'extraordinaire.

R. — Toutes ces questions sont faites pour le même motif.

D. — Pour quel motif?

R. — Pour avoir un signe, et convenez que vous-même vous en seriez bien aise?

D. — Oh! cela est vrai; si vous vous faisiez voir à quelqu'un j'en aurais bien plaisir.

R. — Eh bien! ma sœur, tout cela ne provient que de votre orgueil et d'un fond d'*amour-propre*.

D. — Quand vous aurez fini votre purgatoire, aurez-vous la bonté de me donner un signe pour me le faire connaître?

R. — Oui, je vous le promets.

D. — D'où provenait cette grande lumière que je voyais la nuit avant que vous me parliez?

R. — C'était un signe pour vous faire comprendre que j'avais besoin de prières.

D. — Où se passent vos nuits?

R, — Dans votre cellule, dans le dortoir; le plus souvent auprès de votre lit.

D. — Comment vous êtes-vous procuré le costume religieux? La croix est-elle d'argent, la robe de laine, la guimpe de toile? Qu'en ferez-vous quand vous irez au ciel?

R. — (La sœur me dit en riant) : Oh! soyez tranquille, je n'en serai pas en peine; tout cela n'est qu'un corps aérien, fantastique.

D. — Pourquoi, lorsque je vous jette de l'eau bénite, par

la crainte que j'ai que ce soit le démon, cette eau tombe-t-elle à terre et non sur votre robe?

R. — Toujours pour la même raison : parce que cette robe n'est qu'un corps aérien.

D. — Vous me dites que vous avez un corps aérien; mais comment se fait-il donc que, lorsque je vous ai donné de l'eau bénite, mes trois doigts qui ont touché les vôtres ont été brûlés?

R. — Le bon Dieu l'a permis pour vous donner un signe, et croyez que la douleur que vous éprouvâtes alors n'était rien en comparaison de ce que je souffre.

Un jour, en abordant ma sœur Marie-Sophie, je lui présentai une chaise et la priai de s'asseoir. *Ma sœur*, me dit-elle, *je ne suis ni assise ni debout.*

Cependant, quand j'étais debout, elle me paraissait debout, et quand j'étais assise elle me paraissait assise, n'étant pas plus haute que moi. Mais quand un exercice sonnait, si je ne me levais pas promptement, elle prenait un air sévère, en ayant l'air de se lever, comme si elle eût voulu partir la première.

L'approche de cette sainte sœur me pénétrait tellement de la présence de Dieu, qu'en donnant mes soins à la petite négresse, quelquefois j'ai eu la bouche ouverte pour m'impatienter; mais je sentais une force invincible qui me retenait.

Je poursuivis mes questions.

D. — Votre purgatoire sera-t-il bientôt fini?

(J'entendis une voix qui n'était pas celle de ma sœur Marie-Sophie, mais qui semblait venir de sa droite et d'une personne qui lui était supérieure et qui me dit avec un ton d'autorité) :

— Priez, dites aussi que l'on prie et que l'on donne quelques intentions à la sainte communion.

Je fus si fort effrayée, que je m'enfuis en toute hâte; il me semblait que jamais je ne trouverais la porte de notre cellule. Ma sœur Marie-Sophie m'appelait en me disant : *Ma sœur, n'ayez pas peur*. Mais je n'écoutai rien, et je m'en fus au galop.

Le lendemain, un peu plus raffermie, j'y revins cependant et j'adressai encore ces questions à ma sœur Marie-Sophie, d'abord :

D. — Quelle était cette voix qui me dit, hier, de prier, de faire prier pour vous et de vous donner quelques intentions à la sainte communion?

R. — C'était celle de mon bon ange. Vous n'auriez pas dû vous en aller si vite: si vous étiez restée, il vous aurait sans doute dit autre chose.

D. — D'où provient cette grande chaleur que j'éprouve depuis deux nuits; il me semble que j'ai du feu dans mon lit?

R. — Cette chaleur provient de moi, et je me trouve bien soulagée quand je suis près de vous, ce que je fais depuis le jour que vous m'avez permis de venir; si cela pouvait être utile à l'une ou à l'autre, mais je ne vous fais pas sentir la chaleur quand vous dormez.

Cela était vrai, en dormant je n'éprouvais rien; mais la chaleur que j'avais autrement la nuit était si forte, que je pensais avoir la peau rôtie, le matin, en me levant. Il en était de même de la brûlure des doigts, ne pouvant les laisser dans le lit, et tous les matins cette brûlure paraissait avoir été faite fraîchement; puis, dans le cours de la journée, la douleur diminuait un peu jusqu'à la nuit, et toujours ainsi pendant vingt jours, c'est-à-dire depuis le 4 mai jusqu'au 27 du même mois, jour de l'entrée de la sœur Marie-Sophie au ciel. Après j'en ai souffert très peu; mais l'empreinte reste toujours.

D. — Veuillez faire des excuses à votre bon ange, continuai-je, de ce que je l'ai quitté l'autre jour si brusquement. Si vous pouviez obtenir qu'il me parlât encore, vous me feriez bien plaisir.

R. — Soyez tranquille, tout s'arrangera bien; le bon ange n'est pas fâché que vous le craigniez. Je vous plaignais aussi beaucoup de vous voir pleurer, mais je suis bien aise de voir que vous avez peur.

D. — Je ne vous ai plus dit que je craignais toujours d'être trompée dans ce que je vois et entends. Ne serait-ce pas le démon? On me dit que quand ce serait lui, on ne doit pas le



craindre tant qu'il ne me portera qu'au bien; mais j'ai grand'-peur d'être dans l'illusion.

R. — Non, ne craignez pas, ce n'est pas le démon. Mais ne vous croyez pas pour cela meilleure que les autres; au contraire, vous l'êtes moins, car vous avez un orgueil détestable. Attachez-vous donc à l'humilité, à l'obéissance et à l'observance.

D. — Notre Mère m'a dit en riant qu'elle n'était pas contente de vous; que depuis qu'elle vous demande que vous lui parliez, vous auriez bien pu lui obtenir cette grâce.

R. — (La sœur se mit à rire et me dit) : Dites à votre Mère que je ne le puis, parce que je n'ai pas de permission. Au reste, assurez-la que ce n'est pas pour elle, car je l'aime beaucoup, et j'en aurais même un grand plaisir; mais il n'y a aucune nécessité. Du reste, que peut-il vous revenir de tout ceci? Que des confusions, et vous devriez en être bien aise, puisque vous avez tant besoin de la vertu d'humilité.

D. — Comme nous n'avons pas beaucoup d'austérités dans notre saint ordre, est-il aussi agréable à Dieu que les autres?

R. — (La sœur Marie-Sophie rit, et répondit avec une expression de joie et de bonheur) : Oh! certainement. Ce ne sont pas les austérités que le bon Dieu demande, mais seulement la pratique de la règle.

D. — Le bon Dieu est-il bien sévère pour les exercices de la règle que l'on omet lorsqu'on est malade ou infirme?

R.— Non; le bon Dieu est bien bon, pourvu que l'on pratique la règle des malades.

D. — Que faut-il que je fasse moi-même pour être bonne malade?

R. — Il vous faut accepter la maladie avec soumission et résignation à la volonté de Dieu; et quoique la Constitution permette de demander ce dont on croit avoir besoin, ne vous montrez ni difficile, ni exigeante; soyez aussi fidèle à la pratique du silence comme on doit le pratiquer à l'infirmerie. Vous y manquez facilement.

D. — Est-ce vous qui m'avez dit hier soir, lorsque je fus me coucher : *Tu es là bien tranquille dans ton lit, et moi je brûle?*

R. — Oui, c'est moi ; mais je ne vous ai pas tutoyée.

D. — Cependant, je n'ai pas été me coucher sans en avoir la permission.

R. — C'est vrai ; mais vous n'aviez pas une vraie nécessité.

D. — Quand je suis malade ou fatiguée, et que notre Mère m'envoie coucher, ou que je demande moi-même d'y aller, cela vous fait-il de la peine?

R. — Non ; quand votre Mère vous dit d'aller, ne craignez pas, obéissez toujours simplement ; ne vous permettez qu'une seule observation, quand vous croyez n'en avoir pas besoin. Mais soyez très réservée quand vous demandez vous-même des dispenses.

D. — Toutes les questions que nous vous adressons vous font-elles de la peine?

R. — Non, pourvu que je n'aie à parler que pour le général et pour ce qui vous concerne vous-même ; mais pour parler en particulier de quelqu'un, je n'en ai pas la permission.

D. — Notre Mère m'a dit de prendre quelque chose quand j'en sens le besoin, parce qu'elle craint que le défaut de sommeil me fasse mal ; cela est-il désagréable à Dieu?

R. — Non, obéissez toujours simplement ; mais du reste, pour ce qui est de tomber malade, ne le craignez pas, le bon Dieu ne le permettra pas, puisque vous faites un acte de charité.

D. — Notre Mère désire toujours savoir quel est le but principal que le bon Dieu s'est proposé en vous rendant visible?

R. — Je ne dois rien vous dire ; mais soyez tranquille, votre bien s'y trouvera. Et pour ce qui est dit de la dévotion aux âmes du purgatoire, il y a toujours un plus grand émoi dans la communauté.

D. — Et cependant, ma sœur, on peut toujours douter si c'est une âme du purgatoire, ou le démon qui m'apparaît ?

R. — Peu importe que l'on croie que c'est le démon ou une âme du purgatoire, pourvu que l'on sache qu'il y a quelque chose.

D. — Y a-t-il beaucoup de nos sœurs en purgatoire, et quelles sont celles-là?

R. — Oui, il y en a plusieurs, mais je ne vous dirai pas le nom; seulement, priez, car, ici, vous les mettez bien vite au ciel, et le bon Dieu a permis que je sois venue sur la terre parce qu'il y a longtemps que je suis morte, pour vous faire voir que l'on ne va pas si tôt au ciel.

D. — Il y a longtemps que notre Mère vous fait appliquer l'intention du rang de deux sœurs; en avez-vous ressenti les effets, comme aussi de beaucoup de prières et d'indulgences qu'elle a demandées pour vous?

R. — Oh! oui, je lui dois bien de la reconnaissance; remerciez-la pour moi, ainsi que toutes les sœurs.

Le jour de l'Ascension, je lui demandai si son purgatoire serait bientôt fini. J'entendis de nouveau cette voix, que ma sœur Marie-Sophie m'avait dit être celle de son bon ange, qui me dit : *Priez, faites prier; je croyais lui faire faire son ascension au ciel, mais je ne l'ai pu.*

Cette seconde fois, quoique je pensasse que c'était la voix de l'ange qui me parlait, je fus néanmoins si impressionnée, que je me jetais sur ma sœur Marie-Sophie, croyant qu'elle pourrait me retenir; mais je ne trouvais d'autre appui qu'une chaise qui était à mon côté, ce qui me fit bien comprendre la vérité de ce que m'avait dit cette sainte sœur, qu'elle m'apparaissait avec un corps aérien.

Je m'adressai de nouveau à ma sœur Marie-Sophie, et lui dit :

D. — Pourquoi me demandez-vous plutôt des prières, des indulgences et des intentions à la sainte communion, par préférence à des messes?

R. — Je n'ai pas la permission de demander autre chose, parce que je ne dois pas imposer de nouvelles charges à la communauté, qui a fait pour moi tout ce qu'elle devait faire; et puis je demande des communions pour expier toutes celles que j'ai laissées par ma faute.

D. — On a dit hier soir en communauté les six *Pater*, ainsi que le *De profundis* devant le Christ. Avez-vous profité de ces prières? Les indulgences qu'on dit y être attachées sont-elles vraies?

R. — Les indulgences sont vraies; mais ni ces prières, ni

ces indulgences n'ont été faites ni gagnées particulièrement pour moi; seulement, j'y ai eu ma part comme les autres. Pour ce qui est du chemin de la croix devant le petit Christ, je vous conseille de ne le faire de cette manière que lorsque vous ne pourrez absolument suivre les stations.

D. — Qu'est-ce qui soulage plus promptement les âmes du purgatoire?

R. — D'abord, le saint sacrifice de la messe et la sainte communion; puis, les indulgences. Elles éprouvent aussi un grand soulagement par l'observance de la règle.

D. — On nous conseille de ne faire le vœu héroïque que pour un an, afin d'éviter les troubles de conscience; en faisant ainsi ce vœu, gagne-t-on également les indulgences qui y sont attachées?

R. — Oh! oui, faites tout simplement tout ce qu'on vous dira.

Et pendant que je parlais à la sœur, notre très honorée Mère était derrière le paravent, ce que j'ignorais; mais ma sœur Marie-Sophie fit des signes de tête vers le paravent, me faisant connaître que notre Mère était cachée derrière.

Une autre fois, m'entretenant avec elle, une de nos sœurs entra dans l'appartement où nous étions, et ma sœur Marie-Sophie me dit : *Je ne puis rester.*

Nous avions une élève malade; notre bonne Mère me chargea de la veiller. Toute la nuit, j'eus ma sœur Marie-Sophie à mon côté. Nous avions appliqué des sangsues à la petite malade, et le sang coula si longtemps et en si grande abondance qu'après avoir essayé en vain tous les remèdes qu'on emploie en pareilles circonstances, je fus sur le point d'aller éveiller notre très honorée Mère, ainsi que notre sœur Marie-Jéromine, tante de notre petite malade, pour envoyer chercher le médecin. Avant d'en venir à cette extrémité, je m'adressai à ma sœur Marie-Sophie, et pour la faire ressouvenir de ce qu'elle m'avait dit tant de fois, que les âmes du purgatoire avaient un grand pouvoir pour venir en aide aux personnes qui sont sur la terre, je lui dis : *Ma sœur, vous voyez mon embarras; faites donc quelque chose pour me sortir de peine.*

— *Soyez tranquille*, me répondit-elle, et incontinent le sang s'arrêta.

Je portai à boire à l'enfant qui me dit : *Pourquoi la sœur qui est à côté de vous ne me donne-t-elle pas à boire?*

J'insistai sur la demande, et lui dit : *Que dites-vous? mon enfant? — L'autre, l'autre sœur, pourquoi ne me donne-t-elle pas à boire?* me répondit encore l'enfant.

Le lendemain, cette chère petite, voyant sa tante, lui dit, encore dans son étonnement : *Mais c'est chose singulière, vous m'avez paru toute la nuit plus grande que ma sœur Marguerite-Marie.* — Ceci paraissait d'autant plus extraordinaire à l'enfant, que sa tante Marie-Jéromine est beaucoup plus petite que nous, et la sœur qu'elle voyait ne pouvait être que ma sœur Marie-Sophie, étant, en effet, un peu plus grande que moi.

Après que M. l'abbé eut dit la messe, je fus trouver ma sœur Marie-Sophie et lui adressai encore ces quelques questions :

D. — La messe que M. l'abbé vous a dite hier vous a-t-elle été appliquée?

R. — Oui, j'en ai ressenti un grand soulagement, ainsi que des autres intentions particulières qu'il a bien voulu me donner. Je vous prie de le remercier, ainsi que de la complaisance avec laquelle il s'est prêté à cette affaire.

D. — Je doute, ma sœur que Monsieur l'abbé ajoute beaucoup de foi à tout cela.

R. — La manière gracieuse avec laquelle il s'y est prêté vous prouve que, quoiqu'il n'y ajoute pas une grande foi, il y croit bien un peu, cependant.

D. — Ma sœur Marie-Caroline, que vous m'avez dit être en purgatoire, est-elle bien proche de sa délivrance?

R. — Je ne le sais pas; mais quand j'ai quitté le purgatoire, elle était bien plus bas que moi. Dites à ma sœur Marie-Adélaïde qu'elle prie pour ma sœur qui est en purgatoire.

D. — Notre sœur N... désirerait bien savoir si vous avez vu son père et sa mère en purgatoire?

R. — Je ne le sais pas; mais moi-même j'y ai laissé des parents, et je ne le savais pas; c'est mon bon ange qui me l'a dit depuis que je suis sur la terre.

D. — Connaissez-vous nos sœurs? Avez-vous vu quelquefois notre Mère depuis que vous êtes sur la terre?

R. — Oui, je les connais toutes, et je vois tout ce qui se passe dans la maison. Du reste, il en est ainsi de toutes les âmes du purgatoire; elles voient tout ce qui se passe sur la terre, à moins que, par une permission divine, elles en soient privées. Allons, ma sœur, à demain.

Ce rendez-vous, qu'elle ne m'avait plus donné, me surprit. Je fus dire à notre très honorée mère qu'il me tardait d'être au lendemain, pour savoir de quoi il s'agissait.

Cette bonne Mère me dit : « Puisque vous avez veillé la nuit dernière, il faut aller vous coucher avant qu'on sonne le grand silence; vous pourrez alors lui demander ce qu'elle a à vous dire. »

Je ne manquai pas de le faire; mais sa première parole fut : *A demain, couchez-vous tranquille.*

Le lendemain, je l'abordai en lui disant : « Bonjour, ma sœur; hier, vous me donnâtes rendez-vous pour aujourd'hui, ce qui m'a fait penser que vous aviez quelque chose à me dire.

« — Non, ma sœur; j'ai voulu vous dire seulement que comme vous aviez veillé, je ne voulais pas vous importuner cette nuit. »

Et, en effet, toute la nuit je fus fort tranquille.

D. — Comme vous n'avez parlé à N... N... que de M. B..., elle est fort inquiète sur ses autres parents, s'imaginant que peut-être ils sont damnés.

R. — Je ne le sais pas; mais, puisqu'elle y tient tant, je le demanderai au bon ange.

D. — Les prières et les communions qu'on a faites pour vous hier et aujourd'hui vous ont-elles soulagée?

L'ange répondit : « Oui, il ne lui manque que très peu de chose, trois ou quatre intentions à la sainte communion, et puis, j'espère qu'elle sera bientôt délivrée. »

D. — Ma sœur, hier, vous me promîtes de demander quelque chose pour N... N... au bon ange.

La sœur se tourna, comme ayant l'air de regarder quelqu'un pour lui parler. Alors j'entendis la voix de l'ange, qui me dit :

« Dites à votre Mère que N... N... est au ciel depuis longtemps, et X... depuis la semaine sainte ; une de ses filles a beaucoup prié pour lui. »

Je répliquai : « Mais elle a bien d'autres parents qui l'intéressent beaucoup : des oncles, des tantes... »

L'ange me répondit : « Pour N... N... il est en purgatoire; mais pour sa tante, la sœur X..., elle est au ciel ; cependant, pas sitôt qu'on l'a cru, car vous les mettez, ici, trop vite au ciel. Priez, car vous avez en purgatoire plusieurs de vos sœurs qui y étaient même longtemps avant la sœur Marie-Sophie. »

Je demandai à l'ange si mes deux sœurs étaient en purgatoire : il me répondit : « Vous les avez au ciel toutes les deux. Votre sœur Marie n'est restée que sept semaines en purgatoire, parce que le bon Dieu agréa les prières et les messes que votre sœur Élisa fit dire pour elle, comme aussi le sacrifice généreux qu'elle fit de sa vie. Vous avez aussi votre nièce Marie au ciel. Cette enfant resta dix-sept jours en purgatoire, pour n'avoir pas fait assez d'instances pour recevoir les derniers sacrements. »

D. — Ma sœur, dis-je à ma sœur Marie-Sophie, avez-vous reçu l'application des communions et des prières que nous avons faites pour vous ce matin?

L'ange prit encore la parole, et dit : « Oui, elle ne brûle plus, elle ne fait que languir du désir de voir Dieu; mais il lui manque encore quelques prières pour obtenir son entière délivrance. — Vous remercierez votre Mère et vos sœurs de toutes les prières qu'elles ont faites pour cette âme. Elle vous remercie aussi; mais, de votre côté, vous lui devez aussi de la reconnaissance ; car, si vous l'avez remarqué, vos yeux vont beaucoup mieux depuis que vous priez pour elle. »

(A suivre.)

LA VISION DANS LES GRANDES PROFONDEURS DE LA MER[1]

L'existence d'êtres vivants dans les régions abyssales fut longtemps contestée, mais plus longtemps encore la possibilité de la vision au milieu de ces épaisses ténèbres.

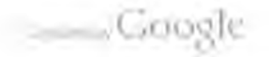
C'est seulement en 1860 que les diverses grandes nations organisent des expéditions scientifiques pour l'étude de cet intéressant problème.

De 1873 à 1876, l'Angleterre envoie le *Challenger* draguer le fond des mers à des profondeurs atteignant quelquefois 9.000 mètres. Il faut citer ensuite l'Amérique où, comme toujours, l'initiative privée prend la tête du mouvement, avec les travaux de Louis Agassiz, puis ceux de son fils Alexandre et du comte de Pourtalès. En France, les croisières du *Travailleur* et du *Talisman* explorent le golfe de Gascogne de 1876 à 1883. Si l'Allemagne ne vient que plus tard, les campagnes qu'elle organise avec le *National* (1887) et la *Valdivia*, sous la direction du professeur Chuu (1899), n'en sont pas moins fertiles en découvertes de premier ordre.

Dans cet ordre d'idées, la Norvège, le Danemark ont été des précurseurs, et les autres nations de second ordre ne restent pas en arrière ; la Hollande envoie, de 1899 à 1900, le professeur Max Veber d'Amsterdam étudier l'océan Indien ; et les recherches du prince de Monaco, avec son yacht *Princesse-Alice*, sont bien connues : sous les auspices de ce savant, des conférencces sur l'océanographie viennent d'être organisées cet hiver à Paris.

L'intérêt provoqué par l'étude des grandes profondeurs, qui se poursuit partout ailleurs, semble pourtant se ralentir en France où l'on ne trouve à citer maintenant que l'expédition organisée par M. Koehler, professeur à l'Université de Lyon.

1. Conférence faite à l'Association française pour l'avancement des sciences, par M. Maurice Caullery, maître de conférences à la Faculté des sciences de Paris.



Les dragages montrent que les grandes profondeurs de la mer peuvent atteindre 8 et même 9.000 mètres; dans ce milieu, à mesure que l'on pénètre plus bas, la température diminue et tend à se rapprocher de 0° : une augmentation de pression de 1 atmosphère correspond à 10 mètres de profondeur, enfin la lumière décroît rapidement, et, au-dessous de 400 mètres, il ne pénètre plus de rayons lumineux : ce sont les ténèbres éternelles. Les plantes ne pouvant se développer sans lumière ont disparu à ce niveau : comme première conséquence de la vie dans l'obscurité tous les animaux rencontrés plus bas sont carnassiers ; il en résulte d'importantes modifications aux organes de la vision.

D'après la théorie transformiste, tout organe ne fonctionnant pas s'atrophie et finira par disparaître; fait vérifié pour la vision sur les animaux vivant sous terre ou dans les cavernes, avant l'étude des grandes profondeurs de la mer. Pourtant, dans ce dernier milieu, des espèces appartenant à trois groupes essentiellement différents : poissons, mollusques céphalopodes et crustacés supérieurs, possèdent les organes de vision les plus parfaits qui soient, et cela à côté d'êtres dont la vision est presque totalement atrophiée, tels certains crustacés (Boréomysis) présentant l'emplacement d'yeux qui ne sont pas fonctionnels. D'autres, du genre du homard (Nephropsis, *Valdivia*, 614 mètres) ont des yeux se réduisant à des appendices semblables à leurs autres appendices. Enfin, chez le Polycheles, qui vit constamment dans la vase (pêché à 900 mètres), l'organe visuel paraît avoir complètement disparu.

Chez les poissons, la perte des yeux est un fait beaucoup plus rare (Barathronus, poisson aveugle pêché par Chun sur la *Valdivia*), alors que parmi les Céphalopodes il n'y a aucun exemple connu d'animal complètement aveugle.

Cependant, à côté de ces êtres privés du sens de la vue, d'autres existent qui sont pourvus d'organes de vision énormes, comme un jeune poisson aux yeux pédonculés pêché à 2.000 mètres par la *Valdivia;* paradoxe apparent qui s'est trouvé éclairci dès les premières explorations abyssales : les ténèbres, en effet, ne sont pas absolues dans les grandes

profondeurs, certains animaux y sont eux-mêmes une source de lumière comme, sur terre, le ver luisant, la luciole et tant d'autres habitant les régions tropicales. Dans la faune marine, la phosphorescence est en outre un phénomène beaucoup plus fréquent, surtout dans les grands fonds; elle est due, soit à un mucus particulier qui se répand à la surface de l'animal, soit à des organes spéciaux lançant de véritables éclairs.

Le crustacé Chrysophore, animal carnassier nageur, muni d'yeux énormes, est doué d'organes lumineux annexés aux yeux; deux autres garnissent la partie supérieure de son thorax et une paire encore la face ventrale. La structure de ces derniers organes est complexe : ils comportent essentiellement un réflecteur, en forme de fer à cheval, qui fait jaillir la lumière, une lentille qui la concentre. L'organe annexé à l'œil, moins complexe, ne renferme pas de lentille, mais seulement un réflecteur parabolique.

Ces véritables projecteurs furent d'abord pris par l'anatomiste pour un organe de vision, et il ne faut pas s'en étonner, tous les animaux étudiés alors étant à l'état de cadavres, comme leurs fanaux destinés à la fonction inverse de celle de l'œil s'étaient éteints, leur analogie avec cet organe était complète.

L'organe lumineux se retrouve complet chez les Céphalopodes (Thaumatolampas Diadema, pêché par la *Valdivia*) et on a même pu en photographier certains à l'aide de leur propre lumière.

Chez les poissons, ces organes spéciaux ne sont ni moins nombreux, ni moins variés; chez les Stomiades, il existe une double rangée d'organes lumineux; à côté de filaments pêcheurs, on trouve des filaments organes lumineux. (Chun, *Valdivia*.)

La fonction des organes voisins des yeux est d'éclairer l'espace ambiant pour permettre à l'animal d'y apercevoir sa proie. Plusieurs hypothèses ont été émises concernant le rôle des autres : ils serviraient à éblouir la proie et à l'attirer; ainsi le papillon fasciné se précipite sur un foyer de lumière intense; des expériences ont été faites à ce sujet. Les organes lumineux variant avec les espèces et la lumière émise étant

diversement colorée, on a été amené aussi à penser qu'elle pouvait jouer un rôle analogue à la couleur de la robe chez les espèces de la surface.

Si d'autres animaux, vivant également dans les grandes profondeurs, ne voient pas, cette différence avec ceux qui viennent de nous occuper résulte de mœurs tout autres. Grâce à des engins de pêche plus perfectionnés, les récentes expéditions ont pu écarter les causes d'erreur dues à l'introduction d'animaux recueillis accidentellement pendant la montée du filet, et déterminer rigoureusement les profondeurs d'où provenaient les divers sujets étudiés : l'absence des yeux est une caractéristique absolue de la vie sédentaire et les animaux nageurs sont voyants.

A la surface, les yeux des Céphalopodes ont une grande ressemblance avec ceux des Vertébrés, alors que, d'une façon générale, les Crustacés ont des yeux à facettes comme les Libellules(on sait que chaque facette est isolée par un pigment dont la répartition est différente suivant l'intensité de l'éclairement; Extner a montré que, dans la lumière, chaque facette fournissait par ce mécanisme une image particulière, mais que, dans l'obscurité, les images se réduisaient à une seule par leur superposition : la sensation lumineuse peut ainsi devenir suffisante même avec un très faible éclairement).

La disposition des pigments de l'œil des Crustacés abyssins est toujours celle que détermine l'obscurité chez les animaux analogues de la surface, et un grand nombre de crustacés des grandes profondeurs sont même dépourvus de pigment.

Un fait d'une haute importance, étant donné que la structure des yeux, correspondant à des conditions d'existence absolument différentes, est tout à fait différente elle-même, est de constater que cette adaptation au milieu se trouve réalisée également dans les trois groupes cependant si différenciés : Crustacés Céphalopodes et Poissons (Crustacés chrysopodes, Nematoscelis Mantis Chun, Amphitretus, Gigantura Chuni, Argyropolleus affinis, etc.); il faut donc qu'il y ait là une nécessité absolue.

C'est à cette disposition spéciale des yeux, allongés en tubes parallèles, que Chun a donné le nom d'*œil télescopique.* La

structure en est particulière : pas de diaphragme, cristallin énorme, hauteur de rétine proportionnellement très grande.

Ces yeux télescopiques sont destinés à saisir l'image de points lumineux mobiles révélant, à courte distance, la présence d'autres animaux.

Il y a là corrélation précise entre le milieu et l'organe, corrélation qui devient frappante quand on étudie les Crabes. Parmi les espèces qui vivent à la surface, tandis que certaines courent, d'autres restent presque constamment terrées : chez les premières, les yeux sont de beaucoup plus développés. Dans les grandes profondeurs, cette différence s'exagère beaucoup. Mais un rapprochement s'impose d'abord : les langoustes portent des œufs très nombreux et très petits comparativement à leur volume propre ; l'éclosion a lieu de bonne heure, et le jeune animal, sorti à l'état de larve, subit une série de transformations, vivant dans des conditions très différentes de la mère, et il monte à la surface ; chez l'écrevisse, animal très semblable, les œufs sont relativement gros, peu nombreux ; le petit sort parfait et vit de suite au fond comme l'adulte. Il en est de même parmi les crabes : certains ont de gros œufs qui donnent naissance à des larves (Zœa) munies d'épines-balanciers destinées à les maintenir à la surface, lesquelles se métamorphosent encore avant de devenir petits crabes (Mégalophta), tandis que d'autres portent de gros œufs d'où l'animal parfait sort de suite. Ceux-ci, comme l'écrevisse, habitent le fond, alors que les premiers nagent comme la langouste. Différence qui se retrouve parmi les crabes des grandes profondeurs : l'espèce qui, à aucune époque de sa vie, n'a pu monter à la surface, ne voit pas.

Ainsi s'élucident, en tenant compte des conditions d'existence, bien des faits d'atrophie ou de disparition organique, hier encore inexpliqués.

E. Hérichard.

LA PEINE DU FEU

Apparition de l'âme d'une jeune orpheline, au collège de Pie IX, dirigé par les Filles de la Charité, à Catane, Sicile, l'année dernière, nuit du 25 août 1903.

Au R. P. Victor Jouët, directeur de l'Œuvre du Sacré-Cœur en faveur des âmes du Purgatoire à Rome.

Naples, 21 mai 1904.

Très Révérend Père,

Je vous envoie cette relation que m'a remise la T. R. Sœur Supérieure des Filles de la Charité du collège de Pie IX à Catane. Si vous croyez de la gloire de Dieu de la publier, publiez-la, car la Supérieure, personne très sérieuse et très pieuse, ne l'aurait point permis si elle n'avait bien examiné la chose, et je n'ai aucun doute sur la vérité de l'événement.

Priez pour moi, et croyez à mes sentiments de respect et d'amitié.

Votre dévoué serviteur,

Antoine De Angelis,
Prêtre de la Mission, Recteur de Saint-Nicolas de Tolentin, Corso Vittorio Emanuele. Naples.

Relation

« Depuis quatre ans environ, avait été admise parmi nos pensionnaires du collège de Pie IX, à Catane, une jeune orpheline de père et de mère : il ne lui restait plus qu'un frère unique auquel elle avait consacré sa plus tendre affection et son plus admirable dévouement.

« Il y a plusieurs mois, cette jeune fille fut obligée, pour raison de santé, de quitter notre maison. Elle s'en alla respirer l'air natal, afin de remettre et de reprendre plus de force et d'énergie.

« Deux ans auparavant, le 31 mai, à la clôture du beau mois dédié à la Vierge, la chère orpheline fut reçue parmi les enfants privilégiées de Marie. Impossible de dire avec quelle ferveur elle accomplit ce grand acte.

« Ce jour-là, elle avait bien pleuré de joie et de consolation.

« Depuis lors, elle s'était montrée plus sage, plus exemplaire, et avait acquis une piété qu'elle n'avait jamais eue si grande auparavant.

« Qui donc aurait pensé alors que, trois mois après avoir quitté le collège, le fil de sa courte existence serait coupé par une maladie inexorable, rebelle à tous les remèdes ?

« La triste nouvelle du danger de mort dans lequel elle se trouvait, nous arriva trop tard, c'est-à-dire lorsque la pauvre enfant avait déjà perdu l'usage de ses sens. Néanmoins, on lui envoya le missionnaire qui l'avait plusieurs fois confessée, lorsqu'elle était parmi nous ; malheureusement, il la trouva dans un état si grave, qu'il put tout juste lui donner l'absolution et réciter les prières des mourants. En effet, le lendemain (21 août 1903) la pauvre enfant expirait au milieu des plus grandes douleurs.

« A peine eut-on appris ici une mort si inattendue et qui causait tant de peine, on commença à prier avec ferveur pour l'âme bénie de la chère défunte ; on fit beaucoup de chemins de croix et une messe fut aussitôt célébrée pour le repos de cette âme. Quatre jours après, durant la nuit du 25 août, lorsque tout était plongé dans le plus profond silence et que les jeunes filles dormaient tranquillement, voici que dans un des dortoirs, la maitresse, qui était encore éveillée pour faire son heure de garde, entend un léger bruit au pied de son lit et voit tout à coup la chère défunte en habits du collège, les cheveux défaits. La jeune maitresse, bonne et pieuse, la regarda épouvantée, mais ne cria point pour ne pas éveiller les élèves : elle lui dit seulement : — *Est-ce que tu n'es pas morte ? Comment te trouves-tu donc ici ?*

« — *Je suis ici* — répondit l'enfant — *pour vous recommander de prier pour moi, et vous dire qu'au purgatoire il y a du feu, chose à laquelle jusqu'ici vous n'avez jamais cru.*

« C'était vrai, en effet ; car un jour, à la récréation, cette maitresse, parlant du purgatoire avec les élèves, leur avait dit qu'elle croyait bien aux peines très atroces du purgatoire, mais non au feu par lequel les âmes seraient tourmentées dans cette prison d'expiation.

« La défunte alors, sans se détacher du pied du lit, demanda à la maîtresse par trois fois, d'un air résolu, si finalement elle croyait au feu du purgatoire; mais, à ses demandes répétées, la maîtresse répondit toujours un « non » absolu. Sans rien dire alors, la défunte ouvrit la bouche, comme pour soupirer; mais, ô épouvante ! de sa bouche sortit une flamme si grande qu'elle brûla la couverture qui se trouvait au pied du lit, et la jeune défunte disparut sans laisser d'autres traces. La maîtresse, plus que jamais prise par la peur, éteignit aussitôt la flamme avec les mains, sans se brûler, ni sentir aucune chaleur; elle appela l'élève la plus voisine qui avait été réveillée par cette lumière subite, et sans rien lui dire de ce qui était arrivé, elle sortit du dortoir avec elle, tellement impressionnée qu'elle en fut malade.

« Quelques jours après, une des compagnes de la jeune défunte la rêva, et celle-ci lui recommanda de prier beaucoup pour son âme, qui devait rester vingt ans en purgatoire pour avoir recherché en tout sa propre satisfaction; elle ajouta qu'une de ses compagnes qui avait l'habitude de faire quelques petites mortifications, se laissant gagner par un peu de tiédeur et d'indifférence, ne pratiquait plus cet acte si agréable et si méritoire; elle lui recommanda ensuite de prier cette compagne de continuer ces petites mortifications et de les offrir pour le soulagement de son âme. A peine eut-on su cela, que toutes prièrent avec ferveur pour la compagne défunte. Puis la nuit du 2 septembre, la maîtresse la vit dans un rêve, toute vêtue de blanc, le ruban des enfants de Marie autour du cou; la défunte lui recommanda de dire à la Supérieure que, grâce aux ferventes prières et aux nombreux suffrages qu'elle avait reçus de la part des pieuses personnes du collège, elle allait s'envoler, à l'aube du 3 septembre, au paradis, vers ce lieu de félicité où elle allait jouir éternellement de la vue de Dieu[1]. »

(Extrait de la lettre de la T. R. Sœur Supérieure du collège de Pie IX à Catane. — Traduction de l'italien.)

1. *Le Purgatoire* qui publie ce document, à Rome (4 juillet 1904), est muni de l'*imprimatur* du cardinal vicaire et du maître du sacré palais.



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

L'Agnélas, près Voiron (Isère), 21 mai 1905.

Monseigneur,

Ma préface à l'ouvrage de Carl du Prel n'est point, comme vous le craignez, le commencement d'une évolution. Bien que j'admette qu'un homme puisse être amené à changer d'opinion sur beaucoup de points, je suis resté le même dans mon attitude envers les croyances religieuses.

J'ai toujours été et je suis encore d'avis qu'il n'y a pas lieu de s'en préoccuper dans les recherches scientifiques. La religion s'appuie sur la révélation qu'elle considère à priori comme représentant la vérité absolue, tandis que la science moderne s'efforce d'atteindre progressivement, par l'expérience et l'observation, une connaissance de plus en plus exacte des choses, et, pour employer une expression mathématique, elle cherche à être asymptote à la vérité.

Certainement elles finiront par se rencontrer si, d'un côté comme de l'autre, les points de départ sont justes aussi bien que les déductions et les inductions qu'on en tire.

Quand j'ai dit de Carl du Prel qu'il « était parvenu a acquérir, sur le sort qui nous attend après la mort, une conviction pleine et entière basée sur les seules preuves qu'admettent les esprits façonnés par l'éducation scientifique moderne », je n'ai voulu parler que de sa conviction à *lui*, conviction basée sur les travaux de sa vie entière qui ont porté principalement sur la démonstration de la *survivance de l'âme*.

Vous avez dû remarquer que, relativement à la *manière d'être* de l'âme après la mort, il se contente de proposer des hypothèses et d'indiquer les expériences propres à les infirmer ou à les confirmer.

Quant à ses attaques contre le catholicisme, j'ai été le premier à regretter qu'un esprit aussi élevé ait eu la faiblesse de les introduire dans un ouvrage où elles étaient complètement inutiles; mais je ne me suis pas cru le droit d'y faire des coupures. Je suis convaincu, du reste, que les hommes instruits et intelligents, seuls lecteurs des traités de cette nature, négligeront ces défauts dus au milieu protestant dans lequel a vécu mon ami, pour ne voir dans son livre qu'un

exposé très complet et aussi clair que peut le donner un philosophe allemand, des renseignements fournis par les phénomènes magnétiques sur les conditions matérielles de notre vie dans l'au-delà.

Veuillez agréer, Monseigneur, mes hommages respectueux.

A. DE ROCHAS.

---

3 mai 1905.

Monseigneur,

Nouvellement abonnée à la *Revue du Monde Invisible*, je lis ses articles avec grand intérêt.

L'extrait de la *Revue Spirite* publié dans le numéro d'avril du *Monde Invisible* sous le titre de : *Matérialisations* m'a paru bien curieux. Seulement je voudrais vous demander, Monseigneur, pourquoi l'on met en note que ce récit est publié afin de démontrer la réalité des communications entre l'homme et les *démons?*

L'Écriture sainte parle, je crois, plusieurs fois d'apparitions de morts sans qu'il y ait intervention démoniaque. Il en est souvent question dans la vie des saints.

Je sais que l'Église nous ordonne la plus grande prudence vis-à-vis des esprits. Je sais aussi que les expériences spirites ne sont permises que dans des circonstances déterminées et je ne voudrais jamais pour ma part désobéir à des lois si sages. Mais dans les phénomènes de matérialisations est-il vraiment sûr que ce soit seulement des démons qui agissent, et Dieu ne peut-il pas permettre à certaines âmes de prendre des apparences de corps dans certaines conditions et sous certaines influences ?

Je serais très contente, Monseigneur, si vous pouviez donner quelques explications dans la Revue sur ce sujet si intéressant et si mystérieux.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments distingués.

UNE ABONNÉE.



VARIÉTÉ

UN FANTOME

On ne parle que de revenants, depuis quelques jours, à Sandy Hook et à Arnprior (Ontario). Dès que le soleil a disparu à l'horizon on met sous clef les enfants, les femmes n'osent plus sortir, et les hommes ne sont pas eux-mêmes très rassurés.

Il y a bien de quoi, allez!

Imaginez-vous que, l'autre jour, quelques jeunes filles et quelques messieurs qui avaient été en soirée s'en retournaient chacun chez eux, quand, sur un petit pont, près de la scierie de la compagnie Ottawa, à Sandy Hook, ils virent un spectacle qui les glaça d'épouvante :

Devant eux, raide comme la fameuse statue du commandeur, se tenait un fantôme aux formes herculéennes. De sa bouche s'échappaient des murmures confus. On eût dit qu'il suppliait quelque être invisible.

A cette vue plusieurs des représentantes du sexe faible perdirent matériellement connaissance, et leurs compagnons se hâtèrent de rebrousser chemin avec elles, ainsi que celles qui avaient conservé l'usage de leurs jambes.

On coucha chez un M. Mac Cormack et, le lendemain, on crut devoir avertir la police qui s'est émue comme les simples citoyens de l'endroit, mais n'a pu rien trouver. Il arrive rarement, d'ailleurs, que la police réussisse à mettre le grappin sur les fantômes.

Il paraît que l'on a déjà vu plusieurs revenants dans les environs du port et, même, qu'on les a entendus pousser des gémissements.

Et les gens qui ont bonne mémoire racontent que, il y a longtemps — Arnprior était alors une simple forêt — plusieurs

explorateurs s'égarèrent et se noyèrent dans la rivière, juste à l'endroit où le pont a été construit.

L'une des demoiselles qui ont été le plus affectées par l'apparition, Mlle Lapointe, a été transportée à l'hôpital d'Ottawa. Son état est très grave, paraît-il, et les médecins ne sont pas sûrs de la remettre sur pied.

Une autre demoiselle, du nom de Savior, est aussi bien malade.

Heureusement, depuis l'aventure ci-dessus rapportée, le fantôme aux formes herculéennes n'a point reparu sur le pont.

VINCENT, de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire de la *Revue Thomiste*, n° de mai-juin 1905 (13e année).

T. R. P. GARDEIL. La Crédibilité (2e art.). Les Problèmes. — R. P. GÉRARD. La Cosmographie d'Albert le Grand d'après l'observation et l'expérience du moyen âge (2e art.). — R. P. Aimé VIEL. Dominique Soto, 1494-1560 (2e art.).

La Vie scientifique : T. R. P. GARDEIL. La documentation de saint Thomas. Dernier mot à M. Turmel. — OLIVIERI. De la sensation, d'après Mgr Mercier. — R. P. SCHLINCKER. *La Métaphysique générale ou ontologie*, de Mgr Mercier.

Notes bibliographiques.

Livres déposés aux bureaux de la *Revue Thomiste*.

Abonnements annuels du 1er mars : France : 12 fr.; Étranger : 14 fr.

La Livraison : 2 fr.

Bureaux de la « Revue Thomiste », 222, faub. St-Honoré, Paris-VIIIe

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



SOUS L'INFLUENCE DES ESPRITS

I

L'homme est doué naturellement d'intelligence, de volonté, d'imagination et de sens internes et externes qui expliquent sa nature et sa vie. C'est sur ces facultés diverses que les esprits ou substances spirituelles exercent souvent leur action, soit pour le bien, soit pour le mal.

Il est certain, premièrement, et admis de tous les spirites, que les esprits peuvent transporter l'homme d'un lieu dans un autre. C'est la manière la plus facile et la plus sûre d'expliquer le phénomène de la lévitation, ou de l'enlèvement du corps humain dans les airs.

Ces enlèvements spirites ont été constatés : Allan Kardec leur a consacré un opuscule. Si les substances spirituelles peuvent imprimer un mouvement local, un déplacement aux créatures et aux choses corporelles, elles peuvent aussi, avec la plus grande facilité, et une grande rapidité, transporter l'homme d'un lieu dans un autre lieu. On a vu tout récemment une petite fille de Saint-Michel de Serino (Avellino) transportée mystérieusement par les esprits à une distance de dix kilomètres. Mais, ces substances spirituelles peuvent-elles agir sur notre intelligence et sur notre volonté? Cette intervention ne suffirait-elle pas pour expliquer dans bien des cas le phénomène de l'obsession? Comment se produit-elle en nous? Par quels moyens les esprits qui nous tentent et nous troublent si profondément dans la tempête de l'épreuve, arrivent-ils à leur fin?

En ce qui regarde l'intelligence, il est certain que l'homme



peut être *illuminé* par les anges. « Illuminer, dit saint Thomas, c'est manifester aux autres la vérité connue. »

Or, de même que les anges d'un ordre supérieur manifestent la vérité aux anges d'un ordre inférieur, ils peuvent aussi la manifester à l'homme qui est une créature intelligente. A l'opération de l'intellect coopèrent les puissances intellectuelles et l'idée de la chose perçue.

L'ange peut exercer son influence sur l'intellect en fortifiant les puissances intellectuelles, et en rendant intelligible l'objet perçu. De même que le corps moins chaud sent sa propre chaleur s'élever dans le voisinage d'un corps plus chaud, de même quand une intelligence supérieure s'approche d'une intelligence inférieure, elle ajoute quelque chose à sa force et à sa perfection.

De plus, l'ange rend intelligible l'objet qui est perçu, en l'adaptant à la capacité de l'intellect humain, en le présentant sous forme d'image et de ressemblance sensible. C'est pourquoi saint Thomas nous enseigne « que les hommes sont illuminés, instruits par les anges, non seulement dans les choses qu'ils croient, mais encore dans les opérations qu'ils font, encore que ceux-ci ne s'aperçoivent pas des lumières et des secours qu'ils reçoivent d'une cause étrangère. » (*Sum. Theol.*, p. I, q. 106, 112, a. 1.)

Notre volonté, elle aussi, peut se trouver sous l'influence des bons et des mauvais esprits. La volonté humaine sera inclinée à vouloir quelque chose, ou intérieurement, par une action intime, qui la fait passer de la puissance à l'acte, ou extérieurement, par persuasion, en montrant à l'intellect un objet comme bon, et en excitant la volonté à le saisir. Dieu seul peut mouvoir intimement la volonté, et la faire passer de la puissance à l'acte, étant seul la cause première qui agit intimement dans les causes secondes, et en les *mouvant* selon l'exigence de leur propre nature.

Les anges bons et mauvais ne peuvent mouvoir la volonté qu'extérieurement, par des *allèchements* et des persuasions, en faisant remarquer dans les objets leur beauté, leur bonté, leur agrément, la jouissance qu'ils peuvent nous procurer, en l'excitant ainsi à aimer ou le vice ou la vertu.

II

Voici l'imagination : elle se trouvera, elle aussi, sous l'influence des substances spirituelles, parce que tous les effets que peuvent produire les mouvements des choses corporelles, se trouvent sous la dépendance de la vertu naturelle des anges. Or, il est incontestable — les conclusions de la philosophie moderne en font foi — que les apparitions imaginatives sont l'effet de l'excitation, de la commotion du fluide nerveux, et des autres éléments, pondérables et impondérables, qui résident dans le corps humain.

Cette commotion est quelquefois si intense que, non seulement pendant le sommeil, mais encore pendant la veille, elle produira les apparitions imaginatives les plus vives comme on le voit dans les phrénétiques, les délirants, les hystériques, et dans les désordres de l'épilepsie.

Les bons et les mauvais anges ayant une connaissance parfaite de la nature et des propriétés du corps humain, une connaissance bien supérieure à celle de nos savants les plus illustres, n'ont pas de peine à produire en nous, dans notre cerveau, ces commotions violentes qui engendrent des apparitions et des hallucinations les plus troublantes. (*S. Th.*, p. I, a. 141.)

Ils exercent encore leur action sur nos sens, et ils modifient leur état, tantôt par le dehors, tantôt par le dedans. Par le dehors, quand l'ange, bon ou mauvais, en vertu de sa puissance naturelle, fait paraître à nos sens (la vue, l'ouïe, le goût, le tact) quelque objet sensible, externe qui existe déjà dans la nature, ou qu'il forme lui-même, ainsi, dans le cas où il prend l'apparence humaine pour parler, agir et commander.

Il agit intérieurement en nous, dans notre corps, sur les humeurs, sur le fluide nerveux, sur les forces diverses répandues et sécrétées par le système nerveux, et c'est alors que nous croyons voir, entendre, toucher ce que nous ne voyons pas, ce que nous n'entendons pas, ce que nous ne touchons pas.

Les opérations de la puissance nutritive, appétitive, sensitive, comme celles de toutes les puissances qui se trouvent dans le corps humain, peuvent éprouver l'influence, l'action des substances spirituelles. Toutes les maladies peuvent être occasionnées par les esprits mauvais. (*S. Th.*, p. I, q. 141, a. 3.)

Il serait facile de confirmer et d'expliquer cet enseignement de saint Thomas par des faits empruntés à l'Évangile et à la vie des saints. Nous verrions ainsi qu'il existe des substances spirituelles désignées sous le nom de bons et de mauvais anges; que ces anges ont une connaissance approfondie de la matière, de ses forces, de ses lois; qu'ils interviennent souvent dans les événements de ce monde et dans les faits qui forment la trame de notre vie; qu'ils peuvent nous assiéger, et agir d'une manière indirecte sur notre intelligence et notre volonté, d'une manière directe et plus intense sur nos facultés sensibles, et en particulier sur notre imagination; qu'ils produisent sûrement des effets déterminés en agissant sur les centres nerveux et sur les fluides dont le rôle et les manifestations échappent encore à notre connaissance; que des troubles mystérieux qui éclatent comme des orages dans les régions supérieures de notre âme et que certaines maladies déconcertantes sont l'effet certain de l'intervention de ces anges, bons ou mauvais et qu'il n'est plus possible de comprendre l'homme et l'univers si nous ne voulons pas voir le monde invisible qui domine le monde visible et en contient l'explication.

Ces vérités que l'on retrouve dans les traités de nos savants théologiens sont pour nous des vérités acquises, des vérités incontestables, et elles se présentent naturellement à notre esprit quand nous rencontrons des phénomènes anormaux que la science humaine ne peut pas expliquer.

Mais si l'on veut raisonner en faisant abstraction de cet enseignement théologique consacré par la tradition, si l'on refuse absolument d'en reconnaître la réalité, qu'arrive-t-il? Il arrive que l'esprit humain, fertile en aventures, se perd dans des rêveries pseudo-scientifiques, dans des systèmes qui ne reposent sur rien, dans des hypothèses gratuites où la hardiesse des affirmations n'a d'égale que l'ignorance de

ceux qui s'en font les défenseurs. La pusillanimité et le respect humain expliquent les réticences de ceux-ci, l'orgueil et la haine du surnaturel expliquent l'assurance violente de ceux-là. Ni les uns, ni les autres n'ont la sérénité de l'âme qui veut voir la vérité et la proclamer souveraine.

Il faut, assurément, une grande prudence pour faire la part des causes naturelles et éviter les dangers de la superstition qui nous expose à voir partout l'intervention préternaturelle. Mais cette prudence dans l'observation des faits ne nous permet jamais de faire litière des principes qui assurent la légitimité des conclusions.

Elie MÉRIC.

ACTION HYPNOGÉNIQUE DE LA MAIN

Personne d'entre vous n'ignore que, pour réveiller un dormeur en état d'hypnose, nous nous aidons de certaines manœuvres; ainsi nous lui soufflons légèrement sur les yeux, nous lui entretenons un léger courant d'air sur le front à l'aide de battements répétés de la main.

Ce fait banal, que tout le monde a pu voir, attira fortement mon attention. Je me demandai quel pouvait bien être la cause du réveil.

J'avais présent à l'esprit que le sommeil provoqué s'accompagne de phénomènes de vaso-dilatation, de lourdeur des paupières, de torpeur, que la chaleur aide au sommeil.

La série de mes raisonnements me conduisit à la conclusion suivante. A l'aide des manœuvres qui accompagnent l'ordre donné du réveil, nous faisons ceci : nous promenons de l'air frais sur les yeux et sur le front de nos dormeurs. Le froid amène des phénomènes de vaso-constriction et, comme conséquence, les paupières deviennent moins lourdes, l'énergie revient, le réveil se produit.

Le réveil est donc dû à un phénomène de vaso-constriction.

Mais, me dis-je, si j'explique ainsi le réveil, je dois pouvoir produire le sommeil par des manœuvres contraires; si au lieu de l'air froid vaso-constricteur, je puis amener aux mêmes régions la chaleur vaso-dilatatrice, je dois pouvoir aisément provoquer le sommeil.

Quel sera donc l'instrument merveilleux qui m'aidera de la sorte? Un instrument que nous possédons tous, la main.

Si la main peut produire des courants d'air frais qui réveillent, pourquoi ne pas lui faire créer des atmosphères chaudes qui endorment?

Or la main, et, plus spécialement, la région du creux de la

main, est abondamment pourvue de vaisseaux sanguins. Comme l'écrit notre regretté maître, le professeur Tillaux, « les vaisseaux y sont distribués avec profusion ». On conçoit qu'il doive s'y dégager une certaine température. Pour moi, j'ai saisi à pleine main le réservoir d'un des thermomètres de laboratoire qui sont fixés à mon étuve de culture, et au bout d'une minute j'ai obtenu la température de 36 degrés. Eh bien, un bain de 36 degrés, c'est chaud. Je vais donc pouvoir appliquer à mes malades, sur un point déterminé du corps, une température de bain chaud.

Comment cela? Voici mon procédé :

Je présente la main légèrement fermée devant la région oculo-frontale, la ligne médiane de la main vis-à-vis de la ligne médiane de la figure, la main débordant légèrement sur le front, le coupant de la main descendant sur les narines. J'obtiens ainsi une chaleur très appréciable augmentée encore de celle de la vapeur d'eau dégagée par la respiration du malade. De lui-même, ou sur mon ordre, le malade ferme les yeux. J'obtiens ainsi assez rapidement des phénomènes de vaso-dilatation, d'appesantissement des paupières, de torpeur, de somnolence. De plus, la main obstrue la lumière et établit un crépuscule artificiel fait de demi-jour, de calme, d'apaisement, de solitude, éléments propres à renforcer la suggestion et à amener le sommeil.

Je ne prétends donc pas faire table rase des moyens ordinairement employés pour provoquer le sommeil, mais signaler un adjuvant utile.

Toutefois j'attire votre attention sur un point : je n'applique pas ma main sur le front ni sur les yeux ; c'est à distance, à la moindre possible il est vrai, que je présente la main, ce qui différencie nettement mon procédé de tout ce qui a pu être fait jusqu'ici par contact.

Donc pas de contact.

Observations. — I. J'essaie de traiter par le sommeil une dame âgée. Le sommeil vient difficilement à cause de la fatigue et de l'énervement causés par une respiration entrecoupée de légers accès de toux. Je fais l'application de la

main hypnogénique, un sommeil léger s'établit. A son réveil, cette dame me dit : « Ah! j'ai bien dormi. Il n'y qu'un malheur, c'est de se réveiller; on est si bien de dormir d'un sommeil si calme! »

2. Un enfant d'un an et demi ne peut dormir pendant la journée et le soir il devient nerveux. La mère se désole et abandonne bientôt l'idée d'essayer de l'endormir comme une chose inutile à tenter. Je fais l'application de la main hypnogénique; après une vingtaine de minutes, l'enfant s'endort pour plus d'une heure. Toutes les fois que je lui fais cette application, le même résultat est observé.

3. En octobre dernier, je suis appelé auprès d'un enfant d'une dizaine de jours, qui souffre de coliques, de vomissements, de diarrhées, et qui ne peut dormir. Je donne les instructions nécessaires à son état, et pour l'endormir j'essaie d'appliquer la main hypnogénique. Les yeux du bébé se tournent en haut laissant apparaître le blanc de la cornée. Sa mère, prise de frayeur, s'écrie : « Voyez, il tourne les yeux, il va avoir des convulsions! » — « Non, madame, il va dormir. » Et en effet, les paupières s'abaissent et l'enfant s'endort. La mère en fut très étonnée.

4. Et maintenant une application très pratique : le traitement personnel de l'insomnie.

Il m'est arrivé, comme il arrive à tous, de ne pouvoir dormir, ou ayant été réveillé de ne pouvoir me rendormir. C'est un supplice que de compter toutes les heures de la nuit avec la perspective d'une journée très occupée. En ce cas, je fais sur moi l'application de la main hypnogénique, et jamais je n'ai eu d'insuccès. Il m'est arrivé, après une pemière phase de torpeur, de me réveiller, mais pour retomber aussitôt dans le sommeil naturel.

Il est évident qu'ici, à l'action de la main, s'ajoute l'autosuggestion et une attitude de fatigue qui aident puissamment à la production du sommeil. Mais en fait l'insomnie est vaincue et je m'endors quand je veux, ce qui est un progrès.

Il suffit d'y penser, c'est si simple qu'on n'y pense pas toujours. En ce cas, je terminerai par ce mot : Essayez, et concluez.

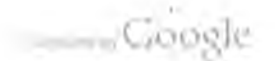
Discussion

M. Bérillon. — M. Bianchi et moi avons étudié, à l'aide de la phonendoscopie, les modifications de l'espace inter-hémisphérique, sous l'influence du froid et du chaud; les lobes frontaux s'éloignent sous l'influence du froid: ils se rapprochent sous l'influence du chaud. Or précisément pendant le sommeil, les lobes frontaux sont rapprochés au maximum; on comprend dès lors que la chaleur soit hypnogénique.

M. Raffegeau. — J'utilise, à mon établissement hydrothérapique du Vésinet, un appareil spécial qui me permet d'obtenir, à volonté, immédiatement et pour une durée illimitée, une chaleur quelconque, depuis o jusqu'à 100 degrés. Les applications chaudes m'aident puissamment à calmer mes malades et à leur procurer un bon sommeil.

M. Paul Farez. — Bien des gens se plaignent d'insomnie persistante due uniquement à ce fait qu'ils ont froid aux pieds en se couchant; qu'on leur prescrive une boule chaude, et l'insomnie disparait. Même les insomnies qui ne reconnaissent point pour cause le froid sont heureusement combattues, soit par la chaleur directe, soit par l'hydrothérapie froide qui provoque consécutivement de la vaso-dilatation périphérique. Inversement, on n'hypnotise pas un malade au moment où il a froid aux pieds; c'est même, en hiver, une précaution élémentaire de faire mettre une boule chaude sous les pieds du malade que l'on veut hypnotiser et la lui laisser pendant toute la durée de son sommeil.

Dr L. Demonchy.



ASCÉTISME ET MYSTICISME

I

Il faut mettre une grande différence entre l'instrument d'une action et le mobile de cette même action. Le mobile est ce qui détermine à faire quelque chose. On le fait connaître lorsqu'on répond à la question : Pourquoi faites-vous cela? Au lieu que l'instrument ou les secours sont ce par quoi on est aidé à agir. On les fait connaître en répondant à la question : Par quel moyen avez-vous fait cela?

On donne à un prétendant une puissante armée pour aller disputer une couronne. On doit distinguer, dans cette entreprise, les secours ou l'instrument d'avec le mobile. La nombreuse armée, les subsides, l'habileté du chef, ne sont que les secours ou l'instrument; la conquête du pouvoir et la gloire du succès sont vraiment le mobile.

Le dessein de l'I. C.[1] est de nous faire progresser dans la perfection morale par l'instrument ou le secours de l'ascétisme.

Le but, c'est l'avancement spirituel. L'instrument, c'est l'ascétisme.

Mais le mobile, quel est-il?

Quand il s'agit de conduite humaine, on se trouve tout d'abord amené à considérer trois mobiles distincts.

Trois mobiles donnent l'impulsion à notre volonté, et la poussent en des directions quelquefois contraires. L'homme est déterminé à agir par les sens, l'intelligence ou le cœur. Suivant qu'il s'abandonne à l'un ou à l'autre de ces mobiles, il suit la méthode de plaisir sensuel, de raison ou d'amour.

Quelle est la méthode adoptée par l'auteur de l'I. C.?

1. Ces initales désignent l'auteur de l'*Imitation*.

Il est inutile de prouver longuement que l'I. C. ne fait aucune part à la sensualité dans la conduite de la vie : « Applique-toi à abstraire ton cœur des choses visibles, et à te porter vers les choses invisibles. Car ceux qui suivent leur sensualité souillent la conscience, et perdent la grâce de Dieu. » I. I, 20. — Le spiritualisme du pieux auteur est des plus élevés. Il se console à peine d'être obligé de subvenir aux nécessités du corps : « Manger, boire, veiller, dormir, se reposer, travailler, et être sujet aux autres nécessités de la nature, c'est vraiment grande misère et affliction pour l'homme dévot. » I. XXII, 12.

Assurément, un système de morale qui ne ferait pas la plus forte part à la raison manquerait par la base. Le bien c'est le vrai, au moins sous quelque rapport. C'est pourquoi l'Église n'impose que des obligations rationnelles, et son éthique est la plus large et la mieux appuyée de toutes les disciplines morales.

L'I. C., ne faisant que reproduire les enseignements de l'Église, ne manque pas de signaler les motifs rationnels qui doivent porter l'homme à la vertu.

Le pieux livre rappelle en plusieurs circonstances que c'est 1° son intérêt bien entendu, 2° son devoir.

Ces motifs sont empruntés à la doctrine chrétienne elle-même. La vertu étant la condition de notre salut, il est de notre intérêt de pratiquer la vertu[1]. Notre devoir est de faire la volonté de Dieu qui nous prescrit la moralité.

Néanmoins, quelque forte que soit la part rationnelle dans la doctrine morale de l'I. C., il n'y a pas lieu de nier que l'amour y tient la première place. L'auteur ne procède pas ordinairement par raisonnements, mais par élans affectifs. L'ouvrage, d'un bout à l'autre, appartient à la passion plus qu'à la dialectique. Il ne faut pas dire que c'est un produit de la pure sentimentalité : mais il est vrai que la sentimentalité y est prépondérante.

Y a-t-il beaucoup de pages plus passionnées que celle-ci :

1. « A l'assurance des saints s'alliait toujours la crainte de Dieu. » I. XX, 3. — Sur la crainte de Dieu, voir encore : I. XXI. « De la componction du cœur; » I. XXIII, « De la méditation de la mort; » I. XXIV, « Du jugement et des peines des pécheurs. »



« C'est une grande clameur aux oreilles de Dieu, que cet ardent sentiment de l'âme s'écriant : Mon Dieu, mon amour! vous êtes tout à moi et moi à vous! Dilatez-moi dans l'amour, afin que je sache déguster de la bouche du cœur les choses intérieures; afin que je connaisse combien il est doux d'aimer, et d'être liquéfié, et de nager dans l'amour! Que, m'élevant au-dessus de moi-même par l'excès de la ferveur et de la stupeur, je sois soutenu par l'amour! Que je chante le cantique d'amour, que je vous suive, mon Bien-Aimé, dans les hauteurs! Que mon âme défaille dans votre louange, au milieu de la jubilation et de l'amour! Que je vous aime plus que moi, et que je m'aime pour vous et en vous, et, ainsi que l'ordonne la loi d'amour irradiant de vous, que j'aime tous ceux qui vous aiment véritablement! » III. v, 24.

Or, il s'agit dans ces passages, et dans un grand nombre d'autres qu'il serait facile d'accumuler ici, moins encore d'élans enthousiastes, que d'une conviction profondément réfléchie et d'une doctrine pleinement consciente de toutes les conséquences. L'auteur de l'I. C. formule nettement sa pensée :

« Si tu t'appuies sur ta raison et ta sagacité plus que sur la vertu dominatrice de Jésus-Christ, tu n'arriveras que rarement et tardivement à l'illumination, parce que Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis, et que notre amour enflammé s'élève par-dessus toute raison. » I. xiv, 11.

On trouve des textes analogues dans le chapitre xve, « Des occupations accomplies selon la charité. » On peut voir encore : II. vii, « De l'amour de Jésus sur toutes choses; » viii, « De la familière amitié de Jésus: » III. v, « Des admirables effets de l'amour divin: » vi, « De l'épreuve de l'amour vrai. »

Après avoir examiné ces divers passages, il est impossible de se dérober à la conclusion, que le pieux auteur, sans rejeter les mobiles tirés de la raison, c'est-à-dire, les mobiles de l'intérêt et du devoir, adopte de préférence le mobile de l'amour. Sa méthode n'est pas exclusive de l'intérêt et du devoir. Bien au contraire, elle trouve moyen de les faire marcher de concert, mais en les subordonnant au sentiment de l'amour.

Qu'est-ce que le sentiment? Le sentiment est un produit de notre sensibilité affectée par l'immatériel. Le chaud, le froid, la pesanteur, les senteurs, les bruits, la lumière, les saveurs, atteignent nos cinq sens et produisent les sensations. Le beau, le vrai, le bien, affectent notre âme et produisent un sentiment. Ce sentiment est amour ou aversion, suivant que notre âme est inclinée à recevoir ou à rejeter l'idée qui se présente à elle.

De cette observation première, que notre âme est impressionnée par le beau, le vrai, le bien, certains philosophes ont voulu déduire des systèmes complets de morale, et soumettre toute la conduite humaine à la sentimentalité : ainsi, Hutcheson, dans sa théorie du sens moral; Shaftesbury, dans sa théorie du beau moral; Adam Smith, dans sa théorie de la sympathie.

Sans chercher à rabaisser les doctrines qui se font remarquer par la noblesse et la pureté, il faut cependant constater que les résultats n'en ont été ni pratiques ni durables. Car les sentiments que nous venons d'indiquer sont une base bien instable et fragile, pour devenir l'unique soutien de la conduite humaine.

Aussi, ne faut-il pas être surpris que l'auteur de l'I. C. ne fasse aucun fond sur eux. Le sentiment qu'il préconise est celui qui est éveillé dans l'âme humaine par l'impression divine.

L'idée de Dieu affecte nécessairement l'âme, et produit un sentiment d'ordre distinct. C'est sur cette impression que repose principalement la méthode morale de l'I. C. Elle cherche à déterminer l'action humaine par le mobile de l'amour divin, l'amour étant un sentiment qui doit naître dans l'âme à l'apparition de l'idée de Dieu.

L'auteur de l'I. C. est fidèle en cela à la tradition des écoles mystiques, qui proclament à l'envi la supériorité du mobile de l'amour sur tous les autres mobiles moraux.

Il faudrait citer ici, presque dans son entier, le chapitre v[e] du livre III, qui traite des effets admirables de l'amour divin

« L'amour est grande chose, le bien grand entre tous les biens; seul il allège tout ce qui est pesant, et soutient avec

égalité tout ce qui est inégal. » — Seigneur, disait un grand saint, je vous rends grâce de ce que vous m'avez donné la faculté de vous aimer. — Que j'aime! disait un grand libertin, et je tiens quitte du reste! — Le saint et le libertin ne faisaient que traduire, chacun à leur manière, la parole de l'I. C. : « C'est une grande chose que l'amour, et c'est le bien suprême. »

« Seul il allège tout ce qui est pesant. » Voyez cette veuve, faible, pauvre, sans appui, mais ayant au cœur un amour ardent pour ses nombreux enfants; elle subvient à toutes leurs nécessités : ce qui semblerait impossible à qui n'aime pas, lui devient relativement facile.

« L'amour soutient avec égalité tout ce qui est inégal. » Pauvreté, maladies, épreuves, qu'importe le triste cortège des douleurs terrestres à celui qui est dominé par un violent amour! Quel admirable martyrologe on pourrait composer avec les noms des mères, des épouses, des enfants qui ont préféré la souffrance en aimant, à la prospérité en oubliant!

Et, continuant son hymne enthousiaste, le pieux auteur de l'I. C. vient et revient, sans se lasser jamais, sur ce thème de l'incomparable grandeur et de l'efficacité souveraine de l'amour.

« Rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus haut, rien de plus large, rien de plus agréable, rien de plus rempli, rien de meilleur au ciel et sur terre... Il vole, court, se réjouit, celui qui aime; il est dégagé et sans liens. Il donne tout pour tout, il a tout en tout... Souvent l'amour ignore la mesure, mais il est fervent sans mesure. L'amour ne sent pas le poids, il ne tient pas compte des labeurs, il aspire à plus qu'il ne peut atteindre. Il n'allègue pas l'impossibilité, parce qu'il estime que tout lui est possible et permis. Aussi est-il capable de tout, et il accomplit beaucoup, et il donne suite à son affection, lorsque celui qui n'aime pas défaille et succombe. L'amour veille et même en dormant il ne sommeille pas; fatigué, il n'est pas lassé; lié, il n'est pas entravé; effrayé, il n'est pas troublé: et, comme une vive flamme, et une ardente étincelle, il

s'élance en haut, et passe avec sécurité... L'amour est viril, et ne se cherchant jamais lui-même. En effet, dès qu'on se recherche, aussitôt on déchoit de l'amour.

Arrêtez-vous, s'écriera quelqu'un. Vous profanez des paroles saintes. Ce n'est point de l'amour terrestre que parle l'I. C. en termes si enflammés. Il ne s'agit que de l'amour divin. Gardez-vous d'appliquer aux créatures ce qui ne peut s'entendre que du Créateur.

Il n'y a pas deux amours, répondrons-nous. Il n'y en a qu'un. L'homme n'a pas deux cœurs. C'est le même qui se tourne tantôt vers le ciel, tantôt vers la terre. L'ode que chante l'auteur de l'I. C. en l'honneur de l'amour divin ne fait, en définitive, que célébrer une énergie humaine consacrée à sa véritable fonction. Aimer Dieu, aimer la créature, se sont deux buts; ce n'est pas un double point de départ. L'amour est un dans sa nature : il peut suivre des directions diverses. Mais qu'il s'engage en de nobles ou de misérables voies, il ne cesse pas d'être lui-même, c'est-à-dire, la puissance la plus forte et la plus généreuse de l'âme humaine.

II

LES TROIS ÉTATS RELIGIEUX

Il n'est pas possible que nous nous rendions un compte exact de la force du sentiment religieux, sur lequel repose en partie la doctrine morale de l'I. C., si nous ne prenons soin de distinguer les divers états religieux, et les impressions variées qu'ils produisent dans les âmes.

Si Dieu existe, et il est impossible qu'il n'existe pas, l'homme a été créé par Dieu. Dès lors, le Créateur et la créature sont constamment en présence, et il résulte de leur existence même une série de rapports non interrompus.

Quels sont ces rapports?

Le premier de ces rapports est constitué par l'intermé-

diaire du cosmos. Le monde est plein de la divinité. La puissance éternelle y resplendit. L'ordre et la beauté souveraine s'y réfléchissent. L'homme peut donc saisir dans la création les traces du Créateur. Un jour, on se place en présence de l'un des beaux spectacles de la nature. Arrivé au sommet d'une montagne élevée, l'homme voit se dérouler sous ses yeux les plaines, les coteaux et les vallons; assis sur le bord de la mer, il contemple à l'horizon, au point où le ciel touche les eaux profondes, le coucher majestueux du soleil; ou bien, perdu dans la tempête, et comme un fétu roulé par l'ouragan, il assiste au déchaînement de la nature en fureur. De tous ces spectacles se dégage la puissance divine. On aperçoit la main du sublime ouvrier dans son œuvre magnifique. Je ne sais quelle émanation nous pénètre. La nature nous baigne en des effluves mystérieux. Le cœur bondit, la chair tressaille. Tout notre être, comme autrefois la prêtresse antique, frémit et s'écrie avec transport : *Deus! Ecce Deus!*

Ce n'est là toutefois qu'un premier degré de l'état religieux. L'âme, frappée par la beauté de la nature, s'épanouit dans l'admiration. Elle s'abandonne à un sentiment esthétique. Elle est charmée par la poésie et écrasée par la puissance, la poésie de ce qu'elle contemple, la puissance de l'auteur de tant de merveilles. Mais, à proprement parler, il s'agit ici de religiosité encore plus que de religion. Le sens artistique est presque seul en éveil; s'il secoue les autres sentiments qui doivent intervenir pour constituer un véritable état religieux, il ne les met pas en émoi pour longtemps. A ce premier degré, la religion est vague, passagère, inconsciente, imparfaite. C'est à peine si elle existe à l'état rudimentaire. L'homme qui s'en tient à ce premier rapport avec Dieu, a mis, à peine, le pied sur le plus infime degré de l'échelle qui relie la terre au ciel.

Après l'état de religiosité vient l'état de la loi naturelle; après le rapport cosmique, le rapport psychologique.

Quand l'homme étudie son intelligence, il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il ne peut se livrer à aucune opération de l'entendement, s'il ne se sert d'un certain nombre d'idées

ou de principes absolus, universels, immuables, avec lesquels il mesure toutes choses. Mais d'où vient cette règle intellectuelle qu'il trouve en lui et dans les autres? Où est le canon et le type de ce mètre universel? Nous sommes forcés de nous élever à la conception d'une idée des idées, d'un principe des principes, raison de toutes choses, mesure à laquelle se rapportent toutes les autres, qui donne à tous les esprits une communication de la vérité éternelle, et les établit ainsi dans la certitude et l'harmonie. Ce principe premier et dernier, cette raison des raisons, cette idée des idées, on l'appelle Dieu.

Ce qui est vrai de la loi de notre intelligence, l'est également de la loi de notre volonté. Nous sentons en nous un instinct de justice, qui ne trouve point ici-bas de complète satisfaction. Cette terre n'est pas la patrie de la justice. Le bien n'y reçoit pas toujours sa récompense; le mal n'y est pas toujours puni. La voix de la nature proclame donc la nécessité d'un suprême justicier qui rendra à chacun selon ses œuvres.

Ainsi mon esprit, par ses pensées mêmes, s'élève jusqu'à Dieu. Ce mouvement, tout à la fois instinctif et réfléchi, naturel et savant, simple et complexe, constitue l'ensemble des rapports que l'on désigne sous le nom de déisme, de religion naturelle ou, mieux encore, de philosophie spiritualiste.

Les rationalistes n'admettent pas qu'il puisse y avoir entre Dieu et l'homme d'autres rapports que ceux dont nous venons de parler. Les chrétiens, au contraire, prétendent qu'il existe une troisième catégorie de rapports, reposant sur la révélation et l'établissement de la religion positive.

Suivant les chrétiens, Dieu ne s'est pas contenté de parler une première fois à l'homme, en le dotant de l'organisme pensant, De plus, il lui a fait entendre sa parole en le plaçant sur la terre, et de là viennent les croyances et les pratiques communes de l'humanité, qui attestent une tradition primitive. Dieu a parlé encore au peuple juif, dont la mission consistait à conserver intact le dépôt de la parole sacrée. Enfin, lorsque les temps sont venus, Dieu a parlé une dernière fois par la bouche de son Fils, Jésus-Christ.

De là, tout un système de rapports établis entre Dieu et l'homme, rapports de religion positive.

Et, pour le dire en passant, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que les déistes du dix-huitième siècle se soient, si longtemps, attardés à discuter les questions relatives à la possibilité et à la convenance de la révélation? Proclamer l'existence d'un Dieu vivant, personnel et parfait; admettre la création libre de l'homme; reconnaître la parenté et la ressemblance entre la créature et le Créateur; apercevoir la main de la Providence dans le gouvernement de l'univers physique et moral; et puis, par une singulière contradiction, s'acharner à soutenir que ce Dieu, d'abord tout puissant pour créer, est ensuite impuissant à prendre la parole, que ce Dieu bon et parfait, préoccupé, à l'origine, de communiquer le vrai et le bien à l'homme, soigneux d'entretenir dans le monde les sources de la vie, plus tard, ne doit en aucune circonstance intervenir pour éclairer l'homme, le ramener au bien, le diriger vers le bonheur, quelle étrange défiance! quelle logique défectueuse! quelle inexplicable timidité!

Ce n'est point dans une telle impasse qu'une sérieuse controverse doit se maintenir. Qu'on cesse de vaines disputes sur ce que peut ou ne peut pas la divinité, sur ce qu'elle doit ou ne doit pas accomplir. Les religions reposent avant tout sur des faits. Dieu a-t-il ou n'a-t-il pas parlé? Tout est là. Il est inutile de s'oublier en des considérations aprioriques. Le point de départ de toute révélation est essentiellement historique.

III

L'AMOUR DIVIN

Voilà donc trois rapports différents qui s'établissent entre Dieu et l'homme par l'intermédiaire du cosmos, de la psychologie, de la révélation, et qui, affectant l'humanité de trois manières diverses, produisent un triple état religieux.

Lamennais disait aux meilleurs jours de son orthodoxie : « Tout rapport entre les êtres dérive de leur nature, car s'il n'en dérivait pas, ce ne serait pas un rapport, ce ne serait rien. — Donc les rapports entre Dieu et l'homme dérivent de la nature de l'homme et de Dieu, — ces rapports constituent la religion. »

On ne s'attend pas à trouver ici un exposé des résultats complets, produits en l'humanité, par les divers états religieux. Cet exposé ne serait rien autre chose que la science des religions, science dont il ne sera possible d'établir les bases incontestables, si on n'y parvient jamais, que dans plusieurs siècles.

D'ailleurs, une telle étude est étrangère à nos préoccupations présentes.

Ce n'est point l'ensemble des conséquences amenées par les états religieux, que nous avons à faire connaître. La religion saisit l'homme tout entier, esprit, volonté, cœur, imagination, corps, et lui donne une direction déterminée. Mais nous n'avons pas à étudier ces influences multiples. Parmi les divers résultats obtenus par les états religieux, il nous est essentiel, et il nous suffit de détacher l'effet produit sur le cœur de l'homme par la religiosité, la philosophie, la religion.

Il est impossible, personne n'en a jamais douté, que l'accession de l'idée divine, sous quelque aspect qu'elle se présente à notre âme, ne produise une certaine impression sur notre faculté affective.

Il n'est pas de concept plus grand et plus énergique que le concept de la divinité. Or, tout être réel ou de raison qui se présente à nous, le plus chétif aussi bien que le plus puissant, intéresse notre faculté affective. Par nos inclinations, nous sommes naturellement disposés à jouir ou à souffrir de la présence de tous les objets. Nous avons de l'amour ou de l'aversion pour une chose, suivant qu'elle excite en nous le plaisir ou la peine. Que fera donc éprouver à notre sentimentalité le concept du divin ? Sera-ce de l'amour ou de l'aversion ?

Saint François de Sales répond à cette question avec une remarquable sagacité : « Bien que l'état de notre nature



humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droiture originelle que le premier homme avait en sa création, et qu'au contraire nous soyons grandement dépravés par le péché, toutefois la sainte inclination d'aimer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumière naturelle, par laquelle nous connaissons que sa souveraine bonté est aimable sur toutes choses : et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, et même par le seul discours naturel, ne ressente un certain élan d'amour, que la secrète inclination de notre nature suscite au fond du cœur, par lequel, à la première appréhension de ce premier et souverain objet, la volonté est prévenue et se sent excitée à se complaire en lui. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, chap. XVI.)

Cette observation est pénétrante, et elle résume tout ce qu'on peut dire de plus philosophique sur ce grave sujet. Le saint évêque de Genève remarque, et il semble q'il s'exprime comme un moraliste de l'école de Thomas Reid, que l'homme a de l'amour pour ce qui correspond à son bien et lui cause du plaisir ; qu'il a de l'aversion pour ce qui ne lui est pas convenable et lui inflige de la peine. Or, parmi les inclinations naturelles qui déterminent l'homme à trouver de la satisfaction en la possession de certains objets, saint François de Sales énumère l'inclination pour Dieu.

L'anthropologie moderne confirme l'observation de saint François de Sales. Dans un ouvrage magistral, où M. de Quatrefages a résumé de longues recherches sur l'espèce humaine, le savant écrivain constate qu'un instinct primitif, universel, constant, se rencontre dans l'humanité : l'instinct du divin. L'homme est vraiment un animal religieux. Les voyageurs qui ont prétendu qu'il a existé, quelque part, une peuplade sans idée de la divinité, se sont trompés. Une observation plus attentive a rectifié leurs données insuffisantes. Le fait est aujourd'hui indéniable. Partout et toujours l'humanité a eu le concept de Dieu. De là, cette conséquence irréfragable, que l'idée divine répond à une inclination naturelle de l'homme, et que sa présence, répondant à un besoin primordial, procure satisfaction et engendre l'amour.

Tel est l'enseignement qui jaillit des considérations psycho-

logiques, et qui ne se déduit pas moins clairement de l'étude des états religieux.

Nous voyons qu'en effet l'amour est de la partie dans tous les rapports de l'homme avec Dieu.

Sans doute, la part de l'amour ne peut être grande dans les rapports religieux qui résultent de la contemplation du cosmos. Sont-ce même des élans du cœur qui se produisent en face de l'ordre et de la beauté de l'univers? Ne seraient-ce pas plutôt des accès poétiques? La faculté esthétique ne joue-t-elle pas, en cette circonstance, sinon un rôle exclusif, du moins un rôle plus considérable que la puissance affective? Nous le pensons. Toutefois, il ne paraît pas possible que le cœur n'intervienne pas dans les émotions du poète, ou dans le culte du polythéiste, ou dans les effusions du panthéiste, lorsqu'ils se placent en présence, tantôt de la splendeur de la nature, tantôt de sa personnification idolâtrique, tantôt de son énergie absorbante. Non, même au premier degré de ses rapports avec la divinité on n'est pas dépourvu de quelque amour pour Dieu. Il y a de la sentimentalité religieuse dans les œuvres de Lamartine et de Victor Hugo. Cela vient surtout de leur pathétique compréhension des phénomènes de la nature. N'éprouvaient-elles pas, elles-mêmes, un entraînement de cœur vers leur divinité redoutable, les froides vestales qui se consacraient au culte du feu immortel? Ne surprend-on pas un battement de cœur, dans lés pages où Spinosa chante, à sa manière, les merveilles de la substance universelle?

Toutefois, ce sentimentalisme ne prend pas de grandes proportions. On ne voit pas qu'il ait exercé une action sérieuse dans le monde. Il existe mais il n'inquiète pas l'humanité par ses ardeurs.

Si la littérature n'offre guère d'exemples d'amour cosmique s'élevant à de hauts degrés, on n'en peut dire autant du sentimentalisme philosophique. Plotin et Saint-Martin démontrent que le cœur du philosophe peut s'échauffer jusqu'à en troubler la raison. Quelle série non interrompue de philosophes mystiques! Ils se succèdent à travers les siècles, dans une progression constante, affirmant ainsi le caractère essen-

tiellement mystique de l'humanité. Ils côtoient le gros des rationalistes, peu ravis d'un tel voisinage. Par eux, la puissance de l'idée divine s'affirme avec une énergie particulière, car, même dépouillée de l'appareil de la révélation, elle a encore un tel prestige, qu'elle subjugue d'une manière irrésistible des âmes élevées et généreuses entre toutes.

Cependant, il faut bien le reconnaître, le cœur se livrant à des mouvements vers Dieu, en n'étant pas soutenu par d'autres barrières que celles de la raison, le cœur ne se fait pas faute de s'égarer et de se perdre. C'est surtout dans l'histoire du sentimentalisme philosophique qu'il faut admirer les prodigieuses divagations de la nature humaine. C'est là qu'il faut reconnaître la radicale incapacité de la raison à maintenir les facultés de l'homme dans l'harmonie. Où est le système de sentimentalisme philosophique, qui puisse être accepté par une raison équilibrée?

Aussi, se passe-t-il ici un phénomène singulier.

Dans son désespoir de régulariser convenablement les rapports du cœur de l'homme avec la divinité, la philosophie en est arrivée à vouloir les supprimer absolument. L'une des plus belles leçons de cet admirable livre, qu'il suffirait de modifier à peine en quelques endroits pour le rendre irréprochable aux yeux du croyant le plus rigoureux, la cinquième leçon du vrai, du beau et du bien, est consacrée par M. Cousin à l'examen du mysticisme. L'éloquent philosophe conclut, avec une grande force, contre la folle prétention de l'âme d'arriver à Dieu, autrement que par la raison. Rêver une communication directe avec Dieu, c'est, d'après lui, s'abandonner à un dessein ambitieux et désespéré.

Rien de mieux, si M. Cousin n'entend parler que de la philosophie. Il a beau jeu, lorsqu'il s'élève contre les rationalistes qui, dédaignant les procédés intellectuels, entendent se servir exclusivement de la méthode affective. Il n'est pas moins triomphateur lorsqu'il raille les entreprises des cœurs chimériques qui soumettent la pensée au sentiment.

Mais il faut bien se garder de sacrifier le cœur à l'intelligence dans les rapports avec Dieu. Est-ce donc que la relation de l'homme à Dieu ne serait autre que celle de l'homme aux

vérités de l'arithmétique et de la géométrie? Est-ce que l'impuissance de la philosophie à régler les abus du cœur, dans ses élévations vers Dieu, est une raison suffisante pour supprimer les mouvements du cœur vers son Maître souverain? Est-ce que Dieu serait le seul à ne devoir rien attendre de l'amour de l'homme? Si la philosophie ne peut accepter d'autres conclusions, la théologie, au contraire, retient le cœur au service de la religion et lui fait une part immense dans les rapports de l'homme avec la divinité.

Étudions le point de départ essentiellement affectif du christianisme. Montrons comment les amours malheureux de la philosophie ne découragent nullement la religion.

IV

PUISSANCE SYMPATHIQUE DU CRUCIFIÉ

L'état religieux qui a son origine dans une révélation vraie ou fausse, constitue un système complet et puissant, qui ne peut manquer d'exercer, sur l'homme tout entier, une influence considérable. « Crois ce que Dieu t'enseigne! Accomplis ce que Dieu t'ordonne! » Telles sont les paroles de toute religion. Paroles souveraines bien propres à subjuguer l'esprit et la volonté des croyants!

Or, l'esprit et la volonté peuvent-ils être gouvernés avec tant d'énergie par la foi et la morale sans que le cœur ne soit pas ébranlé? Cela est impossible. Aussi, voyons-nous les religions les plus terribles et les plus déraisonnables s'imposer au cœur de l'homme par contre-coup. Quel culte pourrait subsister s'il n'était pas aimé?

Entre toutes les religions, le christianisme présente à l'homme des motifs particulièrement sympathiques. Notre foi, bien différente des autres doctrines religieuses qui n'agissent sur le cœur que par réaction, notre foi, disons-nous, intéresse directement le sentiment affectif de l'homme, en

lui proposant des objets éminemment propres à émouvoir la sentimentalité. Aussi, peut-on dire en toute vérité, que le christianisme est essentiellement une religion d'amour. « L'antiquité put connaître Dieu, a dit Ozanam, elle ne l'a jamais aimé. Mais regardez les temps chrétiens, et vous verrez que cet amour y devient le maître du monde. C'est lui qui a vaincu le paganisme dans les amphithéâtres et sur les bûchers; c'est lui qui a civilisé les peuples nouveaux, qui les a menés aux croisades, et qui a fait des héros plus grands que toutes les épopées. C'est le flambeau des écoles où les lettres reviennent pendant les siècles barbares : et qui peut douter de son pouvoir sur les esprits s'il inspira tout ce qu'il y eut d'hommes éloquents depuis saint Paul et saint Augustin jusqu'à Bossuet; s'il a dicté les psaumes de David et les hymnes de l'Église, c'est-à-dire, les chants les plus sublimes qui aient consolé l'ennui de la terre? » (Ozanam, *Les Poètes franciscains*. In-12, 1872, p. 70.)

Est-ce que la notion même du Dieu chrétien ne renferme pas tous les motifs qui déterminent l'amour?

Tous ces motifs peuvent se réduire à deux : la bonté de Dieu en elle-même, et la bonté de Dieu par rapport à nous.

La bonté de Dieu est une bonté absolue, qui doit comprendre toutes les perfections possibles : « Car être bon et parfait, dit saint Thomas, ne sont qu'une même chose. » Ainsi, la bonté de Dieu étant une bonté infinie, il faut nécessairement qu'elle contienne toutes les perfections divines, la sagesse, la vérité, la grandeur, la puissance, et toutes les autres au souverain degré, chacune de ces perfections étant encore infinie en elle-même.

La bonté de Dieu, comme source de bienfaits, renferme autant de raisons différentes de l'aimer qu'elle nous communique de bienfaits : car le propre de la bonté est de se communiquer. De là, notre création, notre conservation, notre destination, la révélation, la grâce. Aussi, la bonté divine est-elle aussi aimable relativement qu'absolument.

Telle est l'idée chrétienne de la divinité. Elle est résumée dans cette expression populaire : « le bon Dieu ». — « Notre Père qui êtes aux cieux! » dit encore l'Oraison domicale.

L'idée religieuse se présente, dans tous les éléments du christianisme, sous une forme éminemment sentimentale.

Mais l'idée divine n'apparaît pas sympathique au chrétien sous cet unique aspect. Elle revêt encore un second et incomparable attrait. Le Fils de Dieu s'est incarné et s'est montré à la terre en la personne de Jésus-Christ. L'infini s'est uni au fini. L'absolu s'est particularisé. De là, cet axiome théologique caractérisant le processus du sentiment chrétien : *Non itur ad Deum, nisi per Jesum.*

Et le cœur du croyant, en présence de la personnalité du Christ, ne peut demeurer indifférent.

Voyez le spectacle que présente la chrétienté, au jour du vendredi saint. L'Église est en deuil. C'est l'anniversaire du supplice et de la mort de l'Homme-Dieu. Il n'est pas un fidèle qui ne soit ému au souvenir des souffrances de Jésus-Christ, et indigné à la pensée de l'ingratitude humaine, de cette ingratitude qui n'a su reconnaître l'amour et les bienfaits du Sauveur, que par des tourments inouïs et un supplice ignominieux. Qui pourrait contempler sans tristesse, s'écrie le pathétique auteur du *Stabat*, la Mère du Christ au pied de la croix où son fils expire! Et les pieux disciples de Jésus, obéissant à l'invitation de l'hymne sacrée, que l'Église aime à répéter, en ces jours de suprême tristesse, comme la seule plainte et l'unique sanglot capables d'exprimer son angoisse, se pressent autour de la Mère des douleurs, lui demandent d'être associés à ses afflictions et d'obtenir que, blessés des blessures mêmes du Crucifié, ils soient enivrés de la sainte passion de la souffrance : *Fac me cruce inebriari et cruore Filii.*

Quelle est la raison de la poignante émotion qui s'empare alors d'un si grand nombre de cœurs? Où est l'explication de cet intérêt passionné que tant d'âmes accordent au drame accompli, il y a dix-neuf siècles, sur le Calvaire?

La raison de ce fait extraordinaire est des plus simples. Le Crucifié concentre sur sa personne les plus forts sentiments de l'âme humaine.

Comment nous apparaît la grande figure du Crucifié?

Il était juste. Un jour il se redressa contre les juifs et il leur

dit : » En est-il parmi vous quelqu'un qui puisse m'accuser de péché? *Quis ex vobis arguet me de peccato?* » Aucun de ses ennemis ne put relever ce triomphant défi d'une conscience pure, Depuis dix-neuf siècles que cette parole a été prononcée, la mémoire de Jésus-Christ, toujours révérée, se présente à l'humanité, accompagnée de la persuasion, qu'il a passé sur cette terre une vertu parfaite à l'abri de toute injure.

Il était bon. Il marquait chacun de ses pas par un bienfait. Il était secourable aux pauvres et aux infirmes; il instruisait les ignorants; il consolait les affligés. Partout il passait en faisant le bien. C'est lui qui a donné à la terre le précepte et l'exemple de cette vertu qui est l'épanouissement achevé de la bonté, vertu qui guérirait tous les maux de l'humanité s'ils étaient guérissables, l'amour du prochain.

Il était grand. La pensée qu'il poursuivait ne pouvait appartenir qu'à une âme extraordinaire. Après avoir déterminé les limites du vrai et du bien, et les avoir réunies dans une synthèse, qui laisse bien loin derriére elle toutes les autres entreprises philosophiques et religieuses, 'il voulut gagner le monde à sa doctrine. Il organisa une armée de prosélytisme, l'enflamma de la plus noble ardeur, la lança à la conquête de l'empire romain, ne se réservant que le dénuement, la souffrance et la persécution.

Qu'elles pâlissent devant cette noble figure, toutes les autres images de la vertu, de la bonté et de la grandeur! Et comme nous sommes inspirés de penser, en la contemplant, que l'épreuve devrait la respecter, et que, s'il est quelque proportion entre la félicité et le mérite, Jésus-Christ n'a pu être malheureux!

Mais voyez quel achèvement de cette prodigieuse destinée. Le juste, le bon, le grand n'est qu'un homme de douleur.

Où naît-il? Dans une étable. Il repose dans une crèche froide sur un peu de paille, mal abrité contre les intempéries de l'hiver par quelques pauvres langes, entouré de pâtres et d'animaux.

Comment vit-il? Dans la pauvreté et la contradiction. Il commença par gagner péniblement son pain de chaque jour,

à la sueur de son front. Et ces jours de misère furent encore l'époque la plus fortunée de son existence, car, dès qu'il eut entrepris sa grande œuvre, il ne vécut qu'au milieu des angoisses et déboires. Il ne savait plus où reposer sa tête. Il était traité comme un blasphémateur et un perturbateur du repos public. Chaque jour ramenait pour lui le même cortège de tribulations et de douleurs.

Où meurt-il? Sur une croix, entre deux bandits, après avoir été livré par trahison, iniquement jugé, tourmenté avec barbarie, après avoir été renié par ses amis, insulté par les indifférents, moqué par ses ennemis.

Certes, ce contraste entre tant de mérites et tant d'épreuves est propre à nous remuer profondément. Les sentiments d'admiration et de pitié sont vivement excités par l'infortune imméritée du Crucifié. Mais ce n'est pas assez : voyez maintenant toutes les autres inclinations qui viennent à leur tour prendre part dans ce concert de nos facultés affectives.

Car celui qui meurt sur la croix, l'Église nous le dit, c'est le Réparateur promis au monde dès l'origine, et de siècle en siècle annoncé par tant d'oracles, appelé de tant de vœux; c'est le Rédempteur puissant en œuvres et en paroles qui apparut plein de grâces et de vérité au temps marqué par la divine miséricorde et passa en faisant le bien; c'est le Prophète de la maison d'Israël qui guérit toutes les infirmités et consola toutes les douleurs, qui révéla toutes les vérités et enseigna toutes les vertus; c'est le Fils même de Dieu qui, par ses douleurs et par sa mort, vient effacer les péchés du monde et réconcilier la terre avec le ciel.

Le Crucifié serait le Fils de Dieu! En présence de l'horreur et de l'ignominie de la croix, on est tenté de se joindre à ceux qui passent par le Calvaire, en jetant au triste supplicié une parole d'incrédulité et de dédain : « Mais s'il est Dieu, pourquoi donc ce pouvoir laissé aux hommes de le tourmenter et de l'humilier? Si toute puissance lui a été donnée sur la terre, pourquoi ne confond-il pas ses ennemis et ne les brise-t-il pas dans sa colère? S'il est le Christ, Fils du Dieu vivant, où donc est son Père? » Ainsi nous laisserions-nous aller à des dérisions sacrilèges, si les hautes pensées de la foi ne venaient

éclairer notre esprit. Leurs clartés supérieures nous montrent l'amour préparant, dirigeant, consommant le drame du Calvaire et se mêlant à toutes les scènes douloureuses de la passion. Jésus-Christ s'écriait dans son agonie : « Mon Père! mon Père! pourquoi m'avez-vous abandonné? » — Infortuné! son Père, hélas! ne l'abandonnait pas. Ce Fils bien-aimé, cet unique objet de complaisances éternelles, son Père lui-même le jugeait avec rigueur et le frappait sans ménagements! Justice de Dieu! qu'aviez-vous donc à punir sur cette victime malheureuse? Aviez-vous reconnu que l'Homme-Dieu n'était pas irréprochable? Découvriez-vous que le Rédempteur participait en quelque chose à la bassesse de l'esclave?... Qu'il nous pardonne, le Seigneur Jésus, d'avoir seulement osé écrire ces paroles. Non, le fils de Dieu ne connaissait pas le péché, mais il avait pris sur lui, librement, les iniquités de tous les hommes : c'étaient nos crimes que Jésus expiait, volontairement sur la croix; pour les effacer, ce n'eût pas été assez de nos pleurs, de nos sacrifices, de nos expiations. L'amour suprême décida qu'il fallait y consacrer les larmes, les mérites, le sang de l'Homme-Dieu. Et le Messie vint consommer sur la croix son mystère de dévouement et de sacrifice.

Quelle concentration extraordinaire de sentiments s'opère alors sur cette personnalité du Christ? Ce ne sont plus seulement l'étonnement et la pitié; ce sont encore l'adoration et l'admiration, la reconnaissance et l'intérêt propre. Et comment l'amour ne jaillirait-il pas, avec un particulière intensité, de toutes ces ardeurs de l'âme humaine, réunies en foyer sur le Crucifié? Rien ne manque ici de ce qui peut exciter l'amour dans un cœur. Le système de l'amour est complet. Le caractère propre de l'amour, c'est d'occuper uniquement notre pensée d'un seul objet, et de nous causer un ravissement continu, par les qualités et les perfections que notre imagination lui prête. Qu'on dise, s'il est possible, que le Crucifié ne soit pas aimé passionnément par les cœurs fidèles!

Voulez-vous savoir jusqu'où peut aller la sympathie excitée par le Crucifié dans l'âme du chrétien?

Voyez de quelle tendresse l'auteur de l'I. C. entoure la personne de Jésus-Christ! Dans le livre deuxième, il y a deux

chapitres, le septième et le huitième, intitulés : « De l'amour de Jésus sur toutes choses », et : « De la familière amitié de Jésus ». Ils expriment avec élan les sentiments du fidèle envers le Rédempteur : « Bienheureux qui entend ce qu'est aimer Jésus, et se mépriser soi-même à cause de Jésus! Il faut, pour ce Bien-Aimé, laisser tout ami, parce que Jésus veut être aimé seul, par-dessus tout... Il se nuit plus, l'homme qui ne cherche pas Jésus, que ne pourrait lui nuire le monde de concert avec tous ses adversaires... Être sans Jésus, c'est le douloureux enfer; et être avec Jésus, c'est le doux paradis... Que de tous ceux qui te sont chers, Jésus soit ton spécial bien-aimé. Que tous soient aimés à cause de Jésus, mais Jésus pour lui-même. » L'amour de Jésus-Christ, ce sentiment essentiellement chrétien, constitue l'essence même du pieux livre. Il en pénètre toutes les pages, il revient à toutes les lignes comme l'idée maîtresse. On peut dire que le sentimentalisme de l'I. C. repose principalement sur la sympathie pour le Crucifié.

Mgr Puyol, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)



A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Il vient de paraître un livre ayant pour titre : *Le Spiritisme devant la science*, par le Dr Grasset, avec préface de M. Pierre Janet.

Lisons et pesons les faits exposés.

Dans la préface, nous apprenons qu'une jeune hystérique de vingt-six ans est amenée à la Salpêtrière, dans le service de M. le professeur Raymond, et étudiée par M. Janet; cette jeune fille, nous est-il dit, avait eu des phénomènes d'apport, cailloux colorés bizarrement (il eût été intéressant de connaître l'origine de cette coloration), fragments de verre, bijoux en argent, plumes d'oiseau et fleurs desséchées. Afin d'être édifié sur la provenance de ces objets, M. le professeur Janet cherche à ranimer les souvenirs du sujet, à l'état de veille d'abord, et ensuite *pendant le sommeil hypnotique*. Arrêtons-nous ici, et ouvrons le livre à la page 137. Nous y trouvons ce passage :

« La caractéristique de l'hypnose (sommeil provoqué), n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de la conscience du sujet, mais *uniquement dans l'état de suggestibilité.* »

En effet, un professeur de l'école de Nancy raconte quelque part avoir fait avouer à un de ses malades hypnotisés sa culpabilité, concernant un délit imaginaire.

Vous voyez quel fonds et quel poids ont les aveux de la jeune fille à M. Janet, lui faisant confesser que ces apports étaient des objets amenés par elle! L'hypnotiseur eût pu lui faire avouer tout ce qu'il eût voulu. Telle est la première expérience. Passons à la seconde, décrite par M. le professeur Grasset.

Il s'agit d'une maison hantée; de la page 11 à la page 47, l'histoire nous est narrée avec un grand luxe de détails; j'en

détache ce passage, page 46 : « Le lit est agité d'un violent tremblement; le grand-père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de-ci, de-là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même, il s'arrête exténué. On attend anxieusement, le lit tremble encore. »

Après une description qui dure plus de 35 pages, nous aussi nous attendons anxieusement une explication : nous pensons voir reprendre chaque événement un à un, y découvrir une fraude s'il y a lieu; nous ne tardons pas à reconnaître notre candeur. Cinq mots suffisent, les voici (page 52) : « La jonglerie d'abord est évidente. »

Puis, le professeur ajoute plus loin : « Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter la plaisanterie. » Que n'a-t-il pris ses précautions? En dehors même de la suggestion, il est reconnu depuis longtemps que les hystériques ont une très grande tendance au mensonge; donc, surveillez-les, prenez-les sur le fait, ou alors n'en parlez pas.

Le but de ce premier article est de montrer le peu de soin apporté dans l'observation des phénomènes décrits, et le manque d'autorité des exemples invoqués; nous discuterons la théorie dans la prochaine revue. Est-il question de médiumnité? l'auteur cherche à la ridiculiser, en s'appuyant sur un roman de M. Louis Dumur, roman intitulé : *Un Coco de génie*, et publié par le *Mercure de France*, 1901-1902. Et l'auteur fait cette remarque : « Ce n'est pas là une démonstration scientifique »; nous ne le savons que trop bien, et nous demandons ce que l'imagination d'un romancier vient faire dans un livre obligé, de par son titre, à rester sur le terrain scientifique. En vain cherche-t-on, d'ailleurs, dans tout l'ouvrage, une sensation vécue, quelque chose dont on puisse se dire : Oui, nous avons bien l'impression que les choses se passent ainsi. Les théories qu'on nous présente sont étayées sur des romans! Ainsi, à la page 217, je détache encore ce passage : « Jules Soury a signalé à Pierre Janet un curieux passage du roman *Crime et Châtiment*, de Dostoiewski, etc. » Quelle preuve cela nous apporte-t-il? Le romancier est maître de ses personnages (il en est même qui

les font mourir deux fois!) Autre citation : « Vers le milieu de la nuit, Schumann se leva et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut porteur d'un thème, qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schumann, en mi bémol majeur, parut dans le volume complémentaire des œuvres de Schumann. » Et un peu plus loin vous voyez : « comme cela ressemble au roman de Dumur », et « comme cela fait prévoir les compositions des médiums ».

Cette citation n'est pas heureuse, car l'auteur semble ignorer que Schumann est mort fou; dans son anthologie des grands maîtres de la musique (Armand Colin et Cie, éditeurs), M. Léopold Dauphin nous apprend que dans la maison de santé où il mourut, Schumann, *dans son délire*, se croyait en relations avec les âmes de Schubert et de Mendelssohn.

A moins de tenir tous les médiums pour des aliénés, M. le professeur Grasset eût pu, à notre avis, s'abstenir de cet exemple. Il y a à Bicêtre ou à Charenton, de pauvres malades qui se prétendent être Jésus-Christ, la reine de Madagascar ou l'empereur du Brésil, et personne ne songe à considérer ces incarnations imaginaires comme des médiumnités. Nous connaissons, pour notre part, des médiums exerçant des professions très dissemblables, deux notamment, et ce serait se mentir à soi-même, de les prendre pour des fous ; l'un, commerçant rigide, ayant une idée très nette de ses prix de revient, du bénéfice qu'il lui faut prendre, pour couvrir ses frais généraux, et faire honneur à ses affaires ; l'autre, que nous avons perdu de vue, depuis très peu de temps, appartenait à une grande administration, où il occupait un poste assez élevé, comportant une certaine responsabilité. Ce dernier, avec lequel nous avons expérimenté maintes fois, est un médium à effets physiques, si parfaitement caractérisés, qu'il est impossible de les imiter, même en s'autorisant à frauder ouvertement ; aussi, ne pouvons-nous pas nous empêcher de sourire, en lisant les explications fournies au sujet des tables tournantes.

On ne cause pas, dit le professeur Grasset, *c'est important ;* puis il raconte à ses élèves, qu'un des assistants, plus ner-



veux que les autres, pousse sans le vouloir et sans le savoir, et qu'un certain nombre d'autres, entraînés par ce commencement de mouvement, poussent aussi toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

Quiconque a étudié sérieusement le phénomène spirite et s'est donné la peine de chercher de vrais médiums, croit rêver en lisant ce qui précède.

Le professeur semble ne pas même se douter que si la table tourne, *c'est en l'air*, et que les pressions dont il parle, auraient plutôt pour résultat de faire retomber la table. Si la force inconnue ne se manifeste pas, nous sommes en présence de deux forces connues : 1° la pesanteur, 2° la poussée, et la résultante de ces deux forces aurait une direction oblique vers la terre. (Principe du paralléllogramme des forces.) De plus, dans les séances où nous avons observé les phénomènes les plus intenses, la force inconnue nous priait de causer, en attendant les manifestations; dans son intéressant livre *Au pays de l'ombre* (Leymarie, éditeur), Mme d'Espérance nous apprend que les personnes présentes avaient l'habitude de chanter et de jouer du piano pour préparer la venue des esprits. Il n'est donc nullement important de ne pas causer.

Il nous paraît inutile de discuter la doctrine des mouvements involontaires et inconscients, lancée, nous dit l'auteur, par Chevreul, en 1834! Depuis cette époque, nous avons fait du chemin: le phénomène spirite aussi; des membres de l'Académie des sciences ont reconnu, aux coups frappés, une autre origine que celle du muscle craqueur, et ce grand savant que fut Chevreul décrivit lui-même (le fait fut affirmé récemment) un fantôme qu'il observa un soir dans son appartement.

Voici, d'autre part, ce qu'écrit le Dr Edmond Dupouy (Sciences occultes et physiologie psychique) :

« Qui donc, en effet, aurait osé affirmer, il y a seulement cinquante ans, que des hommes éminents, des professeurs de la Faculté de Paris et des grandes Universités européennes, membres des Instituts et des Académies : Crookes, Babinet. Ch. Richet, Lombroso, Carl du Prel, Zœllner, etc..., étu-

dieraient la psychologie expérimentale, avec des médiums, et reconnaîtraient que la force psychique est une vérité démontrée, ayant ses lois et ses principes. » Et plus loin : « ... les phénomènes de lucidité, de percussion, de lévitation, de mouvements, de corps pesants, par contact et sans contact, l'altération du poids des corps, ceux plus extraordinaires encore, d'écriture directe, d'apports, de matérialisation, démontrant tous qu'ils sont gouvernés par une intelligence, sont maintenant des faits évidents, appartenant à la biologie positive, puisqu'ils sont perçus par nos sens et produits par l'expérimentation. La mauvaise foi la plus insigne ne peut plus les nier aujourd'hui. »

Le livre qui motive cet article : *Le Spiritisme devant la science*, eût peut-être été exact avec le titre suivant : DE LA CONSCIENCE DANS LA FOLIE ET DANS CERTAINES NÉVROSES, Avec ce titre, moins brillant il est vrai, l'auteur en laissant de côté le spiritisme, se fût évité de nous montrer à quel point il est peu documenté sur le sujet qu'il traite.

Depuis vingt ans bientôt que nous étudions le phénomène spirite, nous avons assisté à beaucoup d'expériences, nous sommes vraiment stupéfaits de voir à la fin de 1903, invoquer la théorie de la poussée inconsciente.

Voici quelques faits :

Nous avons observé à Nîmes une lourde table de salle à manger, esquissant un pas de polka : nous avons vu à Naples, dans une séance avec Eusapia, une longue table flottant dans l'espace, en pleine lumière, pendant plusieurs minutes, à plus d'un pied du sol. A Montpellier, nous avons expérimenté avec un médium auquel nous faisions lire à haute voix dans un journal, le cours de la Bourse, pour accaparer toute son attention, pendant que la table s'agitait avec la vitesse d'une machine à coudre et nous répondait tantôt en latin, tantôt en français, comme pour se moquer de la difficulté imposée au médium.

Enfin nous sortîmes d'une séance, un soir à Bordeaux, malade d'avoir ri ; ce n'était pas certes l'habitude dans ces réunions ; mais nous venions de voir une petite sellette en bois se démener, se trémousser, faire des révérences, se

secouer sur un pied, avec des mouvements couvulsifs pour montrer qu'elle prenait part à l'hilarité générale; ce n'était plus un objet inanimé, poussé ou tiré, que nous avions sous les yeux, mais un être doué d'une vie momentanée, et ayant la forme immuable d'une sellette. Les réponses de ce pseudo-être, qui paraissait s'amuser beaucoup, étaient comiques, sans trivialité, et à cent lieues de ce que nous pouvions penser.

De ces faits, il résulte que là où il n'y a pas de contact, il ne saurait y avoir de poussée, et en face de cette table isolée dans l'espace, dont nous parlons plus haut, nous posons aux savants cette question :

Ce phénomène est-il oui ou non contraire aux lois de la pesanteur?

Il est indispensable de procéder avec méthode dans l'étude de cette force mystérieuse et d'observer, tout d'abord, le phénomène le plus simple; puis, quand ce phénomène aura été expliqué d'une façon complète, passer à un autre ordre un peu plus compliqué; par exemple les coups frappés par la table et dans la table, ou encore dans la pièce, il faudra que chaque phénomène soit la conséquence de l'autre, et se produise constamment, à la volonté de l'expérimentateur, dans les conditions connues et nécessaires à sa manifestation. C'est ainsi, et *pas autrement*, que le spiritisme pourra rentrer dans le cadre des sciences expérimentales.

Si, au contraire, cette force plus ou moins intelligente que nous nommerons X (cette dénomination a l'avantage de ne froisser personne, chacun restant libre de l'attribuer à des esprits, à des larves, ou au diable) se moque des conditions préparées, produit des phénomènes souvent opposés à ceux attendus, phénomènes ayant leur originalité propre et inimitable, il faudra bien reconnaître l'existence, en dehors de nous, d'une volonté libre et intelligente; et, si cette volonté peut animer une table, un buffet, ou un objet quelconque, que ne fera-t-elle pas dans cet instrument délicat et merveilleux qui constitue nos organes?

Lorsque cette vérité se sera imposée expérimentalement, nous en aurons fini avec le déprimant matérialisme; nous

croyons ce jour proche; c'est notre conviction; c'est aussi notre souhait le plus sincère.

Voyons maintenant les raisons apportées par M. le professeur Grasset, à l'égard de l'inspiration; des deux derniers faits qui nous restent à examiner, faits d'ailleurs identiques, je n'extrais que le suivant cité d'après Chabaneix (p. 153) :

« Le célébre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit dans son sommeil; au moment où il se croyait de nouveau livré à son travail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate s'il veut bien lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par son hallucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très distinctement exécuter sur un violon cette sonate tant désirée, avec un charme inexprimable; il se réveille alors dans le transport du plaisir, court à son bureau, et écrit de mémoire le morceau. »

Si quelqu'un a conscience de ce qui s'est passé, il saute aux yeux que c'est Tartini lui-même; il apparaît non moins clairement, que le célèbre violoniste (Tartini fut violoniste et compositeur) n'eut pas une hallucination, puisque cette sonate a été écrite et éditée sous le nom de *Sonate du Diable*. Il arrive parfois qu'en rêve, on croit avoir trouvé la solution d'un problème creusé et approfondi dans la journée, mais on s'aperçoit bien vite, au réveil, que cette solution ne tient pas debout, et que, par suite du manque de coordination des idées dans le sommeil, on avait négligé une des faces de la question à résoudre. Dans la *Revue de l'hynoptisme et de la psychologie physiologique* d'août 1902, le D. Franckel de la Haye termine ainsi son article sur le sommeil et les rêves :

« Il se peut sans doute parfois qu'au réveil nous prenions un rêve pour de la réalité, de sorte que, comme l'affirmait Aristote, certaines de nos actions seraient motivées par les songes de nos nuits; ce n'en est pas moins une expérience générale qu'un rêve, quelque net qu'en soit le souvenir au moment même du réveil, s'efface très promptement de notre mémoire lorsque le réveil est devenu complet. »

Voilà qui est bien dit et surtout bien vrai. Et si Tartini n'eût entendu sa sonate qu'en rêve, il se fût trouvé devant du néant, au moment d'écrire le morceau.

Or, savez-vous où s'est élaborée cette sonate, d'après le Dr Grasset? Dans un petit endroit connu de lui seul, et qu'il appelle le polygone, petit magasin à contour polygonal, comme son nom l'indique, et dans lequel se passent tous les actes dont nous n'avons pas conscience, actes dits automatiques; la conscience volontaire et libre n'est même pas toujonrs avisée, en sorte que nous avons *deux consciences!* (c'est peut-être pour cela que bien qu'en 1903, l'éditeur a daté le livre de 1904, attendant la fin du monde avant l'année prochaine, devant une telle révélation); encore ces deux consciences ne sont pas toujours polies à l'égard l'une de l'autre; l'une sommeille ou s'en va sans dire à l'autre : je sors, garde le magasin; bien plus, la petite, la polygonale, c'est-à-dire l'*inconsciente*, est la plus *intelligente*, et fait prendre à la grande qui n'y voit goutte, du déjà vu pour une nouveauté! Vous voyez, chers lecteurs et lectrices, que l'étude du polygone nous réserve encore de bons moments.

Quant à la sonate qui existe, avec son armature à la clef, son rythme, son mouvement et la notation de ses nuances, c'est bien là une mélodie créée de toutes pièces par une intelligence inconnue, l'état de rêve ne permettant pas de mener à bien une œuvre d'art aussi complexe.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, Boileau n'eût pas eu besoin de nous commander ce précepte.

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.

La Fontaine, ce génie du mot juste, qui nous semble avoir écrit d'un seul jet, tant son style est simple et coulant, ne se fût pas donné la peine de raturer si souvent ses manuscrits, changer tant d'épithètes, remanier tant d'expressions. Pascal n'eûtpas recommencé seize fois l'une de ses Provinciales, et Flaubert ne fût pas mort à la peine. Et vous tous peintres, sculpteurs, musiciens, poètes qui mettez tant d'âpreté à poursuivre votre idéal, et à nous communiquer votre élan dans les

œuvres éclatantes, à quoi bon vous donner tant de mal? pourquoi cette recherche de perfection, dans les plus petits détails? Un de ces jours ou une de ces nuits, vous trouverez une œuvre toute faite, dans votre polygone.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, si l'artiste ne pouvait avoir la légitime fierté de la difficulté vaincue, si l'homme avait le moindre doute sur l'unité indissoluble de sa conscience et l'indépendance de sa volonté, ce serait la déchéance complète à bref délai, toute idée de progrès ne pouvant être séparée de celle de liberté.

Oh! comme nous comprenons cette évolution récente d'écrivains distingués vers le spiritualisme; psychologues, par état, ils ont cru reculer les bornes de l'analyse, en s'adressant au physiologiste; celui-ci étalant devant eux un peu de matière cérébrale leur a répondu : Voilà de la pensée, du sentiment et de la volonté: et, s'étant détournés avec dédain, poètes et romanciers ont pris leur vol vers les régions sereines du Beau, du Vrai, et du Bien, où l'on rencontre la Foi, donnant la main à l'Espérance, et guidées toutes les deux par leur grande sœur, la Charité, à travers les plaines étoilées.

Henri Brault.

Nota. — M. H. Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitations, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

(*La Revue spirite.*)



Le Cas de Madame Malvina Gérard et la Mentation subconsciente

Peut-être ferai-je bien de dire exactement ce que j'entends par ce mot *mentation*. Je le prends dans le sens où d'autres prennent le mot *cérébration*. Ce dernier terme est très en faveur aujourd'hui; et pourtant il a un vice rédhibitoire : il préjuge la question. La science moderne — dont je ne méconnais pas les mérites — n'a pas encore pu s'élever au-dessus du matérialisme, ou plutôt au-dessus du phénoménisme le plus grossier, celui qui frappe nos sens. L'homme, pour elle, est un simple organisme physique et la pensée est une sécrétion du cerveau : de là le mot cérébration. Beaucoup croient le fait surabondamment prouvé; ils se trompent : la question est encore tout entière à résoudre. En attendant, cette conception rétrécit étrangement les horizons de la pensée; elle rend à tel point incompréhensibles un nombre toujours plus grand de phénomènes bien observés, indéniables, que beaucoup d'hommes à l'esprit libre en apparence aiment mieux les ignorer totalement parce qu'ils ne peuvent pas se les rendre à eux-mêmes intelligibles. J'ai, pour ma part, renoncé à croire que la pensée soit un produit du cerveau; je la suppose le produit d'un être transcendantal de nature inconnue, qu'on peut appeler âme, si l'on veut, mais ce n'est qu'un mot. Le cerveau, loin de sécréter la pensée, la limiterait. Mais ce n'est là qu'une *hypothèse* nouvelle, une hypothèse de recherche, de travail. Elle éclaire d'une lumière intense beaucoup de faits autrement incompréhensibles; elle n'en contredit aucun, quoi qu'on en dise. Mais il n'en sera peut-être pas toujours de même [1].

1. Les opérations intellectuelles sont l'œuvre du *composé humain*, c'est-à-dire du corps et de l'âme dans l'unité de personne. E. M.

Comment j'ai connu Mme Gérard

Ce détail a son importance, comme on va le voir. Mon ami, M. E. Magnin, venait de donner, avec son remarquable sujet Mme Magdeleine G..., une séance dans l'atelier de Rodin, en présence de plusieurs journalistes, entre autres un rédacteur de la *Presse*. Celui-ci écrivit un article très élogieux. Mme Gérard vit cet article. Dans son état normal elle ne fit pas d'observations; mais la personnalité seconde la plus superficielle, celle qui vient immédiatement après la personnalité normale, manifesta, dès la première séance qui suivit cette lecture, une violente jalousie : « Pourquoi parle-t-on d'une autre en ces termes dans les journaux, dit-elle, et pourquoi ne parle-t-on pas de moi? Est-ce que je ne la vaux pas? Est-ce que je ne fais pas d'aussi belles choses? Je la déteste, cette Magdeleine. » Voilà donc un sentiment très naturel, disons-le, très humain, que la personnalité normale a éprouvé sans doute, mais qu'elle a su refouler ou tout au moins dissimuler. Mais il s'est retrouvé, violent, dès que l'hypnotisation a fait apparaître les premières strates de la conscience subliminale, pour me servir de la terminologie de Myers.

Bref, pour lui plaire, M. Drouin, son magnétiseur, écrivit au rédacteur de la *Presse* qui vint la voir. Celui-ci en parla à M. Magnin qui, à son tour, m'en entretint; et tous deux nous allâmes la voir à notre tour.

C'est probablement au sentiment dont je parlais plus haut qu'il faut attribuer une antipathie assez prononcée que Mme Gérard éprouva pendant quelque temps pour M. Magnin. « Il en endort une autre; on parle de cette autre et pas de moi! » C'est ainsi qu'elle s'exprimait avec dépit. Toutefois la personnalité normale essayait au moins d'adoucir les termes : « Il a vu beaucoup de sujets, il en a un qui est très intéressant et il pense peut-être très peu de bien de moi. » Je dois dire que cette antipathie a cessé ou du moins s'est fortement atténuée : le fond de l'âme de Mme Gérard est d'une très grande noblesse et les sentiments bas ne font que l'effleurer. En voici du reste une preuve : l'antipathie dont il s'agit commença

à s'atténuer du jour où Mme Gérard eut vu des photographies de Mme Magdeleine G... ; elle la trouva belle et méritant les éloges qu'on lui prodiguait. En pareil cas, quatre-vingt-quinze femmes sur cent se seraient senties mordues plus profondément que jamais par la jalousie, voire par la haine. Cette atténuation ne fut pas seulement superficielle : on la retrouvait dans les strates plus profondes de la conscience.

Mme Gérard à l'état normal

A l'état normal, Mme Gérard est une nerveuse, comme il fallait s'y attendre, mais nullement une hystérique, quoiqu'il y ait chez elle une certaine diminution de la sensibilité du côté gauche et quoique l'angle visuel soit un peu plus étroit que l'angle considéré comme normal. Les médecins d'une certaine école voient des hystériques partout. Peut-être ont-ils raison, car l'hystérie demeure, même après Charcot, la maladie la plus mal délimitée qui soit; comme on ne sait exactement ni où elle commence ni où elle finit, ni en quoi elle consiste au juste, on peut aisément la trouver partout où l'on veut. Aussi dès qu'un homme présente quelques anomalies psychiques, beaucoup de médecins, et de gens du monde après les médecins, prononcent d'un air entendu le mot d'hystérie. Et puis chacun s'en va de son côté, satisfait.

Chez Mme Gérard, les sentiments affectifs sont intenses et profonds : c'est même là le côté le plus saillant de son caractère. Il lui reste deux enfants d'une union qui fut malheureuse ; elle les aime follement. Mais cet amour est aussi peu éclairé que possible. Sa mère et elle ont la manie de voir ces enfants toujours malades, pour la moindre cause ; et aussitôt le médecin est appelé : ce sont des soins, des soucis, des recommandations à n'en plus finir. J'ai trouvé, un jour d'hiver où la température n'était pas particulièrement froide, le petit garçon — qui a onze ans, je crois, — avec sept vêtements divers superposés, tricots, gilets, paletot, pardessus, que sais-je? Et il paraît que c'est ainsi qu'on les habille tous les deux à peu

près constamment, « pour qu'ils ne prennent pas froid. » Le résultat est que ces enfants s'enrhument à tout propos : ce sont alors des alarmes nouvelles. Mme Gérard est également profondément attachée à son père et à sa mère.

Cette puissance d'aimer engendre un dévouement, très féminin, certainement, mais que peu de femmes cependant poussent aussi loin. Elle a un métier très dur; elle vend des légumes, des poissons ou des fleurs avec une petite voiture à bras : elle est ce qu'on appelle, à Paris, une marchande des quatre saisons. Mais elle exerce ce métier avec un courage inouï pour donner le plus de bien-être possible à ses parents et surtout à ses enfants. A une occasion, sa mère étant malade, elle la veilla huit nuits consécutives sans dormir un seul instant; et le jour elle continuait son commerce. L'été, elle envoie ses enfants à la campagne avec sa mère, pendant qu'elle-même travaille plus que jamais.

Malgré cette situation précaire, elle est noblement désintéressée; l'idée ne lui est pas même venue d'exploiter son merveilleux somnambulisme en donnant des consultations médicales ou autres. Elle dit volontiers qu' « elle aurait honte de vendre son sommeil ».

Avec cela irritable, même un peu susceptible. Ses antipathies sont violentes et soudaines, de même que ses sympathies. Bref, il y a une certaine outrance dans tous ses sentiments, et c'est peut-être encore un symptôme d'hystérie. Mais s'il est impossible d'être dévoué, enthousiaste, généreux, sans être hystérique, plût au ciel que cette hystérie fût plus fréquente qu'elle ne l'est[1] !

Le père de Mme Gérard est instituteur en retraite; elle-même a reçu une bonne instruction : elle a son brevet supérieur. Elle a eu beaucoup de goût pour la lecture : mais aujourd'hui, elle lit peu ou même pas du tout. Elle m'a affirmé à plusieurs reprises — et je la crois sincère — ignorer totalement les littératures de l'hypnotisme, du spiritisme et de l'occultisme. M. Drouin, son magnétiseur, ne connaissait pas davantage ces littératures : mais depuis qu'il endort Mme Gérard, il a lu un

1. L'hystérse n'a rien de commun avec les sentiments libres et élevés de l'âme humaine. E. M.

ou deux livres de magnétisme, très peu scientifiques. On verra, par la suite, pourquoi je donne ce détail.

Au premier abord et à l'état de veille, Mme Gérard fait un peu l'impression d'un gamin de Paris. Cette impression persiste, en s'accentuant dans le sommeil.

Je vais maintenant exposer les phénomènes tels que je les ai rencontrés.

Début des phénomènes. — Mme Gérard a une propension héréditaire à tomber en état second ou hypnotique. Elle m'a raconté l'anecdote suivante : Sa mère âgée de seize ans environ assistait à une séance publique de magnétisme ; pendant que le magnétiseur faisait ses passes sur son sujet, elle s'endormit au milieu de l'assistance, bien qu'elle n'eût encore jamais été endormie par personne. On s'en aperçut ; le magnétiseur la fit venir sur l'estrade, ploya le corps en arrière au point que la tête touchait presque les talons. — Quant à Mme Gérard elle-même, étant dans un couvent pour une cure d'air, voici sept ans environ, elle souffrait parfois de violentes migraines. Un jour, l'aumônier lui souffla sur le front en lui disant d'un ton d'autorité : « Vous n'avez plus mal à la tête ! » Aussitôt, elle tomba endormie, au grand émoi du brave homme qui fort ignorant, ne savait pas ce qui lui arrivait. Celui-ci, après avoir vainement essayé de tirer la jeune fille de ce sommeil en la secouant, lui dit en désespoir de cause : « Vous vous réveillerez à dix heures. » Elle se réveilla en effet à dix heures.

Depuis, il paraît qu'elle ne s'était jamais prêtée à des expériences d'hypnotisme avant de rencontrer M. Drouin. Je dois dire un mot de ce dernier.

M. Drouin est un homme d'environ trente-cinq ans, sympathique, quoique très brusque, le cas échéant, et fort autoritaire. Il est intelligent, très sensé, peu mystique ; il n'a pas reçu d'éducation scientifique proprement dite. Il était autrefois dessinateur ; puis il acheta dans le voisinage des Halles un commerce de vins qui ne prospéra pas. Il a quitté son commerce depuis environ trois ans, sans reprendre son ancien métier. Il est depuis longtemps hanté par l'idée d'écrire, de faire du théâtre. Il s'est essayé à composer des pièces dès

l'âge de dix-sept ans. Il a été joué plusieurs fois dans les cercles. La féerie le séduit principalement. Alors qu'il tenait encore son commerce, il en commença une, intitulée : *Cornichonnet*. Quant à Mme Gérard, sauf erreur de ma part, elle n'avait jamais été piquée de la même tarentule. C'est pourquoi elle croit volontiers, même aujourd'hui et à l'état hypnotique, que des pièces dont elle est évidemment l'unique ou tout au moins le principal auteur, se font dans l'esprit de M. Drouin.

M. Drouin fit la connaissance de Mme Gérard pendant qu'il tenait son commerce de vins. Il remarqua son regard étrange, ce regard à la fois vague et lointain qui est presque de règle chez les sujets de ce genre. « En la voyant, dit M. Drouin, l'idée me vint que si je voulais je pourrais l'endormir. » Il essaya et réussit en effet tout de suite. Voici comment il opère et a toujours opéré : il lui prend les poignets en se tenant debout devant elle, la regarde dans les yeux pendant quelques secondes et lui dit d'un ton péremptoire : « Dormez ! Je le veux ! » Alors Mme Gérard décrit avec sa tête un arc de cercle d'environ 45 degrés, puis s'écrie : Ça y est ! Elle est en effet dans un état second. Les yeux sont clos et un peu convulsés.

Se trouvant par hasard en possession d'un sujet, M. Drouin se dit : « Mme Gérard en somnambulisme doit savoir si ma pièce de *Cornichonnet* se jouera. Je vais le lui demander. » La somnambule se transporta en pensée dans l'avenir et répondit : « Oui. — Comment le savez-vous ? — Je vois le théâtre et les affiches. — Alors approchez-vous et lisez ces affiches. » — Mme Gérard lut des affiches imaginaires avec les titres des tableaux. « Mais, pensa M. Drouin, si elle peut lire les titres des tableaux, qui me sont inconnus à moi-même, puisque ma pièce est à peine commencée, pourquoi ne pourrait-elle pas lire la pièce en son entier ? »

Cependant elle ne *lut* pas *Cornichonnet*, elle assista à des représentations imaginaires ; au fur et à mesure elle racontait à M. Drouin ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait ou du moins ce qu'elle croyait voir et entendre. Celui-ci compléta sa pièce sur ces données. Toutefois la pièce comportait un certain nombre de couplets qu'elle composa elle-même ; elle dicta les vers en sens inverse, en commençant par la rime.

Pour les autres pièces qui suivirent, M. Drouin voulut qu'elle essayât de les lire en leur entier. « Mais où? demanda-t-elle. — Transportez-vous dans le trou du souffleur en son absence et lisez sur son cahier. » C'est en effet ce qui a lieu depuis. D'abord elle vit des mots isolés, puis des phrases qui dansaient devant ses yeux; elle commençait souvent les phrases par le dernier mot. C'est un phénomène fréquent chez les soi-disant « médiums ».

Petit à petit, cependant, le cahier imaginaire lui apparut aussi nettement que s'il eût été réel et elle put y lire comme dans un vrai livre. Il est facile de comprendre ce qui s'est passé : la mentalité subconsciente ne se faisait pas ou se faisait mal au début. Peu à peu, par l'exercice et sous l'influence des ordres réitérés de M. Drouin, cette mentation est devenue intense. Aujourd'hui elle est extraordinaire. Elle s'accompagne d'hallucinations : les idées prennent forme. Ainsi non seulement elle lit dans un cahier imaginaire appartenant à un souffleur imaginaire, mais elle voit les acteurs jouer sur la scène.

J'aurais tendance à croire que la création n'a pas lieu, cependant, dans la strate où elle jaillit maintenant, mais dans l'âme, Dieu sait où et comment. Sinon comment expliquer ces mots isolés qui ont commencé par apparaître, puis ces phrases également isolées, puis ces lectures en sens inverse? Chez les géniaux on observe les mêmes phénomènes. Si l'œuvre n'était pas déjà prête quelque part, comment tout cela se raccorderait-il? Or cela finit par former un tout d'une grande harmonie.

Mais entrons dans les détails des phénomènes tels qu'ils se présentent aujourd'hui.

Les états seconds. — Mme Gérard plonge dans une hypnose de plus en plus profonde en passant par une série de personnalités secondes, très différentes en apparence et même hostiles. M. Drouin fait passer son sujet d'une personnalité à une autre plus profonde toujours par le même procédé d'hypnotisation : il tient les poignets et ordonne de dormir plus profondément. Toutefois il ne peut plus fixer les yeux puisque ceux-ci demeurent clos. La tête décrit le même arc de cercle et une autre personnalité apparait. Dans tous ces états, il y a

abolition des réflexes : le sujet ne réagit pas si on le pince ou si on le pique. Mais en l'interrogeant on s'aperçoit qu'il a eu une conscience au moins vague de ce qu'on lui a fait.

J'ignore si ces personnalités distinctes se sont formées spontanément et dès le début, ou si elles se sont formées sous l'influence d'incidents ou de suggestions. Je serais porté à croire qu'elles se sont formées spontanément. Il semble y avoir entre chacune d'elles comme une zone d'ombre.

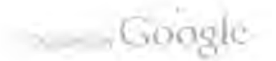
En ce qui concerne les rapports de ces personnalités entre elles, voici ce que j'ai observé. Mme Gérard se réveille amnésique : elle ne connait de ses états hypnotiques que ce qu'on lui en raconte. Malheureusement on lui en a toujours beaucoup trop raconté. La première personnalité seconde qui apparaît et que j'appellerai Malvina n° 2 — Malvina n° 1 étant la personnalité normale ou considérée comme telle — englobe toute la conscience de l'état de veille avec une extension déjà fort sensible de toutes les facultés. Malvina n° 3 englobe totalement Malvina n° 2 et Malvina n° 1. Toutes les facultés intellectuelles ont acquis déjà une surprenante acuité et une non moins surprenante promptitude : c'est cette personnalité qui est romancière et dramaturge. C'est à celle-là que M. Drouin s'était arrêté, lui attribuant toutes sortes de facultés surnaturelles qu'elle ne possède évidemment pas. Mais la forme et la rapidité de la mentation dans cet état pouvaient faire illusion à un homme peu au courant de ces phénomènes. J'ai demandé qu'on essayât d'obtenir des états plus profonds et on l'a fait pour me plaire, Malvina n° 3 déclarant elle-même qu'on pouvait sans danger descendre encore de trois degrés ou personnalités. Nous sommes allé jusqu'à Malvina n° 5. J'ai observé une extension toujours croissante des facultés. La personnalité n° 5 s'oppose véhémentement à ce qu'on désigne son état sous le nom de sommeil : « Mais je ne dors pas, dit-elle ; jamais au contraire je n'ai été aussi bien éveillée. » Et il est certain que si les sens sont très émoussés et que si le corps est immobile, les facultés sont à leur maximun d'éveil et de puissance. C'est une observation capitale et que pourront constater tous ceux qui voudront étudier ce cas remarquable. Ces états plus profonds sont de création récente, je le répète ;

ils fatiguent le sujet qui a une tendance à revenir spontanément et petit à petit à l'état n° 3. Mais en jugeant d'après ce qui s'est passé avec la création de l'état n° 3, on pourrait facilement, je crois, les rendre stables, et peut-être y faire apparaître les facultés vraiment supranormales. C'est l'opinion du sujet lui-même et il y a de légers indices qu'elle pourrait avoir raison. Si, quand elle est dans l'état n° 5, on lui demande comment elle se trouve, elle accuse le plus grand bien-être; mais le lendemain elle se sent très fatiguée. Cet état n° 5 a déterminé dans la veille même d'autres phénomènes dont je parlerai.

Étudions maintenant chacun de ces états l'un après l'autre.

Malvina n° 2, — Cette personnalité est la plus intéressante pour amuser la galerie. Elle est extrêmement suggestible; elle accepte toutes les suggestions possibles, positives ou négatives, hynoptiques ou post-hypnotiques. Elle « objective les types » — pour me servir de l'expression de Richet — d'une façon admirable. M. Drouin lui dit, par exemple : « Vous êtes avocat et vous plaidez telle cause : réveillez-vous. » Elle ouvre les yeux et prononce un discours parfois médiocre, mais parfois admirable et qui témoigne déjà d'une rapidité extraordinaire de mentation. Cette objectivation des types est chez elle très instructive. En variant les rôles autant que possible j'ai pu constater ceci, qu'il était du reste facile de prévoir *a priori* : si les circonstances de la vie ont accumulé dans la conscience beaucoup de données sur le type à objectiver, l'objectivation est admirable; le plus grand des acteurs ne l'égalerait pas. Mais s'il n'y a dans la conscience que peu de données ou pas, l'objectivation est médiocre ou nulle. Dites-lui qu'elle est une mendiante à la porte d'une église et vous aurez une scène frappante de vérité et de verve; dites-lui qu'elle est un habitant de Mars et vous n'obtiendrez qu'une grimace et l'immobilité. Si on la laissait dans la peau de ces personnages fictifs, elle y demeurerait très longtemps et s'en irait facilement dans la rue persuadée qu'elle est avocat.

Ces objectivations montrent, je crois, de quelle façon dans la plupart des circonstances doivent se former les personna-



lités secondes. Notre personnalité normale est formée d'un certain nombre d'états de conscience groupés autour d'une idée maîtresse ou centre. Ce sont les circonstances de la vie qui ont déterminé et ce centre et les états de conscience groupés tout autour. Déplacez ce centre par un auto-suggestion, une sugggestion ou un autre incident de nature inconnue et vous changez la personnalité. Je ne dis pas que toutes les personnalités secondes se forment ainsi, mais je crois que dans la formation de la plupart d'entre elles il n'y a pas d'autre mystère [1].

Quant aux suggestions ordinaires données à Mme Gérard dans cet état n° 2, elles peuvent même être dangereuses. En voici une preuve. Par manière de plaisanterie, M. Drouin lui dit un jour, voilà bien quelque trois ans : « Vous avez vu un cheval tricolore, non pas peint, mais un cheval dont les poils poussent par zones de la couleur du drapeau français. Son jockey lui faisait boire un verre de vin. Vous vous en souviendrez toujours. » Or depuis cette époque il a été impossible de détruire cette suggestion. J'ai pour ma part essayé en pure perte de tous les raisonnements. Mme Gérard éveillée ou dans l'état n° 2 reste persuadée qu'elle a vu un cheval tricolore en train de boire un verre de vin. Elle cite des témoins; elle le jure sur la tête de ses enfants et il n'y a pas pour elle de serment plus sacré. Malvina n° 3 qui, elle, n'offre pas trace de suggestibilité, se moque du cheval tricolore : elle appelle Malvina n° 2 « l'andouille » et a pour celle-ci un mépris profond à cause de sa facilité à croire tout ce qu'on lui dit. C'est même Malvina n° 3 qui nous a expliqué pourquoi cette suggestion était si tenace. Elle dit à M. Drouin qui avait oublié le détail : « C'est parce que vous lui avez dit de s'en souvenir toujours. » J'ai demandé à Malvina n° 3 : « Mais si M. Drouin, au lieu de donner une suggestion baroque, lui avait affirmé qu'elle avait vu assassiner un homme, le croirait-elle et le jurerait-elle avec la même énergie? — Elle le jurerait devant n'importe quel tribunal. » Je crois même pour ma part que si

1. Le changement de personnalité est autre chose qu'un déplacement de centre. C'est une véritable possession démoniaque, avec succession et changement dans l'intervention des esprits mauvais. E. M.



on formulait des doutes, elle n'en jurerait qu'avec plus d'énergie. C'est au moins ce qui se passe pour le cheval tricolore.

Et cependant l'être tout entier se méprend-il sur la nature de ces suggestions? Non, certes. D'autres strates de la conscience, non apparentes au moment, savent très bien à quoi s'en tenir. C'est ainsi que nous avons vu Malvina n° 3 se moquer de « l'andouille ». Dans les autres états plus profonds, il en est de même à plus forte raison. La suggestibilité en somme — le fait est prouvé aujourd'hui — ne se rencontre qu'à l'état de veille ou dans les états superficiels de l'hypnose. C'est un fait déjà gros de conséquences, qui à lui seul détruit toutes les conceptions matérialistes.

Mais il y a mieux. Voici entre autres un petit incident intéressant. Je l'avais conduite à l'institut de M. Youriévitch, espérant qu'on voudrait bien en faire une étude détaillée et en publier les résultats. J'agissais uniquement dans l'intérêt de la science. Mais j'ai dû me convaincre une fois de plus que c'est un milieu de léthargie et d'hostilité. Donc, en présence entre autres de M. Bergson, du Collège de France, on lui avait donné une suggestion négative post-hypnotique : elle ne devait plus voir M. Magnin qui était présent. A son réveil M. Magnin avait totalement disparu pour elle ; il pouvait la toucher, s'asseoir sur ses genoux sans qu'elle le vît ou fît semblant de le voir. Quelqu'un prit un verre, dit au sujet de suivre du regard ledit verre et puis le cacha derrière le dos de M. Magnin : « Je ne le vois plus! s'écria-t-elle. — Où est-il donc? — Derrière le dos. » Puis aussitôt elle se reprit comme regrettant ses paroles, comme si elle venait de faire une faute dans un rôle qu'on lui a donné à jouer. Il y a trente ans, cet incident à lui seul aurait suffi pour faire crier que tout est frauduleux dans son cas. Mais aujourd'hui que nous connaissons mieux l'hypnose, il suffit d'avoir examiné Mme Gérard quelques instants pour être convaincu qu'il n'y a pas chez elle trace de fraude proprement dite. Que prouvent donc cet incident et d'autres du même genre? Ils prouvent que si une partie de l'être consent à être dupe, l'être tout entier ne l'est jamais. Du reste, remarquez que lorsque vous donnez à n'importe quel sujet une suggestion négative post-

hypnotique, cette idée est toujours l'une des premières qui au réveil se présente à son esprit. On dirait qu'il a hâte de vous montrer qu'il veut vous obéir. Dites-lui de ne plus voir une des personnes présentes, dès le réveil il s'étonnera vivement de cette absence, beaucoup plus qu'il ne devrait le faire normalement.

Quel que soit son degré de suggestibilité dans cet état n° 2, Mme Gérard n'accepte pas indistinctement toutes les suggestions. Elle refuse, soit en descendant spontanément dans l'état n° 3, soit par une résistance directe, celles qui blessent quelque fibre profonde de son être. Ainsi, dites-lui qu'à son réveil elle doit battre ses enfants et elle descendra dans l'état n° 3 où elle répondra énergiquement : « Non, non, pas ça! » Et vous n'obtiendrez rien.

Si j'en dois croire M. Drouin, — car pour moi je n'ai pas encore vu faire l'expérience, — il serait assez facile d'obtenir avec Mme Gérard le phénomène de la stigmatisation par suggestion : je généralise ce mot stigmatisation et lui fais désigner toute marque physique ne reconnaissant d'autre cause qu'une idée de l'âme.

Je n'ai pas de raison pour ne pas croire M. Drouin sur ce point, au moins à titre provisoire : vu la très grande suggestibilité de Mme Gérard dans cet état, c'est le contraire qui m'étonnerait. Un jour, — toujours à l'institut de M. Yourié-vitch — un médecin de l'Hôtel-Dieu présent voulut qu'on essayât d'obtenir par suggestion une rougeur pareille à celle que produit un sinapisme. Pour lui la possibilité du phénomène n'est pas du tout prouvée, oh! mais non. Il y a des gens pour qui l'existence des microbes n'est nullement prouvée et d'autres qui croiraient volontiers à la rotation de la terre, si on la leur prouvait, ce qu'on ne saurait faire pour eux. Nous n'obtinmes rien. A une séance subséquente chez M. Drouin, Malvina n° 3 fournit une explication, que je donne pour ce qu'elle vaut. Avant le départ pour l'institut la question toilette — *ut fit* — avait beaucoup préoccupé notre sujet. Devait-on changer entièrement de vêtements, oui ou non? On ne changea pas entièrement quand M. Drouin eut promis qu'il ne permettrait aucun déshabillage. Or cette malheureuse

suggestion nécessita la mise à nu de l'avant-bras : on fut très vexé et on n'accepta pas la suggestion.

Donc — et ce ne sont pas uniquement ces quelques phénomènes qui me dictent cette conclusion mais beaucoup d'observations analogues — toute suggestion exige un acquiescement de la part du sujet. Il y a des états où celui-ci est plus passif, plus suggestible, mais il n'y en a pas où il soit absolument à notre merci. Mais une fois accepté, l'idée suggestion ne peut être détruite que par une autre idée d'égale intensité et pénétrant aux mêmes profondeurs.

Malvina n° 3. — Voici la personnalité la plus intéressante pour le moment. D'abord — au contraire de la précédente — elle n'offre pas trace de suggestibilité. Elle se possède admirablement, ne fait et ne dit que ce qu'elle veut, se moque impitoyablement de la précédente qu'elle appelle « l'andouille », ainsi que je l'ai déjà dit. Toutefois, si elle n'a pas de suggestibilité, elle ne manque pas de crédulité ; elle est fort vaniteuse et ne demande pas mieux de croire qu'elle possède toute sorte de facultés surnaturelles, dont la moindre est celle de connaître l'avenir. Évidemment la plupart de ces facultés n'existent que dans son imagination ; M. Drouin y croyait, elle n'a pas demandé mieux que d'y croire ; mais si on discute avec elle, elle se rend très bien à l'évidence.

Maintenant elle a peut-être une excuse. Toutes les idées semblent éveiller en elle une forme, une sorte d'hallucination et elle peut prendre ces images, qui se déroulent si facilement, pour ce qu'elles ne sont pas.

D'autre part, il n'est pas prouvé que tout soit vain dans ses affirmations. C'est ainsi qu'elle prétend voir dans l'intérieur du corps humain : ce n'est pas impossible, mais je n'ai pas pu en acquérir la preuve, pour la bonne raison que les connaissances anatomiques de Mme Gérard — qui, je le répète, a son brevet supérieur, — sont presque égales aux miennes. Le Dr Dariex a essayé de se faire décrire certaines régions du cerveau et de la moelle qui ne pouvaient être connues que d'un médecin ou d'un anatomiste ; la description ne répondait à rien de réel qui puisse faire admettre soit la vision de l'organe, soit de la lecture de pensée. Du reste elle sait très

bien se dérober quand on la presse. Seul un spécialiste en anatomie pourrait peut-être élucider le problème, d'autant plus que cette vision, si elle est réelle, ne ressemble pas à la vision ordinaire. C'est ainsi qu'elle voit le cerveau divisé en « cases » qui s'illuminent tour à tour sous l'influence d'une pensée. Ce qui est certain, c'est qu'elle suit assez bien du doigt sur le crâne les circonvolutions. Grâce à ces cases s'illuminant tour à tour, elle prétend pouvoir dire le caractère des gens et par moment on est surpris des coïncidences, mais en général les caractères qu'elle trace ont au moins autant de faux que de vrai. Elle prétend aussi pouvoir diagnostiquer les maladies, que le malade soit présent ou qu'on lui présente simplement une mèche de cheveux ou un objet ayant appartenu à ce malade : je n'ai rien vu qui fût de nature à étayer cette prétention à laquelle je ne crois pas. Mais j'avoue toute mon incompétence en cette matière.

Quand elle croit voir les événements, elle dit que ceux-ci se présentent à elle sous forme de plaques analogues aux clichés photographiques. Les plaques du passé s'alignent derrière sa tête, celles de l'avenir devant. L'alignement de ces plaques se fait d'après la plus ou moins grande proximité des événements et les plaques proches sont très claires et plus grandes que les autres. Qu'est-ce que cela signifie? Je n'en sais rien. J'ai entendu vaguement dire que les occultistes parlent de quelque chose de semblable. Il serait intéressant de savoir si ceux-ci ont emprunté leur enseignement sur ce point aux dires de somnambules analogues à Mme Gérard ou si cette dernière — bien qu'elle prétende ignorer totalement la littérature occultiste — a eu vent plus ou moins indirectement de quelques-uns des enseignements du Dr Encausse et de ses disciples. Mais je ne vois point le moyen d'élucider ce point. Ces plaques ne sont probablement qu'une des formes des hallucinations accompagnant ou mieux constituant la pensée dans le sommeil naturel de l'hypnose.

Au point de vue physique, Malvina n° 3 ne réagit pas si on la pince ou si on la pique. Les paupières sont closes et, cependant par moments, la vision est aiguë. De son propre



aveu, cette vision s'opère à travers l'imperceptible entre-bâillement des paupières et à travers les cils. Du reste, si on interpose un corps opaque entre ses yeux et l'objet qu'elle regarde, elle ne voit plus rien, naturellement. Cependant ce qui est bizarre, c'est que les yeux semblent néanmoins un peu retournés vers le haut. Mais ce doit être une mienne illusion; ils doivent se retourner dans l'effort qu'on fait pour ouvrir les paupières avec les doigts.

Pour compléter ses dons surnaturels, Malvina n° 3 voit des « esprits » sous forme de boules blanches plus ou moins grosses et plus ou moins brillantes. On peut les interroger, ces esprits, et ils viennent, dit-elle, s'installer sur son porte-plume et la faire écrire automatiquement. Elle écrit, en effet; mais ces soi-disant esprits qui se prétendent des proches des assistants ou de grands personnages, ont des réponses d'un vague désespérant. Généralement, si on leur demande leur nom, il sont prudents à l'excès, et ne consentent pas à donner quoi que ce soit au delà de deux initiales. Malvina n° 3 semble sincère et n'a pas l'air de se moquer. C'est pourquoi je serais porté à voir dans ces boules blanches une autre forme des hallucinations subliminales. Bien qu'on ne m'ait rien dit sur ce point, il est à peu près certain qu'à une somnambule comme elle on a dû affirmer plus d'une fois qu'elle voyait les esprits; ou bien qu'elle-même s'est attribué cette faculté spontanément, sachant que d'autres somnambules se l'étaient attribuée; et cela a suffi pour créer l'hallucination en question, qui se reproduit toutes les fois qu'on parle d'esprits. Donc, il n'y a pas d'esprits, selon toute vraisemblance. Mais en réfléchissant sur ce côté du phénomène et en considérant l'acuité des facultés intellectuelles de Malvina n° 3, on ne peut s'empêcher de se dire que si Mme Gérard était tombée dans un milieu de spirites — M. Drouin ne l'est pas, tout en ayant une vague idée de la doctrine — elle serait devenue un merveilleux « médium »; on aurait parlé de sa gloire ailleurs que sous le chaume. Avec les dons spéciaux que possèdent les spirites d'exagérer et de déformer les faits dans le sens de leurs convictions, on aurait écrit sans doute sur son cas des traités merveilleux capables de con-

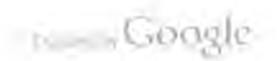
fondre les plus mécréants. Malvina n° 3, comme on le verra par ce qui va suivre, aurait pu s'assimiler Allan Kardec avec une étonnante facilité et broder ensuite sur ces théories de prestigieuses variantes.

Mais les circonstances ont fait que Mme Gérard a pu acquérir juste assez de « médiumnité » proprement dite pour montrer comment se forment et en quoi consistent la plupart des médiumnités dont les spirites nous étourdissent. M. Flournoy, s'il le pouvait, ferait bien de venir la voir : elle lui donnerait la clef de presque tous les phénomènes présentés par Mlle Smith. A ce propos, peut-être, dois-je noter en passant le détail qui suit. A l'état de veille, Mme Gérard est bonne catholique, croyante et pratiquante. Dans l'état n° 3 tout son catholicisme s'est évanoui et il est remplacé par une philosophie très sensée et très haute.

Mais puisque Malvina n° 3 voit les esprits désincarnés, comment ne verrait-elle pas les esprits incarnés? Elle distingue soigneusement l'âme de l'esprit. L'âme est une sorte de noyau d'où l'esprit se développe sous forme de boule blanche engagée en partie dans le crâne et s'élevant en partie au-dessus. L'hypnotisation, dit-elle, comprime en quelque sorte cette boule, y produit des plissements qui constituent les personnalités secondes. J'ai déjà vu ces conceptions je ne sais plus trop où et Mme Gérard a dû les puiser aux mêmes sources. « Mais je vois », affirme-t-elle; toujours sans doute une hallucination subliminale.

Ceux qui ont lu mes ouvrages savent que je suis porté à expliquer le sommeil ou l'hypnose au point de vue physique par une extériorisation odique. M. Drouin vient d'acheter et de lire mon dernier livre. Or, hier — 15 mars 1904 — Malvina n° 3 m'a dit tout à coup et spontanément : « Ah ! vous savez, je vois comme une buée lumineuse s'étendant assez loin. Il y en a aussi autour de vous, mais dépassant à peine la périphérie du corps. Je ne l'avais jamais dit, parce que je ne croyais pas que cela eût de l'importance. » Elle croyait sans doute me faire plaisir; elle m'a inspiré de la défiance pour mes propres théories.

(*Revue des Sciences psychiques.*) M. SAGE.



LE PURGATOIRE

(Suite)

Je me tournai encore vers ma sœur Marie-Sophie et lui dis : « Ma sœur, voudriez-vous bien me dire ce que je dois faire pour profiter de mon temps? »

R. — Pratiquez bien vos règles et vos constitutions. Je vous recommande en particulier l'obéissance prompte et simple, l'humilité, la mortification; — purifiez bien votre intention, surtout le matin en vous levant, car de ce moment dépend toute la journée; — préparez bien votre point d'oraison, car c'est surtout à ce saint exercice que le démon cherche au moins à vous faire perdre le temps. » Et, comme je lui répondis que souvent j'étais si fatiguée que je m'asseyais, elle me dit : « Ce n'est pas les genoux que le bon Dieu demande, mais le cœur et la volonté. — Pour ce qui est de la messe, mettez-vous au commencement sous la protection de la sainte Vierge; priez-la de vous faire comprendre la grandeur et le prix inestimable du saint sacrifice de la messe, et des grâces sans nombre que vous pouvez obtenir pour vous et pour les autres. Oh! si vous pouviez comprendre quelle est la puissance d'une seule messe sur le cœur de Dieu, et quels sont les biens que vous pourriez obtenir par ce divin sacrifice, si vous vouliez vous donner la peine de le demander! C'est le sang de Jésus-Christ que vous offrez au Père céleste; avec ce sang précieux, vous pouvez acquitter toutes vos dettes, apaiser sa justice pour vous et pour les autres, convertir les pécheurs, sauver des âmes, ouvrir les prisons du purgatoire à vos parents, à vos amis et à tant de pauvres âmes qui gémissent loin de Dieu et réclament le secours de votre charité. Vous pouvez glorifier Dieu plus par cette seule action, que vous ne le feriez par les pénitences les plus austères et les actes de vertu les plus héroïques. — Vous pouvez

prendre, *ou*, prenez l'esprit du Directoire. (Je ne me rappelle pas bien sa propre expression.)

— A l'*Offertoire*, offrez-vous à Dieu par les mains du prêtre; priez-le de changer votre cœur et vos inclinations, et de vous faire aimer la vertu, surtout l'humilité. Dites-lui que vous voulez que tout en vous lui soit sacrifié. Priez le Seigneur de recevoir l'offrande de toutes vos pensées, de toutes vos affections et de tout votre être.

— A la *Consécration*, représentez-vous d'être au pied de la croix de Notre-Seigneur, et que son sang coule dans votre âme goutte à goutte; c'est le moment le plus précieux pour obtenir des grâces du bon Dieu. Quand une âme serait en état de péché mortel, elle peut s'en aller justifiée. Priez bien Notre-Seigneur alors pour les âmes du purgatoire, afin que son sang en éteigne toutes les flammes, car, à ce moment, Notre-Seigneur ne refuse rien.

— A la *Communion*, unissez-vous aux dispositions de la très sainte Vierge; priez-la de vous prêter son cœur et de recevoir Jésus-Christ elle-même en vous, de l'adorer, de l'aimer et de le glorifier pour vous. — Ne manquez jamais, dans vos communions, de mettre une intention pour les âmes du purgatoire; souvenez-vous que c'est Notre-Seigneur lui-même qui veut que vous priiez pour leur délivrance, et que son Père ne vous refusera rien, quand vous lui demanderez en son nom. — Comme tout le jour il se dit des messes, vous ferez bien de vous y unir. — Allez simplement dans vos prières, car le scrupule est un très grand mal. — Évitez l'empressement dans tout ce que vous avez à faire, et ne laissez jamais de communions par votre faute; vous ne pouvez comprendre la perte que vous faites quand vous les manquez; faites-la souvent spirituelle. — Attachez-vous aussi à la charité envers le prochain; ce n'est pas que vous le blâmiez ouvertement, mais quelquefois, pour vous excuser, vous ne vous faites pas de peine de le laisser paraître coupable. — Il vous faut aussi avoir plus de respect pour le grand silence; l'autre jour, vous y avez manqué avec une élève.

— Mais, lui dis-je, c'était par charité, pour lui rendre un service.

— C'est vrai, me dit-elle ; mais néanmoins vous avez dit beaucoup de paroles inutiles que vous auriez pu éviter. — Vous direz à votre Mère que je prierai bien pour elle quand elle sera en purgatoire : car, ne vous faites pas illusion, ma bonne sœur, il y a bien peu de personnes qui aillent droit au ciel.

Un jour j'étais dans notre cellule, et, tout en travaillant, je disais le chapelet des âmes du purgatoire. Ma sœur Marie-Sophie vint à mon côté, m'engagea beaucoup à dire ce chapelet, m'assurant qu'il était bien agréable à Dieu, et qu'il soulageait vite les âmes du purgatoire. Il me semblait qu'elle le disait avec moi.

D. — J'espère bien, ma sœur, lui dis-je, que vous me tiendrez votre parole, que vous aurez la bonté de m'avertir quand vous irez au ciel?

R. — Oui, soyez tranquille, je ne partirai pas sans vous avertir, et même si je ne craignais pas que cela vous nuisît, je pourrais bien obtenir du bon ange la grâce que vous puissiez le voir.

Je lui demandai pour quelle raison elle croyait que cela me nuisait.

Elle me répondit que c'était parce qu'elle craignait que j'en tirasse de la vanité.

Je lui répondis alors, en la remerciant, que si cela était ainsi, je préférais bien être privée de cette faveur.

Elle me dit encore à deux différentes reprises : « Je vous promets de faire mon possible pour obtenir du bon Dieu la grâce que vous puissiez voir votre pauvre mère quand elle ira au ciel. »

Elle me le répétait le 25 mai, veille de la Pentecôte, jour de son entrée au ciel. Il était alors deux heures et demie de l'après-dînée. Je n'aurais pas voulu me séparer d'elle ; mais, malgré mon désir, je ne pus remonter vers cette sainte sœur qu'à cinq heures moins un quart.

Dès que je parus, elle me dit : « Vous vous faites bien attendre ; il me tardait que vous vinssiez... Allons, ma sœur, je pars!... Je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi : remerciez aussi votre Mère et toutes vos sœurs. »

La crainte qu'elle ne s'en fût sans que je pusse remplir une

commission qui venait de m'être donnée, fit que je l'interrompis : « O ma sœur, lui dis-je vite, dans mon émotion, ma sœur Marie-Adélaïde m'a priée de vous demander si ses frères et ses sœurs sont en purgatoire? »

L'ange prit alors la parole, et dit avec un ton de bonheur et de contentement : « Non seulement à celle-là, mais dites encore à toutes vos sœurs qu'elles soient bien tranquilles, qu'elles sont fort heureuses du côté de leurs parents; car ceux qui ne sont pas au ciel sont en voie d'y aller. — Le bon Dieu a eu d'abord fort agréable l'éducation chrétienne qu'ils ont donnée à leurs enfants, et puis le sacrifice qu'ils ont fait d'eux en les consacrant au bon Dieu. — Maintenant, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour cette âme. Remerciez aussi votre Mère ainsi que toutes vos sœurs, et soyez toutes assurées qu'elle ne vous oubliera pas au ciel, non plus que les personnes qui vous sont chères et qui sont en purgatoire. — Pour vous, ma sœur, attachez-vous à l'humilité, à l'obéissance et à la charité; soyez bien fidèle à votre règle, et puis ne craignez rien. »

La sœur Marie-Sophie prit alors la parole, et me dit : « Adieu, ma sœur, je pars. »

Je fus si impressionnée de cette parole, que je tombai soudain à genoux.

L'ange reprit et me dit : « Croyez, ma sœur, qu'elle ne sera pas ingrate !... »

L'impression de tout ceci fut si forte, que j'aperçus à peine la disparition de la sœur; je vis seulement quelque chose de blanc qui s'élevait comme un vol d'oiseaux.

Tout se termina là : depuis je n'ai rien vu, ni entendu.

Voici quelques questions que notre très honorée Mère adressa à ma sœur Marguerite-Marie sur le physique de ma sœur Marie-Sophie :

D. — Ma sœur Marie-Sophie est-elle grande?

R. — Oui, ma Mère; elle est un peu plus grande que moi.

D. — A-t-elle la figure longue ou ronde?

R. — Elle l'a longue.

D. — A-t-elle les yeux gros ou petits?

R. — Elle les a gros; on dirait que la paupière fait un gros pli.

D. — Comment a-t-elle le nez?

R. — Elle l'a assez long, et gros aux narines.

D. — N'a-t-elle pas la chevelure bien épaisse?

R. — Non; le poil est long, mais il est clair.

D. — A-t-elle les lèvres plates?

R. — Non, elle les a grosses.

D. — Comment a-t-elle les ongles?

R. — On dirait que ce sont des ongles forcés: ils ne sont pas unis comme les nôtres; on les dirait un peu rayés et un peu retroussés. — Ses mains sont un peu rougeâtres et mal faites; au commencement qu'elle m'a apparu, elles me faisaient peur.

D. — Comment a-t-elle le bout des doigts?

R. — Elle les a gros.

D. — N'est-ce pas qu'elle a les épaules larges, la poitrine très forte?

R. — Non, au contraire, très serrées: elle est plus plate que moi; on dirait qu'elle a la poitrine enfoncée.

D. — Comment a-t-elle le son de voix?

R. — Elle a la parole bonne, mais ronde; on dirait aussi qu'elle a les manières un peu brusques.

(D'après cet exposé, notre très honorée Mère et toutes mes sœurs de la Communauté qui ont connu ma sœur Marie-Sophie assurent ici que ce portrait est entièrement conforme à son original.)

M. l'abbé Augusson, notre digne confesseur, m'a demandé deux fois, en confession, si je prêterais serment que ce que je vois et entends est vrai. Je lui ai répondu qu'*oui;* qu'après cela, si j'étais trompée, je trompais; mais que pour prêter le serment que je croyais tout cela vrai, je le prêterais sans peine.

Notre très honorée Mère présenta ma sœur Marguerite-Marie à M. Maury, notre médecin, pour lui faire voir la brûlure des doigts.

Il répondit que ce n'était pas *une brûlure ordinaire, et qu'il y avait du surnaturel.*

M. notre confesseur lui en parla lui-même, et il répondit encore *que la médecine ne pouvait traiter cela.*

Autre relation sur l'apparition de ma mère

Le 3 juillet 1863, un vendredi, pendant la demi-heure de repos que je prenais ce jour-là, contre mon ordinaire, m'étant endormie, une voix m'appela par deux fois : *Marie, Marie* (nom que je portais étant séculière). Cette voix me parut être celle de ma mère; aussi lui dis-je en m'éveillant : *Est-ce vous, maman?* — Elle me répondit : *Oui, c'est moi.*

Je fus si impressionnée, que je n'eus pas l'idée de lui demander si elle avait reçu l'effet de mes prières. Je ne lui fis cette demande que pour N... N..., notre Mère m'en ayant chargée au cas où ma pauvre mère m'apparût, comme ma sœur Marie-Sophie m'avait promis de faire son possible pour m'obtenir cette grâce du bon Dieu; néanmoins, je ne l'ai pas vue, je n'ai fait que l'entendre. Ma mère me dit donc pour la question que je lui fis : *Dis à ta Supérieure que M. N... est bien soulagé, mais qu'elle prie pour tous les deux.*

Je ne saurais rendre l'impression que j'éprouvais d'entendre la voix de ma mère sans la voir. Je ne pus retenir mes larmes, et je n'eus pas le courage de lui parler plus longtemps ce jour-là. Je dis même à notre très honorée Mère que tout ceci n'était peut-être qu'un rêve; mais cependant je fus bien éveillée par la voix de ma mère que je reconnus parfaitement.

Le 5 du même mois, un dimanche, je fus réciter les six *Pater* à l'endroit où ma sœur Marie-Sophie était montée au ciel. En les récitant, je pensais en particulier à ma mère. Mais je n'osai la désigner à cause de mon vœu; je me contentai de me tourner vers une statue de Marie, et je lui dis intérieurement : *Vous savez bien que ma pauvre mère est en purgatoire.* — Aussitôt j'entendis la même voix qui m'avait éveillée le vendredi précédent; c'était celle de ma mère, qui me dit : « Sois tranquille; la sainte Vierge permet que tout ce

que tu fais me soit appliqué. — Je sais que tu es inquiète sur le compte de ton père et de ton frère; n'en sois plus en peine; mais ton père partage le même sort que moi. Cependant, je ne crois pas que son purgatoire soit aussi long que le mien. »

Je lui demandai si elle n'avait pas été vers ma sœur la religieuse. Elle me répondit : « Non, le bon Dieu n'a pas même permis que j'aie profité de ses prières, parce que je l'ai retenue trop longtemps dans le monde. — C'est la sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu du bon Dieu la grâce de venir vers toi, et même, depuis cette époque, je profite des prières de ta sœur. — Le jour de la Visitation, la sainte Vierge est venue en purgatoire; elle a dit que votre communauté allait faire des prières; qu'à la suite de ces prières, plusieurs de vos sœurs seraient délivrées, et les autres seraient soulagées, même les personnes pour lesquelles vous aviez pris des intentions. A cette nouvelle, tout le purgatoire s'est réjoui.»

Le 11 juillet, un samedi, dernier jour de la neuvaine générale que nous avons faite, le chemin de la croix que la communauté avait fait en commun, je montai dans notre cellule et priai en travaillant. Comme j'étais fort inquiète au sujet de ma mère, je pleurai beaucoup. Alors j'entendis sa voix qui me dit : *Tu as plus raison de te réjouir que de t'inquiéter, parce que je suis bien soulagée.*

(*A suivre.*)



TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Depuis quelque temps déjà dans une maison de ma paroisse, il se passe certains faits extraordinaires qui ont attiré mon attention. Je n'en ai pas été le témoin, mais je crois à leur réalité à cause des personnes peu crédules même en matière religieuse hélas! qui me les ont affirmés. Pendant la nuit, quelquefois le jour, le père et la mère entendent du bruit au-dessus d'eux, à côté d'eux, même dans leur chambre à coucher. A maintes reprises, le mari a cherché à connaître la cause de ce bruit nocturne; mais son examen et ses recherches ont été vains. Une fois, en plein jour, un voisin qui était dans la maison avec eux a entendu le même bruit. Dernièrement le fils de sa femme, qui était veuve avant son mariage, ouvrier mineur, et n'habitant pas avec sa mère, a eu dans une de ses visites son lit soulevé. Malgré l'amour-propre et les railleries dont il avait jusque-là accueilli les histoires de sa famille, il s'est levé effrayé quelques instants après s'être couché. Une enfant de treize ou quatorze ans, fille du mari qui lui aussi était veuf avant son mariage, a entendu parfois tous ces bruits mais pas toujours.

C'est à n'en pas douter, une maison hantée. Hantée par qui, par quoi? Il serait difficile de le dire et à distance il vous est impossible, Monseigneur, je le comprends, de porter un jugement. Pourtant je m'adresse à vous sachant que depuis longtemps vous vous occupez, avec une rare compétence, de ces mystérieuses questions dans la *Revue du Monde invisible* dont j'ai été l'abonné pendant deux ans.

Connaîtriez-vous quelque moyen pratique d'étudier sérieusement ces faits et *surtout* de les faire cesser. Mes pauvres paroissiens sont dans une inquiétude continuelle et ce serait leur rendre un réel service que de les secourir en pareil cas. Malgré ma défense, ils sont allés deux ou trois fois consulter les devins ou sorciers de la région.

Que faire? — Je vous serais bien reconnaissant, Monseigneur, s'il vous était possible de me donner une prompte réponse à cette question.

Daignez agréer, Monseigneur, avec mes remerciements anticipés, l'hommage de mon profond respect.

Monseigneur,

Je me permets de vous soumettre une réflexion; je ne sais qui me l'a suggérée? des lectures diverses, mes méditations sur les grandes questions d'apologétique, et plus peut-être encore un mot d'incrédule.

Je disais une fois à un incroyant que Dieu se révèle peut-être aux mourants par un dernier appel de miséricorde alors qu'ils ne semblent plus être capables de pensées... il répondit que le cerveau alors est presque mort : quel parti Dieu peut-il en tirer? Du cerveau, peu en effet, mais de l'âme c'est différent.

J'ai lu autrefois une brochure sur la télépathie, de la collection *Science et Religion*, de chez Bloud : l'auteur de ce travail, un père jésuite, je crois, s'attache si je me souviens bien à démontrer l'impossibilité de messages euvoyés, parfois fort loin, par des mourants, à leurs parents ou amis. Pourquoi affirmer aussi l'impossibilité *naturelle* de l'âme déjà à demi dégagée, à faire ce qu'elle ne fait pas tant elle est employée à vivifier sa prison de chair?

Mais pour admettre cette possibilité il *faut croire à l'âme*. Nos savants incrédules se sont-ils avisés de cela? Ce n'est pas un *cerveau sans âme distincte de la matière* qui, à moitié mort, possède *si souvent* un pouvoir qu'il n'avait pas dans la plénitude de sa vie. N'y a-t-il pas là un argument à creuser? (Je connais peu la question, mais je crois que les faits que la science reconnaît aujourd'hui sont surtout les apparitions de mourants, beaucoup plus souvent que de vivant à vivant. Quant aux apparitions de morts, bien morts depuis longtemps, on s'obstine à les nier, je crois, ou à imaginer un autre genre d'explication. C'est pourtant par là qu'on arriverait à prouver l'immortalité.)

M. André Godard, dans son magnifique *Positivisme chrétien* parle (page 128) d'une mourante se réveillant du coma pour crier que son petit-fils bien-aimé était mort : c'était vrai, et tous autour d'elle, dans la maison de retraite où elle mourait, l'ignoraient absolument.

De tels faits, s'il y en avait beaucoup, jetteraient un jour sur la mystérieuse question des miséricordes suprêmes : peut-être ce dernier appel qu'affirme sainte Catherine de Sienne, cette révélation de Dieu se présentant sur le seuil de l'éternité au choix de l'âme, comme le veulent certains aujourd'hui, peut-être est-il moins miraculeux qu'il me semble : l'âme dont toutes les fenêtres sur la terre sont désormais fermées, entrevoit peut-être *naturellement* alors quelque lueur du ciel, et du moins devient plus facilement capable d'entendre la voix de Dieu, de *percevoir l'existence* de réalités invisibles.

Je fonde beaucoup d'espérances sur la science, depuis qu'elle commence « à croire aux fantômes ». Aujourd'hui l'explication télépathique à laquelle je fais allusion me fait l'effet de prouver l'existence de l'âme : j'ai cru devoir vous remettre cette réflexion pour le cas où le bon

Dieu m'aurait donné là une idée utile à la cause de la vérité : excusez la hardiesse que je montre ainsi.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'assurance de mon humble et très profond respect.

UNE CHRÉTIENNE.

Monsiegneur,

Je prenais part ces jours derniers pour la première fois à un essai de « tables tournantes ».

J'ai remarqué nettement des oscillations qui m'ont surpris.

Quoique novice en la chose, ce serait maintenant pour moi vouloir se payer de mots qu'expliquer de tels phénomènes par l'action de pressions conscientes ou inconscientes de la part des expérimentateurs.

De telles pressions il ne saurait à mon avis résulter des phénomènes mécaniques se groupant en un tout qui, *mathématiquement* interprété, possède *un sens*.

Mais je m'explique peut-être mal et ne suis peut-être clair qu'avec moi-même. Bref, il ne me paraît pas impossible d'après un article de vous (qui par hasard m'est tombé sous la main)[1], de placer loyalement ces phénomènes sur un terrain expérimental. Si oui, j'aurais des camarades sur la bonne foi absolue de qui je puis compter.

Ne serait-ce point trop abuser de votre bonté que vous demander quelques conseils. Tous seraient les bienvenus.

Il me reste à m'excuser de la liberté que j'ai prise. Permettez-le moi, je vous prie.

Veuillez agréer l'offre de ma respectueuse considération.

P.-S. — J'ai fait quelque peu de sciences naturelles et pense passer mon doctorat à la rentrée. Peut-être préféreriez-vous ne répondre que de vive voix. J'en serais du reste très heureux, mais n'ose point l'espérer.

1. *La Science et les tables tournantes.* (*Revue du Monde invisible*, décembre 1903.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



LA FORCE NERVEUSE ET LES PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX

I

L'âme est la forme du corps. Entre l'âme et le corps il n'existe pas une troisième substance indépendante, médiateur plastique ou corps astral, chargé de transmettre au corps humain les commandements de l'âme, et de faire parvenir à l'âme les diverses modifications des sens, par lesquels nous entrons en communication avec le monde extérieur.

Mais, nous reconnaissons volontiers, après les très sérieuses expériences qui ont été faites, l'existence d'un fluide nerveux dont la nature, le rôle et la puissance nous sont encore inconnus. Ce fluide serait-il un principe de chaleur, de lumière et de mouvement? Offre-t-il quelque analogie avec l'électricité? Suffit-il pour nous donner l'explication de tous les phénomènes de l'ordre merveilleux?

Il faut nous tenir entre ceux qui répondent par cette affirmation générale, absolue : tous les phénomènes merveilleux sont préternaturels, et ceux qui nous opposent cette négation tranchante : tous ces phénomènes sont naturels. Une sélection s'impose, et, quand on l'oublie, on s'égare dans des affirmations ou des négations téméraires que la raison réprouve et que la science n'admet pas.

On peut attribuer certains phénomènes merveilleux 1° à une cause naturelle, dont les effets sont rares et intermittents : 2° à une action inconsciente de la volonté ; 3° à des esprits mauvais; 4° à de bons esprits, qui agissent selon les lois de la Providence et sous la direction de Dieu.

Quand nous arrivons à constater scientifiquement l'intervention d'une cause intelligente et libre, indépendante de

l'expérimentateur et du sujet, il est évident que le phénomène ne relève plus de la mécanique, de la physique et de la chimie, il appartient à la philosophie et à la théologie.

Les phénomènes merveilleux appartiennent donc soit à l'ordre naturel, soit à l'ordre démoniaque, soit à l'ordre divin, selon que cette force nerveuse et secrète, dont nous avons constaté l'existence, est mise en mouvement par la nature seule, ou par les esprits.

II

Dans l'ordre physique, dans l'ordre animal, et j'ajouterai volontiers dans l'ordre humain, l'électricité produit des phénomènes naturels les plus étranges, les plus inexplicables, sans nous faire connaître sa nature intime, ce qui la constitue dans son essence. Nous sommes là dans le monde extraordinaire et merveilleux, nous ne sommes pas encore dans les régions du préternaturel.

Ainsi, dans les orages où elle agit par grandes masses, l'électricité produit ces images fulgurales, aéro-électriques dont les savants ont cherché et cherchent encore aujourd'hui l'explication. Santine cite un grand nombre de faits de ce genre empruntés à des documents certains.

Des moutons sont frappés par la foudre à Combe-Hay, en Angleterre, on les dépouille, et l'on trouve sur le côté interne de la peau, ou sur la chair musculaire l'exacte reproduction du paysage d'alentour avec ses chênes, ses noisetiers, et tous les accidents du terrain.

Un jeune homme foudroyé à Cuba porte sur le côté droit du cou l'image d'un fer à cheval qui se trouvait cloué contre une fenêtre voisine au moment de l'accident.

Un enfant, écrit Raspail, dans la *Revue complémentaire des sciences appliquées*, 1854-55, était grimpé sur un peuplier d'Italie pour y dénicher un nid d'oiseau, la foudre éclate, l'enfant est frappé et jeté sur le sol; on trouve sur sa poitrine le décalque exact du peuplier, du nid et de l'oiseau.

Le *Cosmos* rapporte qu'au mois de septembre 1857, en

Seine-et-Marne, une paysanne gardant une vache fut frappée de la foudre en même temps que l'animal. On releva cette femme, elle avait sur la poitrine l'image de la vache parfaitement dessinée.

Parmi ces faits, écrit Santine, il s'en trouve évidemment beaucoup où l'on peut reconnaître un transport de matière produit par l'électricité, comme cela a lieu dans l'expérience bien connue où la décharge d'une bouteille de Leyde volatise une feuille d'or, dont les particules pénètrent à travers les découpures d'un poncif quelconque, et en impriment la reproduction sur une feuille de papier.

On a constaté la volatilisation de bijoux métalliques, de montres, de chaînes, de pièces de monnaie, etc., avec transport de matière sur la peau des foudroyés, au travers des vêtements, *sans que ceux-ci en portent aucune trace*. Et, d'autres faits établissent que, sous l'influence d'un formidable effluve électrique, la peau et la partie des muscles immédiatement sous-cutanés, peuvent devenir *photogéniques*; leurs molécules superficielles peuvent s'orienter suivant une image ayant formé écran au passage du rayonnement fulgurant, comme l'image d'un objet qui rayonne sur la plaque sensible de la chambre noire en polarise à sa ressemblance les molécules superficielles[1] et peuvent, en même temps, conserver cette orientation (développement et fixage photographiques), par l'effet chimique de cette radiation fulgurale. L'image produite par les rayons obscurs qui accompagnent l'éclair ne seraient ainsi que la silhouette de l'objet imprimé.

Voilà donc une force physique, naturelle qui produit des effets merveilleux que l'ignorance sera toujours tentée d'attribuer à une cause préternaturelle, quand la science nous permettra bientôt peut-être d'en connaître et d'en expliquer les manifestations.

Cette électricité foudroie un arbre, arrache une branche, et la jette au loin; elle dessine sur le corps, malgré l'épaisseur des vêtements qui n'en reçoivent aucune modification, les objets qu'elle rencontre sur son passage, arbres, clochers,

1. Santine, *Étude sur les images photofulgurales*, p. 61.



animaux. On dirait une puissance effrayante et capricieuse qui apparait soudain, pour la destruction, mêlant l'ironie à la cruauté, s'amusant à tracer des images sur le corps du malheureux qu'elle vient de foudroyer.

III

Supposez que cette force encore indomptée se trouve en nous, à l'état latent, dans notre système nerveux, et que, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, certains sensitifs puissent en disposer, vous aurez alors ces *médiums*, d'un organisme particulier, plus aptes que beaucoup d'autres à remplir l'office d'accumulateur ou de condensateur.

Ces sensitifs projetteront l'électricité, substituant ainsi, accidentellement, et dans des cas rares, une cause intelligente à la cause brutale et violente qui fait des ravages dans la tempête, qui bouleverse et qui foudroie. Ils produisent, peut-être, des phénomènes extraordinaires de hantise, de lévitation, des mouvements désordonnés et sans contact, des objets physiques, des objets les plus lourds.

Mais il restera toujours à déterminer la nature de l'agent, ou bon ou mauvais, qui, dans certains cas extraordinaires, intervient, déchaîne cette force, et la fait servir à l'exécution de ses desseins.

La force est naturelle, mais l'agent qui s'en sert pourrait bien être préternaturel dans certains cas dont l'observation exige la plus grande prudence et une rare pénétration.

« Est-il plus difficile, écrit M. de Rochas, d'admettre les mouvements des tables que la danse de l'assiette dont M. André a rendu compte à l'Académie des sciences dans la séance du 2 novembre 1885?

« Le samedi 13 juin 1885, vers huit heures du soir, il était à table, dans une chambre attenante à la tour d'un phare, dans la partie nord-ouest de cette tour; tout à coup il vit une bande brumeuse d'environ deux mètres de large, se détacher de l'arête supérieure de la muraille à laquelle il faisait face, et

obscurcir soudainement cette dernière, en même temps que, sous la table, à ses pieds, se produisait un bruit sec, sans écho ni durée, et d'une violence extrême. La sonorité a été celle qu'aurait produite le choc formidable, de bas en haut, d'un corps dur contre la paroi inférieure tout entière de la table, laquelle, à sa grande surprise, n'a pas bougé, non plus que les divers objets qui la garnissaient.

« Après cette détonation, son assiette pivotait et exécutait sur la table plusieurs mouvements de rotation, sans aucun bruit de frottement, ce qui prouve qu'à ce moment l'assiette avait quitté la table sans toutefois s'en éloigner sensiblement. L'assiette et la table restèrent intactes.

« Ces phénomènes dont on a vainement essayé de donner une théorie, se produisent quelquefois dans une atmosphère complètement sereine, sans faire aucun bruit[1]. »

Il ne faudrait pas, cependant, établir une analogie d'identité entre ces phénomènes d'électricité atmosphérique et les phénomènes des tables tournantes : les premiers sont purement physiques et mécaniques, tandis que les seconds appartiennent à l'ordre intellectuel. La table présente des signes certains d'intelligence, de divination, de prévision; la sûreté de ses réponses, et les connaissances qu'elle révèle dans les communications spirites, lui donnent un caractère tranché qui ne permet pas de la confondre avec les causes physiques, mais désordonnées, que produisent exclusivement quelques phénomènes matériels. La table est un instrument aux mains d'un agent invisible, c'est-à-dire d'un esprit.

IV

Nous citerons encore une note sur la foudre globulaire qui fut communiquée à l'Académie des sciences, le 5 juillet 1842. M. Babinet s'exprima ainsi :

« Voici, en peu de mots, le récit de l'ouvrier dans la chambre duquel le tonnerre en boule descendit pour remonter ensuite.

1. A. de Rochas, *Les Frontières de la physique*.

« Après un assez fort coup de tonnerre, mais non immédiatement après, cet ouvrier dont la profession est celle de tailleur, étant assis à côté de sa table et finissant de prendre son repas, vit tout à coup le châssis garni de papier qui fermait la cheminée s'abattre comme renversé par un coup de vent assez modéré, et un globe de feu, gros comme la tête d'un enfant, sortir tout doucement de la cheminée et se promener lentement par la chambre, à peu de distance des briques du pavé.

« L'aspect du globe de feu était, encore suivant l'ouvrier tailleur, celui d'un jeune chat, de grosseur moyenne, pelotonné sur lui-même et se mouvant sans être porté sur ses pattes. Le globe de feu était plutôt brillant et lumineux qu'il ne semblait chaud et enflammé, et l'ouvrier n'eut aucune sensation de chaleur.

« Le globe s'approcha de ses pieds comme un jeune chat qui veut jouer et se frotter aux jambes suivant l'habitude de ces animaux, mais l'ouvrier écarta les pieds, et, par plusieurs mouvements de précaution, mais tous exécutés, suivant lui, très doucement, il évita le contact du météore. Celui-ci paraît être resté plusieurs secondes autour des pieds de l'ouvrier assis qui l'examinait attentivement, penché en avant et au-dessus.

« Après avoir essayé quelques excursions en divers sens, sans cependant quitter le milieu de la chambre, le globe de feu s'éleva verticalement à la hauteur de la tête de l'ouvrier qui, pour éviter d'être touché au visage, et en même temps suivre des yeux le météore, se redressa en se renversant en arrière sur sa chaise. Arrivé à la hauteur d'environ un mètre au-dessus du pavé, le globe de feu s'allongea un peu et se dirigea obliquement vers un trou percé dans la cheminée, environ à un mètre au-dessus de la tablette supérieure de cette cheminée.

« Ce trou avait été fait pour laisser passer le tuyau d'un poêle qui, pendant l'hiver, avait servi à l'ouvrier. Mais, suivant l'expression de ce dernier, le tonnerre ne pouvait pas le voir, car il était fermé par du papier qui avait été collé dessus. Le globe de feu alla droit à ce trou, en décolla le papier sans

l'endommager, et remonta dans la cheminée ; alors, suivant le dire du témoin, après avoir pris le temps de remonter le long de la cheminée « du train dont il allait », c'est-à-dire assez lentement, le globe, arrivé en haut de la cheminée qui était au moins à vingt mètres du sol de la cour, produisit une explosion épouvantable qui détruisit une partie du faîte de la cheminée et en projeta les débris dans la cour : les toitures de plusieurs petites constructions furent enfoncées.

« Le logement du tailleur était au troisième étage, et n'était pas à la moitié de la hauteur de la maison ; les étages supérieurs ne furent pas visités par la foudre, et les mouvements du globe lumineux furent toujours lents et saccadés [1]. »

Ces phénomènes extraordinaires, mais naturels, nous frappent, nous étonnent, et nous sommes quelquefois tentés de les attribuer à une cause invisible et mystérieuse. En examinant de près l'univers avec ses créatures organiques et inorganiques, inanimées et vivantes, il nous serait facile de reconnaître dans chaque être la présence d'une cause, d'une force qui préside à ses mouvements et à son évolution, qui produit des effets harmonieux et compliqués que la distraction et l'habitude nous empêchent d'observer, et nous éprouverions en présence de cette force en mouvement l'étonnement que nous fait éprouver cette électricité atmosphérique qui semble ramper, caresser et qui foudroie.

Quelle que soit la force que nous observons, physique ou chimique, elle obéit à des lois que nous nous efforçons de connaître ou de découvrir, mais ces lois elles-mêmes ont été conçues et réglées par l'intelligence souveraine de l'auteur de la nature. Violents déplacements des grandes masses électriques ou mouvements cadencés de la sève dans les veines de la plante, la force est toujours là, agissante et soumise à Dieu.

E. MÉRIC.

(A suivre.)

1. Cité par M. de Rochas.



L'ALCHIMIE

I

La Panacée

L'alchimie est la plus mystérieuse et la mieux voilée des sciences occultes. On dit l'occultisme : *scientia occulti, scientia occulta, scientia occultans.* L'alchimie mérite parfaitement ces trois noms. Elle est encore aujourd'hui, malgré sa traditionnelle renommée, et une remarquable bibliographie qui devrait la faire bien connaître, à peu près lettre morte pour le public non initié. Car le chimiste vulgaire est un travailleur ou même un savant, mais l'alchimiste est un initié. La simple chimie interroge la nature et s'en tient aux ressources de l'expérience. L'alchimie poursuit son but sous les auspices du monde invisible. Le chimiste travaille dans un laboratoire. L'alchimiste y joint un oratoire. Pour abréger, c'est du démonisme que nous trouvons dans l'alchimie et c'est par là qu'elle est une science occulte. Cette conclusion sera nouvelle et inattendue pour la plupart des lecteurs qui ne soupçonnaient sous ce vieux mot d'alchimie qu'une chimère innocente autour de laquelle peuvent se grouper quelques légendes curieuses et même plusieurs questions intéressantes de science et d'histoire, car on y trouve aussi tout cela. C'est un sujet où se mêlent des questions complexes. Nous tâcherons de les éclaircir en les divisant, et de les abréger en ne retenant que l'essentiel.

Les anciens alchimistes cherchaient trois choses : la panacée ou liqueur de vie qui guérissait tous les maux et prolongeait la vie indéfiniment, l'alkaest ou dissolvant universel, et la pierre philosophale qui transmuait les métaux communs comme le



plomb et le fer en argent et en or. De ces trois objets l'un est tombé dans l'oubli : l'alkaest. L'attention des foules ne s'est pas fixée sur ce prodige que serait un dissolvant universel. Ce but eût-il été atteint qu'il ne devait avoir d'intérêt que pour les alchimistes seuls. Si, dans la suite, le dissolvant universel a pris un sens figuratif, ce ne pouvait être que dans des spéculations inaccessibles à la masse. Généralement l'alkaest passe inaperçu et nous n'avons pas à nous y arrêter.

La panacée, l'or potable, la pierre liquide, l'élixir de vie, ou de longue vie était quelque chose de mieux fait pour hanter l'imagination. On ne pouvait croire, aux siècles de foi, que la mort, conséquence de la chute originelle, pût être vaincue par l'art alchimique, mais rien n'empêchait d'admettre que l'art, s'il ne pouvait rendre la vie immortelle, pouvait du moins la prolonger jusqu'au jugement dernier. On le crut quelquefois et on cite des exemples passés à l'état de légendes, comme ceux de Nicolas Flamel, de Guillaume Postel, de Raymond Lulle. S'il est vrai qu'on vit mourir Postel et Raymond Lulle c'est parce que ces téméraires élus de la science connurent trop tard le poids du bonheur imprudent qu'ils avaient souhaité. Ils sentirent, après l'avoir goûté trop longtemps, quelle misère est cette vie prolongée outre les limites que lui a fixées la sagesse de la Providence. Ils firent pénitence pour obtenir de Dieu le bonheur de mourir. Quant à Nicolas Flamel et à sa femme Claude Pernelle ils préparaient ensemble la pierre philosophale. Ils avaient eu la prévoyance d'en amonceler une réserve si considérable qu'elle eût suffi à changer en or la masse entière des eaux de l'océan si elle était de plomb fondu. Cette provision fut enfouie par eux en un lieu secret où ils avaient la ressource de puiser sans fin, de telle sorte qu'ils s'assurent, avec la richesse, une jeunesse constamment renouvelée. Ils vivent toujours, parcourant le monde, reconnus seulement de loin en loin par de rares initiés. On les a vus aux Indes il n'y a guère plus d'un siècle.

Leur inépuisable réserve de pierre philosophale est enfouie dans les profondeurs de la terre en un point que l'on croit être situé non loin de leur ancien domicile à Paris, sous les fondations de la tour de l'église Saint-Jacques de la Bouche-

rie. Cette tour que l'intervention de Victor Hugo sauva jadis de la démolition est celle qui entoure aujourd'hui le square Saint-Jacques.

Faut-il dire que la réalité historique n'a rien de commun avec ces contes ridicules? Raymond Lulle était un moine espagnol du treizième siècle, instruit, bizarre, exalté, qui finit, en Afrique, lapidé par la populace de la ville de Bougie qui le prenait pour un fou et ne se trompait probablement qu'à demi. Nicolas Flamel était un bourgeois de Paris du temps de Charles V, qui avait rempli la charge d'écrivain juré, charge assez lucrative dont les attributions correspondaient sous quelques rapports à celles des notaires d'aujourd'hui. Sage, avisé, habile et heureux en affaires, il laissa une fortune qui n'excédait pas celle d'un notable bourgeois de ce temps-là, et supporta philosophiquement, sans trop la démentir, la réputation que lui fit le peuple d'être un habile alchimiste. Cette réputation lui permit de voiler certaines spéculations et peut-être des pratiques d'usure. Son tombeau, qu'il avait érigé lui-même par avance au cimetière des Innocents était orné d'emblèmes alchimiques. Ce fut dans la suite un lieu de pèlerinage pour les souffleurs.

Guillaume Postel florissait sous François Ier. Ce fut un distingué rêveur, érudit, cultivé, à qui le roi donna mission d'enseigner l'arabe dans le « collège » qu'il avait fondé pour la culture des langues savantes et qui devint depuis le Collége de France. Il semble difficile que le public du temps de Rabelais crût à l'impossible histoire de la vie humaine prolongée sans terme. Mais nous serons moins surpris quand nous saurons qu'à la fin de ce dix-huitième siècle spirituel, railleur, sûr de lui, le public même qui lisait Voltaire fut la dupe de charlatans comme Balsamo, comme Saint-Germain qui avaient, eux aussi, des recettes d'alchimie pour supprimer la mort. Une de ces recettes prescrivait un régime de la durée de quelques semaines qui renouvelait le corps usé, le dépouillait de ses organes vieillis. Les dents tombaient mais en faisant place à des dents nouvelles. Les cheveux blancs désertaient le crâne où surgissait une couronne de jeunesse. La lassitude qui accompagnait l'épreuve, la faiblesse proche de l'agonie

que le patient ne manquait pas de ressentir n'étaient que les signes précurseurs de l'approche d'un renouvellement, d'une renaissance des organes, de l'apparition d'une nouvelle jeunesse, point de départ d'une vie qui allait recommencer. Qui croirait que ces promesses impossibles furent entendues? De pauvres niais eurent l'innocence de tenter l'expérience, et on cite un gentilhomme qui, voulant la pousser jusqu'au terme, en mourut.

Aujourd'hui que le corps humain est disséqué de fond en comble, que tous ses organes, toutes ses fonctions sont étudiés dans les moindres détails, dans toutes les phases de leur évolution depuis la naissance, la période de développement et de vigueur jusqu'à la déchéance et la décrépitude nous touchons du doigt l'erreur des alchimistes. Nous voyons bien qu'il n'existe pas de panacée qui soit un remède unique à la multitude si variée de nos misères, mais ne nous moquons cependant pas trop vite de nos ancêtres. Nous ne sommes guère plus raisonnables qu'eux lorsque, au lieu d'une panacée qui suffisait à tout, nous en admettons d'aussi nombreuses et d'aussi diverses que nous croyons avoir d'infirmités. Les charlatans et les guérisseurs n'ont jamais été plus florissants, plus verbeux, plus illustres qu'aujourd'hui. Jamais ils n'ont fait de fortunes plus brillantes et plus rapides. Ils trouvent tous les jours la pierre philosophale et ils ne l'emploient pas en œuvres pies, comme Flamel, qui mourut réellement en 1418, laissant ses biens à sa paroisse, après avoir, de son vivant, pourvu à quelques fondations charitables.

II

La pierre. — Les souvenirs d'Egypte

La pierre était beaucoup moins déraisonnable que la panacée. Le problème reposait sur des traditions admises, sur des apparences plausibles, sur des théories qu'on voyait acceptées

par des hommes éclairés. Et pour tout dire, malgré toutes les déceptions, malgré les supercheries plus d'une fois constatées, malgré tout, le rêve de la transmutation n'est pas aujourd'hui tout à fait oublié. Des travailleurs qui ne sont ni des sots ni des ignorants croient la transmutation des métaux possible et la cherchent toujours, soit par des méthodes renouvelées des anciens alchimistes, soit par des procédés modernes.

Les théories modernes, entièrement différentes des théories anciennes, se prêtent de même à ce jeu de l'imagination qui montre l'or issu du creuset où l'on n'a mis que de l'argent ou du plomb. Il convient d'ajouter que les résultats et les théories sont aujourd'hui comme autrefois toujours en désaccord et que l'alchimie ne fait encore la fortune de personne. Néanmoins sachons tout cela pour ne pas laisser aux alchimistes le droit de se dire méconnus.

On sait que les sciences occultes, au dire de ceux qui les professent, ne sont autre chose que la science retrouvée et renouvelée des temples de l'antique Egypte. De fait, c'est le dieu égyptien Hermès qui baptise d'*hermétique* la science des transmutations qui lui était spécialement consacrée. A vrai dire, pour aller au fond des choses, les procédés alchimistes et ceux des prêtres d'Hermès différaient essentiellement, et leurs idées aussi. Mais les apparences les plus saisissantes les rapprochaient en ce sens que les alchimistes cherchaient l'or, et que l'art sacerdotal égyptien produisait l'or. Cet art, qui n'avait rien de surnaturel, et qui ne consistait qu'en ce que nous appellerions aujourd'hui de la métallurgie, fut dans le monde antique, la force et la renommée de l'Egypte. Ses exploitations métallurgiques étaient célèbres. C'étaient Lycopolis, Éléphantine, Aphrodite, Apollinopolis, etc..., et toujours, comme en ces endroits, l'art sacré s'exerçait à l'ombre des temples. Les grands temples de Thèbes, de Memphis, etc... conservaient le dépôt des papyrus où étaient consignées les formules, regardées comme divines, de fabriquer l'or. Ces papyrus étaient vénérés comme les images des dieux eux-mêmes. Cet art sacré n'était autre que l'art de traiter les minerais, soit d'or, ou d'argent, ou d'autres métaux en petit

nombre, sept ou huit qui n'étaient pas tous des métaux purs. Le minerai traité donnait quelquefois un alliage, comme l'*électrum*, alliage d'or et d'argent. Le moyen d'extraire ensuite l'or pur de cet alliage avait toutes les apparences d'une transmutation. La caste sacerdotale conservait soigneusement ces secrets qui n'étaient communiqués qu'aux familles royales, et à des initiés dont la trahison était punie d'une mort foudroyante et mystérieuse, châtiment infaillible comme la clairvoyance et la puissance des dieux. Or les dieux n'y étaient pour rien, non plus que dans la transmutation du minerai en métal. Le châtiment n'avait rien de mystérieux. Il venait par la main d'initiés plus avancés qui savaient distiller la fleur du pêcher et celle du laurier-rose. Cette opération se répète dans nos laboratoires actuels comme toutes les autres opérations de l'art sacré. Elle produit ce que nous appelons l'acide cyanhydrique, ou prussique, poison foudroyant qui est un des produits les plus simples et les plus connus de la chimie. En un mot les Égyptiens, avec beaucoup de mystère, tiraient l'or de substances qui en contenaient déjà.

Faut-il croire que dans le secret des temples, dans les intimes pensées des personnages sacerdotaux qui vieillissaient à l'ombre des idoles en méditant ce mélange de prestiges démoniaques, de charlataneries sacrées et de connaissances naturelles positives dont se nourrissaient inégalement les initiés, il n'y eut pas, de loin en loin, quelque intuition de la vérité? Et celui qui la soupçonna ne dut-il pas laisser quelque trace de sa pensée dans ces archives superstitieuses qui relataient les paroles des dieux? Peut-être! Dans la suite un inconnu feignit de le croire et le supposa dans un travail qui nous est resté. Il existe un fort ancien manuscrit alchimique affectant la forme d'une instruction de la déesse Isis à son fils Horus sur l'art sacré. Ce manuscrit que le Dr Hœfer (*Histoire de la Chimie*, tome I), a déchiffré à la Bibliothèque nationale contient ce passage remarquable :

O mon fils, demande à l'agriculteur qui recueille la moisson du blé? Il te dira que c'est celui qui sème le blé. Il t'apprendra que celui qui sème de l'orge, récolte de l'orge. C'est l'image de la création et le

symbole de la génération. En effet, l'homme engendre l'homme; le lion produit un lion; le chien met au monde un chien. C'est ainsi que l'or seul peut produire de l'or. Voilà tout le mystère.

C'était vrai. Le monde romain envahit l'Égypte, renversa ses temples et mit à nu leurs mystères sans y apprendre le moyen de trouver de l'or où il n'y en a pas. Mais il n'y avait pas grand mérite à le savoir car ces événements furent bien antérieurs au manuscrit attribué après coup à quelque serviteur d'Isis.

Les dieux vaincus de l'Égypte n'avaient rien appris aux dieux de Rome. Et c'est pourquoi les lois romaines proscrivirent sévèrement les illusoires secrets de la magie, de la transmutation, qui avait déjà ses charlatans, et tous autres semblables. Il fut interdit de posséder même les livres qui traitaient de ces matières et ces sciences prohibées portaient des noms sur lesquels il ne faut pas, à la distance des temps, nous méprendre, comme ceux de chimie (qui précéda celui d'alchimie) et celui de mathématique. Un des charlatans les plus anciennement condamnés le fut, au commencement du sixième siècle, sous le nom de *chimiste*. Quant aux *mathématiciens* ils étaient, dans l'empire, au temps de la décadence, qualifiés comme le furent chez nous les sorciers au moyen âge. Pourtant un empereur, Caligula, avait cherché l'or en traitant un minerai arsenical que nous appelons l'orpiment. Il en avait à grand frais extrait un peu d'or qui s'y trouve naturellement et croyait l'avoir fabriqué, puis il avait renoncé à cette opération plus onéreuse que productive.

L'œuvre dont nous venons de lire un passage, l'instruction d'Isis à Horus, paraît être du moyen âge. Elle en reflète les idées sur la production des êtres et sur l'extension de ces idées à la production des métaux considérés comme êtres vivants. Nous pouvons y arriver sans autre transition car, depuis la métallurgie égyptienne, aucun fait avéré qui ressemble à de la transmutation n'est connu. Les artisans de tous les corps de métiers avaient, bien entendu, pratiqué, découvert ou perfectionné bien des recettes, bien des procédés qui se classent dans ce que nous appelons aujourd'hui la chimie industrielle; Byzance avait connu le feu grégeois dont

la préparation était un secret d'état protégé par des légendes superstitieuses : un ange l'avait apporté au fondateur de la ville, etc., etc... Ce n'est pas le lieu de s'arrêter à ces curiosités. Disons seulement un mot des idées qui hantaient les hommes du moyen âge. Ce qu'ils savaient de la pratique alchimiste et le nom même d'alchimie venait du monde ancien par l'intermédiaire des Arabes et par les œuvres de leur savant, Djabar Al-Koufi, ou Yeber, qui est pour nous Géber. Le préfix *al* de alchimie est arabe. Il s'ajoute au mot grec *chimia*, qui serait lui-même la traduction de *chêma*, nom légendaire d'un livre que personne n'a vu et qui contenait les secrets de la nature, divulgués aux premiers âges du monde par ces anges que les filles des hommes avaient séduits, etc., etc... C'était pour contenter la coquetterie de leurs tentatrices que ces anges leur auraient enseigné les secrets qui procurent l'or, les pierres précieuses, etc., etc... Géber est de la fin du huitième siècle. Il serait injuste de lui attribuer tout ce qui a été publié sous son nom. Les alchimistes ne se faisaient pas scrupule de placer sous les noms le plus propres à les recommander les œuvres qu'ils entreprenaient de produire en public.

Mais abrégeons.

Les notions scientifiques actuellement en vogue nous font considérer le globe que nous habitons comme une masse invariable de matière. Nous connaissons le volume du globe, son poids, la proportion approximative de ses éléments solides comparés à la masse des eaux. Considérant enfin de plus près toutes les substances que la nature met à notre portée, tout ce qui est matière, et poussant l'analyse aussi loin qu'on a pu le faire jusqu'à présent, on a distingué un nombre limité d'éléments qu'on est convenu d'appeler corps simples en attendant de pouvoir les décomposer eux-mêmes. Ils seraient environ soixante-dix, peut-être un peu plus, peut-être un peu moins, parce que certains d'entre eux, rares et peu connus, étudiés encore par très peu de chimistes, ne seraient pas encore identifiés avec toute la précision désirable. Mais l'essentiel pour nous est de savoir que la plupart des corps simples sont très bien définis et que parmi eux nous devons

ranger tous les métaux usuels, précieux et autres, donc l'or, sans le moindre doute. Nous savons en outre, c'est l'une des lois essentielles de la chimie, qu'il n'est pas en notre pouvoir de détruire non plus que de créer la matière sous aucune des formes où elle nous est saisissable. En un mot nous ne pouvons ni détruire ni créer un corps simple. Et par conséquent c'est une chimère que penser à créer de l'or.

Les soixante dix corps simples sont répandus dans la nature en proportions très inégales. Il y a plus ou moins de cuivre, de plomb, d'argent, d'or, etc. Nous pouvons prendre ces métaux où ils se trouvent, les extraire de leurs minerais et chercher où gisent ces minerais en explorant toutes les régions du globe mais tous les efforts de la science la plus orgueilleuse de ses ressources ne sauraient ajouter un gramme d'or à la quantité totale qui en existe dans la masse du globe, ni détruire une parcelle d'un autre métal pour la remplacer par une parcelle d'or.

Cette invariabilité est le signe de la nature inanimée, le signe des choses qui ne croissent ni ne décroissent parce qu'elles n'ont pas reçu le don de la vie. Les végétaux, les animaux, l'homme naissent, grandissent, vieillissent, meurent. Les métaux ne meurent pas, ne s'accroissent pas ; ils n'ont pas de naissance.

La science aura dit son dernier mot quand la dernière académie aura tenu sa dernière séance. Pour aujourd'hui, voilà ce qu'il nous est loisible de croire si nous n'y voyons pas d'inconvénients, aux heures de loisir où nous n'avons rien de mieux à faire. Ces notions sur la vie dans la nature succèdent à d'autres qui étaient bien différentes.

III

La pierre. — Le moyen âge. — Les modernes

Les hommes du moyen âge réputés savants et qui s'occupaient d'alchimie avaient, en effet, d'autres vues. Dieu qui, par l'action créatrice avait donné à l'homme, avec la vie, une âme immortelle, avait ordonné que la terre suffît à la vie des autres êtres animés et que ces êtres se continuassent chacun selon son germe. Ces êtres dépourvus d'âme et voués à la mort dès l'instant de leur apparition sur la terre trouvaient dans celle-ci la source de leur vie. Mais la terre ne peut donner que ce qui est en elle. Elle a donc en elle une source de vie ou plutôt elle est vivante elle-même. En elle rien n'est mort. Les métaux eux-mêmes *poussent* dans la terre. Leur vie est incomparablement plus longue que celle des végétaux et des animaux, mais elle sort nécessairement d'un principe analogue, c'est-à-dire d'un germe. Car l'action créatrice n'appartient qu'à Dieu qui l'a exercée au commencement du monde, et depuis il n'y a de vie dans la nature que par le germe que Dieu a mise en elle.

Pour le noter en passant, cette idée n'est pas plus déraisonnable que les systèmes divers qui tentent d'expliquer la vie en niant l'action créatrice.

Sans doute si les savants du moyen âge avaient possédé la somme d'expériences et de faits observés que connaissent aujourd'hui nos ingénieurs des mines, s'ils avaient su que d'innombrables explorations dans toutes les parties du monde et dans les profondeurs de la terre dont ils n'avaient aucune idée, n'ont jamais fait découvrir que des métaux à l'état définitif, jamais en formation ni en germe, ils ne seraient pas allés si loin dans leurs systèmes. Ils auraient été moins absolus dans leurs idées. Cependant ne soyez pas trop sévères. Si les scolastiques, aux siècles du syllogisme, voulaient que la nature obéisse à leurs arguments, et si dans

cette prétention ils se montraient un peu outrés, l'étaient-ils plus que ce maître tout moderne qui cherchait l'âme dans le cadavre qu'il disséquait à l'amphithéâtre et la niait avec emphase en montrant son scapel parce que, en effet, il ne l'avait pas trouvée? Et la tumultueuse jeunesse qui couvrait d'applaudissements cette théâtrale sottise était-elle donc si fort supérieure à celle qui entourait les maîtres du moyen âge sur les pentes toujours classiques de la montagne Sainte-Geneviève?

Disons donc modestement que les alchimistes, en ce temps-là, avaient tort d'admettre, mais qu'ils admettaient pour des raisons qu'ils croyaient bonnes, que l'or, qu'ils nommaient le plus parfait des métaux, était un métal parvenu, par le temps, à la plénitude de son âge, et que le plomb, le fer, l'argent étaient des métaux moins parfaits qui seraient de l'or un jour, quand l'œuvre de la nature serait achevée pour eux. De là l'idée, simple et logique, de hâter, de perfectionner l'œuvre de la nature en ajoutant à ces métaux imparfaits ce qui leur manquait pour venir de suite à leur maturité, c'est-à-dire pour leur imprimer de suite cette impulsion de vie que les siècles seuls pouvaient leur donner dans le sein de la terre. Cet ingrédient qui devait abréger le travail de la nature était la pierre philosophale, qu'on nomme aussi poudre de projection, parce que ceux qui assurent qu'elle fut une réalité la montrent sous forme d'une poudre rougeâtre dont quelques parcelles projetées dans un creuset rempli de plomb fondu transmuaient ce métal en or.

De quoi cette poudre était-elle faite? Jamais aucun alchimiste ne l'a dit clairement. Le chimiste Van Helmont qui au dix-septième siècle se servit de cette poudre raconta l'avoir reçue d'un inconnu mystérieux qui ne fit que passer dans sa maison. On a supposé que les alchimistes ont cherché, mis en œuvre toutes les substances qui dans la nature animale ou végétale paraissaient récéler ou véhiculer la vie. On dut réunir les germes végétaux, les humeurs du corps humain et des corps animaux, comme le sang. Peut-être le règne minéral fut-il mis à contribution à raison des propriétés merveilleuses qu'on supposait à certaines pierres, comme les pierres pré-

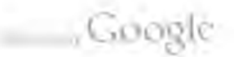
cieuses. Cette superstition n'est pas éteinte encore de nos jours. Chaque alchimiste eut son secret particulier.

On comprend aisément comment la pierre philosophale sous forme liquide était le remède à tous les maux et triomphait de la mort elle-même puisqu'elle était la vie. Van Helmont, chimiste et médecin, l'un des hommes les plus savants et l'un des travailleurs les plus infatigables du dix-septième siècle, le grand siècle, qui vit de si hautes intelligences, croyait fermement à la panacée.

Des chimistes moins chimériques considéraient dès le treizième siècle la pierre philosophale comme un ferment. Elle agissait sur le plomb fondu comme le levain agit sur la pâte et la transforme en pain. Par une opération de même nature le plomb fermentait sous l'action de la poudre de projection et devenait de l'or. Cette pensée aurait été celle d'Albert le Grand et de son illustre disciple qui devint saint Thomas d'Aquin. C'est celle qui, tout erronée qu'elle soit, s'éloigne le moins de l'esprit scientifique; les chercheurs contemporains ne la croient d'ailleurs pas erronée. Des thèses alchimistes contemporaines l'admettent encore.

Georges Bois.

(*A suivre.*)



Phénomènes odiques et radiations nouvelles

Tous ceux qui s'occupent de sciences psychiques ou d'occultisme savent que Charles Reichenbach a fait de curieuses recherches sur les manifestations d'une forme nouvelle d'énergie qu'il a désignée sous le nom d'*od;* ces travaux avaient été publiés en allemand en 1845; ils avaient été traduits en anglais en 1850: mais ils n'avaient pas été jusqu'à ce jour traduits dans notre langue: le public français ne pouvait guère les connaître que par le résumé qu'en avait fait le colonel de Rochas en 1891, dans son livre *Le Fluide des Magnétiseurs.* M. Lacoste vient de combler cette lacune : le travail de Reichenbach qu'il a traduit a pour titre :

LES PHÉNOMÈNES ODIQUES, *ou recherches physiques et physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, de la chaleur, de la cristallisation et de l'affinité chimique considérés dans leurs rapports avec la force vitale.*

Le nouveau livre forme un beau volume in-8° de 664 pages; il comprend une introduction du colonel de Rochas et la traduction de huit mémoires du baron de Reichenbach.

Dans son introduction, de Rochas nous rappelle comment le baron de Reichenbach se heurta au scepticisme et même à l'hostilité ouverte de la plupart des représentants de la science officielle, lorsqu'il publia le résultat de ses expériences; il avait cependant acquis une certaine notoriété par ses travaux sur la chimie et en particulier par la découverte de la paraffine et de la créosote, mais il ne faisait pas partie du personnel des Universités.

De Rochas adresse ensuite des éloges au traducteur : « Le public français, dit-il, doit être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication, dans des conditions particulièrement pénibles, du

présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive à peine à couvrir les seuls frais d'impression. »

Examinons maintenant les différents mémoires qui constituent l'ouvrage de Reichenbach.

1° Certaines personnes qu'on appelle « sensitifs » voient une lumière et des apparences de flammes aux pôles et sur les côtés d'un aimant puissant; ces flammes sont différentes aux niveaux des deux pôles, positif et négatif. La flamme positive peut être mécaniquement divisée dans diverses directions comme une flamme ordinaire; la lumière est rouge, elle impressionne les plaques photographiques; elle est réfrangible mais elle n'a aucune action calorifique.

Les flammes magnétiques et leur lumière présentent une ressemblance si complète avec l'aurore boréale, que l'auteur est entraîné à considérer ces deux phénomènes comme identiques.

2° Les cristaux présentent des phénomènes analogues à ceux des aimants en ce qui concerne ces flammes visibles pour les sensitifs; ils sont polarisés; ils attirent quelquefois la matière vivante et ils produisent une contraction de la main du sujet. Mais ils n'attirent pas la limaille de fer, n'aimantent pas l'acier et n'ont pas de rapport avec le magnétisme terrestre. Ils provoquent une sensation de chaleur à une de leurs extrémités et une sensation de froid à l'autre. La force qui se manifeste ainsi peut être transférée à d'autres corps par simple contact, mais seulement, pour un temps limité, après lequel elle disparaît. La force observée dans l'aimant peut être ainsi transférée dans d'autres corps : de l'eau magnétisée par un aimant est facilement distinguée de l'eau naturelle par un sensitif.

Il semble qu'il existe dans l'aimant une force qui est différente du magnétisme proprement dit, mais qui peut s'identifier avec la force observée dans les cristaux.

3° Si le corps humain est sensible à cette nouvelle manifestation de l'énergie, il est aussi sensible au magnétisme terrestre, l'orientation du lit d'un sensitif n'est pas sans

importance : si le sujet est couché dans la direction nord-sud, c'est-à-dire s'il a la tête vers le nord et les pieds vers le sud, il a un sommeil calme et tranquille ; il n'en est pas ainsi dans les autres positions ; la direction sud-nord est mauvaise, les directions est-ouest et ouest-est sont très mauvaises. Certaines sensitives éprouvent des maladies dans les églises ; ceci serait dû à l'orientation est-ouest qu'ont la plupart du temps ces édifices.

Le corps humain n'est pas un corps inerte qui ne puisse servir que de réactif ; il peut produire la nouvelle forme d'énergie étudiée par Charles de Reichenbach ; les doigts d'une personne étrangère se comportent vis-à-vis des nerfs des sensitifs comme un aimant de puissance moyenne. La force qui émane des mains peut être transmise à travers d'autres corps, le long d'un fil de fer par exemple ; elle peut être accumulée dans divers objets. Le corps humain est polarisé comme un aimant ou comme un cristal : il présente un axe principal transversal et un axe secondaire vertical. Les sensitifs distinguent des flammes sur les doigts, comme ils en voient sur les aimants. Le magnétisme animal n'est qu'une nouvelle manifestation de la forme d'énergie observée au niveau des aimants et des cristaux.

4° et 5° Il existe d'autres sources de cette force nouvelle ; citons en particulier les rayons du soleil, les rayons de la lune, le frottement, la lumière, les actions chimiques, les flammes, les solutions, l'électricité et enfin les tombeaux dans lesquels se décomposent les cadavres.

6° Les substances amorphes sont beaucoup moins actives que les cristaux, elles ont cependant une action sur les sujets en catalepsie.

En résumé « nous sommes, dit l'auteur, en relation avec l'univers entier par une réciprocité nouvelle inconnue jusqu'à ce jour. Les astres eux-mêmes ne sont pas dans leur ensemble sans exercer une influence sur notre monde sublunaire, peut-être même sur nos actes et dans la manière d'agir de bien des têtes ».

De Reichenbach donne le nom d'*od* à la nouvelle forme d'énergie ; il lui donne en outre des dénominations particu-

lières suivant les sources qui la fournissent; Cristallod, Biod, Thermod, Photod, etc. suivant qu'elle provient des cristaux, des êtres vivants, de la chaleur ou de la lumière, etc.

7° Il consacre ensuite son septième mémoire au dualisme des phénomènes odiques. L'od qui se manifeste au niveau de la main droite donne généralement une sensation de froid; celui qui se manifeste au niveau de la main gauche donne plutôt une sensation de chaleur; la main droite correspond au pôle nord et la main gauche au pôle sud d'une aiguille aimantée.

Les substances électro-positives et en particulier les métaux, à l'exception du tellure et de l'arsenic, provoquent une sensation de chaleur, comme la main gauche de l'homme: les corps électro-négatifs provoquent une sensation de froid, comme la main droite. Pour un sensitif les corps se divisent donc en corps chauds et en corps froids. L'auteur appelle *od* positif celui qui correspond au pôle sud d'une aiguille aimantée et qui donne la sensation de chaleur, et *od* négatif celui qui correspond à l'autre pôle et qui donne la sensation de froid. Notons en passant que les pôles des aimants sont dénommés d'une façon complètement opposée dans les pays de langue allemande et en France, que par conséquent le pôle positif des Allemands correspond à notre pôle négatif et réciproquement.

Les différentes parties d'une plante se comportent différemment au point de vue odique : dans l'ensemble l'od positif prédomine dans l'axe ascendant et l'od négatif dans l'axe descendant; mais dans une étude plus détaillée on peut constater que chaque organe isolé est polarisé.

La répartition de la force odique sur le corps humain varie dans l'espace et dans le temps. Cette force se manifeste surtout dans certaines régions du corps et en particulier au niveau de la bouche, des mains, du front, de l'occiput. « La bouche de chaque personne en bonne santé est un point, par lequel tous les objets peuvent être chargés de force odique avec plus d'intensité que par les mains ». La bouche est od négatif et ce fait amène l'auteur à faire une remarque originale sur le baiser : « Le baiser ne donne rien, dit-il: il se borne à dési-

rer et à lutter, il aspire et il boit, et pendant qu'il attire à lui, l'envie et le désir s'accroissent. Le baiser n'est pas une négation, mais un état négatif, au physique comme au moral. »

La tension odique varie aux diverses heures de la journée, elle diminue quand la faim apparait, elle augmente après les repas; elle s'abaisse le soir quand le soleil disparait à l'horizon; dans la tête elle est maxima au niveau du front pendant la journée, et maxima au niveau de l'occiput pendant la nuit.

Les conclusions de la première partie sont: 1° que l'aimant agit sur l'organisme humain, mais non pas grâce à son pouvoir magnétique, car d'autres objets (les cristaux, les plantes, les flammes, etc.) agissent tout aussi bien, quoiqu'ils n'aient aucune action magnétique sur le fer; 2°, que les effets produits sont dus à une forme d'énergie inconnue jusqu'ici, l'od, qui se trouve répandu un peu partout dans la nature et qui constitue en particulier le prétendu magnétisme animal.

Les expériences qui servaient de base aux études présentées par le baron de Reichenbach dans ses sept premiers mémoires avaient été faites sur cinq jeunes filles; l'auteur se vit objecter que ses recherches étaient insuffisantes, il reprit ses expériences et les compléta sur près de soixante personnes sensitives. Les résultats de ces nouvelles recherches firent l'objet d'un huitième mémoire qui parut deux ans après les autres.

La seconde partie du livre comprend une introduction dans laquelle il différencie l'*od* d'avec les autres forces (chaleur, électricité, magnétisme), et le huitième mémoire dont nous venons de parler et qui est consacré aux phénomènes odiques de l'aimant.

Pour percevoir les flammes visibles sur les aimants puissants il faut prendre la précaution de rester plusieurs heures dans l'obscurité. L'aimant peut communiquer sa lumière odique à des corps quelconques; cette lumière diminue sous l'influence de la chaleur; elle s'accroît, au contraire, dans une atmosphère électrique. Les flammes odiques peuvent être entraînées et mises en mouvement mécaniquement par le souffle et par le mouvement de l'air. Les aimants, les cristaux, les

mains humaines, les animaux peuvent par leur voisinage augmenter ou diminuer ces flammes; il se produit une action analogue à celle d'un aimant sur un autre aimant.

Ces flammes sont plus nettes dans le vide; elles forment une sorte de petit arc-en-ciel, il y a prédominence du bleu sur le pôle négatif. Mais les couleurs changent avec la position de l'aimant. Si le pôle d'un aimant est recouvert d'une calotte portant quatre points orientés suivant les quatre points cardinaux et si le pôle est dirigé en haut, le sensitif voit, au niveau de ces quatre pointes, des flammes de couleurs différentes, bleu ou vert foncé au nord, rouge au sud, grise à l'est, blanchâtre ou jaune à l'ouest. Diverses autres expériences faites sur ces manifestations lumineuses permettent à l'auteur de conclure que l'aurore boréale est une manifestation énorme de flamme odique magnétique, de vapeur et de lumières odiques.

Les nouvelles notions apportées par Reichenbach permettaient d'expliquer et de coordonner des faits anciens qui jusque-là semblaient avoir peu de rapports entre eux. Les auréoles et les aigrettes lumineuses dont on se plait à orner la tête des personnages importants dans les principales religions ne seraient que la représentation de flammes ou de lueurs odiques observées chez ces personnages par quelques sensitifs de leur entourage. L'action des aimants sur l'organisme qui était alors mise en doute et qui a été depuis lors démontrée, se trouvait entièrement expliquée. La question du magnétisme animal, qui depuis Mesmer avait fait verser des flots d'encre, se trouvait éclairée. Le rôle joué dans les cérémonies magiques et religieuses par l'imposition des mains et et par le souffle, semblaient justifié par ce fait, que les mains et la bouche étaient les sources les plus intenses de force odique dans le corps humain. On pouvait enfin comprendre la puissante action thérapeuthique de certaines eaux minérales, dans lesquelles l'analyse chimique ne révèle la présence d'aucune substance active; ces eaux avaient pu emmagasiner une grande quantité de radiations odiques dans les couches du sol qu'elles avaient traversées : ceci expliquait en même temps pourquoi ces eaux devaient être consommés à la source

pour être efficaces; embouteillées et exportées, elles ne tardaient pas à perdre progressivement l'énergie dont elles étaient chargées.

De plus les expériences de Reichenbach cadrent très bien avec des théories médicales chinoises fort anciennes qui n'étaient pas encore connues en Europe, croyons-nous, vers cette époque. Pour les médecins de l'Empire du milieu — tel ou tel médicament est de nature chaude ou froide, active ou passive, sèche ou humide, mâle ou femelle ou plus exactement relève surtout de l'un des deux grands principes de toutes choses, de yang (principe positif) ou de yn (principe négatif).

N'y a-t-il pas là une analogie curieuse avec la classification faite par les sujets du baron de Reichenbach, qui divisent les substances en corps froids et en corps chauds? Il y a plus: comme nous l'avons expliqué dans notre travail *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites* [1], les Extrêmes-Orientaux admettent l'existence de correspondances précises entre certains organes, certaines saveurs, certaines *couleurs*, etc. Le noir correspond au nord, le rouge au sud, le bleu à l'est, le blanc à l'ouest, le jaune au centre; or les sensitifs de Reichenbach, observant un aimant dont le pôle était dirigé en haut, voyaient des couleurs analogues ou même identiques à celles de la théorie chinoise correspondre aux différents points cardinaux. Au sud correspondait toujours le rouge; à l'ouest une couleur bleu pâle ou blanchâtre, à l'est une couleur grise. Il est vrai qu'au nord correspondait le bleu, mais en allant vers le N.-O. la couleur se modifiait et devenait d'un vert foncé presque noir. Ces analogies nous ont semblé sssez curieuses pour mériter d'être signalées ici.

L'auteur des études sur les phénomènes odiques se heurta, comme presque tous les novateurs, à l'hostilité de la plupart des représentants de la science officielle; c'est ainsi que Dubois-Reymond refusa de faire un examen détaillé des expériences relatées, de peur, déclarait-il, qu'il lui fût impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire. Cette crainte ne l'empêcha pas d'ajouter que « les mémoires

1. Dr J. Regnault, *Médecine et pharmacie chez les Chinois et les Annamites*. Challamel éditeur. Paris 1902, p. 18-24.

sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans un cerveau humain : ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu. »

Rares furent les personnes qui cherchèrent à contrôler les recherches de Reichenbach : dans un article intitulé : *Les propriétés physiques de la force psychique* [1], de Rochas a résumé les travaux de ceux qui reprirent l'œuvre du savant viennois, et de ceux qu'on peut considérer comme ses précurseurs, sans chercher à résumer ici ce travail, nous nous contenterons de rappeler quelques-unes des observations les plus intéressantes.

La propriété d'exercer une action soit attractive soit répulsive sur des objets environnants a été observée chez des malades en 1846 par Arago et en 1858 par le Dr Pineau. En 1868 Bailly soutenait dans une thèse l'existence d'une force neurique rayonnante et en 1887, Barety, de Nice, étudiait les propriétés de cette force. En 1887 et en 1895 de Rochas étudiait dans *Les Forces non définies* et dans *Extériorisation de la sensibilité* les effluves qui se dégagent du corps humain. En 1893 le Dr Luys publiait une étude sur la visibilité directe des effluves cérébraux. En 1896 Narkietickz Iodko et le Dr Baraduc impressionnaient des plaques photographiques au moyen de la force nerveuse extériorisée. A la suite de diverses expériences d'hypnotisme et de suggestion à distance nous pouvions écrire nous-même en 1876 dans *La Sorcellerie* [2], les lignes suivantes :

« Autour de chaque homme, comme autour de chaque aimant, il doit exister un champ analogue au champ magnétique ; ce serait là une sorte d'atmosphère nerveuse, que l'homme emporterait avec lui partout ; chaque personne serait influencée par tout objet ou toute autre personne qui se trouverait assez près d'elle, pour modifier son champ magnétique » ; et plus loin, après avoir relaté les expériences de Luys et de Babinsky sur les couronnes aimantées et sur le transfert par les aimants, nous ajoutions : « Une couronne

1. *Les Frontières de la science*, Ire série, Paris, Leymarie 1902.
2. Dr Regnault, *La Sorcellerie, ses rapports avec les sciences biologiques*. Félix Alcan, Paris 1897, p. 255.



aimantée emmagasinerait les vibrations cérébrales d'un malade; elle pourrait être influencée par un homme, comme elle le serait par un champ magnétique puissant ».

Toutes ces expériences et toutes ces théories étaient considérées comme non avenues par la plupart des répresentants de la science officielle. Mais voici que les découvertes de Reichenbach doivent être considérées avec plus d'attention : l'existence de nouvelles radiations semble bien démontrée: des corps radio-actifs et en particulier le radium, émettent en permanence des radiations qui peuvent être momentanément emmagasinées par divers corps et en particulier par l'eau. D'autre part Blondlot, de Nancy, a découvert les rayons N qui ne se manifestent guère à nos sens jusqu'ici, qu'en augmentant l'éclat lumineux d'un écran phosphorescent, mais qui proviennent de diverses sources, et en particulier des flammes, des réactions chimiques, de la lumière, des hommes, des animaux et des plantes. N'a-t-on pas découvert enfin des radiations pesantes que l'on peut recueillir et enfermer dans des vases? Toutes ces radiations n'ont-elles pas les mêmes sources que l'*od* de Reichenbach? n'ont-elles pas en grande partie les mêmes propriétés? Cependant il est probable que les rayons N ne constituent qu'une partie des radiations étudiées sous le nom de force odique; ils sont sans actions sur les plaques photographiques tandis que l'*od* de Reichenbach et les effluves étudiées par Narkievickz-Iodko et le Dr Baraduc impressionnent ces plaques. Il est vrai que depuis la découverte toute récente des rayons N, il a fallu déjà distinguer les rayons N et les rayons N [1]: et le dernier mot n'est pas dit sur cette question. Gustave Lebon, qui avait déjà démontré il y a huit ans, qu'un corps quelconque émet des effluves étudiées alors par lui sous le nom de *lumière noire*, vient de présenter dans la *Revue Scientifique* de curieuses théories sur la dissociation de l'énergie intra-atomique et sur la matérialisation de l'énergie et d'ouvrir à la science des horizons complètement nouveaux.

Le moment ne pouvait, semble-t-il, être mieux choisi pour la publication en France de l'étude de Reichenbach sur les *Phénomènes odiques*; les savants indépendants pourront peut-

être y puiser des indications pour leurs recherches, et les esprits aimant la critique pourront rapprocher les phénomènes odiques des découvertes modernes; ces derniers auraient peut-être tort de répéter une fois de plus : *Nihil novi sub sole*, mais ils pourront constater encore qu'une nouvelle forme d'énergie a besoin d'être découverte plusieurs fois, avant d'être admise aux honneurs d'une simple étude par certains mandarins de la science officielle. De Reichenbach n'avait reçu que des injures; M. Blondlot et ses collaborateurs n'ont reçu dans les débuts que des éloges et des félicitations : depuis quelques mois divers savants mettent bien en doute l'existence des rayons N, mais ils ne refusent pas d'examiner la nouvelle découverte: certains d'entre eux se déplacent même et se rendent à Nancy dans le but d'observer les phénomènes signalés. Il y a là, semble-t-il, une preuve de progrès et on peut espérer qu'avant peu, chacun tiendra à respecter le double principe :

Ne rien nier *a priori*.
Ne rien affirmer sans preuve.

Quelles que soient les surprises que nous réservent les recherches ultérieures sur les phénomènes odiques et sur les radiations nouvelles, nous devons des félicitations à M. Lacoste, qui, grâce à sa traduction, vient de mettre le curieux travail de Reichenbach à la portée de tous les savants et de tous les chercheurs français.

Dr Jules REGNAULT.

(*Annales des Sciences psychiques.*)



ASCÉTISME ET MYSTICISME

(*Suite.*)

V

L'ÉLÉMENT CONSERVATEUR DE L'AMOUR DIVIN DANS L'ÉGLISE OU L'EUCHARISTIE

Qu'est-ce à dire? Le christianisme n'offre-t-il donc au cœur de l'homme, que des motifs historiques et purement rétrospectifs, un objet d'imagination et un pur idéal? Ce ne serait pas assez pour expliquer cette passion intense, qui dévore un si grand nombre de cœurs.

Le christianisme n'est si puissant sur le sentiment humain, que parce qu'il maintient immédiate notre communication avec Dieu, et qu'il actualise avec constance l'objet de notre tendresse, dans le sacrement de l'eucharistie.

Quand nous examinons les relations établies entre Dieu et l'homme par le christianisme, nous trouvons qu'elles sont de deux sortes.

Les premières s'établissent par intermédiaire : c'est la voie de vérité et de justice. Dieu parle au fidèle par la bouche de ses prophètes. Leurs discours sont contenus dans les livres saints. Que le fidèle les lise dans le recueillement de son âme, qu'il en pèse les moindres mots dans la balance de son cœur ! Dans ces pages bénies se trouvent la doctrine de la vérité et de la vertu. Rien ne peut aller contre ces décrets d'en haut, et rien ne peut être différent de ce qu'ils ordonnent. S'il est embarrassé à les comprendre, qu'il consulte l'Église. — De plus, l'homme qui accepte l'Église, trouve dans cette société

d'origine divine, tous les secours nécessaires pour vaincre les obstacles, amassés sur la route difficile de la vie. L'Église maintient les fidèles par les liens d'une stricte discipline, variable sans doute selon les temps, les lieux et les circonstances, néanmoins toujours constante dans son but, la sanctification de l'homme. Ainsi, dans l'Église même, le fidèle va à Dieu par l'intermédiaire de la loi du devoir, de la foi, de la discipline.

Ces relations du fidèle avec Dieu n'épuisent pas néanmoins l'accomplissement de la religion. L'Église demande à ses enfants, à tous sans exception, qu'ils s'unissent immédiatement à Dieu, à plus ou moins haut degré. A l'état religieux, par intermédiaire, il faut joindre le contact immédiat; à la justice et à la vérité il faut surajouter la cause de toute justice et de toute vérité, c'est-à-dire, Dieu lui-même.

« La divinité des chrétiens, dit Pascal, ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des païens. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce simplement sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent : c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham et de Jacob, le Dieu des chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolations; c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède; c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère et sa miséricorde infinie, qui s'unit au fond de leur âme, qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour, qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même. Le Dieu des chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son bien, que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer, et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. »

Rien n'est plus vrai et mieux justifié par les phénomènes de notre religion.

Quand Dieu infond en nous la grâce, n'y a-t-il pas action immédiate de la divinité? Les sacrements ne sont ils pas des procédés par lesquels l'âme, franchissant tout obstacle, entre

en communication directe avec la divinité? Dans le sacrement de pénitence, ne remarquons-nous pas une action immédiate vraiment extraordinaire? Non, l'absolution ne tire pas sa valeur première des actes du prêtre ni du pénitent : elle l'emprunte surtout à l'influence directe de la divinité.

Ce caractère particulier de la religion chrétienne, l'union immédiate avec Dieu, s'affirme, dans la sainte eucharistie, avec une étonnante hardiesse. L'eucharistie, c'est la présence du Crucifié, entretenue et perpétuée. « Vous êtes présent, ici, sur l'autel, vous, mon Dieu, Saint des Saints, et Seigneur des anges... Dans le sacrement de l'autel, vous êtes tout entier présent, ô mon Dieu, Homme, Christ Jésus : *Totus præsens es, Deus meus, homo Christus Jesus.* » IV. I, 38 et 32. — « Vous venez à moi, vous voulez être avec moi, vous m'invitez à votre festin. Vous voulez me donner à manger la nourriture céleste, et le pain des anges, qui n'est autre que vous-même : Pain vivant qui êtes descendu du ciel, et qui donnez la vie au monde. » IV. II, 15, 15. « Chose merveilleuse et digne de foi, et surpassant l'esprit humain, que vous, Seigneur mon Dieu, vrai Dieu et homme soyez contenu tout entier sous une chétive espèce de pain et de vin, et que, sans être consommé, vous soyez mangé par celui qui vous reçoit! O vous, le Seigneur de toutes choses, qui, n'ayant besoin de personne, avez bien voulu habiter en nous par votre sacrement... » IV. II, 21, 22.

Afin de mieux marquer encore la portée de ces paroles et de montrer que, dans l'eucharistie, le fidèle reçoit, ainsi que le dit l'Église, réellement, véritablement, substantiellement, Jésus-Christ lui-même, le livre de l'I. C. établit la double nécessité, des rapports avec Dieu par la foi, et des rapports par le sacrement de nos autels. Le fidèle ne peut pas plus se passer des uns que des autres. Écoutons cette admirable doctrine : « J'aurai les livres saints pour consolation et pour miroir de vie; et, par-dessus toutes ces choses, j'aurai votre très saint corps pour excellent remède et refuge. Deux choses, en effet, me sont, je le sens, extrêmement nécessaires dans cette vie; sans elles, cette misérable vie me serait insupportable. Détenu dans la prison de ce corps, je reconnais que j'ai besoin de deux choses, d'aliments et de lumière. Aussi, avez-vous

donné à mon infirmité votre corps sacré pour la réfection de l'âme et du corps, et vous avez placé devant mes pas une lampe qui est votre parole. Sans ces deux choses, je ne pourrais bien vivre. Car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement le pain de vie. » Puis, insistant sur ce double caractère du christianisme qui nous établit en communication avec Dieu, tout à la fois par intermédiaire et sans intermédiaire, le pieux auteur propose deux comparaisons qui servent à rendre sa pensée déjà si claire, plus limpide encore : « On les peut nommer les deux Tables dressées deçà et delà dans le trésor de la sainte Église. L'une est la Table du saint autel, où est le pain sacré, c'est-à-dire, le corps précieux du Christ. L'autre est la Table de la loi divine, contenant la doctrine sainte, enseignant la foi droite, et nous conduisant sûrement jusqu'en dedans du voile, où est le Saint des Saints. »

Donc, par la grâce, par les sacrements, surtout par l'eucharistie, l'Église donne aux fidèles les moyens de se mettre en communication directe, constante avec le Crucifié. C'est même le propre effet du christianisme, de nous unir ainsi avec Dieu par les liens les plus étroits. Aussi, le chrétien est-il strictement obligé de se maintenir en état de grâce et de participer aux sacrements. Puisqu'il est chrétien, il ne doit pas se contenter, comme le philosophe ou le païen, des rapports avec Dieu par intermédiaire. La logique de sa situation, aussi bien que les prescriptions de l'Église, l'obligent à rechercher les relations directes, qui constituent l'essence propre de sa religion. Le chrétien peut et doit être en union perpétuelle et immédiate avec le Crucifié.

Et il servirait de peu d'invoquer la disproportion manifeste qui existe entre les cérémonies sacramentelles considérées en elles-mêmes et la fin prodigieuse que l'on veut atteindre.

Quand on considère l'efficacité propre de l'eau, que le ministre du baptême verse sur la tête d'un enfant, en prononçant la formule consacrée, on est tenté de douter qu'il puisse y avoir un rapport quelconque entre ce procédé sacramentel et l'union avec la divinité.

Mais considérez que dans les institutions humaines, les

procédés imaginés par les fausses religions ou par les superstitions n'ont d'autre valeur que celle que l'homme peut leur donner. Par conséquent, le procédé, quelque sérieux qu'il paraisse, ne saurait engager la divinité. Dans l'Église, quelque mesquins que soient les moyens adoptés, ils ne sont jamais superstitieux, car ils sont justifiés et raisonnables. Ce n'est pas à cause du procédé naturel que l'union avec le souverain Bien est réalisée, mais en vertu de l'institution divine; et la raison elle-même nous sert alors à démontrer que Dieu a voulu attacher son action divine à telle ou telle action humaine, que la grâce et l'auteur de la grâce lui-même nous sont communiqués, par des moyens chétifs mais divinement efficaces.

En résumé, le souvenir du Crucifié est puissant sur l'âme chrétienne; l'influence eucharistique entretient la flamme dans le cœur du fidèle. Comment le ferme croyant, agenouillé devant le tabernacle, pourrait-il rester insensible lorsqu'il entend la voix de Jésus-Christ, répétée par notre pieux auteur, lui dire avec une douce autorité : « Les mains étendues en croix, et le corps dépouillé, je me suis moi-même spontanément offert à Dieu le Père pour tes péchés? » IV. VIII, I. — Que reste-t-il alors à l'âme croyante et affectueuse, si ce n'est, dans un élan d'amour, de s'écrier avec l'I. C. : « Seigneur, tout est à vous, ce qui est au ciel et sur la terre. Je désire moi-même m'offrir à vous en oblation spontanée, et demeurer vôtre perpétuellement. » IV. IX, I.

VI

L'AMOUR DIVIN DANS L'ÉGLISE, OU LA CHARITÉ

Le divin auteur du christianisme savait parfaitement que le cœur est la pièce maîtresse, comme dit Pascal, de l'humanité ; que ce premier ressort donne le branle à tout le reste ; qu'il incline, selon ses impressions, vers le vice aussi bien que

du côté de la vertu. Car nous ne pouvons être sans quelque amour, et la volonté penche naturellement vers ce que nous aimons.

Aussi, la religion a-t-elle la prétention de confisquer le cœur de l'homme au profit du cœur de Dieu. Elle estime que toute entreprise qui ne va pas jusque-là est pure méprise; qu'on n'adore vraiment que ce qu'on aime; que le principal mobile du culte n'est autre que l'amour.

De là, ce commandement qui résume la loi nouvelle, qui est à lui seul toute la religion : « Tu aimeras Dieu! »

Qu'est-ce à dire?

C'est-à-dire que le chrétien doit avoir au cœur un amour dominateur; non pas un amour vague, universel, banal, mais précis, particulier, jaloux : l'amour pour Dieu[1]. Dieu doit être à l'âme, comme un époux à une épouse, l'objet d'une affection prépondérante. C'est lui qui doit être préféré, lui, pour qui, avant tout, on doit se dévouer. L'Église enseigne que la première de toutes les passions est la passion pour Dieu, sans rival ni concurrent, la passion de charité. « La charité, dit saint Paul, est la plénitude de la loi. » (Rom. XIII, 10.)

Mais quel est la nature de cet amour pour Dieu, qui est la substance même de notre religion?

Qu'il nous soit permis de le dire. Nous ne connaissons pas de terme qui ait plus été tourmenté par les théologiens que celui d'amour de Dieu. Pour certains scolastiques, aimer Dieu, c'est servir Dieu : en telle sorte qu'on en arrive à confondre l'acte de la volonté et l'acte du cœur. Cette confusion n'a pas peu servi à rendre particulièrement obscur le traité de la charité. Pour notre part, nous souhaitons vivement qu'une controverse éclatante et approfondie finisse par

1. Si l'éminence de l'amitié est hors de proportion et de comparaison au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, suréminente; et, en un mot, ce sera la charité, laquelle est due à un seul Dieu; et de fait, en notre langage même, les mots de cher, chèrement, enchérir, représentent une certaine estime, un prix, une valeur particulière : de sorte que, comme le mot d'homme, parmi le peuple, est presque demeuré aux mâles, comme au sexe le plus excellent, et celui d'adoration est presque aussi demeuré pour Dieu, comme pour son principal objet, ainsi le nom de charité est demeuré à l'amour de Dieu comme à la suprême et souveraine dilection. (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. I, chap. XIII.)

introduire une terminologie précise, ennemie de l'amphibologie. En attendant, nous essayerons d'introduire le plus grand ordre en cette question si complexe.

L'auteur de l'I. C. a très théologiquement exposé le caractère de la véritable charité.

Son premier caractère, c'est la préférence. Dieu et ses perfections doivent être mis avant toute autre chose.

« Donnez-moi, très doux et très aimable Jésus, de reposer en vous au-dessus de toute créature, au-dessus de toute santé et beauté, au-dessus de toute gloire et honneur, etc. » III. xxi, i.

Nous disons que la charité doit être une préférence et non une exclusion.

« Ce n'est pas, dit saint Augustin, qu'on ne puisse aimer aussi les créatures, puisque cet amour nous est si souvent commandé; mais si l'amour qu'on a pour elle, se rapporte au Créateur, ce n'est plus cupidité, c'est la charité même. Car la cupidité n'est autre chose que l'amour qu'on porte à la créature pour elle-même : et alors la créature corrompt celui qui veut en jouir en l'aimant pour elle-même, au lieu qu'elle aiderait celui qui ne ferait que s'en servir en la rapportant à Dieu. » (*De Trinit.*, lib. IX, cap. vii et viii.)

De son côté, saint François de Sales expose très bien comment, tout le cœur étant employé en l'amour sacré, on peut néanmoins aimer Dieu, et aimer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

« Qui dit tout n'exclut rien, et toutefois un homme ne laissera pas d'être tout à Dieu, tout à son père, tout à sa mère, tout au prince, tout à la république, tout à ses enfants, tout à ses amis; en sorte qu'étant tout à chacun, il sera encore tout à tous. Or, cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres. L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il aime : il est donc souverainement donné à Dieu, lorsqu'il aime souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aimer qui puisse ôter son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'ôte nos cœurs à Dieu, sinon

celui qui lui est contraire. Sara ne se fâche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joue point à le heurter et piquer; et la divine bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours auprès du sien, tandis qu'ils conservent envers lui la révérence et la soumission qui lui est due. » (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, chap. III.)

Quand on se conforme à cette doctrine, non seulement Dieu est le premier objet, il est encore l'unique objet de l'amour des véritables chrétiens. Rien ne lui est préféré; rien ne lui est opposé. C'est ce qui a lieu quand aucune créature n'est aimée pour elle-même, et qu'elle n'est aimée que selon Dieu. Lorsque le motif qui nous porte à aimer une créature est Dieu, cet amour n'est pas distinct de l'amour de Dieu. Alors il n'y a pas plusieurs amours : il n'y en a qu'un seul. On comprend ainsi dans l'amour de Dieu, les saints, les hommes, qu'ils soient nos amis ou nos ennemis, et enfin nous-mêmes, qu'il s'agisse des biens du corps ou de l'âme, en tant qu'ils nous sont nécessaires ou utiles au service de Dieu. Par contre, tout ce qui n'est pas et ne peut être aimé en Dieu, doit être retranché.

C'est en cela que consiste le détachement des créatures, et l'abnégation de soi-même, spéculativement parlant. Dans la pratique, il faut aller jusqu'aux conséquences des principes. L'ami de Dieu renonce donc aux plaisirs désordonnés des sens, aux âpres poursuites des richesses, de l'honneur et des honneurs du monde, à la vaine science. Pour compléter le sacrifice, il refusera toute satisfaction à sa volonté propre et cherchera en toutes choses à y renoncer. Ce sera la dernière victime, la plus précieuse, à consacrer au Seigneur.

De là, cette maxime incontestable : on n'aime que Dieu seul, quoiqu'on aime autre chose hors de Dieu, lorsque cette chose est aimée en Dieu et pour Dieu[1].

1. La vraie manière d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu... Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déjà; il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher



C'est la propre doctrine de l'I. C. :

« Il faut choisir d'avoir plutôt le monde entier contre toi, que Jésus offensé. Que de tous ceux qui te sont chers, Jésus soit ton spécial bien-aimé. Que tous soient aimés à cause de Jésus, mais Jésus pour lui-même. Jésus-Christ seul doit être particulièrement aimé, lui, que seul entre tous les amis aussi bien qu'ennemis te soient chers; et supplie-le pour les uns et pour les autres, afin qu'ils le connaissent et l'aiment tous. » II. VIII, 22-26.

De cette manière, dans l'amour de Dieu, les fidèles sont consommés dans l'unité : *Ut sint consummati in unum.* (Joann. XVII, 23.) Ainsi s'accomplit la parole du Maître : « Là où je suis, que mes disciples y soient avec moi : *Volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum.* » (Ibid., 24.) C'est de l'amour du chrétien pour Dieu, en Jésus-Christ, que part le lien qui doit unir inviolablement tous les chrétiens entre eux. S'aimer en Dieu, centre de leur affection; s'aimer pour Dieu, terme de leur bonheur : telle est la loi du cœur dans le christianisme, telle est la loi nettement formulée à toutes les pages de l'I. C.

L'amour de Dieu ne consiste pas seulement dans une préférence souveraine. Il a un second caractère : celui de la préférence désintéressée.

Nous pouvons préférer Dieu à toute autre chose pour deux raisons : 1° parce qu'il est en lui-même infiniment aimable; 2° parce qu'il nous est bienfaisant. La première préférence est l'objet de la charité; la seconde, celle de l'espérance.

Par l'espérance, nous aimons Dieu en tant que par lui nous pouvons arriver à notre bonheur : *Secundum quod*, dit saint Thomas, *nobis provenit adeptio boni.* Par la charité, nous aimons Dieu pour lui-même, c'est-à-dire que nous souhaitons non plus notre bonheur, mais le bien de Dieu : nous nous réjouissons de ce qu'en lui-même il est infi-

que le mal, qu'il faudrait retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses; mais faisons-les pour celui qui nous a faits et à qui nous devons tout. (Deuxième lettre de Fénelon au duc de Bourgogne.)

niment parfait. Le premier, est un amour de convoitise, le second, un amour de bienveillance[1].

Souvent, l'I. C. a clairement et fortement exposé le caractère désintéressé de la charité. L'excellence essentielle de Dieu est, pour l'auteur, le motif tellement principal de la charité, que fréquemment il fait abstraction des autres motifs secondaires, sans néanmoins leur donner l'exclusion, ce qui constituerait une grave erreur.

« Il semble souvent qu'on est en charité, tandis qu'on est plutôt en charnalité, parce que l'inclination de la nature, la propre volonté, l'espérance de la rémunération, le sentiment de la commodité, veulent rarement faire défaut. » I. xv, 9.

La littérature ecclésiastique ne présente peut-être pas de modèle plus complet de préférence désintéressée que celui dont l'expression est consignée dans le troisième livre de l'I. C. : « O mon époux bien-aimé, Jésus-Christ, ami très pur, vous qui dominez toute créature, qui me donnera les ailes de la liberté pour voler et me poser en vous? » III. xxi, 6.

De ces passages, et de bien d'autres encore, faut-il conclure que l'amour de Dieu est exclusif de toute considération intéressée? A Dieu ne plaise! L'amour peut coexister avec les sentiments intéressés, quand ils restent en harmonie avec lui.

Or, cette seule observation suffit à préserver notre pieux livre du reproche de trop favoriser les erreurs du pur amour[2].

Lisez ce texte expressif : « Qui fait peu de cas de la crainte

1. On partage l'amour en deux espèces, dont l'une est appelée amour de bienveillance, et l'autre amour de convoitise. L'amour de convoitise est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le profit que nous en prétendons; l'amour de bienveillance est celui par lequel nous aimons quelque chose pour le bien de cette chose : car qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveillance envers une personne, que de lui vouloir du bien? (Saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu.*)

2. Fénelon avait raison de dire que le caractère propre et spécifique de la charité c'est d'aimer Dieu pour lui-même, comme le bien en soi ou le bien absolu : mais il ne considérait pas assez que le bien absolu est aussi notre bien, le principe de notre béatitude : que la perfection ou la justice absolue est également la source de notre justice. On peut distinguer ces deux choses par une abstraction de l'esprit, mais non les séparer dans la réalité. En aimant la bonté infinie pour elle-même, le chrétien ne peut pas l'aimer en tant qu'elle s'est communiquée ou se communiquera aux créatures; car c'est précisément cette bonté communicative qui manifeste le plus l'excellence de la nature divine. Donc, aimer l'auteur de



de Dieu, ne sera pas capable de se tenir longtemps dans le bien, mais il ne tombera que trop tôt dans les pièges du démon. » I. xxiv, 45.

Le désintéressement n'exclut pas plus les mobiles de la crainte et de la récompense, que la préférence n'exclut les affections terrestres, subordonnées à l'amour de Dieu.

L'erreur du pur amour, enseignée par les quiétistes anciens et modernes, prétendait que la pureté de l'amour excluait tout motif d'intérêt, en telle sorte qu'ajouter à l'amour un désir de béatitude éternelle, c'était corrompre la charité. Bossuet a mis hors de toute contestation, que la pureté de l'amour n'est ni blessée, ni ternie par l'union des motifs intéressés; que même l'amour, pour être parfait, a besoin d'être excité et nourri par le désir de posséder Dieu pendant l'éternité. Et comme Fénelon avait essayé d'appuyer sa doctrine du pur amour, sur quelques passages de l'I. C., le grand évêque de Meaux, en quelques pages d'une haute et ferme allure, fit justice des prétentions illégitimes de son adversaire et ramena les expressions de notre pieux livre à leur sens véritable[1].

Aussi, le chrétien doit-il être dominé par le sentiment de l'amour de Dieu. Il doit avoir pour Dieu une préférence, et une préférence désintéressée[2].

De là, un précepte général qui nous oblige en toute circonstance à nous maintenir dans une disposition permanente d'amour pour Dieu, et à ne rien faire qui soit contraire à cette préférence dominatrice et désintéressée. C'est l'état habituel ou l'état de grâce.

tout bien, c'est encore aimer le bien, c'est encore aimer le bien lui-même; loin d'affaiblir la charité, l'espérance l'excite et l'enflamme; comme aussi, plus l'homme aime la beauté parfaite, plus il désire d'être uni à elle, plus il craint d'en être séparé, En théorie, je le répète, on peut prendre ces différentes formes du sentiment l'une après l'autre, pour les considérer isolément; mais il est impossible de les séparer dans la pratique. A force de vouloir subtiliser, Fénelon venait se heurter contre la logique invariable du cœur humain, qui n'admet pas des lignes de démarcation si nettement tranchées. (Freppel, *Clément d'Alexandrie*, liv. XVIII.)

1. Voir les Œuvres de Bossuet : *Mystici in tuto*, du n° 226 au n° 239.

2. C'est à cela même que se rapportent une foule de textes de l'Évangile, plus énergiques les uns que les autres : « Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde ex tota anima, ex tota mente, ex tota fortitudine. — Qui non renuntiaverit omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. — Si oculus tuus scandalizat te, erue eum et projice abs te. — Qui amat patrem aut matrem plus quam me, non est me dignus. — Dimitte mortuos sepelire mortuos suos : tu autem sequere me.

De là aussi, un précepte spécial qui nous oblige à produire des actes d'amour en certaines circonstances.

Nous ne devons pas nous contenter de l'état habituel, nous devons arriver à actualiser notre amour pour Dieu.

Sans entrer dans les controverses théologiques relatives aux moments où le fidèle est tenu à faire des actes d'amour, par une obligation soit *per accidens*, soit *per se*, il est incontestable que, si cette obligation ne s'impose pas, comme le voulaient Baius et Jansénius à tous les instants et en toutes les circonstances de la vie, elle existe cependant à certains instants qui ne doivent pas être séparés par de longs intervalles. « Je n'ai pas observé en vain, dit Bossuet, qu'il s'agit ici du précepte affirmatif, puisque c'est le seul dont l'obligation n'est pas perpétuelle, et à laquelle même, hors des cas fort rares, on ne peut jamais assigner des moments certains. Qn'on m'entende bien : je ne dis pas que l'obligation de pratiquer les préceptes affirmatifs soit rare, à Dieu ne plaise ! je parle des moments certains et précis de l'obligation, car qui peut déterminer l'heure précise à laquelle il faille satisfaire au précepte intérieur de croire, d'espérer, d'aimer? » (*Œuvres*, édit. de Vers, tom. XXVIII, p. 584.)

Mgr Puyol, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)



LE PURGATOIRE

(*Fin*)

Questions que notre très honorée Mère et nos sœurs m'ont fait adresser à ma mère. Je les transcris, ainsi que les réponses, avec la plus scrupuleuse exactitude.

D. — Depuis quand le bon Dieu vous permet-il de faire votre purgatoire sur la terre?

R. — Depuis le jour de la Visitation.

D. — Où demeurez-vous!

R. — Auprès du Saint-Sacrement.

D. — Notre Mère m'avait promis de faire beaucoup prier pour les morts; mais, pour cela, elle veut que vous lui parliez à elle-même,

R. — Je n'ai pas la permission; c'est ma sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu cette grâce pour toi.

D. — Mais la sœur Marie-Sophie m'avait promis que je vous verrais, et cependant, je ne fais que vous entendre?

R. — Je ne puis encore que te parler; mais, avant de finir mon purgatoire, le bon Dieu m'a permis de me faire voir.

D. — Je désirerais bien pourtant que vous vous fissiez voir à notre Mère; elle a tant fait prier pour vous!...

R. — Je sais que je lui dois bien de la reconnaissance; aussi dis-lui que je prierai beaucoup pour elle quand je serai au ciel; mais je n'ai pas la permission de me faire voir à d'autres qu'à toi.

D. — Mon frère est-il au ciel?

R. — Oui, depuis le jour que sa fille Marie y est allée, et alors ton frère et moi fûment bien soulagées. Il en est du reste toujours ainsi : quand une âme va au ciel, si elle laisse des parents en purgatoire, il sont tous soulagés.

D. — Quelles sont celles de mes sœurs de cette communauté qui sont en purgatoire?

R. — Je ne les connais pas toutes; mais le bon ange m'a dit qu'il y en avait trois qui étaient montées au ciel ce matin, et que les autres avaient été bien soulagées.

D. — Vous pourriez bien pourtant me dire les noms de celles qui ont été délivrées aujourd'hui?

R. — Je ne dirai pas les noms; il doit te suffire de savoir qu'il y en a trois de délivrées, et que les autres sont bien soulagées.

D. — Vous nous avez dit que tout le purgatoire s'était réjoui quand nous allions commencer des prières; mais pourquoi cette joie générale, puisque ces prières n'étaient offertes que pour nos sœurs et un très petit nombre de personnes?

R. — Parce que plusieurs d'entre vous avez tout donné à la sainte Vierge par le vœu héroïque; et puis, en purgatoire, ce n'est pas comme sur la terre : toutes les âmes se réjouissent du bonheur des autres.

D. — Notre Mère ayant fait le vœu héroïque, savons-nous à qui sont appliquées ses prières?

R. — Dis-lui qu'elles sont appliquées à ses parents; ordinairement, la sainte Vierge les applique ainsi, excepté que, pour des raisons particulières, le bon Dieu ne le permette.

Le 21 juillet, un mardi, comme je priais en faisant notre ouvrage, j'ai entendu de nouveau la voix de ma mère, qui m'a adressé un reproche, me disant que j'aurais dû faire la sainte communion hier, puisque j'en avais la permission. — J'ai eu la gaucherie de m'excuser, lui observant qu'on ne m'avait pas désignée ce jour. A cela, elle a répondu que lorsqu'on avait quelque bien à faire, il ne fallait jamais le différer; que j'avais fait une pareille faute pour le chemin de la croix, que j'aurais dû le faire hier, puisque j'en avais la permission.

J'ai dit ensuite à ma bonne mère qu'il me tardait beaucoup de l'entendre de nouveau; que je craignais toujours qu'elle ne revînt pas. Elle me répondit : *Je serais revenue hier, si tu avais été fidèle à faire ta communion et ton chemin de la croix; mais comme tu l'as manqué, j'ai différé jusqu'à aujourd'hui.*

Questions du 21 juillet

D. — Est-ce au chœur ou dans l'église extérieure que vous habitez!

R. — C'est dans l'église extérieure.

D. — Savez-vous quand le bon Dieu me guérira les doigts?

R. — Sois tranquille, ils guériront; mais il a été nécessaire jusqu'à présent que tu les aies gardés ainsi. Si tu veux, je pourrais te les guérir avant de monter au ciel.

D. — Savez-vous pourquoi le bon ange de ma sœur Marie-Sophie ne nous a pas dit que papa et N... N... étaient en purgatoire, et mon frère au ciel?

R. — Vous aviez eu assez de consolation; et puis c'était afin de vous faire pratiquer la résignation, l'abandon et la confiance.

D. — Depuis que vous êtes en purgatoire, êtes-vous toujours restée dans la même demeure?

R. — Non; j'ai commencé par la demeure du milieu, et le 4 mai, fête de sainte Monique, jour de la brûlure de tes doigts, je suis allée dans la plus haute demeure.

D. — Mon neveu François Aiguesparses est-il en purgatoire ou au ciel?

R. — Il est au ciel; cet enfant n'est resté que quelques mois en purgatoire.

D. — Notre mère et moi avons-nous d'autres parents en purgatoire ou au ciel?

R. — Pour ta Supérieure, je ne le sais pas; mais tu y as deux frères de ton père. Tu es une imprudente de m'adresser de telles questions.

D. — Avez-vous plaisir que je sois religieuse ici?

R. — Oui, il te faut être bien reconnaissante au bon Dieu de cette faveur, et être pour cela une bonne religieuse.

D. — Doit-on croire ce que dit le bon P. Faber, que presque tous les catholiques sont sauvés?

R. — Il y en a beaucoup de sauvés; car le bon Dieu est bien miséricordieux; mais je crois bien aussi qu'il y en a beaucoup de damnés.

D. — Voudriez-vous bien me dire ce qui s'oppose le plus à ma perfection?

R. — Sois bien humble, tâche d'agir avec plus de pureté d'intention; enfin, sois fidèle aux recommandations de la sœur Marie-Sophie.

D. — Comment dois-je faire pour mes confessions?

R. — Il te faut aller bien simplement; mais ce matin tu ne t'es pas gênée, tu n'as pas fait assez d'efforts pour t'exciter à la contrition?

D. — Est-ce donc, maman, que j'aie fait une mauvaise confession?

R. — Non, sois tranquille; mais j'ai voulu te dire par là que c'est une action qui demande beaucoup de soin.

D. — Que dit Notre-Seigneur quand il juge l'âme?

R. — Il ne dit pas grand'chose; mais l'âme est ébahie en voyant Notre-Seigneur et toujours impressionnée de la beauté de sa face. Là, les fautes se présentent à l'âme, et elle se précipite d'elle-même dans le lieu où elle doit aller.

D. Le bon Dieu ne fait-il pas des reproches à l'âme sur les fautes qu'elle a commises?

R. — Non; mais le démon reproche tout, jusque même aux choses qui sont bonnes. Le bon ange y est aussi pour défendre l'âme.

D. — Au moment de votre mort, avez-vous été assistée par la sainte Vierge et par saint Joseph?

R. — Non; mais je l'ai été par sainte Anne et par sainte Monique.

D. — Que vous dit la sainte Vierge, le jour de la Visitation?

R. — La sainte Vierge a visité toutes les âmes une à une; Elle les a encouragées à souffrir, leur a porté du soulagement à toutes, et m'a dit, en mon particulier, que mon purgatoire serait bientôt fini, et que le bon Dieu me permettait de venir sur la terre.

D. — Est-il vrai que depuis la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, la sainte Vierge s'intéresse encore plus qu'elle ne le faisait à la délivrance des âmes du purgatoire?

R. — Oui; quoique la sainte Vierge se soit toujours bien

intéressée pour ces âmes souffrantes, elle le fait encore plus aujourd'hui et leur obtient plus facilement la grâce de venir faire leur purgatoire sur la terre.

D. — Avez-vous reçu l'application des messes que notre Mère a demandées pour vous et pour ses oncles?

R. — Oui; mais encore toutes n'ont pas été dites: cependant, dès que les messes sont offertes, l'âme en reçoit du soulagement. Je dois bien de la reconnaissanee à ta Supérieure; remercie-la pour moi, et dis-lui que je ne l'oublierai pas quand je serai au ciel.

D, — Quand vous serez au ciel, voudriez-vous bien prier pour notre maitresse et pour les personnes qui lui sont chères?

R. — Oui, je le ferai; je le lui dois par reconnaissance. Je prierai aussi pour toutes les sœurs de la Communauté, qui, par leurs prières, m'ont apporté tant de soulagement. Remercie en particulier les sœurs Anne-Marie et Marie-Gonzague de ce qu'elles t'ont fait inscrire pour la dévotion au Sacré-Cœur; car, depuis cette époque, on prie bien pour ton père et pour moi, et quand tu seras morte, on le fera aussi pour toi.

D. — Quand vous serez au ciel, voudrez-vous bien prier le bon Dieu de nous envoyer quelques bons sujets et de convertir les parents de la petite négresse.

R. — Oui, je le ferai.

D. — Etes-vous bien soulagée?

R. — Oui, je ne souffre pas le quart de ce que je souffrais en purgatoire; néanmoins, mes souffrances sont si fortes, qu'il ne te serait pas possible de les comprendre.

Le 24 juillet, après midi, en me mettant à l'ouvrage, j'ai entendu de nouveau la voix de ma mère, qui m'a dit : « Tu as beaucoup de questions à me faire, mais je ne pourrai répondre à toutes. — Tu remercieras ta Supérieure de ce qu'elle t'a permis de faire la sainte communion pour moi ce matin. Je dois aussi bien de la reconnaissance à ta maitresse et à tes compagnes pour le défi d'observance qu'elles font à mon intention; de même qu'à la sœur Marie-Gonzague pour les prières qu'elle fait et fait faire à ses élèves pour accélérer ma délivrance.

Questions du 24 juillet

D. — Savez-vous où sont les parents de ma sœur Marie-Thérèse?

R. — Je ne le sais pour aucun, si ce n'est pour le colonel Labrousse, parce que celui-là est venu tout dernièrement en purgatoire; mais dis à toutes tes sœurs qu'elles soient parfaitement tranquilles, et qu'elles s'en rapportent à ce que leur a dit l'ange de la sœur Marie-Sophie, au sujet de leurs parents décédés.

D. — La sœur Marie-Caroline et la belle-sœur de ma sœur Marie-Adélaïde ont-elles été soulagées?

R. — Oui, bien soulagées; de même que vos autres sœurs.

D. — M. le chanoine X... est-il au ciel?

R. — Oui, depuis le jour de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Votre sœur Marie-Agathe y est aussi, mais depuis peu de temps. C'est le bon ange qui me l'a dit.

D. — En purgatoire, voit-on les âmes d'une demeure dans l'autre.

R. — Non; mais le jour de la Visitation, on me permit de voir la plus basse demeure, quand la sainte Vierge y descendit. — Je ne saurais rendre l'impression que j'ai éprouvée de voir de la plus haute demeure les tourments que l'on souffre dans la plus basse.

D. — Quelle différence y a-t-il pour les souffrances d'une demeure à l'autre?

R. — Il y a une très grande différence. Dans la plus basse demeure, on doit y souffrir beaucoup plus que dans les autres. C'est-là que sont les blasphémateurs, les impudiques, etc., etc., enfin ceux qui ont commis de grands crimes, et qui n'en ont pas fait assez de pénitence. Dans la seconde demeure, on souffre moins, mais ce sont encore des souffrances intolérables. Dans la plus haute demeure, on souffre moins que dans les autres; elle est particulièrement destinée aux âmes moins coupables. Il y en a un grand nombre qui ne brûlent pas, qui ne font que languir du désir de voir Dieu. Elles ne sont retenues dans ce lieu d'expiation que

parce qu'étant sur la terre, elles n'ont pas assez désiré d'aimer Dieu et de jouir de lui.

D. — Sont-ce les anges gardiens qui rendent cet office aux âmes de les changer d'une chaudière dans l'autre?

R. — Non ; ce sont d'autres anges qui sont chargés de cela; mais il leur font cette charité avec tant de bonté et des manières si gracieuses, qu'ils les encouragent à souffrir pour Dieu.

D. — En voyant Notre-Seigneur, comprend-on de suite si l'on est sauvé.

R. — Oui, pour moi, je l'ai compris tout de suite à la bonté majestueuse de Notre-Seigneur et à l'air gracieux et content de mon bon ange. — On doit toujours respecter son bon ange, qui présente à Notre-Seigneur toutes les actions et actes de vertu que l'on fait tous les jours. Il ne nous quitte jamais: il est continuellement à notre côté. — Ici, nous en avons deux, le tien et le mien, et quand vous êtes en communauté, il y en a autant comme vous êtes de personnes; votre Supérieure même en a deux, un de chaque côté. Auprès du Saint-Sacrement, il y en a toujours un grand nombre qui sont continuellement en adoration. — Il faut tâcher de ne rien faire en leur présence qui puisse les contrister, parce qu'ils voient toujours la face de Dieu, et que nous leur devons un grand respect.

D. — Pourquoi faites-vous plutôt votre purgatoire auprès du Saint-Sacrement qu'ailleurs?

R. C'est la sœur Marie-Sophie qui m'a obtenu cette grâce ; une seconde raison, c'est que j'ai entendu la messe et l'ai fait entendre à mes enfants aussi souvent que j'ai pu ; enfin, parce que j'ai fait quelques dons à l'autel.

D. — Savez-vous si ce qui se dit dans le pays est vrai : que le puits de Padiral est la bouche de l'enfer?

R. — Non: l'enfer n'a pas de bouche; les âmes y tombent de l'endroit même où elles sont jugées; mais cela pourrait être un des soupiraux de l'enfer. C'est par ces soupiraux que les démons sortent quelquefois, quand ils ont la permission de venir sur la terre pour nuire aux hommes: et c'est encore par ces mêmes soupiraux (car il y en a plusieurs) que les

âmes plus coupables qui sont dans la plus basse demeure du purgatoire entendent quelquefois, par permission divine, les hurlements des damnés.

Le 25 juillet, un samedi, dans la matinée, étant dans notre cellule occupée à notre ouvrage, ma mère m'a apparu avec le même costume qu'elle avait dans le monde, et que j'ai parfaitement reconnu. Sa figure était aussi la même et me paraissait animée; même manières, même taille, même pause; je ne pouvais m'y méprendre, la ressemblance était en tout la même.

Dans mon heureuse surprise, je l'ai priée de m'embrasser: mais elle ne l'a pas voulu, me disant qu'il fallait faire ce sacrifice. Elle m'a dit de m'asseoir, et je l'ai aussi engagée à en faire autant, ce qu'elle m'a paru accepter. J'étais si impressionnée, que je suis restée un bon moment sans pouvoir rien lui dire. Alors, elle a commencé à me parler et m'a dit :

— Aimes-tu bien le bon Dieu?

— Vous le savez mieux que moi, lui ai-je répondu.

— Oh! il faut beaucoup l'aimer, continua-t-elle, parce qu'il est bien bon! — Sois bien fidèle aux obligations que tu as embrassées, tu en seras plus heureuse dans ce monde et dans l'autre aussi. Sur la terre, c'est le temps de travailler, et tu peux acquérir beaucoup de mérites par la pratique fidèle de ta règle.

Ma mère me parla alors dans le plus minutieux détail de tous les membres de ma famille; enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, personne ne fut oublié; elle me parla aussi bien de ceux qui étaient nés après sa mort comme des autres. Puis, avant de me laisser commencer les questions que j'avais à lui faire, elle me dit : « Tu diras à la sœur Marie-Jéromine que l'acte de résignation et d'abandon qu'elle fit hier soir lui a valu la délivrance de son père, qui est monté au ciel ce matin. Le bon ange m'a dit qu'elle pouvait bien lui avoir abrégé son purgatoire de trois mois. »

Questions du 25 juillet

D. — Quand on a de l'argent à employer en œuvres pies, vaut-il mieux en faire dire des messes, ou en faire des aumônes, ou en faire don pour l'église, la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, etc.?

R. — Toutes ces œuvres sont bonnes; mais je crois bien que le saint sacrifice est ce qui soulage plus promptement les âmes : l'aumône aussi, parce que c'est soulager Notre-Seigneur lui-même par ses membres; et puis toutes les bonnes œuvres.

D. — Qu'est-ce qui glorifie le plus le bon Dieu et apporte plus de soulagement aux âmes du purgatoire : une messe chantée ou deux basses?

R. — Deux basses, parce qu'à une messe chantée le sang de Notre-Seigneur est le même qu'à une messe basse, et il n'y a seulement qu'un peu plus d'extérieur.

D. — Savez-vous si les âmes du purgatoire sont bien soulagées par la dévotion de *Sénanque?*

R. — Oui, elles sont bien soulagées, parce qu'on y offre le saint sacrifice de la messe, et qu'il y a des communions, des offices et autres prières pour les âmes du purgatoire.

D. — Quand vous serez au ciel, voudrez-vous bien prier pour les parents de nos sœurs, quand ils seront à l'agonie ou en purgatoire?

D. — Oui, je le leur dois par reconnaissance. Dis-leur aussi que je prierai pour chacune d'elles, en reconnaissance de ce qu'elles ont abrégé mon purgatoire.

D. — Quand on a fait le vœu héroïque, ne peut-on faire aucune bonne œuvre pour obtenir des grâces à ses parents ou pour soi-même? Faut-il aussi abandonner cela à la sainte Vierge?

R. — Oui, on peut le faire pour ses parents. On le pourrait aussi pour soi; mais dans ce dernier cas, il est plus parfait d'abandonner le tout à la sainte Vierge.

D. — Notre Mère vous prie de me donner un signe comme preuve de votre apparition et de la vérité de ce que vous me révélez.

R. — Est-ce que tu ne le crois pas, toi?

R. —Oh! bien sûr, maman, je le crois; mais notre Mère désirerait un signe comme me l'a donné la sœur Marie-Sophie.

D. — Non, je ne te le donnerai pas; au contraire, si tu avais quelque grande infirmité que je pusse guérir, je te guérirais.

En même temps, ma mère a pris ma main, m'a touché un des doigts qui étaient malades, et me l'a guéri. Quand je m'en suis aperçue, je lui ai dit : « Que faites-vous maman? Notre Mère veut que je garde ainsi mes doigts tant que le bon Dieu voudra. »

— « Maintenant c'est fait, me répondit-elle; mais je ne te guérirai pas les autres; même, si ta Supérieure le veut, je te remettrai celui-là comme il était. Sois bien fidèle, tu reçois de grandes grâces; pour cela, tu n'es pas meilleure que les autres, et Dieu te les fera payer bien cher. Le démon enrage contre votre Communauté; il est si jaloux du bien qui s'y fait, qu'il fera tourner les choses de façon que les personnes qui croient aujourd'hui à tous ces événements n'y croiront pas plus tard... Tu peux t'attendre à de grandes humiliations; *mais abandonne-toi, et ne crains pas.* »

D. — Papa et M. F... sont-ils bien soulagés?

R. — Oui, bien soulagés; je pense que leur purgatoire ne sera pas aussi long comme ils le croient.

D. — Nous avons commencé hier une neuvaine à laquelle vous avez eu une bonne part; en avez-vous ressenti les effets!

R. — Oui, j'en ai ressenti les effets, et j'ai la confiance que je serai bientôt au ciel, parce que la sœur Marie-Sophie ne m'avait obtenu la faveur de me faire voir que peu de temps avant ma délivrance. La première neuvaine que vous avez faite a délivré trois de vos sœurs et a bien soulagé toutes les personnes pour lesquelles vous priiez. Celle que vous venez de faire sur l'observance en a délivré plus que la première, soit de vos sœurs, soit de vos parents, soit de personnes même pour lesquelles vous ne priiez pas. Mais, je pense que par cette troisième neuvaine, à laquelle vous joignez l'exacte observance de la règle à la prière, vous allez délivrer encore un plus grand nombre d'âmes; et si vous continuez, je n'ose vous dire que vous viderez le pur-

gatoire, mais je puis vous assurer que vous en délivrerez beaucoup. Je vous conseille de prier beaucoup pour les âmes du purgatoire en général, parce qu'il y en a un grand nombre, même de vos parents, qui ne peuvent profiter des prières que l'on fait pour eux, soit parce qu'ils ont eu trop d'affection pour leurs enfants ou pour d'autres personnes, soit pour un motif contraire, soit encore pour quelque autre injustice ou d'autres raisons. Mais, en priant en général, vos parents y ont leur part comme les autres.

D. — Savez-vous si mes sœurs Françoise-Eulalie et Marie-Gertrude Laborie sont au ciel?

R. — La sœur Marie-Gertrude y est depuis longtemps; la sœur Françoise-Eulalie est une des trois qui y sont montées à la fin de votre première neuvaine; votre sœur Marie-Eulalie est aussi au ciel. Du reste, vous y avez un grand nombre de vos sœurs, comme aussi vous en avez beaucoup en purgatoire. Quant à vos parents, dis à tes sœurs que toutes vous en avez au ciel, comme aussi toutes vous en avez en purgatoire; mais le bon Dieu ne veut pas que vous sachiez le nom de tous, non plus que celui de toutes vos sœurs, afin de vous faire pratiquer la vertu, et aussi afin que vous ne présumiez pas de vous-mêmes.

D. — La profession religieuse est-elle un second baptême?

R. — Oui, pourvu que l'on y apporte les dispositions nécessaires.

D. — Savez-vous si la sœur Alacoque sera bientôt béatifiée?

R. — Cette affaire traîne bien en longueur; mais il vous faut invoquer les anges du Saint-Père et ceux des personnes qui s'occupent de cette béatification.

D. — Veuillez me dire si vous brûlez depuis que vous êtes sur la terre.

R. — Non; c'est la sœur Marie-Sophie, qui, en m'obtenant de venir vers toi, m'a aussi obtenu de ne pas brûler. Cette sainte sœur est bien puissante auprès de Dieu, car elle est bien élevée au ciel.

D. — Quand vous serez au ciel, nos sœurs vous prient d'aller de leur part vers notre saint Fondateur pour lui présenter leurs respectueux et filials hommages et le prier de prendre leur purgatoire sous sa protection.

Ma mère me répondit en riant : — Oui, d'ailleurs, saint François de Sales sera bien aise de savoir des nouvelles de Saint-Céré.

D. — Doit-on juger de la gloire que le bon Dieu réserve d'après la longueur du purgatoire?

R. — Non ; il y a des âmes qui restent longtemps en purgatoire qui seront bien plus élevées au ciel que d'autres qui y restent moins, parce que ces âmes-là, pendant qu'elles étaient sur la terre, quoiqu'elles aient commis beaucoup plus de fautes que d'autres qui n'ont qu'un purgatoire très court; cependant, comme ces dernières ont eu moins d'amour pour Dieu et pratiqué moins d'actes de vertu, elles seront aussi moins élevées au ciel.

D. — Est-ce vrai ce que dit le P. Faber, que les âmes du purgatoire, malgré leurs immenses souffrances, jouissent de la plus grande consolation, telle qu'il ne s'en trouve pas de semblable sur la terre?

R. — Oui, c'est vrai; l'assurance qu'a l'âme de ne plus offenser Dieu lui est une plus grande jouissance que tout ce qu'elle pourrait se procurer sur la terre.

D. — Vous me dites l'autre jour que vous connaissiez mes défauts ; voudriez-vous donc bien me dire aussi si je dois faire une confession générale!

R. — Non, sois bien tranquille; dès que ton confesseur t'a dit de ne pas en faire, restes-en là; car vous avez un très bon aumônier, un excellent confesseur. Remercie-le de ma part; depuis qu'il sait que je fais mon purgatoire auprès du Saint-Sacrement, je ne crois pas qu'il soit monté une fois à l'autel sans se souvenir de moi.

D. — Ma sœur Marie-Sophie m'a dit de la recommander à vos prières.

R. — Dis-lui qu'elle soit tranquille, que je le ferai. Remercie-la, ainsi que la sœur Anne-Marie, de la messe qu'elles ont bien voulu l'une et l'autre donner à mon intention. Dès qu'elles ont été offertes, j'en ai ressenti du soulagement, quoiqu'elles n'aient pas été dites; mais maintenant, je n'en ai plus besoin.

J'étais avec ma mère quand les deux heures ont sonné; alors,

elle m'a dit : « Fais ta lecture » — Sur l'assurance que je lui ai donnée que je pouvais la retarder : « Non, reprit-elle, je reviendrai. »

Je l'ai priée alors de rester là; ce qu'elle a fait.

J'avais près de moi notre livre de lecture; je l'ai ouvert, et ma mère m'a dit : « Prends les Constitutions, ne manque pas à la règle. »

Sur ces entrefaites, une personne est entrée, et ma mère contrainte de s'éloigner, m'a dit : « Sois tranquille; je reviendrai après la lecture; car je dois aller faire les premières vèpres de sainte Anne au ciel. » Sur cela je lui demande si au ciel on célébrait la fête des saints comme sur la terre. Elle me répondit qu'oui, mais avec beaucoup plus de pompe et de solennité.

Après la lecture, je n'ai pas manqué au rendez-vous; mais ma mère s'est un peu retardée; ce qui me faisant craindre qu'elle ne revînt pas, je n'ai pu retenir mes larmes. Elle est enfin venue, et m'a reprise de mon peu de résignation; puis, elle a ajouté « *Je vais te dire adieu!* Remercie ta supérieure, car c'est à elle à qui je dois une partie de ma délivrance. Remercie également toutes tes sœurs; je n'en oublierai aucune quand je serai au ciel... J'aurais bien voulu pouvoir leur donner à toutes les consolations qu'elles désiraient au sujet de leurs parents décédés; mais le bon Dieu ne l'a pas voulu, afin de leur faire pratiquer une plus grande abnégation. Dis-leur de nouveau qu'elles soient parfaitement tranquilles à ce sujet. *Allons, adieu, ma fille, je pars!* »

— « Avant que vous partiez, repris-je avec émotion, notre Mère désire que vous me guérissiez entièrement le doigt et que vous me fortifiez encore plus les yeux. »

— « Pour le doigt, il est guéri; ce qui paraît ne repoussera pas. Quant à tes yeux, je crois que plus tard ils deviendront malades, et ce sera peut-être en partie ce qui t'occasionnera tant de confusions; cependant, je te promets de faire mon possible pour que rien ne t'arrive, pourvu toutefois que cela te soit aussi avantageux, *Adieu encore, ma fille, je pars! Sois bien bonne religieuse, et sois bien tranquille... je vais te bénir!* »

Aussitôt, je me mis à genoux; il me sembla qu'elle appuyait la main sur ma tête. Cependant j'étais si fortement impressionnée, que je ne la vis pas; je ne sentis que la pression.

La disparition de ma mère se fit en un instant; d'abord, il me sembla voir comme une dépouille qui s'effaça soudain, et je n'entrevis qu'un globe de feu que mes yeux ne purent fixer, tant il était éblouissant. Il s'éleva en serpentant un peu, et bientôt je ne vis plus rien.

Déclaration de Monsieur notre médecin

Je soussigné, docteur en médecine des Dames de la Visitation Sainte-Marie de Saint-Céré, rapporte ce qui suit :

Vers la fin du mois dernier, Madame la Supérieure me pria d'examiner le bout des doigts l'*indicateur*, le *médius* et l'*annulaire* de la main droite de la sœur Marguerite-Marie Mousset; ce que je fis, et voici ce que je remarquai : la peau de la face palmaire, à un demi-centimètre près de l'articulation de la deuxième phalange avec la troisième jusqu'à l'extrémité de chaque doigt, sans arriver tout à fait à l'ongle, était noire comme du charbon, presque aussi dure que de la corne littéralement escharifiée : *C'est*, dis-je, *une brûlure au troisième degré* ». La face latérale et la face dorsale n'offraient aucune trace d'altération, pas plus que les ongles.

Depuis plus d'un an, la sœur Marguerite-Marie accusait une faiblesse à la vue qui allait toujours croissant. Elle n'y voyait plus pour lire; l'aspect des yeux ne présentait rien d'anormal, il y avait à craindre une amaurose. A dater du jour où elle a eu ses doigts brûlés, il y a environ trois mois, cette faiblesse a disparu insensiblement, et elle y voit aujourd'hui parfaitement.

Mais, maintenant, chose étrange! la brûlure ne guérit pas, elle est telle que je l'ai vue la première fois; cependant, de de temps à autre, l'escarre tombe sans inflammation, sans suppuration, sans laisser au-dessous ni plaie, ni cicatrice; elle est toujours remplacée par une autre de même nature,

phénomène pathologique qu'il m'est impossible d'expliquer scientifiquement.

En foi de quoi, j'ai délivré le présent pour servir et valoir en tant que de besoin.

Saint-Céré, le 21 juillet 1863.

MAURY.

Autre

Aujourd'hui, 26 juillet 1863, Madame la Supérieure m'a fait appeler pour me dire qu'un des trois doigts brûlés, *l'indicateur*, de la main droite de la sœur Mousset était guéri depuis hier, et spontanément. J'ai demandé à le voir, et j'ai trouvé en effet que l'escarre était tombée sans laisser la moindre trace de lésion ; la peau est seulement un peu pâle et sèche. Les deux autres doigts, le *médius* et l'*annulaire*, sont tels que je les ai vus dans les derniers jours de mai et le 21 du courant, époque à laquelle j'ai fait et délivré un rapport sur cette inconcevable brûlure.

Certifié véritable par moi, docteur médecin.

MAURY.



HYPNOTISME, SUGGESTION ET PERSUASION

Les divers auteurs qui ont étudié les phénomènes de suggestion sont loin de s'entendre sur le sens qu'il convient de donner à ce mot.

Dans son acception la plus large, la suggestion est l'acte par lequel une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui.

Dans son sens le plus étroit, le mot de suggestion implique que l'idée qu'on cherche à insinuer est déraisonnable.

Cette dernière façon d'envisager les choses a amené M. Babinski à tenter de l'hystérie une définition dont l'esprit sinon la lettre est le suivant :

L'hystérie est une maladie qui s'échafaude par auto-suggestion et qui est susceptible de guérir par persuasion.

Une chose me frappe de suite dans cette définition, savoir : l'opposition qui est faite entre la suggestion et la persuasion.

Depuis, divers auteurs ont pensé qu'il est exagéré de considérer la suggestion comme étant fatalement de nature déraisonnable et, pour la différencier de la persuasion, ils ont invoqué un facteur nouveau la faculté de contrôle.

La suggestion devient alors : l'acte par lequel une idée bonne ou mauvaise est introduite dans le cerveau d'un individu, sans son contrôle.

La suggestion devient : l'ensemble des opérations qui font accepter, après contrôle, une idée par le cerveau et provoquent vis-à-vis d'elle un sentiment naissant.

Dès lors, en bonne logique, les malades doivent être soignés par persuasion et non par suggestion et l'hypnotisme devient inutile. Il est vrai que l'isolement parait devoir jouer un très grand rôle.

En admettant comme exactes ces deux définitions, que devient la suggestibilité au moins à l'état de veille? Elle n'a

plus sa raison d'être. Car tout être humain, éveillé et sain d'esprit possède une faculté de contrôle. Elle est, suivant les sujets, plus ou moins développée; soit, mais elle est. On devra donc dire qu'à l'état de veille, chacun de nous possède une plus ou moins grande aptitude à se laisser persuader, mais qu'il ne peut en aucun cas être suggestible. Or, suivant nous, tous les actes de la vie sont le résultat de la suggestion ou de l'imitation.

Tous les jours, au lit du malade, le médecin fait et doit faire de la suggestion. Combien de fois ai-je entendu mon maître Peter appeler gravement le pharmacien du service et le prier de mettre, avec le plus grand soin, six gouttes de protoxyde d'hydrogène, substance très énergique, dans trentre grammes d'eau. Trois ou quatre cuillerées à café de cette potion suffisaient à arrêter les quintes de toux les plus rebelles de tuberculeux avancés. Que de guérisons Gruby n'a-t-il pas obtenues, en fin psychologue qu'il était, avec des prescriptions en apparence bizarres mais qui frappaient l'imagination du malade et agissaient par suggestion!

La suggestibilité, lorsqu'elle n'est pas poussée à l'extrême, lorsqu'elle n'est pas, en un mot, pathologique, est, pour nous, une des plus remarquables qualités de l'esprit. Elle est fonction, non seulement de l'espèce humaine mais de tout être vivant capable de penser.

Il suffit d'avoir observé des animaux d'une façon suivie, des chiens, par exemple, pour voir combien ils se suggèrent les uns les autres. Grande est la suggestion qui s'exerce de l'homme aux animaux et réciproquement des animaux à l'homme. Il y a là tout un chapitre de psychologie comparée des plus intéressants.

M. Crocq a fort bien démontré que le degré de suggestibilité dépend, pour chaque individu, du rapport existant entre son impressionnabilité et sa résistance. Ces deux facteurs sont-ils très peu différents, la suggestibilité reste normale. Mais l'impressionnabilité devient-elle considérable, la résistance faible, cette suggestibilité peut devenir pathologique. Tel est le cas de ces sujets hypersuggestibles chez lesquels l'impressionnabilité tend vers N + I, tandis que leur résis-

tance se rapproche de N — 1. Ces idées très justes sont tous les jours confirmées par les faits.

Mais il est une autre catégorie de malades très intéressants à connaître. Ce sont ceux chez lesquels réciproquement l'impressionnabilité est voisine de N — 1 et la résistance voisine de N + 1.

Ce sont ces malades à caractère contrariant, ergoteurs, voulant tout savoir, tout connaître, parlant et jugeant de tout sans appel, prenant sans cesse et instinctivement le contre-pied de tout ce qu'on leur dit.

Qu'ils s'appellent hystériques, neurasthéniques, psychasténiques, etc., ces malades-là ne guériront que très difficilement, sinon même jamais, par psychothérapie à l'état de veille. Ils ne guériront que par psychothérapie hypnotique.

L'hypnotisme est, depuis l'état de veille jusqu'à la léthargie la plus complète un processus essentiellement progressif. Il suffit de lire les descriptions qu'ont données des états de l'hypnose les divers auteurs pour voir combien chacun d'eux a, suivant sa façon de voir, multiplié plus ou moins les divers degrés du sommeil. Et cela se comprend d'ailleurs. Chaque malade, en effet, descend plus ou moins les degrés de l'échelle, suivant sa plus ou moins grande suggestibilité. Certains d'entre eux, ceux entre autres auxquels je viens de faire allusion, peuvent être difficiles à hypnotiser; mais il faut bien savoir qu'il n'y a pas là d'impossibilité.

Et, d'ailleurs, c'est une erreur grave de vouloir plonger les malades dans un état de sommeil profond. Il suffit, en général, de les hypnotiser au minimum. Dans cet état d'inhibition léger, que les ignorants de la question se refuseraient à considérer comme du sommeil hypnotique, les raisonnements porteront qui tout à l'heure, à l'état de veille, étaient impuissants. Car, j'insiste sur ce point, on s'adresse, dans ce cas, à la raison du malade. Le sujet discute souvent encore les idées qu'on cherche à lui inculquer mais finit presque toujours par se laisser convaincre, car, en le mettant en état d'automatisme minimum, on a précisément et simplement éteint en lui sa résistance pathologique. Dans ce cas, s'agit-il de suggestion ou de persuasion? On pourrait presque dire qu'on a fait

de la suggestion persuasive ou de la persuasion suggestive.

Ici, en effet, la suggestion et la persuasion confinent. Et si, au point de vue philologique et grammatical, suggestion et persuasion ne sont pas synonymes, au point de vue psychothérapique, suggestion et persuasion forment les termes extrêmes d'un même processus. Il n'y a entre ces extrêmes que des transitions insensibles et, dans bien des cas, on serait bien embarrassé de dire si l'on a fait de la suggestion ou de la persuasion. Quand ce ne serait que chez les gens qui, à l'état de veille, ont une faculté de contrôle à peu près égale à zéro et chez lesquels la suggestibilité est énorme.

L'hypnotisme, a-t-on dit, apparaît en thérapeutique comme un moyen d'augmenter l'action exercée par le médecin sur le malade, un procédé pour restreindre les sensations et les idées de ce dernier, de façon à faire prédominer celles qui sont voulues par le médecin. Mêmes résultats sont obtenus par l'isolement qui n'offre pas les dangers de l'hypnotisme.

Ces dangers de l'hypnose, il faut bien le dire, sont purement imaginaires. Ils ne peuvent, à l'heure actuelle, exister qu'entre les mains des maladroits et des ignorants qui ne savent pas un mot de la question.

La considération qui trouve choquant d'agir en dehors du contrôle de l'individu n'a, elle aussi, qu'une valeur plus apparente que réelle. Les malades qui s'adressent à nous ont été souvent soignés par psychothérapie à l'état de veille, et cela sans aucun résultat. Ils viennent nous trouver précisément pour être hypnotisés.

Au reste, même dans les cas où un sommeil profond pourra paraître indispensable, rien ne se fera sans le contrôle du malade puisque toujours seront arrêtées d'avance et de son plein consentement les suggestions à lui faire.

Dans ses études sur la méthode hypno-pédagogique, M. Bérillon a montré toute la valeur de la suggestion impérative. Je n'insiste pas, mais une chose ne laisse pas que de m'étonner profondément. C'est que l'importance du sommeil en lui-même semble avoir échappé complètement à la plupart des adversaires de l'hypnotisme. C'est peut-être là cependant le facteur thérapeutique principal et grand est le nombre

des malades qu'il est possible de guérir par des séances prolongées de sommeil provoqué. Ne semble-t-il pas aussi logique, par exemple, d'hypnotiser, pour le faire dormir, un mélancolique anxieux succeptible de l'être que d'amener chez lui le sommeil par des doses considérables d'opium?

Le médecin doit être capable de juger quelle part il doit faire, dans chaque cas particulier, au sommeil seul; quel degré de sommeil il doit chercher à obtenir; quelle est, pendant le sommeil, la nature des suggestions qu'il lui faut faire. Ainsi compris, l'emploi rationnel de l'hypnotisme constitue une méthode scientifique très rigoureuse.

Peu importe d'ailleurs qu'il soit nécessaire, suivant les cas, d'annihiler pour un moment, plus ou moins complètement, la volonté de l'individu et de le mettre en état d'automatisme, dès l'instant que la guérison est au bout.

A y regarder de près, cette volonté est d'ailleurs plus apparente que réelle. La plupart de ceux qui viennent nous trouver sont des sujets à faculté de contrôle minimum, plus ou moins abouliques et notre rôle principal est précisément de restaurer cette faculté de contrôle, cette volonté que l'on nous accuse de détruire.

Dr Paul MAGNIN.



VARIÉTÉS

LE MÉDIUM ALFRED PETERS

La comtesse G. avait perdu sa fille unique. Le médium la décrivit et donna une foule de détails, que la mère reconnut exacts; mais elle demanda qu'il lui fût révélé un fait qu'elle-même ignorât. Après s'être recueilli, Peters dit : « Votre fille soulève un petit livre qu'elle me montre. Elle dit que vous avez lu à haute voix dans ce livre près de son lit de mort. » — La mère dit : « Je ne m'en souviens pas... Quel était le titre du volume? » Peters dit : « Je vois apparaître des lettres d'or sur un fond vert pâle... Le titre du livre est : *Letters from Julia.* » La comtesse répondit toute tremblante : « En effet, j'ai lu à haute voix dans ce livre à ma fille mourante. Mais je ne sais pas si la couverture était vert pâle, car le livre appartenait à ma fille et avait une enveloppe extérieure en papier. » Après enquête, il fut reconnu que le livre avait la couverture susdite.

Un auteur suédois tendit une bague à Peters, qui la rejeta violemment, en disant : « Elle me brûle. » Il décrivit ensuite un vieillard, porta la main à sa gorge en disant : « J'étouffe, » et retomba presque évanoui dans le fauteuil. La bague avait appartenu au père de l'auteur qui s'était pendu.

Un jour, Peters s'adressa à une jeune fille, décrivant un esprit qu'elle reconnut être sa mère. « Elle se trouva prise dans une affreuse tempête de neige, dit le médium. Je la vois dans un tourbillon de flocons blancs. Ce fut la cause de sa mort. — Vous vous trompez, Monsieur, dit la jeune fille, ma mère est morte de consomption. » Le médium dit : « Je ne puis décrire que ce que je vois. » Il s'était trouvé que c'était bien dans une bourrasque de neige que la mère avait été prise d'un refroidissement qui devait l'emporter. La jeune fille apprit ce détail le lendemain par une sœur plus âgée.

(*Le Messager*, 15 juin.)



RÉVÉLATIONS D'UN CHEF MAYA

Les ruines sacrées d'Uxmal sont encore debout, défiant les orages séculaires et témoignant avec orgueil de la grandeur de ses artistes. Si elles sont restées muettes jusqu'à ce jour, c'est que le savant qui les explore aborde leurs hiéroglyphes avec des idées préconçues et prétend les expliquer par des analogies avec les inscriptions déchiffrées au Caire et à Héliopolis ; ces analogies existent, mais la signification est toute différente. Des tribus errantes, chassées par des troubles sociaux, ont cherché, il y a bien des siècles, des terres libres où elles pussent, exemptes de maladies, pourvoir à leurs besoins et écrire leur histoire glorieuse pour l'édification des générations à venir. Les choses ne restent pas toujours cachées ; le moment approche où les secrets du Yucatan doivent être dévoilés ; les archéologues habiles examineront les inscriptions des monuments et feront connaître parmi les peuples le sens des emblèmes gravés sur la pierre. L'origine des races maya et aztèque sera ainsi connue, ainsi que leurs pérégrinations. On apprendra ainsi à connaître et à apprécier les vertus de la race maya et les principes élevés de sa philosophie qui ne craint rien d'une comparaison avec la philosophie des races préhistoriques du continent indo-européen.

Au troisième siècle de l'ère chrétienne, le pays connu sous le nom de Palenque fut ravagé par une terrible épidémie qui décima la population. Cette épidémie revenant plusieurs années de suite, les prêtres et les chefs de la tribu résolurent de rechercher d'autres terres et d'explorer à cet effet l'intérieur de la région, qui est montagneuse ; ils choisirent dans ce but certains individus aptes à consulter les oracles. Ceux-ci partirent vers l'ouest et parvinrent dans une vallée appelée aujourd'hui vallée de San Cristobal las Casas. L'endroit leur plut beaucoup, mais avant de prendre une décision, ils consultèrent l'oracle. Celui-ci ne fut pas favorable : il leur répondit que ce lieu ne leur était pas destiné, mais l'était à un peuple plein d'orgueil qui trouverait à se purifier là par de douloureuses expiations ; il les invita à retourner dans leur

pays en leur promettant de leur donner tous les conseils nécessaires. A leur retour, les prêtres et les chefs se réunirent en assemblée et l'oracle leur ordonna d'abandonner la ville en ne laissant rien de ce qu'ils pourraient emporter avec eux. Peu de temps après ils partirent vers le sud. Une partie de la tribu se rendit dans la presqu'île de Yucatan, où elle domina la race aborigène; l'autre partie alla peupler la région désignée aujourd'hui du nom de Centre-Amérique.

Voici l'explication de quelques hiéroglyphes : Dans l'une des chapelles ou temples restés dans cette région, on voit sculptée une colonne au sommet de laquelle est posé un coq (symbole de l'orgueil); à son pied se voit une femme qui pleure en désignant la statue d'un soldat étranger, et à son tour celui-ci désigne un soleil se levant à l'orient. Les races qui ont peuplé ces lieux envoyèrent, lors de leur migration vers le sud, des explorateurs dans la région nommée aujourd'hui San Cristobal las Casas. A leur retour, ils rendirent compte du sort lamentable qui y attendait les générations futures. Alors les hommes inspirés qui commandaient la tribu fixèrent leur prophétie dans les statues mentionnées ci-dessus. Ils dirent : Tous les pays de l'ouest seront peuplés par la réincarnation d'esprits appartenant à de basses races (à de rares exceptions près). Le coq indiquait l'orgueil, la femme en larmes les victimes de la barbarie et le soldat étranger la main qui dirigerait ces peuples vers la lumière, enfin le soleil désignait la véritable lumière.

Cette révélation a été donnée par Tutue-Xiu, fundador-chef de la civilisation et de la race maya itza.

(*Luz y Union*, mai 1903.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



LA FORCE NERVEUSE ET LES PHÉNOMÈNES MERVEILLEUX

(*Suite et fin*)

V

Ce n est pas seulement dans l'atmosphère et dans les corps inorganiques que nous pouvons constater l'existence de cette force électrique, nous la retrouvons quelquefois dans les corps organisés, dans les corps vivants.

Nous avons déjà signalé ce fait : dans la Méditerrannée, dans le Nil, dans la mer des Indes, vivent des poissons munis d'un organe électrique, d'un lobe électrique qui remplit les fonctions de condensateur et d'accumulateur, et qui reste sous la dépendance de l'animal. Excité, irrité, menacé par ses ennemis, le poisson lance une forte décharge électrique qui peut engourdir ou tuer.

La raie électrique, le gymnote dont les décharges sont assez fortes pour renverser un cheval, le silure, le tétrodon, le mélapturure, etc., etc., sont chargés d'électricité.

On a observé, dit M. Fugairon, que l'organe électrique de ces poissons une fois chargé, peut conserver longtemps le pouvoir de fournir de l'électricité, car un fragment cubique détaché de l'organe donne, pendant vingt-quatre à trente heures une déviation constante d'un rhéomètre 24.000 tours.

Les expériences de Tarchanoff et de Reichenbach dont il serait trop long de donner ici l'explication, nous permettent de dire que le corps de l'homme projette aussi une petite quantité du fluide électrique, que, dans certains états nerveux, anormaux ou pathologiques, les décharges deviennent plus fortes; que nos actes intellectuels, volontaires, psy-

chiques sont accompagnés de phénomènes électriques cutanés, aussi bien que nos actes nerveux.

Ces observations ont une grande importance au point de vue de la télépathie.

Que ce dégagement d'électricité soit l'effet d'une liaison anatomique entre les centres nerveux de la sensibilité, de la volonté, de l'intelligence et les centres nerveux des glandes cutanées, ou que l'activité des glandes soit, au contraire, l'effet du dégagement de l'électricité, nous n'avons pas à nous en occuper, c'est une question de physiologie, ce n'est plus affaire de psychologie.

Ces rayons électriques se propageraient en ligne droite, d'après les expériences de Hertz, ils auraient, comme tous les corps lumineux, la propriété de se réfléchir, de se polariser, et de se réfracter

D'où nous pouvons conclure, sans sortir du domaine de la science positive et de l'expérience, que nous possédons en nous, dans notre organisme. une source de force ou de mouvement, de lumière et de chaleur, qui peut, dans certaines circonstances, sous l'influence de causes déterminées, mais encore naturelles, donner lieu, par exemple, à des phénomènes lumineux, à la périphérie et sur les contours extérieurs de notre corps.

D'après Fugairon, cette source d'électricité ne serait pas plus rare chez l'homme que chez les animaux.

« La cause psychique qui est en nous, (l'âme) ne produit. ni la chaleur animale, ni l'électricité animale: elle ne détermine, ni la translation de la matière, ni le mouvement d'association des molécules. Toute cela s'opère dans les êtres vivants par les mêmes causes et d'après les mêmes lois que dans le monde physique. Le principe de la conservation de l'énergie, du mouvement, qui régit la nature entière, se vérifie également chez les êtres organisés.

Mais, si la cause psychique ne produit pas le mouvement, elle le modifie, elle le dirige, suivant des idées, des usages, des émotions, des désirs, et c'est ce pouvoir directeur qui différencie surtout les phénomènes physico-chimiques des phénomènes vitaux.

Les mouvements électriques des êtres vivants sont donc dirigés comme tous les autres, tantôt d'une manière inconsciente, tantôt d'une manière consciente; ils peuvent être soumis à la volonté, ainsi que nous le vérifions à chaque instant, dans les contractions musculaires, comme nous l'avons vu dans les décharges extérieures des poissons électriques. C'est là uniquement ce qui fait tout le merveilleux des phénomènes dûs à l'électricité des êtres vivants. Supprimez dans ces phénomènes l'action de la cause directrice, et vous verrez qu'ils ne diffèrent pas ou presque pas des mêmes phénomènes dans les corps bruts. »

Que cette hypothèse ne fasse pas la part assez grande à la cause psychique qui est la forme du corps et le principe de sa vie, nous ne voulons pas nous en occuper en ce moment, mais ce qui nous paraît essentiel, c'est de bien constater qu'il existe en nous une source d'électricité, et que la cause psychique, c'est-à-dire l'âme, a la propriété de se servir de cette force, tantôt d'une manière consciente, tantôt d'une manière inconsciente, et de produire, dans certains cas, des phénomènes qui ont toutes les apparences du merveilleux.

Les faits que nous allons citer, justifient la théorie que nous venons d'exposer.

VI

Dans le *Progrès médical*, 1884, le Dr Féré, médecin en chef de Bicêtre, a consigné l'observation suivante :

« Les doigts de Mme N. une jeune dame de vingt-neuf ans, attirent les corps légers tels que fragments de papier, rubans, etc. Ses cheveux, non seulement donnent des étincelles au contact du peigne, mais sont des plus rebelles à cause de la tendance qu'ils ont à se redresser et à s'écarter les uns des autres; quand son linge est approché de sa peau, sur quelque partie du corps que ce soit, il se produit *crépitation lumineuse* et les vêtements adhérent fortement au corps. Cette adhérence est si intense qu'elle entrave les mouvements.

Lorsqu'on prie Mme N... de frotter une douzaine de fois avec ses deux mains une étoffe de laine ou simplement une ser-

viette étendue sur un meuble de bois, l'étoffe chargée d'électricité, adhère fortement au meuble, et on peut en tirer des étincelles d'un centimètre de longueur.

Cette apparente production anormale d'électricité varie. Mme N... produit des décharges plus intenses à la suite d'émotions morales vives; elle a remarqué que la crépitation s'exagérait, par exemple, lorsqu'elle venait d'entendre un morceau de musique qui l'avait vivement émue; le crépitement se manifestait alors sur tout le corps, mais particulièrement aux jambes, et provoquait une sensation de picotement des plus désagréables.

Les temps secs favorisent ces phénomènes électriques qui sont surtout intenses au moment des gelées : les temps humides ou brumeux produisent un effet contraire.

Mme N... est prévenue, quelquefois plusieurs jours d'avance, d'un changement de temps par les modifications de sa tension électrique, qui est nulle par les temps de pluie et de vent du Sud.

La tension extrême coïncide avec un état d'excitabilité très nettement apprécié par la malade qui est fort intelligente et se rend compte de tous les détails de sa situation.

Lorsqu'au contraire, sous l'influence de l'humidité de l'atmosphère, la tension diminue, il y a sensation de lassitude générale. D'ailleurs, lorsque Mme N... s'est déchargée, par le frottement, une partie du corps, elle éprouve comme un épuisement de cette partie, une fatigue pénible.

Il convient de remarquer que Mme N... a la peau extrêmement sèche, tellement, que ses jambes gercent au moindre froid.

Nous avons pu, à diverses reprises, nous assurer à l'aide de l'électromètre à boule de sureau que Mme N... est chargée d'électricité positive. »

VII

En 1846, une jeune fille de treize ans, Angélique Cottin, qui habitait le village de Bouvigny, dans le département de l'Orne, fut le sujet de phénomènes électriques extraordinaires et parfaitement constatés.

Une note, lue le 17 février, à l'académie des sciences, par Arago qui avait été témoin oculaire des faits, relève les faits suivants :

« J'ai vu deux fois, dit le Dr Tanchon, la jeune fille électrique. Une chaise que je tenais le plus fortement possible avec le pied et les deux mains, a été chassée au moment où elle s'y est assise. Une table à manger, d'une moyenne grandeur, et assez lourde, a été plusieurs fois poussée et déplacée par le seul fait du contact des vêtements. Une petite roue en papier, placée verticalement ou horizontalement sur son axe, reçoit un mouvement rapide par les émanations qui sortent du poignet et du pli du bras de cette enfant. Un canapé fort grand et fort lourd sur lequel j'étais assis a été poussé violemment jusqu'au mur, au moment où cette jeune fille est venue se mettre à côté de moi.

Une chaise fixée sur le sol par des personnes fortes, sur laquelle j'étais assis de manière à n'en occuper que la moitié, a été violemment arrachée de dessous moi, aussitôt que la jeune personne s'est assise sur l'autre moitié. Chaque fois que la chaise est soulevée, elle semble tenir aux vêtements de la jeune personne, elle la suit un instant et ne s'en détache qu'après.

Pendant le paroxysme, la jeune personne ne peut presque rien toucher avec la main gauche sans qu'elle le jette au loin comme si elle était brûlée ; quand ses vêtements touchent les meubles, elle les attire, elle les déplace, elle les renverse à son gré.

M. de Farémont qui habitait un château voisin de la chaumière d'Angélique, écrivait : « Lorsque j'emmenais l'enfant à Mamers et qu'elle rentrait le soir, tous ses meubles qui étaient imprégnés de son même fluide, semblaient ne former qu'un, avec elle ; sitôt qu'elle les approchait et les touchait, ils remuaient, frissonnaient ; pelles, pincettes, partout le mouvement était plus vif et plus violent[1]. »

Tous ces phénomènes qui nous paraissent prodigieux appartiennent cependant à l'ordre naturel ; ils relèvent de causes

1. Cité par M. de Rochas.

naturelles dont on pourra sans doute découvrir un jour la nature et le champ d'action. En effet, quand on plaçait Angélique sur une chaise isolée du sol par quatre verres, elles ne produisait rien, et les phénomènes recommençaient quand elle était en contact avec le sol. Quand on présentait deux petites boules de sureau ou de plume, elles étaient agitées, attirées, et parfois se séparaient par un mouvement de répulsion. Les phénomènes cessaient instantanément quand on plaçait la jeune fille sur du verre ou de la toile cirée, ou encore quand elle était sur la chaise sans que ses pieds fussent en contact avec le sol.

« Le célèbre magnétiseur Lafontaine raconte qu'en 1833 ou 1834, un de ses amis se rendit dans un village situé à deux lieues de Carcassonne, avec M. Berthe, professeur de physique au petit séminaire de cette ville, pour voir une jeune fille de huit ou neuf ans qui, à certains moments, par sa seule présence dans une cuisine, faisait danser toutes les casseroles, les pelles et les pincettes. Il y avait déjà six ou huit heures qu'ils étaient là, sans qu'il se passât rien. Ils partirent, croyant à une mystification, mais ils n'avaient pas fait cent pas qu'on les rappela.

« Ils revinrent en toute hâte et virent la jeune fille au milieu de la cuisine et toutes les casseroles sauter, danser ; les chenêts, les pelles, les pincettes, tout ce qui était en métal était en mouvement : même le feu, les tisons, les bûches, furent lancées au milieu de la cuisine. » (A. de Rochas.)

Des faits que nous venons de rapporter, il résulte : 1° Que l'on a constaté dans certains sensitifs l'existence d'une force analogue à celle qui a été observée dans certains animaux et dans la matière inorganique ; 2° que cette force présente des analogies frappantes avec l'électricité : 3° que dans certaines circonstances, elle produit de la chaleur, de la lumière et du mouvement ; 4° qu'elle est soumise dans l'homme à la direction d'une cause psychique, consciente ou inconsciente : 5° Qu'elle s'alimente par le contact avec le sol, et qu'on peut en isolant le sujet, faire cesser ces phénomènes. On la désigne sous le nom de force physico-chimique quand on la considère dans les corps bruts, et force vitale ou nerveuse, neurique,

quand on l'étudie dans l'organisme vivant. Cependant, les éléments qui la conditionnent et la loi qui la domine nous sont encore inconnus.

Mais, s'il est ainsi démontré que cette force naturelle est assez puissante pour produire du mouvement, déplacer des objets d'un poids considérable, manifester des actions attractives et répulsives, il ne serait pas prudent d'invoquer une cause préternaturelle, un esprit, pour expliquer certains phénomènes qui, tout d'abord, nous paraissent merveilleux.

Il faut cependant se défendre aussi d'une exagération contraire, et ne pas attribuer, comme on le fait trop souvent, par des conclusions absolument erronées, à cette force nerveuse, des phénomènes merveilleux qui trahissent incontestablement l'insuffisance de la cause naturelle et la présence du préternaturel.

En dehors de la philosophie et de la théologie, l'observation purement externe. expérimentale et scientifique nous conduit à ces conclusions, formulées après de longues études, par Oxon, le savant physicien anglais :

1° Il existe une force qui opère au moyen d'un type spécial d'organisation humaine, et qu'il convient d'appeler *force psychique*.

2° Il est démontré qu'en certains cas, cette force est gouvernée par une intelligence.

3° Il est prouvé que cette intelligence *est souvent autre que celle de la personne ou des personnes au moyen desquelles elle agit.*

4° Cette force ainsi gouvernée par une intelligence extérieure, manifeste parfois son action — indépendamment d'autres modes — en écrivant des phrases cohérentes sans l'intervention d'aucune des méthodes connues pour écrire.

5° L'évidence de l'existence de cette force ainsi gouvernée par une intelligence repose sur :

a) L'évidence de l'observation des sens.

b) Le fait qu'elle se sert souvent d'une langue inconnue du psychique.

c) Le fait que la matière traitée est fréquemment supérieure aux connaissances du psychique.

d) Le fait qu'il est démontré impossible de produire ces résultats par la fraude dans les conditions où ces phénomènes sont obtenus.

e) Le fait que ce phénomène spécial est produit, non seulement en public et par des personnes payées, mais en particulier, et sans la présence d'aucune personne étrangère au cercle de la famille.

Il nous suffit de constater ces conclusions scientifiques qui nous laissent au seuil du monde invisible et qui nous permettent d'affirmer *scientifiquement*, malgré les dénégations des positivistes et des matérialistes, la présence et l'action d'un autre agent, d'une autre cause intelligente, en un mot, d'un Esprit dont nous demanderons la connaissance et l'explication à la théologie.

Élie Méric.



CRISES HYSTÉRIQUES ET CRISES DÉMONIAQUES

Les théories naturalistes par lesquelles on cherche à expliquer les phénomènes de la possession démoniaque peuvent se ramener à trois :

Les uns assimilent l'état de possession à un état d'hypnose; ils font de l'exorcisme religieux une variété d'hypnotisme. Nous avons, dans un précédent article paru ici même (décembre 1904), écarté cette explication et montré les différences essentielles qui séparent l'exorcisme de l'hypnotisme.

Une seconde théorie rapproche la crise démoniaque des crises hystériques. Le possédé ne serait qu'un simple hystérique, et l'état de « possession manifestée » ne proviendrait que de l'attaque aigüe de son mal.

Enfin une troisième explication naturaliste — et de beaucoup la plus forte et la plus compréhensive, — traite la possession de névrose à idées subconscientes : cet état proviendrait d'une désagrégation psychologique du moi, aboutissant au dédoublement de la personnalité. C'est la thèse exposée avec une remarquable finesse d'analyse et une science profonde d'observation par M. Pierre Janet dans son ouvrage l'*Automatisme psychologique*.

Nous examinerons, en cet article, la seconde théorie, et nous espérons démontrer l'erreur que commettent ceux qui prétendent identifier la « crise démoniaque » et la « crise hystérique ».

I

Cette identification a été soutenue par plusieurs savants, et, malgré que les mieux informés se soient tournés vers d'autres explications qui leur ont paru plus satisfaisantes, on peut

dire néanmoins qu'elle est actuellement encore l'opinion courante parmi ceux qui rejettent le préternaturel.

Nous en trouvons l'énoncé sous la plume de M. Ch. Richet : « Si nous appelons indifféremment ces attaques accès démoniaques ou accès d'hystéro-épilepsie, c'est que pendant longtemps on a cru que les démons étaient les agents réels, vivants, qui provoquaient ces phénomènes morbides effrayants. Les symptômes sont tout à fait les mêmes, et il suffit de lire la description de l'attaque démoniaque d'autrefois pour reconnaitre qu'elle est absolument identique à l'accès hystéro-épileptique d'aujourd'hui[1]. »

Voilà clairement exprimée l'identification de la crise démoniaque et de la crise hystérique. Et pour qu'on ne s'imagine pas, qu'à côté de la crise hystérique, il pourrait peut-être exister une autre crise différente et qui serait vraiment démoniaque le même auteur ajoute :

« Le fait est que personne parmi les gens sensés n'admet plus l'intervention du diable dans les affaires humaines. L'observation médicale, patiente et sagace a pu déjouer toutes les ruses de satan, et montrer que dans le délire effrayant des hystériques, dans leurs imprécations, leurs contorsions, leurs mouvements convulsifs, il y a un ordre secret, une série nécessaire et fatale, qu'on retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique. Les symptômes qu'ont présentés les Ursulines de Loudun, les religieuses de Louviers, les démoniaques exorcisées dans les églises, sont les mêmes symptômes qu'on voit journellement chez les hystériques enfermées à la Salpêtrière[2]. »

Nous verrons quelles lacunes surprenantes d'observation vis à vis des phénomènes qui surviennent dans les exorcismes révèle cette identification des symptômes manifestés chez les hystéro-épileptiques et chez les démoniaques exorcisés ; pour l'instant, nous constatons simplement l'affirmation doctorale et absolue qui pose comme un dogme cette identification.

1. *Les démoniaques d'aujourd'hui et les démoniaques d'autrefois*, dans la *Revue des deux Mondes*, 1er janvier et 15 février 1880.
2. *Ibid.*

Pour beaucoup, en effet, c'est un véritable « dogme ». Et la rigide inflexibilité de ce dogme ne laisse pas que de gêner parfois la liberté d'esprit et l'indépendance de jugement nécessaires pour toute observation impartiale. Nous en trouvons un exemple dans un travail du docteur L. H. Petit[1], qui relate une épidémie de possession diabolique survenue à Verzegnis, dans la province de Frioul, en Italie. Nous n'examinons point le fond de ces cas de possession ni leur réalité, mais nous remarquons que, dans son article, l'auteur s'attache particulièrement à mettre en évidence les symptômes hystériques, qu'il déclare se rencontrer chez tous les possédés de Verzegnis; il ne peut cependant, et cela éveille quelques doutes, relater de grandes attaques, ni même d'accès convulsifs bien caractérisés chez tous les malades. Il atténue ou laisse dans l'ombre certains phénomènes d'ordre intellectuel, qui ne cadrent pas parfaitement avec l'hystérie.

Ce parti pris, ce « préjugé » d'expliquer le cas par l'hystérie le pousse à une contradiction, qu'il n'a pas l'air de soupçonner, et qui ébranle quelque peu la confiance en sa thèse. Féru de documentations, il nous donne les mesures des crânes des malades dont « la capacité était, chez 5 sur 12, inférieure à la moyenne ». Il constate aussi que « presque tous les habitants savent lire, mais pour la plupart l'instruction se borne là, et l'éducation est à peu près nulle ». En un mot, ce sont des personnes bornées, d'une instruction toute rudimentaire, et ne connaissant rien en dehors du cercle étroit de leurs relations ordinaires. Or, ces ignorantes, dans leurs accès, « parlaient, quoique mal, la langue italienne, plutôt que leur dialecte de Frioul... Le chapelain de Chiaisis (hameau de Verzegnis) affirmait même que toutes paraissaient comprendre le latin, parce que dans leurs apostrophes et leurs blasphèmes, elles continuaient le sens et la phrase des versets latins qu'il leur lisait. Mais, sans nier le fait, on peut admettre que la surexcitation de leur esprit éveillait en elles le souvenir de leur éducation religieuse antérieure, ce qui paraît la manière la plus simple d'expliquer le phénomène ». On remarquera les restrictions dont

1. *Une épidémie d'hystéro-démonopathie*, dans la *Revue scientifique*, 10 avril 1880.

l'auteur enveloppe l'énoncé de ce fait, sans le nier ; mais comment peut-il parler « d'éducation religieuse antérieure », c'est-à-dire, dans l'espèce, d'instruction latine — car, à moins de nier complètement le fait, il faut admettre qu'elles avaient quelques notions latines, — lui qui, quelques lignes plus haut, a affirmé que ces personnes étaient dépourvues d'instruction, que leur capacité crânienne était « inférieure à la moyenne », qu'elles savaient peut-être lire, mais que toute leur science se bornait là ? Cette « manière la plus simple d'expliquer le phénomène » ne s'accorde guère, il faut l'avouer, avec la logique.

On saisit là sur le vif le procédé défectueux de l'auteur : il regarde comme un dogme indubitable l'identification de la crise démoniaque et de l'hystérie, et, enserré dans cette formule il glisse sur les phénomènes gênants pour la thèse, il appuie jusqu'à l'exagération sur les autres phénomènes favorables à cette thèse, et alors, après ces sélections et ces éliminations arbitraires, il conclut triomphalement : ces crises démoniaques ne sont que des crises d'hystérie. Cette façon de solliciter les faits et d'écourter les observations peut dénoter des talents d'artiste ; elle n'a rien de scientifique.

Ce même procédé, ce même retrécissement du champ d'observation provenant de principes adoptés à priori, se retrouve dans un autre ouvrage important : *Les démoniaques dans l'art*, dans lequel les auteurs, Charcot et P. Richer, se proposent de démontrer l'identification de la crise démoniaque et de l'attaque hystérique.

Ces auteurs ont recueilli, d'après quelques tableaux de peintres célèbres, les phothographies de démoniaques en état de crise. Ils signalent les yeux hagards, les gestes désordonnés, la physionomie hébétée, les convulsions, les crispations de rage, tout le cortège des symptômes effrayants que les artistes se sont plu à reproduire dans leurs personnages : et puis, à côté, ils montrent les mêmes horrifiques représentations d'après les scènes photographiées sur le vif à la Salpêtrière : et ils prononcent : Voyez, les phénomènes sont identiques.

En vérité. pareil raisonnement, s'il n'était soutenu par des noms qui jouissent d'un certain prestige, ne mériterait pas la discussion. Quel rapport entre les représentations fantaisistes et arbitraires d'un peintre, et l'ensemble des phénomènes complexes permettant de conclure à la possibilité d'une possession démoniaque? Est-ce que les portraits d'hommes ivres n'offrent pas parfois aussi beaucoup de ressemblance avec les photographies d'hystériques? Ira-t-on conclure à l'identité des phénomènes? Quand Rubens peignait son démoniaque, reproduisait-il des scènes vues, ou ne donnait-il pas plutôt libre carrière à sôn imagination pour retracer les traits que l'opinion populaire de son temps attribuait aux démoniaques? Et dès lors quelle base pour un raisonnement et pour une observation scientifique. peut-on trouver dans le tableau du grand peintre? Et d'ailleurs les toiles peuvent-elles reproduire les phénomènes d'ordre intellectuel, qui, nous le montrerons, sont d'une bien plus grande importance que les phénomènes physiques, quand il s'agit de crises démoniaques?

Les auteurs des *Démoniaques dans l'art* en voulant trop prouver, n'ont rien prouvé; ils ont seulement démontré combien les idées préconçues peuvent paralyser dans leurs observations les esprits même les mieux doués et les plus perspicaces pour d'autres expériences.

II

Ce qui précède est suffisant pour démontrer que, chez beaucoup, l'identification de la crise démoniaque et de l'hystérie est pleinement et presque aveuglément admise.

Évidemment, les crises hystériques dont il s'agit sont les attaques de la grande hystérie; c'est bien à celle-ci, d'ailleurs, que les savants, que nous avons cités, assimilent les crises démoniaques. La perte de conscience, les hallucinations etc... qui forment les éléments de rapprochement entre l'hystérie et la crise démoniaque, supposent nécessairement la grande névrose à son état aigu, celle que Charcot a nommée l'hystérie épileptiforme, ou hystéro-épilepsie.

Résumons donc l'ensemble des symptômes et des formes caractéristiques de cette hystérie épileptiforme, d'après les savants mêmes qui veulent lui assimiler la crise démoniaque.

En dépit de tout ce que peut offrir de bizarre et de déconcertant l'attaque hystéro-épileptique, les patientes et sagaces observations des médecins ont cependant découvert des lois, un ordre et une régularité, qui permettent de se reconnaître avec certitude dans ces crises, et d'en prévoir même les phases et les détails. C'est ce que remarque M. Ch. Richet :

« J'ai hâte d'arriver à la description des symptômes qu'on pourrait appeler *démoniaques*, et qui constituent la grande attaque d'*hystéro-épilepsie*. Il n'est peut-être pas de spectacle plus effrayant que celui de ces accès démoniaques. Le corps est agité de tremblements et de secousses violentes. Tous les muscles sont contractés, tendus au point qu'on les croit toujours sur le point de se rompre. Des bonds prodigieux, des cris et des hurlements épouvantables, des vociférations confuses, des contorsions inouïes qu'on n'aurait jamais supposé une créature humaine capable de faire, tel est le hideux tableau que présente une hystérique lorsqu'elle est en proie à une attaque... Cependant à mesure qu'on étudie de plus près les attaques d'hystérie épileptique, on s'aperçoit que malgré ce désordre violent, la maladie présente des périodes régulières, bien distinctes. Rien n'est livré au hasard. Chaque symptôme, quelque désordonné qu'il paraisse, se manifeste à son heure avec une régularité, je dirais presque une ponctualité surprenante[1]. »

D'après Charcot et les spécialistes qui ont décrit l'attaque de la grande névrose, cette attaque se divise en trois périodes successives et caractéristiques. Elle est d'abord précédée de symptômes divers qui annoncent la crise plus ou moins longtemps à l'avance. Ce sont des malaises, toujours les mêmes pour la même personne, et désignés sous le nom d'aura. C'est surtout la *boule hystérique* ainsi appelée parce que le malade éprouve la sensation d'une boule qui, partant de l'abdomen, monte jusqu'à la gorge, en provoquant des

1. Ch. Richet, article cité.

constrictions très pénibles et des suffocations. Puis survient l'attaque.

La première période, dite période *épileptiforme*, est un accès brusque qui prive de l'usage des sens. Le malade perd connaissance; les muscles sont contracturés.

Puis surviennent aussitôt des convulsions désordonnées, qui ont fait donner à cette seconde période le nom de période *clownique*. Le malade fait des bonds, gesticule, exécute des contorsions inimaginables. Une des attitudes fréquentes de cette gymnastique effrayante est la position en arc de cercle : le malade ne repose plus que sur la pointe des pieds et la tête ramenée en arrière, le corps formant une sorte de pont. La durée de cette période est très variable ; dans la majorité des cas, elle oscille entre dix et trente minutes; mais elle peut être beaucoup plus longue.

Quand ces désordres cessent, le malade entre dans la période *hallucinatoire*; c'est la phase des attitudes passionnelles et des délires. La physionomie exprime avec une mimique parfaite la joie, ou la crainte, ou l'étonnement, en un mot toute la gamme des sentiments et des impressions. Ces hallucinations se reproduisent pour chaque malade d'une manière identique, et se succèdent avec une régularité qui permet d'en prédire la fin, si l'on a déjà assisté à une attaque de la même personne. Pendant cette phase, dit M. P. Richer, « la malade est complètement distraite du monde extérieur, et insensible à toutes les excitations. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne sent rien. Rien de ce qui se passe en dehors d'elle ne saurait influencer son délire ». A la suite de cette mimique, ou parfois en même temps, survient le délire, pendant lequel le malade parle sur les sujets les plus divers, mais toujours dans le demi-rêve d'hallucination. Peu à peu, enfin, la crise prend fin, et le malade revient à son état normal.

Tels sont les phénomènes bien marqués et très caractéristiques, dont la « série nécessaire et fatale se retrouve toujours pour peu qu'on veuille en faire une étude méthodique ».

Or, dans l'accès démoniaque, observé dans les exorcismes, ***la plus grande partie de ces phénomènes, et parfois tous, font***

défaut. Si surprenante que puisse paraître notre affirmation, elle est cependant conforme aux plus rigoureuses observations, que nous allons résumer.

III

Dans ces trois périodes qui se succèdent durant l'attaque hystérique, on peut remarquer que les deux premières affectent le corps, et la dernière les facultés intellectuelles et morales du sujet. Or, la crise démoniaque, provoquée par un exorcisme, ne s'accompagne d'aucun des symptômes physiques de l'attaque hystérique. On n'y rencontre — et les observations reposent sur un grand nombre de cas et ont été prises sur plusieurs personnes différentes, — ni aura, ni spasmes de boule hystérique, ni période épileptiforme, ni période clownique ou convulsive.

Le jour indiqué, la personne regardée comme possédée arrive pour l'exorcisme. Il en est qui se présentent très calmes, causant avec les personnes présentes de choses et d'autres. Assis au moment où le prêtre commence les prières du rituel, ils s'unissent à ces prières; si l'on récite les litanies, ils répondent même avec les assistants. Bientôt, subitement et sans transition, sans aucun signe précurseur donné par la personne, l'irruption démoniaque s'opère, l'état de possession est manifesté. On le reconnait, d'abord parce que la perte de conscience est totale chez le sujet; puis, dans son attitude et ses jeux de physionomie se révèlent plusieurs indices que reconnaissent facilement ceux qui ont déjà été témoins de cette transformation. D'ailleurs des gestes ou des paroles ne tardent pas à révéler suffisamment que ce n'est plus la personne à son état normal qui parle et qui agit. Mais encore une fois, le changement s'est fait avec instantanéité, comme pour la feuille d'un livre qu'on tourne.

Cette perte de conscience se fait sans aucune souffrance ; et tandis que l'hystérique au moment de la période épileptiforme tombe privé non seulement de conscience, mais de tout usage des sens, au moins pour un certain temps, la personne qui entre en état de crise démoniaque perd simplement sa

personnalité normale, immédiatement remplacée par une autre personnalité qui se substitue à elle, sans syncope, sans arrêt appréciable de manifestation d'intelligence et d'attention. Voilà une différence essentielle entre l'entrée en crise démoniaque et le début de l'attaque hystérique.

De plus, tandis que la crise hystérique commencée suit son cours régulier, l'exorciste peut, à sa volonté — le fait a été observé un nombre de fois illimité — prolonger ou raccourcir la durée de la crise démoniaque; c'est lui qui met fin à cette crise en terminant l'exorcisme, et il le peut faire aussi bien au bout de dix minutes qu'au bout de deux ou trois heures. Rien, ni dans l'apparition, ni dans l'évolution de la crise démoniaque, qui ressemble à l'apparition et à l'évolution fatale de l'attaque hystérique.

Rien non plus qui rappelle la période clownique ou convulsive. Ici, nous allons peut-être étonner beaucoup de lecteurs, qui se représentent une scène d'exorcisme comme une scène de contorsions violentes, de convulsions horribles, d'accès de rage, accompagnée de tout le cortège de descriptions plus ou moins terrifiantes détaillées par des auteurs — et des savants, hélas! — qui n'ont jamais vu ce qu'ils ont écrit à ce sujet. Qu'il y ait des exorcismes provoquant ces scènes, c'est possible. Mais un très grand nombre d'exorcismes n'offrent rien de semblable, et c'est un fait indubitable que, dans la plupart de ceux dont nous avons recueilli les observations, on n'a rencontré aucune convulsion. Les témoins ont vu des gestes de colère, mais de colère motivée; et ces gestes ne faisaient que traduire un état d'esprit très compréhensible; ils étaient intelligents : rien de convulsif. De même pour les paroles, les réponses, toute l'attitude.

Jamais ni bonds nerveux, ni arc de cercle, ni gymnastique plus ou moins désordonnée. Toujours les témoins se sont trouvés en présence d'une intelligence et d'une volonté merveilleusement maîtresses d'elles-mêmes, et dont toutes les paroles, tous les gestes, tous les actes étaient raisonnés. Et cela depuis le commencement jusqu'à la fin.

Où retrouve-t-on, dans cette scène, la période clownique et convulsive?

Quand les pauvres hystériques reviennent à eux-mêmes après leurs attaques, ils ont besoin souvent de plusieurs jours pour se remettre de l'épuisement et de l'affaissement dans lesquels les plongent leurs terribles crises. Quand l'exorcisme est terminé, la personne, aussi calme et aussi tranquille qu'à son arrivée, retourne chez elle, à pied au besoin, comme si rien ne s'était passé, après une séance de plusieurs heures.

N'est-ce pas suffisant, déjà, pour conclure que, les phénomènes physiques caractéristiques de l'attaque hystérique faisant défaut dans les crises démoniaques provoquées par les exorcismes, on ne peut classer ces crises démoniaques parmi les crises hystériques.

IV

Passons aux phénomènes qui affectent les facultés intellectuelles chez les hystériques, au moment de leurs attaques, et qui constituent la période dite hallucinatoire.

Il faut d'abord remarquer que cette période suit les deux autres, et ne paraît qu'après elles, à son rang, puisque chaque symptôme « se manifeste à son heure avec une régularité, je dirais presque une ponctualité surprenante ». (M. Ch. Richet). Ainsi les hallucinations hystériques termineront, mais ne commenceront pas la crise. Mais, dans la crise démoniaque, qui survient au cours d'un exorcisme, les phénomènes convulsifs et les symptômes des deux premières périodes de l'attaque hystérique faisant défaut, il est impossible de dire qu'une période hallucinatoire suit l'évolution de la crise et la termine. En supposant que l'état second, dans lequel entre l'exorcisé puisse recevoir le nom d'état hallucinatoire, on ne peut tirer qu'une conclusion, c'est que à eux seuls, les hallucinations et les délires constituent la crise démoniaque.

Mais, alors, nous sommes bien loin, il faut l'avouer, des tableaux de scènes démoniaques que nous donnent Charcot et ses disciples. Pour eux, les phénomènes physiques, convulsions, contractions, etc., forment l'élément primordial, essentiel, et on peut même dire exclusif, sur lequel ils se basent pour expliquer et cataloguer le terrible

mal que la crédulité de nos pères attribuait à l'influence des mauvais esprits.

Leur diagnostic est fondé sur l'observation de ces seuls symptômes physiques, et, la plupart du temps, ils omettent les observations des symptômes et des phénomènes intellectuels.

Et cela suffit, en effet, s'il s'agit seulement d'hystérie. Mais si à côté de ces phénomènes physiques — et comme nous l'avons dit, à la place de ces phénomènes physiques qui font défaut — se déroulent des phénomènes affectant les facultés intellectuelles, peut-on les négliger et les passer sous silence? A en croire les savants cités, on pourrait s'imaginer que les auteurs anciens, qui ont traité des questions de possession, n'ont décrit que des symptômes physiques, et n'ont rapporté que des phénomènes ayant leur siège dans le corps des malades. Pourtant si au lieu de consulter et de citer, parmi ces auteurs anciens, ceux qu'on pourrait appeler « les romanciers » de la possession démoniaque, ces savants avaient étudié soit simplement le Rituel romain, soit les auteurs traitant de la possession *ex professo*, ils auraient constaté que les phénomènes intellectuels jouissaient dans ces écrits d'une importance beaucoup plus grande que les phénomènes physiques. Ils auraient pu lire, par exemple, dans l'ouvrage de Thyrée, *de Dœmoniacis* (écrit à la fin du dix-septième siècle), que les symptômes de convulsions auxquels nos modernes docteurs prêtent un rôle si exclusif dans le diagnostic des crises démoniaques, étaient relégués parmi les symptômes secondaires et douteux. Que le peuple, en voyant une crise hystérique se produire sous ses yeux étonnés, se soit écrié : voilà un possédé! c'est très possible : cela eut lieu certainement, comme d'ailleurs de nos jours ont lieu des confusions et des erreurs de la part d'ignorants.

Mais il ne s'agit pas de savoir ce que le peuple — qui n'était point juge en dernier ressort dans la matière, — a pu dire ou penser: il s'agit de savoir à quels cas les représentants officiels de l'Église attribuaient un caractère démoniaque, sur quelles garanties ils s'appuyaient, et quels symptômes ils réclamaient. Or, d'après les écrits autorisés, et remontant à

plus de deux siècles, nous constatons que les symptômes physiques ne jouissaient que d'un crédit secondaire dans les appréciations des représentants de l'Église, tandis que les phénomènes d'ordre intellectuel étaient considérés comme beaucoup plus caractéristiques, A lire Charcot et ses disciples, c'est l'inverse qu'on croirait vrai. Ce point d'histoire mérite d'être retenu.

Laissant de côté les auteurs anciens, il ressort d'observations récentes que, dans des crises démoniaques étudiées dans des exorcismes, on ne constate habituellement, à l'exclusion des symptômes convulsifs, que des phénomènes d'ordre intellectuel, et des actes produits par une volonté en pleine possession d'elle-même.

Ces phénomènes d'ordre intellectuel à la différence des hallucinations hystériques auxquelles on voudrait les assimiler, commencent et se terminent pendant l'exorcisme, à la volonté de l'exorciste. S'il y a résistance de la part de l'exorcisé en état de crise, cette résistance ne cesse pas d'être consciente et raisonnée. — Dans l'attaque hystérique, au contraire, les hallucinations ont un caractère d'évolution fatale sur laquelle personne n'a de prise. Les témoins qui entourent la malade essaient en vain de lui démontrer l'erreur de ses délires, de lui prouver qu'elle est le jouet d'une illusion, de faire cesser ce cauchemar, l'hallucination persiste, suit son cours, et ne se termine que d'elle-même à la fin de son évolution.

Dans la crise démoniaque, la seconde personnalité (ou le démon manifesté), entre en communication avec les personnes présentes, peut tenir des conversations sur toutes sortes de sujets, répond, questionne, soutient des dialogues. On se trouve manifestement en face d'une intelligence lucide, capable de raisonner, et de suivre les discussions, variant ses réponses et ses réflexions, ayant parfois des répartie surprenantes. C'est la liberté d'allure, la spontanéité et la variété d'impressions, telles qu'on les rencontre chez tout être raisonnable en face d'un interlocuteur. — Cela ressemble peu, certes, aux attitudes figées ou aux impressions stéréotypées des hallucinées hystériques. Non seulement celles-ci sont

transportées, par leurs délires, dans un monde irréel et imaginaire, mais elles ne peuvent entrer en communication avec les personnes et les réalités qui les entourent; elles ne les voient qu'à travers leurs rêves. « En général chaque démoniaque (lisez : chaque hystérique), écrit M. Ch. Richet, a une forme de délire qui lui est propre, de sorte que les divers accès se ressemblent toujours chez la même hystérique. L'ordre dans lequel les hallucinations ont lieu n'est pas modifié et pour peu qu'on ait déjà assisté à quelques accès subis par la même malade, on peut prévoir la fin de son attaque par la nature de ses hallucinations[1] ». Ainsi, fixité des délires d'un côté, et variété des propos et des attitudes de l'autre côté. Nous avons déjà cité cette remarque d'un autre auteur : « La malade est complètement distraite du monde extérieur et insensible à toutes les excitations. Elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle ne sent rien. Rien de ce qui se passe en dehors d'elle ne saurait influencer son délire ». Ainsi fatalité dans l'évolution d'un côté, liberté dans le commencement la marche et la fin de la crise, selon la volonté de l'exorciste, de l'autre côté. Peut-on fournir des différences plus tranchées et des oppositions plus nettes? L'exorcisé se comporte d'une manière diamétralement opposée à l'hystérique en état de crise ; et pour les assimiler l'un à l'autre, il faut que l'on n'ait jamais observé une crise démoniaque survenue dans un exorcisme.

Nous nous bornons, en ce moment, à faire ressortir les différences qui séparent les deux crises, sans apporter, comme nous le ferons plus tard. des faits plus ou moins extraordinaires survenus dans ces crises démoniaques. La simple étude des phénomènes ordinaires et habituels dans ces crises suffit, comme on en peut juger, pour différencier essentiellement la crise démoniaque de la crise hystérique.

Comprenant qu'il est difficile de soutenir l'assimilation entre la crise démoniaque et l'attaque hystérique, et abandonnant cette première théorie, les mieux avisés se rejettent dans des théories savantes et subtiles sur la désagrégation

1. Ch. Richet, art. cité.

psychologique, le dédoublement de la personnalité, les idées subconscientes... Leur théorie, que nous examinerons dans un prochain article, prouve au moins que l'assimilation de la possession à l'hystérie proprement dite est à leurs yeux une explication insuffisante. Et ces autres incroyants fortifient ainsi indirectement la thèse que nous venons d'établir.

C. Boismorand.

L'ALCHIMIE

(*Suite et fin.*)

Une autre opinion que saint Thomas (il en fit l'objet d'une expérience) partageait avec les alchimistes, était que les métaux pouvaient bien être formés tous de soufre et de mercure.

Enfin un procédé de pratique familier aux alchimistes et qui s'accordait avec leur habitude d'assimiler le grand œuvre à l'opération qui donne la vie, consistait en l'emploi d'ustensiles imitant les formes organiques et les moyens apparents que la nature met en œuvre. De ces formes la plus familière, la plus reproduite et celle qui se prêtait le mieux, avec le plus de vraisemblance au dessein des opérateurs fut celle de l'œuf. Les matériaux du grand œuvre, étant enclos dans un vase en forme d'œuf *hermétiquement* scellé, il ne restait plus qu'à couver cet œuf pour imiter tout à fait la nature et pour attendre un résultat analogue à celui dont elle donne l'exemple. En conséquence l'*œuf philosophique* des alchimistes était disposé dans un fourneau qu'on appelait *athanor* construit de telle sorte qu'on pût le chauffer sans discontinuité pendant des jours, des semaines, des mois et même des années à une chaleur douce comme celle qui convient à l'incubation.

Des matras, des creusets de formes diverses portaient le nom de *matrice*. On supposait aux produits mêlés dans ces opérations des différences de sexe et on en exprimait l'idée en termes énigmatiques dont le sens était réservé aux adeptes. Ces idées survécurent au moyen âge. En des temps plus proches des nôtres on rencontre des œuvres intitulées *Le mariage de Mars et de Vénus*, pour décrire une opération où entrent le cuivre (métal de Vénus), et le fer (Mars), ou *les nopces chimiques*, etc... Dans le détail des opérations on arrivait ainsi

à des obscurités complètes. L'alchimiste anglais Riples écrivait :

Il faut commencer l'œuvre au soleil couchant, lorsque s'unissent dans l'esprit de vie le mari rouge et l'épouse blanche, pour vivre dans l'amour et dans la tranquillité, dans une proportion exacte d'eau et de terre. De l'occident avance-toi à travers les ténèbres vers le septentrion; altère et dissous le mari et la femme, entre l'hiver et le printemps; change l'eau en une terre noire et élève-toi, à travers des couleurs changeantes, vers l'est, où apparaît la pleine lune. Après le purgatoire apparaît le soleil blanc et radieux, comme tout l'été après l'hiver, le jour après la nuit. La terre et l'eau, se changent en air, l'obscurité disparaît, la lumière est faite. L'occident c'est le commencement de la pratique : l'orient celui de la théorie, entre les deux se trouvent le principe de la destruction.

L'auteur à qui nous empruntons la citation conjecture que ce rébus décrit peut-être l'opération qu'on nomme aujourd'hui la coupellation [1]. Nous nous demandons, nous, si ce langage signifie quelque chose de réel, quel horrible galimatias devaient être les œuvres d'alchimie qui ne signifiaient rien du tout! Celles dont les auteurs décrivaient des expériences vaines dont rien ne devait rester!... De toutes ces vues, de toutes ces rêveries de toutes ces tentatives sortirent d'innombrables manipulations qui ne faisaient pas découvrir aux alchimistes ce qu'ils cherchaient mais qui ont fait découvrir à plusieurs d'entre eux ce qu'ils ne cherchaient, pas. Dans le nombre de ces résultats imprévus se sont trouvées plus d'une fois des choses utiles, et c'est ainsi que la chimie est sortie des désillusions de l'alchimie en lui empruntant une grande quantité de matériaux. Quand les travailleurs ont cessé de de courir après la chimère pour expérimenter sur la nature dans le seul but de la connaître, quand ils ont oublié les théories et les rêves pour s'en tenir aux réalités de l'expérience, la chimie s'est, aussitôt constituée à l'état de science, telle que nous la voyons aujourd'hui et n'a cessé de progresser.

Faut-il raconter les légendes de l'alchimie? les transmuta-

1. M. Landrin, ingénieur des mines. *Traité de l'or.*

tions qui furent bien réalisées mais dont le secret est aujourd'hui si malheureusement perdu? L'espace nous manque; mais il est aisé de concevoir qu'une foule d'alchimistes n'aient pas cherché le grand œuvre durant plusieurs siècles, que l'histoire ou légende ait pu dire que quelques uns ont réussi. Il existe en ce sens un certain nombre d'anecdotes[1].

A plus forte raison n'entamerons-nous pas l'histoire bien plus longue encore, l'histoire sans fin des tromperies dont l'alchimie devait être l'occasion si facile. En 1785, à Munich, Cagliostro faisait encore des dupes avec l'œuf philosophique. Il en fit d'autres en France avec des apparences de transmutation. Un autre aventurier qui se disait comte de Saint Germain possédait à la même époque l'art d'accroître le volume des pierres précieuses. Mais au beau temps de l'alchimie les malheureux à qui le cri public fit la réputation de posséder la pierre, et qui eurent la faiblesse de le laisser croire, furent quelquefois victimes de leurs mensonges. Attirés et flattés par les princes crédules et cupides, mis en demeure de faire de l'or, acculés à l'impuissance, ils voyaient la déception du protecteur se changer en colère. Les cachots, les mauvais traitements, les supplices succédaient aux faveurs. Cette fin malheureuse des faiseurs d'or et des magiciens fut observée principalement en Allemagne. Ces tragiques histoires qui ressemblaient à celles des sorciers devaient éveiller chez les populations qui en furent témoins une réflexion qui ne corrigea pourtant personne : comment ces hommes si redoutés la vieille, si adulés, qui commandent aux esprits ne pouvaient-ils plus rien pour se sauver eux-mêmes? Comment cet homme qui sait le secret de tracer un cercle magique, d'y inscrire quelques signes et de prononcer quelques paroles qui suffisent pour opérer des prodiges, a-t-il perdu tout son pouvoir au moment d'en user pour se soustraire à une mort affreuse?

Faut-il enfin rappeler la proverbiale infortune de l'alchimiste dont le patrimoine est parti en fumée, et qui, maintenant vieilli, misérable, est devenu l'objet de la dérision

1. Nous en avons cité ailleurs quelques unes choisies parmi les plus démonstratives. V. *Peril occultiste*, chap. XI.

publique. Son histoire se résumait en un dicton juste et concis: *Alchimia scientia est cujus initium laborare, medium mentiri et finis mendicare.*

Cornelius Agrippa mort de misère en 1535 après avoir éprouvé toutes les désillusions des sciences occultes avait passé ses derniers jours à se repentir et à maudire son erreur. Il dénonçait les alchimistes comme des fous manifestes. Et l'alchimiste Pénot, rongé de vermine, à sa dernière heure, sur un lit d'hôpital, en 1617, après avoir dépensé une fortune considérable à souffler du charbon, souhaitait à ses pires ennemis, comme une suprême et comique vengeance, que Dieu permît qu'ils devinssent alchimistes!

Ces exemples fameux, qui ne sont pas les seuls, n'ont corrigé personne par ce que le cœur humain n'est jamais las d'illusions ni d'espérance. Les modernes, les contemporains cherchent toujours la pierre et chauffent l'œuf philosophique dans un athanor perfectionné. Ils trouvent dans la science des motifs nouveaux : les métaux sont-ils définitivement des corps simples? L'or ne sera-t-il pas quelque jour décomposé? Ou bien ne trouvera-t-on pas qu'il entre lui-même dans la composition d'un autre métal? Plusieurs de ces corps supposés simples ne sont-ils pas isomères entre eux, c'est-à-dire plusieurs d'entre eux ne sonts ils pas composés d'identiques atomes disposés seulement dans un ordre différent? Ne saura-t-on pas demain que l'or est isomère avec tel autre métal dont il se rapproche plus ou moins par des propriétés semblables? Et ces isomères ne seront-ils pas bientôt transformables les uns en les autres? La science officielle reste indécise et prudemment muette devant ces hypothèses. On pense que tout cela peut se faire si on réfléchit que la chimie, depuis un siècle, nous a donné des étonnements plus grands que ne seraient ceux-là.

IV

L'alchimie occulte

Nous citions il y a un moment le vieux proverbe *alchimia ars est sine arte, cujus principium est laborare, medium mentiri et finis mendicare.* C'était vrai jadis et nous croyons que ce l'est encore aujourd'hui. Cependant il parait que ce soit inexplicable. Pourquoi mentir après avoir travaillé de bonne foi? Pourquoi ne pas convenir de bonne grâce de la déception dont tout le monde est témoin? *Mendicare*? Qui donc oblige l'alchimiste à en venir là? Les maitres de la science leur conseillaient jadis de ne se mettre à l'œuvre que s'il possédait assez de ressources pour attendre patiemment le succès. Les maitres d'aujourd'hui persistent dans ce bon conseil. Il n'y avait pas de faux amour-propre à s'obstiner. Il eût été tout naturel de voir un alchimiste éteindre son fourneau quand il ne pouvait plus le nourrir de charbon et en même temps se nourrir lui-même de pain. Quelle folie le pousse à persister dans ce qu'il sait être un mensonge et à s'obstiner contre lui-même? Espère-t-il, sous les cheveux blancs, de ses mains que le mercure a rendues tremblantes, avec ses membres qu'un ancien portrait pris sur le vif nous montre à demi paralysés, toucher enfin au rêve qui le fuit depuis sa jeunesse? Que ne se repose-t-il dès maintenant qu'il lui reste encore un lit et une maison, sans attendre que le repos de la mort le trouve sur un lit d'hôpital?

C'est que son œuvre même décevante, c'est que ses années de virilité perdues, sa jeunesse envolée, son patrimoine consumé, son rêve fini sont encore une partie de lui-même qu'il lui est dur de sacrifier. Vers la fin d'une vie pénible, la somme des travaux et des peines qui l'ont remplie est une besace chère à celui qui la porte. Et chacun porte la sienne qui est son secret. Chacun à l'heure où il est tenté de la poser ne se résout pourtant qu'à un effort de plus pour continuer sa route.

Chacun pense : est-ce donc la peine d'en avoir tant fait pour en rester-là ? Et le pas qu'on va franchir dût-il être le dernier de la carrière, un nouvel effort de l'épaule porte encore jusque là cette pauvre besace plus chère à mesure que son poids est plus douloureux.

Que ce sentiment si humain ait poussé jusqu'au terme final de leur malheur beaucoup d'alchimistes, c'est probable. Le préjugé si facile au moyen âge, le soupçon populaire si vite énoncé qui les accusa quelquefois de s'être laissés tenter du diable n'était pas nécessaire pour expliquer leur constance. Cette accusation dut bien souvent tomber à faux. Hélas! on dut voir aussi quelquefois qu'elle répondait à quelque chose de vrai. On le sut par les œuvres et par l'aveu de quelques coupables.

Sans doute il dut arriver plus d'une fois à quelque souffleur fatigué, désespéré, de faire appel aux fantasmagories du grimoire. Ce fut d'ailleurs inutilement. Les formules et les cercles magiques restaient inefficaces. Dès le treizième siècle l'illustre Roger Bacon qui s'était occupé d'alchimie comme des autres sciences de son temps, mais sans se laisser absorber par la chimère, avait par avance défendu les souffleurs de ce reproche et les défendait eux-mêmes de la tentati on qui pouvait les solliciter. Accusé de magie il avait démontré que la magie ne servait à rien. La défense est une de ses œuvres célèbres, son opuscule *De nullitate magiae.*

Par malheur il ne suffit pas d'avoir de bonnes raisons contre le mal pour n'y pas succomber. Il y avait alors des sorciers bien que leur sorcellerie n'ait jamais fait que leur malheur lamentable. Il y eut des souffleurs qui voulurent, à la fin, *per fas et nefas*, toucher le but. Et si le but continua de fuir, les moyens mis en œuvre pour l'atteindre, malgré tout, ne devaient s'arrêter devant rien. Les perversités de la volonté, les déchéances de la raison, du cœur et des sens ne connurent pas de frein. Le plus effroyable exemple de ces égarements celui qui les résume tous et qui termine par sa date la période historique du moyen âge est celui du sire de Retz, Gilles de Laval que Charles VII sacré à Reims, avait créé maréchal de France en récompense de ses mémorables services. Il n'avait

alors que vingt-quatre ans. Il était un des gentilshommes les plus riches et les plus considérables du royaume. A ce sommet de prospérité il fut atteint de vertige. Le luxe, les prodigalités, des passions qui ne connaissaient pas de résistance commmencèrent par entamer sa fortune. A grands frais, il appela des alchimistes choisis parmi les plus en renom en France et à l'étranger. Il en vint d'Italie et d'Allemagne. Le résultat fut ce qu'il était toujours. Ceux de ses souffleurs qui trompaient le sire de Retz en se trompant eux-mêmes, ne surent que déranger davantage ses affaires par de nombreuses, coûteuses et inutiles expériences. Ceux d'entre eux qui n'étaient que de purs charlatans s'enfuirent après l'avoir volé. Ceux qui restèrent osèrent davantage, osèrent tout, sûrs qu'ils se croyaient de l'impunité sous la protection d'un maitre si puissant. Le malheureux alla jusqu'au bout des conseils qu'il reçut de ses misérables auxiliaires. Si la science commune le décevait, il crut que la science aidée du démon lui réussirait mieux. Tous les ingrédients demandés à la luxure et au crime, les mixtures pétries avec le sang, le cœur, le foie d'enfants volés, les invocations et les pactes, toutes les autres recettes suggérées par les débordements de l'imagination et cherchées dans les pratiques les plus secrètes de la magie furent éprouvées sans donner plus de résultats que le souffre et le mercure des souffleurs vulgaires. En 1440 la clameur publique et l'horreur du scandale étaient montés à un tel cri que le coupable n'était plus abrité par ses dignités et ses charges. Le duc de Bretagne Jean V ordonna que Gilles de Laval fût arrêté avec les complices qu'on lui connaissait. Le sénéchal de Rennes, Pierre de l'Hospital et l'official de Nantes, inquisiteur pour la foi firent les deux informations ecclésiastique et civile, constatèrent les crimes d'assassinat, de sortilège, d'hérésie. Le sire de Retz condamné au feu obtint d'être étranglé avant que le bûcher fut allumé. Il se repentit publiquement, exhorta au repentir un sorcier italien et un autre de ses complices qui devaient subir le même sort. Il mourut avec la résignation et le courage qui expiaient, dans la limite de la justice humaine, ses crimes et qui avouaient aussi devant la raison, leur inutilité.

Aujourd'hui l'ambition, les passions, la curiosité, la sottise

et la misère humaines sont ce qu'elles étaient précisément au beau milieu du quinzième siècle, quand se déroula cette lugubre histoire demeurée à l'état de légende dans le conte de Barbe Bleue.

Mais aujourd'hui le sang, les fluides du foie et tous les autres fluides humains et animaux sont trop connus dans leur composition pour donner des idées chimériques aux alchimistes. Il n'est si petit amateur de chimie qui ne hausserait les épaules à la pensée d'y chercher de quoi changer le plomb en or. On ne cherche plus de ce côté là. On ne parle pas non plus du diable parce que ce nom seul éveille l'idée de superstitions cléricales indignes des hommes qui, à l'aube du vingtième siècle, portent de la barbe au menton. Il existe seulement dans l'*astral* des forces presque immatérielles qui sont plus puissantes que l'homme et qui peuvent lui être secourables si on sait s'en servir. Ces forces, qui mettent en œuvre *les éléments* et qu'on nomme en conséquence *les élémentaux* peuvent parfaitement concourir à l'œuvre alchimique. Le moyen de les utiliser n'appartient pas au vulgaire. Il appartient aux adeptes qui l'ont conquis par une initiation, par, ensuite un entraînement spécial de la volonté, par un exercice méthodique des facultés de l'esprit accompagné d'une hygiène du corps. Car l'homme est ternaire; il est composé de l'assemblage de trois choses : un corps matériel, un corps astral et un esprit. Or l'homme tout entier doit être préparé à l'œuvre. Le laboratoire où l'adepte travaille doit avoir une région moins éclairée que celle qui convient aux opérations de simple chimie. Cette région de pénombre est celle qui plait aux esprits, et qui se prête à l'action des élémentaux, à qui l'adepte doit penser et dont il doit prévoir et préparer l'intervention. Les alchimistes de jadis travaillaient volontiers dans des coins retirés et mal éclairés — la tradition dit des caves — à cause, peut-on croire, du recueillement de la solitude dont leur méditation avait besoin, mais à cause, en réalité, de cette pénombre aimée de l'être qu'ils avaient la faiblesse de croire le démon. Cet être aujourd'hui sera un esprit, ou l'astral, l'élémental, ou mieux encore quand, d'ici peu d'années l'hypothèse de l'astral, qui n'est déjà plus très solide sera tout à fait passée de mode.

Donc, aujourd'hui comme autrefois, il y a des travailleurs qui s'en tiennent à l'emploi des ressources normales de la chimie. Quelques uns même de ceux-là se flattent d'avoir entrevu le succès. C'était malheureusement dans certaines circonstances et avec des conditions de détail qui n'ont pu être reproduites à volonté de facon à permettre de croire que le problème est résolu. Une expérience, par exemple réussit un jour au Mexique, mais elle ne se répète pas de nos jours. sur les bords de la Seine. Car l'action du climat, compréhensible parce que... etc... Restons-en là de ces sortes d'anecdotes.

D'autres attendent de l'astral un secours qui ne vient pas, puis commencent à se lasser d'attendre et à douter de l'astral. Dans une récente hypothèse il n'y aurait plus d'astral. Il y aurait seulement autour de notre corps une atmosphère qu'on appellerait *odique*, sorte d'enveloppe impalpable et invisible dont les propriétés sont à l'étude présentement. *Odique* rejoindra peut-être un jour astral dans le musée archéologique des curiosités de la philosophie, mais l'existence autour du corps humain, ou d'un corps animal, d'une atmosphère exhalée de lui est fort possible. Que cettte enveloppe puisse être constatée par des expériences qui réagissent sur le corps lui-même, comme on le croit aujourd'hui... admettons-le pour un moment, mais il n'y a plus rien là qui intéresse la pierre philosophale et nous poursuivons.

D'autres enfin, continuateurs aussi, dans une limite moderne et dans une voie rectifiée, de ceux qui autrefois cherchaient au delà de la nature visible, veulent que l'alchimiste soit un initié, un mage capable d'agir sur la nature par son pouvoir propre. Il doit, pour cela, *vouloir*, *oser* et *se taire*. Ces trois mots résument le suprême et traditionnel conseil qui met sur la voie du succès dans toutes les branches de l'occultisme. Ce qu'il doit vouloir, ce qu'il doit oser est son secret. Eliphas Lévi s'explique sur ce point en termes généraux et vagues. L'initié doit *vouloir*... atteindre son but. Il doit *oser*... faire les actes et prononcer les paroles nécessaires. Il doit se *taire*... sur ce qu'il veut et ose, et sur le résultat. Soit! n'approfondissons pas et laissons le disciple d'Éliphas à la méditation de ce qu'il doit taire. Ce qu'il nous est permis de savoir et de

dire, cependant, et ce que les initiés rendent public, c'est qu'il existe en occultisme un moyen de trouver des solutions à tout et ce moyen a été appliqué dès longtemps, dès les âges traditionnels, à l'alchimie. C'est le tarot. Les cartes du tarot reflètent la lumière de la sagesse aux yeux de qui sait lire, c'est-à dire aux yeux du mage. Un des pères de l'alchimie, Raymond Lulle, qui fit beaucoup d'or dans la tour de Londres avait trouvé dans le tarot son secret aujourd'hui perdu. Le roi d'Angleterre Édouart II utilisa cet or pour frapper des pièces dites « nobles à la rose », ce qui prouve que l'or alchimique était de bon aloi. Plusieurs de ces pièces, que les collectionneurs appellent des « raymondines » existent encore dans les collections particulières. Donc pas de doute. Les gens méticuleux, éplucheurs de légendes doutent cependant. Il disent que cette histoire, inconnue du temps de Raymond Lulle, n'eut cours parmi les alchimistes que deux siècles après sa mort. Mais les gens méticuleux sont des maniaques pour qui rien jamais n'est sûr. S'il fallait les croire on ne ferait jamais rien. Une foule de faits admis comme historiques ne sont pas mieux prouvés que l'histoire de Raymond Lulle. Ce qui est parfaitement prouvé c'est que ce distingué philosophe avait inventé une méthode qu'il publiait sous le nom d'*ars magna* qui permettait de raisonner sur tout. Cette méthode le fit regarder comme fou. Elle était tirée du tarot. Si le tarot lui permettait de résoudre tout, il est vraisemblable qu'il s'en servit, comme le veut la tradition, pour chercher la solution du problème alchimique. Veut-on malgré tout que cette tradition soit une légende de plus en un sujet qui en compte déjà plusieurs? Soit! mais n'oublions pas qu'au fond de toute légende il y a toujours un peu d'histoire. Il y en a probablement ici. Et puis, que coûte-t-il d'essayer? Après avoir examiné de près tous les procédés attribués aux anciens alchimistes pourquoi en réserver un qu'on écartera systématiquement? Si le tarot apprit un secret à Raymond Lulle, quel que soit ce secret pourquoi ne pas l'y chercher de nouveau? Et, partant de cette idée on a cru qu'on pourrait redécouvrir le secret de la pierre dans les cartes du tarot. Il existe pour expliquer ce système des œuvres auxquelles nous ne nous arrêterons pas.

V

Alchimie symbolique

Ici nous entrons dans un ordre d'idées nouveau. La pierre, au sens positif, n'existe plus pour les alchimistes dont nous allons parler. Ce sont des initiés qui n'allument jamais de fourneaux. Ils laissent de côté les métaux, leur vie, leur fermentation et le pouvoir que possèdent les adeptes et les mages, à la différence des autres hommes, pour changer la chimie commune en alchimie. Pour eux la pierre est une façon mystérieuse de désigner l'homme lui-même. La transmutation se réalise par le fait seul de l'initiation. Cela veut dire que le profane, comparé à un plomb vil, est changé en en initié, changement qui équivaut moralement à la transformation du plomb en or. Il est aisé de saisir comment le mot alchimie n'est qu'un voile à l'abri duquel, sans mentir à leurs propres yeux, les initiés se flattent de réaliser constamment la tansmutation. Dans des sens analogues, le feu, le mercure, le soufre, etc... étaient autant de symboliques désignations des épreuves que doit supporter l'adepte. Au dix-huitième siècle, où l'alchimie préoccupa beaucoup de personnes, elle servit plus d'une fois à cacher l'initiation maçonnique. A cette époque, on le sait, se place l'introduction de la franc-maçonnerie en France[1]. On ne sera donc pas surpris d'apprendre que la célèbre et néfaste société secrète comprit dans la multitude et la variété de ses grades, la plupart oubliés aujourd'hui, un certain nombre de grades qualifiés *hermétiques*. Le vingt huitième grade du Rite Ecossais, celui dont l'initié recevait le titre de *chevalier du soleil*, était un grade hermétique. Il est tombé depuis longtemps en désuétude. Des trente-trois grades de la maçonnerie beaucoup ne se pratiquent plus, et ce pour une raison évidente, à savoir que, s'il

1. V. *Notre maçonnerie nouvelle du Grand-Orient*, Retaux, éditeur.

fallait les recevoir tous successivement après un stage propre à chacun, une vie d'initié n'y suffirait pas[1]. Quand on a conféré les trois premiers degrés, et on s'arrange pour le faire en quelques mois, on passe sans transition au dix-huitième (rose-croix) et cette initation suppose acquis, par le fait, tous les degrés intermédiaires. Du dix-huitième on saute au trentième (chevalier kadosch) et les degrés intermédiaires sont encore supposés acquis : il en est question seulement à titre de souvenir historique, plus ou moins embelli de légendes dans le discours d'installation prononcé par le dignitaire de la loge qualifiée *chapitre*) qui porte le titre d'orateur. Des auteurs maçons comme Ragon, qui s'était donné, dans sa longue vie, la tâche fastidieuse d'expliquer tous les degrés de la maçonnerie ancienne et contemporaine, ont parlé des grades hermétiques comme de curiosités oubliées. Il n'en est plus rien resté dès que la maçonnerie n'a plus eu besoin de ce voile. Une expression d'argot maçonnique au temps où la maçonnerie des dames était une sorte de mode, c'est-à-dire il y a quelque soixante-dix ans, rappelait encore l'hermétisme : le « grand œuvre » signifiait l'œuvre de chair. Des écrivains maçons de de l'époque, qu'on ne lit plus aujourd'hui, emploieront l'expression dans ce sens. On voit encore des maçons plus érudits que la moyenne, assez médiocre, de leurs frères, tenir aux traditions et aux us et coutumes dont le sens est perdu pour la plupart. Ces fanatiques du symbolisme voudraient qu'on place encore, à titre d'allusions instructives, dans la chambre des réflexions où stationne le candidat à l'initiation, des salières contenant du soufre, du sel et du mercure... Ils ne sont plus écoutés ni compris, heureux seulement d'être réduits à se comprendre eux-mêmes !

Ces souvenirs n'ont plus d'intérêt. Les alchimistes chercheraient vainement de ce côté quoi que ce soit d'utile. Nous y chercherions vainement aussi quoi que ce soit qui ait du prix pour nous. Cette alchimie symbolique dont nous n'avons fait mention que pour ne rien oublier, ne mérite pas de nous

1. Le rite français du Grand-Orient et le rite dit Écossais comprennent actuellement chacun trente-trois grades, mais il existe un rite dit de Misraïm qui en compte quatre-vingt-dix !!!



retenir un instant de plus. Elle n'a fait que du mal sans même avoir, comme l'alchimie des souffleurs, l'excuse d'un but, d'une illusion, ou d'une utilité rétrospective et indirecte pour la science qui lui a succédé.

VI

Conclusion

Le rêve des alchimistes, dit M. Berthelot[1], a duré jusqu'à la fin du siècle dernier, et je ne sais s'il ne persiste pas encore dans certains esprits. Certes il n'a jamais eu pour fondement aucune expérience positive. Les opérations réelles que faisaient les alchimistes, nous les connaissons toutes et nous les répétons chaque jour dans nos laboratoires; car ils sont à cet égard nos ancêtres et nos précurseurs pratiques. Nous opérons les mêmes fusions, les mêmes dissolutions, les mêmes associations de minerais, et nous exécutons en outre une multitude d'autres manipulations et de métamorphoses qu'ils ignoraient. Mais aussi nous savons de toute certitude que la transmutation des métaux ne s'accomplit dans le cours d'aucune de ces opérations.

Ce qui précède, ce dont parle M. Berthelot est de la chimie pure. Ce qu'ont tenté de plus les alchimistes a été d'ajouter à l'œuvre de la nature l'action personnelle de l'adepte. C'est pour cela qu'il est un initié et un mage. C'est pour acquérir ce pouvoir qu'il s'exerce, qu'il s'entraine, qu'il prie ce que ses maitres ne craignent pas de nommer Dieu[2]. Que ce soit par l'astral ou les êtres qui habitent l'astral, par un fluide autre que l'astral, par une influence quelconque dans son nom et la forme théorique qu'on lui prête (cette influence a été quelquefois nommée *le mercure des sages*) que l'alchimiste entende agir, pour nous cette opération est toujours la même : elle se résume en un pacte, plus ou moins direct ou indirect, plus ou moins explicite ou implicite avec le démon. Ce pacte, nous l'avons constaté reste inutile, mais plaçons nous pour un instant dans le cas

1. *Origines de l'alchimie*, p. 285. (Paris, 1885.)
2. Au lieu de *prier* les alchimistes disent quelquefois *orer*.

favorable aux pactisants selon leur vœu, et voyons le cas où le pacte serait efficace. L'alchimie, dans ce cas, serait-elle la science de la transmutation? Non. Elle serait tout l'opposé d'une science. L'effet du pacte est inégal, capricieux, trompeur, personnel, en tout cas, à l'adepte. Ces conditions sont la négation même de ce qui définit une science. L'adepte, s'il existait tel que le décrit notre hypothèse et tel qu'il souhaite d'être serait un magicien, non un savant. Jamais il ne serait sûr du résultat de son opération car le pouvoir qui l'assiste peut se jouer de lui. Ses opératious répétées par tout autre n'auraient pas le même résultat. Or la science n'existe pas sans un ensemble de faits constamment renouvelés quand les conditions qui les sollicitent sont renouvelées elles-mêmes. Ces faits, multiples et souvent constatés sont reliés, coordonnés entre eux par des conclusions qui les constatent, par des principes généraux qui deviennent des *lois* de la science. L'étude et la connaissance de ces lois constituent la science elle-même. Les phénomènes de magie sont le contraire de tout cela. Et c'est par un étrange abus de mots qui est littéralement un non sens qu'on parle de *sciences occultes!* Les deux termes d'*occulte* et de *science* s'excluent l'un l'autre. La science n'a rien, et ne peut rien avoir d'occulte, et réciproquement : là où il y a de l'occulte il n'y a pas de science. La chimie est une science, parce que, sans aucune condition de mystère tout le monde, moyennant le travail nécessaire, peut l'acquérir. Elle ne connaît pas une seule expérience que tout le monde, en réalisant les moyens voulus, ne puisse répéter. Le chimiste fait tous les jours des analyses et d'autres opérations qui ne le trompent pas car elles n'ont pas trompé ses prédécesseurs. Il les enseigne à des élèves qui les feront plus tard à leur tour avec certitude. Les ressources de la science et de l'industrie reposent sur cette certitude. Mais il n'y a jamais de certitude dans ce qui est occulte sauf une seule qui est d'ordre général. C'est, en particulier pour l'alchimiste la certitude, quand il brûle du charbon, de perdre son temps et de faire une mauvaise affaire.

Georges Bois.



Phénomènes de perception à distance

Dans la séance tenue le 3 juin par la Société de Psychologie de Paris, sous la présidence de M. le Dr Manouvrier, et avec l'intervention de MM. Belot, Boissier. Courtier, Dumas, Séglas, Simon, Sollier, Youriévitch, etc., le Dr Paul Sollier, directeur du Sanatorium pour les maladies nerveuses, à Boulogne-sur-Seine, a parlé des expériences qu'il a faites à plusieurs reprises en présence du Dr Boissier, M. Courtier, le Dr Duhem, un de ses assistants. Voici son discours :

Il s'agit d'un homme de trente-six ans, qui, à la suite d'une chute d'un train en marche, est atteint depuis quinze mois de névrose traumatique, c'est-à-dire de grande hystérie développée brusquement sitôt après l'accident, et caractérisée par une contracture permanente des membres inférieurs, du tremblement avec parésie du bras droit, de l'amnésie rétro-antérograde s'étendant à toute son existence, de la tachycardie, de la tachypnée, de l'anorexie, des attaques fréquentes reproduisant les phases de son accident, et enfin une anesthésie sensitivo-sensorielle et viscérale très intense. Cet homme en état de vigilambulisme complet tombe en hypnose avec la plus grande facilité; et par le réveil cérébral, tel que je le pratique habituellement, je suis arrivé au bout d'assez peu de temps à faire disparaître sa contracture des membres inférieurs et ses crises; sa mémoire commence à se manifester, ses fonctions respiratoires et cardiaques à revenir au prorata du retour de sa sensibilité. C'est sans y penser, au cours d'une séance de réveil cérébral, que j'ai constaté les phénomènes de perception à distance dont je veux vous entretenir, et que j'ai d'ailleurs rencontrés plus d'une fois déjà, mais avec une moins grande netteté.

Obligé de m'absenter un moment du laboratoire où se passait cette séance, je le laisse sous la surveillance de son infirmier et du Dr Duhem. A mon retour je le trouve près de la porte qu'il avait cherché à ouvrir pour me rejoindre. Je lui demande pourquoi il voulait sortir : « Pour vous retrouver, me dit-il. — Mais pourquoi? — Je ne sais pas, me dit-il. Ce phénomène d'attraction du sujet pour l'hypnotiseur, ce besoin de rester à son contact est trop fréquent pour que j'en fusse étonné. Je lui fais alors continuer sa séance de resensibilisation, et au bout d'un certain temps je le place à trois mètres environ de moi, debout et me tournant le dos. Je lui dis avec insistance de rester ainsi pour s'assurer s'il tient bien maintenant sur ses jambes. Il frappe alors alternativement de l'un et l'autre pied, et pendant qu'il est occupé à cet exercice je fais avec la main étendue, puis ramenée vers moi, le signe de tirer sur lui. Il s'arrête aussitôt dans ses exercices, se retourne et vient droit à moi. Je fais l'étonné, lui demande pourquoi il vient vers moi : « Mais vous m'avez appelé, dit-il — Je ne vous ai pas appelé : je vous ai dit au contraire de rester à bien vous assurer sur vos jambes. — Mais vous m'avez fait signe de venir! — Je ne vous ai fait aucun signe, je vous le répète. Et d'ailleurs comment l'auriez-vous vu puisque vous me tourniez le dos et aviez les yeux fermés? — Je ne sais pas, mais vous m'avez fait comme ça (et il me mime mon geste). — Mais encore une fois, lui dis-je, vous ne pouviez pas me voir; avez-vous cru sentir quelque chose? — J'ai senti que vous m'attiriez; je ne sais pas, moi : mais je sais bien que vous m'avez fait signe de venir. »

Je dois ajouter que c'est un homme de culture très ordinaire, d'intelligence moyenne, et qui, ni par sa profession, ni par son milieu, ne s'est jamais occupé de questions d'hypnotisme, de spiritisme ou d'autres phénomènes analogues.

Dans la même séance, à un autre moment, après avoir continué sans commentaires à procéder à son réveil cérébral, je profite d'un moment où il est couché par terre, le sommet de la tête dans ma direction, et derrière un rideau avec,

auprès de lui, les Drs Boissier et Duhem et son infirmier, pour vaquer à différentes occupations dans le laboratoire, tout en continuant à l'encourager de la voix à se réveiller. Puis, à un moment donné, je lui fais signe, avec l'index relevé, de venir vers moi. Aussitôt ses réactions motrices s'arrêtent, il se lève et se précipite contre le rideau qu'on lui ouvre, pour arriver à moi, qui me trouvais alors à quatre mètres au moins de lui. Je lui fais les mêmes demandes et les mêmes objections que la première fois.

Il ne sait pas mieux m'expliquer ce qui s'est passé pour lui. Tout ce qu'il sait, c'est que je lui ai fait signe de venir. Je lui demande quel signe il croit que je lui ai fait, et il me reproduit le signe qui était différend cette fois du premier.

Avec M. Courtier, nous avons été témoins des mêmes phénomènes d'une façon tout aussi nette, et de certains autres encore. Étant plongé dans l'hypnose, comme précédemment, et en cours de réveil cérébral, je m'absente après avoir réglé ma montre sur celle du Dr Boissier, en lui recommandant de continuer à bien se réveiller jusqu'à mon retour. Je me rends alors dans un cabinet séparé du laboratoire où il se trouve, par un vestibule d'escalier de cinq mètres de large, un mur de quarante centimètres d'épaisseur, et précédé d'un petit vestibule ayant accès sur une galerie fermée par une porte vitrée. Une fois dans le cabinet, je fais le signe de la main comme pour l'attirer et immédiatement il se précipite vers la porte du laboratoire. Le bruit qu'il fait parce qu'on l'empêche de sortir m'avertit du succès de l'expérience, et j'arrive près de lui. A mes questions il ne fait toujours que me répondre que je lui ai fait signe de venir me trouver. Il ne peut dire s'il a vu ou senti ce signe. Mais il me le reproduit.

Non contents de cette expérience, nous en tentons une autre. Cette fois je dois me rendre dans le même cabinet, mais ne pas l'appeler de suite. Je m'y rends, cause pendant cinq minutes avec un surveillant, puis refais le même geste.

Pendant ce même temps, il a continué à présenter les réactions motrices ordinaires du réveil; mais au moment même où j'ai fait le signe, il les a suspendues et s'est de

nouveau précipité vers la porte pour me rejoindre. Il ajoute cette fois un détail sur les sensations éprouvées par lui : c'est qu'il a senti quelque chose qui le tirait en arrière dans le front.

Nous avons cherché alors si j'étais seul à exercer sur lui ce pouvoir d'attraction. M. Courtier, le Dr Boissier, placés à une certaine distance derrière lui eurent la même action. Et cela est d'autant plus net qu'il était placé devant moi et que je pouvais aussi contrebalancer leur influence. Il oscillait bien, à la vérité, un moment, ne se retournait pas pour les rejoindre comme il fait avec moi, mais se mettait à marcher à reculons, comme si on l'avait tiré en arrière par son habit.

Nous avons essayé aussi s'il était capable de retrouver la trace de ma main sur le mur, mais sans succès. Il en fut de même pour savoir si j'avais mis un objet dans ma poche, et quel objet.

Il n'y a donc aucun phénomène de divination, d'intuition, ou de communication de pensée avec son hypnotiseur: il n'y a qu'un phénomène de perception. Et ce qui le prouve c'est, non seulement que d'autres expérimentateurs que moi ont obtenu immédiatement le même résultat, mais encore que c'est le sens de l'impression qui détermine son mouvement. Je m'explique. Dans les expériences que je viens de vous signaler, je faisais le geste de l'attirer et il venait. Mais si je fais le geste de le repousser, il s'éloigne. A la vérité, le phénomène est moins marqué; mais il n'en est pas moins net, et je l'ai déterminé à plusieurs reprises.

Il semble donc bien qu'il s'agit d'une acuité particulière de la sensibilité.

J'ai observé plusieurs cas semblables. Au point de vue de l'état des sujets, il s'agissait toujours de sujets profondément anesthésiques d'une part et présentant une grande impressionnabilité aux passes, d'autres part. Le phénomène disparaissait lorsque le sujet recouvrait sa sensibilité cutanée normale et perdait cette impressionnabilité spéciale aux passes.

Il ne saurait être question de sensations auditives. Lors-

qu'on est rapproché d'un sujet, il est évident que le déplacement de l'air peut, même faible, déterminer un certain bruit. Mais dans le cas que je viens de rapporter cette cause ne saurait entrer en jeu.

Que ce déplacement de l'air par le geste qui attire et qui aspire en réalité l'air, soit perçu, c'est ce qui semble le plus vraisemblable, surtout si on remarque que le geste de repousser le sujet, qui refoule en même temps l'air, agit en sens inverse du premier. Mais quand on agit à travers des espaces très étendus et surtout lorsque l'on est séparé du sujet par des murs plus ou moins épais, cette cause peut-elle être invoquée?

Cette question soulève deux conséquences. L'on est amené à admettre ou que la propagation des vibrations imprimées à l'air se fait à travers des obstacles considérés jusqu'alors comme insurmontables, ou qu'il s'agit de vibrations d'un ordre inconnu. Dans l'une ou l'autre hypothèse il n'en reste pas moins que certains sujets, dans des conditions spéciales d'anesthésie profonde, sont susceptibles de percevoir des impressions à des distances relativement considérables et qu'ils seraient en tout cas incapables de percevoir à l'état normal de veille et de sensibilité.

Ce fait n'est pas pour nous surprendre, encore qu'inexpliqué, car il se montre de même pour tous les autres ordres de sensibilité. Et j'ai insisté à maintes reprises sur lui en montrant que dans les états d'anesthésie profonde les sujets étaient capables de percevoir des sensations organiques qui normalement sont absolument inconscientes. Et j'ajoutais que la connaissance de ce fait expliquait, d'une part la possibilité que le sujet a alors d'agir volontairement sur des organes ordinairement soustraits à son contôle et à sa conscience, et d'autre part la possibilité pour lui de faire par suggestion des actes qu'à l'état normal il serait incapable d'exécuter.

Mais j'ajoute que dans le cas particulier le problème ne se restreint pas à la perception d'une impression tactile ou cutanée qui, à l'état normal, serait inconsciente. Il se complique de cette constatation, que sans le secours de la vue, le sujet sait que j'ai fait un geste pour l'attirer et même quel

est ce geste, puisqu'il me le reproduit avec les variantes que je lui ai données moi-même. Comment peut se faire cette perception de mouvement exécuté à distance? Je n'en sais rien, mais le fait étant certain, il serait utile de l'étudier par les procédés de la physique et c'est ce que je me propose de faire ultérieurement.

Discussion

M. Dumas. — Votre intention d'appeler le sujet existe au moment où vous faites le geste, et ce geste vous l'avez voulu tel. Il peut donc avoir été reproduit par suggestion mentale; c'est une hypothèse à examiner.

M. Sollier. — Il y avait une reproduction du geste, et quand je faisais un geste de répulsion, le sujet était repoussé. Il me semble donc à peu près certain que le flagellement de l'air, qui diffère suivant le geste fait, est perçu par le sujet.

M. le Président. — Ne pensez-vous pas qu'on pourrait l'appeler en faisant le geste de répulsion?

M. Sollier. — Je vous soumets les faits dans leur simplicité; je les présente pour qu'on me suggère différentes expériences que je pourrais reproduire et qui apporteront des réponses à ce que vous désirez.

M. le Président. — Il serait bon de faire une expérience en prenant des précautions pour que le sujet ne puisse pas se douter qu'à ce moment-là il sera appelé par vous. Comme vous le disiez, les premières expériences sont toujours les meilleures, en ce sens que lorsqu'elles sont trop répétées, le sujet arrive à savoir d'après l'entourage et les circonstances qu'il est possible que vous l'appeliez, si bien qu'il peut y avoir coïncidence fortuite entre le geste que vous avez fait et le moment de son arrivée. Il faudrait peut-être éloigner le moment de votre signe de celui de votre départ du laboratoire.

M. Sollier. — Cela a été à peu près fait, puisque je me rendais dans une pièce distante d'environ quinze ou vingt mètres du laboratoire. Quand je rentrai et que je le ques-

tionnai, lui disant : « Vous ne saviez pas où je me trouvais », il me répondit : « Je vous avais senti. »

Je me souviens d'une hystérique de quarante-huit à cinquante ans qui avait des accidents constants : il m'arrivait de dire à l'une de ses camarades : « Je vous prendrai demain matin pour faire telle ou telle chose. » Celle-ci s'apprêtait, mais la première lui disait : « Ce n'est pas la peine de vous déranger : M. Sollier ne va pas venir ; il est parti ce matin. » Et c'était vrai. Mais comme c'était l'autre malade qui me les rapportait, je ne tenais pas compte de ces faits insuffisamment précis, du moins autrement que moralement. Et tout cela se produisait indépendamment de moi.

M. Boissier. — Du reste, les conditions proposées par M. Manouvrier se sont trouvées reproduites dans une de nos expériences. Ce malade était très obéissant. M. Sollier est sorti le laissant très occupé à faire ses exercices de résensibilisation de ses jambes pendant que nous occupions son esprit par notre présence. Et au moment précis où le geste fut fait dans l'autre pièce, le malade se leva et alla à la porte pour l'ouvrir.

M. Sollier. — Quand M. Courtier est venu et qu'il a fait le même geste d'attraction, mon sujet ne pouvait pas le prévoir, puisqu'alors il était très occupé avec moi qui lui causais, qui l'interrogeais ; il me tenait même à bras-le-corps. Malgré cela, quand M. Courtier, à quelques mètres de distance, fit un geste d'attraction, il oscilla un peu parce qu'il ne voulait pas se détacher de moi, puis il finit par me quitter sans me tourner le dos.

M. Youriévitch. — Il serait intéressant de savoir si votre montre et celle de M. Boissier avaient été réglées exactement l'une sur l'autre et s'il s'était écoulé un instant entre votre geste et le moment où le malade se levait.

M. Belot. — M. le Dr Sollier a-t-il observé de l'hyperesthésie acoustique ?

M. Sollier. — Je veux justement répéter mes expériences en allant assez loin pour qu'il ne puisse m'entendre chuchoter son nom. Je ne sais pas comment il perçoit mon appel, puisqu'il me dit qu'il me « sent ».

M. Belot. — Entre l'hypothèse d'une sensation transmise par vibration de l'air ou d'une sensation acoustique, c'est cette dernière qui serait la plus simple et qu'il faudrait écarter avant d'en invoquer une autre.

M. Boissier. — Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'il traduit le sens du geste; quant à l'interprétation, à la visualisation du geste, c'est tout autre chose.

M. Dumas. — Quand vous pensez à le faire venir, il faudrait essayer de faire le geste opposé.

M. le Président. — Pensez seulement à le faire venir sans faire de geste.

M. Sollier. — Je l'ai fait et je n'ai rien obtenu. J'ai fait également d'autres expériences au point de vue des sensations tactiles. J'ai appliqué la main sur le mur alors qu'il se trouvait à une certaine distance et je lui ai demandé de venir à son tour appliquer sa main là où j'avais posé la mienne: il n'a rien trouvé. Dans ces divers cas, c'est toujours la première expérience qui compte le plus, mais si l'on fait varier les conditions de l'expérience, ce sont autant de nouvelles expériences.

D'un autre côté, je ne peux pas oublier que c'est un malade que j'ai à traiter et je n'aime pas beaucoup à risquer de faire de mes malades des sujets.

M. le Président. — Ne pourriez-vous pas, au lieu de faire un geste d'appel très usité, faire un autre geste également clair, mais non banal? Ce serait, il me semble, à essayer.

Une observation de ce genre, faite par vous, peut avoir beaucoup de retentissement. Elle peut influer sur les idées de beaucoup de gens, et nous ne saurions trop prendre de précaution en pareille matière. Mais nous savons que nous pouvons avoir toute confiance en votre esprit scientifique.

(*Bulletin de l'Institut Général Psychologique*, Paris, Nov.-Déc. 1904.)

ASCÉTISME ET MYSTICISME

(*Suite.*)

VII

PASCAL ET BOURDALOUE

Telle est dans sa rigueur la doctrine de l'école sur l'amour de Dieu, et on peut s'en contenter. Si elle ne donne pas satisfaction aux exagérés du jansénisme, elle tient un juste compte des droits de Dieu et de l'infériorité de l'homme. Les indignations de Pascal n'atteignent pas cette sage théologie : « La licence qu'on a prise, s'écrie le redoutable pamphlétaire, d'ébranler les règles les plus saintes de la conduite chrétienne se porte jusqu'au renversement entier de la loi de Dieu. On viole le grand commandement, qui comprend la loi et les prophètes : on attaque la piété dans le cœur; on en ôte l'esprit qui donne la vie : on dit que l'amour de Dieu n'est pas nécessaire au salut; et on va même jusqu'à prétendre que cette dispense d'aimer Dieu est l'avantage que Jésus-Christ a apporté au monde. C'est le comble de l'impiété. Le prix du sang de Jésus-Christ sera de nous obtenir la dispense de l'aimer! Avant l'Incarnation, on était obligé d'aimer Dieu; mais depuis que Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique, le monde, racheté par lui, sera déchargé de l'aimer! Étrange théologie de nos jours! on ose lever l'anathème que saint Paul prononce contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus! On ruine ce que dit saint Jean, que qui n'aime point demeure en la mort; et ce que dit Jésus-Christ même, que qui ne l'aime point ne garde point ses préceptes! Ainsi on rend

dignes de jouir de Dieu dans l'éternité, ceux qui n'ont jamais aimé Dieu en toute leur vie ! Voilà le mystère d'iniquité accompli. Ouvrez enfin les yeux... » (Dixième provinciale.)

Ces grands accents retentissaient certainement à l'oreille de Boileau, au milieu de la plaisante controverse que Mme de Sévigné a si vivement racontée : « Les acteurs étaient les maîtres du logis (Lamoignon), M. de Troyes, M. de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon[1], Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes : Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu et qui s'était attaché à Dépréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit. Despréaux ne voulut pas le lui dire. Corbinelli se joint au jésuite, et conjure Despréaux de nommer ce livre, afin de le lire toute la nuit. Despréaux lui répondit : « Ah ! monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin, Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien, morbleu, c'est Pascal. — Pascal, dit le Père, tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, reprit Despréaux, le faux ! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » — Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et, criant comme un fou : « Quoi ! mon Père, nierez-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Oserez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le Père en fureur il faut distinguer... — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer, si nous sommes obligés d'aimer

1. On a quelquefois donné une fausse interprétation à cette expression de Mme de Sévigné, « son compagnon ». Elle s'explique par l'usage de quelques religieux de n'aller en aucune compagnie mondaine, sans être accompagnés d'un de leurs confrères, désigné par le supérieur pour servir de *socius*.



Dieu ! » — Et, prenant Corbinelli par le bras, il s'enfuit an bout de la chambre puis, revenant en courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie, qui était demeurée dans la salle où l'on mange. Ici finit l'histoire, le rideau tombe. » (Lettre du 15 janvier 1690.)

Boileau ne s'indignait pas à tort contre les atténuations du précepte de l'amour de Dieu. Mais il se trompait, en croyant qu'on peut être chrétien sans reconnaître la nécessité de l'amour souverain. Son erreur surtout était grande, de penser que les reproches de Pascal, au sujet des jésuites, étaient justifiés. Bourdaloue qui était présent aurait pu lui redire son admirable sermon sur l'amour de Dieu, où la plus pure doctrine est clairement enseignée ; surtout cet énergique passage auquel on ne peut ajouter aucune force : « De toutes les choses que je puis désirer ou posséder, s'il y en a une seule que je possède ou que je désire au hasard d'encourir la disgrâce de Dieu, c'est-à-dire, si cet acte d'amour que je forme dans mon cœur, quand je proteste à Dien que je l'aime, n'a pas assez de vertu pour m'engager à rompre tous les liens et toutes les attaches qui peuvent me séparer de Dieu, dès là, je dois prononcer anathème contre moi-même ; dès là, je dois me condamner moi-même, comme prévaricateur de la charité de Dieu ; dès là, je dois conclure que je n'accomplis pas le commandement de l'amour de Dieu, que je ne suis donc plus en état de grâce avec Dieu, ni par conséquent dans la voie du salut. »

N'est-ce pas enseigner qu'il faut préférer Dieu à tout ce qui n'est pas lui ?

Quelque exigeant que pût être Boileau, il n'aurait rien trouvé à redire à ces déductions de Bourdaloue, d'une si forte logique, qui de la nécessité vont à l'étendue de l'amour pour Dieu. Mais Boileau était-il préparé par ses études, bien qu'il ait écrit une épître sur l'amour de Dieu, à discuter avec Bourdaloue sur des formules de théologie? un jour que Boileau soutenait une controverse contre le grand prédicateur, celui-ci le renvoya à ses vers. Boileau criait plus fort et n'entendait rien. « Il est bien vrai que tous les poètes sont fous, s'écriait

Bourdaloue impatienté. — Je vous l'avoue, mon Père, répliquait Boileau dans un plaisant transport, mais, pourtant, si vous voulez venir avec moi aux petites maisons, je m'offre de vous y fournir dix prédicateurs contre un poète, et vous ne verrez à toutes les loges que des mains qui sortent des fenêtres, et qui divisent leurs discours en trois points. »

Soit : mais Bourdaloue n'était pas au nombre des prédicateurs des petites-maisons. Et si Boileau eût bien suivi l'enseignement du prédicateur, il eût admis avec lui que, s'il n'y avait pas lieu de distinguer sur le principe de l'amour divin, il importait de distinguer dans la pratique. Les jansénistes voulaient qu'à chaque instant le chrétien fût obligé de formuler un acte d'amour de Dieu; tandis que certains casuites lui accordaient des délais trop prolongés. Le judicieux Bourdaloue, s'en tenant à la doctrine commune de l'école, disait avec sagesse : « Adoucir les préceptes de la loi de Dieu, en leur donnant des interprétations favorables à la nature corrompue, c'est une maxime, chrétiens, très pernicieuse dans ses conséquences; mais outrer ces mêmes préceptes, et les entendre dans un sens trop rigide et au delà des termes de la vérité, c'est un excès que nous devons également éviter.

Dire, ceci n'est pas péché, quand il l'est en effet, c'est une erreur dangereuse pour le salut: mais dire, ceci est péché, quand il ne l'est pas, c'est une autre erreur peut-être encore plus préjudiciable. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a condamné ceux qui, par l'indiscrète sévérité de leurs maximes, ont exposé tout le monde à tomber dans le désespoir. Il y a plus de quatorze siècles que Tertullien reprochait aux catholiques le relâchement de leur morale; mais il y aussi plus de quatorze siècles qu'on a reproché à Tertullien sa rigueur extrême et sans mesure, qui le conduisit enfin à l'hérésie. Il faut tenir le milieu; et lorsqu'il s'agit de la réprobation d'une âme ou de sa justification, on ne doit être ni trop commode ni trop sévère, mais il faut être sage, sage selon les règles de la foi. » (*Sermon sur l'amour de Dieu*, Carême.)

Admirables paroles, qui caractérisent la méthode constante de Bourdaloue et qui expliquent son autorité au dix-septième siècle. Il ne fut pas le défenseur des systèmes et des hypo-

thèses, mais des doctrines incontestables. Dans le sujet de l'amour de Dieu, « il ne s'attache point à l'expression de celui-ci, plutôt qu'à la pensée de celui-là », mais il expose celle qui est acceptée de tous les docteurs. C'est pourquoi nous avons embrassé de préférence l'enseignement de ce savant et habile théologien.

Un seul point nous inspire quelque réserve dans la doctrine de Bourdaloue. Elle semble n'exiger du fidèle, comme acte d'amour, que l'accomplissement strict de la justice et la simple conformité à la volonté divine. « Aimer Dieu, c'est s'interdire tout ce que défend la loi de Dieu, et pratiquer tout ce qu'elle ordonne : c'est se renoncer soi-même, c'est faire une guerre continuelle à ses passions ; c'est humilier son esprit, crucifier sa chair, et la crucifier, comme dit saint Paul, avec ses vices et ses concupiscences ; c'est résister aux illusions du monde, au torrent de la coutume, à l'attrait du mauvais exemple ; en un mot, c'est vouloir plaire en tout à Dieu, et ne lui vouloir déplaire en rien. » Cela, c'est le service de Dieu. Ne faut-il pas ajouter ou supposer quelque chose pour que la notion complète de l'amour de Dieu y soit comprise?

Puisque nous en sommes à relever les nuances dans cet admirable sermon de Bourdaloue, pourquoi ne dirons-nous pas, avec la juste retenue, inspirée par la science profonde et l'exactitude remarquable de cet éloquent théologien, que le passage suivant nous paraîtrait demander aussi quelques explications :

« Le précepte de la charité m'engage à avoir pour Dieu un amour qui ne puisse convenir qu'à Dieu, c'est-à-dire, en vertu duquel je préfère Dieu à toute créature. Et voilà le tribut essentiel par où Dieu veut que je rende hommage à la souveraineté de son être. Il ne me commande pas de l'aimer d'un amour tendre et sensible : cette sensibilité n'est pas toujours en mon pouvoir[1]. »

1. Il nous semble que les textes, que nous venons de citer, marquent une nuance théologique qui pouvait être acceptée dans l'école, au moment où Bourdaloue composait son sermon, mais qui ne tardait pas à être rejetée par l'autorité souveraine. Bourdaloue avait raison de ne pas considérer comme définitive la condamnation par la Sorbonne de la proposition suivante d'Amédée Guimeneus : « Le précepte de l'amour de Dieu et du prochain n'est pas un commandement spécial, mais un commandement général auquel on satisfait par l'accomplissement des

Que veulent dire ces paroles? Vont-elles à enseigner que celui qui accomplit les commandements de Dieu remplit le précepte de l'amour?

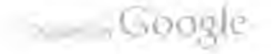
Celui-là est-il un homme de charité, qui se contente d'être fidèle à la morale de la religion et d'accepter ses dogmes? — Non, car l'amour de Dieu ne doit pas être seulement effectif: il doit être affectif.

Mgr Puyol, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)

autres préceptes. » Presque à la même époque, la faculté de Louvain, sur la dénonciation et tout ensemble avec l'approbation des évêques, censurait, « comme impie et comme renversant la première loi de la vie chrétienne, » la proposition qui suit : « Il ne paraît pas que l'homme soit en rigueur obligé dans le cours de sa vie de produire un acte d'amour de Dieu. » Ces deux censures ne manquaient pas de valeur, mais elles n'étaient pas une condamnation en dernier ressort. Aussi, Bourdaloue pouvait-il considérer la question comme indécise. Après 1699, il ne l'aurait pu, car le Souverain Pontife avait tranché la difficulté. Le pape Alexandre VII ayant eu à examiner la proposition : « Il suffit qu'une action morale tende interprétativement à sa fin dernière; et l'homme n'est obligé de l'aimer cette fin, ni dans le commencement, ni dans le cours de sa vie », le juge suprême porta la sentence suivante : « Cette proposition est hérétique. Ainsi jugé, ce jeudi 25 août 1690. »

N'avons-nous pas raison de dire que Bourdaloue, après cette condamnation, aurait accentué sa doctrine et reconnu la nécessité, non plus de la disposition générale affective, mais encore de l'acte affectif spécial? Se serait-il contenté de prêcher le service de Dieu comme unique élément de l'amour de Dieu?



LOUIS XVII ET LES MEDECINS

Paris et Delft ont désaffecté les cimetières où reposait le fils de Louis XVI, présumé mort encore enfant au Temple, suivant les uns, ou mort vieillard, et reconnu prince royal, quoique portant le nom de Naundorff, par le gouvernement hollandais.

Et tandis que les curieux des obscurités de l'histoire passaient au crible, sans résultat, la terre du cimetière Sainte-Marguerite pour y retrouver les restes de l'enfant royal, M. Otto Friedrichs, qui depuis un quart de siècle au moins, rassemble des documents pour éclairer cette incertitude historique, vient de publier le premier volume de la *Correspondance intime et inédite de Louis XVII*. C'est de ce volume, d'une documentation si précise et si riche, que nous extrayons les documents médicaux relatifs à Louis XVII-Naundorff.

Tout d'abord, voici le témoignage des médecins qui soignèrent le prétendu Naundorff pendant sa dernière maladie (*Loc. cit.*, p. 45).

« Nous soussignés, docteurs, médecins en fonctions à Delft, Jean Soutendam et Jean Gérard Kloppert, autrefois officier de santé et comme tel adjoint, comme médecin consultant par feue S. Exc. le ministre List, déclarons avoir traité en 1845, celui qui alors se nommait Charles Guillaume Naundorff, plus tard *évidemment* étant Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie. Beaucoup d'intérêt fut témoigné à l'auguste malade. Des bulletins furent envoyés journellement sur l'état de sa santé au ministre susdit qui de temps en temps vint en personne prendre des informations. Nous autres, médecins, nous n'avons pas besoin de déclarer que nous avons

observé et soigné avec intérêt le patient; la maladie considérée en elle-même (typhus icteroides) était psychologiquement très intéressante.

« Les pensées du malade s'arrêtaient principalement sur feu son malheureux père Louis XVI, sur le spectacle effroyable de la guillotine; ou il joignait les mains pour prier et demandait avec des paroles entrecoupées de bientôt rejoindre au ciel son royal père. Presque jusqu'au dernier soupir ce fut ainsi, et Charles-Louis de Bourbon mourut en notre présence le 10 août 1845.

« Delft, le 30 mai 1872[1].

« Signé : Jean Soutendam, *médecin-docteur :*
« J.-G. Kloppert, *médecin-chirurgien.* »

L'extrait de l'acte de décès, dressé au nom de Charles-Louis de Bourbon, duc de Normandie, Louis XVII (ayant été connu sous les noms de Charles-Guillaume Naundorff), et légalisé par le ministre de la Justice et le ministre des Affaires étrangères hollandaises, en 1874, est reproduit en entier dans le volume précité.

La ville de Delft, qui gardait depuis 1845, dans son vieux champ des morts, enchassé dans un écrin de verdure, cette tombe historique portant gravée, avec l'assentiment du gouvernement hollandais, cette inscription suggestive :

ICI REPOSE
LOUIS XVII
CHARLES-LOUIS, DUC DE NORMANDIE,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
NÉ A VERSAILLES LE 27 MARS 1785,
DÉCÉDÉ A DELFT LE 10 AOUT 1845,

vient de la faire restaurer à titre de monument historique. Elle est à présent entourée d'une grille en fer portant aux quatre

1. Plaidoirie de Me Jules Favre devant la Cour d'Appel de Paris pour les héritiers de feu Charles Guillaume Naundorff, décédé en Hollande et inscrit sur le registre de l'état civil de la ville de Delft comme Charles-Louis, duc de Normandie, fils du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, appelants contre M. le Comte de Chambord, intimé défaillant, suivie de l'arrêt de la Cour. Paris, 1874, p. 304.

coins les armes de la maison de Bourbon, et la tombe elle-même est surmontée de la couronne royale de France.

Les restes de Naundorff, qui avaient été exhumés, ont été redéposés officiellement en grande pompe en présence des rares descendants encore vivants du défunt : sa fille, Mme Marie-Thérèse Leclercq, d'Apeldorn, son petit-fils, H. S. de Bourbon, lieutenant d'infanterie à Delft; Mme Barbey, Genève, et les membres du comité qui s'est occupé de la restauration du monument.

Ce prince méconnu, dit M. Otto Friedrichs, dans une note (p. 298) qui commente une lettre du volume portant la date du 5 septembre 1834, parait avoir eu à un haut degré le don de guérir : il savait, comme le dit Charles Gachel, « un grand nombre de choses utiles dans les maladies; et tel lui dut sa santé à de bons conseils ou à des remèdes que mon ami préparait lui-même. Il guérit beaucoup d'hommes de leurs maladies[1] ». Aussi venait-on le consulter fréquemment.

D'autre part, de nombreuses lettres de ce recueil touchent à des questions médicales. Une partie seulement est publiée. En attendant, voici, sur le cas spécial à M. Roman, une lettre des plus curieuses de Morel de Saint Didier, rapportant comme un témoin oculaire, les effets extraordinares du traitement que le prétendant Naundorff appliqua à M. Roman :

« Paris, le 10 septembre 1834.

« MONSIEUR ET BIEN VÉNÉRABLE AMI.

« Habitué au respect et à l'affection que vous êtes si bien fait pour inspirer, c'est toujours avec un nouveau plaisir que je reçois de vos nouvelles. En ce moment, elles ont un degré d'intérêt de plus, puisqu'il s'agit de satisfaire le désir si naturel que vous avez de connaître les détails d'un fait miraculeux dont j'ai été assez heureux pour être témoin oculaire, ainsi que beaucoup d'autres personnes.

« Un Français, M. Roman, professeur très estimé, habite Dresde depuis la dernière révolution qui a renversé le trône

1. *Motifs de Conviction sur l'existence du duc de Normandie*, par MM. Gruau et Laprade, etc..., p. 37, 38 et 41.



de nos rois. Son estimable épouse et deux enfants l'aident à supporter son ostracisme volontaire.

« Les chagrins de l'exil avaient visiblement altéré la santé du malheureux : trois médecins lui ont prodigué les soins les plus affectueux et les plus touchants. Mais ils eurent la douleur de découvrir bientôt que toutes les ressources de la science étaient impuissantes : une maladie organique du cœur fut unanimement reconnue, et l'anévrisme le plus prononcé, le plus complètement organisé vint mettre un terme à toutes les espérances de cette infortunée famille. C'était dans cet état, tous les jours empirant depuis plus de six mois, que se trouvait le malade, lorsqu'arriva notre excellent prince à Dresde, pour passer quelque temps entre les caresses de ses aimables enfants et la tendresse de sa digne épouse.

« Notre bon prince, instruit par sa famille et par Mme Roman maîtresse de langue de ses enfants, de l'état affreux de son mari, voulut le voir. Il se rendit auprès de lui, et le trouva dans la position désespérée dont le devoir et la conscience des médecins avaient dû faire depuis longtemps le triste aveu à Mme Roman. L'ouverture de l'estomac (*sic*) du malade était occupée, dans une longueur de 2 pouces environ, par des corps tellement durs que la main semblait s'appuyer sur des pierres. Les pieds et le bas des jambes étaient tellement enflés qu'en y appliquant le pouce il restait une cavité profonde et blanchâtre qui ne se remplissait plus, signes, disaient les médecins, d'une dissolution et d'une catastrophe très prochaine. Les palpitations étaient perpétuelles et si violentes que les mouvements désordonnés du cœur repoussaient à vue d'œil la chemise à 3 ou 4 pouces de la poitrine. La parole, dominée par la violence de ces mouvements, était presque éteinte et saccadée ; la faiblesse était extrême.

« Enfin, depuis six mois, le malade ne dormait presque point, et ne pouvait s'étendre dans son lit, où il passait ses nuits et ses tristes jours assis sur son séant et soutenu par des coussins.

« La première fois que j'ai vu le malade, c'est dans cet état. J'en fus si effrayé que je croyais le voir expirer avant la fin de la visite du prince, que j'avais l'honneur d'accompagner.

« Le prince fit faire un remède qu'il lui administra; le malade se sentit un peu soulagé.

« Le prince lui fit l'imposition des mains sur l'estomac en le frixionnant (*sic*) quelque temps.

« En peu d'heures, les duretés avaient disparu, l'estomac était dégagé, et la respiration plus libre.

« Le prince imposa ses mains sur les pieds et sur les jambes, et bientôt les gonflements disparurent et les chairs se relevèrent rapidement et entièrement vivaces.

« Le prince répéta l'imposition sur le cœur et sur la poitrine; deux jours suffirent pour dégager le cœur et ramener le sang à son état de circulation ordinaire, et pour régler les mouvements du cœur, tels que la science les reconnaît en état de santé.

« Enfin, jamais miracle n'a été plus visible et plus complet. Mais la faiblesse était toujours grande, et le prince prévint le malade qu'il ne s'effraye point, car elle augmenterait encore, ce qui s'est effectué. Mais le malade était sauvé et la guérison du cœur complète.

« Lorsque je fus revoir le malade, je ne revins pas qu'il me tendit la main et me dit d'une voix ferme, assurée et joyeuse : « Bonjour M. de S. D. Comment vous portez-vous? Quant à moi, grâce à Monsieur, je suis très bien ».

« Tout cela s'est passé dans une période de sept ou huit jours. Dans l'une des dernières visites du prince, il prévint Mme Roman que le malade retrouverait le jour même son appétit et son sommeil; qu'elle lui donnât ce qu'il demanderait pour son dîner, pourvu que ce fut des choses saines. La pauvre dame n'espérait pas ce double bonheur, puisque son mari ne mangeait et ne dormait presque pas depuis six mois.

« La parole du prince eut son effet : le malade dévora, mangea beaucoup, même des choses peu saines; la digestion se fit sans embarras et il se trouva parfaitement. Pour la première fois, depuis six mois, il s'étendit sur son lit, se coucha sur le côté, à son grand étonnement et à celui de tout le monde, et dormit toute la nuit du sommeil le plus profond et le plus tranquille.

« Voilà pour la guérison miraculeuse. Voici pour les méde-



cins parmi lesquels se trouvait un médecin de la cour, homme très renommé pour son instruction et son talent.

« Lorsqu'il vit le premier mieux du malade, il fut extraordinairement surpris et demanda à voir le médecin qui avait obtenu ce premier succès. Il fut d'autant plus étonné, lorsqu'il apprit que dès la première visite, le médecin français avait fait faire au malade une promenade de deux heures en voiture découverte, ce que les médecins avaient essentiellement défendu en annonçant qu'il ne pourrait pas la supporter et en ordonnant le moins de mouvements possible.

« Le prince vit les médecins auxquels il déclara qu'il n'était pas docteur mais qu'il avait dans ses mains vraisemblablement une puissance magnétique dont il ne pouvait se rendre compte. Nouvelle surprise des Esculapes !

« Néanmoins ils ne conçurent point l'espoir de la guérison, déclarèrent qu'elle était impossible et que le malade succomberait nécessairement et promptement. L'avant-veille, je crois, de la guérison, le médecin de la cour, en effet, après avoir examiné et palpé le malade, annonça tristement à sa femme qu'en palpant le cœur, il venait de reconnaitre que la paralysie de cet organe était commencée et que son pauvre époux ne passerait pas la journée ; qu'il n'y avait d'espoir que dans un miracle auquel il ne croyait pas.

« Le lendemain, il revint, comptant trouver un cadavre : le malade était sensiblement hors de danger, et le surlendemain la guérison était complète. Les médecins restèrent stupéfaits et déclarèrent qu'il n'y avait qu'un miracle qui ait pu amener un semblable résultat...

« V. A. Morel de Saint-Didier. »

En se reportant à l'époque déjà lointaine où ces faits se passèrent, on ne sera pas étonné de voir qualifier de « miracle » une cure aussi rapide qu'extraordinaire. Mais plus la science marchera et plus on trouvera des explicatious fort naturelles à ces sortes de miracles, explications qui permettront de poser cet axiome : un miracle est un événement produit par des raisons non pas d'ordre surnaturel, mais d'ordre naturel encore inconnu ou inexpliqué.

Au reste, « Naundorff » lui-même, on l'a vu, ne cherchait nullement à se faire passer pour un faiseur de miracles, et il attribua son pouvoir tout simplement à une « puissance magnétique dont il ne pouvait pas se rendre compte », affirmation qui ne causerait certainement plus aucune « surprise » aux « Esculapes » de notre temps !...

Au sujet des faits révélés par Morel de Saint-Didier, nous avons voulu connaître l'avis de M. le colonel de Rochas, l'un des savants les plus compétents en ces matières qui appartiennent encore plus ou moins au domaine ténébreux des sciences occultes. Voici sa réponse, examinant le « miracle » de 1834 à la lumière d'une science vieillie d'une soixantaine d'années :

« Voiron (Isère), le 1er octobre 1898.
École Polytechnique.

« MONSIEUR,

« Les assertions que contient la lettre de Morel de Saint-Didier ne m'étonnent nullement. L'histoire du magnétisme est remplie de guérisons analogues, qui paraissent dues en très grande partie à la vertu guérissante de l'opérateur, tandis que les cures opérées par l'hypnotisme dépendent exclusivement de l'état de sensibilité spéciale du malade. En d'autres termes, certaines personnes jouissent de la propriété de pouvoir projeter hors de leur organisme une partie de leur fluide vital et de l'infuser pour ainsi dire dans le corps du malade en le dirigeant sur la partie qu'ils supposent en avoir besoin, soit par des passes soit par des impositions de main.

« Le magnétiseur doit donc avoir, pour produire des actions efficaces :

« 1° Assez de *vitalité* pour pouvoir en donner sans trop s'épuiser lui-même ; 2° assez de *charité* pour ne point craindre de s'épuiser en soulageant les autres ; 3° assez de *science médicale* pour reconnaître les organes malades et concentrer sur eux son action.

« Le magnétiseur guérit rarement d'une façon subite : il lui faut des séances plus ou moins nombreuses et des tâtonne-



ments plus ou moins longs suivant la gravité de la maladie et sa propre science : mais il agit sur presque tout le monde et sur presque toutes les maladies en portant la vitalité là où elle manque et en aidant ainsi puissamment l'action de la nature.

« L'hypnotiseur n'agit au contraire que sur certaines personnes et sur certaines maladies ; mais les guérisons sont en général instantanées. Il opère en déplaçant momentanément la force vitale du malade et en la concentrant *par suggestion* sur les points qui en ont besoin ; et, plus souvent encore, en se bornant à supprimer la sensation de la douleur dans les parties malades. Il agit alors à la façon d'un cataplasme calmant. — D'ordinaire, il ne s'inquiète pas de savoir quel est exactement l'organisme malade et il se borne à faire disparaître, par suggestion, les symptômes qu'il a observés. — Il peut guérir un accident, mais il ne donne pas de vie ; il ne se sert que de celle du malade.

« Quand les circonstances mettent en présence un puissant magnétiseur et des sujets très sensibles, on voit des miracles.

« Je suis en ce moment une cure remarquable opérée par un magnétiseur de Lyon, M. Bouvier, sur un jeune homme de vingt ans atteint d'anémie profonde et de tuberculose au premier degré, que les divers médecins appelés en consultation avaient eondamné. — Ce jeune homme esten pleine voie de guérison à la suite de magnétisations énergiques faites e dimanche et le lundi par M. Bouvier, qui vient le voir depuis un mois, et opère sur lui à plusieurs reprises pendant ces deux jours à Voiron.

« L'auscultation témoigne que le poumon se cicatrise peu à peu et les forces reviennent ; la toux diminue. Le jeune homme se sent très renforcé, le soir du dimanche, le lundi et le mardi ; puis les forces *diminuent* peu à peu jusqu'au samedi pour reprendre quand commence une nouvelle série de magnétisme. Et chaque série amène une amélioration dans le minimum.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

« A. de Rochas ».



Bien que nous n'eussions aucune raison de suspecter la bonne foi et la véracité de Morel de Saint-Didier, nous nous étions demandé si, par condescendance pour le prétendant dont il était l'un des partisans les plus convaincus, et dans le désir de montrer entouré d'une sorte d'auréole son prince affectionné : « l'homme de Dieu »! il ne s'était pas laissé entraîner à faire une description fort enjolivée des phénomènes dont il avait été le témoin stupéfié, — dame, en 1834! Même aujourd'hui encore, des faits semblables paraîtraient à plus d'un, parmi nos contemporains, appartenir au règne du surnaturel... En présence de l'opinion si autorisée de M. le colonel de Rochas, déclarant que les assertions de Morel de Saint-Didier ne l'étonnent nullement et expliquant comment la conjonction d'un puissant magnétiseur et d'un sujet très sensible peut faire « voir des miracles », notre vague inquiétude au sujet des assertions de Morel de Saint-Didier n'a plus de raison d'être.

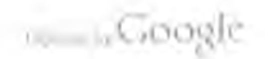
Dans une autre lettre du second volume, qui paraîtra sous peu et dont nous avons eu la bonne fortune d'avoir communication des premières bonnes feuilles, Naundorff écrit à sa femme :

« Je t'envoie ci-joint une brochure avec des diamants véritables ; elle m'a été donnée par une dame, qui, malade depuis dix ans, a été maintenant subitement guérie par moi. »

M. Otto Friedrichs en donne ainsi le commentaire :

« La dame que le prince venait de guérir est probablement Mme Falaise, qui habitait à la Ferté-Bernard (Sarthe), nommée dans une lettre adressée par Mme Marco de Saint-Hilaire à Louis XVII, en date du 12 octobre 1835. De cette lettre, voici le passage essentiel.

« J'ai l'honneur de vous joindre ici une lettre de Mme Falaise déjà reçue depuis plusieurs jours. Je pense qu'elle vous rend compte de son état de santé, elle me marque par la lettre qu'elle m'écrit en même temps qu'elle a négligé de vous par-



ler de palpitations de cœur assez fréquentes, et son sommeil en est quelquefois troublé, mais cela ne paraît pas l'inquiéter tant sa confiance est grande en Dieu et en vous, cher prince »...

La femme du prince avait, elle aussi, jusqu'à un certain degré, le don de guérir et elle l'exerçait avec la même charité et le même désintéressement. Plus d'une fois, nous avons vu de pauvres gens de la campagne des environs de Bréda venir consulter la veuve de Louis XVII. Et c'était un curieux et touchant spectacle!.... Les médecins du pays, souvent si durs pour leurs « confrères » non autorisés, avaient connaissance de ces charitables et bienfaisants accrocs à la légalité, commis par la vieille duchesse de Normandie (morte en 1888), et... la laissaient faire.

L. Picard.

(*A suivre.*)

PEMPHIGUS HYSTERIQUE [1]

Voici une jeune fille de dix-huit ans dont le cas offre un gros intérêt. Vous voyez, au tiers inférieur de la région antéro-externe de sa jambe gauche, une large plaque brunâtre, dont la surface présente de la desquamation épidermique et dont le pourtour se confond avec la peau saine. Il y a quinze jours, existait dans cette région une plaie suppurante; ce que je vous montre aujourd'hui est la cicatrice qui en résulte. Cette jeune fille a eu, pendant ces quelques derniers mois, au-dessus et au-dessous des genoux, sur les cuisses, sous les seins, sur le tronc, dans le dos, etc., des plaies de ce genre, non pas seulement symétriques, mais siégeant cependant aux deux côtés du corps. Ce sont, d'abord, de simples rougeurs, ressemblant à une brûlure du premier ou du deuxième degré, avec bientôt des vésicules transparentes, limpides, se conglomérant ensuite en bulles volumineuses et donnant du pus après avoir été infectées.

Dans quelles conditions sont survenues ces plaies et quelle en est la signification?

Notre jeune fille a dix-huit ans. Sa mère a eu des attaques hystériques et est morte de bacillose. Enfant, elle est impressionnable, mais sans autre particularité pathologique. A quatorze ans, à l'occasion de ses premières règles, elle esquisse quelques petites crises. Il y a deux ans, son père meurt et aussitôt apparaissent des séries de grandes crises; il y a deux mois, elle en avait huit, dix, et même jusqu'à quinze par jour; elle était en état de crises subintrantes et présentait un véritable accès de mal hystérique. Ces crises sont, de temps à autre, entrecoupées par des délires, des gesticulations, des

1. Présentation de malade faite à la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière.



sommeils. En outre, les signes somatiques sont très nets : on constate, en effet, de l'anesthésie aux deux côtés du corps, un double rétrécissement du champ visuel presque complet, un point ovarien, etc. C'est de l'hystérie convulsive à son summum. En outre la malade est anorexique.

Il y a un mois et demi, un beau matin, elle se plaint de douleurs dans le poignet gauche. Puis la peau se dénude et offre l'apparence d'une brûlure; bientôt, il s'en écoule un liquide sanieux et même un peu de pus. On croit que, pendant une crise, elle s'est contusionnée et qu'une infection par un microbe vulgaire s'y est surajoutée. On appliqua un pansement antiseptique. Mais, loin de se guérir, cette plaie augmente en surface; il en paraît même d'autres, successivement sous les seins, au ventre, dans le dos, aux cuisses. Elles ont toutes le même aspect : circulaires ou ovalaires, elles se manifestent d'abord par une rougeur, plus foncée au centre : puis surviennent des vésicules et des bulles ; celles-ci crèvent; il suinte un liquide jaunâtre; une croûte se forme ou bien la suppuration s'établit. Chose curieuse, du même coup les crises convulsives cessent, la sensibilité revient, l'anorexie disparait.

Hardy a publié jadis des observations tout à fait analogues sous le titre de *Pemphigus des jeunes filles;* mais, à son époque, la physiologie des vaso-moteurs était à peine esquissée. Il s'agissait de pemphigus hystérique, comme pour cette malade. Chez celle-ci, en effet il est avéré que les troubles cutanés sont survenus à cause et à propos de son hystérie.

Je vous ai présenté ici même un certain nombre d'exemples curieux de bulles de pemphigus, de sueurs de sang, de plaies diverses qui n'étaient que des troubles vaso-moteurs de nature hystérique. Lisez, à ce propos, la thèse de mon regretté élève Apt sur les *Stigmatisés* et vous y verrez toutes les diverses manifestations cutanées de la diathèse vaso-motrice, ainsi que l'appelait Charcot.

Quand, avec le doigt, on raie la surface de la peau, on voit apparaitre une coloration blanchâtre, à l'endroit touché, et rouge, sur les parties latérales : on a troublé le jeu des vasomoteurs. Chez les individus sains, la double coloration blanche

et rouge disparait vite et tout rentre dans l'ordre. Mais lorsque le sytème vaso-moteur est malade, la coloration subsiste et l'on voit apparaître le dermographisme, si bien étudié par Barthélemy et quelques autres. Comme l'a démontré Renaut, il existe de la contracture artérielle; le débit veineux se fait moins bien; et comme il en résulte de la compression au sommet du bourrelet, la fonte cellulaire se produit sous forme d'exsudat. Le dermographisme est le point de départ d'une série de troubles qui peuvent aller jusqu'à la gangrène. Comme exemple, rappelez-vous la jeune fille que je vous ai présentée ici même, l'an dernier, et qui avait un œdème hystérique de l'avant-bras, limité par une ligne circulaire de gangrène cutanée.

Pour qu'apparaissent les plaies dont je vous entretenais tout à l'heure, il faut, bien entendu, un système nerveux prédisposé; et, alors, que surviennent un traumatisme, une intoxication, des troubles dyspeptiques, et les troubles vaso-moteurs se développent; que la malade gratte ses vésicules ou ses bulles et la plaie s'infectera.

Notez le balancement qui s'est établi chez cette malade. Dès que le pemphigus s'est installé, tous les phénomènes de grande hystérie convulsive ont disparu. Maintenant que les plaies sont cicatrisées, il y a, de nouveau, tendance aux crises.

En somme, il s'agit d'une hystérie profonde, grave, tenace. On devra tonifier le système nerveux de cette jeune fille, la préserver de toute émotion, puis, par la rééducation de la volonté et la suggestion, la soumettre à une thérapeutique psychique dont je vous ai, bien des fois exposé les grandes lignes.

RAYMOND.

TRIBUNE DE NOS LECTEURS

Monseigneur,

Je lis dans le numéro des *Feuilles de Guérisons* (publication de Sion pour l'extension du royaume de Dieu) du 15 juillet 1905 la relation d'une guérison vraiment extraordinaire et où la suggestion n'a pu réellement jouer aucun rôle. Il s'agit d'une dame Ruby qui, tombée d'un escalier vingt-deux ans auparavant et s'étant brisé dans cette chute trois vertèbres et trois côtes vit un ulcère se former puis des abcès et endura pendant cette longue période de temps des douleurs épouvantables. Elle fut subitement guérie, dit la feuille, après une simple imposition des mains faite par le docteur Dowie le 5 avril 1899.

Suivent des attestations de médecins, etc.

La formule employée par le docteur Dowie fut la suivante : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ, par la puissance du Saint-Esprit et selon la volonté de Dieu, notre Père céleste, levez-vous ! »

En ne discutant pas la véracité du fait lui-même qui s'est produit, d'ailleurs, devant témoins et qu'il est facile de contrôler en allant aux sources indiquées, ce miracle (car je ne vois pas quel autre nom employer) doit suggérer, il me semble, quelques réflexions intéressantes.

Et tout d'abord il est impossible d'invoquer ici la suggestion. Les nerfs ne sont pas en cause : il ne s'agit pas ici d'ataxie locomotrice, mais bien d'altération profonde des tissus de la cavité abdominale avec abondante résolution de pus, etc. Cette guérison est donc bien surnaturelle et digne de celles de Lourdes (je connais Lourdes dont je suis un fidèle, et je vois chaque année bon nombre de miracles qu'il m'est facile d'étudier).

La question intéresssante qui se pose ici est donc de connaître le genre de surnaturel dont la puissance s'est manifestée ici. Devons-nous croire au surnaturel divin ou pencher au contraire pour l'action diabolique?

S'il y a surnaturel divin, comment expliquer ce fait de l'action divine intervenant pour une religion fausse?

S'il y a surnaturel diabolique, comment expliquer l'action du malin se faisant sentir sur une injonction produite dans cette forme : « Au nom du Seigneur Jésus-Christ par la puissance du Saint-Esprit et selon la volonté de Dieu notre Père céleste »... ?

Il y a là, il me semble, un point obscur qu'il serait intéressant de mettre en lumière dans la mesure du possible, car je vois déjà bien des objections faisables autour de ce point et il serait peut-être bon de pouvoir y répondre.

En vous remerciant d'avance de la réponse que vous voudrez bien m'adresser par la poste ou par la voie du journal, je vous prierais de recevoir, Monseigneur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

LES POINTS OBSCURS

LA SECONDE VUE

I

Gœrres rapporte des faits extraordinaires de seconde vue. Ces faits concernent des morts, des naissances, des événements importants de la vie publique et de la vie privée. Une enquête sévère lui fait découvrir des personnes douées de cette faculté de seconde vue dans la Grande-Bretagne, dans la Westphalie, en Suisse, en Souabe, aux environs de Salzburg, en France dans le Dauphiné et les Cévennes, parmi les habitants des montagnes et chez des peuples du Sud.

Ce don, écrit Gœrres, n'est pas seulement d'hier, dans les îles et les montagnes de la Grande-Bretagne, mais il a existé de tout temps; il était plus fréquent au commencement du siècle dernier, et bien plus encore avant que le christianisme fût répandu dans ces contrées. Il ne se montre pas seulement d'une manière sporadique en tel ou tel village, mais on le retrouve en même temps dans des lieux éloignés de cinquante milles, et plus encore, les uns des autres, et dont les habitants n'avaient pas le moindre commerce ensemble. Il ne dépend ni du sexe, car les hommes et les femmes le possèdent également, ni de l'âge, car on a vu des enfants crier d'effroi dans leurs berceaux lorsqu'on avait une vision près d'eux. On a vu même des chevaux, des vaches, des chiens s'agiter et trahir quelque trouble en ces circonstances, et l'on a conclu qu'ils participent aussi à cette faculté.

Cette disposition ne dépend point non plus du tempérament, ni de l'état de la santé; elle n'est point considérée

comme une faveur par ceux qui la possèdent, mais plutôt comme une chose fâcheuse et désagréable dont ils voudraient être délivrés. Ils sont simples dans leur vie, sobres et tempérants comme le sont tous ces habitants des îles et des montagnes, exempts par conséquent des maladies chroniques et hystériques. Ce don passe quelquefois comme un héritage de père en fils, et, d'autrefois, il passe d'une maison dans une autre : on le reçoit quelquefois dans la vieillesse, sans savoir comment il est venu. Il s'agit donc ici d'une faculté naturelle, qui, pour être éveillée, n'a besoin d'aucune préparation extérieure, et qui « paraît se rattacher à une disposition particulière du système nerveux ».

« En effet, on a remarqué que ceux qui commencent à exercer cette faculté, tombent souvent en défaillance, lorsqu'après avoir eu une apparition, la nuit, hors la maison, ils approchent ensuite du feu. Il est encore remarquable que, lorsque plusieurs de ces voyants sont ensemble, ils n'ont pas tous en même temps cette vision, mais si l'un d'eux voit quelque chose et touche un de ses confrères, ou lui met le pied sur le sien, celui-ci a la même vision que lui. On peut conclure de là que si plusieurs voyants se tenaient par la main et formaient une chaîne, tous verraient la même chose, ce qui semble indiquer que cette faculté a son centre dans l'épigastre et dans le plexus solaire...

Lorsque la vision se produit dans toute sa force, les paupières s'écartent, quelquefois même elles rentrent et se replient d'une manière convulsive, de sorte que l'œil regarde fixement devant lui. L'apparition s'empare alors tellement du voyant qu'il ne peut rien voir autre chose, ni penser à quoi que ce soit. Il paraît pensif ou gai, selon la nature de sa vision. Celle-ci, ordinairement, est très courte, et ne dure qu'autant de temps que le voyant peut regarder fixement et sans cligner. Quelquefois aussi l'apparition est vue en même temps par différentes personnes qui vivent assez éloignées les unes des autres. Parfois le voyant voit à des distances considérables[1]. »

1. Gœrres, *La Mystique*, t. III, p. 343.

II

Il est à remarquer que la vision affecte toujours une forme sensible dans le cas que nous venons d'exposer : c'est une image que l'on interprète, ensuite, d'après l'expérience et la tradition qui impressionne directement dans le voyant, le centre nerveux de l'imagination : elle produit la même impression sur le cerveau des animaux qui se trouvent dans le voisinage de l'apparition.

Quelle est l'origine de cette image d'un objet lointain? Comment se forme-t-elle, quelle route suit-elle à travers l'espace : quelle force la dirige et la maintient dans sa direction, pourquoi vient-elle affecter tel voyant plutôt qu'une autre personne, quelle est l'efficacité mystérieuse qui semble exister ici entre le sujet et l'objet, entre le système nerveux du voyant et l'image avec laquelle elle pourrait être unie, par les flots continus de l'éther dont l'univers est plein. Assurément, ces questions s'élèvent dans l'esprit en présence de ces phénomènes étranges, et ils appellent une solution qui semble toujours défier les efforts de notre curiosité impuissante.

Mais, si je ne peux pas répondre à ces questions, si je dois me contenter de quelques hypothèses empruntées au rôle de l'héther dans l'espace, et au jeu du centre nerveux de l'imagination ; si le fluide qui pourrait mettre en communication à travers l'espace, le cerveau et l'image lointaine est encore à trouver et à décrire, je me contenterai de confesser mon ignorance, et je ne me hâterai pas de conclure à l'intervention d'une cause préternaturelle, d'un ange bon ou mauvais.

Ces familles de voyants dont l'existence se trouve ainsi constatée par l'histoire, ne se livrent à aucun exercice préparatoire, à aucun entrainement. Nous ne trouvons ici ni pratiques suspectes, ni incantation ou évocation, ni passes magnétiques, ni états d'hypnose ou superficiels ou profonds, ni aucun acte contre la morale, la religion ou la foi, ni rien qui rappelle, même de loin, les caractères certains de la possession.

Cette circonstance particulière d'un courant qui s'établit

entre plusieurs voyants, par le contact des mains et des pieds, et qui rend la vision commune, semble bien indiquer encore un phénomène psycho-physique et, sans attacher aucune importance au rôle que Gœrres attribue dans cette apparition à l'épigastre et au plexus solaire, je ne repousserais pas une seule explication naturelle donnée par la science : mais, qui trouvera cette explication?

Aussi bien, l'interprétation naturelle des phénomènes que nous venons de rapporter soulève dans mon esprit de graves objections, je dirais même des objections qu'il me parait impossible de réfuter, et qui nous font croire que ces visions prophétiques ou lointaines appartiennent à l'ordre préternaturel. Creusons ce sujet.

III

Il me parait certain que ces phénomènes ont un caractère objectif, qu'ils ne sont pas l'effet d'une hallucination ou d'une suggestion, puisque des enfants au berceau, des animaux, des chiens, des chats éprouvent un sentiment de frayeur et accusent ainsi la réalité de l'apparition. La seconde vue ne consisterait donc pas dans l'exercice volontaire, libre, d'une faculté qui nous permettrait de projeter un fluide au loin, et de voir, avant sa réalisation une naissance, une mort, un événement important.

Ces voyants ne sont ni actifs, ni libres dans leur vision, ils sont passifs, ils reçoivent une impression inattendue, ils subissent un choc qui retentit au cerveau, dans l'imagination, et ils voient un personnage, une scène sans voir la cause, la réalité externe, l'agent mystérieux qui produit cette apparition.

Nous pourrions, peut-être, avancer encore dans l'étude de cette question. Ce n'est pas un agent mystérieux qui produit une apparition dans le cerveau, car cet agent ne s'amuserait pas à déterminer cette même apparition dans le cerveau de l'enfant, ou dans le cerveau des animaux. L'agent se contenterait d'influencer le cerveau du sujet qu'il veut avertir.

Il est donc permis de supposer que c'est un personnage

réel, un fantôme matériel, un corps aérien qui se rend visible et se place en face d'un sujet pour lui faire connaitre une naissance, une mort, un événement important. Le sujet qui jusque-là, est passif, devient actif dans l'interprétation de l'apparition.

Que de villages entiers nous donnent le spectacle de ces phénomènes, à certaines époques, nous n'en serons pas surpris. Les sujets envahis par la contagion redoutable, sont des *médiums* dans la crise contagieuse de la transe et de la crise nerveuse qui se révèle par la convulsion des yeux. État mystérieux et troublant où la raison semble sombrer un instant et laisser l'organisme passer tout entier sous la domination d'une volonté supérieure,

Nous arrivons ainsi à constater deux moments dans ce phénomène de la double vue. Au premier moment, le sujet traverse une crise nerveuse qui dissocie ses organes et ses facultés. Au second moment, il voit dans son imagination surexcitée ce qu'il n'aurait jamais vu à l'état normal.

La crise nerveuse involontaire pourrait bien être l'effet naturel d'une maladie, d'une perturbation profonde de l'organisme, mais elle pourrait bien aussi être l'œuvre du démon qui s'empare un instant de cet organisme pour en faire l'instrument de ses desseins et qui lui fait subir une préparation violente, comme nous le voyons souvent dans l'histoire des possédés.

Au second moment, le sujet voit le personnage dont la présence effective et fantastique est le présage de l'événement qui va se produire et qui peut exister déjà en puissance, dans une cause inconnue des hommes et connue des esprits.

Ce personnage fantastique est bien réel, il se fait voir simultanément à plusieurs personnes qui attestent la réalité objective de l'apparition et qui n'ont pas pu se concerter pour en faire une description identique. D'ailleurs, comme nous l'avons observé, le fantôme influence encore des enfants au berceau et des animaux.

Quel est ce personnage qu'il n'est pas permis de confondre avec une impression subjective et hallucinatoire de l'imagination? Les miracles divins ont toujours un objet élevé, ils

tendent invariablement à éclairer les intelligences, à toucher les volontés, à ramener les cœurs, à rapprocher l'homme de sa fin suprême qui est Dieu. Ici, tous ces caractères font défaut.

Nous ne croyons pas, malgré le sentiment contraire de Gœrres, qu'il soit permis d'attribuer ces phénomènes de seconde vue à une faculté naturelle. Il n'est pas naturel, en effet, que ces phénomènes aient été fréquents avant la venue de Jésus-Christ dans les pays livrés au paganisme et qu'ils soient devenus plus rares dans les pays conquis par l'Évangile. Il y a ici, évidemment, autre chose qu'une cause physique et une loi physique : nous sommes en présence d'un phénomène moral et d'une cause morale, supérieurs aux phénomènes qui naissent et meurent dans le système nerveux.

Il n'est pas naturel de voir à de longues distances des événements qui se produisent ou qui vont se produire et qui n'ont encore aucune réalité, et il faut autre chose qu'une crise nerveuse caractérisée par la convulsion des paupières et la fixité du regard pour obtenir de tels résultats.

Je remarque que ces phénomènes ont des analogies singulières avec les effets produits dans quelques sujets par la possession et par le spiritisme, et je suis tenté de les attribuer à la même cause, et cette cause dépasse, certainement, les forces naturelles de notre imagination.

Gœrres reconnaît que ces hommes et ces femmes, ces enfants et ces vieillards envahis soudainement et troublés physiquement par ces visions étranges n'ont aucune tare hystérique, qu'ils ont la robustesse des gens qui vivent au bord de la mer ou sur les montagnes, et que c'est un don, une faculté spirituelle qui se révèle subitement en eux. Nous sortons ainsi du cadre des phénomènes et des lois physiques de la nature, et, comme nous l'avons déjà observé, c'est parmi les causes morales et dans l'ordre immatériel qu'il faut chercher l'explication de cette double vue. Nous rencontrons ici le préternaturel.

IV

Ce qui trouble quand on étudie avec une grande impartialité ces phénomènes bizarres, extraordinaires de seconde vue, c'est qu'on ne voit plus distinctement la ligne de démarcation entre la nature et le préternaturel. Ici, les frontières se perdent dans la brume; on hésite là où les présomptueux se hâtent de rendre des oracles et d'avancer.

Si l'on réfléchit un instant, si l'on considère ce nombre incalculable, effrayant, d'Esprits bons, et d'Esprits mauvais, d'anges et de démons qui remplissent l'espace, qui nous pressent de toute part, qui nous voient et qui nous entendent, qui exercent une influence réelle sur tous les actes de notre vie, qui dominent et soumettent en quelque sorte, avec la permission de Dieu, la matière à leur volonté, la vie réelle nous apparait alors sous un aspect différent. Nous voyons, aussitôt, ces Esprits manifester quelquefois leur présence et leur action par des coups violents, avec un éclat inaccoutumé. Là où le matérialiste interroge les forces chimiques et physiques, les fluides et les vibrations, et accumule les hypothèses les plus fantaisistes, nous levons la tête, et nous disons : Les Esprits sont là.

Nous avons le culte de la science et nous applaudissons aux découvertes qui se multiplient autour de nous, mais cette admiration ne peut pas nous empêcher de voir et de reconnaître à travers ces forces de la nature, et distinctes d'elles, la force immatérielle des Esprits bons ou mauvais dont l'effrayante activité ne se lasse jamais et qui remplissent tout.

Dans la savante traduction de la mystique de Gœrres qu'il nous a laissée, M. Charles de Sainte-Foi nous raconte un fait de double vue d'un intérêt particulier. Cet écrivain était un chrétien sérieux, un homme de bonne foi, et nous ne pouvons mettre en doute ni son intelligence ni sa véracité.

Nous lui laissons la parole :

« Qu'il me soit permis de rapporter ici un fait de seconde vue que j'ai connu avant son accomplissement et qui a par conséquent pour moi tous les caractères d'un fait incontes-



table. Presque toutes les personnes, d'ailleurs, qu'il concernait sont encore vivantes.

« Je me trouvais dans l'automne de l'année de 1839 en Pologne, dans le duché de Posen, chez la comtesse M. une des femmes les plus remarquables du pays sous tous les rapports, et dont la mort a été sentie comme un malheur public. Elle avait confié ses trois filles aux soins d'une gouvernante écossaise, miss R. qui passait pour avoir le don de seconde vue, et qui paraissait, il faut en convenir, très peu flattée de la faculté qu'on lui attribuait.

« L'année précédente, le comte W. frère de la comtesse M. avait épousé la princesse S. Pendant la cérémonie du mariage qui se faisait à la chapelle du château, la jeune comtesse M. nièce du fiancé, fut prise d'un accès de sensibilité qui la força de sortir avec sa mère et miss R. sa gouvernante.

« Celle-ci la voyant pleurer, dit à sa mère : Pauvre Marie, elle n'a qu'à pleurer, car avant un an, son oncle sera veuf; avant deux ans, il épousera la princesse T. sa belle-sœur, et Marie épousera elle-même le prince S. frère de celle-ci.

« La mère et la fille n'attachèrent, comme on le pense bien, aucune importance à cette prophétie, et lorsqu'elles me la racontèrent, huit mois après environ, elles ne faisaient qu'en rire, car rien, jusque-là, n'avait fait pressentir encore qu'elle dût être accomplie.

« Cependant, vers la fin de mon séjour au château de R. une lettre annonça que la comtesse W. venait de mettre au monde un fils, et deux jours après, une seconde lettre annonçait que sa santé donnait de graves inquiétudes. Pour la première fois, nous commencions tous à considérer d'une manière sérieuse la prédiction de miss R.

« La comtesse M. partit pour aller donner ses soins à sa belle-sœur, et je repartis moi-même pour Paris, après l'avoir priée de me donner des nouvelles de sa sœur. Quelques jours après, je reçus une lettre qui m'apprit sa mort. La comtesse M. vint avec sa famille passer l'hiver de 1840, à Paris. Il y avait à peu près deux mois qu'elle y était lorsque son frère arriva avec l'intention d'aller à Rome demander les dispenses nécessaires pour épouser sa belle-sœur. Le mariage se fit au bout de

l'année, et, trois ans plus tard, environ, la jeune comtesse Marie épousait le prince S. de sorte que la vision de miss R. s'était accomplie jusqu'au bout.

« Je demandai souvent à miss R. de quelle manière, par quel procédé, elle avait ces sortes de visions ou de pressentiments. Elle me répondit toujours qu'elle ne pouvait l'expliquer, qu'elle se sentait saisie par une image ou par un sentiment dont elle ne pouvait se rendre compte et qui la forçait à parler. Au reste, elle ne paraissait attacher aucune importance à ce don ; bien loin de là, elle le regardait comme quelque chose de très pénible et de très gênant, dont elle aurait bien voulu être délivrée. Il était, disait-elle, héréditaire dans sa famille, et elle avait déjà été avertie bien des fois, de cette manière, des événements qui devaient arriver plus tard[1]. »

Je serais tenté, d'abord, de classer ce fait dans la catégorie des phénomènes merveilleux, mais naturels, dans la zone qui s'étend entre la nature et le préternaturel, mais quelques difficultés m'arrêtent, et semblent demander une autre explication.

Je ne vois ici ni influence électrique, ni convulsions des yeux, ni accablement, rien qui rappelle la transe, et cependant, le sujet, dans son état normal, à l'intuition conjecturale de l'avenir. J'en conclus que ces phénomènes de double vue n'appartiennent pas à l'ordre physique, et qu'il en faut chercher l'explication plus haut, dans l'intelligence qui se trouve subitement illuminée, par une lumière qui se prolonge dans l'avenir, aux horizons lointains.

Gratry m'a fait connaître, une jeune personne qui possédait ce don de communiquer à distance avec quelques absents. Il en cherchait l'explication dans les forces physiques de la nature et dans l'éther. Un jour, tout déconcerté, il vint à moi, et avec cette droiture de caractère qui le caractérisait, il me dit : Je me suis trompé ! Il avait suffi, en effet, à cette jeune personne de s'imposer un sacrifice et de faire une communion pour être définitivement délivrée de ce don de seconde vue. Elle devait à Dieu sa délivrance.

1. Charles de Sainte-Foi, *Mystique* de Gœrres, t. III, p. 359.



On ne comprendrait pas cette disparition à la suite d'une prière, si le phénomène de double vue était une faculté naturelle, et si un agent préternaturel n'y avait aucune part. On ne comprendrait pas mieux que ce don vînt de Dieu, car il ne tend ni à la démonstration d'une vérité religieuse, ni au triomphe de l'Église, ni au soulagement de l'humanité, ni à la sanctification de celui qui le possède : il amuse et il flatte l'orgueil de celui qui le reçoit.

V

Par notre corps nous faisons partie de l'organisme de l'univers, nous avons des relations étroites avec le soleil, les planètes; l'air, la nature entière. Nous sommes, à tout instant, influencés et traversés par des actions électriques, magnétiques, vitales; nous participons aux mouvement harmonieux et immenses de l'univers, et nous vibrons avec lui.

Mais, le degré de sensibilité n'est pas le même dans tous les hommes le degré d'impressionnabilité ou d'irritabilité du système nerveux varie avec les individus. Tel homme dont la sensibilité est développée sentira, à l'avance, les changements de temps, les orages, les mouvements de la pression atmosphérique. Tous ces phénomènes physiques préexistent dans des causes physiques dont il sent les secousses que d'autres, beaucoup moins impressionnables, ne sentent pas.

Les sensitifs constituent une catégorie particulière dont les nerfs peuvent devenir le point de départ des phénomènes les plus extraordinaires. L'intensité du choc extérieur et l'irritabilité excessive ou l'hypérestésie expliqueraient bien des choses qui nous paraissent incompréhensibles, et que nous serions tentés d'attribuer au démon, contre toute justice et contre toute vérité. Nous sommes perdus en quelque sorte dans l'immensité de forces de toute nature dont nous ignorons la constitution, les opérations, les lois, et nous en subissons à tout instant, l'influence profonde.

Comment s'exercent ces influences incontestables? Je l'ignore. Je ne vois pas l'électricitéqui se détachedel'aimant et

qui produit les mouvements désordonnés de la boussole. Je ne vois pas le courant qui suit le fil ou qui traverse la bobine électrisée. Au dessus de 75.000 vibrations, et au-dessous de 64.000, je n'entends plus les notes musicales. Je ferai la même observation à propos des couleurs. L'univers est rempli de phénomènes physiques que je ne connais pas, et je n'ai plus le droit de m'étonner si je ne peux expliquer ces continuelles influences de l'ambiance sur notre système nerveux.

Mais, en même temps qu'elles modifient l'état de notre système nerveux, ces influences exercent une action réelle sur notre sensibilité, sur notre imagination où elles appellent l'attention de l'âme qui les considère, et elles deviennent quelquefois le point de départ de pressentiments qui vont se réaliser. Songe ou vision magnétique provoquée par une cause physique, c'est toujours l'image qui apparaît au premier plan.

Qu'elle est suggestive, et qu'elle fait réfléchir cette pensée de Goethe !

« Il est très certain, que, dans quelques cas, notre âme peut atteindre au-delà de nos limites corporelles, qu'elle jouit quelquefois du pressentiment ou de la vue réelle de notre prochain avenir. Nous sommes dans un milieu dont nous ignorons les mouvements et les influences sur nous, ainsi que les relations avec notre âme. Nous avons tous en nous quelque chose des forces électriques et magnétiques. Il m'est arrivé souvent, lorsque j'étais en compagnie d'un ami, et que j'avais l'esprit vivemet occupé d'une pensée, de voir cet ami me parler le premier de ce que j'avais dans l'esprit. Une âme peut aussi agir sur une autre par sa présence muette[1]. »

Nous voyons ainsi avec quelle prudence il faut étudier ces questions obscures, et essayer de faire le départ entre ce qui appartient à la nature et ce qui appartient au merveilleux.

Élie Méric.

1. Cité par Franz Hettinger, *Apologie du christianisme*, t. II, p. 194.



LE ROLE DES ANGES DANS L'UNIVERS

« Si nous connaissions parfaitement l'activité des anges, si nous pouvions discerner leurs fonctions variées, nous saurions, à n'en pas douter, que chaque ange a son office propre et sa place marquée dans l'univers, beaucoup plus que les astres qui le composent. »

(S. Th. *Somme*, I, p. q. CVIII, a. 3.)

I. — Avertissement

L'épigraphe que nous plaçons ici en tête de la troisième partie de notre étude sur les anges est empruntée au Docteur angélique. Ce peu de mots, sommaire de sa doctrine sur l'activité des esprits célestes dans notre monde, prouvent que le grand génie n'a pas épuisé un si vaste sujet, et que bien des mystères sont et resteront peut-être toujours cachés aux sciences humaines... *etsi nos lateat.* (*Ibid.*)

Personne essaiera-t-il jamais d'achever d'une manière scientifique un enseignement dont saint Thomas d'Aquin n'a osé soulever les détails !

Il affirme et il démontre, comme une vérité rendue irréfutable par les Écritures, que les anges peuvent agir sur l'univers ; que leur activité dans la nature est convenable, utile, voire même nécessaire, Dieu le voulant ainsi ; enfin que leur coopération à l'œuvre du Créateur est un fait absolument certain. « Il faut admettre que les anges constituent, selon l'ordre de la nature, un intermédiaire entre nous et Dieu ; et que par conséquent, d'après la loi commune, ils administrent non seulement les choses humaines, mais aussi *tous* les corps, *toutes les choses corporelles.* » (I, p. q, CVIII, a. 7.)

Nous ne voyons pas les anges. Directement nous ne perce-

vons rien de leurs opérations. Quand il nous sera donné d'admirer l'activité avec laquelle ils s'appliquent à mouvoir l'univers et à féconder la nature, nous ne serons plus de ce monde; alors, pour comprendre, nous n'aurons plus à entrer dans les discussions, les théories et les preuves des savants.

Mais dès à présent, le lien qui, depuis leur origine, existe entre les deux mondes, entre le monde corporel fait de matière inerte, aboutissant partout à des mystères, et le monde spirituel qui l'entoure de toute part et qui est de nature à pouvoir le pénétrer presque dans ses profondeurs les plus insondables; cette étroite parenté, dis-je, voulue de leur Créateur, lequel les a créés l'un pour l'autre, n'expliquerait-elle pas, si on l'interrogeait plus couramment, bien des *qu'est-ce*, des *pourquoi*, et des *comment*?

Nous avons traité des anges pris en eux-mêmes, puis nous avons étudié les rapports hiérarchiques qu'ils ont entre eux[1]; ici, en donnant sous de nouveaux titres des considérations propres à jeter quelque clarté sur beaucoup de points obscurs nous tâcherons de mettre en pratique la leçon que nous donne le pape saint Grégoire dans sa onzième homélie sur l'Évangile où il s'exprime ainsi : « Le royaume des cieux, mes très chers frères, est dit semblable aux objets terrestres en ce que des choses que nous saisissons par l'entendement, nous avons la faculté de nous porter à la connaissance des mystères célestes, de telle sorte que le modèle des espèces sensibles nous rende pour ainsi dire visible l'invisible et que, le cœur enflammé par l'étude, l'amour de connaître nous rende aimable l'inconnu; car le royaume des cieux est un trésor caché. »

Ayons donc en vue, cher lecteur, dans cette troisième partie de l'étude que nous avons entreprise, non de nous livrer à une œuvre scientifique terre à terre; mais de rendre mieux présents à notre mémoire les titres d'amitié qui nous unissent aux anges.

1. *Revue du Monde invisible*, depuis le numéro de janvier 1901.

II. — La création et son histoire

La création est une œuvre divine et un drame sublime où toutes les créatures ont un rôle qu'elles jouent pour la gloire du Très-Haut.

Dieu crée l'esprit et la matière. Il unit dans l'homme la matière à l'esprit. Il s'unit à cette union : c'est l'opération extérieure et libre des trois personnes de la sainte Trinité qui entre elles s'unissent éternellement par une triple action intérieure[1] : Dieu est acte infini.

∴

Les anges, images de Dieu, sont comme des actes créés. Leur existence est une activité perpétuelle grâce à laquelle ils agissent dans le sens de l'union désirée. Ils tendent à Dieu ; ils font tout graviter vers Dieu. Leur action, depuis le commencement jusque dans l'éternité, en passant par l'histoire des siècles ; soit qu'elle ait lieu au ciel, soit qu'elle s'étende à l'univers, soit qu'elle s'exerce au sein de la nature, pour en saisir la portée, l'on doit se rendre compte exactement de deux mystères, objets de ce chapitre et d'un chapitre suivant : la *création* et l'*incarnation*. C'est d'ailleurs sur ces deux mystères que se base la troisième partie de la présente étude.

∴

Pour commencer, étudions donc avec soin et prions le Saint-Esprit de nous aider à méditer religieusement, dans les premiers versets de la Révélation, la genèse du monde et de l'homme. Les nouvelles connaissances que nous acquerrons à cette source *inépuisable* nous serons d'une grande utilité au

1. Génération du Fils, procédant du Père ; procession du Saint-Esprit par spiration active et spiration passive. Il procède du Père et du Fils comme d'un unique principe.



cours de notre travail. Voici tout entier le texte sacré, si éloquent et si plein de poésie que jamais écrivain en semblable sujet n'en a pu approcher, narration simple comme la vérité, d'une science tellement divine, qu'on y sent partout l'expression du Verbe *par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été fait de ce qui a été fait*[1].

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Mais la terre était uniforme et nue, et des ténèbres étaient sur la face d'un abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.

« Or Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. Et il appela la lumière jour, et les ténèbres nuit : et d'un soir et d'un matin se fit un jour unique.

« Dieu dit encore : Qu'un firmament soit fait entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit le firmament, et il sépara les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient sur le firmament. Et il fut fait ainsi. Or, Dieu nomma le firmament Ciel; et d'un soir et d'un matin se fit un second jour.

« Dieu dit ensuite : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que la partie aride paraisse. Or Dieu nomma la partie aride, terre, et les amas d'eau, il les appela mer. Et Dieu dit que cela était bon. Et il dit que la terre produise de l'herbe verdoyante, et faisant de la semence, et des arbres fruitiers, faisant du fruit selon leur espèce, dont la semence soit en eux mêmes sur la terre. Et il fut fait ainsi. Et la terre produisait de l'herbe verdoyante, et faisant de la semence selon son espèce, et des arbres faisant du fruit, et ayant chacun de la semence selon son espèce. Et Dieu dit que cela était bon. Et d'un soir et d'un matin se fit un troisième jour.

« Dieu dit aussi : qu'il soit fait des luminaires dans le firmament du ciel, et qu'ils séparent le jour et la nuit et qu'ils servent de signes pour *marquer* et les temps et les

1. Il eut été plus court de renvoyer le lecteur à cette traduction de la Vulgate par Glaire, annotée de Vigouroux. Mais nous pensons que tous n'ont pas la Bible à leur disposition; or il nous faudra à chaque instant recourir au texte sacré. Il est donc bon de l'avoir ici sous les yeux.



jours et les années, — qu'ils luisent dans le firmament du ciel, et qu'ils éclairent la terre. Et il fut fait ainsi. Dieu fit donc deux grands luminaires, l'un plus grand, pour présider au jour; l'autre moins grand pour présider à la nuit, et les étoiles. Et il les plaça dans le firmament du ciel pour luire sur la terre. Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière et les ténèbres. Et Dieu dit que cela était bon. Et d'un soir et d'un matin se fit un quatrième jour.

« Dieu dit encore : Que les eaux produisent des reptiles d'une âme vivante, et des volatiles sur la terre, sous le firmament du ciel. Dieu créa donc les grands poissons, et toute âme vivante et ayant le mouvement, que les eaux produisirent selon leurs espèces, et tout volatile selon son espèce. Et Dieu dit que cela était bon. Il les bénit, disant : Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer : et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et d'un soir et d'un matin se fit un cinquième jour.

« Dieu dit aussi : Que la terre produise des âmes vivantes selon leur espèce, des animaux domestiques, des reptiles et des bêtes de la terre selon leurs espèces. Et il fut fait ainsi. Dieu fit donc les bêtes de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et les reptiles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon, — Il dit ensuite : Faisons un homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel, et sur les bêtes, et sur toute la terre et sur tous les reptiles qui se meuvent sur terre.

« Et Dieu créa l'homme à son image : C'est à l'image de Dieu qu'il le créa ; il le créa mâle et femelle.

« Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous ; remplissez la terre et assujetissez-là, et dominez sur les poissons de la mer, sur les volatiles du ciel et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Voici que je vous donne toute herbe, portant de la semence sur la terre, et toutes les plantes ayant en elle-même la semence de leur espèce, pour être votre nourriture : — Et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui se meut sur la terre et en qui est une âme vivante, pour qu'il

aient à manger. Et il fut fait ainsi. Et Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites, et elles étaient très bonnes. Et d'un soir et d'un matin se fit le sixième jour. »

⁂

« Ainsi furent achevés les cieux et la terre, et tout leur ornement. Et Dieu eut accomplit son œuvre le septième jour : et il se reposa le septième jour de tous les ouvrages qu'il avait faits. Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'en ce jour il s'était reposé de tout ce qu'il avait créé et fait.

« Telles furent les origines du ciel et de la terre, lorsqu ils furent créés, au jour où le Seigneur Dieu fit un ciel et une terre. Et tous les arbustes de la campagne avant qu'ils eussent paru sur la terre, et toutes les herbes de la campagne, avant qu'elles eussent poussé : car le Seigneur Dieu n'avait pas pas encore fait pleuvoir sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour cultiver la terre. Mais il s'élevait de la terre une source qui arrosait toute la surface de la terre.

« Le Seigneur Dieu forma donc l'homme du limon de la terre et il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait âme vivante.

« Or le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices, dans lequel il mit l'homme qu'il avait formé. Et le Seigneur Dieu fit sortir du sol toute sorte d'arbres beaux à voir, et *dont les fruits étaient doux à manger :* et aussi l'arbre de vie au milieu du paradis, et l'arbre de la science du bien et du mal. De ce lieu de délices sortait un fleuve pour arroser le paradis, et qui ensuite se divise en quatre canaux. Le nom de l'un est Phison ; c'est celui qui coule autour de la terre de Hévilath, où vient l'or. Et l'or de cette terre est excellent ; c'est là aussi que se trouve le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Géhon : c'est celui qui coule tout autour de la terre de l'Éthiopie. Le nom du troisième fleuve est le Tigre ; il se répand du côté de l'Assyrie. Le quatrième fleuve c'est l'Euphrate.

« Le Seigneur Dieu prit donc l'homme et le mit dans le

jardin de délices, pour le cultiver et le garder : Et il lui commanda, disant : Mange *des fruits* de tous les arbres du paradis : Mais quant *au fruit* de l'arbre de la science du bien et du mal n'en mange pas; car au jour où tu en mangeras, tu mourras de mort.

« Le Seigneur Dieu dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons lui une aide semblable à lui.

« Tous les animaux de la terre et tous les volatiles du ciel, ayant donc été formés de la terre, le Seigneur Dieu les fit venir devant Adam, afin qu'il vit comment il les nommerait : or le nom qu'Adam donna à toute âme vivante, est son vrai nom. Ainsi Adam, appela par leurs noms tous les animaux, tous les volatiles du ciel, et toutes les bêtes de la terre : mais pour Adam il ne se trouvait point d'aide semblable à lui.

« Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil : et lorsqu'il se fut endormi, il prit une de ses côtes, et il mit de la chair à sa place. Puis le Seigneur Dieu forma de la côte qu'il avait tirée d'Adam, une femme, et il l'amena devant Adam.

« Et Adam dit : Voilà maintenant un os de mes os. et de la chair de ma chair : celle-ci s'appellera femme parce qu'elle a été tirée d'un homme.

« C'est pourquoi un homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; et ils seront deux dans une seule chair. Or ils étaient nus l'un et l'autre, c'est-à-dire Adam et sa femme, et ils ne rougissaient pas. »

∴

« Mais le serpent était le plus rusé de tous les animaux de la terre qu'avait fait le Seigneur. Il dit à la femme : Pourquoi Dieu vous a-t-il commandé de ne pas manger *du fruit* de tous les arbres du Paradis ? — La femme lui répondit : Nous mangeons du fruit des arbres qui sont dans le paradis : mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions. Mais le serpent dit à la femme :

Point du tout, vous ne mourrez pas de mort. Car Dieu sait qu'en quelque jour que ce soit que vous en mangiez, vos yeux s'ouvriront; et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme donc vit que *le fruit* de l'arbre était bon à manger, beau à voir et d'un aspect qui excitait le désir; elle en prit, en mangea et en donna à son mari, qui en mangea. En effet leurs yeux s'ouvrirent; et lorsqu'ils eurent connu qu'ils étaient nus, ils entrelacèrent des feuilles de figuier, et s'en firent des ceintures.

« Et lorsqu'ils eurent entendu la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le paradis, à la brise du soir, Adam et sa femme se cachèrent de la face du Seigneur Dieu au milieu des arbres du paradis.

« Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : Où es-tu? — Adam répondit : J'ai entendu votre voix dans le paradis; et j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché. — Dieu lui dit : Mais qui t'a appris que tu étais nu, si ce n'est que tu as mangé *du fruit* de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? — Et Adam répondit : La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté *du fruit* de l'arbre, et j'en ai mangé. — Alors le Seigneur Dieu dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela? Elle répondit : Le serpent m'a trompée, et j'en ai mangé. — Le Seigneur Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux de la terre: tu ramperas sur ton ventre, et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie. Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : Elle te brisera la tête, et toi, tu lui tendras des embûches au talon. Il dit encore à la femme : Je multiplierai tes fatigues et tes grossesses; c'est dans la douleur que tu mettras au monde des enfants; tu seras sous la puissance de ton mari, et lui te dominera. Mais à Adam il dit : Puisque tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, maudite sera la terre en ton œuvre; et c'est dans des labeurs que tu en tireras ta nourriture durant tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des chardons : et tu mangeras l'herbe de la terre. C'est à la sueur de ton front que tu te nourriras de la terre, d'où tu as été

tiré : puisque tu es poussière tu retourneras à la poussière.

« Adam donna à sa femme le nom d'Eve, parce qn'elle était la mère de tous les vivants.

« Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit, Et il dit voilà qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal : maintenant donc, qu'il n'avance pas sa main : qu'il ne prenne pas non plus *du fruit* de l'arbre de vie : qu'il n'en mange point, et qu'il ne vive point éternellement.

« Et le Seigneur Dieu le renvoya du jardin de délices, afin qu'il laboure la terre de laquelle il fut tiré. Il renvoya donc Adam, et il plaça à l'entrée du jardin de délices, des chérubins avec un glaive flamboyant, qu'ils brandissaient pour garder la voie de l'arbre de la vie. »

∴

« Or, Adam connut sa femme Eve, qui conçut et enfanta Caïn, disant : J'ai acquis un homme par la grâce de Dieu. Et de nouveau elle enfanta son frère Abel. . . . .

. . . .

« ... Or Adam vécut cent trente ans, et il engendra un fils à son image, et à sa ressemblsnce, et il l'appela du nom de Seth. Et les jours d'Adam après qu'il eut engendré Seth, furent de huit cents ans; et il eut encore des fils et des filles. Ainsi tout le temps que vécut Adam fut de neuf cent trente ans, et il mourut. » (Genèse, I, II, III, IV, 1, 2, V, 3, 4, 5.)

∴

Tel est en Moïse l'histoire des origines du monde et de l'homme[1] dictée par Dieu même.

1. Cherchez-y la métempsycose et la préexistence de l'individu. Pas plus qu'Adam, pas plus que Caïn, Abel et Seth n'ont préexisté à eux-mêmes, les hommes d'aujourd'hui ne se préexistent non plus. La pluralité des existences est moins qu'un rève, car un rève a sa cause, c'est une imagination sans fondement aucun, pour n'aboutir à rien. D'ailleurs c'est à celui qui avance une chose à la prouver. Prouvez la pluralité des existences ! En attendant vous êtes en flagrant délit d'hérésie.

Que de divine sublimité de la part du Très-Haut, quel abîme de science cache, pour le chrétien croyant, la naïveté enfantine de ce récit, et de ce colloque entre Adam, Ève et le Seigneur Dieu qui fait sa petite créature à son image, tant est infinie sa paternelle sollicitude! Voilà bien le caractère principal des rapports entre Dieu qui fait tout grandement : et de l'homme qu'il berce, pour ainsi dire, sur son sein. Est-ce en se promenant sous les ombrages de l'Éden qu'il lui parle pour la première fois, il lui défend, ainsi qu'on dit aux enfants, de ne pas manger d'un fruit. Quand il se fera homme afin de se promener avec la foule des pécheurs, il nous apprendra — leçon importante s'il en fut — à être semblables à de petits enfants, si nous voulons entrer dans ce royaume des cieux qu'il nous ouvre de nouveau en mourant sur l'arbre de la vie; et il nous apprendra à le prier ainsi : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Dieu toujours traite l'homme en enfant parce qu'il est notre Père; et, à l'imitation de Dieu, c'est ainsi que nous traite aussi notre bon ange gardien, notre frère aîné. Malheur à nous en toutes choses, si nous voulons nous faire plus grands que nous ne le sommes! C'est le caractère de la révélation. Elle se met à notre portée; elle se poursuit à travers les âges anciens qui précédèrent et préparèrent le Nouveau Testament. Elle devient alors la bonne nouvelle du petit Jésus, l'exemple du Christ, puis son enseignement continué avec l'Apocalypse, où saint Jean communique ses avis à l'Église naissante, prévoit en ses visions les terribles épreuves du christianisme ainsi que la victoire définive de son divin Fondateur, et enfin prédit, en le décrivant, les derniers jours du genre humain, l'agonie suprême de cette terre qui a produit l'arbre de la science du bien et du mal.

L'ensemble des Écritures nous présente ainsi avec une foi dogmatique le commencement, l'achèvement et la fin des choses, l'histoire de tous les siècles, la raison d'être du temps qui trouve une source en chaque créature et, comparable aux cours d'eau, se déverse dans l'océan de l'éternité.

A. Van Mons.

(*A suivre.*)



LE DÉDOUBLEMENT DE LA PERSONNALITÉ

ET LA POSSESSION

Nous avons fait remarquer, à propos des auteurs qui font la « crise démoniaque » une simple variété d'accès hystérique, que la grande lacune de leurs explications résidait dans la prépondérance presque exclusive qu'il accordent aux symptômes physiques, dans l'examen de ces cas.

Des ressemblances peuvent exister entre les phénomènes produits chez l'hystérique et chez le démoniaque, encore que nous ayons constaté que souvent ces ressemblances font défaut; mais si l'on poursuit l'examen et que l'on ne se contente plus de quelques rapprochements superficiels et incomplets, on apercevra bientôt dans l'économie psychologique des différences profondes entre les sujets de l'une et de l'autre catégorie. Les symptômes physiologiques sont secondaires, et ne sont que des effets dérivés; les phénomènes psychologiques importent surtout, et c'est là qu'il faut chercher les symptômes caractéristiques des démoniaques.

C'est à ce point de vue que s'est placé le Dr Pierre Janet. Si les démoniaques, à ses yeux, sont toujours de tempérament hystérique, leur hystérie n'est qu'un terrain favorable à l'éclosion de maladies mentales particulières, et c'est dans ces maladies mentales, qui altèrent la conscience du sujet, qu'il faut chercher l'origine et l'explication des phénomènes curieux dont ils sont le siège. La psychologie remplace ici la physiologie.

En pénétrant les causes profondes de ces maladies mentales qui se rattachent aux idées fixes et obsédantes, le

Dr Pierre Janet a formulé des hypothèses et énoncé des théories qui paraissent, à première vue, plus capables d'expliquer naturellement les phénomènes des crises démoniaques.

Ce qui caractérise la crise démoniaque, en effet, c'est, bien plus que les contorsions ou les convulsions souvent absentes, ce phénomène tout psychologique de duel intime qui se livre dans le sujet. Celui-ci dans les moments de calme, a sa personnalité et sa conscience bien nettes; et, au moment des crises, il se fait en lui comme une substitution d'une autre personnalité, d'une seconde conscience. Ces deux consciences ou personnalités peuvent se connaître ou s'ignorer; parler l'une de l'autre; se souvenir ou non de ce que l'autre a fait. Il y a réellement en apparence deux personnes distinctes dans le sujet. Ce nombre peut même augmenter.

C'est là le caractère le plus constant, le plus net, et le plus frappant de tous les cas de possession démoniaque.

Malgré que nous ne nous appuyions, dans cette étude, que sur des observations contemporaines, nous citerons toutefois le passage où le P. Surin décrit cette invasion d'une seconde personne prenant la place de la personnalité normale, chez les possédés. Il analyse ainsi ce qu'il ressentait lui-même dans une crise démoniaque : « Je ne saurais vous expliquer ce qui, se passe en moi pendant ce temps et comment cet esprit s'unit avec le mien sans lui ôter la connaissance ni la liberté, en faisant néanmoins comme un autre moi-même, et comme si j'avais deux âmes dont l'une est dépossédée de son corps et de l'usage de ses organes et se tient à quatre en voyant faire celle qui s'y est introduite. Les deux esprits se combattent dans un même champ qui est le corps, et l'âme est comme partagée; dans une partie, elle est sujet des impressions diaboliques, et, dans l'autre, des impressions qui lui sont propres et que Dieu lui donne[1]... »

Dans l'état décrit par le P. Surin le sujet conserve la conscience normale de ce qui se passe en lui et autour de lui; mais le plus souvent, cette conscience normale est annihilée au

1. Lettre du P. Surin au P. d'Attigny, du 3 mai 1635.

moment de la crise démoniaque et le sujet ne sait rien de ce qui se dit ni de ce qui se passe.

Ce phénomène a été justement appelé *dédoublement de la personnalité*. Expliquer son origine, en montrer la genèse naturelle, ce serait donner la meilleure explication scientifique de la possession démoniaque, si d'ailleurs celle-ci ne revêtait pas d'autres symptômes et n'était pas accompagnée de circonstances qui la distinguent.

C'est cette explication naturelle que donne le Dr Pierre Janet dans sa remarquable thèse l'*Automatisme psychologique*[1].

I

Le « dédoublement de la personnalité, c'est-à-dire, l'existence dans un même sujet, d'une seconde conscience distincte et indépendante de la conscience normale, quand on l'observe d'une façon complète, est un phénomène déjà parvenu à son épanouissement extrême: mais avant d'atteindre ce plein développement, les idées subconscientes[2] qui l'ont peu à peu préparé et produit, ont suivi des phases qu'une analyse attentive peut faire retrouver.

Ce qui constitue l'état normal d'un individu, c'est, d'une part, la conscience personnelle et actuelle qu'il possède de ses actes, et, d'autre part, le fait que ses actes sont adaptés par sa volonté aux circonstances présentes. « Ces actes, comme dit M. Pierre Janet[3], non seulement dépendent de de notre personnalité, qui par son caractère et ses tendances en a été le motif principal, mais ils sont rattachés actuellement à notre personne qui sait qu'elle les accomplit par la conscience personnelle... L'adaptation exacte aux circonstances

1. Dr Pierre Janet, l'*Automatisme psychologique*. Paris, Alcan. Nous citons la 3e édition. 1899.
2. Les idées *subconscientes* sont celles qui ne tombent pas dans le champ de la conscience normale.
3. Dr Pierre Janet, *Névroses et idées fixes*, t. I. p. 391. Paris, Alcan.

nouvelles et la conscience personnelle forment deux caractères essentiels des actes volontaires. »

Or les actes émanant des idées subconscientes, et que l'on dénomme actes *automatiques*, sont précisément dénués de ces conditions. « On peut caractériser les phénomènes automatiques par les deux caractères exactement opposés[1]. » Ils ne sont pas rattachés aux circonstances actuelles dans lesquelles se trouve le sujet; ce sont des actes anciens figés, pour ainsi dire, et stéréotypés dans le cerveau, ramenant toujours la même série d'actes et de sensations. En outre, ces actes automatiques ne sont pas rattachés à la personnalité vraie, et s'accomplissent même souvent à son insu. « En un mot, les actes automatiques sont involontaires, non combinés pour la situation présente et plus ou moins subconscients[2]. »

Ces phénomènes d'inconscience se trouvent souvent à l'état embryonnaire même chez l'homme normal. Les mouvements involontaires et inaperçus, les bâillements, les rêveries, les balancements rythmés du corps sous l'influence de la musique, etc., s'y rattachent. Et même, ces phénomènes isolés peuvent parfois former série en se liant les uns aux autres, et produire « une longue chaîne de pensées et de paroles qui se développent en nous presque à notre insu, qui remplissent une partie considérable de notre vie, et qui jouent un grand rôle dans toute notre conduite[3]. » « Il y aurait, continue l'auteur, toute une étude psychologique des plus curieuses à faire sur cette rêverie intérieure et continuelle qui joue chez beaucoup d'hommes un rôle considérable. On pourrait étudier le contenu de ces rêveries; on y verrait quelquefois de curieux travaux psychologiques qui s'effectuent en nous malgré nous. C'est grâce à ce travail subconscient que nous trouvons tout résolus des problèmes que peu de temps auparavant nous ne comprenions pas[4]... »

Or, « ces phénomènes qui existent souvent même chez l'homme normal prennent une importance extraordinaire

1. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 391.
2. *Ibid.*, p. 391.
3. *Ibid.*, p. 392.
4. *Ibid.*, p. 393.

chez le malade. Dès que pour une cause quelconque accidentelle ou permanente, l'esprit s'affaiblit un peu, on voit ces rêveries automatiques grandir démesurément et prendre des caractères beaucoup plus nets. Elles deviennent tout à fait involontaires, et l'homme est obligé de les subir sans pouvoir les arrêter ni les modifier; elles deviennent plus nettement subconscientes et laissent des souvenirs bien plus incomplets ou même ne s'accompagnent d'aucune conscience personnelle ni d'aucun souvenir[1]. »

Nous voyons ainsi s'accentuer la désagrégation de l'esprit. A côté de la conscience normale se forme une seconde conscience distincte et parfois permanente, qui se manifeste alternativement avec la conscience normale; c'est le véritable dédoublement de la personnalité, à l'insu de la première; on peut agir sur elle, et par certaines suggestions modifier le cours des idées subconscientes qui la constituent : on peut lui donner des ordres, plus ou moins obéis, il est vrai, converser avec elle, obtenir des réponses que le sujet normal ignorera. Cette seconde personnalité se servant des organes du sujet écrira même sans que celui-ci s'en aperçoive; de là les curieuses observations de *l'écriture automatique*[2].

Lorsqu'il atteint ce degré d'intensité, « ce dédoublement de l'esprit devient dans certains cas pathologiques si réel, si manifeste qu'il est remarqué par le malade lui-même... Il ne peut faire autrement que de les attribuer à une personne étrangère qui emprunte sa main ou sa bouche pour s'exprimer... Nous sommes tout naturellement revenus à l'interprétation du délire de possession[3] »

Telle est, suivie pas à pas, la marche de ce phénomène de désagrégation de l'esprit. « Tantôt une séparation très légère ne laisse en dehors de l'esprit que des phénomènes insignifiants, incapables d'agir par eux-mêmes et dociles serviteurs de la pensée consciente... Tantôt la seconde personnalité parle pour son propre compte... Mais depuis l'acte subconscient le plus insignifiant jusqu'aux possessions les plus terribles c'est

1. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 394.
2. Cf. *Névroses et idées fixes*, *passim*.
3. *Ibid.*, pp. 395, 396.



toujours le même mécanisme psychologique qui amène peu à peu la dissolution complète de l'esprit[1]. »

II

A cette théorie M. Pierre Janet a donné la force démonstrative d'un fait expérimenté ; il ne s'est pas contenté de bâtir un système spéculatif, il l'a contrôlé, et victorieusement, par l'application. Il a chassé le pseudo-diable, en adaptant des procédés conformes à sa théorie sur un sujet qui offrait les symptômes pathologiques décrits ci-dessus, et, selon son expression, à l'exorcisme religieux il a substitué « l'exorcisme moderne ».

Il ne pouvait rien fournir de plus persuasif en faveur de son système ; les théories miroitent dans le vague, les faits prouvent. Dans l'histoire du prétendu possédé que l'auteur nous présente, et qu'il a guéri, un point toutefois reste obscur et même très douteux : son « possédé » offrait-il bien les caractères regardés comme indices sérieux par le Rituel? L'examen des détails fournis ne permettent pas de le conclure. Le fait rapporté illustre bien la théorie d'une façon probante pour certaines maladies mentales ; il n'a pas le même succès démonstratif pour les « possessions » auxquelles s'ajoutent des caractères autres que ceux du cas en question.

Voici l'histoire de ce pseudo-possédé[2].

Un malade âgé de trente-trois ans, que M. Janet nous présente sous le pseudonyme d'Achille, lui fut conduit à la Salpêtrière. Ce pauvre homme passait dans son entourage pour possédé, et plus que les autres il se croyait et se disait possédé. Ce triste état avait commencé pour lui à la suite d'un voyage d'où il était revenu sombre et taciturne. « Au bout de quelques jours cette taciturnité augmenta et le pauvre homme murmura difficilement quelques paroles dans la journée. Mais son silence prenait un aspect tout spécial : il cessait d'être

1. *L'Automatisme psychologique*, p. 443.
2. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 337 et seqq.

volontaire comme au début; Achille ne se taisait plus parce qu'il ne voulait pas parler, mais parce qu'il ne pouvait plus parler. Il faisait des efforts infructueux pour articuler un son et ne pouvait plus y parvenir, il était devenu muet. »

Un premier médecin diagnostiqua un affaiblissement général; un second se moqua de son confrère, parla d'hypertrophie cardiaque: tous deux ne furent d'accord que sur l'impuissance de leurs remèdes. Achille se sentit bientôt envahi par la plus noire tristesse. « Il ne s'occupait plus, et d'ailleurs il ne comprenait plus rien à ce qu'il lisait, souvent même semblait ne plus comprendre les paroles qu'on lui adressait. » Il était hanté des plus noirs pressentiments.

Une crise survint en son état de dépression. « Tout d'un coup, un matin, après deux jours de mort apparente, Achille se dressa, se mit sur son séant, les yeux grands ouverts et éclata d'un rire effrayant. Ce fut un rire convulsif qui le secouait dans tous ses membres, un rire exagéré qui lui tordait la bouche, un rire lugubre qui se prolongea plus de deux heures, vraiment satanique. »

Dès lors, le malheureux fut persuadé que le diable était en lui. « Le démon, disait-il, était dans la chambre entouré d'autres petits diables cornus et grimaçants; bien plus le démon était en lui-même et le forçait à prononcer d'horribles blasphèmes. »Il poussait des cris horribles; « on me brûle, on me coupe en morceaux! » ses jambes et ses bras se contorsionnaient. A plusieurs reprises il essaya de se donner la mort... Après trois mois de ce délire qui épouvantait sa pauvre famille, on se décida à le conduire à la Salpêtrière.

« Quand j'essayai, dit M. P. Janet, de consoler le pauvre homme et de le calmer un peu, je fus fort mal accueilli : toutes mes tentatives furent vaines. J'essayai inutilement de prendre quelque autorité sur Achille, de le forcer à m'obéir; j'essayai comme dernière ressource s'il n'était pas possible de l'endormir pour le dominer davantage pendant son état hypnotique : tout fut inutile : par aucun procédé je ne pus réussir ni à le suggestionner ni à l'hypnotiser : il me répondit par des blasphèmes, et le diable parlant par sa bouche se railla de mon impuissance. »

Enfin remarquant que ce sujet était énormément distrait, M. P. Janet lui fit accomplir à son insu différents mouvements; lui mettant un crayon à la main, tandis qu'il divaguait dans ses hallucinations, il obtint des réponses écrites automatiquement par la seconde personnalité d'Achille, Il s'adressait pour cela au « diable », qui faisait écrire ou gesticuler le patient, selon les ordres donnés. « Je fis faire au diable, dit-il, une foule d'actions différentes, il obéissait toujours parfaitement. »

Le sagace expérimentateur eut l'idée de demander à ce diable d'endormir Achille. « J'avais essayé, dit-il, mais en vain d'hypnotiser ce malade en m'adressant directement à lui, tout avait été inutile; mais cette fois, en profitant de sa distraction et en m'adressant au diable, je réussis très facilement. Achille essaya en vain de lutter contre le sommeil qui l'envahissait, il tomba lourdement en arrière et s'endormit complètement. »

Dans cet état d'hypnose, le malade interrogé fit connaître diverses particularités jusque-là ignorées; il dévoila le principe même de la funeste association d'idées subconscientes qui avaient pris consistance au point de former en lui une seconde personnalité. Une fois connu le fait primordial sur lequel s'était échafaudé toute la suite des rêveries obsédantes, le docteur s'attacha à suggestionner le malade et à le convaincre que la faute — origine de tout le mal — était oubliée et pardonnée, et que le remords n'avait plus de raison d'être. Après chaque séance d'hynoptisme, Achille « se sentait soulagé, délivré de cette puissance intérieure qui lui enlevait la libre disposition de ses sensations et de ses idées... Au bout de peu de jours il avait fait assez de progrès pour rire de son diable... En un mot, après la disparition de l'idée fixe, l'unité de l'esprit se reconstituait. »

Achille fut bientôt complètement guéri, et, plusieurs années après, il n'avait pas cessé de jouir d'une santé physique et morale parfaite.

Tel est le cas de dédoublement complet de la personnalité, accompagné de ressemblances très grandes avec les récits de possessions démoniaques, que le Dr Pierre Janet nous présente.

III

Ce fait typique communique évidemment une très grande valeur à la thèse du célèbre professeur. Toutefois, si lumineuse et précise que paraisse sa théorie; si nombreux que soient les cas qu'elle explique, et qui semblaient jusque-la devoir rentrer dans la catégorie des faits préternaturels, elle n'embrasse pas tous les cas: les vraies possessions ne sont pas aussi simples que celles d'Achille, et certains phénomènes que l'on y trouve débordent le champ d'application de la théorie énoncée.

Dans son fond essentiel, cette théorie rend compte des aberrations, des hallucinations, des délires, des déviations mentales, par l'état morbide du cerveau. Le sujet qui offre ces symptômes est un névrosé; tout son mal est interne et gît en son esprit désagrégé. Quelles que soient les manifestations bizarres et variées de sa névrose, le principe en est tout *subjectif*, et il n'y a rien d'extrinsèque ni aucun agent externe qui viennent agir sur le malade. Aussi le diable n'a aucune raison d'être dans ces cas; il n'a pas besoin d'être chassé : il n'est pas.

L'explication est claire. Mais ne perd-elle pas sa valeur si l'on trouve, dans certaines possessions, des phénomènes provenant non pas du sujet lui-même, mais d'une force extérieure au sujet et agissant sur lui ou par lui? Que devient cette théorie, si le patient n'est pas l'auteur direct, conscient ou inconscient, des phénomènes qui surviennent chez lui, mais au contraire si ces phénomènes sont produits en dehors de lui et sans son concours personnel ou subconscient? Si l'on démontre que, dans certains cas , les phénomènes, *cessant d'être subjectifs*, sont dus à des forces *externes*, la théorie de l'automatisme psychologique n'expliquera plus leur production, et la question de la possession, loin d'être expliquée, restera entière,

Or, nous allons exposer une série de faits dont la produc-

tion semble bien révéler l'intervention d'une force extrinsèque au sujet.

Ces faits ont été recueillis au cours d'exorcismes. Si nous ne citons pas les dates ni les noms des personnes, c'est que ces faits sont encore récents; la discrétion nous empêche de dévoiler ceux qui y furent mêlés. Mais les procés-verbaux détaillés de ces observations existent, et nous garantissons la loyauté et la sincérité au-dessus de tout soupçon des témoins dont nous les tenons directement.

1. *Brûlures et marques imprimées.*

Dans le cours d'un exorcisme, l'ordre fut donné au démon d'imprimer sur le dos de la personne exorcisée le monogramme du Christ : IHS. Aussitôt cette personne reçut comme une commotion douloureuse. On termina l'exorcisme et on découvrit le dos du sujet. Les témoins aperçurent en caractères très distincts, gravés à vif dans la chair entamée comme avec un fer rouge, le monogramme du Christ. Au dessous apparaissaient même les trois clous que l'on représente habituellement dans ce monogramme.

Une autre fois fut imprimée de la même façon la lettre M, initiale du nom de la sainte Vierge. Sur une personne cette lettre prit même de telles proportions qu'elle s'étendit depuis le haut de la poitrine jusqu'au ventre. D'autres inscriptions aussi nettes et aussi caractérisées, furent ainsi obtenues avec la même instantanéité, et avec le même aspect de brûlures au second degré, la peau étant enlevée et les chairs entamées. Les cicatrices de ces brûlures restaient visibles comme pour des brûlures naturelles.

On a essayé d'expliquer par la suggestion et par l'auto-suggestion ce genre de phénomènes. On n'y a pas réussi. Dans un article de la *Revue du Clergé français* (1er juin 1904), on lisait une réfutation, qui est restée sans réplique sérieuse, des essais d'explications naturelles tentées à ce sujet. A ceux qui rapprochaient des faits que nous venons de signaler d'autres faits qu'ils prétendaient être analogues et qui consistaient simplement en vésications et boursoufllures obtenues par suggestions, l'auteur faisait remarquer justement : « Il ne

s'agit pas seulement de prouver que l'excitation du système nerveux par la suggestion ou l'auto-suggestion explique la production de rougeurs, de boursoufflures, et même de quelques gouttelettes de sang à la surface de la peau ; il s'agit de montrer que cette même cause est susceptible de produire des phénomènes beaucoup plus marqués; il s'agit de prouver que la suggestion peut produire de véritables brûlures et de véritables morsures allant jusqu'à entamer les chairs. La suggestion hynoptique, jusqu'ici n'a rien fourni d'analogue. »

Il reste établi que ces phénomènes si remarquables par leur instantanéité, par leur amplitude, par leur forme, n'ont point trouvé d'explication satisfaisante dans les forces nerveuses internes.

2. *Mouvements et apports d'objets. Coups et bruits.*

Un exorcisme avait lieu il y a quelques années. Le démon ayant déclaré par la bouche de la possédée que l'heure de son départ était arrivée, l'exorciste lui ordonna de donner un signe certifiant ce départ. Dans la salle où cette scène se passait, à mi-hauteur du mur, se trouvait une statue de la sainte Vierge sous une sorte de globe formé de lamelles de verre réunies ensemble par des bandes de papier. Tandis que l'exorciste réitérait son ordre au démon, et que les témoins avaient les yeux sur la possédée, on entendit dans le coin de la chambre opposé à la statue un bruit de verres qui se choquaient. On regarda : la statue intacte était à terre dans ce coin; les lamelles de verres gisaient à côté de la statue, mais n'étaient pas brisées. Si la statue était simplement tombée de son piédestal, on eût dû la trouver au pied du mur auquel elle était fixée; elle était, au contraire, au côté opposé de la salle. Une main invisible l'avait donc transportée à cette distance de plus de six mètres.

Une possédée, que nous appellerons Mlle Z... avait fait avec le démon un pacte signé de son sang. Depuis vingt-trois ans ce papier n'était plus en sa possession et elle ne l'avait jamais revu. Elle se soumit, après ce laps de temps, à l'exorcisme, et le démon fut sommé de rapporter le billet que, d'après ses



propres déclarations, il détenait toujours. Après de longs refus et une résistance prolongée durant plusieurs séances, il se déclara vaincu. « Je partirai, dit-il, et passerai par la chapelle. Je déposerai le billet au pied de saint Joseph. Mais prends le billet avec précaution, car il a passé par le feu de l'enfer. » Et le démon partit.

Les témoins se rendirent à la chapelle, et, devant la statue de saint Joseph, ils trouvèrent un papier plié en quatre, de couleur jaunâtre, sale, et exhalant une odeur fétide. On déplia ce billet : c'était bien le pacte écrit et signé vingt-trois ans auparavant. La personne qui venait d'être délivrée le reconnut, et manqua se trouver mal d'émotion.

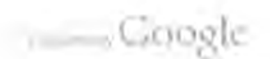
Il faut observer que cette personne venant à l'exorcisme, ne passait jamais par la chapelle, que pas un instant elle n'était laissée seule, et que rien n'avait indiqué à l'avance que ce jour-là serait le jour du départ du démon et de la restitution du billet en question. Toute supercherie était impossible.

Nous pouvons encore, dans le même ordre de phénomènes, signaler l'apport invisible de médailles que le démon déclarait avoir dérobées et qui se retrouvaient subitement jetées dans la salle pendant l'exorcisme. La personne exorcisée, surveillée par tous les assistants, ne pouvait en aucune façon, même en lui supposant le plus grand talent de prestidigitation, être l'auteur de ces phénomènes. Ce fait survenu à plusieurs reprises nous a été indiqué de plusieurs sources différentes.

Un témoin très sûr nous rapporte qu'un sujet possédé était frappé fréquemment par le démon, et que les coups étaient entendus distinctement par la personne qui l'assistait. Le même témoin signale des bruits, danses, coups, semblables à ceux dont il est fait mention dans la vie du bienheureux Curé d'Ars, et se produisant à l'entour d'une possédée sans qu'on puisse apercevoir le producteur invisible de ces bruits très sensibles.

3. *Hiérognose et communications à distance.*

Dans un exorcisme un témoin s'était muni d'une relique de



la vraie Croix, contenue dans un petit médaillon. Ayant recouvert ce médaillon de papier blanc afin de mieux dissimuler la nature de l'objet, il s'avança derrière la possédée et, sans être remarqué d'elle, il posa la relique sur sa tête. Aussitôt la possédée se lève, fait un pas brusque en avant pour s'éloigner et prend un air de peur et de colère tout à la fois. L'exorciste lui dit :

— Qu'as-tu donc?

— La vraie Croix est là!

— Mais tu ne la vois pas?

— Je la sens!

La scène n'avait pas duré deux minutes. La possédée ignorait totalement et que l'on ferait usage d'une relique, et, à plus forte raison, que cette relique serait une parcelle de la vraie Croix.

Un autre cas offre un détail encore plus remarquable peut-être. Une possédée exorcisée avait, comme précédemment, reconnu la vraie Croix dans une relique qui lui était imposée. Un peu plus tard, l'exorciste substitua à cette relique une parcelle de la sainte Couronne d'épines. Malgré l'apparence extérieure identique des deux reliques, la possédée déclara, sans se tromper et sans hésitation, la vraie nature de cette seconde relique.

Une exorcisée indiqua, un jour, en entrant dans de minutieux détails ce qui concernait une personne absolument *inconnue d'elle et de tous les assistants;* le nom même de cette personne leur avait été jusque-là étranger. Elle dévoila les actes passés et présents, et jusqu'aux projets et aux intentions secrètes de cette personne habitant à une distance de plus de quarante lieues.

L'exorciste écrivit à l'adresse et au nom indiqués, demandant une entrevue à la personne ainsi dévoilée, si du moins elle existait réellement. Celle-ci répondit et fixa le jour du rendez-vous. L'exorciste ayant mis par écrit tout ce qui avait été révélé, avec les nombreux détails circonstanciés, lui en donna lecture. A la fin celle-ci confirma le tout; tout était vrai ; les projets et les intentions secrètes elles-mêmes révélées étaient

bien celles de cette personne, qui resta stupéfaite en présence de pareilles révélations intimes.

Bornons là les citations de faits dont nous pourrions facilement allonger la liste.

IV

L'examen approfondi des phénomènes qui précèdent permet de conclure qu'ils ne sauraient avoir leur cause totale dans un état cérébral morbide.

Le dédoublement de la personnalité avec les phénomènes qui en découlent se retrouvent sans doute dans la possession; mais la possession n'est pas constituée par cela seulement.

Dans les états de dissociation psychologique, de dédoublement de la personnalité, décrits et analysés par le Dr Pierre Janet, le sujet, d'après le fond même de la théorie, ne dit rien et ne révèle rien qu'il n'ait déjà perçu à un certain degré dans son existence antérieure. Son imagination peut travailler, et, par suite de la surexcitation cérébrale et de l'hyperesthésie sensorielle, elle peut même suggérer des idées, des représentations, des paroles qui semblent dépasser la portée intellectuelle du sujet normal. Mais en y regardant de près, on trouvera toujours que le point de départ de ces données repose sur des vues et des perceptions antérieures.

La perception d'événements inconnus, qui se passent au loin, dans un pays étranger, relativement à des personnes ignorées, ne peut provenir ni de la surexcitation mentale, ni du travail de l'imagination; il y a là des *réalités objectives* perçues, qui nécessitent un rapport et une action externes au sujet. L'automatisme psychologique est ici insuffisant.

La même conclusion s'impose pour la découverte d'objets cachés, pour le pouvoir de deviner la présence et la nature d'une relique. Il y a ici, dans le fait de cette divination, une réalité *externe* que le seul travail interne d'un cerveau malade ne peut atteindre par lui seul. Il faut qu'un agent intelligent

intervienne, capable à la fois de connaître la nature de l'objet caché, et de communiquer cette connaissance à la personne exorcisée. L'automatisme psychologique ne rend pas compte de ce fait, pas plus qu'il ne rend compte des brûlures et des marques imprimées, que nous avons relatées, et qui dépassent de beaucoup tout ce que la suggestion hypnotique et l'autosuggestion ont pu produire de plus remarquable.

Cette lacune de l'automatisme psychologique, comme explication de la possession, apparaît d'une manière encore plus frappante dans les phénomènes d'apport d'objets, de mouvement spontané communiqué à des objets matériels et inertes. Dans ces cas — à moins de se perdre dans des hypothèses invraisemblables, et dénuées de toute base sérieuse et scientifique — il est impossible de se contenter comme explication de la simple dissociation cérébrale. Un objet rapporté à un jour et à une heure ignorés à l'avance du sujet, sans que celui-ci intervienne, et alors que cet objet était perdu pour lui depuis de nombreuses années; une statue déplacée sans qu'aucune main visible n'y ait touché: cela requiert un agent *intelligent*, puisqu'il comprend les ordres et obéit; un agent *invisible*, puisqu'il ne laisse apercevoir aucune trace sensible de son action; un agent *autre que la personne possédée*, puisqu'il accomplit ce que celle-ci est dans l'impossibilité physique d'exécuter.

L'automatisme psychologique reste absolument muet et impuissant pour faire comprendre de pareils phénomènes.

Il est temps de conclure. La théorie des idées subconscientes aboutissant au dédoublement de la personnalité explique une foule de cas pathologiques, dans lesquels les savants ne pouvaient se reconnaître autrefois. Elle explique des cas très voisins de la possession démoniaque.

Mais tandis que dans les faits d'automatisme psychologique, tout est *subjectif* et *interne* au sujet, dans les cas de possession, la seconde personnalité, étant supposée un être réellement distinct du sujet, doit pouvoir produire des effets *objectifs* et *externes* au sujet. Or, c'est bien ce qui a lieu. Nous avons cité des exemples.

La possession est donc autre chose et plus que le simple dédoublement de la personnalité. Ce qui explique ceci, n'explique pas cela. Et les phénomènes spéciaux de la possession ne sont point résolus par la théorie de l'automatisme psychologique.

L'auteur de cette théorie, en l'appliquant aux possessions démoniaques, a dépassé le but; et il a exagéré sa confiance dans la puissance compréhensive de son système, quand il a écrit que « tous les esprits éclairés sont aujourd'hui bien convaincus que ces possessions n'étaient que de simples maladies mentales ».

Les esprits éclairés sont convaincus que ces possessions sont autre chose que de simples maladies mentales; et la vraie science n'a pas encore chassé le démon.

C. Boismorand.

LE TRAITEMENT NON MÉDICAMENTEUX DES NÉVROSES

Hypnotisme. — Rééducation

Lorsqu'un sujet est en état d'hypnose, son esprit accepte sans contrôle les idées qu'on lui suggère, et ces idées se traduisent en actes, L'hypnose permet d'étudier, sur ceux qui l'acceptent et y sont sensibles, l'influence de l'imagination sur l'organisme. Le sujet persuadé qu'il ne peut lever le bras en l'air, ouvrir les yeux, se soulever de sa chaise, franchir le seuil d'une porte, éprouve réellement ces paralysies suggérées, fonctionnelles. Il ne peut pas remuer parce qu'il est convaincu de l'impossibilité du mouvement. Dans l'hypnose avec ou sans sommeil, vous donnerez à boire un verre d'eau à votre sujet en lui disant que c'est un purgatif énergique, et il en éprouve les effets comme si, en réalité, cette eau était chargée d'un diastique violent.

Il aura, suivant l'expression de Durand de Gros, été purgé par une idée.

On est purgé, on est paralysé, rendu sourd ou aveugle, muet ou loquace par une idée.

L'idée peut ne pas avoir été introduite dans l'esprit pendant l'hypnose et par un sujet étranger, elle a pu germer dans l'esprit d'une façon en apparence spontanée, à la suite d'une émotion un peu vive par l'interprétation erronée d'une sensation spéciale. Alors, par autosuggestion, l'idée implantée dans l'esprit à la façon d'un parasite, comme disait Charcot, influe sur l'ensemble de la mentalité du sujet et même sur son état physique.

L'individu qui se croit malade l'est réellement; il n'est pas un malade imaginaire, mais un malade du fait de son imagina-

tion. Il peut, comme dans les expériences d'hypnotisme, être dyspeptique, ou paralysé, ou aphone par autosuggestion. A maladie psychique doit correspondre un traitement psychique moral s'adressant à la cause, transformant ou faisant disparaître l'idée fixe consciente ou subconsciente, cause de tout le mal.

La première pensée qui vienne à l'esprit du thérapeute est qu'il suffira d'hypnotiser le malade par imagination, de tâcher de découvrir pendant l'hypnose qu'elle est l'idée cause de la maladie et de suggérer une idée antagoniste. P. Janet a publié de très intéressantes observations de ce genre. Il a fait disparaître par suggestion nombre de symptômes morbides et d'idées obsédantes.

La suggestion n'est pas en pareil cas purement impérative; il ne suffit généralement pas de dire au sujet endormi : Vous ne serez plus paralysé, vous n'aurez plus tel tic ou telle obsession. On pénètre dans l'intimité de sa pensée, et, par une fine analyse psychologique, on arrive à saisir le point de départ de l'obsession, point de départ qui peut être un remords ou une frayeur, par exemple.

C'est théoriquement très ingénieux, mais tous les sujets ne prêtent pas à l'hypnose, et, pour ceux qui y sont sensibles, les suggestions répétées ne sont pas sans inconvénients.

En cultivant la tendance à la passivité et à la crédulité, qui sont le fond de l'état hypnotique, on fait naître chez les sujets qui s'y soumettent une sorte d'automatisme habituel, un besoin de direction qui sont nuisibles.

Les obsédés, les névropathes sont peu aptes à se contrôler, à se diriger eux-mêmes; il faudrait fortifier en eux la volonté, le pouvoir de contrôle, diminuer la tendance aux actes impulsifs. C'est tout le contraire qu'on obtient en les hypnotisant: on les rend moins raisonnables encore, on guérit chez eux parfois le symptôme morbide, mais on n'améliore pas l'état psychique, la débilité congénitale ou acquise qui les rend le jouet de leurs impressions, incapables de se débarrasser de leurs obsessions, de dominer leur émotivité.

Le champ de la conscience est limité ; nombre d'excitations arrivent à nos sens et s'arrêtent en quelque manière au seuil

de la conscience qui ne peut les embrasser toutes à la fois. Un employé se rendant tous les jours à la même heure à son bureau traverse les mêmes rues, se croise chaque jour avec les mêmes personnes, sans les voir et sans les reconnaître. Telle boutique au coin d'une rue vient à changer d'aspect ou a été fermée, il s'apercevra du changement et cependant, il ne l'avait jamais remarquée auparavant, il n'y avait pas prêté attention ou n'y avait prêté qu'une attention distraite qui n'avait pénétré qu'à sa subconscience, à son psychisme inférieur. Une personne voit en rêve une dame qu'elle croit n'avoir jamais vue; le lendemain, elle la rencontre dans la rue, quelle n'est pas sa surprise! Il n'y avait dans ce fait rien de surnaturel cependant. Elle habitait le même quartier, l'avait souvent rencontrée auparavant, mais l'image était restée dans la subconscience. Le subconscient, le sous-moi, l'avait, dans le sommeil, révélée au moi supérieur qui la reconnut le lendemain.

Les anesthésies, les paralysies des névropathes sont, d'après Janet, des faits de rétrécissement du champ de la conscience. Lorsqu'on a réveillé par des moyens physiques ou autrement les sensibilités atténuées, on améliore beaucoup les hystériques. C'est par le réveil de sensibilités, par la mécanothérapie et l'attention consciente portée sur les organes affaiblis que Comar et Sollier cherchent à guérir les obsessions névropathiques.

La restauration de la sensibilité peut, dans les cas légers, être obtenue par les excitations banales; dans les cas graves, le sujet est plongé dans un état hypnotique profond; le médecin reste auprès de lui, il l'excite en lui disant : Sentez, sentez plus, mieux encore, continuez, faites bien attention. Il réveille ainsi l'engourdissement des centres cérébraux. Il se produit pendant cette hypnose prolongée des phénomènes d'autoscopie observés aussi par de Rochas et signalés par Beaunis.

La restauration de la sensibilité viscérale suit la restauration de la sensibilité cutanée et, sous la simple influence du retour de la sensibilité, du réveil des centres corticaux, on verrait disparaître les idées fixes[1].

1. Voir Sollier, *L'Hystérie et son traitement*. Paris, Alcan, et *Isolement et Psychotérapie*. Camus et Pagniez. Paris, Alcan.



Dans cette méthode, l'hypnose a une action indirecte. Le réveil des sensibilités produit par son influence s'accompagne de la disparition des idées fixes sur lesquelles on n'agit pas par suggestion, comme par le procédé de Janet.

Une autre méthode mise en honneur par Dejérine et par Dubois de Berne bannit absolument toute manœuvre hypnotique. Elle agit sur l'être en entier par l'isolement et le traitement moral. Il nous reste à l'exposer.

Les études sur la suggestion et l'automatisme psychologique nous ont montré le mécanisme en vertu duquel nombre de symptômes morbides, simulant parfois des maladies organiques très graves, étaient provoqués par des idées conscientes ou subconscientes logées dans l'esprit. Elles ont donné une base plus scientifique à ce qu'on peut appeler la psychothérapie ou médecine de l'esprit.

Nous avons exposé que l'emploi des méthodes hypnotiques et de la suggestion ne correspondait pas au but qu'on se proposait, qui est de guérir, non seulement les symptômes, mais l'état névropathique spécial, en vertu duquel ils avaient pu se développer et renaîtraient sous une forme ou sous une autre, après avoir été chassés.

La psychothérapie doit agir par persuasion en s'adressant aux deux psychismes et surtout au psychisme supérieur.

Mais si le moral réagit sur le physique, ce dernier aussi réagit sur le moral. Le névrosisme se développe plus facilement chez les sujets fatigués, épuisés. Weir Mitchell, frappé de ce fait, a conçu un traitement dans lequel il se proposait surtout de faciliter le rétablissement des forces par une cure de repos et d'engraissement.

Il isolait ses malades et les suralimentait; il conseillait le massage et l'électricité. La partie la plus importante de sa méthode était l'isolement.

Longtemps avant lui, Esquirol avait vu l'utilité de l'isolement. Voici comment, vers 1830, il s'exprimait sur les effets de l'isolement:

« L'isolement agit directement sur le cerveau et force cet organe au repos en soustrayant l'aliéné aux impressions irri-



tantes, en réprimant la vivacité, la mobilité des impressions, en modérant l'exaltation des idées et des affections. En réduisant le maniaque au plus petit nombre possible de sensations, on fixe son attention par des impressions inattendues et souvent répétées.

« Les impressions inaccoutumées que les aliénés reçoivent lorsqu'ils sont isolés produisent des idées nouvelles, brisent la chaine vicieuse des idées qui caractérisent leur délire. La nouveauté des impressions attire, fixe ou excite leur attention qui reprend alors sa puissance sur leur entendement.

« Des privations que l'isolement impose naissent des phénomènes moraux précieux pour la guérison. Tout le monde a ressenti les effets de l'absence, tout le monde a éprouvé le besoin de revoir des objets devenus plus chers depuis qu'on en est privé. »

L'isolement est favorable au retour sur soi-même et aux réflexions salutaires.

Il est indispensable pour certains névrosés que leur entourage est incapable de soigner et qui s'en font les bourreaux.

« Il n'est rien de plus curieux à la fois et de plus triste et de plus digne de pitié, que cette association entre la malade et son égoïsme d'un côté et la personne bien portante et son dévouement exagéré de l'autre... La patiente souffre de la colonne vertébrale, on la presse de se reposer. Elle ne peut pas lire; celle qui s'est constituée sa garde-malade lui fait la lecture. La lumière lui fait mal aux yeux; sa mère s'enferme avec elle toute la journée dans une chambre obscure. On craint un courant d'air; immédiatement portes et fenêtres sont fermées! »

Dans les milieux aisés, la situation peut être plus ou moins supportable: dans des ménages d'ouvriers, un cas semblable, pour peu qu'il se prolonge, amène la gêne et même la misère.

Weir Mitchell, dans un style imagé, considère ces malades comme des « vampires ». « Il est nécessaire de rompre les

vieilles habitudes et d'éloigner les patientes de ceux qui se sont faits les esclaves volontaires de leurs caprices. »

A lui seul, l'isolement est un élément d'amélioration; le régime du lait et la suralimentation aident au rétablissement des forces, mais on doit y joindre le traitement moral, qu'il rend son possible. Isolé, le malade est entre les mains du médecin, il sent qu'il ne peut plus trouver de recours contre ses prescriptions, qu'il doit s'abandonner à lui, et si celui-ci à su gagner sa confiance, la maladie ne résiste pas longtemps.

L'hypnotisme peut se passer de l'isolement, car, dans son essence, il est lui-même un isolement : il éteint les sensations du sujet, il l'écarte du monde extérieur, il supprime ses idées pour ne laisser dominer que celles qui sont voulues par l'hypnotiseur.

C. Richet explique d'une manière très saisissante l'effet de la suggestion dans l'hypnose : « Une comparaison vulgaire fera bien comprendre pourquoi la suggestion est si puissante : en effet, on peut assimiler la situation d'un individu éveillé à celle d'un spectateur dans un théâtre. Les lumières, le bruit de l'orchestre, les mille personnes qui l'entourent sont pour son esprit, par l'intermédiaire des sens, d'innombrables excitations, qui se corrigent pour ainsi dire l'une par l'autre, en sorte qu'aucune n'est prédominante. Chacune cependant a son rôle et contribue à provoquer l'ensemble des sensations qui animent le spectateur.

« Supposons, au contraire, le même individu dans une solitude absolument obscure et silencieuse; si l'une des innombrables excitations qui avaient passé inaperçues dans la salle du spectacle au milieu de la lumière, du bruit et de la foule vient à frapper ses sens, elle provoquera une idée, une sensation puissante, tandis que dans la salle de théâtre, cette même excitation disparaissant au milieu des autres aurait passé inaperçue. »

La suggestion à l'état de veille trouve dans l'isolement un adjuvant puissant : « Pour qu'une suggestion réussisse à l'état



de veille, il faut réunir un certain nombre de conditions qui ont pour but de procurer au sujet un état de calme physique et moral et de diminuer son pouvoir de résistance. »

Sans doute, comme le font remarquer Camus et Pagniez, auxquels nous empruntons cette citation, la persuasion peut se faire sans l'isolement, mais pour qu'il ait tout son effet, il est presque toujours nécessaire[1].

Le plus souvent, et au bout d'un temps relativement court, on voit sous cette influence les crises nerveuses disparaître, et la santé revenir sans qu'il soit nécessaire d'employer aucun médicament.

Dr L. MÉNARD.

1. Voir *Isolement et Psychothérapie*, du Dr Jean Camus et Philippe Pagniez. Paris, Alcan, 1904.

L'AUTOSCOPIE INTERNE [1]

Lorsque le Dr Paul Sollier lut à l'Institut Général Psychologique de Paris sa communication sur les « Hallucinations autoscopiques externes », nous n'avons pas manqué de nous en occuper[2], en tâchant de prouver que ce phénomène, par lequel le sujet voit, ou croit voir, devant lui sa propre image, son *double*, pourrait bien ne pas être le produit d'une simple sensation (*céensthésie*) mais doit probablement se rattacher *parfois* au phénomène des apparitions télesthésiques, par lequel le *double* d'une personne paraît aux yeux d'autres individus — phénomène encore ignoré par la Science, toujours à la queue du savoir humain pour ce qui se rapporte aux phénomènes psychologiques, mais qui ne tardera pas être admis, ainsi qu'il arrive maintenant du phénomène de l'autoscopie interne.

Le nouveau livre du Dr Sollier nous engage, aujourd'hui, à revenir sur ce sujet, pour nous occuper, non plus de l'autoscopie externe, mais de celle interne, grâce à laquelle le sujet perçoit en détail les organes intérieurs de son corps dans leur forme, situation, structure et fonctionnement.

Cette simple définition suffira pour que tous nos lecteurs — y compris les personnes qui ne se sont jamais occupées de ces études — se souviennent d'avoir lu et entendu parler, à plusieurs reprises, de ce phénomène dont les magnétiseurs — les exécrables et charlatanesques magnétiseurs — se sont scientifiquement occupés à peu près un siècle avant les

1. *Les Phénomènes d'autoscopie*, par le Dr Paul Sollier. — Parigi, F. Alcan, ed., 2 fr. 50.
2. *Revue des Etudes psychiques*, Giugno 1902.

« savants », ainsi que tous les autres phénomènes hypnotiques et magnétiques, y compris ceux que les savants découvriront si glorieusement à la fin du vingtième siècle. Notre auteur lui-même cite le baron du Potet qui, dans ses *Leçons sur le magnétisme* (page 43) rapporte les phrases suivantes du comte de Rederer, touchant l'état d'un sujet hypnotisé :

« Les yeux sont fermés et ne voient plus, mais il a une vue que l'on peut appeler intérieure, celle de l'organisation de son corps, de celui de son magnétiseur et des personnes avec lesquelles on le met en rapport. Il en voit les différentes parties, mais successivement et à mesure qu'il y porte son attention ; il en distingue la structure, les formes et les couleurs. »

Ainsi que l'on peut voir, il n'est pas question ici uniquement d'autoscopie, mais aussi d'*alloscopie* d'*hétéroscopie* — appelez-la comme vous voudrez — c'est-à-dire de la faculté du sujet de voir, non pas seulement à l'intérieur de son propre corps, mais aussi bien dans celui des autres. M. Sollier néglige ce point, comme l'avaient fait le Dr Colmar et les quelques autres savants non magnétiseurs qui se sont occupés, en ces derniers temps, de cet ordre de phénomènes — et cela à cause de l'immuable système des psychologues modernes, de ne point toucher aux cas qui troubleraient l'explication non supranormal qu'ils voudraient appliquer aux phénomènes, ainsi qu'il arrive chaque jour pour les phénomènes télépathiques, médianiques, etc., dans lesquels on s'arrange adroitement pour ne voir que les cas seulement que l'on peut expliquer par la subconscience, l'automatisme psychologique, etc.

Dans les cas d'autoscopie, l'explication qu'en donnent les Drs Sollier, Colmar et les autres est toujours la même : que le sujet ne *voit* pas précisément ses viscères, mais sent leurs impressions, et alors il se les représente d'une manière qui, en son esprit, se confond avec le sens de la vue.

Voici certains exemples des manières par lesquelles les sujets manifestent ces sensations. Le Dr Colmar est surpris, un jour, d'entendre dire à l'une de ses malades plongés dans l'hypnose et à qui il faisait sentir son cœur :

« Comme c'est drôlement fait ; on dirait quelque chose en

caoutchouc; ça s'élargit, puis ça se rallonge, et il y a dedans des espèces de petites poches qui s'ouvrent, se referment et manœuvrent comme des soupapes en laissant passer le liquide d'une poche dans une autre ».

« La même malade me dit un jour, en sentant son bas-ventre : — Comme c'est drôle ce que j'ai là au milieu, je ne savais pas que c'était fait ainsi. — Quoi donc? lui dis-je. — Mais j'ai là dans le bas-ventre une sorte de poire dont la pointe est en bas, et du haut de chaque côté partent des ficelles qui arrivent là (elle désigne la paroi abdominale) et tournent; il y en a plusieurs enveloppées dans les replis d'une voile, et dans un des plis il y a comme une petite noisette; c'est curieux ».

M. Sollier questionne ses sujets pour savoir s'ils *voient* réellement leurs organes. — Comment donc voyez-vous cela? — Mais, en moi. — Oui, mais comment? comme avec les yeux? — Oui, je vois, et je *sens* aussi. Quand je prends un objet dans les mains, les yeux fermés, en même temps que je le sens je le vois; eh bien, c'est la même chose. »

Cette similitude était déjà dans l'esprit du Dr Sollier, qui l'avait même publié dans la *Revue Philosophique*; ceux qui connaissent toute l'étendue de la suggestion pourront penser qu'un expérimentateur qui aurait été d'un avis contraire serait peut-être parvenu à faire parler autrement le sujet. Mais laissons maintenant de côté ce point-là, sur lequel il ne nous importe pas d'insiter.

Il n'est pas du tout absurde d'imaginer que le sujet voit réellement l'intérieur de son corps par le sens de la vue, c'est-à-dire au moyen de ses yeux, puisque l'on se souvient des expérienee du professeur Lombroso et d'autres neurologues, dans lesquelles certains hystériques — nous en avons même personnellement connus — grâce à un bizarre déplacement des sens, voyaient, lisaient avec leurs coudes, avec leurs talons, ou avec un autre membre quelconque de leur corps. Y aurait-il une analogie entre ce phénomène et celui de l'autoscopie interne? Pourquoi pas? Nous n'osons pas l'affirmer, en laissant aux personnes compétentes l'examen de cette hypothèse, de laquelle nous avons pourtant cru utile de dire un mot.

Nous sommes plutôt portés à croire que l'organe de la vue n'a rien à faire avec le phénomène d'autoscopie. Est-ce à dire que l'explication du Dr Sollier est nécessairement juste? — Bien loin de là.

Admettons qu'il soit réellement possible à certaines hystériques de décrire, par la seule sensation de la fonction de leurs organes intérieurs, quelle est la forme de ces derniers : ils sentiront en eux-mêmes des « ficelles, dont plusieurs enveloppées dans les replis d'un voile: dans ces plis quelque chose comme une petite noisette, etc. ». Il s'agit là d'une hyperesthésie formidable, bien contraire à tout ce que nous connaissons de la difficulté qu'il y a à définir la forme d'un organe de notre corps par la sensation que l'on y éprouve. Personne ne se douterait de ce qu'il y a dans notre cerveau, si l'on n'avait jamais scalpé un crâne; personne avant Harvey ne s'était apercu de la circulation de son sang, etc. Les pointures par le compas de Weber suffiraient à nous prouver combien nos sensations sont difficiles à préciser.

Les difficultés augmentent lorsque l'on songe que les sujets des Drs Colmar et Sollier indiquent aussi *les couleurs* des organes dont ils nous donnent la description. M. Sollier se rend parfaitement compte de cet écueil; mais comment se tire-t-il d'embarras? Dans toutes les autres parties de son ouvrage, il s'efforce de montrer l'insuffisance des hypothèses selon lesquelles la description que font les sujets, de leurs organes internes viendraient des connaissances anatomiques et pathologiques acquises par une voie normale au moyen de lectures et de conversations. Il remarque, entre autres choses, que les sujets ne se servent jamais d'un mot technique même pour indiquer les organes les plus connus : les muscles les tendons sont des *ficelles*; les vaisseaux sont des *tuyaux* où s'écoule non pas du sang, mais *quelque chose*; l'ovaire est un *petit sac* avec des *petits grains*, etc. Les sujets paraissent ainsi ignorer ces mêmes connaissances anatomiques qu'ils possèdent pourtant, selon toutes probabilités. — Pourquoi donc les choses se passeraient-elles d'une manière absolument différente lorsqu'il s'agit des couleurs? pourquoi le sujet aurait-il recours en ce cas seulement aux trésors cachés de son éru-

dition anatomique? — Cependant notre auteur, à ce point, change tout à coup sa tactique. Sa malade voit parfaitement du sang dans sa vessie au lieu d'urine? Elle voit tout rouge la peau de son ventre atteint de péritonite? Elle décrit les cellules cérébrales, l'ovaire avec les ovules, le sang composé d'un liquide blanc dans lequel circulent des petits grains rouges et plats? — Qu'à cela ne tienne; il ne s'agit que de « réminiscences, qui lui font amplifier tout ce qu'elle sent par tout ce qu'elle sait ». Dix minutes avant, elle amplifiait tellement, qu'elle ne savait pas dire que les poumons s'appellent des poumons et que le cœur s'appelle le cœur.

Malgré cela, M. Sollier trouve encore que « c'est là un point qui paraît encore difficile à expliquer », comme M. Colmar, aux prises avec des difficultés semblables, qu'il serait trop long de détailler, avoue, que : « Peut-être y a-t-il un phénomène plus complexe qui reste inexpliqué. »

A « ce phénomène plus complexe et encore inexpliqué » il faut ensuite nécessairement avoir recours lorsque l'on songe que ainsi que nous l'avons dit plus haut, plusieurs sujets hypnotiques ne voient pas uniquement dans leur propre corps, mais aussi dans celui de leur magnétiseur et d'autres personnes. Nous qui reprochons tout le temps aux savants psychologues ce jeu de cache-cache, nous ne pouvons pas y recourir à notre tour, en négligeant ce fait si essentiel.

Nous n'avons pas la prétention de définir les caractères de ce phénomène; il nous suffira de dire qu'il s'agit d'une « faculté supranormale », pour nous servir de l'expression même dont se sert le professeur Barrett, en parlant des *rabdomantes*. A quoi bon, en effet, se servir de ces termes vagues de *lucidité*, *clairvoyance*, etc., qui n'ont aucune signification scientifique bien déterminée?

Le rapport entre la « vision » dans les entrailles du corps des autres et celle dans les entrailles de la terre a été observé depuis bien longtemps déjà. Qu'il me suffise de rappeler que, dès 1755, le *Mercure de France*, et ensuite Boucher d'Argis dans ses *Variétés historiques*, parlaient d'une Portugaise, femme d'un Français nommé Pédéguche, qui voyait l'eau enfouie dans la terre à la profondeur de 30 à 40 coudées, en

indiquant aussi les *différentes couleurs* des couches de terre qui la recouvraient. Or, cette même femme voyait dans le corps humain, pourvu qu'il fût nu, et donnait la description de ses maladies internes; elle savait vous dire si une femme parvenue à son septième mois de grossesse portait un enfant mâle, ou bien femelle, etc, Le fameux physicien Huyghens, dès 1646, parlait dans une lettre à Marsenne d'un phénomène semblable d'alloscopie interne. Il ne se passe pas une année sans que les Revues psychiques signalent quelqu'un dans ces cas. Nous avons parlé de l'un d'eux, l'année dernière, en cette même publicatiou (Voir page 116). Si ces cas ne sont pas tous bien constatés, la faute en est surtout aux savants qui, en général, évitent soigneusement de les examiner.

Le Dr Paul Sollier a montré quand même un assez grand courage scientifique en publiant ce livre. Peut-être n'aurait-il même pas pu dire utilement quelque chose de plus. Les murailles du scolasticisme ne peuvent être sapées que peu à peu. L'essentiel c'est que M. Sollier ait pu dire à ses confrères, au sujet de l'autoscopie interne :

« On a nié ces faits, comme on nie toujours les faits nouveaux qui dérangent les conceptions habituelles... Il est beaucoup plus facile de nier les faits que de chercher à les observer, et je me permettrai de dire à ceux qui les nient *a priori*, sans vouloir se donner la peine de se mettre dans les mêmes conditions d'expérimentation que ceux qui les ont découverts, qu'ils ne suivent pas les règles de la méthode scientifique... L'ironie et la négation systématique ne sont pas des démonstrations scientifiques. »



LOUIS XVII ET LES MÉDECINS

(*Fin.*)

On trouve aussi dans ce recueil des lettres de Naundorff à ces médecins : au Dr Heinsius, ami dévoué du prétendant et de sa famille, à Crossen, près Francfort-sur l'Oder (Prusse), et au chevalier Jean de Carro (1770-1857), docteur en médecine des Facultés d'Edimbourg, de Vienne et de Prague, l'ami intime de Jenner dont il propagea la découverte avec un zèle ardent, praticien à Carlsbad pendant trente ans. On connaît de lui un ouvrage intitulé : *Mes relations avec Louis XVII.* Peu d'hommes ont fait une propagande aussi active, sincère et désintéressée, en faveur de Louis XVII-Naundorff que ce médecin célèbre, et cela par la parole, par la plume et dans les milieux les plus divers. C'était, dit M. Otto Friedrichs, un de ces hommes d'honneur que l'intransigeance de leur caractère rend insoupçonnables.

Dans son *Almanach de Carlsbad* pour 1856 et dans ses *Mémoires*, ainsi que dans une lettre conservée à la Bibliothèque de Nantes, avec une lettre de Naundorff, le Dr de Carro [1] en envoyant des autographes de Louis XVII et de Jenner, affirme ainsi ses convictions :

« Monsieur, puisque vous faites collection d'autographes, c'est avec un vrai plaisir que je vous offre la première lettre que j'aie reçu de deux hommes bien grands à mes yeux, mais très différemment illustres. Le duc de Normandie, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette (j'en ai du moins la parfaite conviction, après cinq années de relations très suivies et très intimes avec lui), est inconcevablement ignoré de la masse des habitants du pays sur lequel il était par sa naissance

1. Nous signalons à tout hasard à M. O. Friedrichs qu'un portrait de ce médecin genevois se trouve dans son *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes orientales*. Traduction allemande de F. G. Friese, Liegnitz 1804, 8°, mit q. Verfass. Portr.



appelé à régner; et vous-même, Monsieur, avez dû venir dans une petite vallée de la Bohême pour en entendre parler avec connaissance de cause, et pour lire tout ce qu'on a écrit de plus convainquant sur l'existence de ce prince et de son identité avec le nommé Charles-Guillaume Naundorff, nom qui lui fut imposé par la Prusse, qui, comme vous l'avez lu dans le Mémoire de M. Gruau de la Barre, parait avoir toujours été liée d'hostilité avec les ennemis politiques de l'orphelin du Temple. Quelle que puisse être un jour sa destinée, ce n'est que par ses malheurs, sans exemple dans l'histoire moderne, qu'il m'intéresse aussi vivement, et la grandeur de son âme, sa persévérance, sa confiance en Dieu, ont puissamment augmenté l'intérêt sincère que je lui porte depuis qu'après les plus grandes répugnances, je suis devenu un parfait croyant. Vous pouvez faire de sa lettre autographe et de celle-ci l'usage que vous voudrez... » (Notes de la *Correspondance intime de Louis XVII*, t. I, p. 163.)

Ce célèbre médecin a en outre relevé la ressemblance des enfants de Naundorff avec les Bourbons, et des particularités de la dentition et des paupières, les mêmes chez une fille de Naundorff et la duchesse d'Angoulême, dont il avait été le médecin (*Loc. cit.*, p. 153.)

Un nom de médecin « habile, discret » est révélé pour la première fois par M. Otto Friedrichs (*Loc. cit.*, p. 235). C'est celui de M. P. E. Rulx, *chirurgien interne* de l'hôpital de la Pitié. M. le vicomte de Larochefoucauld envoya un homme de l'art, habile, discret, pour soigner Naundorff, et constater légalement qu'il avait été frappé le 28 janvier 1834, par des assassins, de plusieurs coups de poignard dont l'un dans la région du cœur, que quelques lignes de plus rendaient mortel. (*Mémoires de M. le vicomte de Larochefoucauld*, etc., t. V, p. 171-172.) Mais ce chirurgien ignorait entièrement la qualité du blessé. M. de Larochefoucauld lui-même, qui a publié des extraits de ces procès-verbaux de blessures de Naundorff dans ses *Mémoires*, a tenu toujours secret le nom du chirurgien de la Pitié, et M. Otto Friedrichs, qui cependant nous donne des notes biographiques sur les personnages qui

ont été mêlés à la vie de Naundorff, ne nous renseigne pas davantage sur P. E. Rulx, mais reproduit une lettre qui donne des détails sur les suites et la gravité de la blessure.

Nous avons eu la curiosité de rechercher ce qu'était devenu ce chirurgien. Tout d'abord, nous n'avons pas trouvé d'interne en chirurgie de ce nom et nous sommes fondé à croire qu'il s'agit de M. Paul Etienne Rufz et non de P. E. Rulx. Doit-on en induire que l'absence de notes biographiques sur ce médecin, qui a joué un rôle dans ce drame historique, tient à ce que son nom, défiguré, a arrêté les recherches de M. O. Friedrichs? Et ce médecin a-t-il toujours ignoré quelle était la qualité du blessé pour lequel il avait rédigé des procès-verbaux? En tout cas, il eût été intéressant d'évoquer ses souvenirs de jeunesse à ce sujet. Il n'a disparu qu'en 1884 et s'appelait alors Rufz de Lavison, 42, boulevard Maillot, à Neuilly. Mais un M. Rufz de Lavizon (H. E.) habite précisément encore à cette même adresse, d'après le *Bottin mondain* de 1904. Nous signalons cette piste à M. Otto Friedrichs.

Quoi qu'il en soit, M. Rufz eut, au début de sa carrière, une fortune rapide. Né à Saint-Pierre (Martinique) le 14 janvier 1806, d'une famille originaire du Bordelais, et fixée dans cette colonie depuis 1790, il fit ses études classiques au collège Louis-le-Grand à Paris, suivit ensuite les cours de la Faculté de Médecine, fut reçu le quatrième au concours de l'internat de 1829, médaille d'or en 1835, docteur en médecine le 14 février 1835 (Thèse : *Quelques recherches sur les symptômes et sur les lésions anatomiques de l'affection décrite sous les noms d'hydrocéphalie aiguë, fièvre cérébrale, méningite, méningocéphalite chez les enfants*, Paris, nº 42). En 1833, il était interne en chirurgie à l'hôpital des Enfants malades. Sa thèse est dédiée à son beau-père et au Dr Louis, qui était, en 1835, chef de service à la Pitié. *La même année*, il était reçu le premier au concours d'agrégation. (Thèse : *Existe-t-il des agents thérapeutiques dont l'effet ne soit observable que sur les solides ou les fluides*. Paris, 1835, 60 p., 4°.)

Désigné pour aller observer le choléra qui sévissait à Marseille en 1835, il y rendit, pendant cinq mois, de grands ser-

vices et reçut en récompense la croix de la Légion d'honneur (23 octobre).

On le vit, de 1835 à 1840, agrégé de la Faculté de médecine de Paris. Puis, tout à coup, entraîné par des raisons de famille, il disparaît de l'horizon parisien; il abandonne la robe de l'agrégé, qui eût été certainement remplacée par celle du professeur, et il va s'installer à la Martinique, son pays natal. Rufz y resta plus de vingt ans, engagé dans une clientèle active et distinguée, non moins que dans les obligations que lui imposait la charge de maire de la principale ville de la Martinique, et de président du Conseil général de la colonie. La France a revu, depuis l'année 1856, son enfant prodigue, qui n'a pas manqué de faire servir ses talents d'administrateur au profit de son pays; car, lorsque le magnifique Jardin d'Acclimatation du Bois de Boulogne fut créé (1860), M. Rufz qu'une maladie obligeait de renoncer à la pratique de la médecine, fut nommé directeur du jardin d'Acclimatation et remplit ces fonctions jusqu'en 1865. Les Parisiens lui doivent donc, en partie, cet intéressant but de promenade. Après 1866, il fut délégué de la Martinique, jusqu'en 1870. Il a laissé un assez grand nombre de travaux, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur les empoisonnements pratiqués par les nègres de la Martinique* (1844); — *Enquête sur le serpent* (1843); — *Recherches sur la santé et la mort des nègres dans les habitations;* — *Sucreries de la Martinique* (1849): — *Etudes historiques et statistiques sur la population de Saint-Pierre-Martinique* (1854, 2 vol.). — *Enquête sur le serpent de la Martinique vipère fer-de-lance. botryops lancéolé, etc.* (1860); — *Chronologie des maladies de la ville de Saint-Pierre* (1869) : — *Note sur la fréquence et la diversité des maladies de la peau à la Martinique* (1859); — Rufz et de Luppé : *Mémoire sur la maison des aliénés de Saint-Pierre-Martinique* (1856).

M. Rufz a publié un grand nombre d'articles, de mémoires et de rapports dans les *Archives générales de Médecine* (1833, 1834, 1836, 1839, 1840, 1841, 1843); les *Annales d'Hygiène publique et de Médecine légale* (1841, 1844, 1856); les *Mémoires*, 1843, X, et *Bulletins de l'Académie de Méde-*

cine de Paris (1842, 1851, 1856, 1857, 1859, 1861); la *Gazette médicale de Paris* (1843, 1856), les *Archives de Médecine navale*, les *Bulletins de la Société d'Acclimatation* (1859), etc.

« M. Rufz s'est aussi essayé dans la poésie; à vingt-six ans, étant encore sur les bancs de la Faculté de Médecine de Paris, il a écrit une tragédie en vers et en cinq actes : *Sand et les étudiants allemands* (1835, in-8°), tragédie qui fut même représentée à l'Odéon en 1832, puis retirée par son auteur après *les tentatives d'assassinat contre le roi Louis-Philippe.* Correspondant de l'Académie de Médecine de Paris (1846) et associé national depuis 1875 et membre d'un grand nombre d'autres sociétés, M. Rufz de Lavison avait été promu officier de la Légion d'honneur en 1856. Il est mort le 2 novembre 1884.

« Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit: les personnes qui ont vécu dans son intimité n'oublieront jamais le charme de sa conversation, sa philosophie, la solidité de ses affections, et son inaltérable dévouement envers ceux qu'il estimait et qu'il aimait », rapporte Chéreau dans l'*Union médicale* du 8 novembre 1884.

M. O. Friedrichs résume la moralité de cette tentative d'assassinat dans la phrase d'une lettre de M[me] de Rambaud à la duchesse d'Angoulême : « Sûrement ce n'est point un faussaire qu'on assassine; on le juge ! »

De plus, il a pu recueillir à ce propos, dans les archives de la famille Adelberth de Bourbon, à Delft, (Hollande), une confirmation de sa manière d'envisager le rôle du faussaire, le baron de Richemont, réclamant le titre de duc de Normandie, opposé au prétendant Naundorff en 1834, et condamné en cour d'assises, dans une lettre du D[r] de Vauréal, de Biarritz. Cette lettre a été écrite en 1873 :

« ... Mon père crut à celui qui s'appetait duc de Normandie, ou plutôt baron de Richemont. Mon père sut plus tard par le baron de Marut, qui était très bien informé par ses références au ministère de la police, que ce baron de Richemont n'était qu'un imposteur payé par la police pour jouer ce rôle. Ce qui m'a frappé dans le rôle du baron de Richemont,

c'est la parfaite similitude des témoignages qu'il invoquait avec ceux qu'on prête à Naundorff. Il est évident que dans les deux il y avait une copie et un original.

« Mon grand-oncle maternel, le marquis de Bonneval, qui était très avare, croyait si bien que Naundorff était l'original qu'il lui donnait de l'argent, plus qu'une bagatelle, car il lui aurait donné de cent à cent cinquante mille francs en Angleterre. Pour ce chiffre, il fallut que sa foi fut grosse...

« Pour moi, ce qui m'a paru le plus convaincant, c'est le témoignage du baron de Marut; les archives de la police n'avaient pas de secrets pour lui et il savait que le baron de Richemont était payé par la police. La police a donc eu intérêt à créer des prétendus fils de Louis XVI et cela tant que Naundorff a vécu.

« Voilà tout ce que je puis consciencieusement vous dire sur toutes ces histoires qui ont rempli une partie de mon enfance. J'étais trop jeune pour accorder aux choses leur importance relative, de sorte que je n'ai gardé qu'une impression générale que je viens de vous transmettre *grosso modo*. Votre ami bien dévoué. Dr de VAURÉAL. »

Un autre médecin, que connaît M. O. Friedrichs, M. le Dr Antoine Martin, « respectable vieillard, modeste bienfaiteur de tant de pauvres soignés gratuitement, déclare aujourd'hui encore que son père, Martin de Gallardon[1], le fameux voyant qui, en 1816, était allé déclarer à Louis XVIII qu'il occupait le trône de son neveu, était mort empoisonné (8 mai 1834), et étouffé, pour avoir reconnu Louis XVII dans une entrevue à laquelle assistait le Dr Martin, et pour avoir refusé énergiquement de se rétracter.

On sait que Martin avant d'être reçu par Louis XVIII, avait été longuement examiné par des médecins aliénistes et déclaré « sain de corps et d'esprit ».

1. Il existe une bibliographie très étendue sur Martin de Gallardon et ses phrophéties. Sur le décès plus spécialement, la famille de Martin a publié une plaquette rarissime : *La vérité sur la mort de T. Martin, de Gallardon ou réponse à un article inséré dans le journal intitulé : L'ami de la Religion.* Paris, 1834. — Voir aussi : A. Dubosq, *La question Naundorff. Echo du Merveilleux*, 1er septembre 1903.



Et dans une lettre, Naundorff signale comme une chose presque naturelle une visite à lui faite par « l'âme de Martin après la mort de son corps ».

« Celui-ci a fait des prophéties sur moi depuis l'année 1816 et il m'a reconnu, en 1833, au signe que lui avait donné l'ange qni lui apparaissait et qui lui avait ordonné de me chercher.

Mes ennemis ont ôté la vie à cet homme vraiment pieux; mais par là ils se sont fait tort à eux-mêmes, car l'âme de cet ami me visita après la mort de son corps. Et j'ai appris par lui-même, non seulement la cause de sa mort, mais aussi les plans de mes ennemis. »

Une lettre de Mme Marco de Saint-Hilaire, reproduite dans l'ouvrage de M. O. Friedrichs (p. 282), donne quelques détails sur cette apparition :

Vous savez que mon oncle (Naundorff) croit aux apparitions, et le même jour, le matin du dimanche, son neveu (Martin) s'est présenté à lui tel qu'il l'avait toujours vu; il a couru les bras ouverts pour l'embrasser, mais aussitôt son neveu lui a dit : Fils de saint (Louis) ne me touchez pas; vous avez prié Dieu pour me voir; je viens pour vous dire que j'ai été... et tous les détails de sa mort. Il a donné à mon oncle tous les conseils qui lui sont nécessaires pour conduire ses affaires en lui disant qu'il reviendrait le voir. Voici ce que m'a dit mon oncle... »

M. Otto Friedrichs, qui a la foi robuste, ajoute que, tôt ou tard, la science parviendra à donner de ces sortes de cas de télépathie une explication rationnelle. En attendant, comme nous ne savons pas encore si Naundorff a reçu de son correspondant d'outre-tombe une seconde visite, plus probante que la première, le second volume de la *Correspondance de Louis XVII* devant paraître sous peu, nous en resterons là jusqu'à l'apparition de ce volume.

L. Picard.

TRAITEMENT CONTRE L'ALCOOLISME

Parmi tous les nombreux traitements préconisés contre l'alcoolisme, la suggestion hypnotique tient la première place. C'est qu'en effet elle restaure la volonté et exalte la résistance aux tentations.

Il est, bien entendu, de toute nécessité que l'alcoolique, dont on entreprend le traitement, soit hypnotisable. Mais cela est loin de suffire : il faut encore qu'il consente formellement à se laisser hypnotiser, qu'il se prête docilement aux prescriptions du médecin et qu'il poursuive la cure pendant tout le temps nécessaire. Qu'il y ait défaillance sur l'un de ces trois points et le succès est compromis.

Or, j'ai eu affaire à un alcoolique qui refusait obstinément de se laisser traiter. Il l'a été cependant, avec succès, contre son gré et à son insu. Cette guérison se maintient depuis quatre ans. Elle vaut la peine d'être rapportée à cause de la rareté du fait et de l'efficacité du procédé mis en œuvre.

Il s'agit d'un homme de vingt-cinq ans, marié, d'une constitution moyenne et d'une bonne santé générale. Ses antécédents héréditaires sont mal connus. Il a commencé à boire vers dix-sept ans, entraîné par des camarades. Sa femme, qui connaissait son vice, l'a épousé avec l'espoir qu'elle parviendrait à l'en corriger, à force de soins affectueux. Mais, après son mariage, notre homme continue à boire, Chaque jour, il absorbe, en outre de deux litres de vin comme boisson aux repas, quelques bocks, du rhum, du vermouth, de l'amer et de l'absinthe. D'ordinaire, son ivresse est calme; mais, quand il a bu de l'absinthe plus qu'à l'ordinaire, la scène change. Lui qui a été très bien élevé et est, à jeun, d'une correction de langage iréprochable, injurie grossièrement sa femme et

l'accable de mots orduriers ; il brise tout ce qui est à sa portée, vide les armoires au milieu de l'appartement et piétine sur le linge ; puis il frappe violemment sa femme, si bien qu'une fois il lui fait faire une chute grave, suivie d'accouchement prématuré. Plusieurs fois par semaine, sous l'influence de doses plus considérables d'absinthe, il refait les mêmes scènes violentes : la vie de cette femme est devenue un martyre.

Le lendemain de ses jours d'ivresse, quand il a recouvré son bon sens, il ne se rappelle aucun de ses méfaits ; si on les lui raconte, il en a honte, se repent, pleure, demande pardon, promet de devenir sobre et travailleur ; il a en effet, à cause de ses écarts, déjà perdu un emploi très lucratif. Mais, profondément aboulique, il passe presque toute la journée au café ; l'ivresse et les scènes qui en résultent se renouvellent de plus en plus. Il présente un tremblement presque continuel qui lui rend l'écriture très difficile.

Il refuse catégoriquement de se laisser soigner, d'une manière ou de l'autre. Mis au courant de la situation, j'institue, comme mode de traitement, la suggestion pendant le sommeil naturel.

On m'objectera que je porte ainsi atteinte à sa liberté? Mais il n'est plus libre; subjugué par sa passion, il est véritablement *alienus*, au sens propre du mot. Et puis, quel est le but de mon traitement? C'est précisément de restaurer sa volonté déchue, c'est de l'aider à accomplir ce qu'il a décidé dans ses moments de lucidité et qu'il n'a pas l'énergie de réaliser par lui-même. En outre, dans ce jeune ménage qui a déjà eu à déplorer la perte d'un enfant et un accouchement prématuré, un nouvel enfant peut, à chaque instant, être conçu sous l'influence de l'ivresse. Ne convient-il pas d'empêcher une telle éventualité? Certes, je me garde bien d'ériger en principe la doctrine de la souveraineté du but; toutefois, dans la circonstance, ayant en vue le bonheur de ce jeune ménage, leur santé à tous deux, ainsi que la santé des enfants à venir. j'ai conscience d'avoir socialement rempli mon devoir médical, et j'assume la pleine responsabilité du traitement que j'ai imposé à cet alcoolique, malgré lui et à son insu.

Les séances de suggestion pendant le sommeil naturel ont

lieu, dans le début, quatre ou cinq fois par semaine. Notre homme ne s'en doute pas: il ne résiste donc pas. L'amélioration est lente, mais régulièrement progressive. Depuis le commencement de février 1899, date à laquelle commence son traitement. jusqu'au 5 avril, il n'est ivre que trois fois. Il ne boit plus que deux, puis qu'une seule absinthe par jour. Du 2 avril au 5 mai, non seulement aucune voie de fait, mais aucune scène de violence; la femme de notre malade n'a jamais connu une aussi longue période de tranquillité. En juin et juillet quelques ivresses bénignes. En août et septembre, séjour à la campagne; pendant ces deux mois, pas de vin, seulement trois ou quatre absinthes légères, en tout, et, comme boisson, de la très légère bière du Nord; pendant toute la durée des vacances, il n'a été ni ivre ni méchant, ni irritable. De retour à Paris, en octobre. il s'abstient d'aller au café; il prend, à la maison, une très faible absinthe presque chaque jour et, avec de l'eau, trois quarts de litre de vin pour les deux principaux repas.

Au début de 1900, dans sa lettre de nouvel an, la femme de ce malade se déclare tout à fait tranquille et heureuse, les résultats surprenants persistent, elle se réjouit de cette guérison inespérée, elle a peine à y croire, j'ai sauvé deux malheureux, etc., etc. La désuétude de l'absinthe est assez grande pour qu'il prenne une très petite quantité de la liqueur verte seulement le samedi et le dimanche de chaque semaine. Au cours de cette même année 1900, survient la période des vingt huit jours, dont nous avons un peu peur, sa femme et moi. Les séances de suggestion somnique, qui avaient été espacées de plus en plus, sont reprises assidûment : et pas une fois, il ne s'enivre pendant sa période d'instruction militaire.

Pendant les années 1901, 1902, 1903, notre homme ne va plus au café, il ne boit plus de vin du tout; au repas, il boit de la bière coupée d'eau; il s'offre une légère absinthe, seulement une ou deux fois par mois, rien que le dimanche et toujours chez lui; il n'est plus emporté, il est redevenu gai, il fournit un travail très actif et très régulier.

Pour arriver à ce résultat, j'ai dû maintenir le traitement

pendant dix-huit mois; dans la cure de l'alcoolisme, comme en tout, le temps ne consacre que ce qu'il contribue à édifier. En outre, ce très beau résultat a été obtenu par une désuétude progressive, sans que nous ayons jamais eu besoin d'arriver à l'abstinence absolue de toute boisson alcoolique. Enfin notre homme se sent relevé à ses propres yeux ; il est persuadé qu'il s'est guéri par son propre effort volontaire; il a cessé d'être un aboulique; il est capable d'énergie et de persévérance: par surcroit, il est doux, serviable, affectueux. Je dois dire que, j'ai été puissamment aidé par sa femme qui, sous ma direction, a fait des prodiges d'intelligence et de dévouement, et sur laquelle, très légitimement, je reporte, pour une large part, les mérites de ce succès.

Dr Paul FAREZ.

(*Revue de l'hypnotisme.*)

VISION SPONTANÉE DANS LE VERRE D'EAU

Les noms des personnes auxquelles se rapporte le fait suivant n'ont pas été publiés, mais ils sont connus par la direction de la Société des recherches psychiques, de Londres. La percipiente, Mrs H., écrit de Leeds, le 26 mai 1902 :

« Dans la nuit du 16 avril dernier, me sentant très abattue, je m'étais couchée, après avoir mis un verre d'eau sur la table, pour boire dans le courant de la nuit. Mon mari faisait le service nocturne sur la ligne du chemin de fer L. N. W. Il était environ trois heures quand je me réveillai en sursaut; ayant soif, je me levai sur le lit pour me désaltérer. Lorsque je fus sur le point de porter le verre aux lèvres, je m'arrêtai, avec surprise, en apercevant dans l'eau une peinture mouvante, représentant un train de chemin de fer, avec la guérite du serre-frein à l'extrémité. Tandis que j'étais en train d'observer, les voitures roulèrent les unes sur les autres; j'observai que celle du serre-frein resta surtout endommagée. Deux heures environ après cela, mon mari fut de retour; il me raconta avoir passé près du lieu d'un désastre, et que le serre-frein avait été gravement blessé. A mon avis, ce fait renferme quelque chose de plus qu'une simple coincidence. »

Le mari, M. H., écrit, pour ce qui le regarde :

« Je suis inspecteur des marchandises sur le chemin de fer L. N. W. Je voyageais avec un train de marchandises vers Manchester, lorsque, après avoir dépassé Ashton à trois heures dix du matin, le 17 avril, je passai près du lieu d'un sinistre qui était arrivé à un train de marchandises à grande vitesse, sur la nouvelle ligne de Micklehurs, près des gares de Staley et Millbrook. La scène était distinctement visible pour moi comme pour le conducteur des marchandises avec lequel je voyageais, parce que les ouvriers en train de déblayer la route avaient allumé des flambeaux. En revenant de Manches-

ter, je passai une autre fois au même point et je pus voir les voitures, y compris celle du serre-frein, qui était gravement endommagée: il était environ 7 h. 50 du matin, du 17 avril. A mon retour, ma femme me raconta sa vision. »

Le Rév. A. H. E. Lee, qui communiqua ce fait à la *Society*, posa à Mrs. H. les questions suivantes, dont la réponse arriva le 30 juin 1902 :

D. — Pourquoi vous sentiez-vous abattue? Étiez-vous inquiète au sujet de votre mari?

R. — J'étais abattue à cause de la maladie de mon enfant: mais j'étais aussi inquiète pour l'absence de mon mari. Au moment de la vision j'ai songé aussitôt à lui, en craignant pour sa vie.

D. — Avez-vous regardé l'heure dans la pendule, ou bien l'avez-vous vue d'une autre manière?

R. — J'avais alors l'habitude de prendre la pendule de la cheminée et de la mettre sur la table de nuit afin de voir l'heure plus commodément.

D. — Avez-vous l'habitude de tenir pendant la nuit de l'eau à votre portée?

R. — Oui, parce que, en général, l'enfant demande à boire.

D. — La chambre était-elle éclairée, ou bien, de quelle manière avez-vous vu la scène?

R. — La flamme du gaz était basse; il y avait aussi le feu allumé, à cause de l'enfant.

D. — Vous sembla-t-il que le train tout entier allait en éclats?

R. — Lorsque je vis la scène, les voitures étaient peu nombreuses, avec celle du serre-frein à l'extrémité; il me semblait qu'elle se jetait l'une sur l'autre.

D. — A quelle heure votre mari a-t-il été de retour?

R. — Il était environ neuf heures du matin.

D. — Dans votre pensée aviez-vous établi une connexion entre la vision et votre mari? Avez-vous éprouvé des inquiétudes à son sujet?

R. — Oui.

D. — Lui avez-vous parlé de cela la première?

R. — C'est moi que lui en ai parlé la première, mais je me suis aperçue avec surprise qu'il connaissait déjà le fait.

D. — Des cas semblables de prémonition vous sont-ils souvent arrivés?

R. — Bien souvent, surtout avant la maladie.

D. — Avez-vous jamais entendu parlerde la vision dans le cristal?

R. — Oui, mais je n'ai jamais expérimenté moi-même.

Au 13 août 1904, M. H. écrit en répondant aux questions qui lui avaient été posées :

R. — A trois heures de l'après-midi je suis passé à un quart de mille du lieu de l'accident, et j'ai vu des hommes en train de travailler le long de la ligne : il y avait plusieurs feux allumés et de nombreuses lanternes ; mais je n'ai rien pu voir bien distinctement.

D. — L'accident se vérifia à dix heures environ.

R. — Je suis passé près du lieu du sinistre une deuxième fois à 7 h. 50 du matin suivant, et j'ai vu la voiture du serre-frein, et quelques autres faisant partie du train en question : elles étaient toutes très endommagées.

Il est de toute évidence, que lorsque Mrs. H. eut sa vision, son mari avait seulement vu qu'il était arrivé un sinistre dont il ne pouvait pas apercevoir les détails ; ce n'est qu'après cinq heures qu'il put observer réellement ces détails, qui correspondaient à la vision de Mrs. H. Il est probable que la connaissance qu'il avait de ces choses lui a permis de garder un souvenir particulièrement exact des heures auxquelles se passèrent ces événements, de sorte qu'au premier abord il peut sembler difficile d'expliquer le fait au moyen d'une transmission de la pensée de lui à sa femme. Mais l'on doit aussi considérer que la vue de l'accident a pu créer dans un homme connaissant parfaitement se qui se rapporte aux chemins de fer, l'impression des détails de la scène, qui s'accordaient plus au moins avec les faits. Il ne semble pas que la vision de Mrs. H. s'accordait avec les faits plus strictement que cette intuition. Les détails de la vision de Mrs. H. peuvent donc très bien avoir été originés par l'impression produite sur l'esprit de M. H. à son premier passage près du lieu de l'accident.

(*Journal of. Society for P. R.* Londres, déc. 1903.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

A NOS ABONNÉS ET LECTEURS

Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de vive émotion, de crainte légitime que nous prenons la direction *de la Revue du Monde invisible.* Nous sentons tout ce qui nous manque pour recueillir la succession de Mgr Elie Méric. Préparé par un long enseignement philosophique à la tâche de ces dernières années, le savant professeur avait suivi d'un œil attentif l'évolution de la pensée contemporaine et l'avait pour ainsi dire envisagée sous tous ses aspects. Nous nous rappelons encore le charme et l'à-propos des conversations que nous avions avec lui lorsque nous le visitions au milieu de ses livres de la rue Madame. En quelques mots d'une orthodoxie toujours impeccable, il avait résumé le problème dont nous venions l'entretenir et nous sortions émerveillé de tant de lucidité dans des aperçus, si élevés et si profonds. Nous étions loin de penser alors que sa fin fût si proche et que d'aimables et discrètes instances nous seraient faites pour continuer son œuvre.

En acceptant cette mission, peut-être lourde pour nos faibles moyens, nous aurons à cœur de marcher sur les traces du maître regretté. Nous tiendrons à honneur de nous inspirer de son esprit, esprit si ouvert à toutes les découvertes de la science contemporaine, mais en même temps si attaché aux décisions du Saint-Siège. Enfant et prêtre de la sainte Église romaine nous sommes, et nous voulons rester, uniquement préoccupé de la servir de toutes nos forces, restant libre dans les questions libres, mais soumis dans les points de vue doctrinaux sur lesquels s'est déjà prononcée la plus haute autorité doctrinale qui soit au monde. Et notre soumission est telle que tout en laissant à chacun de nos collabo-

rateurs la pleine et entière responsabilité des articles qu'il signe, nous n'hésiterions pas à désavouer, le cas échéant, toute forme de pensée, toute assertion doctrinale qui tendrait à contrister le cœur du Successeur de Pierre.

Du reste, que se propose cette Revue? sinon enregistrer des faits, des phénomènes, qui, pour n'en être pas moins réels, échappent le plus souvent aux regards matériels de l'homme, et qui, se renouvelant dans d'autres conditions ou milieux, n'ont pu encore, faute de lois précises et indiscutées, être recueillis, groupés et codifiés d'une manière positive. Nous réunissons des matériaux et préparons les assises de l'édifice futur, persuadé que le monde invisible, comme la nature physique qui nous entoure, est loin de nous avoir livré le dernier de ses secrets. Et pour mieux réussir, l'heure ne serait-elle pas venue, au lieu de nous renfermer « dans les pures questions de préternaturel, de faire entrer dans notre cadre les questions de mystique et même d'apologétique »? Nous atteindrions ainsi un plus grand nombre d'intelligences.

De ce vœu, nous faisons juges tous nos collaborateurs dont le dévouement, nous en avons déjà les preuves, ne nous fera point défaut. Nous demandons également aux abonnés de France et de l'étranger de nous soutenir de leurs sympathies comme ils ont soutenu notre cher et vénéré prédécesseur. Donnons tous à celui qu'ont tant préoccupé les problèmes de l'au-delà, et dont la plume a écrit des pages si suaves et si réconfortantes sur l'autre vie, la joie de constater la survivance de son œuvre et de s'associer à nos efforts par delà le tombeau.

Mgr M. Le Monnier.

Toutes les lettres concernant l'administration doivent être envoyées à M. Téqui, 29, rue de Tournon, et les lettres concernant la Rédaction à Mgr M. Le Monnier, au château de la Bizolière, par Savennières (Maine-et-Loire).







Monseigneur ÉLIE MÉRIC

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, PROFESSEUR A LA SORBONNE
OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Décédé à Honfleur, le 16 octobre 1905

MONSEIGNEUR ÉLIE MÉRIC

Nos lecteurs ont déjà appris la mort du savant et regretté Directeur de cette Revue.

Nous nous faisons un devoir de consacrer à sa mémoire une courte notice biographique dans ce numéro dont l'article principal porte encore sa signature.

Sa naissance. Ses études

Mgr Élie Méric naquit à Hesdin (Pas-de-Calais), le 4 octobre 1838. Par sa famille paternelle il appartenait au Midi; par sa famille maternelle et par son origine, il appartenait au Nord, et l'on put retrouver dans la trempe de son esprit l'influence diverse de ces deux races. Il posséda au plus haut degré l'aptitude métaphysique, qui lui rendit faciles le commerce des problèmes les plus abstraits, la logique vigoureuse et l'art de donner une disposition savante à ses arguments, le goût de l'image, du coloris, de la grande lumière dans le style et dans l'expression de la pensée.

Il avait deux ans, quand sa famille vint à Toulouse, sous un ciel moins brumeux et plus chaud.

Sa mère était une grande chrétienne, d'une piété profonde, d'une foi mystique et inébranlable; tout l'effort de sa vie tendait à faire passer sa foi et sa piété dans l'âme de ses enfants. Cette première empreinte est ineffaçable. Une mère fortement convaincue imprimera toujours à son enfant la direction de sa vie.

Le lendemain de sa première communion, son confesseur lui dit en riant : « Sitôt pris, sitôt pendu; tu entreras demain au petit séminaire. »

Son supérieur, M. Lannes, disait, un jour, à sa mère, d'un ton de mauvaise humeur : « Votre enfant n'apprend pas l'histoire. » « Eh bien, répondit l'enfant, je vous promets

que j'aurai le premier prix. » En effet, le jour de Pâques, à la distribution des récompenses, il obtint le premier prix.

L'enfant révélait déjà son intelligence, et la fermeté de sa volonté. Dans les classes d'humanités et de rhétorique, il fut toujours le premier en composition française : on n'a pas oublié à la Succursale ses devoirs littéraires et ses poésies.

Au grand séminaire, il s'éprit sous la direction d'un sulpicien éminent, de la philosophie italienne. Dès cette époque il avait pressenti l'orientation qu'il devait donner à sa vie intellectuelle, marcher vers les sciences et la philosophie.

Le P. Gratry, de l'Académie française, avec qui il avait entretenu une correspondance philosophique, s'attacha déjà de tout cœur à cette jeune et belle intelligence. Il appela à Paris, l'abbé Méric qui venait d'être ordonné prêtre en 1863.

Le P. Gratry ne vivait pas à l'Oratoire qu'il avait fondé. Il vivait chez lui, dans son appartement de la rue Barbet-de-Jouy. Il donna une chambre à son jeune ami, et ils travaillèrent ensemble, dans une intimité familiale. Le P. Gratry préparait une réfutation de la *Vie de Jésus* de Renan.

Mgr Méric connut à cette époque, Mgr Dupanloup, Montalembert, Cochin, Perreyve, Caro, de Falloux, toute une pléiade d'écrivains célèbres qui honorèrent les Lettres chrétiennes, et qui rêvaient le triomphe de l'Église par la liberté.

Mgr Dupanloup attira souvent Mgr Méric, à Orléans, à la Chapelle Saint-Mesmin, plus tard, à Versailles et à Viroflay, lui prodiguant des conseils dont il admirait la sagesse. Il y avait toujours auprès du grand évèque une âme vaillante et un noble cœur, l'abbé Lagrange, qui devait mourir sur le siège épiscopal de Chartres. Ceux qui l'ont connu l'ont aimé.

Sur le conseil du P. Gratry, Mgr Méric prit ses grades de théologie à la Sorbonne; il fut reçu bachelier, licencié, docteur . Sa thèse de doctorat est devenue *le Droit et le Devoir*, un volume de 550 pages, dont nous parlerons plus loin.

La thèse de Mgr Méric lui gagna la sympathie du doyen de la Sorbonne, Mgr Maret, de celui qu'on appelait autrefois saint Louis de Gonzague, quand il était encore jeune vicaire à Saint-Philippe du Roule. Il habitait à la Sorbonne, au-dessus de Victor Cousin. Nous ne pourrons jamais dire avec

quel respect, quelle admiration, quelle affection reconnaissante, Mgr Méric nous a parlé de ces deux maîtres, Mgr Maret et le P. Gratry.

Dans une lettre rendue publique, Mgr Maret avait exprimé à Mgr Méric ses félicitations au sujet de sa thèse de doctorat. Il y avait retrouvé des idées philosophiques qui lui étaient chères, traduites dans une belle langue. Une grande sympathie rapprocha ces deux âmes, et pour rendre l'union plus intime, Mgr Maret choisit Mgr Méric pour son suppléant.

C'est là que la Providence avait amené le jeune prêtre de Toulouse, par des voies mystérieuses, et c'est là à vingt-sept ans, dans cette grande école, une des gloires de la France, que Mgr Méric devait servir l'Église, pendant vingt ans.

Le professeur

Mgr Méric conquit rapidement une situation exceptionnelle, à la Sorbonne, où il devait rester vingt ans, dans la pleine maturité du talent.

Dès la première année, il groupa un grand auditoire qui lui resta toujours fidèle. Dans son intéressant ouvrage, *Vingt ans de Sorbonne, les professeurs célèbres*, page 320, le docteur Lebleu, faisait ce portrait du nouveau professeur :

« M. Méric monté dans cette même chaire, tout jeune encore, est en train de s'élever à la même célébrité que ses deux prédécesseurs Bautain et Gratry. Ses nombreux et très remarquables ouvrages le mettent déjà à la tête de nos écrivains sacrés les plus distingués. Dans ses livres comme dans ses leçons, se révèle constamment le brillant humaniste de Toulouse et le savant philosophe. Et sa doctrine théologique et philosophique est toujours exempte de toute vue aventureuse, quoique large et fertile en aperçus. C'est un vulgarisateur, comme l'était son digne modèle, Bautain, sauf un mérite littéraire plus grand que chez Bautain, qui nous avouait naïvement, sans regret, n'avoir pas le temps de donner la dernière main à ses écrits.

« Travailleur obstiné, riche d'acquisitions, conscience rectiligne, scrutant les choses jusqu'au fond avant de s'élever à

leur sommet, on est sûr de ne jamais s'égarer avec M. Méric qui puise toujours aux meilleures sources.

« Ses leçons de Sorbonne sont pareillement très travaillées. Enfin, un grand et sympathique auditoire recueille sa parole avec avidité. L'âme qu'il y met fait rêver et force à penser.

« Grand, belle tête, coloré, élocution facile, brillante et toujours pénétrante, *ayant du fleuve*, comme parle Sainte-Beuve; toujours clair et méthodique, s'élévant à l'éloquence, il captive, émeut et instruit[1]. »

Pendant ses vingt années d'enseignement, Mgr Méric a traité des plus hautes questions de la philosophie et de la théologie morale, avec une rare compétence et une actualité qui lui permettait de rajeunir les questions les plus anciennes. Il a exploré le champ si vaste du droit naturel, du droit positif, du droit social; il a approfondi les origines, les conditions, le but de la morale; il a exposé les lois de la raison, de la liberté, de la conscience, toujours préoccupé de connaître les objections les plus récentes et de les réfuter.

Cet auditoire d'étudiants français et étrangers, composé de magistrats, de médecins, d'économistes, d'ingénieurs, de jeune gens, suivait le professeur avec sympathie, lui présentait ses objections, et entretenait avec le jeune professeur des relations de cœur et d'esprit dont le souvenir a réjoui aujourd'hui les longs jours de sa retraite volontaire.

Il est regrettable que le savant professeur n'ait pas publié ce fécond enseignement qui exerça une si profonde influence sur les esprits. Que de trésors philosophiques, scientifiques et théologiques dans ces leçons qui touchaient à toutes les préoccupations intellectuelles de notre temps! Que de vues originales et profondes sur la conscience, sur la volonté, sur la loi morale et les lois en général! Avec quelle clarté sereine il exposait devant nous ses magnifiques thèses sur l'origine et les limites du pouvoir civil, sur ses rapports avec le pouvoir religieux, sur les droits des peuples et des consciences en face des lois injustes et du gouvernement persécuteur qui tentait de les violer.

1. Dr Lebleu, *Les Professeurs célèbres*, p. 320.

Dans les loisirs que lui laissait ce grand enseignement, Mgr Méric aimait à prodiguer sa parole et à se dévouer sans mesure. Il prêchait, dans les principales églises de Paris, des avents, des carêmes, des retraites. Charmeur et savant, il attirait encore la jeunesse de Paris à ses conférences sur la poésie de Dante, dans les salons du Luxembourg. A Bruxelles, il réunissait aux pieds de la chaire de l'église Saint-Joseph l'élite de la Belgique ; il donnait des conférences scientifiques dans la grande salle du Musée ; il se faisait écouter, aimer et admirer des 1.200 étudiants et des professeurs, dans la vieille Université de Louvain.

Aussi, le jour de son jubilé, le conseil de cette Université, voulant décerner le titre de Docteur à trois étrangers éminents, par leur science, leurs travaux et leur caractère, choisit Pastor en Allemagne et Mgr Méric en France. Déjà, le célèbre doyen de l'Université de Wurtzburg, en Bavière, Franz Hettinger, d'accord avec le conseil académique, avait récompensé ses travaux par les palmes du doctorat et l'avait agrégé à l'illustre Université allemande.

Docteur de Paris, de Rome, de Wurtzburg et de Louvain, de Versailles et de Rodez ; Chanoine d'honneur d'Albi, de Bayeux de Perpignan ; Chanoine de Lorette, Officier de l'instruction publique, Mgr Méric tenait une place trop considérable dans le monde savant pour être oublié. On lui offrit une chaire de philosophie morale à Louvain où il comptait des admirateurs, des disciples et des amis dévoués. Il reçut la proposition officielle du poste de Supérieur de Saint-Louis des Français, à Rome. Plusieurs fois, M. Spuller, qui le connaissait et qui goûtait ses œuvres philosophiques, lui proposa l'épiscopat. Rien ne put détourner Mgr Méric de sa résolution de vivre désormais dans la retraite, et de s'occuper de ses remarquables ouvrages de science, d'histoire et de philosophie.

Mgr Méric restait ainsi fidèle à sa devise : *Cunctis posthabitis maluit esse latens.*



L'Écrivain et le Penseur

La Vie dans l'Esprit et dans la Matière. Dans cet ouvrage divisé en deux grandes parties, Mgr Méric établit la spiritualité de l'âme et ses rapports étroits avec notre organisme. A une époque où la philosophie cartésienne était encore en honneur, il démontre la nécessité de recourir à la grande philosophie du moyen âge représentée par saint Thomas, et de ne pas séparer arbitrairement l'âme du corps, dans l'étude des phénomènes vitaux. Il réfute, dans la première, les formes diverses du matérialisme, et il demande, à une connaissance approfondie de la physiologie, les analogies de la vie de l'âme et de la vie du corps. Dans la seconde partie, il traite du vitalisme, de l'organicisme, de l'animisme absolu et de l'animisme mitigé.

La Chute et la Responsabilité humaine. Après avoir considéré l'âme au point de vue philosophique, Mgr Méric l'étudie au point de vue théologique, et il entrait dans une controverse intéressante engagée entre M. Guizot et M. Janet. Il démontrait au premier, par des citations empruntées aux plus grands théologiens que le protestantisme avait détruit la liberté humaine en exagérant les conséquences de la chute originelle, et il prouvait au second que le rationalisme est impuissant à expliquer la nature humaine et les injustices de la vie. M. Guizot lui écrivit que les dissentiments n'empêchaient pas la sympathie, mais il recula devant une polémique qui ne pouvait pas finir à son avantage.

La Morale et l'Athéisme contemporain. L'âme existant, blessée mais toujours puissante, quelle direction doit-elle donner à son activité? Dans une partie négative, Mgr Méric examine les divers systèmes de la philosophie contemporaine, la morale positiviste et utilitaire, le déterminisme, le scepticisme, la négation critique, la morale indépendante, la morale évolutionniste, le pessimisme et le vrai Dieu.

Du Droit et du Devoir. Avant de recourir à la théologie, Mgr Méric invoque ici, par une savante analyse, les témoignages des plus grands philosophes de tous les temps, Platon, Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et saint Anselme, Mourassin et Gerdil; il dégage de leurs systèmes la notion du but de la vie, de la nature et des caractères de la loi naturelle, du droit et du devoir.

L'Autre Vie. Mgr Méric entreprend, dans cet ouvrage, de nous faire connaître le but suprême de l'activité humaine. Dans la première partie l'auteur démontre la certitude et la réalité de l'immortalité personnelle. Dans la seconde, il expose et réfute les systèmes de métempsycose, de palingénésie, de spiritisme, d'immortalité facultative concernant le lendemain de la mort. Dans la troisième partie, il nous présente l'enseignement de l'Église sur les âmes séparées du corps, le dernier jour de la terre, le millénarisme, et le nombre des élus.

Plus de quarante évêques approuvèrent cet ouvrage, traduit dans toutes les langues de l'Europe, qui ferme la série de l'œuvre apologétique de Mgr Méric.

∴

Le moment n'était pas encore venu pour Mgr Méric de déposer sa plume vaillante et de se reposer.

Vie de M. Émery, 2 vol. — Sur l'invitation du Supérieur de Saint-Sulpice, Mgr Méric écrivit l'histoire de M. Émery. Il fut bientôt séduit par la beauté sévère de cette grande figure, qui apparaît à l'époque la plus tourmentée, la plus effroyable de l'histoire religieuse de notre pays. Lu publiquement dans tous les séminaires, cet ouvrage reçut les plus hautes approbations. Des cardinaux et des évêques firent l'éloge de M. Émery. Le cardinal di Rende, nonce apostolique, à Paris, loua publiquement l'historien, et rappela que, dans une séance mémorable, « celui qn'on appelait le gallican fut seul à défendre les prérogatives du Pontife romain ». Par ordre du Saint-Père, le cardinal Jacobini, sécrétaire d'État, écrivit une

lettre flatteuse à Mgr Méric, et rendit hommage au grand religieux qui fit ce qui était possible dans une situation qui semblait désespérée.

Les Élus se reconnaîtront au Ciel. Dans cet opuscule traduit dans toutes les langues, et arrivé promptement à la vingt-huitième édition, l'éminent auteur a voulu écrire le livre des espérances de ceux qui vont mourir. Frappé de cette pensée que Platon avait écrit le *Divin Banquet* pour donner du courage à ceux qui sont arrivés au seuil de l'autre vie, Mgr Méric a écrit le *Divin Banquet chrétien.* Ce n'est donc pas un opuscule de sensibilité et d'imagination, c'est une étude doctrinale et pleine de charme que l'on peut faire méditer par des esprits sérieux.

Le Clergé sous l'Ancien Régime. En écrivant la vie de M. Émery, Mgr Méric s'était initié à la vie de l'ancien clergé; il avait pu voir les ravages que le gallicanisme parlementaire avait faits dans l'Église de France, et il résolut de faire connaître cette ancienne organisation qui mettait le clergé sous la main du roi, Dans cet ouvrage nous voyons l'état général de l'organisation ecclésiastique, les tribunaux, les assemblées générales du clergé, l'état des monastères, les doléances et les souffrances du clergé, le péril de la foi, le rôle et les prétentions des seigneurs, des patrons, des collateurs, du roi. Ce livre, fruit de grandes recherches et d'une sévère impartialité, n'est pas seulement utile au clergé, il est utile aussi aux laïques qui veulent connaître notre histoire, car il est bien difficile de séparer l'histoire politique de l'histoire religieuse de notre pays, sous l'ancienne monarchie.

Le Clergé et les Temps nouveaux. C'est la fin de l'ancien régime. Dans la première partie de ce travail, Mgr Méric qui a étudié les *archives parlementaires,* nous fait assister à la dégradation du clergé, et nous rappelle les discours qui précédèrent cette injustice. Le clergé ne sera plus un état privilégié, il n'aura plus le monopole de l'enseignement; sa religion cessera d'être la religion de l'État; ses biens seront à la disposi-

tion de la nation; il recevra un traitement aujourd'hui bien insuffisant, et il se trouvera en face d'une situation nouvelle et d'une génération qui va vers l'inconnu.

Dans la seconde partie de son ouvrage, Mgr Méric étudie les problèmes politiques, philosophiques, scientifiques, économiques, et il conclut, malgré tout, par des paroles d'espérance. Puissions-nous en voir la réalisation !

∴

Le Merveilleux et la Science. C'était le temps où tous les esprits s'occupaient d'hypnotisme, et cherchaient une solution. Mgr Méric a eu l'honneur d'approfondir, le premier, dans les rangs du clergé, cette importante question. Son ouvrage a eu promptement neuf éditions, et il a été très souvent, ou cité ou pillé.

Observateur consciencieux, Mgr Méric n'a pas voulu écrire sur cette question, avant de l'avoir étudiée longuement et avec soin. Muni des autorisations requises, il a suivi pendant des mois les expériences de la Salpétrière et interrogé les maîtres qui parlaient au nom de la science. Il s'est rendu à l'hôpital de Nancy et il a entendu le docteur Bernheim. Il a vu et observé. C'est ce qui fait le mérite et ce qui explique le succès de son travail.

Dans la première partie il expose les faits corporels, spirituels et mixtes. Dans la seconde partie il en cherche l'explication scientifique. Dans la troisième partie il donne ses conclusions, avec les réserves commandées par la délicatesse et les difficultés du sujet.

Les Erreurs sociales du temps présent. Indépendance dans la morale, dans la famille, dans l'école; négation de l'idée de Dieu, négation de toute autorité, négation de la propriété individuelle, expropriation collective, des capitalistes ou appropriation collective du capital et des moyens de production, telles sont les criminelles doctrines contre lesquelles s'est exercée la logique de Mgr Méric, dans ce livre venu à l'heure

propice. Après la réfutation de ces doctrines, il appuie sur des arguments irréfutables le droit de propriété; il défend le capital contre les théories de Lassalle et de Karl Marx; il dénonce l'organisation actuelle des syndicats professionnels comme une arme de guerre au service de quelques turbulents; il montre dans la corporation chrétienne renouvelée et transformée, selon les conditions du travail moderne, une des solutions les plus sages du problème social.

Longtemps avant la crise aiguë dont nous sommes témoins, Mgr Méric accomplissait déjà ce précepte de l'Encyclique *Rerum novarum* : « Que chacun se mette à la tâche qui lui incombe, et cela sans retard, de peur qu'en différant le remède on ne rende incurable un mal déjà si grave. »

∴

Mgr Méric se sentait invinciblement attiré vers les études pratiques; l'expérience de la vie fait sentir la vérité de cette parole de Bossuet : « Malheur à la science stérile qui ne se tourne pas à aimer! » et il laissa tomber de son cœur le *Livre des Espérances.*

Les premiers chapitres de ce livre sont plus particulièrement destinés à fortifier la volonté contre les peines extérieures, les coups de la fortune, les mépris et les abjections, les deuils et les séparations; les autres à consoler et rassurer les âmes que Dieu semble broyer sous le marteau des peines intérieures.

∴

Dans *Énergie et Liberté,* Mgr Méric débute par un éloquent tableau de l'abaissement des caractères au temps présent. l'auteur en indique les causes, les remèdes, et il désigne les conditions du retour à l'idéal du Vrai, du Beau et du Bien.

Dans la première partie de ce livre, il démontre avec la science, la philosophie et la théologie le fait de la liberté humaine, ses ressorts et sa vie, son affaiblissement, sous l'in-

fluence victorieuse de la passion, et il termine par une belle étude sur les conditions nécessaires pour réaliser l'idéal de l'homme de caractère.

Dans la seconde partie, l'illustre prélat étudie la liberté dans ses rapports avec l'énergie. Il décrit, dans une série de chapitres nerveux, pleins d'idées élevées et d'aperçus nouveaux, l'insuffisance des moyens naturels pour donner l'énergie à la volonté, la nécessité de la religion, la nécessité de l'idée de Dieu, la nécessité de la sincérité avec nous-mêmes, et enfin, dans un dernier chapitre, il expose l'art d'arriver à l'énergie.

C'est un magnifique ouvrage d'apologétique, un beau livre de pédagogie, un merveilleux instrument pour le relèvement moral de notre pays.

∴

L'Imagination et les Prodiges est le dernier ouvrage de Mgr Méric. Il est sorti des presses quelques jours seulement avant la mort de l'illustre prélat.

En voici les cinq grandes divisions :

1° L'imagination considérée dans sa *nature*. (Images cérébrales, Hallucination, Apparitions imaginatives, Suggestion, etc. 8 chapitres.)

2° Dans l'*ordre intellectuel*. (Rêves prémonitoires, Prophéties, Pressentiments, Télépathie, etc. 7 chapitres).

3° Dans l'*ordre matériel*. (Influence sur le corps, Stigmatisation, Sueur de sang, Dermographisme, Extase spirite..., etc. 6 chapitres.)

4° *L'Imagination et les Fantômes*. (Fantômes humains, Fluide cérébral, Phosphorescence, Bilocation, Ame des Morts..., etc. 6 chapitres.)

5° *L'Imagination et l'Inconscient*. (Automatisme, Dissociation psychologique, Spiritisme, l'Évangile..., etc. 4 chapitres.)

Que de sujets! et ils ne sont qu'nn simple aperçu; mais ils suffisent pour montrer comment les deux volumes de l'*Imagination et les Prodiges* conviennent également aux savants et au public, scientifiquement documentés sur tous les problèmes qui touchent au Surnaturel, à l'Invisible et à l'Inconnu.

Mgr Méric a publié encore un grand nombre d'articles très approfondis dans la *Revue littéraire*, dans le *Correspondant*, dans l'*Enseignement catholique* dans la *Revue du Monde catholique* et dans d'autres revues scientifiques théologiques et littéraires. Il avait fondé et dirigeait depuis huit ans, la *Revue du Monde Invisible*, dont le succès s'est maintenu et qui répondait en effet à un besoin véritable, puisqu'elle est la seule qui, en face d'autres Revues animées d'un esprit mauvais ou superficiel, étudie à la lumière de la théologie catholique ces troublants phénomènes. Ces ouvrages et ces articles représentent une somme énorme de travail et une infatigable activité.

Chargé de faire l'oraison funèbre de Robert Sorbon le jour où l'on élevait un monument au fondateur de la Sorbonne, dans son village natal, Mgr Méric prononça un magistral discours sur l'histoire de cette Sorbonne où il avait vécu les années les plus fécondes de sa vie. Le monument s'élève dans un modeste village des Ardennes. Après ce discours, Mgr Méric fut nommé membre de l'Académie nationale de Reims qui tenait ainsi à lui témoigner sa reconnaissance.

Le même jour la jeunesse italienne le nommait membre de l'Académie napolitaine de Saint-Thomas d'Aquin, et lui exprimait son admiration pour ses travaux.

Léon XIII avait daigné plusieurs fois, par des Brefs très élogieux, témoigner à Mgr Méric sa haute estime et sa sympathie Aussi, quand l'évêque de Bayeux demanda spontanément à Sa Sainteté la prélature pour le savant écrivain qui n'avait été *ni prévenu, ni consulté*, Léon XIII s'empressa de lui faire écrire la lettre suivante par son secrétaire d'État :

« Le Saint-Père a daigné accueillir avec bienveillance la demande de votre Seigneurie concernant l'abbé Méric, professeur à la Sorbonne. C'est pourquoi Sa Sainteté désirant donner à M. Méric un témoignage de son auguste bienveillance et l'encourager à continuer ses travaux scientifiques en faveur de la religion vient de le nommer prélat de sa maison. Je prie Votre Seigneurie de remettre au nouveau prélat son bref de nomination que j'ai le plaisir de lui envoyer ci-inclus. »

(Card. Rampolla.)



Le bref contenait les éloges les plus flatteurs pour les œuvres et pour la vie toujours sacerdotale et toujours irréprochable du nouveau prélat. Déjà, Léon XIII avait nommé directement Mgr Méric docteur en théologie.

Ce qui caractérise l'œuvre de Mgr Méric, c'est l'étendue et l'universalité des connaissances scientifiques et philosophiques qu'elle révèle ; c'est la clarté limpide d'exposition ; on devine que l'auteur a cherché longtemps l'expression la plus lumineuse de sa pensée; c'est encore l'actualité, car l'auteur veut défendre les croyances religieuses contre des ennemis qui se renouvellent sans relâche; c'est enfin la richesse et la beauté d'un style d'une transparence de cristal qui permet de s'élever sans fatigue, avec le Maître, aux plus hauts sommets.

Nous espérions qu'il pourrait encore donner à l'Église des années d'un travail si utile et dont il avait presque seul la science ! Mais la mort est venue le saisir dans cette ville d'Honfleur qu'il aimait tant à cause de ses souvenirs de famille et de ses sites si pittoresques, près des rives de ce beau fleuve qu'il contemplait longuement dans une merveilleuse solitude. Son cours majestueux, avant de se perdre dans l'immensité de l'Océan lui parlait des choses de l'au-delà.

Il l'accueillit sans surprise avec une entière soumission : *La mort et moi nous ne serons pas surpris de nous rencontrer, il y a si longtemps que nous pensons l'un à l'autre.* (Extrait de ses pensées.)

Le matin même où il prit le lit pour ne plus se relever, en envoyant l'article que nos lecteurs vont lire, il dit au confident fidèle qu'il s'était choisi : « Je ne puis plus ! j'ai bien fait ma tâche, c'est fini. »

Alors il demanda à cette Église catholique dont il était une des gloires modestes, ses dernières grâces et ses suprêmes prières. Puis il s'endormit doucement entouré d'affections religieusement dévouées.

Le vendredi 20 octobre eurent lieu en l'église Saint-Catherine d'Honfleur les obsèques solennelles de ce champion de la foi.

Mgr l'évêque de Bayeux et Lisieux voulut les présider, obéissant ainsi aux conseils de l'Apôtre qui veut que tous ceux

qui ont travaillé par la parole et l'enseignement soient doublement honorés. Sa Grandeur avait à ses côtés Mgr Meunier, évêque d'Évreux, qui venait lui aussi dônner un témoignage d'estime à l'enfant de la paroisse d'Hesdin dont il avait été le pasteur avant de monter sur le siège de saint Taurin.

Une foule nombreuse et distinguée accompagna la dépouille de notre vénéré Directeur jusqu'à ce tombeau dont il avait hâté lui-même l'érection dans ces derniers mois.

Terminons en disant qu'avec Mgr Méric disparait un des esprits les plus brillants de notre époque, un des champions de la vérité catholique, une âme grande et noble, peut-être méconnue, mais dont la mémoire sera longue, car elle est dès maintenant celle du Juste.



QUELQUES POINTS OBSCURS

I

Nous avons reconnu des faits qui dépassent la puissance naturelle de l'imagination et qui appartiennent clairement à une cause intelligente et surhumaine. Notre imagination, si ardente qu'on la suppose, ne peut ni guérir instantanément une lésion organique, ni ressusciter un mort. Elle ne peut pas acquérir instantanément la connaissance d'une langue étrangère et nous permettre de comprendre, de lire, d'écrire instantanément des mots, des phrases, des pages dans une langue dont nous ignorons les caractères et les premiers éléments. Elle ne peut pas produire instantanément l'image des faits qui seront produits par la liberté humaine dans un avenir ou prochain ou éloigné. Tous ces phénomènes requièrent l'intervention d'une intelligence et d'une volonté supérieure à l'homme, et prouvent la réalité d'une puissance qui domine notre univers et ses lois.

La certitude de ces conclusions repose l'esprit et lui permet de s'orienter à travers les chemins obscurs du merveilleux.

Mais, tous les phénomènes qui troublent notre intelligence et sollicitent notre curiosité n'ont pas la même clarté, la même évidence, la même certitude, et nous sommes obligés trop souvent de nous arrêter hésitants, découragés aux frontières du merveilleux. Il est plus sage d'avouer son ignorance et de faire taire sa curiosité que de risquer des hypothèses où notre entendement ne trouvera jamais le repos.

Arrêtons-nous un instant à ces frontières, essayons d'en délimiter les contours.

II

Nous rencontrons, d'abord, la télépathie, c'est-à-dire, la communication à travers l'espace, et sans intermédiaire, entre deux personnes qui se sont connues. Cette communication peut avoir lieu entre un mort et un vivant, ou entre deux vivants.

En voici un exemple récent :

« La nuit du 5 au 6 août avait été à Valence (Espagne), où je me trouvais alors, particulièrement chaude et pénible. Le sommeil m'avait légèrement engourdie, je ne pouvais pas fermer mes paupières, lorsque vers 10 ou 11 heures du soir, je m'entendis appeler très distinctement par une dame de la localité que j'habite, très loin de Valence, à Palme (Majorque).

« Elle me demanda si je m'occupais toujours, comme zélatrice, de l'association des âmes du purgatoire, dont elle faisait partie. Sur ma réponse affirmative, elle ajouta qu'elle avait un grand besoin de suffrages, et me pria de vous écrire sans tarder, pour vous informer de sa mort et vous demander des prières. Elle me recommanda aussi de continuer à m'occuper de cette œuvre, de prier toujours pour les âmes du purgatoire et de ne point l'oublier elle-même.

« Je crus d'abord à un rêve, car j'avais laissé cette amie pleine de vie et de santé.

« Deux jours après, je recevais une lettre de ma mère, m'annonçant que cette dame était morte dans la nuit du 5 au 6 août, 1901, à l'heure même où je m'étais entendu appeler[1]. »

Je ne peux expliquer cette communication entre morts et vivants, ni par une vibration cérébrale, ni par une force psychique, ni par une ondulation fluidique, ni d'aucune autre manière physique ou chimique, parce que, l'âme se trouvant séparée par la mort de son corps qui va tomber en décomposition, ne peut plus se servir de ce corps pour en faire

1. *Le Purgatoire*, janvier 1902. Revue publiée à Rome, avec l'approbation du P. Lepidi, maître du sacré Palais, et de Mgr Cevetelli, arch. Myren.

vibrer les molécules cérébrales, et projeter un fluide ou une vibration vers une personne connue. L'âme du défunt n'appartient plus au monde des vivants, elle est soumise à d'autres lois.

Je suis donc forcé de reconnaître avec tous les théologiens avec toute la tradition, que Dieu permet quelquefois aux morts d'apparaître eux-mêmes aux vivants, de les avertir, de demander leurs suffrages, de provoquer leur pitié.

Mais, ne peut-il pas exister accidentellement et naturellement des relations à distance, rapides et instantanées, entre vivants.

Les rapports très scientifiques, publiés par la Société des recherches psychiques de Londres, ne permettent pas de douter de la réalité des faits. Mais, c'est l'explication de ce fait que nous cherchons à déterminer.

Que les esprits bons et mauvais puissent être quelquefois les instruments de ces communications télépathiques, je n'y répugne pas; je reconnais même que c'est certain. Les esprits remplissent l'air, tout l'espace, tout l'univers, et, dans ce champ immense se déploye leur activité qu'aucun effort ne peut jamais lasser, et qui n'a jamais besoin de repos.

Si nous estimons qu'il est licite et raisonnable d'invoquer un saint pour retrouver un objet perdu, gagner un procès, obtenir une réconciliation ou une guérison: si nous sommes persuadés que Dieu, les anges, les saints nous voient, entendent nos prières, se mêlent en quelque manière aux actes les plus indifférents de notre vie, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas attribuer aux esprits ces communications télépathiques, brèves, rares, qui traversent comme l'éclair le champ de la pensée.

Ne pourrait-on pas cependant trouver une autre explication plus naturelle, et sommes-nous obligés d'attribuer soit au hasard, soit à une cause préternaturelle *tous* les cas de télépathie? N'est-il pas plus sage de faire une sélection? Ne faut-il pas reconnaître que parmi les phénomènes d'action à distance, les uns s'expliquent par une cause naturelle, les autres par un agent surhumain ou préternaturel.

J'ai déjà cité, cette étonnante proposition de l'abbé Gratry, au livre *des Sources*, p. 283.

« Très réellement, comme le dit Fénelon, les hommes se touchent d'un bout du monde à l'autre. Ils nous touchent! Voilà donc ce prochain qu'il nous faut assister. Or, *en ce réel contact des âmes,* est-ce que mes élans de cœur, mes certitudes, mes résolutions, mes lumières, ne sont en rien communicables?

« Certes, si aujourd'hui les corps se touchent et se communiquent d'un bout du monde à l'autre, dans l'électricité, me fera-t-on croire, je vous prie, que les âmes ne communiquent pas? Mais, *le contact des âmes, certain déjà par la raison et par la foi, est aujourd'hui sensible par l'expérience. Ici encore, moi qui écris ces lignes, je sais, j'ai vu.* »

On pourrait compléter cette pensée en écrivant le commentaire de cette parole si profonde du grand Malebranche : Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps.

Que dans l'autre monde, les esprits communiquent directement entre eux, c'est certain. Mais, en ce monde, notre âme est unie à notre corps, elle forme avec lui le composé humain, et c'est par le canal des sens, des impressions sensibles que nous entrons en communication avec nos semblables. Le contact direct entre les âmes n'existe pas.

Il faut donc poser le problème d'une autre manière; il faut chercher s'il existe un moyen matériel de communication à distance, entre deux sujets; il faut voir si nous pouvons exercer à distance une action physique, sur l'organe physique de l'imagination, et déterminer ainsi l'appparition d'une image ou d'un tableau.

Le phénomène du *mauvais œil,* étudié avec saint Thomas, nous aidera, peut-être, à trouver la solution.

III

Gorres ne doutait pas de la réalité des phénomènes de fascination et de *mauvais œil* dont il est souvent parlé dans la Mystique. Il cite un certain nombre de faits de ce genre empruntés à Pline, à Plutarque, aux traditions de l'Italie et

de l'Espagne, aux études plus récentes du docteur Borel. Il suppose que, par suite d'une dégénérescence maladive l'œil peut élaborer dans certaines circonstances, un fluide corrosif qui rappellerait l'acide de *spath fluor;* l'homme pourrait s'en emparer par la force de la volonté, le diriger à l'extérieur, à distance, et atteindre ainsi la personne qu'il voudrait infecter. Les exhalaisons de la peau, la salive, le contact, la bouche, l'haleine auraient les mêmes propriétés dans certaines maladies contagieuses. « C'est ainsi que l'homme tout entier, peut prendre, pour ainsi dire, la nature du serpent, et devenir un principe de contagion pour tout ce qui l'approche. »

Sans s'arrêter à l'hypothèse d'une altération maladive de l'organe interne de la vue, saint Thomas ne repoussait pas l'explication naturelle de la fascination et du mauvais œil. Il attribue en certain cas, ce phénomène à une imagination forte, puissante qui trouble la partie la plus subtile des esprits animaux, la projette à l'extérieur à travers l'air ambiant, jusqu'à la personne, et plus souvent, jusqu'aux enfants qui en subissent l'influence malfaisante, avec plus de facilité, parce que leurs organes sont plus délicats. D'autres fois, la fascination est l'œuvre du démon. Le Maître parle ainsi.

« Avicenne, écrit saint Thomas[1], avait cru trouver l'explication du mauvais œil dans cette loi générale qui force la matière corporelle à obéir à la substance spirituelle. Ainsi, quand l'âme est douée d'une forte imagination, la matière

1. Ad secundum dicendum quod fascinationis causam assignavit Avic. ex hoc quod materia corporalis nata est obedire spirituali substantiæ magisquam contrariis agentibus in natura. Et ideo quando anima fuerit fortis in sua imaginatione, corporalis materia immutatur secundum eam. Et hanc dicit esse causam oculi fascinantis. Sed supra ostensum est quod materia corporalis non obedit substantiæ spirituali ad nutum, nisi soli Creatori. Et ideo melius dicendum est quod ex forti imaginatione animæ immutantur spiritus corporis conjuncti; quæ quidem immutatio spirituum maxime fit in oculis, ad quos subtiliores spiritus perveniunt, oculi autem inficiunt aerem continue usque ad determinatum spatium. Per quem modum, specula si fuerint nova et pura contrahunt quamdam impuritatem ex aspectu mulieris menstruatæ, ut Arist. dicit in libro de *Somn. et Vigil.* Sic igitur cum aliqua anima fuerit vehementer commota ad malitiam sicut maxime in vetulis contingit, efficitur secundum modum prædictum aspectus ejus venenosus et noxius, et maxime pueris qui habent corpus tenerum et de facili acceptivum impressionis. Possibile est etiam quod ex Dei permissione, vel etiam ex aliquo pacto occulto, cooperitur ad hoc malignitas dæmonum cum quibus vetulæ sortilegæ aliquod fœdus habent. (*Summa Theol.* 1 qu. cxvii, art iii. ad. 2.)



corporelle en reproduit les modifications diverses. Mais cette explication de la fascination n'est pas exacte parce que la matière corporelle n'est soumise en tout, qu'au seul Créateur de l'univers. Il est plus sage de dire qu'une forte imagination modifie les esprits animaux (le fluide nervoso-vital) dont tout le corps est pénétré : cette action de l'imagination s'exerce principalement sur les yeux où se rendent les éléments les plus subtils des esprits animaux. Les yeux dardent ces esprits à travers l'air ambiant qu'elles infectent jusqu'à une certaine distance... Ainsi lorsque certaines vieilles femmes se trouvent violemment agitées par la malice, leur regard devient venimeux et dangereux, surtout pour les enfants dont l'organisme est plus impressionnable et plus délicat. Il peut arriver aussi que de vieilles sorcières soient aidées dans cette opération par les démons avec lesquels elles se trouvent liées par un pacte secret. »

Saint Thomas reconnait dans ce texte important que certaines personnes sont douées d'un tempérament particulier, caractérisé par la prédominance et l'exaltation de l'imagination ; qu'elles peuvent, plus facilement que beaucoup d'autres, disposer des esprits animaux les plus subtils, les lancer dans l'air qu'elles infectent, par un acte sensitif de la volonté, et produire enfin des ravages dans l'organisme d'une autre personne qui est l'objet de leur vengeance.

Ce sujet exalté, c'est le sensitif et le névrosé ; ces esprits animaux si subtils, c'est ce que nous appelons aujourd'hui le fluide nervoso-vital ; ce regard ardent est l'expression d'une volonté attentive, tendue et concentrée sur un objet ; cette action qui s'exerce par le véhicule de l'air, jusqu'à un objet éloigné, c'est bien, enfin, la télépathie, ou l'action d'une créature sur une autre, par un moyen différent de celui des sens.

Mais, si le sensitif a le pouvoir, selon saint Thomas, quand il est fortement ému, de projeter son fluide, par les yeux et à travers l'espace où il ondule, jusqu'à une autre personne dans laquelle il provoque un sentiment d'effroi et un état morbide, il est permis de supposer que ce sensitif pourrait encore projeter son fluide ou ses esprits animaux, par d'autres organes,

par d'autres moyens. Il ne répugnerait pas de dire que le sensitif, dans un moment d'exaltation, projette ce fluide par les mains, par des passes longues ou courtes, longitudinales ou transversales, et qu'il produit dans l'organisme d'une autre personne des phénomènes psycho-physiques, d'un caractère particulier, un trouble organique, un désordre momentané.

Et, si je constate ainsi, en suivant les principes du saint Docteur, que certains phénomènes psycho-physiques extraordinaires, ne dépassent pas toujours les forces de la nature, je n'oublierai pas de rappeler avec lui, que, dans certains cas qu'il faudrait étudier avec soin, on peut reconnaître, cependant, l'intervention du démon. L'essentiel, c'est de ne pas affirmer gratuitement et à priori que de tels phénomènes dépassent la puissance des forces créées.

Et si nous pouvons ainsi agir à distance sur un autre sujet, modifier l'état de son organisme, y déterminer une altération passagère ou constante, nous pouvons aussi modifier *indirectement*, et de la même manière, l'état de son âme, agir enfin, sur l'organe physique de l'imagination.

En effet, ce fluide que nous projetons à l'extérieur sous le nom d'esprits animaux les plus subtils, ébranle l'air, selon l'enseignement de saint Thomas; et détermine des ondulations qui se propagent jusqu'au sujet que nous voulons atteindre. Mais pourquoi ne dirions-nous pas que ces ondulations de l'éther qui provoque ainsi un certain désordre dans l'état nerveux d'un sujet déterminé, provoquent aussi dans cet état nerveux, des modifications qui retentissent au cerveau, au centre nerveux de l'imagination, pour y faire apparaître une image? Nous restons dans les mêmes principes, nous en dérivons seulement de nouvelles conséquences.

Et nous dirions, dans cet ordre d'idées, qu'un homme doué d'une imagination très vive et d'une grande sensibilité, ébranle avec une rare puissance les esprits animaux les plus subtils, où le fluide nervoso-vital, et qu'il peut en produisant dans le cerveau d'une autre personne une modification organique semblable à celle qu'il éprouve lui-même, déterminer en même temps l'apparition de l'image liée à cet état

du cerveau; les deux personnes verront ainsi le même objet dans le champ de l'imagination.

Mais l'image occupe une grande place dans le mystère de la formation de la pensée; elle apporte des matériaux nécessaires, indispensables dans les conditions actuelles de notre personnalité. Je vois ainsi clairement que si j'ai le pouvoir de modifier, par une action physique, à distance, l'état d'imagination d'un autre personne, il n'est pas impossible d'impressionner aussi, indirectement les conditions de ses pensées.

Il resterait à déterminer à quelle distance s'étend cette action de l'imagination et des esprits subtils ou du fluide sur les ondulations de l'éther. Pouvons-nous impressionner la sensibilité d'une autre personne, à une très grande distance? Notre action suggestive a-t-elle des limites plus rapprochées? Saint Thomas ne pourrait pas répondre à cette question qui n'appartient pas à la théologie. Nous pouvons provoquer des ondulations de l'éther et leur donner une direction bien déterminée, c'est tout ce que nous savons. Il faut laisser aux physiciens la tâche de découvrir ces ondes hertziennes, de les étudier comme ils étudient les vibrations du son, de la chaleur, du magnétisme, et de l'électricité.

Nous savons, d'ailleurs, peu de chose, et il nous arrive trop souvent de donner avec emphase le nom de science à des hypothèses éphémères et retentissantes. Pourquoi le soleil et les planètes semblent-ils s'attirer à travers l'espace? qu'est-ce que la matière? qu'est-ce que l'éther? qu'est-ce que l'énergie? Nous ne savons pas comment s'attirent les atômes et les molécules des corps, comment se transmettent les forces électriques et magnétiques, comment se propage à travers l'espace l'énergie lumineuse et calorifique, comment s'attirent les planètes et le soleil. Je pourrais encore multiplier les points d'interrogation qui démontrent l'insuffisance de nos connaissances devant le grand inconnu qui se dresse devant nous.

Nous assistons aux découvertes les plus déconcertantes pour la science qui croyait à l'infaillibilité de ses principes et la matière semble se jouer de nos prétentions. Les ondes hertziennes traversent l'Atlantique; sans fil, sans aucun con-

ducteur; un électricien de génie fait franchir 5.000 kilomètres à notre pensée avec la rapidité de l'éclair. M. Ducretet reproduit la parole avec une netteté remarquable, sans fil, en se servant de la terre comme conducteur unique; il découvre le téléphone sans fil, et, en parlant devant la membrane de son microphone on entend exactement à distance toutes les vibrations produites par la voix. Voici les corps radio-actifs qui entrent dans la science : l'uranium, le polonium, l'actinium, le thorium émettent un rayonnement énergique que la rétine ne perçoit pas, mais qui peut impressionner à travers des corps opaques une plaque de photographie. On commence à peine à entrevoir les effets déconcertants de ces radiations.

Que nous savons peu de chose de la matière, de sa nature et de ses propriétés! Que nous sommes imprudents quand nous prétendons la connaître et lui imposer nos arrêts! Soyons plus modestes, et sachons attendre sans présomption les révélations scientifiques de demain. Ni le miracle, ni le surnaturel, ni la religion n'ont rien à craindre de ces découvertes qui en présagent de plus importantes encore, et elles apportent une grande joie à l'esprit, toujours épris de vérité. Que dans certaines circonstances, ma pensée puisse projeter un fluide qui se communique par l'éther jusqu'à l'organe physique de l'imagination d'un autre sujet pour y déterminer une vibration particulière, cela ne me paraît pas impossible. Ne parlons pas de la pensée qui implique l'abstraction et la généralisation, ne parlons que de l'effet physique produit par l'organe de l'imagination sur un soutien physique, l'éther, et par l'éther sur une autre imagination. Points obscurs que nous serions heureux de dissiper! Problèmes que nous voudrions résoudre et qui resteront peut-être longtemps encore sans solution!

Élie Méric.



AUTOUR DE LA MYSTIQUE

La lutte de la force morale contre la force brutale, de la foi contre la violence, du droit contre l'oppression, remplit l'histoire de la religion chrétienne : chaque épisode de cette lutte est une démonstration nouvelle de l'inépuisable vitalité du sens mystique dans les âmes. Une fois jeté en terre le grain germe et pousse; une fois déposé dans les âmes le germe mystique des sacrifices, des dévouements, de l'union intime avec Dieu, croit et se multiplie. De là, tant de couvents que l'on ferme, et qui se rouvrent toujours remplis; tant de cloitres démolis, et tant de cloitres sans cesse réédifiés. Les âmes humaines, disait Tertullien, sont naturellement chrétiennes; les âmes humaines pourrait-on dire aussi, dans leur élite, sont naturellement mystiques. On peut les opprimer du dehors; cette force interne du vrai mysticisme ne peut être détruite.

C'est un de ces épisodes de persécution violente contre les aspirations mystiques de religieuses cloîtrées que nous met sous les yeux M. J. P. Heuzey dans son élégante traduction des *Mémoires* de Charité Pirkheimer[1]. Les temps que traverse de nos jours l'Église de France rendent ce récit tout poignant d'actualité.

« Nous sommes en 1524, écrit M. Georges Goyau, dans sa préface; il y a quatre ans seulement que Luther, d'un geste décisif, a brûlé la bulle et commencé d'incendier l'Allemagne. Les Clarisses de Nuremberg poursuivaient leur vie sereine; elles étaient pieuses, elles étaient des femmes savantes; la philosophie charnelle qu'un Molière vulgarisera n'avait pas encore

1. *Un Couvent persécuté au temps de Luther*. Mémoires de Charité Pirkheimer, abbesse du couvent de Sainte-Claire à Nuremberg, traduits par Jules-Philippe Heuzey, avec une préface par Georges Goyau. Paris, Perrin, 1905.



ridiculisé ces deux vertus. Elles lisaient, elles priaient. Elles ne méritaient par aucun relâchement les censures humaines et divines, et composaient un cloître modèle auquel recouraient les maisons monastiques désireuses de se réformer. Soudain surgirent, comme deux béliers sous l'assaut desquels devaient céder les portes de leur cloître, deux principes nouveaux dont jusque-là le catholisme avait contenu les prétentions. Le premier de ces principes affirmait le droit souverain des familles sur la conscience de leurs membres; le second proclamait le droit souverain de l'État sur la conscience de ses sujets. Ces deux absolutismes étaient à la base de la cité antique : ils ressuscitaient à Nuremberg; la réforme se mettait à leur remorque pour adresser un *ultimatum* à Charité Pirkeimer : et bourgeois et bourgeoises de Franconie, qui allaient violer le domicile de quelques nonnes heureuses d'être nonnes, étaient comme des revenants de la société païenne, dans laquelle la famille et l'État représentaient deux tyrannies. »

Les *Mémoires* de Charité Pirkheimer nous font assister, en effet, à un débordement de violences exercées contre le couvent des Clarisses de Nuremberg par quelques parents de religieuses et par le tout puissant Conseil de la ville. Ces parents et ces conseillers avaient écouté les nouvelles prédications et s'étaient jetés dans les doctrines de Luther; ils ne pouvaient souffrir que tous n'embrassassent pas comme eux ces mêmes doctrines. Les religieuses groupées autour de leur abbesse, conservaient intacte la foi d'hier et repoussaient énergiquement les innovations hérétiques.

Les réformateurs, ne pouvant amener à composition ces Clarisses entêtées, vont employer la force, et, malgré elles, ils arracheront de leur paisible asile de pauvres filles qui demandent avec larmes à vivre en paix dans leur chère solitude. Le souci de la liberté de conscience embarrasse peu les novateurs. « Ce qu'on regarde bien à tort comme l'essence du protestantisme naissant, la liberté de croire, le droit individuel de se faire à soi-même son symbole, n'a guère été entrevu au seizième siécle[1]. »

1. Renan, *Études d'histoire religieuse*, p. 343 : Paris, Lévy, 1857.



Il est intéressant de suivre ce duel entre de pauvres femmes « qui veulent continuer d'aller à Dieu par les voies dont elles avaient personnellement fait choix », et les ruses hypocrites mêlées de coups de force de ces bourgeois de Nuremberg.

Les sectaires commencent par enlever aux religieuses leurs confesseurs, et ne leur laissent le choix qu'entre quelques moines passés à la réforme, ce qui leur attire cette réplique piquante de l'abbesse : « Puisque chacun à présent réclame la liberté de sa conscience et que personne n'est contraint de servir un maître qui lui déplait, à plus forte raison, ne peut-on forcer des maîtres à employer des serviteurs qui ne leur conviennent pas. Il est donc équitable de laisser aux consciences leur pleine liberté[1]. »

Mais ce qui est équitable ne fait pas l'affaire des sectaires. Après avoir fait partir les confesseurs, ils laissent les religieuses privées de prêtre, de messe, de sacrement, et cela durant de longs mois. « Depuis ce jour, écrit plaintivement l'abbesse, nous avons eu la douleur de ne plus entendre la messe dans notre chapelle, sauf le jour de notre patronne sainte Claire, où les femmes luthériennes eurent l'idée d'amener avec elles un prêtre de leur secte et le chantre de l'hôpital. Ils braillèrent une messe allemande dans notre église, mais nous nous enfuîmes toutes du chœur, et ne l'entendîmes pas,.. Quel carême de douleur nous avions passé, plein d'angoisses et de privations spirituelles, d'appréhensions et de craintes[2]. »

On leur envoie les prédicants luthériens et les conférenciers les plus habiles de la secte. Mélanchton lui-même se dérange pour convaincre ces religieuses, sans y réussir, mais en condamnant toutefois les procédés violents employés à leur égard et en essayant d'amener les citoyens échauffés à plus de tolérance. Les discussions théologiques ne prennent pas au dépourvu l'habile et pieuse Charité Pirkheimer. Les novateurs reprochent aux cloîtrées de mettre toute leur confiance dans leurs œuvres et pratiques extérieures. « On nous accuse, leur répond l'abbesse, de nous confier en nos

1. *Un Couvent persécuté*, p. 11.
2. *Ibid.*, pp. 99 et 100.



propres œuvres et de n'attendre notre salut que de leurs secours. Grâce à Dieu, nous n'ignorons pas que l'homme, suivant la parole de saint Paul, ne peut être justifié par les œuvres seules, mais par sa foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Sauveur nous l'a enseigné lui-même en nous disant que lorsque nous aurions accompli tout ce qui est en notre pouvoir, nous devrions nous considérer, comme des serviteurs inutiles. Mais nous savons, d'autre part, qu'une foi véritable n'existe pas sans les œuvres, pas plus qu'un bon arbre sans bons fruits. Nous sommes assurées que Dieu traitera, chacun selon ses mérites, que chacnn de nous sera accueilli suivant ses œuvres bonnes ou mauvaises, lorsqu'il paraîtra devant le tribunal du Christ. Saint Jacques dit que la foi sans les œuvres est une foi morte, que celui qui ne prouve pas sa foi par ses œuvres est pareil à un homme qui, s'étant regardé dans un miroir, s'en va et ne se souvient plus de sa propre image, que la foi ne doit pas être seulement dans notre bouche, que celui-là seul qui ayant la foi, la met en pratique, sera sauvé. Nous savons enfin que nous ne devons pas nous attribuer le mérite de nos actions, que si quelque bien s'accomplit par notre entremise, la gloire en revient à Dieu, uniquement à Dieu. C'est donc sans aucun fondement qu'on nous accuse de nous glorifier dans nos œuvres, car notre gloire est toute entière en Jésus crucifié et humilié, qui nous convie à porter sa croix et à le suivre[1]. »

Et pour tous les autres points de doctrine si chaudement débattus à cette époque entre catholiques et luthériens, l'intelligente abbesse trouve la réponse précise, claire, qui ferme l'issue aux échappatoires, qui rétorque les accusations, et ferme la bouche aux accusateurs. Ceux-ci ont beau se réclamer de l' « Esprit » qui vivifie et parler de la « lettre » qui tue, c'est parmi ces religieuses catholiques que se perpétue la notion de l' « Esprit », et la véritable et vivante interprétation de la « lettre ».

Les adversaires se sentent battus sur le terrain de la franchise et de la vérité; en mauvais joueurs, ils recourent aux

1. *Op. citat.*, pp. 11 et 12.



insultes : la patience et la douceur tout évangéliques qui leur répondent eussent suffi à éclairer des esprits non prévenus. Bientôt aux injures s'ajoutent les coups de force. « Journellement, on nous menaçait de nous chasser, de démolir le cloître ou de mettre le feu aux quatre murs. Des vauriens insultaient nos serviteurs, aux abords même de notre maison. Une nuit, ils voulurent pénétrer dans le cloître, nous en éprouvâmes un effroi extrême et dormîmes fort peu, car nous savions qu'il régnait une grande agitation en ville, et l'on craignait que le peuple, au cours de l'émeute, ne tournât tout d'abord sa fureur contre les religieux et les couvents. Nous étions pour tous, grands et petits, un objet de haine, nos serviteurs osaient à peine faire nos achats. On nous tenait en plus grand mépris que les filles publiques, on disait en chaire que nous valions moins qu'elles. Nos amis n'osaient venir nous voir que furtivement et en tremblant, on nous tourmentait sans trêve, car les prédicants excitaient leur auditoire contre nous, en répétant qu'on ne devait plus tolérer ni cloîtres ni frocs[1]. »

Il faut lire dans ces *Mémoires* le récit dramatique de trois religieuses jetées hors du couvent par leurs parents exaltés et par quelques bourgeois de Nuremberg. La violence barbare de ces gens qui piétinent les consciences et se moquent des larmes de ces pauvres filles ; le déploiement des forces policières lancées à l'assaut du couvent et qui n'est pas sans offrir quelque aspect ridicule ; ce mélange de protestations évangéliques alliées chez ces sectaires aux actes les plus contradictoires avec l'enseignement du Christ ; tout cela, étalé sous les yeux, provoque à la fois un profond sentiment de répulsion vis-à-vis de ces réformateurs à coups de cravache, et une vive admiration pour ces âmes chrétiennes, qui trouvent dans leur foi et la grâce de Dieu, la force de persévérer et de ne point faiblir.

Un tel spectacle est toujours réconfortant. En même temps qu'il témoigne de la puissance mystique du catholicisme, il projette la lumière sur les dessous de ce protestantisme qu'on est trop habitué à regarder comme un champion de la liberté.

1. *Op. citat.*, p. 102.

A ce titre et à beaucoup d'autres cet ouvrage mérite l'attention.

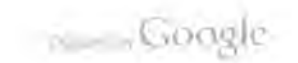
∴

On connait le renom dont jouissent Outre-Rhin les œuvres du P. Denifle, O. P., qui a fait revivre parmi ses contemporains l'intérêt jadis porté aux vieux mystiques allemands. Non content de s'en faire l'historien critique, il a rassemblé dans une anthologie les principaux passages de leurs écrits, et en a formé une sorte de manuel mystique. Une vigoureuse poussée de sève mystique donna au quatorzième siècle, en Allemagne, une foule d'auteurs, que nous retrouvons dans cette anthologie : Tauler, Henri Suzo, Maître Eckhart, et d'autres de moindre renom.

Des traductrices bien inspirées ont adapté en français ce choix d'œuvres mystiques[1]. Nous aurions aimé voir indiquer dans ce livre d'une manière plus explicite et plus précise les références aux auteurs et à leurs œuvres pour chaque passage qui leur appartient. Une seconde édition comblera sans doute cette lacune.

C. Boismorand.

1. *La Vie spirituelle d'après les Mystiques allemands du quatorzième siècle*, par le R. P. Denifle, O. P., traduction et adaptation par la comtesse de Flavigny et Mlle M.-A. de Pitteurs. Paris, Lethielleux.



LE ROLE DES ANGES DANS L'UNIVERS

(*Fin*)

III. — L'Apocalypse

Le témoin centenaire de l'époque apostolique[1] en mettant une dernière main au livre d'or que l'on nomme la Bible fait abonder les anges *dans la nature*. Les saints Livres, il est vrai, mentionnent partout les anges dans leurs rapports constants avec les hommes, mais la Genèse en particulier observe le silence à l'égard de *l'action des anges sur la nature* pour éviter, sans doute, que les enfants d'Israël, si enclins à l'idolatrie, ne se missent à adorer des êtres aussi éminents; eux à qui le disciple aimé, lui-même, tout imbu qu'il fût de la vérité chrétienne, a failli rendre les honneurs de latrie, ainsi qu'il l'avoue en concluant ses prophéties. « C'est moi Jean, qui ai entendu et vu ces choses. Et après les avoir entendues et les avoir vues, je suis tombé au pied de l'ange qui me les montrait, *pour l'adorer*. Mais il me dit : Garde toi de le faire: car je suis serviteur comme toi, comme tes frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de ce livre : adore Dieu. » (Apoc. XXII, 8, 9.)

∴

Jésus lui apparait tantôt par lui même, tantôt par ses anges et il lui ordonne d'avertir les églises d'Asie dont Jean est l'archevêque, dont les évèques sont les anges de Pierre et qui ont chacune leur ange invisible. « Écris à l'ange de l'église

1. Saint Jean l'Évangéliste alteignit presque l'âge de cent ans. Il avait connu le Précurseur, Jean lui aussi. Jean veut dire grâce divine. Il convenait que le divin Auteur de la grâce fut précédé et suivi dans son œuvre par les deux plus grands hommes qui furent jamais.

d'Éphèse, et à l'ange de l'église de Pergame etc. » (*Ibid.* II.) Et Jean les salue au nom du Christ : « Jean aux sept églises qui sont en Asie : Grâce à vous et paix par Celui qui est, qui était et qui doit venir, *et par les sept esprits qui sont devant son trône.* » (*Ibid.* I, 4.)

Si les anges, à leur gré, vivifient la nature, tout en combattant les démons qui cherchent à nuire aux créatures, ce n'est qu'en vue de l'homme dont la nature est le séjour, séjour de l'Église, c'est-à-dire de la société humaine du Christ. « Après cela je vis quatre anges qui étaient aux quatre coins de la terre, et qui retenaient les quatre vents de la terre, pour qu'ils ne soufflassent point sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Et je vois un autre ange qui montait de l'orient et portait le signe du Dieu vivant; et il cria d'une forte voix aux quatre anges auxquels il a été donné de nuire à la terre et à la mer, disant : Ne nuisez ni à la terre ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous ayons mis le sceau sur le front des serviteurs de Dieu. (*Ibid.* VII, 1, 2, 3.) — Et combien tout dépend d'eux! Et combien ils opèrent facilement! « Et la fumée des parfums composée des prières des saints monta de la main de l'ange devant Dieu. Et l'ange prit l'encensoir; il le remplit du feu de l'autel, et le jeta sur la terre; et il se fit des tonnerres, des voix, des éclairs, et un grand tremblement de terre. Alors les anges qui avaient les sept trompettes se préparèrent à en sonner. Ainsi le premier ange sonna de la trompette; il se forma une grêle et un feu mêlé de sang : ce fut lancé sur la terre et la troisième partie de la terre et des arbres fut brûlée, et toute herbe verte fut consumée. » (*Ibid.* VIII, 4, 5, 6, 7.) Pour former et provoquer les éléments les plus terribles ils n'ont, dirait-on, qu'à souffler dessus, et la nature, avec ses énergies formidables, obéit comme un bataillon au son de la trompette.

A son tour que la nature les rend majestueux! « Je vis un autre ange fort, qui descendait du ciel, revêtu d'une nuée, et ayant un arc-en-ciel sur la tête; son visage était comme le soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu... et il posa son pied droit sur la mer et le gauche sur la terre. Puis il cria d'une voix forte comme quand un lion rugit. Et lorsqu'il eut

crié, sept tonnerres firent entendre leur voix... (il) leva la main au ciel, et jura par celui qui vit dans les siècles des siècles, qui a créé le ciel et ce qui est dans le ciel, la terre et ce qui est dans la terre, la mer et ce qui est dans la mer, disant : Il n'y aura plus de temps[1]. » (*Ibid.* x.)

* * *

L'Apocalypse corrobore et achève la Genèse. La Genèse nous cache les anges sous le voile de la nature sortant toute fraiche des mains de Dieu. Dans l'Apocalypse, la nature se dérobe sous l'aile des anges. Ou bien ils se revètent de ses éléments afin de la rendre nature. Ou bien encore elle nous apparait sous la forme des anges.

Mais, une vérité fondamentale ressort évidemment de l'Apocalypse ; si les anges opèrent dans notre monde, si Dieu leur permet, pour sa gloire et pour leur honneur, de coopérer à son œuvre, ce n'est qu'en vue de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aussi est-il clair que l'Aigle de Pathmos vise comme but final le règne, le triomphe et la gloire éternelle de l'homme Dieu.

Tout ce qui existe au ciel et sur la terre dérive de Jésus-Christ et revient à Jésus-Christ.

Toutes les créatures, les anges, les hommes ne sont là que pour l'adorer, l'aimer et le servir.

Les démons eux-mèmes, soit qu'à son saint nom ils fléchissent le genoux au fond des enfers, soit que, par sa permission, déchainés ils envahissent le monde, la nature, combattent les anges, tentent l'homme; si nombreux soient-ils, jamais ils ne dépasseront le nombre des élus, jamais ils

1. Cet ange égale au moins l'idéal païen de Jupiter. Les tonnerres sont l'écho de sa voix. Ici, les anges nos protecteurs et nos bienfaiteurs, nous apparaissent, comme presque partout dans l'Écriture, en vengeurs du mal. L'Écriture s'adresse à l'homme pécheur qui a tourné contre lui la nature émue, bouleversée par le péché. Les effroyables cataclysmes ici prédits — ruine de la troisième partie de chaque chose, et du genre humain, — ne sont pas la fin du monde et ne se sont pas encore produits! — Or on est en droit de se demander si notre société civilisée contemporaine, n'est pas presqu'aussi perverse que celle des temps antédiluviens; et cela donne à réfléchir sur le passage de l'Apocalypse... Je viens d'entendre sonner l'Angélus, maintenant on sonne au mort. Prions! Demandons à Dieu de ne pas être compris dans le lugubre tocsin des maux qui nous menacent!

n'atteindront celui des anges. La gloire du divin Roi s'accroît chaque jour de leur méfaits. Victimes d'échecs continuels, voués à une défaite suprême, plus bas ils tomberont, plus haut sera exalté le trône de l'Agneau.

∴

La Révélation, surtout dans le sublime commencement et le grandiose achèvement du premier des législateurs et du plus célèbre des évangélistes, est la source où puisèrent les Thomas, les sectes, les érudits de tout nom. Quelque divergentes que paraissent leurs opinions, tous, ils se rencontrent au sein de la vérité une comme Dieu et ils disent : Oui, c'est ainsi. *Amen.*

IV. — L'Incarnation et la philosophie

Jésus-Christ notre divin Sauveur est donc le principe, la raison d'être et le but de tout ce qui existe ainsi qu'il le dit lui-même : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin... Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous rendre témoignage de ces choses. » (Apoc., XXII.)

Il est de plus le Sage que chantent des livres entiers, par qui tout subsiste, par qui tout a l'être, la vie et le mouvement. Il est la Sagesse qui procède du Père et le Verbe Tout Puissant qui a évoqué du néant la création entière.

Il est le terme de l'alliance éternelle que le Créateur contracte avec la créature. Ineffable relation conforme au plan divin : mais qui s'explique par l'amour infini de Dieu. Elle s'opère dans l'Incarnation, se consomme dans l'Eucharistie, s'éternise en la plénitude de la gloire céleste.

Dieu, en son auguste Trinité, infiniment satisfait de lui seul ne pouvait avoir, lorsqu'il lui plut d'extérioriser son action dans la production des cieux et de l'univers, d'autre mobile que sa bonté, d'autre motif que le bonheur des êtres, d'autre

fin que sa gloire. Cette gloire extérieure est l'honneur que lui rendent ses créatures intelligentes en faisant valoir ses divins attributs tels que la puissance qui produit, la providence qui dirige, la sollicitude qui conserve et pourvoit, la bonté qui aime, l'amour qui affectionne, la miséricorde qui pardonne, la justice qui punit ou récompense. Et avec les créatures intelligentes, et par elles honorent Dieu des êtres dépourvus de raison. De sorte que c'est l'homme qui lui rend peut-être le plus de gloire attendu que l'homme est un résumé de la création complète.

Or il existe nécessairement entre quiconque est honoré et quiconque reçoit les honneurs, un lien de religion. Ce lien n'est autre que l'amour lequel tend de sa nature à provoquer l'union de l'un et de l'autre. Et il y tend de part et d'autre. La créature honore Dieu parce qu'elle l'aime et en l'aimant elle cherche à s'unir à lui. De son côté, Dieu l'aime plus qu'elle ne l'aime et par amour il s'unit à elle et en se l'unissant à son tour il l'honore, il la glorifie.

Mais en même temps qu'œuvre d'amour, l'*union* entre le Créateur et la créature est encore œuvre de bonté et de sagesse ; car elle appartient nécessairement comme toutes les œuvres divines à la sainte Trinité. Puisque les trois Personnes divines étant inséparables elles n'agissent point séparément et que ce que fait l'une est fait également par les deux autres. C'est pourquoi cette *union* est *voulue* par Dieu le Père à qui est dévolue la bonté ; elle est *fomentée* par Dieu le Saint-Esprit à qui est attribué l'amour ; et elle est *accomplie* par Dieu le Fils qui est sagesse.

* * *

Mais dès lors que la création porte un cachet d'intériorité et d'extériorité relatives qui figure l'acte divin : c'est-à-dire, dès lors que les œuvres de Dieu se composent d'une nature spirituelle et d'une nature corporelle, avec laquelle de ces deux natures aura lieu l'*union* préconisée ? — Ni l'une ni l'autre n'en sera séparément le terme définitif. — Dieu le Fils s'unira au composé des deux.

Afin que l'union soit complète et universelle, il s'unira à la nature humaine, à l'homme.

∴

Telle est la philosophie de ce qui est un fait, de ce qui constitue la vérité fondamentale de la religion.

Ce qui sans la chute de l'homme fut vraisemblablement resté une œuvre de bonté, de sagesse et d'amour, est devenu en plus œuvre de miséricorde. Aussi nomme-t-on heureuse la faute de l'homme *felix culpa* qui a sollicité de Dieu un attribut qui, à défaut de cette faute, fut demeuré à jamais caché dans les mystères infinis de la divinité.

∴

Qui ne sait avec quelle condescendance adorable le Très-Haut a préparé, entrepris et réalisé cette sublime *union* qu'il poursuit, augmente et perpétue avec tant d'amour! — L'ignorer serait méconnaître l'histoire des quarante siècles qui précédèrent l'avénement du Rédempteur; se serait oublier sa naissance, ses abjections, sa vie douloureuse si pleine d'enseignements et de miracles; sa passion, sa mort ignomignieuse, sa glorieuse résurrection, la fondation de l'Église, les sacrements, l'autel, continuation du calvaire, la table des anges, festin des élus où Jésus se renouvelle pour renaître éternellement, multiplier à l'infini sa naissance, s'humaniser pour nous diviniser jusqu'au jour de l'éternelle félicité, union des unions.

N'est-ce pas l'ensemble et l'unité de ces mystérieuses unions que célèbre l'évangéliste en sa genèse chrétienne, parallèle inimitable et complément sublime de la genèse mosaïque, lorsqu'il écrit sous la dictée de l'Esprit-Saint :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. C'est lui qui au commencement était en Dieu.

« Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait.

« Avec lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes: et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean. Celui-ci vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière; afin que tous crussent par lui; il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière, celui-là était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde.

« Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom; qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire comme la gloire qu'un fils unique reçoit de son père, plein de grâce et de vérité. » (S. Jean, I, 1-14.)

V. — Le champs d'action des anges est la création; le motif de leur activité est l'Incarnation et le règne du Christ.

L'être créé, parce qu'il est tiré du néant incline vers le néant. Il est enclin à la décadence, à la destruction; par lui-même, il tend au non être.

S'il subsiste, c'est que son Auteur le soutient et le conserve. S'il s'accroit, s'il se multiplie, s'il évolue, c'est que Dieu lui prête vie, mouvement et fécondité.

La nature mondiale telle que nous la voyons, par elle-même n'est point nature. C'est un composé de corps animés ou non. Ces corps sont formés de matière; or la matière, essentiellement inerte, est voisine du néant.

∴

La nature intellectuelle, l'homme, les anges, est au moral ce que l'autre est au physique. Sa noblesse, elle l'a héritée du Créateur qui l'a créée à son image, âme, esprit doué de raison et d'une volonté libre.

Elle ne s'attache à Dieu et elle ne progresse que moyennant un effort moral.

Encore faut-il qu'elle soit pourvue de grâce divine et assistée en chacun de ses actes.

Abandonnée à elle-même elle retrograderait. Aussi arrive-t-il que, malgré tout, elle tombe dans l'anéantissement moral.

∴

Nous avons fait assister le lecteur à l'épouvantable catastrophe qui, de la part des anges rebelles, répondit à l'acte créateur du Tout-Puissant.

Un tiers d'entre les anges refusèrent l'offre de Dieu, s'adonnèrent au mal dont ils sont les auteurs, jurèrent de s'opposer éternellement au souverain Bien et aux bons anges, en un mot, à tout ce qui est de Dieu ou pour Dieu!

Ces esprits devenus pervers furent vaincus par les anges restés fidèles et furent précipités au fond de l'enfer créé pour les recevoir.

Nous avons essayé d'expliquer, au même endroit, comment il se fait que Dieu conserve l'être à ces êtres déchus. Par un dessein de son infinie sagesse il leur permet de lutter pour un temps, contre ses anges et contre ses œuvres. Dès lors, la guerre qui désola l'Empyrée, continue à sévir dans la création, dans l'univers, dans toute la nature.

∴

Le démon s'introduit dans l'Éden. Il séduit l'homme. Il répand partout le péché, les misères et la mort.

Le Verbe de Dieu s'incarne afin de racheter l'homme et de lui rouvrir la voie du salut. Il fonde l'Église militante. Il offre une vie éternelle à tous ceux qui veulent par la vertu, en s'attachant à lui, en le suivant, en l'imitant, mériter les béatitudes du royaume des cieux.

Une partie des hommes préfèrent demeurer et combattre sous l'étendard de Lucifer; se damner avec lui. — Une autre partie se range sous l'étendard du Christ.

Les mauvais hommes persécutent les hommes bons, comme les anges maudits s'insurgent contre les anges glorifiés.

Michel, ses anges et les élus édifient. De conquêtes en conquêtes, ils agrandissent le royaume du Christ. — Lucifer, ses diables et leurs complices détruisent tout ce qu'ils peuvent; ils s'acharnent à ruiner le Christianisme.

Voilà l'histoire du temps. C'est la réalisation de la prophétie de Siméon : « Celui-ci, dit-il à la Mère de l'Enfant Dieu, a été établi pour la *ruine* et la *résurrection* d'un grand nombre en Israël, et en signe que l'on contredira. » (Luc, II, 3. 4.)

∴

Ainsi donc au commencement le Verbe, mais le Verbe en sa future incarnation, est proposé aux anges. Les uns avec Michel l'adorent et le saluent Roi des cieux et de la terre.

De leur côté les anges anarchistes ayant Lucifer à leur tête renient le Christ, le blasphèment et jurent sa perte. Fous d'orgueil ils jurent la perte de sa divinité, de son humanité, de son Église, de ses lois, de ses peuples; la perte de tout ce qui a pour principe et pour fin Jésus-Christ.

La guerre est allumée; elle se poursuivra avec rage et ne se terminera qu'avec les siècles.

La paix, ce sera la gloire du royaume des cieux, l'apothéose des natures, l'oubli des enfers.

Vive Jésus-Christ!

∴

A l'œuvre donc, anges de l'Éternel! Vous êtes les gestes du Très-Haut, lui qui daigne vous associer à la création et à la conservation du ciel et de la terre et vous faire participer à sa gloire.

Dans les hauteurs de l'Empyrée, soyez heureux; édifiez vos hiérarchies, belles images de l'âme du Christ, précédée, accompagnée et suivie de tant de milliards d'âmes humaines, images de votre Dieu.

Au sein de l'univers, soyez victorieux. Recevez de la main du Créateur soleils et mondes, types de cette terre dont la substance et les charmes constitueront un jour le corps de l'homme.

Vous imposerez à la nature les énergies de votre vitalité, ô vous qui possédez le secret d'essorts perpétuels.

Alors Dieu soufflera sur le corps de l'homme, formé du limon de la terre, un souffle immortel de sa vie divine : la matière sera unie à l'esprit et le Verbe se fera chair et il habitera parmi nous pour que nous puissions habiter parmi vous et célébrer avec vous ses louanges éternellement.

Alfred Van Mons.



ASCÉTISME ET MYSTICISME

(*Suite.*)

VII

PASCAL ET BOURDALOUE (*suite*)

« Nous avons deux principaux exercices de notre amour envers Dieu : l'un affectif et l'autre effectif. ou comme dit saint Bernard, actif. Par celui-là, nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne; par celui-ci, nous servons Dieu, et faisons ce qu'il ordonne[1]. Celui-là nous joint à la bonté de Dieu; celui-ci nous fait exécuter ses volontés. L'un nous remplit de complaisance, de bienveillance, d'élans, de souhaits, de soupirs et d'ardeurs spirituelles, nous faisant pratiquer les sacrées infusions et mélanges de notre esprit avec celui de Dieu; l'autre répand en nous la solide résolution, la fermeté de courage et l'inviolable obéissance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, agréer, approuver et embrasser tout ce qui provient de son bon plaisir. L'un nous fait plaire en Dieu; l'autre fait plaire à Dieu. Par l'un, nous concevons; par l'autre, nous produisons. Par l'un nous mettons Dieu sur notre cœur, comme un étendard d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre nous le mettons sur nos bras, comme une épée de dilection par laquelle

1. C'est la doctrine même du P. Perrone : « Præceptum dilectionis exigit ut Deus diligatur affective et non solum effective, alioquin confunderetur cum ipsa generali mandatorum observatione, neque esset præceptum distinctum et speciale. Itaque actus qui præcipitur est internus affectus voluntatis erga Deum, quem vi istius præcepti identidem elicere debemus. » (*De virtutibus fidei, spei et caritatis*, Ratisbonne, 1865, p. 338.)



nous faisons tous les exploits des vertus. » (Saint François de Sales, *Traité sur l'amour de Dieu*, l. VI, ch. I.)

Sans doute Bourdaloue entend surtout parler de l'amour tendre et sensible, qui n'est pas toujours en notre pouvoir. Et il a raison de dire que Dieu ne l'exige pas de nous, car il dépend exclusivement de Dieu, qui nous l'accorde comme une grâce. Mais n'y a-t-il pas de milieu entre l'amour tendre et l'amour simplement effectif? Ne faut-il pas reconnaître l'existence d'une charité affective ; c'est-à-dire, d'un mouvement du cœur vers Dieu, suivi de l'observation des œuvres de la loi? N'est-ce pas l'amour qui porte, pour une grande part, la volonté à l'exécution et à la pratique des choses commandées par les autres préceptes de la justice, soit envers Dieu, soit envers le prochain?

L'auteur de l'I. C. fait très bien ressortir le caractère essentiellement fugitif de la sensibilité dans la dévotion : « Tout n'est pas perdu, parce que tu as parfois, de moi et de mes saints, moins bonne impression que tu ne voudrais. Ce bon sentiment de douceur, que tu perçois quelquefois, est un effet de la présence de la grâce, est un certain avant-goût de la patrie céleste, sur lequel il ne faut pas trop compter parce qu'il va et vient. » III. VI, 9.

Mais, en n'exigeant pas les mouvements tendres, l'auteur de l'I. C. se bornait-il à demander une simple intention et une pure exécution? Son livre est là pour démontrer le contraire. L'amour pour Dieu doit être un véritable amour, c'est-à-dire un sentiment, une affection. Hors de là, on ne comprend pas pourquoi le premier précepte de la loi se sert du mot : « Tu aimeras. » Il est dit : « Tu aimeras, » et non pas seulement : « Tu serviras. » Et on satisferait au précepte en ne faisant aucun acte d'amour?

Il nous semble donc que Bourdaloue aurait dû reconnaître qu'un acte affectif est spécialement ordonné par cette parole : « Vous aimerez. » Nous nous refusons à admettre que le précepte de l'amour de Dieu n'a qu'un caractère effectif. Cette doctrine, disait Bossuet au commencement du dix-huitième siècle, ne pourrait être ni soutenue ni même tolérée. L'évêque de Meaux reconnaissait dans l'Oraison dominicale une for-

mule exprimant avec exactitude l'acte affectif de la charité. Or, si le mouvement affectif n'est pas nécessaire, le « Notre Père » n'a plus de sens. De plus, ajouterons-nous, il y a trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Puisqu'il y a une vertu qui s'appelle la charité, il est nécessaire qu'il y ait quelque chose qui réponde à cette vertu. Or, l'amour effectif n'est pas charité, c'est plutôt une détermination de devoir et d'intérêt, c'est-à-dire, de foi et d'espérance; tandis que la charité est essentiellement affective, et son caractère principal est désigné par ces mots : « Vous aimerez de tout votre cœur. » Aussi, l'Église met-elle sur nos lèvres la formule vulgaire de l'acte de charité, qui est une protestation d'amour affectif.

Ah! sans doute, la difficulté reste grande. D'abord, il s'agit de fixer par une loi l'obligation d'aimer, qui semble rebelle à toute injonction. Mais la loi morale s'arrête-t-elle devant cette prétendue impossibilité, lorsqu'elle ordonne aux enfants d'aimer leurs parents? — De plus, où commence la distinction entre la bonne volonté et l'affection? Quand la soumission fait-elle place à l'amour? Les théologiens s'épuisent à le rechercher. Or, qu'est-ce qu'une obligation dont on ne peut préciser la nature? Laissons Bourdaloue lui-même résoudre cette objection : « Saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, dont voici le précis. Il examine ces paroles du Sauveur du monde : « *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea :* Si vous gardez mes commandements, vous serez dans l'excercice et comme dans la possession de mon amour; » et il les compare à cet autre passage du même évangile : « *Si diligitis me, mandata mea servate :* Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » Là-dessus il raisonne et voici comment. D'une part, Jésus-Christ nous assure que si nous l'aimons, nous obéirons à sa loi, et, de l'autre il nous déclare que si nous obéissons à sa loi nous l'aimerons. Quoi donc! Est-ce par la charité que la loi s'accomplit, ou par l'accomplissement de la loi que la charité se pratique? Aimons-nous Dieu parce que nous faisons ce qu'il nous commande, ou faisons-nous ce qu'il nous commande parce que nous l'aimons? Ah ! mes frères, répond cet incomparable Docteur, ne doutons

point que l'un et l'autre ensemble ne se vérifie selon l'oracle et la pensée du Fils de Dieu : car quiconque aime Dieu de bonne foi a déjà accompli tous les préceptes dans la disposition de son cœur; et quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie seulement et il confirme par ses œuvres ce qu'il a déjà fait par ses sentiments et dans le secret de l'âme. »

Tenons-nous en donc à la simplicité de l'acte exprimé par cette parole tout à la fois si claire et si indéfinissable : « Vous aimerez ! » Il faut aimer Dieu, non seulement par des actes de l'intelligence et de la volonté, mais par un acte du cœur. « Mon Dieu, dit excellement la prière insérée dans nos catéchismes, je vous aime de tout mon cœur et par dessus toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et aimable. J'aime mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous. » C'est un acte d'amour affectif.

Ne nous laissons pas effrayer par la difficulté d'aimer le souverain Bien. L'affection pour Dieu ne doit pas naître des forces seules de notre nature[1]. La théologie nous enseigne que l'amour pour Dieu provient tout à la fois de notre initiative et de la grâce de Dieu. « Il me suffit de savoir, dit Bourdaloue, que Dieu m'oblige à cela, et que cela surpasse infiniment tout ce que je puis de moi-même, pour être assuré que Dieu qui est fidèle me donnera infailliblement des secours proportionnés à ce qu'il me commande. Et voilà ce qui soutient l'espérance chrétienne. » Quel merveilleux système ! Il ne méconnait aucun droit, il n'affaiblit aucun devoir, parce qu'il tient un égal compte de la nature humaine et de la nature divine.

De son côté, l'I. C. ne manque pas de nous faire remarquer, que le secours de Dieu nous est particulièrement nécessaire, pour arriver à l'amour affectif de Dieu. « Réellement tu n'y parviendras pas, à moins que, prévenu et entraîné par sa

1. Voir dans le *Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, les deux ravissants chapitres XVII et XVIII du livre Ier : « Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aimer Dieu sur toutes choses. Que l'inclination naturelle que nous avons d'aimer Dieu, quoique imparfaite, n'est pas cependant inutile. » Dans le livre IIe, à partir du chapitre IX, le saint évêque de Genève expose les manières diverses dont il plaît à Dieu de faire naître son amour dans l'âme chrétienne.



grâce, tu ne t'unisses seul à lui seul, après t'être vidé de tout et avoir tout congédié. Lorsque, en effet, la grâce de Dieu vient en l'homme, il devient alors capable de tout. Et quand elle s'éloigne, il sera pauvre et infirme, et, en quelque sorte, bon à être flagellé. » III. VIII, 31.

VIII

LA CHARITÉ INTENSE, OU LE MYSTICISME

Nous voici au point où il nous est nécessaire d'examiner ce qu'est le mysticisme, mot vague, appliqué d'une manière abusive par un grand nombre d'écrivains, et dont il importe de fixer le sens précis afin d'éviter les malentendus et les surprises.

Si le chrétien est obligé d'aimer Dieu, et de l'aimer avec préférence et désintéressement, non seulement effectivement mais encore affectivement, il n'est pas cependant obligé d'aimer Dieu avec la plus grande intensité[1]. Il est tenu à atteindre le minimum, mais non le maximum. « Il y a une grande charité, dit saint Thomas, et par comparaison à celle-là, on peut dire qu'il y a une moindre charité. » — « Quoique Dieu soit toujours le même, dit Bourdaloue, et que, par rapport à lui, ses perfections, qui ne changent point, le rendent toujours également aimable, il est toutefois vrai, comme l'a remarqué saint Bernard, que, selon les divers états où l'homme peut être considéré, l'amour qu'il doit à Dieu ne laisse pas d'avoir ses degrés différents, et qu'à proportion des dons qu'il a reçus, les mesures de hauteur, de profondeur et de largeur que saint Paul donnent à la charité doivent être plus ou moins étendues. » Ce qui revient à dire que la charité

1. Præceptum dilectionis obligat affective, non autem intensive, quia, licet ex consilio intensius quo possumus Deum diligere nobis enitendum sit, attamen hoc sub præcepto non cadit : tum quia nuspiam ejusmodi præceptum reperitur, tum quia in hac vita perfecte observari nequit, tum quia difficile omnino foret limites assignare et gradus, ad quos vi præcepti ejusmodi intensio pervenire deberet. (Perrone, *loc. cit.*, p. 388.)



n'échappe pas à la loi qui gouverne toutes les vertus. Il n'y a pas de vertu qui n'ait ses degrés; il n'y a pas d'homme vertueux qui ne puisse croître ou diminuer en mérite. La charité, elle aussi, a son haut et son bas.

Or la véritable morale est celle qui détermine avec exactitude les limites de l'obligation. Distinguer ce qui est de précepte d'avec ce qui est de conseil, c'est le principal de la science des mœurs.

Quelle est l'obligation relativement à la charité? D'autre part, que nous conseille l'Évangile?

Recherchons-le en quelques mots.

Tous les chrétiens sont obligés d'être dans l'état de charité, ordinairement désigné par les expressions d'état de grâce. Mais il n'y a pas d'obligation spéciale d'être dans une grande charité. Il ne faut pas descendre au-dessous de l'état dont nous venons de parler, mais il n'est pas nécessaire de s'élever au sommet. La loi nous ordonne simplement d'avoir un commencement de charité, comme dit le concile de Trente, sans spécifier qu'il faut avoir la plus grande, ou même, une plus grande charité. Certes. il y a des degrés nombreux entre l'état du tiède et du parfait. Néanmoins le fidèle strictement placé à l'état de grâce, constitué par un commencement d'amour de Dieu, complété par la réception des sacrements de baptême ou de pénitence, satisfait à l'obligation. *Non omnis caritas est in summo*, dit saint Thomas. Le précepte nous impose d'aimer Dieu. Il ne s'explique pas sur l'intensité. C'est pourquoi la théologie déclare-t-elle, que s'il faut aimer Dieu d'une véritable charité, il n'est pas d'obligation de l'aimer « intensive ». Cela est seulement de conseil.

Il était nécessaire de faire cette distinction fondamentale, afin de bien déterminer le sujet.

Grâce à Dieu, ils ne sont pas rares les chrétiens qui ne se contentent pas de remplir le précepte, mais qui veulent accomplir le conseil. Tous ceux, par exemple, qui s'engagent dans la vie religieuse font par cela même profession de poursuivre l'intensité de charité. Et quels admirables exemples l'Église ne présente-t-elle pas de charité ardente, forte, généreuse, sublime, même en dehors du cloître!

Lorsque l'amour divin est monté à ce point que les actions du chrétien sont usuellement déterminées par le motif de l'amour de Dieu, et que cet amour tend à donner à l'âme la présence habituelle et sensible de Dieu, le chrétien est arrivé à l'état mystique. L'amour de Dieu pour méthode, l'union avec Dieu pour résultat, c'est tout le mysticisme[1].

Le mysticisme, c'est une grande intensité de charité conduisant à la jouissance de Dieu[2].

La fin que se propose le mysticisme est de conduire l'âme à l'union avec Dieu, par l'amour le plus fervent. D'où il résulte que le mysticisme ne comprend pas seulement le degré le plus élevé de la spiritualité, mais aussi le plus infime. Tendre à l'union avec Dieu par la méthode d'amour, voilà l'essence du mysticisme, et comme celui-là est entré dans le temple qui en a franchi le seuil, ainsi l'âme qui débute dans la pratique de l'amour de Dieu, avec le dessein de persévérer fidèlement et de progresser courageusement, cette âme est engagée dans le mysticisme.

Voilà pourquoi, les auteurs qui ont traité de la théologie mystique, ne se contentent pas de parler de la contemplation; ils étudient en outre les phénomènes qui se rapportent à la vie purgative et à la vie illuminative. « Parmi les adeptes du mysticisme, dit Gerson (*De Myst. Theol. Pract.* consid.), nous plaçons les uns au rang des commençants, les autres, des progressants; les autres sont les parfaits. » Le

1. Sapientia enim hæc quæ mystica theologia dicitur, a Paulo apostolo est edocta, a Dionysio Areopagitæ suo discipulo conscripta, quæ idem est quod extensio animi in Deum per amoris desiderium. *Mystica theologia*. Prologus. Dans les Œuvres de saint Bonaventure, éd. Vivès, t. VIII.)

Theologia mystica est experimentalis cognitio habita de Deo per amoris unitivi complexum. Aliter sic : Theologia mystica est sapientia, id est sapida notio habita de Deo, dum ei supremus apex affectivæ potentiæ rationalis per amorem conjungitur et unitur. (Gerson, *De myst. theol.*, cons. 28.)

2. Admettre des communications diverses et extraordinaires avec le monde spirituel, c'est le caractère commun de tous les mystiques; et c'est l'ambition de tous les théosophes d'en avoir personnellement. Le rationaliste, lui aussi, ne demanderait pas mieux que de se trouver en rapport avec des intelligences plus élevées que l'homme. Mais ce qui n'est pour lui qu'une idée, qu'une aspiration, et tout au plus une théorie, est pour le vrai mystique une sorte de dogme, et pour le vrai théosophe une incontestable réalité. On peut, quand on est mystique, ne pas aller jusqu'à la jouissance, mais on y croit. S'il est des mystiques qui n'y vont pas, c'est qu'ils sont empêchés par leur imperfection personnelle, ou bien qu'ils se laissent arrêter, sans le vouloir et sans bien s'en rendre compte, par la contagion du rationalisme et par la crainte du ridicule. (Matter. Saint-Martin. in-8°, p. 354.)

parfait n'est donc pas seul mystique, mais aussi celui qui tend à être parfait.

Le livre de l'I. C. est donc un livre de mysticisme, puisqu'il se propose de mener l'âme à Dieu par l'amour fervent. Il est un manuel des progressants, et non des parfaits; néanmoins, la méthode qu'il suit étant celle de l'amour fervent, ce caractère suffit à lui donner sa véritable place parmi les ouvrages de mysticisme.

Cependant, on donne au mot de mysticisme une acception étroite, qui le restreint à signifier le sommet de la vie spirituelle, c'est-à-dire, la contemplation.

Par les expressions de théologie mystique, les spirituels des derniers siècles entendent l'acte le plus élevé de l'ascétisme, la contemplation, fin et terme de tous les exercices de la vie spirituelle, et effet du don surnaturel de sagesse, dans lequel consiste, selon le langage des Pères, la félicité de cette vie.

« La sagesse, dit saint Bonaventure, est, en tant que don du Saint-Esprit, la contemplation de Dieu, par le moyen de l'amour, accompagnée d'une certaine douceur de sentiment. » (*De sept. Donis. Sapientia*, cap. I.)

« Le don de sagesse, dit-il un peu plus loin, est une habitude surnaturelle, infuse dans l'âme par le Saint-Esprit, pour connaître Dieu, et l'aimer aveo saveur.

« L'objet du don de sagesse est, par conséquent, Dieu, considéré non comme vérité, mais comme vérité et bien, et excitant ainsi l'âme à un amour savoureux. »

Il résulte de ces textes, que pour saint Bonaventure, la contemplation n'est pas autre chose que le don de sagesse, l'un des sept dons du Saint-Esprit, le principal de tous.

Saint Bonaventure est suivi dans cette conception par Denys le Chartreux (*De fonte lucis*, cap. XIII; Comment. *in theol. myst.*) et Jean de Jésus-Marie (*Theol, Myst.*, cap. I).

La contemplation étant l'essence même de la mystique, il en résulte que la mystique, c'est la sagesse, don du Saint-Esprit.

C'est quelquefois le sens de saint François de Sales : « On l'appelle théologie, parce qu'elle a Dieu pour son objet, en tant qu'il est souverainement aimable : mystique, parce que la

conversation y est toute secrète, et qu'il ne s'y passe rien entre Dieu et l'âme, que de cœur à cœur, par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, chap. I.)

C'est la même acception qui est donnée au terme par Mgr Freppel : « Ce qui distingue la théologie mystique de la théologie morale, c'est qu'elle étudie spécialement les moyens par lesquels l'âme peut parvenir à un degré plus qu'ordinaire d'illumination et d'union avec Dieu. On conçoit en effet que la prière et la contemplation puissent devenir pour l'homme comme des ailes qui l'élèvent au-dessus des conditions habituelles de la vie, pour le placer dans un état tout particulier. Quand l'âme, disent les mystiques, a étouffé en elle toutes les affections terrestres, qu'elle s'est dégagée entièrement des choses visibles, pour s'accoutumer à converser dans le ciel, elle peut arriver à un mode de connaissance qui lui permet d'atteindre Dieu par une sorte d'intuition, sans raisonnement et sans images corporelles. Ce ravissement la porte vers la beauté infinie avec une telle force que les sens, l'imagination et la raison, vaincus et comme enchaînés, n'exercent plus que faiblement leurs fonctions. Absorbée dans une contemplation muette, l'âme reste pour ainsi dire passive sous l'action de Dieu, qui l'illumine et l'élève jusqu'à lui. Elle cède à cet attrait immense qui la sollicite pour se fondre en Dieu, si l'on peut parler de la sorte. Comme le fer qui, jeté dans une ardente fournaise, rougit, blanchit, étincelle, prend les propriétés et la forme du feu; ainsi l'âme, plongée dans les abîmes de l'amour infini, conserve, il est vrai, son essence créée et sa personnalité, mais perd tout ce qu'elle avait d'humain et de terrestre pour acquérir des facultés de connaître et d'aimer qu'elle avait crues impossibles jusqu'alors. » (Freppel, *Saint Irénée*, VII[e] leçon.)

Conformément à ces précédents, M. l'abbé Ribet, dans son remarquable ouvrage sur la *Mystique divine* (Paris, 1879, 2 vol. in-8°), ne veut appliquer l'expression de mysticisme et de mystique qu'à la science et aux phénomènes les plus rares de la vie unitive.

Pour nous, il nous semble préférable, de conserver le terme

de contemplation pour les phénomènes de cet ordre spécial, et d'appliquer le terme de mysticisme à l'ensemble des actes, par lesquels l'homme s'élève jusqu'à Dieu par la méthode d'amour. Il résulterait des restrictions faites par les auteurs que nous venons de citer, que l'I. C., par exemple, ni le *Combat spirituel*, ne pourraient plus être appelés des livres mystiques.

L'union avec Dieu, recherchée principalement par la méthode d'amour, telle est, à notre sens, la véritable définition du mysticisme.

La mystique, c'est la connaissance expérimentale de Dieu, obtenue par le moyen de l'amour. En d'autres termes, c'est Dieu perçu par l'âme fervente, et recevant l'illumination et la consolation d'en haut.

La connaissance expérimentale de Dieu est désignée par les écrivains mystiques sous les noms de contemplation, extase, rapt, liquéfaction, union, pénétration, transformation, exultation, jubilation, touche de Dieu, goût, embrassement, baiser, entrée dans la divine obscurité, introduction dans les divins celliers, excès d'âme, et autres termes plus ou moins allégoriques. Tous ces termes aboutissent à exprimer le sens et l'expérience mystique de la divinité, obtenus à des degrés divers, et sous des rapports divers. Il ne s'agit que d'un même phénomène, se diversifiant seulement en mode et en intensité.

C'est à cette définition que se ramène le passage suivant de l'un des plus sages maîtres de la spiritualité :

« Qu'y a-t-il de plus noble et de plus excellent que l'union avec Dieu, ou la théologie mystique, qui est comme un gage de la gloire future, un avant-goût du paradis, et un prélude de la joie ineffable dont les bienheureux jouissent dans le ciel? Cette divine science doit tenir le premier rang entre toutes; puisque les autres étant purement humaines, celle-ci n'a point d'autre objet que Dieu même, en la contemplation duquel elle s'occupe entièrement. Les effets des autres sciences sont si peu utiles et durent si peu, qu'ils finissent avec la vie de celui qui a consumé la plupart de ses années pour les acquérir. Mais la théologie mystique, qui n'est autre

chose que la contemplation de Dieu, verse une abondance de biens spirituels dans l'âme, et fait qu'elle boit dans la source de l'essence divine, où, après que l'on a bu une fois, ainsi que dit l'Écriture (Joann. 4), on ne peut plus avoir soif. Elle apporte de si grands avantages à l'homme, qu'elle le réforme et renouvelle entièrement, au dedans, au dehors. Elle lui communique de si grands dons dans l'intérieur, que l'âme, se voyant comblée de toutes sortes de richesses, ne croit point être en état d'avoir besoin d'aucune chose. C'est pourquoi on lui pourrait appliquer les paroles de Salomon, racontant les avantages qu'il avait acquis en acquérant la sagesse... Il n'y a rien dans ces éloges qui ne puisse convenir à la théologie mystique... comme elle est le plus grand de tous les biens, aussi les louanges qu'on lui veut donner, doivent surpasser toutes louanges. » (Lansperge, *La Milice chrétienne*, 1670, in-12, p. 267.)

Saint François de Sales ne s'écarte pas de la notion que nous avons donnée du mysticisme :

« La théologie mystique s'appelle théologie, parce que, comme la théologie spéculative a Dieu pour objet, celle-ci aussi ne parle que de Dieu, avec trois différences : car 1° celle-là traite de Dieu en tant qu'il est Dieu, et celle-ci en parle en tant qu'il est souverainement aimable : c'est-à-dire, celle-là regarde la divinité de la suprême bonté, et celle-ci, la suprême bonté de la divinité; 2° la spéculative traite de Dieu avec les hommes, et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu même; 3° la spéculative tend à la connaissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses écoliers savants, doctes et théologiens, mais celle-ci rend les siens ardents, affectionnés, amateurs de Dieu, et philothées ou théophiles.

« Or, elle s'appelle mystique, parce que la conversation y est toute secrète, et ne se dit rien en elle entre Dieu et l'âme que de cœur à cœur par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font... Mais où l'amour règne, on n'a point besoin du bruit des paroles extérieures, ni de l'usage des sens pour s'entretenir et s'entr'ouïr l'un l'autre. En somme, la théologie mystique n'est autre chose qu'une

conversation par laquelle l'âme s'entretient amoureusement avec Dieu de sa très aimable bonté pour s'unir et joindre à elle. » (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. VI, chap. I.)

Telle était encore, sur le mysticisme, la pensée d'un savant professeur de notre Sorbonne, qui avait étudié d'une manière toute spéciale les phénomènes de la vie intérieure :

« La théologie mystique, dit M. Bautain, diffère essentiellement de la théologie spéculative ou scientifique; c'est une théologie affective, qui se rapporte exclusivement au cœur, au sentiment; c'est la voie par laquelle l'âme humaine va à Dieu, non plus par l'intelligence, par l'esprit, par la raison, mais par la partie affective d'elle-même, par ce qu'on appelle le cœur, et il en résulte l'amour, l'amour de Dieu. Ainsi la théologie mystique est basée sur ce principe que l'âme humaine, qui est surtout faite pour aimer et qui n'est jamais plus vivante que lorsqu'elle aime, peut aimer Dieu, qui est le Dieu vivant, comme elle peut aimer ses semblables; et que, comme elle n'aime que ce qui est beau, ou au moins ce qui lui paraît tel, que ce qui est bien, ou lui semble bien, plus il y a de perfection dans l'objet de son amour, plus elle connaît ses perfections, plus aussi son amour s'augmente, plus il devient vif, et plus l'objet de son amour est pur, plus aussi son amour s'épure lui-même, en sorte que la théologie mystique est la voie par laquelle notre âme tend à l'union avec Dieu par l'amour. Les moyens de cette union sont la prière, le recueillement, l'exposition simple de l'âme devant Dieu, comme toutes les fois qu'on veut entrer dans un rapport vivant avec un être vivant, on s'expose à son action, à son influence, de manière à être pénétré par son rayon, par le rayon de sa vie, et à mêler autant que possible sa vie avec la vie de l'objet aimé : et dans cet acte et ce réact, dans cette communication des deux termes, de l'âme qui aime Dieu, et de Dieu qui est aimé par l'âme et qui l'aime, dans ce flux et ce reflux, dans cette pénétration réciproque, naît le sentiment le plus profond, le plus vivace que l'âme puisse éprouver, puisqu'il n'y a pas de sentiment plus profond et plus vivace que l'amour, et que l'amour de Dieu étant ce qu'il y a de plus intime et de plus vivant, il produit dans l'âme, quand il y règne, les

impressions les plus pénétrantes et les plus douces. La théologie mystique, comme vous le voyez, est donc plutôt une méthode qu'une science proprement dite; elle est une voie affective pour aller à Dieu. »

Victor Cousin ne s'est donc pas trompé en donnant du mysticisme la notion suivante :

« C'est trop à la fois et ce n'est pas assez pour le mysticisme de concevoir Dieu sous le voile transparent de l'univers et au-dessus des vérités les plus hautes. Il ne croit pas connaître Dieu s'il ne le connait que dans ses manifestations et par les signes de son existence; il veut l'apercevoir directement; il veut s'unir à lui, tantôt par le sentiment, tantôt par quelque autre procédé extraordinaire. » (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, v^e leçon.)

Cette définition avait été pressentie par le premier des écrivains mystiques de l'Église, le premier en date et peut-être aussi en génie (à part l'auteur du livre de l'I. C.), nous voulons parler de saint Denys l'Aréopagite. Dans le premier chapitre de sa théologie mystique, il s'écrie : « Pour toi, cher Timothée, exerce-toi sans relâche aux spectacles mystiques, laissant de côté les sens et les opérations intellectuelles, et par l'agnosie élève-toi, autant que possible, à l'union avec celui qui est au-dessus de toute substance et de toute gnose. »

Aimer Dieu avec ardeur et par cet amour réaliser l'union avec Dieu, c'est, en définitive, tout le mysticisme.

D'où il résulte que le point de départ du mysticisme est un état psychologique. On se trompe quand on veut que le mysticisme soit un élément détaché, un système distinct qu'on est libre d'accepter ou de rejeter. Le mysticisme n'ajoute aucun organisme à la religion. En tout chrétien, il y a du mysticisme, au moins en germe. Le mysticisme, c'est la charité fervente. Il n'est donc qu'un développement du sentiment religieux. Pas un fidèle, qui, à certains moments de sa vie spirituelle, pour peu qu'il soit enclin au sentimentalisme, n'ait passé par l'état mystique.

Le mysticisme, dans les sociétés comme dans les individus, se manifeste aux époques de ferveur religieuse. Comme toutes les choses de cette terre ont leurs périodes d'accroissement et

de décadence, ainsi le mysticisme, en certains siècles et en certains pays, se développe, fleurit et fructifie, puis semble avoir ses hivers, pour recommencer bientôt de nouveaux printemps. Mais un tel renouveau ne peut se produire qu'au milieu des circonstances les plus favorables à la religion. Les grands siècles de l'histoire de l'Église sont aussi les grands siècles du mysticisme. « Trois causes concoururent à développer le mysticisme, au douzième siècle, dit M. Michaud (*Guillaume de Champeaux*, liv. II, chap. VI) : l'étude très répandue des écrits de saint Denys, la lecture assidue de l'Écriture sainte, et le goût de la vie monastique. » Il serait plus exact de dire, que si, au douzième siècle, on s'adonna à l'étude de l'Aréopagite, à la lecture de la Bible, à la discipline monastique, c'est que l'esprit mystique s'était développé avec une grande intensité. Ne prenons point les effets pour les causes. L'état mystique est un fait psychologique naturel à l'âme chrétienne; il s'affaiblit ou s'exalte selon les conditions de la vie de l'Église. Aux époques de ferveur, le mysticisme est en progrès; aux moments de tiédeur, il est en décadence. Ce qui accroît la vigueur du tempérament chrétien est favorable au mysticisme; ce qui énerve le sentiment religieux lui est préjudiciable. Or, le douzième siècle a été une des époques les plus remarquables au point de vue de la renaissance de l'esprit chrétien. Il y eut, en tous sens, un progrès religieux, auquel le mysticisme ne resta pas plus étranger que tout autre élément de l'Église, puisque le mysticisme n'est rien autre que le sentiment religieux porté à un haut degré,

Puisque le mysticisme est un état psychologique, dont l'influence est considérable sur les sociétés aussi bien que sur les individus, il a été nécessaire d'étudier les phénomènes mystiques et d'en faire la théorie. Il y a donc l'état mystique et la science du mysticisme. Comme les autres sciences, celle du mysticisme a été pratiquée avant d'être réduite en système. Bien mieux, tout le monde étant appelé à aimer Dieu, il faut qu'on puisse y arriver sans la connaissance des théories subtiles, rarement accessibles à la foule. Cependant, la science du mysticisme, ou la théologie mystique, n'a jamais laissé d'être en honneur dans l'Église. Elle est arrivée à un

point de développement qui la maintient au niveau des autres parties de la science sacrée. Les études sur l'histoire du mysticisme, particulièrement du mysticisme médiéval, l'emportent, par l'étendue des recherches et l'importance des résultats, sur tous les autres travaux d'histoire de la théologie. Pour la science théorique du mysticisme, elle repose sur des observations psychologiques de premier ordre. Sans doute, on peut spéculer sur le mysticisme, sans être arrivé soi-même à l'état mystique ; de même que le mystique peut être arrivé au suprême degré de la contemplation, sans avoir même conscience des principes scientifiques de son état. Mais la théologie mystique a eu la bonne fortune d'être établie par de grands saints et d'éminents génies, qui connaissaient tout à la fois la pratique et la théorie du mysticisme. C'est ce qui rend si attrayante l'étude des grands mystiques de l'Église, saint Paul, saint Augustin, sainte Thérèse, saint François de Sales. Dans leurs œuvres, on trouve l'observation exacte, la puissante généralisation, l'exposition éloquente.

Mgr Puyol, *prélat de Sa Sainteté.*

(*A suivre.*)



LA THÉORIE " DE L'O ET DU POLYGONE "

AU MOYEN DE LAQUELLE LE Dr GRASSET EXPLIQUE LA SUBCONSCIENCE

La publication du *Spiritisme devant la Science*, du Dr J. Grasset[1] dans un volume à part, à attiré de nouveau l'attention du public sur les leçons que le distingué professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier avait données à ses élèves sur cet argument. Nous avons donc relu les leçons, ainsi recueillies, et nous sommes arrivés à la dernière page avec un sentiment assez vif d'étonnement, en songeant que cet ouvrage avait produit pas mal de bruit dans les milieux scientifiques. Ou, pour mieux dire, nous ne nous expliquons ce fait autrement qu'en l'attribuant d'abord à la considération dont jouit le professeur Grasset, en second lieu à la théorie « de l'O et du polygone » ou des « deux Psychismes », que le livre renferme.

La première partie du volume, assez courte, contient une relation des expériences personnelles de l'auteur — expériences qui se réduisent presque à l'*Histoire d'une maison hantée.* Ce rapport est du même genre que celui qui forme le sujet de la Préface que le professeur Pierre Janet a écrite pour le livre de son confrère de Montpellier, et qui avait déjà paru, il y a deux ans environ, dans le *Bulletin* de l'Institut Général Psychologique de Paris. C'est vous dire de quoi il s'agit : — toujours d'une hystérique, ou d'un halluciné qui imitent (peut-être!) les phénomènes médianimiques par des fraudes plus ou moins subconscientes.

1. Montpellier, Coulet, et fils, éd.; Paris, Masson et Cie éd.

Nous protestons depuis des années et des années contre ce système : *vox clamans in deserto*. Y a-t-il donc deux manières de raisonner, dont l'une applicable à l'étude de la médianité, la deuxième à toutes les autres questions? Que dirait-on d'une personne qui, pour parler de pièces d'or, en prendrait comme échantillon une, dont nul ne pense à contester la fausseté? Que dirait-on d'un chimiste qui, pour décrire le vin de Bordeaux, analyserait quelque horrible mélange, sans prêter l'oreille à ceux qui lui crie unanimement : « C'est du vin frelaté »? Et ainsi de suite. Uniquement à propos des sciences psychiques l'on serait donc autorisé à raisonner de cette façon, que sur un tout autre terrain l'on appellerait absurde et déloyale?

Voyons! les Crookes, les Richet, les Lombroso, etc. vous fournissent une description détaillée des phénomènes auxquels ils ont assisté, des instruments par lesquels ils se sont scientifiquement assurés contre une erreur possible des sens; vous proclamez « qu'il n'y a en tout cela, rien de scientifiquement prouvé », et ensuite vous présentez comme relations scientifiques des récits dont il résulte que certains phénomènes pourraient bien avoir eu un caractère frauduleux; vous opposez ces niaiseries aux longues études des plus célèbres savants avec les plus renommés médiums et vous vous imaginez avoir résolu le problème du spiritisme, sans vous apercevoir que vous ne l'avez même pas encore envisagé? En quoi donc s'il vous plait, les faits relatés par les Drs Janet, Grasset sont-ils mieux constatés que ceux étudiés par la Société Dialectique de Londres, par la *Society for Psychical Research*, etc.? Ne serait-ce pas le contraire?

Ce qui est certain, c'est qu'il nous arrive peu souvent de lire un ouvrage sur les phénomènes psychiques aussi candidement partial que *Le Spiritisme devant la Science*.

Pensez-vous que, lorsqu'il est question des arguments présentés par les psychistes, le Dr Grasset aille les chercher dans les livres de Myers, de Gurney, de Crookes, de Wallace, etc.? Allons donc! Il présente une épouvantable *olla-podrida* de croyances spiritico-occultistes. Il fait allusion à quelques faits fort rabâchés de Myers, tel que celui que l'on peut lire à la

page 118; mais c'est seulement quand ces faits peuvent servir à étayer ses théories; le restant n'existe pas pour lui.

Doit-il parler de la télépathie ? Il découvre qu'en somme il faut aussi tenir compte des coïncidences dues au hasard. Les calculs de probabilité établis par Mrs Sidgwick, ceux exécutés expérimentalement par le professeur Richet au moyen du jeu de cartes, enfin la reproduction de dessins à distance, les centaines de cas dans lesquels il ne peut pas être question de coïncidences sans tomber absolument dans l'absurde, par exemple lorsque plusieurs personnes ont en même temps une hallucination télépathique véridique — l'on trouve des dizaines de ces cas dans les *Phantasm of the Living* — tout cela est ignoré par le professeur J. Grasset. Tout ce qui peut paraître défavorable aux théories *psychiques*, oh ! tout cela il l'accepte sans admettre la possibilité d'une erreur : tout doit avoir été nécessairement bien observé et rapporté.

Que dirait-il donc, le professeur Grasset, si pour donner une idée de la science médicale, je parlais des saignées quotidiennes, de la thériaque du Dr Sangrado et du Dr Purgon, du plaisant désaccord des médecins modernes sur des choses absolument essentielles, des âneries de quelque vieux médecin de campagne, ou même de quelque charlatan de foire et sorcier du centre de l'Afrique? Il dirait que cette façon d'agir ne saurait être raisonnable ni loyale. Pourquoi donc serait-elle raisonnable quand il s'agit des phénomènes psychiques supranormaux ?

Bien entendu, quand je parle de déloyauté, il ne peut-être question que d'un sentiment tout à fait inconscient. Le Dr Grasset triche, dans ses raisonnements, comme ses médiums au cours des séances spirites, en restant persuadé d'être parfaitement impartial et équitable. C'est une fraude *polygonale !* Il éprouve envers la télépathie, la médiumnité, cette même aversion superstitieuse et déterminée que ses confrères d'il y a cinquante ans éprouvaient contre le somnambulisme artificiel. C'est ce qui l'entraine, inconsciemment, à avoir deux poids et deux mesures, à ne voir jamais ce qu'il ne lui convient pas de voir : entre les « psychistes », les auteurs qui font autorité, — dans la télépathie, c'est ce que l'on ne peut pas

expliquer par des coïncidences, — dans les mouvements des tables, ceux qui ont lieu sans contact, les instruments inventés par un physicien tel que Crookes pour rendre impossible la pression inconsciente des mains — et ainsi de suite. Que le Dr Pierre Janet agisse de la sorte pour étayer son « automatisme psychologique » et pour d'autres raisons encore, personne ne s'en étonne à Paris; peut-être que l'étayage des « deux psychismes, de l'O et de son polygone » ne nécessiterait pas, de la part du professeur Grasset, aucune renonciation à la logique.

∴

En effet, cette théorie « de l'O et du Polygone » est une hypothèse utile pour éclaircir cette *subconscience* que les psychistes et les spirites de la *Society for Psychical Research* ont étudiée les premiers, avec tant de profit, depuis 1882, et qui a été ensuite examinée par Hartmann, Durand (de Gros), plus tard encore par Janet, Binet, etc., sous des noms différents et avec une certaine variété de détails. (Le professeur Grasset ne voit pas plus loin que le professeur Janet quoiqu'il ait lu aussi un livre du Dr Coste, un du Dr Flournoy et un autre de *Papus*.)

Afin que nos lecteurs puissent avoir une idée de cette théorie du professeur de Montpellier, il nous suffira de dire qu'il indique par *O* ce que l'on appelle « conscience normale ». Sous ce point *O* se trouve, dans le diagramme qui nous est présenté par M. Grasset, 6 centres psychiques disposés symétriquement en forme de pyramide tronquée renversée, 3 de chaque côté. Ceux à droite représentent les centres sensoriels (auditif, visuel et tactile); ceux à gauche les centres moteurs (kinétique général, de la parole et de l'écriture). Des fibres de toutes sortes relient ces centres entre eux et à l'*O*, Le polygone représente la conscience subliminale. Il y a ainsi deux *psychismes*. L'on peut avoir, ou non, conscience des actes automatiques exécutés par le polygone, suivant que l'activité automatique est communiquée ou non au centre *O*, qui est le centre de la conscience personnelle. Les actes polygonaux

ne deviennent donc conscients que par l'intervention de l'activité *O* propre du polygone.

En suivant cette théorie, l'auteur nous donne une analyse psycho-physiologique des médiums, en établissant en eux six degrés différents. Nous avons cherché quel était le degré produisant les *raps*, faisant mouvoir les objets sans contact, produisant des matérialisations, etc.; nous ne l'avons pas trouvé. M. Grasset semble vouloir se tirer d'embarras en disant (page 316), que sa théorie explique « le spiritisme entier *dans ses plus hautes manifestations* » (c'est-à-dire les phénomènes dits *intellectuels*). Un message médianique ne sera donc plus intellectuel parce qu'il est obtenu par des *raps*, par un guéridon qui se meut sans contact, ou parce qu'il vient de la bouche d'une personnalité transcendentale matérialisée? Où donc finit le phénomène physique et où le phénomène intellectuel commence-t-il?

M. Grasset n'est pas de l'avis de Myers et des platoniciens qui attribuaient à la conscience subliminale des qualités supérieures, presque divines[1]. Notre auteur ignore les faits supranormaux, chaque fois qu'ils ne sont pas dûs à la fraude; il ne peut donc attribuer à la subconscience aucune faculté transcendentale.

Cette théorie des « deux psychismes » sert à préciser graphiquement le fonctionnement de la conscience et de la subconscience par une hypothèse claire et raisonnable. *Ne parlons pas du* subliminal self, *selon l'idée de Myers qui échappe en très grande partie au diagramme de M. Grasset.*

En dehors de cela, l'on trouve dans le livre du professeur Grasset une paraphrase assez claire et une illustration des idées développées par MM. Flournoy et Janet, dans leurs ouvrages. Seulement, pour ce qui a trait au Spiritisme et aux phénomènes psychiques supranormaux et non pas à leur caricature, ce livre a tout juste la même valeur qu'une étude sur l'orfévrerie ancienne faite sur la tiare de Saïtapharnès. Cela n'a absolument rien à faire avec le *Spiritisme devant la Science.*

(*Revue d'Études psychiques.*)

1. L'on peut voir surtout Plotin (IIe siècle ap. C.), dans lequel se trouvent les fondements du grand ouvrage de Myers.



PUBLICATIONS RÉCENTES

Nous ne nous portons pas garants de l'orthodoxie des ouvrages, annoncés ici.

La Revue rendra compte des ouvrages offrant intérêt et dont il lui aura été adressé deux exemplaires.

E. Vacandard, *Saint Bernard.* Paris, Bloud, in-16. Prix : 3 fr. 50.

A. de Lapparent, *Science et Apologétique.* Paris, Bloud, in-12.

Paul Allard, *Dix leçons sur le martyre*, avec préface de Mgr Péchenard. Paris, Lecoffre, in-12. Prix : 3 fr. 50.

R. P. Faucillon, O. P., *La vie avec Dieu*, notes pour retraites publiées par M. B. Schwalm, Paris, Lecoffre, in-12. Prix : 3 francs.

Jean Bonnifay, *Le problème de la liberté.* A propos de psychothérapie. Paris, Lethielleux, in-8°.

E. Tavernier, *La Religion nouvelle.* Paris, Lethielleux, in-12. Prix : 3 fr. 50.

Abbé Legueu, *Le Saint-Esprit.* Paris, Amat, in-18.

J.-K. Huysmans, *Les deux faces de Lourdes.* Paris, Stock, in-18 Prix : 3 fr. 50.

J.-V. Bainvel, professeur à l'Institut catholique de Paris, *Nature et Surnaturel.* Paris, Beauchesne, in-18 jésus, 3e édit. Prix : 3 fr. 50.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



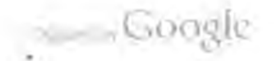
DU SPIRITISME

Un livre de publication récente[1], et destiné à faire grand bruit dans le public auquel il s'adresse, attire notre attention sur le spiritisme actuel. Ce qui en fera le succès, c'est la bonne foi et la conviction de l'auteur qui raconte ses propres expériences et ne doute aucunement de ce qu'elle croit être la vérité. Cet hommage rendu à l'écrivain, disons de suite que nous sommes loin de partager le « bien-fondé » de ses jugements et appréciations. N'est-il pas téméraire d'affirmer, par exemple, que « la vieille foi » se meurt, si elle n'est déjà morte!... et que l'heure approche enfin où la certitude scientifique *viendra* remplacer cette « foi » par une conviction profonde et inébranlable. S'il faut entendre ici par vieille foi, l'adhésion de tout catholique aux vérités dogmatiques que l'Église propose de croire, nous n'avons qu'à regarder autour de nous pour constater que la foi survit à toutes les attaques dont elle est l'objet, depuis les origines du christianisme. Non seulement elle a traversé les âges, sans être amoindrie dans sa substance, mais il ne semble pas que les découvertes scientifiques, tant prônées de nos jours, puissent l'atteindre dans la sphère sereine où elle règne sans contrôle. Dire qu'elle se meurt, c'est l'envisager chez quelques individus isolés, qui, pour un motif ou pour un autre, se sont séparés d'elle momentanément peut-être, pour y revenir un jour, et non dans son action d'ensemble sur les fidèles; dire qu'elle se meurt, c'est parler de faits vrais isolément, nous en convenons, ce n'est pas enregistrer une loi générale. Et pour le dire en passant, ce que nous reprochons le plus aux spirites, c'est leur empressement à conclure du particulier au général, c'est de prendre des fait souvents isolés pour en déduire une

1. *Souvenirs et Problèmes spirites*, par Claire G...

loi *scientifique*, à leurs yeux. Ainsi, il est reçu de définir la religion le lien qui rattache l'homme à Dieu, la créature raisonnable à son auteur. Les spirites, au contraire, voient dans la religion le lien qui rattache le monde *visible* au monde *invisible*. Or avons-nous des devoirs à remplir envers ce monde *invisible* qui nous est inconnu et dont les spirites eux-mêmes ne nous ont pas encore fourni une idée nette, précise et adéquate? A quelles lois ce monde des esprits obéit-il? Et les relations établies avec eux, que prouvent-elles, en dehors de certaines données, vagues, indécises, souvent contradictoires, transmises par des médiums ou sujets qui ne sont pas infaillibles et annoncent aujourd'hui le contraire de ce qu'ils affirmaient hier. Loin de nous, qu'on le remarque bien, la pensée de suspecter la bonne foi, de toucher à l'honneur de qui que ce soit. Mais nous constatons ici des faits. Les médiums sont-ils constants avec eux-mêmes? Nous répondons hardiment : non. Quand on vient nous dire que « les prêtres diffèrent à l'infini sur la manière d'interpréter et d'appliquer les dogmes », nous répondons que l'Église catholique, apostolique et romaine, n'a jamais varié dans son enseignement dogmatique, que si sa discipline a subi des modifications nécessitées par l'évolution des sociétés et des mœurs, jamais sa doctrine n'a été changée dans son essence et que le concile du Vatican n'a rien décrété qui ne fût en germe dans ceux qui l'ont précédé. Que des prêtres consultés isolément sur un même point de discipline donnent un avis différent: a cela rien d'étonnant. L'enseignement fondamental et essentiel de la pénitence n'aura subi aucun échec, parce que dans tel cas particulier la manière d'appliquer le principe aura été modifiée. C'est précisément cette souplesse de l'Église, ce besoin de s'adapter à toutes les circonstances et états de la vie qui attirent les critiques des esprits faibles. Ils ne comprennent pas qu'une mère — et pour les fidèles l'Église est une mère incomparable — ait pour ses enfants moins de rigueurs sévères que d'inexprimables tendresses. Ces condescendances tant reprochées, parce qu'incomprises, ne sont qu'un accessoire, et non le fond de la doctrine catholique.

« Est-ce une religion viable, se demande l'auteur, celle qui



a comme agent conducteur la politique, la mode ou une léthargie mentale complète? »

La religion, immuable dans son principe divin, ne doit subir aucune influence de la politique, aux vues précaires, et essentiellement contingentes. Elle n'est donc pas conduite par la politique; elle plane au-dessus d'elle de toute la distance qui sépare le ciel de la terre et, ayant traversé tous les régimes, monarchie, empire, république, elle n'a participé à la caducité d'aucune de ces institutions, tout en souffrant beaucoup de leurs attaques.

La mode introduite dans la religion en supprime les obligations les plus saintes; c'est le caprice érigé en directeur de conscience; c'est la fin de tout dogme et la ruine de toute morale.

Assurément si ces deux défauts accompagnés d'une léthargie mentale complète étaient applicables à une religion quelconque, cette religion n'aurait plus sa raison d'être. Mais dira-t-on que les catholiques suivent la mode, s'inspirent de la politique et sont plongés dans une léthargie mentale complète? Qui donc, moins qu'eux, suit la mode, quand ils professent un *Credo* toujours identique à lui-même, qui donc, moins qu'eux, ose se flatter de la politique qui les opprime au nom d'une liberté mal comprise, qui donc, moins qu'eux, s'endort dans une fausse sécurité, quand ils doivent toujours être sur la brèche pour défendre leurs croyances. Et ces combats ne se livrent pas au nom du spiritisme. Il n'est pas vrai de dire que lui seul affranchira l'humanité, qu'il sera le point de départ de la *rénovation religieuse*. Avant ses expériences qui ont jeté le trouble dans certains esprits, avant qu'il n'ait tenté de se former, de se grouper en institution rivale du catholicisme, la survie de l'âme ne faisait doute pour personne, nul ne prétendait à la complète disparition de l'esprit avec la matière après la mort. *Vita mutatur, non tollitur.*

Mais abordons les faits tels qu'ils nous sont rapportés.

« J'avais environ quatorze ans. Un soir, à peine couchée comme d'habitude, sans être ni troublée, ni effrayée, en un mot, les nerfs absolument au repos, non seulement je sentis tout à coup l'approche d'une chose indéfinissable, mais

j'entendis des paroles nettement articulées, quoique inintelligibles, et si près de mon oreille, qu'*une haleine chaude semblait la frôler.* »

A dix-neuf ans, un autre phénomène s'ajoute à celui-ci. La chambre apparait entourée de guirlandes de fleurs merveilleuses. La vision dure environ trois minutes.

Plus tard, continue l'auteur, « après quelques instants passés au lit, *sans dormir*, je vis, les yeux grands ouverts, à la lueur de ma veilleuse, une haute plante verte, à feuillage entrecoupé de fleurs rouges, le tout semblable à une branche de grenadier. Elle s'élevait du parquet et montait à deux mètres environ devant la glace de ma cheminée. Je la regardai avec autant de surprise que de contentement... »

Ces chuchotements à l'oreille, cette vision de fleurs et de plante ont été constatés par la voyante. Nous voulons d'autant moins suspecter sa bonne foi qu'on nous signale d'autre part des faits de même genre. Faits étranges dont la cause parait indéterminée. Nous remarquerons toutefois que ces phénomènes se produisent le plus souvent sans contrôle. Ils sont rapides et fugitifs. Une seule personne en est témoin, une seule personne les enregistre et les raconte à sa manière, intimement convaincue que son récit correspond à la plus exacte vérité. Se trompât-elle elle-même sur la nature des faits, elle n'a l'intention de ne tromper personne. Ordinairement ces phénomènes d'apparitions singulières n'arrivent point aux personnes qui jouissent d'une santé forte et vigoureuse. Elles échappent et sont rebelles à tout contact avec ce que nous appelons le domaine du monde invisible. Il en est tout autrement des êtres dont la constitution physique a été affaiblie par la souffrance, dont l'entité morale a été bouleversée par des troubles quelconques. Chez ces êtres maladifs et déprimés, qui sortent des conditions ordinaires de l'humanité, ne pourrait-on pas dire que l'imagination joue un rôle extraordinaire, prend une place prépondérante dans l'âme dont elle semble absorber toutes les facultés. Et alors non seulement le sujet croit voir des choses qu'il ne voit pas en réalité, des choses qui n'ont qu'une existence purement subjective, nullement objective, et telle est la force de la



« folle du logis », qu'elle arrive à reproduire les phénomènes bizarres dont la consistance est aussi vaine et transitoire que la première fois.

Ces faits constatés ou non, vrais ou faux, sont loin de conduire à la vérité. Qui dit science, suppose un ensemble de lois bien établies, et qui ne sont autre chose que la manière constante et invariable dont se produisent certains phénomènes. Ces phénomènes doivent tomber sous les sens, sans qu'il soit besoin « d'initiation et de spiritualisation avancée ». Nous restons sceptiques et rêveurs, quand, pour forcer notre adhésion à tel système, à telle théorie, on nous parle d'initiation et de mystère. Dieu a livré, suivant la sainte Écriture, le monde à l'examen et aux disputes des hommes. Ce qui est connu d'un individu peut l'être de tous les autres, et toute science où il entre une part quelconque de secret professionnel, se condamne elle-même en refusant de s'étaler au grand jour. Par conséquent, tant que le spiritisme n'aura pas formulé de lois précises, tirés de faits dûment et universellement constatés, de faits répétés au gré de l'expérimentateur et dans des conditions déterminées, nous réserverons notre jugement à son endroit; nous dirons qu'il peut être un art, art plus dangereux qu'utile, mais nous ne lui accorderons pas le titre de science.

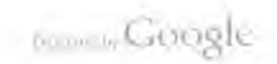
La pratique de cet art trompeur, ce besoin de plonger un regard téméraire dans les secrets du monde invisible, mène à l'abandon, à l'éloignement de l'Église. On s'étonne que celle-ci, colonne immuable de la vérité, prêche à tous une sage abstention. en indiquant l'abîme où sombre presque infailliblement la foi des faibles. Ceux-ci, après avoir reproché aux catholiques le fameux *Credo, quia absurdum*, oublient que laissant de côté toute une série de croyances justifiées, ils tombent eux-mêmes sous le coup de ce reproche gratuit et inexpliqué. Les dogmes et la morale de l'Église forment l'enseignement le plus élevé, le plus harmonique qui ait été donné au monde, au lieu que dans le spiritisme nous ne rencontrons qu'incohérences fantastiques et variant avec les médiums dont elles émanent.

Voici une personne qui évoque l'esprit de sa mère au

moyen de la planchette classique. Elle croit la voir dans un songe « telle qu'elle était peu de jours avant de mourir. Un grand vêtement, couleur soufre, la couvrait à plis amples, ses manches avaient la coupe particulière de celles des robes des religieuses et sa tête était également enveloppée à la façon monacale ».

Pressée de dire où elle est, la défunte répond : « *Dans Saturne* ou j'ai retrouvé de vieux amis; j'y suis aussi heureuse que je puis l'être pour le moment. » Que la voyante nous offre ici, en toute sincérité, les détails de son rêve, dont elle affirme avoir gardé un souvenir présent, nous n'y contredisons pas ; mais que le fantôme entrevu ait été celui d'une personne connue, aimée, qu'elle ait parlé, d'une manière ou d'une autre, qui nous prouvera la réalité objective de ces faits? N'y a-t-il entre les pensées de l'état de veille et les phénomènes de l'état de rêve, aucune relation? En tous cas, dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres du même genre, il n'y a pas de contrôle possible et cette apparition, quelle qu'elle soit, reste un fait isolé dont nous ne pouvons rien conclure. Nous sommes donc encore loin du jour où la science, telle que l'entendent les spirites, remplacera le dogme catholique et « formera la base de la grande religion humaine ».

Mgr M. Le Monnier.



ÉVOCATIONS, VISITES D'ESPRITS

Si j'avais eu besoin de preuves matérielles pour croire à la sagesse de l'Église qui interdit de faire tourner les tables, je les aurais eues à la suite de certaines séances dont j'ai maintenant à entretenir les lecteurs de la Revue. Il s'agit tout simplement de visites d'un habitant d'outre-tombe. Je relis pour les inscrire les notes que j'ai prises, tandis que se déroulaient les petits incidents que je vais relater, et j'avoue, tant les choses me paraissent bizarres, que je me demande si je n'ai pas été le jouet d'une hallucination. Quelqu'un m'eût raconté de semblables histoires avant qu'elles me fussent arrivées, je les aurais certainement accueillies par un haussement d'épaules ou un éclat de rire ; je trouve donc toute naturelle l'incrédulité qu'elles pourront rencontrer. Je tiens seulement à avertir les sceptiques que je me fais un point d'honneur de ne rien affirmer qui ne soit l'exacte vérité, et que j'ai fait contrôler la fidélité des faits que je rapporte par les personnes qui en ont été comme moi les témoins émus.

Qu'on me permette tout d'abord de reprendre les choses d'un peu haut, afin d'assurer par une explication préalable un peu plus de clarté au récit lui-même.

L'une des pensionnaires du chalet Daniel D..., Mme Cherrier, qui va devenir l'héroïne des épisodes que je relate, avait perdu, il y a quelques années, une belle-sœur avec laquelle ses rapports avaient été rien moins que gracieux.

Cette belle-sœur, Mme Stella X..., plus jeune qu'elle de quelques années, lui avait dit à plusieurs reprises : « Je vous promets que si je meurs avant vous, je reviendrai vous ennuyer. »

« Elle n'a que trop tenu parole », m'affirma Mme Cherrier, et, à l'appui de son dire, l'excellente femme me raconta cer-

taines apparitions de sa belle-sœur défunte qui l'avaient horriblement effrayée.

Naturellement, je ne crus pas un mot de ce récit, tout en ne suspectant pas la sincérité de mon interlocutrice. Mais en fait de revenants surtout, je suis de l'école opposée à certain humoriste de mes amis, qui me disait dernièrement : « Moi, quand ça ne me coûte rien, je crois tout... »

Voici comment s'y prit Stella elle-même pour me donner la foi.

C'était le 5 août. Nous avions eu une longue séance de manivocation au cours de laquelle l'esprit de Stella, ou du moins l'agent qui se donnait comme tel, s'était présenté à plusieurs reprises, sans y être jamais appelé. Il avait multiplié les injures, et je dois cet hommage à la vérité de dire que nous les lui avions retournées avec usure.

Soudain la table modifie ses trépidations et ses soubresauts désordonnés. Elle frappe à coups réguliers, presque solennels ; elle nous interpelle en ces termes :

« Écoutez bien. »

Comme il y a l'annonce, en ces deux mots, de quelque chose d'extraordinaire, nous faisons silence, et alors, très distinctement, l'esprit articule cette menace :

« Une de ces nuits je reviendrai. »

Je prends la parole et lui demande :

D. — Et pourquoi donc voulez-vous revenir?

R. — Pour vous faire peur.

D. — Mais enfin, puisque nous ne vous appelons pas, nous vous dispensons parfaitement de revenir.

R. — Toi, tu es peureux. Attends.

D. — Je ne crains pas beaucoup vos visites et nous ne vous demandons qu'une chose : nous laisser en paix.

R. — C'est bien; vous verrez.

Le 6 août, l'esprit tracassier, malgré tous nos efforts pour empêcher la table de tourner, réitéra la même menace.

« Je reviendrai une de ces nuits, je vous ferai peur. »

L'exécution suivit de près la menace.

Dans la nuit du 8 août, à 3 h. 25 exactement, un vacarme effroyable mit tout à coup en éveil les pensionnaires du

chalet. Il faut se rappeler que nous sommes en pleine montagne suisse, habitant l'un de ces édifices légers exclusivement construits, de la base au toit, en planches de sapin, où tout est par conséquent d'une sonorité exagérée. Stella avait donc choisi son genre de vengeance avec une science raffinée, en se faisant esprit frappeur. Aucun de ses mouvements ne pouvait être vain, aucun de ses gestes perdu pour nous :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

Toute la maison sursauta à l'entrée en scène de notre nocturne visiteuse. On eût dit des portes gigantesques se refermant violemment à pleins battants, puis immédiatement une pluie de coups de maillet ou de hache, frappés sur les parois fragiles du chalet; le tout accompagné de je ne sais quelle dégringolade tonitruante à travers les escaliers et les corridors.

Le temps d'allumer ma bougie et d'endosser ma robe de chambre et je suis au seuil de ma porte. Le couloir est déjà plein de monde. Dormeurs et dormeuses sont sur pied : robes de chambre et chemises de nuit font tous les frais du costume, et les physionomies effarées seraient pitoyables si la surprise des circonstances, qui laisse apercevoir certains détails sans déguisement, ne les rendait légèrement risibles.

On s'interroge, on échange les hypothèses, on perquisitionne. Les bonnes vont de porte en porte et de recoin en recoin s'assurer que rien, dans la maison, n'a pu causer un pareil vacarme.

Chacun rentre chez soi. Les personnes qui n'étaient pas au courant des menaces de Stella étaient convaincues que quelque ivrogne ou dément avait carillonné à coups de bûche sur les contrevents du chalet, les initiés se doutaient qu'il y avait quelque chose de plus anormal que le passage d'un paysan aviné ou d'un crétin de la montagne.

Une heure se passa. Soudain, sur le plafond de bois de la chambre dans laquelle reposait Mme Cherrier, trois épouvantables coups. Une massue maniée par quelque forgeron en délire.

Ma chambre n'est séparée que par celle de mes nièces de l'appartement qu'occupe Mme Cherrier avec sa pupille, Mlle Norton. Je suis donc aux premières loges pour assister à la sérénade nocturne.

J'entends, en même temps que les coups qui se succèdent, la voix de la belle-sœur ainsi visitée qui crie :

« Frappe, méchante folle, frappe, vieille drogue, je te reconnais bien. Tu ne me fais pas peur. »

L'esprit devait rire de cette déclaration d'une personne qui m'avouait le lendemain qu'elle défaillait d'épouvante, en parlant de la sorte; aussi les coups prenaient comme une apparence d'ironie.

Ils sautillaient de place en place, tantôt furieux, tantôt piqués, frappés comme une planchette ou simplement une tête d'épingle, distancés ou précipités, menaçants ou moqueurs. Et l'esprit répondait par de nouvelles gammes aux invectives de la belle-sœur qui n'en pouvait plus.

Miss Norton n'essayait pas de déguiser ses impressions. Elle criait sa peur... « Surtout, lui répondait Mme Cherrier, ne dites pas que vous avez peur. Cette satanée Stella irait vers vous... »

Fût-ce une révélation? Immédiatement le plancher craqua comme si quelqu'un se déplaçait, et juste au-dessus, ou plutôt contre la tête de l'imprudente jeune fille, dix énormes coups résonnent, ébranlant la cloison jusqu'à faire vaciller le chalet. Puis, tout s'apaise subitement.

Je ne rapporte rien qui ne soit, je l'ai déjà affirmé, l'exacte vérité. Mes deux nièces, mortes de frayeur, étaient venues se réfugier près de moi. Ce fut la seule raison qui m'empêcha d'accompagner la dévouée et courageuse bonne qui, la lampe en main, parcourait le grenier d'où semblaient partir ces coups. Mais on peut dire qu'ils sortaient de partout et de nulle part. On les sentait sourdre de tous côtés, à gauche, à droite, sous ses pieds, en avant, en arrière.

C'est là un phénomène d'une étrangeté impressionnante dont je pus bientôt me rendre compte.

Car Stella ne borna pas sa petite vengeance à cette seule visite. Elle revint. Mais entre sa première manifestation et les

suivantes, nous avions pris quelques précautions pour rendre impossible toute supercherie[1].

Dès le matin du 9 août, le propriétaire du chalet, averti de ce vacarme insolite, était venu passer en revue chaque planche susceptible d'être soupçonnée d'avoir été, sinon l'agent, du moins l'instrument du tapage. Pour plus de sûreté, il avait cloué et recloué certains contrevents, attaché des fenêtres, immobilisé des trappes.

Et pendant que consciencieusement il se livrait à cette inutile besogne, Adèle, notre brave cuisinière, protestante convaincue, murmurait : « Il y a des catholiques qui croient que les morts reviennent demander des prières, mais nous, nous n'y croyons pas. C'est la bise du nord-ouest qui faisait rage (il n'y avait pas eu un souffle de vent la nuit précédente); maintenant que tout est bouclé, nous dormirons en paix... »

Daniel D..., le propriétaire, en bon paysan valaisien, c'est-à-dire à la religion fruste légèrement nuancée de superstition, maniait ses outils, tout en émettant d'autres suppositions : « Je ne serais pas étonné que ce soient des jaloux qui ont jeté un sort sur mon chalet, pour me punir de l'avoir loué à de si excellents locataires... Mais je ne crains pas les sorciers. Je vais venir coucher ici, ces nuits-ci, et si les choses se renouvellent, j'irai aux Ormonts. Il y a là des gens qui enlèvent les sorts. Ils viendront. et s'il le faut, je ferai... crever les mauvais qui troublent ainsi votre repos... »

Ma physionomie dut lui paraître incrédule... « Oui, oui, Monsieur, il y a des sorciers qui enlèvent les sorts, et je sais

1. Au moment où j'écris ces lignes, les journaux de Paris m'apportent l'entrefilet suivant que je cite, non comme une garantie de ce que j'avance, mais comme une confirmation de la possibilité de pareils phénomènes :

Une maison hantée

« Luçon, 10 septembre.

« Il existe dans notre ville, sur la place des Acacias, une maison qui depuis trois jours déjà est l'objet de la part de la population d'une très vive curiosité.

« C'est l'immeuble habité par M. Sellier-Lepelletier, négociant, dont la famille est littéralement affolée, car toutes les nuits il s'y produit les bruits les plus insolites, coups de revolver, vitres brisées, accompagnés par intervalles de pierres et de tuiles qui tombent avec fracas.

« La gendarmerie et la police gardent l'immeuble dans lequel les recherches les plus minutieuses ont été opérées sans avoir donné jusqu'ici le moindre résultat.

« Plus de cinq cents personnes stationnent aux abords de la maison hantée qui fait l'objet de toutes les conversations. »



qu'ils ont un certain grimoire... quand ils tournent telle page, ils font apparaître le diable. » Je rapporte ces paroles, comme un signe assez intéressant de l'état d'âme des paysans du Valais suisse. Les grimoires y sont encore en honneur ; la chose est étrange, mais au demeurant, est-il nécessaire de quitter Paris pour découvrir des adeptes du *Grand et du Petit Albert*, des fervents de la chiromancie ténébreuse et de la magie noire? Le siècle des Gilles de Retz et l'époque paganisée du seizième siècle, qui virent l'éclosion des sorcières, furent-ils plus superstitieux que nos temps de civilisation raffinée où se multiplient, en pleine capitale des lumières, les chapelles des messes noires, où l'ésotérisme et le spiritisme comptent parmi leurs dévots des hommes d'une valeur intellectuelle indiscutable, comme Sardou, Paul Adam, et combien d'autres, qui prouvent surabondamment, ce que j'ai avancé, que plus d'une incrédulité n'est qu'un déplacement de foi, une sorte de transposition de culte qui ramène de haut en bas l'instinct religieux.

Cependant, nous désirions savoir si Stella nous gratifierait de nouvelles visites.

Le samedi 12 août nous manivoquâmes.

La table ne tarda pas à s'agiter. A la façon dont elle le fit, nous devinâmes la présence de l'irascible belle-sœur.

D. — Est-ce vous, Stella?

R. — Oui, je viens vous dire que vous me reverrez encore.

D. — Sera-ce bientôt?

R. — Vous aurez de mes nouvelles avant que vous finissiez.

D. — Mais, nous autres, insistai-je, nous ne vous demandons rien. Laissez-nous en paix.

R. — La rosse!

D. — De qui parlez-vous?

R. — Rosalie (le prénom de Mme Cherrier).

D. — Mais, vous savez qu'il y a des enfants ici. Vous les effrayez. De votre vivant, vous aimiez les enfants ; ne venez donc pas les troubler, maintenant.

R. — La rosse est là ; alors, je viens.

Cette aménité de langage n'est rien, comparée aux expres-

sions dont se servait Stella habituellement, quand elle parlait de sa belle-sœur ou quand elle s'adressait à elle. Je ne puis décemment les mettre sous les yeux des lecteurs. Il faut croire que, dans le royaume des ombres, Stella avait dû fréquenter quelques mégères, car son répertoire s'était abondamment fourni des expressions chères aux plus viles chiffonnières. D'ailleurs chacun de nous recevait à son tour l'éclaboussure des termes orduriers de cette étrange visiteuse.

Dans les nuits des 15, 16 et 17 août, les tapages nocturnes nous prouvèrent que Stella tenait à faire honneur à sa parole.

C'était un vrai branle-bas. Tout le monde se tenait aux aguets. De nouveau, le chalet fut visité de la cave au grenier, et toujours les bruits précédaient, suivaient, accompagnaient les inquisiteurs. Aux coups, l'esprit trouva bon cependant d'ajouter des cris. Voici d'ailleurs la transcription des notes que j'ai prises pendant que les scènes se déroulaient.

Il est exactement minuit sept minutes. Je préfère, plutôt que de me recoucher, suivre les fantaisistes manifestations de Stella.

Nuit du 19 août

Silence complet. Après le tintamarre de tout à l'heure, cette accalmie subite semble extraordinaire. Les esprits n'aiment peut-être pas à être contrôlés de si près... Je lis, en attendant, à la lueur d'une lampe que j'ai recouverte d'un primitif abat-jour dont le *Gaulois du Dimanche* a fait tous les frais. J'ai découpé les personnages grotesques que j'ai collés sur de l'étoffe : « Sem décoré par ses victimes... » Il me semble en reconnaître quelques-uns. Réjane à l'œil grimacier, Catulle Mendès au front apollonien que contredit un ventre de Bacchus, Sardou qui parle de l'Inquisition comme de Bonnefon des Conciles... Soudain, pan, pan. Voici les premières notes du nocturne qui n'a rien de Chopin... Trois coups, puis trois coups, sept coups, onze... On dirait que l'on frappe avec un maillet.... maintenant avec une chaise. Accompagnement de voix... Des miaulements, non, des hurlements, des ulule-

ments, des gémissements. La voix mugit, chevrotte, bèle, glapit, devient traînante, passe tout à coup de la basse-taille au fausset... J'entends qu'elle prononce distinctement en piaulant : Rosalie, Rosalie. Et en même temps une vraie musique de coups. Voici comme un crépitement, un tapotement de légères percussions frappées avec l'ongle, avec une pointe de canif. La moindre vibration se perçoit sur ces planchers sonores, dans le silence de la pleine nuit. Dehors, le torrent qui mène sans lassitude sa chanson d'écume ; la sonnerie errante des vaches dont les ombres passent là-haut, sous le dôme des arbres... Pan, pan, pan. Cette fois, c'est le maillet qui joue.

Adèle, la cuisinière, couche dans une chambre contiguë à celle de Mme Cherrier. Je l'entends qui rit à gorge déployée, pendant que, mourante de peur, la belle-sœur lance de courageux défis à sa visiteuse. « Eh ! va donc, ne te fatigues pas, je ne te crains pas... »

Non, elle n'est pas fatiguée, Stella. Littéralement, la maison tout entière craque. Le chalet vient d'osciller. Je trouve qu'il y a, dans ce déploiement de force matérielle de la part d'un esprit invisible, quelque chose d'effrayant.

Une porte frappe violemment. Dix coups, c'est tout. Il est exactement 1 h. 20. Le virtuose est allé se reposer.

Avertis de ces nouvelles manifestations, les propriétaires du chalet, M. Daniel D., sa femme et son beau-frère Henry, tinrent à venir constater eux-mêmes la réalité des faits. Armés d'un *falot*, ils commencèrent par faire le tour du chalet, s'assurant qu'aucun être vivant ne pouvait être l'auteur facétieux de ces bruits. Puis ils remontèrent. Mme Cherrier, enfouie sous les couvertures de son lit, les pria d'entrer dans sa chambre, et là les excellentes gens purent se convaincre à leur aise que les récits n'avaient été en rien exagérés.

Je ne refais pas la description du vacarme. Stella ne variait guère ses procédés. Des coups et des cris ; en revanche, elle prenait un plaisir intense à dépister la curiosité du propriétaire. Allait-il à droite, elle frappait à gauche ; montait-il au galetas, ainsi qu'ils appellent le grenier, elle redoublait les coups sur le parquet. Ce petit jeu de cache-cache dura une

heure, pendant laquelle la femme de Daniel D. parcourait pieusement l'étage du chalet où semblait se tenir l'esprit, un crucifix d'une main, aspergeant de l'autre les parois avec un rameau chargé d'eau bénite, et récitant en son patois valaisien des conjurations et des prières auxquelles l'esprit, qui ne connaissait sans doute que les langues classiques, se montrait fort indifférent. Car au nez de la femme comme à la barbe du mari, les coups et les cris se multipliaient.

Deux nuits de suite j'assistai à ce duel assez original d'un être invisible qui répondait aux menaces du propriétaire et aux adjurations mystiques de sa femme par un redoublement de vacarme, tandis que la principale intéressée, jugeant que les choses commençaient à s'éterniser, faisait la morte au fond de ce lit autour duquel se déroulaient les péripéties, assez drôles en somme, du conflit.

22 août

Nous avons manivoqué pour essayer d'avoir avec Stella une explication sur les phénomènes de la nuit. Je désirais beaucoup obtenir de la visiteuse quelques éclaircissements sur son mode d'action. Car, bien que les visites quotidiennes, j'allais dire nocturniennes de l'esprit, m'aient presque rendu la chose naturelle, je demeure confondu à la pensée qu'un être sans organes corporels, puisse produire de pareils bruits pour lesquels il faut évidemment des instruments d'ordre physique.

L'esprit vint, dès le premier appel. Mais en vain je multipliai les questions, en vain j'essayai de le prendre par ruse et prière, je n'en pus rien obtenir que des insultes et les épithètes les plus ordurières.

J'offris des prières, au cas où la chose eût pu être utile ; je fus récompensé de ma bonne pensée par des phrases grossières qui se terminaient ainsi... « Zut ! fiche-moi la paix. » Stella se retira, sans répondre au désir que nous avions d'apprendre d'elle quelques détails la concernant, mais non pas sans nous entendre menacer d'une visite que les pro-

priétaires du chalet nous avaient annoncée. Il s'agit de la visite du curé de Trois-T., dont dépend M.-les-B.

En excellents catholiques qu'ils sont, nos propriétaires étaient allés requérir le secours de leur pasteur. Ils m'avaient même demandé d'écrire un mot certifiant la réalité des faits, et je m'y étais prêté de bonne grâce, avertissant le curé de Trois-T. que puisque ses paroissiens désiraient son ministère, je n'y voyais point d'inconvénient.

L'abbé vint donc à cinq heures de l'après-midi, le 22 août. En présence de Mme Daniel D., il prononça les prières du rituel, exorcisa la maison et laissa, en partant, des chandelles et des médailles bénites dans chaque pièce de l'appartement que nous occupions.

L'Église n'a pas, sans raison, confié à ses ministres l'honneur mystérieux de s'opposer aux incursions des esprits mauvais. Souvent, il est vrai, pour des causes qui nous échappent, les exorcismes n'ont pas l'effet immédiat et sensible que l'on est en droit d'en attendre ; des millions de faits, rapportés par des auteurs dignes de foi, prouvent toutefois que le pouvoir n'est pas vain qui est donné au nom de Celui qui a vaincu le prince du mal, de chasser les esprits de trouble et d'iniquité.

A partir de la visite du curé de Trois-T. il faut reconnaître que les scènes nocturnes ne se reproduisirent pas. Stella fut-elle, sinon convertie, du moins domptée du coup, par l'effet des prières liturgiques? J'aimerais à le croire et à l'écrire. Mais je dois avouer que si elle cessa d'être bruyante, ce ne fut que pour manifester sa volonté de nous taquiner, par une autre voie.

Elle se fit voleuse. Ou plutôt, elle joua à la voleuse, car les petits rapts dont elle se rendit coupable ne furent que temporaires, et si l'esprit ne répara pas le dommage qu'il avait causé à nos oreilles et à nos nuits sans sommeil, il mit un louable scrupule à restituer, en bon état, chacun des objets qu'il fit disparaître successivement.

Il est probable que plus d'un lecteur sourit en prenant connaissance de ces lignes. Je les ai avertis que je trouve leur scepticisme tout naturel. D'ailleurs, je ne me charge pas d'expliquer. Je ne prétends qu'au rôle de notaire honnête et



non à celui de perspicace critique. Je suis cependant convaincu que viendra le jour où ces phénomènes d'ordre mitoyen seront expliqués, où des esprits clairvoyants finiront par lire ce qui se passe de l'autre côté de la cloison qui sépare notre monde de la sphère extra-planétaire... Jusque-là, rapportons, ne discutons pas. Ces faits, rapportés aujourd'hui sans commentaires, seront alors interprétés.

Donc, quoique le fait en paraisse invraisemblable, Stella s'amusa à nous dérober plusieurs objets. Et, chose curieuse, qui prouve bien l'intelligence de l'esprit, l'objet qui disparaissait était toujours celui qui était le plus utile ou qui marquait le mieux le caractère, le rôle de chacun de nous. Je dis mal, de chacun de nous. Stella ne fit des niches qu'à ceux dont elle pouvait avoir à se plaindre. M[lle] Norton et l'une de mes nièces, qui s'étaient toujours bien gardées, par une peur révérentielle qui s'explique, de lui adresser la moindre injure, n'eurent aucun démêlé avec elle.

Quant aux autres, elle s'ingénia à les jouer.

M[me] Cherrier présidait la table, à la salle à manger. Sa sonnette disparut, une mignonne sonnette suisse, miniature de celles qui tintent si harmonieusement au cou des laitières errantes de la montagne.

Je ne me séparais guère de mon porte-plume et d'une règle sur laquelle j'avais tracé des raies au crayon, pour en faire une sorte de mesure centimétrée dont je me servais constamment dans la construction d'un certain petit ouvrage de précision. Ma lorgnette ne me quittait pas davantage. Sur ma table de travail, à portée de ma main, reposaient porte-plume, règle et lorgnette. Un après-midi, je venais de m'en servir. Nul n'était dans ma chambre ; d'ailleurs personne n'approchait du petit coin réservé où j'avais mes livres et mes manuscrits... Le temps de me retourner, et tout était disparu.

Il va sans dire que pour retrouver ces différents objets, nous mîmes la maison sens dessus dessous. A l'inutilité de nos recherches, nous soupçonnâmes un tour à la façon de Stella.

Ma jeune nièce était occupée à réparer un corsage. Elle

venait de poser à côté d'elle le corps et les deux manches séparées de son ouvrage. Elle se penche pour prendre les trois pièces. Une manche manquait. Personne n'était entré: aucune explication n'était plausible pour cette disparition, pas plus que pour les précédentes.

Ces différents petits rapts nous rendaient perplexes; je n'ai pas besoin de l'ajouter. Pour moi, je redoutais Stella seconde manière infiniment plus que la première. Avec cet art de prestidigitation inconnu aux Robert Houdin de notre planète, ne pouvait-elle pas nous dépouiller des choses les plus importantes? J'avoue que j'avais pris quelques précautions pour mettre mes salutaires réserves de voyage à l'abri de notre cambrioleuse invisible. De temps en temps, j'ouvrais rapidement la malle où j'avais enfermé la valise fermée à double tour qui contenait le sac cadenassé auquel j'avais confié mes quelques billets bleus... Oui, le plus sceptique des hommes en était là. Le *triplex æs* du poète ne me semblait pas exagéré contre les attentats d'un revenant.

Il est vrai que j'ignorais l'honnêteté de ces habitants mystérieux d'un monde qui ne pratiquent pas, comme les politiciens triomphants du nôtre, la science légale de l'incorporation, c'est-à-dire la manière de dépouiller le voisin, au nom de la République, pour s'enrichir de ses dépouilles. J'ignorais que Stella avait dès lors l'intention de restituer. En effet, quand elle jugea que nous avions assez cherché et qu'il ne nous restait plus aucun doute sur son pouvoir, elle se décida à nous rendre les objets qu'elle avait subtilisés.

Porte-plume, règle, lorgnette, sonnette, tout revint à son heure, replacé exactement à l'endroit d'où chaque chose avait été enlevée. La restitution d'un objet était annoncée par un bruit anormal, une série de coups frappés soudainement, en plein jour, une lourde pesée de pas qui faisait craquer le plancher. Nous nous disions : « Voici Stella qui rapporte. » Nous courrions voir. Il en était ainsi.

Ces petits épisodes de mes rapports avec un esprit sont tellement ridicules, tellement invraisemblables, que j'ai tenu à en faire contrôler le récit par les personnes qui furent, en même temps que moi, témoins et auteurs. Voici les attesta-

tions de Mme Cherrier, la belle-sœur de Stella, et de Mlle Norton :

J'atteste que les choses sont bien telles que M. de Prémartin les rapporte, et, j'ajoute que j'ai entendu bien d'autres bruits qu'il ne pouvait pas saisir à cause de l'éloignement, par exemple elle m'a appelée par mon nom littéralement en bêlant et en gémissant. La scène a duré environ deux heures.

Rosalie Cherrier.

M. de Premartin has just read me all he has written here and it is perfectly true. And I shall be happy to get away from a Spirit that can keep people a wake all night and can also steal[1].

Ethel Norton.

Ma bonne fortune me permit d'ailleurs d'ajouter à ces témoignages celui d'un ami dont je pense pouvoir, sans indiscrétion, citer le nom : M. Julien de Narfon, du *Gaulois*, l'auteur de l'excellente étude sur *Pie X*, dont il a voulu faire un digne pendant de son *Léon XIII*.

M. de Narfon me fit le délicat plaisir de venir passer deux jours dans ma solitude de montagnard. Il prit connaissance de toutes les notes, que j'avais scrupuleusement paginées, sur les incidents spirites dont j'ai rapporté une partie aux lecteurs de la Revue. Et malgré l'authenticité du témoignage, il demeurait fort sceptique... « Ce n'est pas, d'ailleurs, me disait-il, la première fois que des amis m'entretiennent de pareils phénomènes. Il y a parmi mes collègues du *Gaulois* un rédacteur, M. Georges Wulff, qui prétend être en rapports familiers avec l'esprit de Diderot. Son visiteur le gâte et le choie de toutes façons, lui apporte des bouquets, de menus objets, etc... J'ai plaisanté sur ces prétentions d'avoir de si aimables relations de l'autre côté de la tombe, puis je me suis tu devant l'insistance d'un homme dont j'ai toutes raisons de respecter la bonne foi et la saine clairvoyance... Et cependant, je ne me résous pas à croire. Puis, qui sait...? »

Nous en étions là du dialogue, quand Mme Cherrier frappe

1. M. de Prémartin vient de me lire tout haut ce qu'il a écrit, et j'atteste que tout est parfaitement vrai. Il me tarde de m'éloigner de cet esprit qui tient les gens éveillés toute la nuit, et peut en plus les dépouiller.



à la porte de la pièce où nous nous tenions. Elle était toute pâle, très émotionnée. « N'est-ce pas là, demande-t-elle, la manche du corsage que vous cherchez depuis cinq jours? » Effectivement, nous la reconnaissons. Ma jeune nièce appelée reprend son bien qui va lui permettre d'achever un travail interrompu avec regret.

Je me mets à rire. Une jeune personne, présente là par hasard et qui n'était nullement au courant des faits et gestes de Stella, s'étonne de tant d'émotion pour si peu de chose.

— Ce n'est rien, dis-je. C'est le petit chat qui avait emporté cette manche et qui vient de la rapporter en se jouant.

— Mais, non, fait Mme Cherrier, qui ne saisit pas tout d'abord le sens dérivatif de mon explication, je viens de la retrouver sur ma table, au milieu de ma chambre, bien en évidence. Je me suis servi cent fois de cette table depuis cinq jours, et la manche du corsage n'y était pas. Comment voulez-vous...

— Peu importe, moi je vous assure que c'est le chat.

— Mais voyez donc, la soie n'est nullement déchirée, nullement lacérée. Le chat l'eût mise en lambeaux.

— Vous avez beau dire, c'est le chat.

Je n'avais pas achevé qu'à côté de nous, sur la cloison, une série de coups, secs, rapides, colères, se fait entendre. Personne n'est là qui puisse frapper. Je reconnais le faire de Stella. Elle frappe pour protester qu'elle est toujours près de nous.

— Non, non, disent ses coups: ce n'est pas le chat, c'est bien moi!

Nous ne nous trompons pas sur la portée de ce bruit. Et je suis ravi de cette dernière manifestation de l'esprit, « car, dis-je à M. de Narfon, vous aurez assisté tout au moins à un épisode de nos démélés avec cette Stella, que vous ne traiterez plus de mythe ». — Je ne donnerais pas cette occasion que j'aie eue de m'instruire, pour beaucoup, » me répondit mon ami, devenu, comme moi, moins sceptique subitement...

Mais que penser de tous ces faits? de ce pouvoir de répondre à l'appel fluidique ou psychique des manivocateurs? De cette possibilité de réaliser contre des vivants des rancunes qui persistent après la mort? De cette puissance d'action qui

cause des effets inexplicables, sans l'intervention d'instruments matériels, les bruits, les déplacements, les cris, la disparition et le retour d'objets? Que penser de ces agents intelligents qui demeurent invisibles et produisent des effets physiques, sensibles, d'un point à un autre, sans transition; qui demeurent présents, s'associent à nos conversations, reprennent nos paroles et répondent parfois à nos plus secrètes pensées?

Quel vaste champ à parcourir pour les pionniers de l'Invisible! Avec quelle prudence il faut essayer de porter la lampe de l'investigation dans ces régions obscures! Avec quelle humilité aussi, il faut essayer de franchir l'étroit cône lumineux où la connaissance des lois physiques nous a conduits jusqu'ici, pour entrer dans la sphère des ombres, qui n'est pour nous qu'énigmes et problèmes à jamais peut-être insolubles!

Et combien ridicules, au seuil troublant de ces questions, apparaissent les fanfaronnades enflées de tous les Tartarins de la Science, les Berthelot et sous-Berthelot qui crient, du fond de leur laboratoire atomique, à l'immense univers impénétré : « Il n'y a plus de Mystères[1]! »

(*La Revue apologétique de Bruxelles.*) E. DE PRÉMARTIN.

1. Décidément les manifestations spirites semblent être à l'ordre du jour. Je n'avais pas signé cet article que me tombait sous les yeux ce communiqué du *Petit Parisien* du 13 septembre :

Cette fois, les phénomènes se produisent en Belgique. N'y a-t-il là que l'œuvre d'un « sinistre farceur »; serait-ce vraiment l'intervention d'un revenant? J'aurais dit jadis : sûrement cela, je dis aujourd'hui : « Pourquoi pas ceci?? »

Une maison hantée

Pluie de projectiles. — Quelques blessés. — La lutte contre l'esprit. — Un moyen radical.

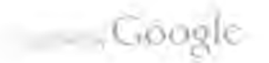
Mons, 12 septembre.

Depuis huit jours, la commune de Nimy, située près de Mons, est plongée dans le plus vif émoi. Dans une petite maison de la rue Massart, un revenant se signale par de dangereux exploits; tous les soirs, entre neuf et dix heures, et parfois même pendant la journée, il pleut des tuiles, des morceaux de briques, des tessons de bouteille et des pavés dans les cours des maisons voisines.

Hier soir, en présence d'une foule considérable, le fameux esprit a encore accentué ses méfaits en brisant à coups de pierres les carreaux des mêmes habitations. Les curieux, qui stationnaient à courte distance de la maison hantée, ont été blessés par les projectiles.

Les gens superstitieux sont dans une terreur profonde; plusieurs, voulant exorciser la maison et chasser l'esprit qui y a élu domicile, ont jeté de l'eau bénite sur la façade, mais rien n'y a fait, et le revenant a recommencé de plus belle son bombardement.

Il fut à un certain moment sérieusement question de mettre le feu à la maison hantée afin d'avoir raison du revenant, mais grâce à la police le projet n'a pas été mis à exécution; la police locale, d'ailleurs, est constamment sur les lieux et, chose étrange, demeure impuissante à mettre la main sur le sinistre farceur.



MON ENQUÊTE
SUR LA TRANSMISSION DE LA PENSÉE

Monsieur le Rédacteur des *Annales*,

Vous m'invitez à exposer dans votre intéressante publication mes idées sur la transmission de la pensée. Je n'ai pas grand'chose à ajouter, à ce sujet, à ce que j'ai publié dès l'année 1890, lorsque la télépathie était encore reçue dans certains milieux avec une hostilité plus générale qu'elle ne l'est à présent, et que l'on ne pouvait s'en occuper sans s'exposer, bien plus qu'aujourd'hui, aux railleries des gens qui trouvent plus aisé de rire, que d'étudier sérieusement une question.

Notre grand poète italien, le Dante, avait dit, voilà déjà plusieurs siècles, avec le scepticisme un peu cynique de la morale de La Fontaine :

> Sempre a quel ver ch' ha faccia di menzogna
> De l'uôm chiuder le labbra quanto ei puote
> Però che senza colpa fa vergogna[1].

Je pourrais bien en dire autant, encore aujourd'hui. Quand un peuple n'est pas mûr pour une observation quelconque, qui sort du cadre de ses habitudes, il refuse invariablement d'y croire, surtout s'il s'agit d'une chose dont la constatation ne laisse pas de présenter quelque difficulté.

Cela s'explique, d'ailleurs, parfaitement chez un peuple qui se nourrit d'Alcibiades et de Coriolans, qui se morfond pendant un quart de la vie sur les déclinaisons grecques et latines et n'en sort que pour se noyer dans des théologies plus ou moins masquées, plus ou moins vaines; qui ne sent qu'un parfum lointain et léger des sciences naturelles et

1. Il nous faut cacher autant que possible les vérités qui ont l'air de mensonges, parce qu'elles nous causent du tort, sans qu'il y ait de notre faute.

physiques; qui s'est accoutumé dès l'enfance à distinguer selon une maxime cardinale intangible le monde de la pensée de celui de la matière; qui, au milieu des plus ferventes déclarations de vertu, est habitué à tromper ou à se laisser tromper, et à vivre même de sa propre tromperie et de celle des autres.

Comment de pareilles gens pourraient-ils facilement se persuader qu'un phénomène ayant jusqu'ici appartenu au monde de l'esprit rentre, en réalité, dans celui de la matière? Que savent-ils de la connexité et de la transformation des forces, la plus grande victoire de la science naturelle moderne! Que voulez-vous qu'ils sachent des progrès de la psychologie moderne, non pas uniquement dans l'histologie, mais aussi dans les fonctions de l'écorce cérébrale, surtout grâce aux études sur l'hypnotisme, nous permettant d'isoler les différentes facultés psychiques! N'est-il pas plus simple, plus naturel, plus conforme aux habitudes de tous, de trouver qu'il ne s'agit que de tromperie? D'autant plus que cela autorise par surcroît à se donner la joie de rire aux dépens du savant qui se refuse à flatter les opinions vulgaires, et à le proclamer dupe, ou peut-être même trompeur.

Mes expériences personnelles sur cet argument datent de l'étude d'un « lecteur professionnel de la pensée » : Pickmann. Je savais parfaitement que la plupart de ces lecteurs de la pensée — *Gendenk-Leser* — ne font presque autre chose que de percevoir, surtout avec la paume de la main, les mouvements vaso-moteurs qui se manifestent à la périphérie du corps sous toutes les fortes impressions, pareils aux flux et reflux de l'irrigation cérébrale, et que les instruments admirables inventés par Mosso, Marey et autres savants nous permettent de saisir et d'enregistrer. Nul doute qu'il n'y a pas de pensée sans expression, et l'on pourrait dire avec Sietchenoff qu'il n'y a pas de pensée sans contraction musculaire. L'on peut rester absolument immobile et songer, mais si la réflexion est intense, il y a un commencement de langage; il y a de petits mouvements du larynx et de la mâchoire; si l'on pense à un objet, la pupille de l'œil se dilate ou se rétrécit, selon la distance: la respiration se hâte et se

ralentit tour à tour, les muscles se contractent, en esquissant le commencement d'un geste: il y a des variations dans l'échange moléculaire, même dans les sécrétions; mais surtout l'on constate un changement dans la température du corps et dans la circulation périphérique.

Ce sont là des sources bien simples, mais bien fécondes aussi, pour lire la pensée; quelques *Gendenk-Leser*, tels que Cumberland, Bischoff, Delton les ont notoirement exploitées.

Pour ce qui se rapporte à Pickmann, je crois pouvoir affirmer qu'il s'agissait assez souvent de transmission de la pensée, proprement dite. D'abord, plusieurs expériences exécutées par lui dans mon laboratoire l'ont été *sans contact*, et, malgré cela, la divination a été immédiate. D'ailleurs, dans certaines expériences fort curieuses qu'il n'a pas reproduites en public, parce que leur réussite est moins sûre — à peu près six fois sur dix — Pickmann réfracte, pour ainsi dire, sur une autre personne, sa propre divination, c'est-à-dire qu'il fait deviner à un autre pour son compte, sans être en contact direct avec lui. Enfin, on a beau supposer qu'il perçût les mouvements vaso-moteurs du suggestionneur, en lui serrant la main, ou en portant celle-ci à son front; cela ne pouvait évidemment pas lui indiquer le choix d'un homme qu'il devait rechercher au milieu d'un grand nombre d'assistants, et qu'il trouvait néanmoins aussitôt, et sans les avoir parcourus, essayés un à un; ni ne lui permettait sans doute pas d'interpréter des actes délicats et compliqués, tels que de retirer une paire de lunettes des yeux de l'un des assistants, d'en extraire l'étui de la poche de leur propriétaire, de les y enfermer et puis de fourrer le tout dans la poche du gilet d'un autre monsieur, etc.

Quant à la finesse extraordinaire des sens spécifiques de Pickmann : la vue, l'odorat, l'ouïe, je la conteste absolument, parce que je l'ai mesurée, aussi dans l'état hypnotique, et je l'ai trouvée assez obtuse. D'ailleurs, ceux qui s'imaginent que Pickmann pouvait être guidé par le murmure inconscient et la respiration agitée du suggestionneur, ainsi que par l'expression de son visage, la direction de son regard, etc., oublient

tout simplement ceci : que la condition essentielle du succès de l'expérience était justement que ses sens fussent à peu près supprimés au moyen d'une bande ouatée qui lui couvrait les yeux, les oreilles et le nez. C'est ce qui s'explique parfaitement quand on sait ce que c'est que le monoïdéisme, c'est-à-dire la concentration dans un seul acte psychique à l'exclusion de tous les autres.

L'on a affirmé que dans telle ou telle salle de spectacle, la bande dont on avait couvert les yeux et les oreilles de Pickmann n'était pas suffisante pour atteindre complètement son but. Je puis assurer que cet inconvénient ne s'est pas vérifié au cours des expériences exécutées dans mon laboratoire.

Mais l'une des principales erreurs de mes adversaires est justement d'avoir étudié ce charlatan hystérique dans les théâtres, c'est-à-dire dans les conditions les plus difficiles pour une exacte observation ; là où les bruits, les approbations, les désapprobations du public sont autant de causes d'erreur et de fraude, et surtout autant de causes entravant l'exécution d'actes déjà difficiles en eux-mêmes, et leur interprétation.

Je me souviens, à ce sujet, que des expériences d'une exactitude merveilleuse sur la polarisation du corps humain, qui avait été exécutées par deux aliénistes d'une valeur incontestable, le professeur Raggi de Pavie et le professeur Bianchi de Naples, ne réussirent plus quand ces savants voulurent sortir du silence de leur laboratoire pour les répéter devant un public restreint et choisi de cliniciens, dont la seule présence avait pourtant suffi à empêcher l'évolution du phénomène.

Pour en finir avec Pickmann, il me suffira de dire qu'au cours des expériences exécutées dans mon laboratoire, il a parfois lu la pensée d'une chambre à l'autre; le Dr Bonvecchiato a rapporté des résultats semblables obtenus avec Pickmann au théâtre; la transmission de la pensée s'est opérée à 12 mètres de distance, et le suggestionneur était un membre fort estimé de l'aristocratie.

∴

En 1890, je m'avisai d'ouvrir une enquête sur la télépathie, en invitant les personnes au courant de quelque cas bien constaté, à me le communiquer. Je reçus aussitôt nombre de rapports, dont quelques-uns très intéressants, émanant d'hommes de science honorablement connus. Ils furent alors publiés par différents journaux.

A cette enquête publique j'ai voulu en ajouter une personnelle, dans la mesure du temps assez restreint dont je disposais et des moyens fort limités que m'offrait ma pauvre clinique psychiatrique.

Je décidai de constater s'il était possible à l'homme sain et à l'hystérique de transmettre mentalement quelques pensées rudimentaires, et en quelles proportions cela pouvait se faire. J'ai opéré avec l'aide de MM. les Drs Roncorini et Ottolenghi et de l'avocat Zerboglio.

L'expérience la plus fréquente consistait à présenter à un sujet, de 10 à 20 fois, 5 ou 6 cartes à jouer, ou des tickets portant un chiffre; on les lui présentait renversés, de façon qu'il ne pût pas en voir l'inscription; on notait alors combien de fois le sujet parvenait à deviner la carte ou le ticket que l'un de nous choisissait mentalement.

1. — Le Dr O..., homme de beaucoup de talent, âgé de vingt-quatre ans, sain, devina 40 fois sur 100 (20 expériences avec les cartes à jouer).

2. — Le professeur Cal..., artiste éminent, 0 p. 100.

3. — Une dame intelligente, souffrant de polyneurite 30 p. 100.

4. — M. Garg..., hystéro-épileptique, de vingt-deux ans, en état normal, 44 p. 100. On lui fit ensuite deviner un chiffre pensé, sans contact des mains; le résultat fut 0 p. 100; avec contact, 12 p. 100.

5. — Une hystérique, de vingt-deux ans, ni avec, ni sans contact, ne parvint jamais à deviner un chiffre pensé (10 essais).

6. — B..., autre hystérique, atteinte jadis de contracture, ne devinait pas, même en état hypnotique, un chiffre

pensé ou une carte à jouer. On essaya alors de lui faire exécuter une série de gestes pensés, et l'on put croire d'abord que l'essai réussissait; mais en examinant plus attentivement son attitude, on s'aperçut qu'elle obéissait aux suggestions mimiques, aux regards involontaires de son hypnotiseur. En effet, elle réussissait complètement quand on lui ordonnait d'exécuter quelque geste sur la table à laquelle s'appuyait quelqu'un de nous (par exemple, fermer l'encrier, saisir le porte-plume, etc.), mais elle commençait par scruter et suivre les regards et les mouvements du suggestionneur : quand il s'agit d'opérer en dehors de la table, sans que le sujet pût voir le suggestionneur, les insuccès succédèrent aux insuccès.

7. — Nel..., fillette de sept ans, névropathique, cardiaque, très précoce, devinait la carte à jouer, les yeux bandés, 41 p. 100 avec des personnes qui lui étaient familières; 25p. 100 avec des personnes qui lui étaient étrangères (50 essais).

8. — R..., autre hystérique, invitée à indiquer un chiffre pensé par nous, y parvint 25 fois p. 100 (20 essais).

9. — Mac..., hystérique de cinquante ans, sujet à des hallucinations, accoutumé depuis plusieurs années à être hypnotisé par moi, ne devinait jamais les chiffres que je pensais. Par contre, s'il tenait les cartes retournées à la main et qu'on lui serrât l'autre main, alors il devinait la carte que j'avais choisie, en état de veille 42 fois p. 100, en état hypnotique 36 fois p. 100. Mais cela se produisait lorsque l'expérimentateur s'asseyait près de lui, en tenant ses mains dans les siennes, et que l'on plaçait une figure au milieu des cartes ordinaires, tandis qu'avec les cartes sans figure il n'arrivait pas à 10 p. 100 (30 essais).

A ce même sujet, éveillé, on bande les yeux et on fait exécuter l'expérience des cartes sans le contact des mains: l'on obtient en 30 essais, avec 6 cartes chacune, 31 p. 100, presque toujours avec la figure, et surtout la figure avec le cœur. Le même Mac..., en état hypnotique, et les yeux bandés et en excluant des cartes les figures, devine 26 fois p. 100. Les figures fixaient mieux, évidemment, la pensée du suggestionneur, et par ricochet celle du sujet.

Toujours ce Mac... fut hypnotisé par le Dr Sartoris et suggestionné par le Dr Ottolenghi de choisir entre dix tickets, marqués chacun d'un chiffre différent, celui portant le chiffre auquel le suggestionneur pensait fortement. Il devina 2 fois sur 25 essais (8 p. 100).

Il devina 3 fois sur 25 étant hypnotisé et suggestionné par M. Ottolenghi (12 p. 100).

Il devina 6 fois (24 p. 100) étant hypnotisé et suggestionné par le Dr Sartoris, qui est un hypnotiseur de première force.

Tout cela sans contact.

L'on répéta ensuite l'expérience avec les cartes à jouer, en maintenant le contact au moment où on donnait l'ordre de choisir la carte; après quoi, on lâchait la main — ce qui empêche toute complication. Maintenant, Mac... devina 9 fois sur 25 étant hypnotisé et suggestionné par le Dr Ottolenghi; même résultat avec le Dr Sartoris. En état de veille parfaite, il devine, avec le Dr Ottolenghi, 10 sur 25; avec le Dr Sartoris, 12 sur 25.

10. — Une hystérique, réfractaire à l'hypnotisme, et ayant déjà donné 20 p. 100 dans un autre essai, maintenant, les yeux bandés, devina 11 fois sur 30 (31 p. 100) la carte pensée par le Dr Albertotti, pendant que celui-ci tenait les cartes d'une main et maintenait de l'autre le contact avec le sujet. Par contre, si on lui faisait choisir une carte donnée, sans contact, et en faisant tenir par le sujet lui-même les cartes, l'on obtenait 7 résultats favorables sur 30 essais (23 p. 100). Le même sujet, un autre jour, placé les yeux bandés, devant dix cartes, dont on en pensait une, devinait seulement 1 fois sur 14 essais.

11. — Régis, de vingt et un ans, commis de magasin, faisait dès l'âge de dix-sept ans des exercices hypnotiques avec tant de succès qu'il avait embauché un grand nombre de sujets. Cela s'était passé à la suite de la venue de l'hypnotiseur Donato à Turin, et aussi par hérédité, puisque le père de Régis était un hypnotiseur passionné. Quand il vit Pickmann, M. Régis s'aperçut qu'il possédait aussi la lecture de la pensée et la vision à distance. Il fit alors des expériences, surtout avec ses sujets. Avec l'un de ces derniers, un certain Ambrogini,

il parvint en effet à transmettre une pensée très simple, par exemple le nom d'une ville, ou plus facilement l'ordre de venir à lui à une heure et une minute données; la chose se passait même à la distance de 50 mètres, et alors qu'Ambrogini se trouvait dans une autre rue.

J'écrivis sur une ardoise le mot *Pitckerel;* M. Régis, en état de monoïdéisme, les yeux et les oreilles bandés, à une distance de plus de 10 mètres de moi, écrivit le mot *Pitche...*, sur une autre ardoise.

Pourtant, comme il ne savait pas qui avait écrit le mot partiellement deviné par lui, et comme il n'était pas en rapport psychique avec aucun des assistants, tout cela semble être de la lucidité ou de la lecture à distance, plutôt que de la divination de la pensée.

Il parvenait plus aisément à exécuter un acte qu'on lui imposait et qui avait été écrit par une personne à lui inconnue dans une enveloppe fermée. Cette expérience a été faite aussi dans mon laboratoire. En effet, M. Régis prit en ses mains l'enveloppe contenant la feuille avec l'ordre écrit, la palpa, et enfin se la plaça entre les paumes des mains dans une attitude de prière. (Dans le billet n'étaient écrits que les mots suivants : *Mettez-vous à genoux et priez.*) L'on fit remarquer à M. Régis « qu'il n'avait pas fait tout ce qu'on lui avait ordonné ». Alors M. Régis se leva péniblement de sa chaise et s'agenouilla.

Par contre, quand on lui fit deviner une carte à jouer à laquelle songeait l'un de nous, ou bien un ticket avec un chiffre, placé au milieu de cinq autres tickets avec un chiffre différent, M. Régis devina seulement 2 fois sur 16 essais (12 p. 100), quoiqu'il tînt dans sa main la main du suggestionneur.

Nous avons présenté à M. Régis dans une enveloppe (toujours dans mon laboratoire) une espèce de pélican dessiné et nous l'avons invité à le reproduire.

Le sujet, les yeux couverts d'une double bande, y réussit, quoique grossièrement, ne pouvant pas y voir et n'étant pas dessinateur.

Une autre fois, nous dessinâmes la tête et les jambes de

devant d'un cheval, et nous enfermâmes le dessin dans une enveloppe. Invité à le reproduire, M. Régis fit un croquis rappelant une tète d'homme. Quand le sujet entendit quelques désapprobations, il traça au-dessous du premier un deuxième dessin ayant du cheval les trois extrémités et une partie du tronc, et il confirma de vive voix que c'était un cheval. Il s'agit probablement d'une transmission imparfaite et imprécise de la pensée, et non pas de lecture à distance, puisque aucune ligne ne ressemble à la figure que nous avions dessinée, tandis que l'ensemble du croquis de M. Régis en a la nature.

Un troisième essai (figure d'une montre) échoua complètement. Le sujet écrivit quelques lettres, mais il ne continua pas et déclara être fatigué. Pour faire tout cela, il lui fallait d'abord jeûner et boire une grande quantité de rhum — jusqu'à un demi-litre. Il lui fallait aussi se bander les yeux et les oreilles, et il s'exaltait de manière à paraître épileptique.

Après l'expérience, il restait excessivement las, à demi-aveugle, avec le toucher obtus (13 millimètres), et presque entièrement insensible à la douleur, comme il arrive aux patients sortant d'un état comateux.

De même que Pickmann, Régis a une triste hérédité physiologique. Son grand-père paternel mourut d'alcoolisme : son père buvait beaucoup de vin, mais point d'alcool; sa mère, hystérique, souffre de palpitations et de toux. J'ai publié le résultat d'un long examen auquel j'ai soumis M. Régis dans le laboratoire de notre clinique psychiatrique, avec l'aide de quatre autres docteurs : à la suite de cet examen, je crois pouvoir dire de Régis ce que j'avais déjà dit de Pickmann, c'est-à-dire qu'il est lucide parce qu'il est un névropathe et un hystérique; et nous n'en finirions pas si nous devions dénombrer tous les phénomènes qu'on découvre chez les névropathes.

13. — Le dernier sujet, M. E. B..., de Nocéra, âgé de vingt ans, est le plus intéressant de tous ceux qui ont été examinés dans l'enquète sur la transmission de la pensée, que j'ai entreprise avec le Dr Grimaldi. Ce dernier s'est spécialement occupé de B..., en répétant à plusieurs reprises

les expériences et en s'entourant de toutes les précautions afin d'écarter toute cause d'erreur et empêcher toute fraude.

L'on montra d'abord à B... deux portraits, en lui faisant savoir de qui ils étaient ; on les posa sur la table et l'on fit asseoir le sujet de manière qu'il tournât le dos à la table. Alors, on prit tantôt l'un, tantôt l'autre des deux portraits et, toujours en s'arrangeant de façon qu'il ne pût absolument les voir, on lui demanda lequel des deux lui était présenté; B... ne se trompa jamais et indiqua avec sûreté celui qui avait été choisi. On ajouta un troisième portrait aux deux premiers, puis un quatrième, un cinquième, et l'on répéta les essais, en changeant continuellement l'ordre dans lequel les portraits étaient exposés derrière le dos du sujet; sur 20 expériences, il ne se trompa que 3 fois (15 p. 100).

On tenta la même expérience en exposant derrière une porte de la chambre l'un ou l'autre des cinq portraits et en invitant le sujet à deviner : sur 10 expériences, il se trompa 2 fois (20 p. 100), mais uniquement pour avoir voulu répondre avec trop de précipitation, car il corrigeait ensuite son erreur, en la rectifiant.

Il ne se trompait presque jamais quand il pouvait rester, pendant quelques minutes, la main devant les yeux et les oreilles bouchées — attitude qu'il cherchait à prendre, indépendamment de ma volonté [1].

On lui demanda comment il s'y prenait pour deviner les noms des portraits; il répondit : « Je me sens porté à dire un nom et je le dis, sans savoir pourquoi. »

Il ne s'agit donc pas, en ce cas, de transposition de la vue, ni de vision à distance; il s'agit de vraie *transmission de la pensée.*

Après avoir hypnotisé M. B..., le Dr Grimaldi lui demanda : *Quel est le chiffre que je pense?* — B... prononça immédiatement le chiffre pensé. On renouvela l'expérience, qui réussit encore parfaitement.

L'on forma alors une chaîne de trois personnes avec l'hypnotisé; l'hypnotiseur, qui faisait partie de la chaîne,

1. État de monoïdéisme, comme chez Régis et Pickmann.



demanda à M. B... : *Quel est le chiffre que je pense?* — La réponse fut à plusieurs reprises inexacte. On tenta un nouvel essai de la manière suivante : chacune des personnes faisant partie de la chaîne pensait un chiffre fixé, d'accord entre tous, dans une autre chambre, loin de l'hypnotisé ; un des expérimentateurs demandait alors quel était le chiffre qu'il pensait. L'hypnotisé répondait presque toujours un chiffre représenté par la somme de tous les chiffres pensés, ou tout au moins un chiffre s'en rapprochant beaucoup.

Première séance. — Le malade est gai, étant persuadé de pouvoir bien réussir dans les expériences de lecture de la pensée. On lui applique avec soin sur les yeux une bande qui le met dans l'impossibilité absolue de se servir de la vue. La même bande passe sur les oreilles que l'on bouche aussi avec de l'ouate.

Les expériences se bornent à la reproduction de figures géométriques, que l'un de nous dessine à une certaine distance du sujet et derrière son dos. Il ne pouvait donc apercevoir le dessin, que grâce à une transposition anormale des sens de la vue.

La première figure — un rhombe — est reproduite par M. B... avec un peu de difficulté, quoiqu'il ait tracé presque immédiatement la première ligne, détachée du reste de la figure : mais ensuite il s'arrête, comme pour réfléchir. Après quelques secondes, il trace avec précipitation les trois autres côtés.

Un cercle est reproduit à l'instant, d'un geste résolu, impatient ; un vrai mouvement impulsif.

Le sujet éprouve, par contre, de la peine à reproduire un triangle. Après une réflexion plus longue qu'au premier essai, il dessine deux côtés ; le troisième, celui de la base, est tracé avec un embarras visible ; au lieu d'une ligne droite c'est une ligne brisée en zigzag.

Cette expérience achevée, le sujet, la figure un peu rouge, se plaint d'un grand poids à la tête. On lui ôte la bande et on le laisse reposer pendant dix minutes, après quoi on reprend les expériences.

La figure d'un polygone, qui pourrait tout aussi bien passer pour la silhouette d'une maison, ne rencontre aucune difficulté.

Un cône renversé nécessite deux reproductions successives.

Les phénomènes d'épuisement se manifestent : rougeur au visage, torpeur dans les mouvements. Deux essais que l'on tente ensuite ne donnent aucun résultat, en dehors de quelques griffonnages informes.

Deuxième séance. — Rien.

Troisième séance. — L'on continue à suivre la méthode graphique, mais avec des figures plus compliquées.

Les reproductions d'une tête d'homme et d'un oiseau impliquent un certain degré de lucidité imitative. La tête a, en surplus de l'original, une oreille. A l'oiseau le reproducteur a voulu mettre les plumes!

La figure d'une plante — un essai hardi de dessin champêtre — ne rencontre évidemment pas les sympathies du reproducteur; celui-ci imite d'abord, très mal, les branches touffues auxquelles il donne pour soutien un maigre tronc; ensuite il griffonne une tête de femme, et l'arbre finit par tenir — Dieu sait comment! — les rôles de sourcils et de nez.

Trois suggestions qui suivent vont de mal en pis. B... s'impatiente, se presse le front et déclare ne pouvoir plus continuer; il paraît confus, engourdi.

Quatrième séance. — Nulle.

Cinquième séance. — B... déclare se sentir parfaitement bien dispos.

L'on passe des dessins compliqués aux mots écrits.

En reproduisant le nom de *Margherita*, il se trompe la première fois, et il écrit *Maria*.

Le mot *Amore* n'est deviné qu'à la seconde reprise, en passant par un premier essai dans lequel il écrit le mot *Marier*,

composé des deux premières syllabes de *Maria*, unies à la dernière invertie, du mot*Amore*.

Le nom *Andrea* est reproduit sans erreur, mais l'écriture ressemble à celle d'un enfant apprenant à écrire, ou d'un paralytique.

Suivent trois essais sans résultat. On fait reposer le sujet qui paraît fatigué.

Quelqu'un des assistants parle de Pickmann, dont il exalte les facultés. B... prend un vif intérêt à ces récits, et il propose de continuer les expériences sous une autre forme que celle suivie jusqu'à ce jour. On exécute, en effet, quelques séances du genre de celles tenues par Pickmann, mais sans contact entre l'ordonnateur et l'exécuteur; celui-ci parvient, quoique d'une façon incomplète, à exécuter quelques-uns des actes qui lui sont ordonnés mentalement.

On dut abandonner les expériences avec M. B..., parce qu'il fut saisi de convulsions et de somnambulisme spontané avec catalepsie, ce qui alarma sa famille. On le guérit au moyen de l'hypnotisme.

E... B... était, lui aussi, un hystérique et un névropathe. Il avait une zone hystérogène correspondant à la région cardiaque; le plus léger contact des doigts suffisait à produire des convulsions.

Dans les derniers temps, M. B... exerçait la profession de typographe : il était diligent et travailleur. Un jour, pendant qu'il composait, il tomba spontanément en état de somnambulisme; toutefois, il continua son travail; il lisait la copie, plaçait les caractères dans le composteur et les transportait ensuite sur la galée. Quand on examina la composition, l'on fut stupéfait de la trouver « sans coquilles ». La composition achevée, il sortit de l'imprimerie et se rendit chez une de ses tantes, où il se réveilla, tout étonné de se trouver en ce lieu. sans pouvoir dire comment.

⁂

Lorsque j'ai fait connaître le résultat de mes études sur la polarisation, la transposition des sens, la transmission de la

pensée, et, finalement, sur le médianisme, j'ai été aussitôt accusé de vouloir pousser l'humanité vers la magie, les excès spiritualistes ou théologiques du moyen âge. En réalité, notre but est justement le contraire.

Dans mes *Études sur l'hypnotisme,* parlant de la transposition des sens chez les hystériques, j'avais déjà dit que pour en trouver la seule explication possible il fallait « faire quelques pas en arrière dans l'échelle de la création, vers ces animaux infimes, tels que les échidnés dont la vue se confond avec le toucher, en faisant ainsi reculer les limites de la sensibilité spécifique à la sensibilité générale, dont elle avait été détachée par le perfectionnement ultérieur des êtres. Le phénomène ne nous élève point au-dessus d'Adam, il nous fait descendre au-dessous. C'est tout naturel, puisqu'il s'agit d'un fait de nature essentiellement morbide, ayant tant d'analogie avec cette transposition de la sensibilité que l'on observe chez les hystériques, et qui, par conséquent, se rattache au mouvement moléculaire. » Et dans un autre de mes ouvrages : *Fous et anormaux*, l'on peut lire : « Les progrès merveilleux de l'hypnotisme, si l'on y songe bien, sont de nature à combattre le spiritisme; en effet, s'il est vrai qu'il s'agit de phénomènes non ordinaires de sentir et de penser, ils entrent pourtant dans le ressort de la mécanique, de la matière. »

Si l'on transmet à distance un ordre mental, si la volonté d'un autre est obéie, dans la suggestion, comme si elle venait du sujet lui-même, cela prouve que, bien loin de s'agir d'un phénomène immatériel, il s'agit d'un phénomène de mouvement, donc d'une manifestation de la matière.

Je m'expliquerais que l'on refuse d'admettre la transmission de la pensée, malgré tant de preuves recueillies par la *Society for Psychical Research,* par MM. les Drs Richet, Ochorowiz, Max Dessoir, etc., et auprès desquelles mes propres expériences ne sont qu'une petite contribution à l'étude de ce problème, si celui-ci était inexplicable. On peut même ajouter à ces expériences celles exécutées par les « magnétiseurs » (Lafontaine, Teste, Maricourt, Noizet Charpignon, Perronet) que nous, académiciens fossiles, nous pouvions railler jadis avec la même légèreté avec laquelle on s'est

moqué d'abord de toutes les découvertes (antisepsie, éthérisation, etc.), mais non plus à présent que toutes leurs observations ont été confirmées et sont universellement admises, quoique sous un autre nom.

Mais par rapport aux théories les plus modernes de la psychologie, ce n'est pas la transmission de la pensée qui, en tout cas, pourrait sembler inexplicable : c'est le fait qu'elle soit si rare. Est-ce que dans toutes les autres formes d'énergie, connues sous les noms d'électricité, magnétisme, chaleur, lumière, son, il ne se produit pas la même chose que dans la pensée, si l'on admet que celle-ci est bien un phénomène de mouvement?

Une corde harmonique, tendue à côté d'une autre dont on tire un son, entre à son tour en vibration, quand elle est accordée à l'unisson avec la première : c'est l'analogie que l'on a mille fois déjà répétée. Qu'y a-t-il de magique dans tout cela?

On pourrait encore objecter : Comment les vibrations et les mouvements des molécules cérébrales peuvent-elles traverser la barrière compacte des os craniens?

Il suffira de répondre que des corps bien plus compactes encore n'opposent presque aucune résistance au passage des ondulations lumineuses, magnétiques, etc. La lumière, qui est une forme de mouvement des molécules, traverse le verre; un aimant couvert d'une cloche de verre ou de bois, attire un morceau de fer placé à l'extérieur, etc.

Il est sans doute plus malaisé de constater ces phénomènes à mesure que l'on passe de l'état inorganique à l'état organique; les mouvements psychiques sont en effet si complexes! Mais cela prouve uniquement que, pour que la transmission de la pensée se produise d'une façon bien nette, il nous faut des conditions spéciales.

C'est pourquoi, pour l'interprétation des phénomènes en question, l'examen de l'individu qui les produit est de la plus haute importance. Le déséquilibre énorme, quoique passager, de la sensibilité chez les hystériques — voilà la condition spéciale, qui dépend probablement de l'interruption momentanée des fibres de conduction, par suite de l'altéra-

tion du *cylinder axis* qu'Aradt a trouvé en eux et qui permet que l'énergie nerveuse s'accumule dans certains points de l'écorce, en la soutirant de certains autres, et qui explique l'origine de ces phénomènes, comme la grande fréquence des transmissions de la pensée chez les mourants (Myers) est expliquée par l'état très vif de passion et par l'énergie plus grande que l'écorce paraît acquérir dans l'agonie, peut-être à cause des ptomaïnes qui s'y accumulent.

Nous ne devons pas imiter les anciens juristes qui étudiaient le crime, sans étudier le criminel ; l'on doit, au contraire, étudier la personnalité tout entière de nos sujets, autant que les phénomènes qu'ils produisent — et même davantage.

Professeur LOMBROSO.

(*Annales des sciences psychiques.*)

ASCÉTISME ET MYSTICISME

(*Suite*)

IX

FAUSSES ACCEPTIONS DU MOT « MYSTICISME »

Malheureusement, on ne s'est pas contenté de donner au terme de mysticisme les acceptions que nous venons de discuter. Les définitions abondent et les formules erronées se multiplient sans cesse.

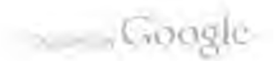
Les uns appellent mysticisme tout ce qui s'élève au-dessus des conditions de la nature et dépasse la portée des forces créées ou possibles. — Il y a des mots, de longtemps connus, qui expriment les distinctions sur la matière, bons vieux mots, qu'on a toute raison de ne pas abandonner. Le surnaturel, c'est ce qui dépasse les forces de toutes les créatures réelles ou possibles, par exemple, la vision intuitive de l'Essence divine. Ce mot existe de tout temps dans la théologie, avec ce sens précis. Saint Denys, saint Jean Damascène, saint Pie V lui ont donné droit de cité. et, dans l'Église, il n'appartient à personne de l'en dépouiller. Le miracle, la prophétie, c'est ce qui dépasse les forces actuelles de la créature, mais ce qui, les circonstances étant changées, pourrait être accompli par elles seules, en vertu de leur propre énergie : ainsi, l'enfant qui, en quelques jours, acquerrait le développement de l'homme mûr. Il y a véritable abus à confondre le mysticisme avec le surnaturel et l'extranaturel.

D'autres confondent le mysticisme et le mystère. — Il est vrai que les phénomènes de la vie mystique sont obscurs et difficiles à appréhender. Mais ils ne sont pas des mystères. Le mystère est ce qui dépasse actuellement notre intelligence, et

il forme la base de toutes les sciences aussi bien que de la religion : c'est l'extranaturel pour l'intelligence. « Les idées dernières de la science, dit Herbert Spencer, sont toutes représentatives de réalités incompréhensibles. Quelque grands que soient les progrès accomplis en rassemblant les faits et en établissant des généralisations de plus en plus larges ; à quelque point qu'on ait poussé la réduction des vérités limitées et dérivées à des vérités plus larges et plus centrales, la vérité fondamentale reste tout aussi hors de portée que jamais. L'explication de l'explicable ne peut que montrer avec plus de clarté que ce qui reste au delà est inexplicable. Dans le monde intérieur comme dans le monde extérieur, l'homme se voit environné de changements perpétuels dont il ne peut découvrir ni le commencement ni la fin. » (*Les Premiers Principes*, trad. Cazelles, p. 70.) — Qu'on appelle le mystère inconcevable ou inconnaissable, ainsi que disent les psychologues anglais contemporains, il n'y a guère à y reprendre. Mais si dans le mysticisme on trouve du mystère comme partout ailleurs, on pourrait dire, par contre, que souvent dans le mystère il n'y a pas de mysticisme.

On se plaît encore à confondre les mystiques avec les visionnaires et les illuminés. — Si l'on ne s'en tenait qu'à certains rêves provenant de cerveaux malades et se plaisant à entretenir leurs chimères, il y aurait à convenir que jamais confusion de termes ne fut plus légitime. Mais, bien que le mysticisme présente l'exemple d'aberrations nombreuses, il n'est pas permis de faire supporter à la vraie doctrine les conséquences de l'erreur. Quand un système compte parmi ses partisans des hommes de génie et de sainteté, saint Augustin et saint François de Sales, il est téméraire de ne le tenir que pour une conception sans valeur intellectuelle et morale, et d'en confondre les phénomènes avec l'illuminisme des têtes faibles.

Au surplus, il ne faut pas confondre les phénomèmes d'ordre différent. Les visions et l'illuminisme sont produits par l'imagination et non par le cœur. Ce n'est pas que le cœur n'ait aussi ses hallucinations, mais elles sont d'une nature spéciale qu'il n'est point permis de ranger parmi les phénomènes déri-



vant de l'imagination. On peut même trouver, dans la distinction des résultats produits par le mysticisme et l'illuminisme, un moyen de reconnaître la provenance de quelques œuvres de spiritualité.

Les visions, les dispositions à ne vivre que dans l'intervention surnaturelle, étrange et romanesque, les préoccupations apocalyptiques, témoignent, ordinairement, d'une origine germanique, car la sensibilité d'imagination est le propre caractère de la spiritualité allemande.

Les pays du midi, l'Italie et l'Espagne, ont, au contraire, la spiritualité affective, qui se dépense en élans d'amour. Si le sage Jean d'Avila ne condamne pas l'ambition des choses surnaturelles, et le désir des visions et des révélations, il recommande de ne pas les rechercher, car elles ne sont souvent que de périlleuses illusions suggérées par l'orgueil.

En résumé, la science repose sur des idées précises, et les définitions exactes sont une condition de la précision dans les idées. Or, les définitions exactes se font avec des distinctions, et les distinctions n'existent plus si on détourne, à chaque instant, les termes de leur signification reçue, pour leur donner un sens arbitraire. Ce qui, on le voit, n'est arrivé que trop souvent à l'égard du mot mysticisme[1].

Ne quittons pas ce sujet sans avoir marqué la différence qui sépare les termes de mysticisme, de spiritualité, de morale.

Ordinairement on désigne par les expressions de théologie mystique certains ouvrages qui traitent de matières de spiritualité. C'est ainsi que plusieurs auteurs ont publié, entre

1. Voici encore quelques distinctions introduites dans le sujet par M. Matter :
« Le mysticisme va du sentiment, où il débute, à la haute spéculation, où il ne s'arrête plus ; la théosophie va de l'idée spéculative, où elle débute, au sentiment, où elle aime à ne trouver plus ni fin ni limite. Il en résulte que ces deux doctrines, ou plutôt ces deux exubérances de doctrines, s'il faut en varier les appellations autant qu'elles varient leurs nuances, se rencontrent presque toujours. Elles se confondent même quelquefois. Tous les théosophes sont un peu mystiques, tous les mystiques sont un peu théosophes. De là vient que le vulgaire ne les distingue pas, et qu'aux yeux de ceux qui les distinguent, les uns comme les autres sont les victimes des plus grosses aberrations de la raison... Mais il y a des systèmes de mysticisme et des nuances de théosophie, où il n'y a rien de tout cela, qui ne souffrent rien de tout cela. » (*Le Mysticisme en France du temps de Fénelon*, in-8°, introduction, p. 2.)
« Toute espèce de science occulte ou de vision extatique est théurgie, c'est-à-dire commerce magique avec les sphères interdites non pas à la spéculation, mais à la fréquentation de l'esprit humain. » (*Ibid.*, p. 7.)



autres, Schramm sous ce titre, des livres qui exposent toute la morale chrétienne, non pas précisément en ce qui a rapport à la doctrine des devoirs ou des péchés, mais aux moyens de pratiquer le bien et de parvenir à la perfection, l'hygiène et la thérapeutique de l'âme. Le mysticisme fait, en ce sens, partie de l'ascétisme; car le mysticisme, étant la méthode d'amour appliquée à l'union avec Dieu, est compris dans la science de conduire l'homme à Dieu, comme la partie dans le tout. Il n'y a pas grand inconvénient à désigner l'ascète par son terme le plus noble, et le plus élevé, qui est la mystique. Il vaudrait mieux, cependant, pour éviter la confusion des termes, désigner par le mot d'ascétisme la doctrine enseignant quelle est la perfection morale et les moyens d'y parvenir, et restreindre le mot de mysticisme au procédé spécial par lequel l'homme tend à Dieu de préférence par la voie de l'amour. Se renoncer, c'est le fondement de l'ascétisme. Se renoncer par amour pour Dieu, c'est le fondement du mysticisme. L'ascétisme et le mysticisme sont frères; mais il ne faut pas prendre l'un pour l'autre.

Il est inutile d'insister longuement sur les rapports intimes qui doivent exister entre le mysticisme et la morale.

Le mysticisme repose sur la vertu. Il est impossible de faire le premier pas dans la voie mystique, si on ne prend le parti d'obéir à toutes les prescriptions morales. Le mystique veut arriver à Dieu : il n'y arrivera pas s'il ne commence à être un homme de bien. Aussi, le mysticisme et la morale se confondent-ils en beaucoup de points et ne peuvent-ils jamais être séparés. Il est vrai que l'homme de bien peut se dispenser d'être mystique : s'il pratique la vertu, indépendamment de toute préoccupation d'amour divin, par motif d'intérêt et de justice; s'il accomplit le devoir, parce que c'est le devoir, en dehors de toute pensée affective, il est un homme moral, et souvent d'une haute moralité, mais il ne fait pas acte de mysticisme. Au contraire, le mystique ne peut pas se dispenser d'être un homme moral. Comme on ne peut être chrétien sans être honnête homme, ni orthodoxe sans être spiritualiste, ainsi est-il impossible d'être mystique sans être vertueux.

Bien plus, le mystique doit être non seulement arrivé à la

moralité : il faut qu'il soit parvenu à l'ascétisme, c'est-à-dire à la pratique de la vie totale pour Dieu.

Le mysticisme, c'est la haute morale de l'ascétisme avec une méthode particulière, la prépondérance de la méthode d'amour divin. Le mysticisme fait éclater le cadre de la morale et de l'ascétisme, et atteint des hauteurs que ceux-ci n'atteindraient pas de leur propre force. Mais partout où va le mysticisme, partout il doit être accompagné de la morale et de l'ascétisme.

X

LÉGITIMITÉ DU MYSTICISME

Le mysticisme repose sur deux faits indiscutables. Le premier, c'est que les vérités, contingentes ou nécessaires, auxquelles notre esprit arrive dans l'étude des choses, supposent un principe absolu, Dieu, d'où elles dérivent. Le second fait, c'est que Dieu, une fois entrevu, opère sur notre sensibilité une impression profonde.

Voilà deux faits que nul spiritualiste, quelque rationaliste qu'il soit, ne peut se refuser à admettre.

Où commence donc la dissidence entre le rationaliste et le mystique?

Le mystique veut atteindre directement et personnellement l'Être premier que l'intelligence affirme. Or, le propre de cet Être premier serait, d'après le rationalisme, de ne pouvoir être connu que d'une manière discursive, en montant vers lui par les degrés de la dialectique. Dès lors, selon le philosophe, il faut que le mystique renonce à communiquer avec Dieu autrement que par intermédiaire.

De plus, il est bien vrai que l'idée divine excite notre impressionnabilité, et produit le sentiment religieux qui a existé chez tous les peuples, à toutes les époques. Mais il n'en faut pas conclure que l'amour de Dieu puisse établir une communication immédiate avec la divinité, par extase ou contemplation. L'extase existe en réalité. Elle est produite par une exaltation de la sensibilité, qui, surexcitant

les facultés intellectuelles, les rend plus vives et plus pénétrantes, mais aussi moins sûres et moins disciplinées. Prétendre que, dans l'extase, le mystique a des intuitions qui dépassent les forces naturelles, c'est pure illusion. Rien ne vient à l'homme que par le sens et la raison. Lorsque les circonstances propres à développer une extrême sensibilité portent en même temps l'attention sur certains objets obscurs, il en résulte une vue plus profonde, mais seulement imputable à l'action de l'intelligence émue par le cœur.

Telles sont les observations dirigées par le rationalisme contre le mysticisme, et nous ne voyons pas ce que pourrait leur opposer le mystique qui entend se tenir dans les limites de la nature. Plotin et Saint-Martin ont beau mettre en avant les illuminations supérieures dont ils sont favorisés. En définitive, nous ramenons à des proportions plus modestes leurs prétendues intuitions, et nous ne pouvons leur accorder d'autre autorité que celle de la philosophie, parce qu'ils n'ont pas d'autre point d'appui que la raison et la nature.

Le terrain sur lequel se place le mysticisme chrétien est tout différent.

Le propre de la religion est précisément de mettre immédiatement en rapport Dieu et l'homme par des procédés spéciaux, la grâce et les sacrements. Sans ce rapport direct, il n'y a pas de christianisme.

Dieu étant ainsi rendu présent à l'homme, la religion demande que le fidèle excite son cœur à l'amour de Dieu.

Dieu immédiatement présent, et Dieu nécessairement aimé, c'est tout le christianisme.

Or, le chrétien qui, ne s'arrêtant pas au degré inférieur de la religion, développe son amour pour Dieu, qu'obtient-il? La foi nous le dit. Dieu se rend plus présent et plus familier à celui qui aime davantage, et l'amour intense obtient des communications plus intimes. Voilà le mysticisme chrétien.

L'économie du mysticisme chrétien nous apparait maintenant dans toute sa simplicité. Il est de toute autre nature que le mysticisme philosophique.

Différence de principe. Le chrétien s'abandonne à son amour pour un Dieu que la religion lui rend immédiatement

présent. Le philosophe se sert du mysticisme comme d'une méthode scientifique qui laisse Dieu hors de sa portée directe.

Différence de moyens. Le mysticisme chrétien est fondé sur la foi, appuyé sur l'espérance, perfectionné par la charité. La raison est le fondement du mysticisme philosophique : la sentimentalité, son instrument ; quelque légère connaissance de la nature, sa fin et sa perfection.

Différence d'esprit. Le chrétien reconnait qu'il est entre les mains de Dieu, qui lui envoie la lumière quand il lui plait et qui la lui donne sans intermédiaire. Le philosophe se croit maître de voir Dieu à son gré ; et, à force de le vouloir toujours apercevoir, il ne se trouve en face que des fantômes de son imagination.

Néanmoins, quelque différence qui existe entre le mysticisme rationaliste et le mysticisme chrétien, les objections des philosophes ne s'appliquent pas moins à l'un qu'à l'autre. Le terrain du débat n'est pas changé. Il s'agit toujours : 1° de nier la possibilité des communications directes entre Dieu et l'homme ; 2° d'infirmer la puissance de l'amour. La discussion s'agrandit, mais ne cesse pas de se ressembler.

Écoutons M. Cousin : « La vraie union de l'âme avec Dieu, dit-il, se fait par la vérité et par la vertu. Toute autre union est une chimère, un péril, quelquefois un crime. » (*Du Vrai, du Beau et du Bien*, cinquième leçon.)

Le philosophe éclectique a exprimé dans cette phrase la pensée du naturalisme, c'est-à-dire du système qui tient la raison pour l'unique criterium du vrai, pour le seul moyen d'atteindre le bien. De là, une condamnation à mort, non seulement du mysticisme, mais encore de la religion.

Qu'une telle objection soit faite par les écoles sceptiques, athées ou panthéistes, nous le comprenons : elles sont logiques dans leur système. Mais comment les écoles spiritualistes, qui reconnaissent l'existence d'un Dieu vivant et personnel, pourraient-elles nier la possibilité du mysticisme?

Dès lors qu'on admet des communications indirectes entre Dieu et l'homme, il est difficile de rejeter la possibilité des communications directes.

Il faut s'entendre. Si le monde a été une création libre,

pourquoi voudriez-vous refuser à Dieu le pouvoir d'intervenir dans ce monde, qui n'est autre que son œuvre propre? Est-ce parce que les lois de la nature l'en empêchent? Mais ces lois ne sont que sa volonté même. Est-ce que par hasard Dieu se serait épuisé, et que quelque chose, en puissance et en acte, s'opposerait à ce que Dieu intervienne?

Nous revenons ainsi à la question de la possibilité du surnaturel. Écoutons l'un des plus éminents théologiens de notre époque :

« Les grandes écoles philosophiques ne se sont pas oubliées jusqu'au point de nier la possibilité du surnaturel, car la raison enseigne l'existence d'une surintelligibilité qui ne peut se réduire à un état intelligible. Les plus nobles réprésentants de l'esprit humain n'ont pas hésité à reconnaitre que notre intelligence n'épuise pas les réalités intelligibles et n'en est pas la loi. Les païens eux-mêmes n'ont-ils pas reconnu l'existence ou la possibilité d'un surnaturel proprement dit, c'est-à-dire de rapports gratuits et immédiats de Dieu avec les créatures, pour les faire entrer dans sa béatitude par une voie qui dépasse les forces humaines? Platon disait qu'il fallait attendre que les dieux vinssent nous instruire sur le culte, c'est-à-dire sur le moyen même de conduire les hommes à leur but final. Il en confessait donc d'une façon assez claire la nécessité. Platon n'est pas le seul qui proclame cette vérité. Ces aveux étaient dans la conscience des philosophes païens. Une philosophie pleinement détachée de la foi au surnaturel est rare. On a parlé de la philosophie grecque comme de la sécularisation de la philosophie. Oui, sans doute, la philosophie grecque est fortement entachée de naturalisme; mais elle n'est pas allée jusqu'à nier absolument la possibilité du surnaturel. »

Ainsi s'exprimait Mgr Baudry, mort évêque de Périgueux, lorsque, professant, à Saint-Sulpice, le traité de l'*Ordre surnaturel*, il ouvrait, devant ses disciples, les plus admirables horizons intellectuels. Maître éloquent, théologien profond, il était, comme Socrate, un accoucheur d'idées, et il n'est pas un seul de ses élèves qui, sous l'influence de son enseignement, n'ait senti son âme grandir et monter vers Dieu. Comme



par de simples et irréfutables considérations il établissait, à l'encontre des purs déistes, la possibilité de ces communications générales, qu'on désigne sous le nom de révélations! Mais ce qui est dit des communications générales ne peut-on pas l'étendre aux révélations particulières? S'il est vrai que Dieu nous a parlé d'une manière publique, ne peut-il pas nous parler d'une manière privée? Y a-t-il quelque empêchement de puissance ou d'acte?

« Dieu ne peut-il agir immédiatement sur l'âme de l'homme et lui imprimer au cœur, sans le moyen d'un langage, les rayons de sa lumière, de son amour et de sa vie? Quoi! Dieu ne pourrait faire ce que nous faisons-nous-mêmes? Nous pouvons bien nous parler les uns aux autres; et quoique nous soyons enfermés dans un corps organique, qui est une espèce de prison, bien que nos âmes ne puissent pas se toucher ni s'étreindre les unes les autres, cependant, par le langage, par le geste, par la physionomie, par tout le corps, mon âme se fait comprendre de votre âme, mon esprit agit sur vos esprits: nous nous parlons les uns aux autres. Pourquoi donc est-ce que Dieu ne parlerait pas à l'homme? Et ce que nous pouvons faire encore, quand nous sommes unis par une tendre affection, où les âmes, se pénétrant par le rayon de leur vie, par une action réciproque, s'entendent, se comprennent, se sentent, sans langage articulé, sans avoir besoin de s'écrire ni de se parler, par la seule vertu de leur amour mutuel, pourquoi Dieu, dans son rapport avec les hommes, ne le pourrait-il pas?

« Et Dieu, en outre, peut faire ce que nous ne pouvons pas. Dieu a créé nos âmes, il les conserve par une action incessante. Pourquoi donc ne pourrait-il pas leur parler directement dans leur fond? » (Bautain, *Morale de l'Évangile.*)

« Qu'est-ce que votre conscience, messieurs? ajoutait M. Bautain. Qu'est-ce que cette voix qui nous arrête quand nous voulons mal faire, et qui nous exhorte à bien faire? La voix de la conscience, qu'est-ce? Qu'est-ce que ces avertissements, ces émotions mystérieuses que nous recevons quelquefois, quand nous hésitons dans le bien ou que nous sommes disposés au mal?

« Vous voyez donc que Dieu peut parler à notre âme, soit en langage articulé, soit autrement, en l'inclinant, en la disposant, en la pénétrant de manière à lui faire faire ce qu'il veut. Nous résistons trop souvent à cette influence du ciel, et alors notre volonté entre en lutte avec celle de Dieu, pour notre malheur. Mais quand la grâce l'emporte, nous cédons à l'action divine, qui entre en nous avec suavité; nous recevons avec joie les impressions de l'amour céleste, et, dans l'union intime qui s'établit entre Dieu et l'âme, elle se donne avec toute la plénitude de sa volonté, et ajoute le peu de force qu'elle possède à la force divine qui la domine et la remplit. »

Cette sage doctrine nous semble l'explication véritable des rapports immédiats et personnels entre Dieu et l'âme du chrétien. Nous ne sommes plus en présence d'une surexcitation purement naturelle, comme cela a lieu dans le mysticisme philosophique. Nous nageons en pleine influence divine, et cette influence produit en nous des effets surnaturels.

Ne suffit-il pas ici de faire appel à la mémoire du fidèle? Qui d'entre nous n'a eu ses jours de ferveur et n'a ressenti les effets d'une influence immédiate de la divinité? C'était à un moment de repentir ou de réveil de la piété; c'était en un jour de communion ou à une heure de visite au Saint-Sacrement. L'action de Dieu s'exerçait sur notre âme, la pénétrait, la remuait, l'imprégnait de lumière et de chaleur. Quelle âme pieuse n'a, un jour, été frappée de ces clartés soudaines, de ces énergies puissantes, de ces tendresses et de ces consolations qui dénotent l'union de l'être humain et de l'infini? Colloques mystérieux, échanges brûlants d'amour dont nos sanctuaires sont les témoins perpétuels, c'est en ressouvenir de vos incomparables douceurs que le prophète s'écriait : « Un jour passé dans vos temples, ô Seigneur, vaut mieux que mille dans les tentes des pécheurs. »

Toutes ces questions que nous venons d'indiquer ont été traitées par les théologiens modernes, dans la controverse contre les adversaires de la révélnatio, avec uue plénitude de raison et une abondance d'arguments qui ne laissent place à aucune difficulté. Et encore une fois, ce qui a été dit en

faveur de la possibilité de la révélation n'a pas moins de force lorsqu'il s'agit des communications immédiates dans le mysticisme. La cause est la même, logiquement parlant. Que Dieu se mette en rapport avec quelques hommes privilégiés pour leur révéler des vérités publiques ou pour leur faire connaître des beautés intimes, pour les animer à la conversion des peuples ou pour les exciter à leur propre perfection, on ne saurait y voir qu'un degré différent dans l'ordre surnaturel ou une méthode particulière dans le mode des communications : et il est vrai que la légitimité du mysticisme ne soulève pas plus de répugnance logique, que la thèse de la possibilité de la révélation, ou du surnaturel, ou de la création.

Il y a deux sortes de mystiques. Les uns ont éprouvé les phénomènes qui résultent de l'union avec Dieu, obtenus par la liberté d'âme et l'amour. Les autres en ont disserté, soit d'après leur expérience personnelle, soit d'après le témoignage d'autrui.

Les âmes mystiques, ou, pour mieux dire, les saints qui ont expérimenté les phénomènes divins par l'union de sentiment, forment une légion immense et d'élite. Elle envahit le catalogue des béatifications et des canonisations. Et combien d'âmes mystiques, restées inconnues, mériteraient de briller au ciel de l'Église? Il y a, sans doute, des saints qui n'ont pas été des mystiques; mais le plus grand nombre des saints est composé de mystiques.

Les écrivains mystiques, sans être aussi nombreux que les scolastiques, ne laissent pas de former une littérature considérable. Saint Paul, le plus grand des mystiques, ouvre la marche. Il est suivi par saint Augustin et saint Grégoire le Grand, qui ne séparent pas, dans leurs écrits, la théologie ordinaire de la mystique. Mais, vers le douzième siècle, les commentateurs de saint Denys l'Aréopagite et du Cantique des Cantiques se plaisent à faire bande à part, et bientôt un double courant théologique, parallèle, mais distinct, se manifeste dans l'Église : celui de la mystique et celui de la scolastique.

(*A suivre*)

Mgr PUYOL,
Prélat de Sa Sainteté

UN NOUVEAU TRAITÉ DE MYSTIQUE[1]

Au milieu de l'abondance, trop souvent vide de notre littérature ascétique et mystique, on est heureux de rencontrer un ouvrage sérieux.

C'est le cas de la *Pratique de l'oraison mentale*, que vient de publier le P. de Maumigny.

L'auteur n'a pas visé à l'originalité. Il a laissé de côté les questions épineuses de la mystique, et n'a pas voulu surcharger de controverses ses pieuses descriptions. C'est avant tout, nous dit-il, un traité non pas théorique, mais pratique, qu'il a en vue. Aussi n'y faut-il chercher ni discussions sur les extases et leurs modernes tentatives d'explication ; ni aperçus sur les phénomènes démoniaques qui constituent une partie spéciale de la mystique : ni histoire même succincte des différentes écoles mystiques.

L'exposé se déroule simplement, sur un ton plutôt catéchistique, entrecoupé de citations assez fréquentes puisées chez les grands maitres : sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, saint Alphonse de Liguori.

L'ouvrage forme deux volumes, dont le premier est consacré à l'oraison ordinaire, et le second à l'oraison extraordinaire ou mystique.

Laissant, ici, de côté le premier traité exclusivement ascétique, et qui contient les notions et les méthodes généralement connues de la méditation, nous ne nous occuperons que du second traité qui forme la partie mystique.

Le P. de Maumigny divise son traité de l'oraison extraordinaire en sept parties : de l'oraison extraordinaire en général; des divers degrés de la contemplation: des diverses

1. *Pratique de l'oraison mentale*, par le P. René de Maumigny, de la Compagnie de Jésus. 2 vol. in-18. Paris, Beauchesne, 1905.



épreuves par lesquelles passent les âmes appelées à la contemplation; des vertus auxquelles doit s'exercer une âme qui veut faire de sérieux progrès dans la contemplation: de la vocation à la contemplation; des visions et des locutions surnaturelles; de l'attrait pour les grâces extraordinaires.

Le tout est étudié avec brièveté, d'une façon substantielle; une onction persuasive pénètre les différents chapitres, et, certes, le bien à dire de ce travail dépasse de beaucoup les quelques critiques qui viennent à l'esprit de ceux qui le lisent attentivement. Mais l'auteur lui-même préférera, dans une analyse de son ouvrage, des critiques bienveillantes — qui n'enlèvent rien à son très réel mérite — à de simples clichés laudatifs insignifiants.

La qualité principale d'un traité, qui vise avant tout à la *pratique*, doit être, semble-t-il, la *précision*. Le point fondamental pour les directeurs d'âmes, comme pour les contemplatifs eux-mêmes, c'est de connaître, avec autant de netteté qu'on en peut apporter dans ces analyses assez délicates, les signes qui permettront de conclure : il y a là un état mystique, ou il n'y en a pas.

Cette qualité de précision, si essentielle, ne nous semble pas toujours ressortir suffisamment dans le traité du P. de Maumigny.

Si, par exemple, nous prenons le chapitre IX, où l'auteur traite du *recueillement surnaturel*, nous nous trouvons dans une sorte d'impasse avec cette oraison spéciale.

En effet, l'oraison de *recueillement surnaturel*, d'après la classification de l'ouvrage, et le nom même qui lui est attribué, fait partie, quoique au degré le plus inférieur, de l'oraison mystique. » Le recueillement surnaturel fait partie de l'oraison extraordinaire, parce que nous ne pouvons pas y parvenir avec le secours de la grâce commune: mais il est d'un degré inférieur à la contemplation, parce que les puissances de l'âme y conservent leur liberté d'action. Par suite, l'âme n'y est pas, même partiellement, suspendue en Dieu comme dans la contemplation. » (P. 56.)

Nous avons bien lu : dans l'oraison de recueillement surnaturel, les jouissances de l'âme conservent leur entière liberté

d'action. Or, voici la définition que l'auteur donne de toute contemplation : c'est, dit-il, « un regard simple et amoureux à Dieu, où l'âme, *suspendue* par l'admiration et l'amour, le connaît expérimentalement, et, dans une paix profonde, goûte un commencement de la béatitude éternelle ». (P. 52). Et, si cette définition paraît un peu longue, il fait remarquer un peu plus loin que « la partie essentielle de la définition précédente est : un regard simple et amoureux à Dieu, où *l'âme est suspendue* par l'admiration et l'amour. » (P. 55). La suspension des puissances de l'âme entre donc bien dans la contemplation comme élément essentiel. Pourquoi, alors, cataloguer dans les états mystiques cette oraison de recueillement surnaturel, puisqu'elle manque de cet élément essentiel, et que « les puissances de l'âme y conservent leur liberté d'action », et que « l'âme n'y est pas, même partiellement, suspendue en Dieu comme dans la contemplation ». (P. 56.)

Nous entendons bien que l'auteur a distingué de la « contemplation » cette oraison de recueillement surnaturel, malgré qu'au début de son livre, il ait d'abord écrit : *L'oraison extraordinaire est appelée contemplation* (p. 4) et que, par là, il ait paru identifier les deux termes, comme font d'ailleurs les auteurs mystiques. Mais s'il veut distinguer « contemplation » et « oraison de recueillement surnaturel », pourquoi a-t-il oublié de nous donner une définition de « l'oraison extraordinaire » en général, et de nous indiquer les éléments réellement essentiels, non pas seulement de la *contemplation*, mais de toute oraison *mystique*, qui renferme à la fois la contemplation et le recueillement surnaturel?

C'est ce que nous appelons un manque de précision. Et cette imprécision flotte encore dans la définition de la « contemplation », prise en elle-même.

Nous voyons bien que la *connaissance expérimentale* de Dieu est indiquée comme un des caractères fondamentaux de la contemplation. Et toutefois, il semble que l'importance primordiale de ce caractère et sa prédominance sur tous les autres n'aient pas suffisamment préoccupé l'auteur. Dans la définition, réduite à l'essentiel, que nous avons citée, cette connaissance expérimentale de Dieu est sous-entendue, il est

vrai, mais ramenée à n'être qu'une *conséquence* (p. 55) des autres éléments exprimés dans la définition. Ces autres éléments sont au nombre de deux : 1° *regard simple et amoureux vers Dieu ; 2° suspension des facultés de l'âme par l'admiration et l'amour*. Evidemment, l'auteur n'a pas l'intention de dire que tout regard simple et amoureux vers Dieu et que toute suspension des facultés par l'admiration et l'amour, soient par eux-mêmes surnaturels et constituent des états mystiques. L'esprit peut poursuivre, le plus naturellement du monde, une idée fixe quelconque sur Dieu ou sur un autre objet, et cela avec complaisance ; et de plus l'admiration, l'attention profonde peuvent provoquer certaines suspensions des facultés de l'âme, non pas au degré extatique, mais, du moins, dans une faible mesure : de là, les distractions d'un homme plongé dans la réflexion. Il y a donc des regards simples et amoureux de l'âme, ainsi que certaiues suspensions des facultés qui sont d'origine toute naturelle. Ces éléments postulent donc eux-mêmes un autre signe, pour permettre de diagnostiquer un état mystique. S'arrêter à ces seuls effets, c'est laisser pendante et indécise la nature des états d'âme qu'on étudie.

Or, ce qui classe ces éléments, neutres par eux-mêmes, pour ainsi dire, c'est leur source originelle. Ils seront mystiques quand ils auront, pour point de départ, une cause toute spéciale, inaccoutumée et mystérieuse (d'où *mystique*) ; et cette cause, c'est la sensation spirituelle de l'action de Dieu, c'est la *connaissance expérimentale de Dieu*. Celle-ci est le principe, l'élément primordial et essentiel de l'oraison mystique, et non pas simplement une « conséquence », comme on nous le laissait entendre. Les autres éléments de l'oraison extraordinaire peuvent varier : celui-ci se retrouve toujours le même ; et les autres effets ne servent qu'à diagnostiquer la présence de ce premier et essentiel caractère.

Où la précision était-elle plus nécessaire que sur ce point fondamental qui touche au fond même de la mystique ?

Puisqu'il s'agit de point de vue pratique, pourquoi, dans l'énumération des caractères généraux qui doivent servir à distinguer la nature de l'oraison, nous présenter des carac-

tères invérifiables, dont la présence ne tombe pas sous l'observation, comme ceux-ci : la contemplation est formée du perfectionnement apporté à la foi par le don de sagesse que le Saint-Esprit répand dans l'âme; et : la contemplation est le commencement de la béatitude éternelle?... C'est bien vrai; mais si ces caractères ont leur place dans un traité théorique, ils ne sont d'aucune utilité dans un traité pratique, car ils n'apportent aucune lumière pour la connaissance et la distinction des états mystiques dans telle ou telle âme.

Quelques passages nous ont paru offrir aussi certaines contradictions entre eux.

Ainsi, dans le traité de l'oraison ordinaire, nous avions trouvé catégoriquement niée l'existence de l'oraison de *simplicité*, comme oraison ordinaire. « Ce regard simple sur Dieu, qui remplace éminemment les autres actes, existe dans l'oraison extraordinaire, mais nullement dans l'oraison ordinaire dont nous parlons ici. » (T. I, p. 198.) Quelle n'a pas été notre surprise de lire, dans le second traité, cette description de l'âme qui « sent un attrait spécial à se reposer dans l'oraison par des considérations prolongées sur une même vérité, qui éprouve une grande répugnance à passer d'une idée à une autre sans être pleinement satisfaite, qui fait avec une facilité et une douceur exceptionnelle des actes d'admiration et d'amour; en un mot..., qui excelle dans la contemplation *active*, dont nous avons parlé dans le traité de l'oraison ordinaire. » (T. II, p. 240.) L'auteur prend bien soin de nous avertir qu'il décrit là une oraison, non pas mystique, mais ordinaire. Or, cette analyse correspond admirablement à ce que les bons auteurs nomment oraison de *simplicité*. Il plaît à l'auteur de l'appeler « contemplation active », et c'est également le nom qu'on lui donne généralement. Mais alors, puisque les mots n'ont de valeur que par les réalités qu'ils signifient, pourquoi nier sous un nom, au premier volume, une chose qu'on affirme ici sous un autre nom?

Et, à propos de « contemplation active », comment l'auteur, qui entend cette contemplation, à la page 240 du tome II, comme tous les autres écrivains mystiques, la confond-il, à la page 242 du tome I, avec la contemplation, indiquée par

saint Ignace dans ses *Exercices spirituels*, comme méthode de méditation? La forme de méditation à laquelle saint Ignace a donné le nom de contemplation — parce qu'il fallait bien lui donner un nom — est caractérisée surtout par l'imagination qui joue un grand rôle dans la représentation des mystères et des scènes de la vie de Notre-Seigneur ou des saints. Mais elle n'est qu'une simple méditation toute discursive comme la méthode dite selon les trois puissances. Qu'ont dû penser les Pères jésuites de cette interprétation inattendue de la contemplation des exercices spirituels que personne jusqu'ici n'avait même rapproché de ce que les auteurs nomment « contemplation active »?

Il y aurait encore d'autres remarques à ajouter, notamment à propos des critiques apportées sur le texte de « l'oraison de foi et de simplicité devant Dieu » de Bossuet. Le raisonnement de l'auteur ne nous a pas paru absolument démonstratif, pour le premier point. Mais il faut nous borner.

Une seconde édition deviendra certainement avant peu nécessaire, vu la notoriété et le mérite personnels de l'auteur. S'il consentait à une retouche de son traité de l'oraison extraordinaire, peut-être aurions-nous alors un traité pratique d'oraison mystique. Nous serions des premiers à nous en réjouir.

C. Boismorand.

AUTOREPRÉSENTATION OU AUTOSCOPIE

L'autoscopie interne

On a donné le nom de cénesthésie au sentiment général que nous avons de l'existence de notre corps.

C'est, comme le dit Henle, « la somme, le chaos non débrouillé des sensations qui de tous les points du corps sont sans cesse transmises au sensorium[1] ».

Ce sens de l'existence nous est donné principalement par les impressions accidentelles et locales qui, à l'état de veille, éveillent, stimulent et entretiennent le jeu de la sensibilité, mais il se complète par une certaine conscience de l'exercice des fonctions organiques. « Conscience sourde, obscure et pour ainsi dire latente, analogue par exemple à celle des sensations qui provoquent et accompagnent les mouvements respiratoires, sensations qui, bien qu'incessamment répétées, passent encore inaperçues. »

« C'est par lui que le corps apparait sans cesse au moi comme sien et que le sujet spirituel se sent, s'aperçoit exister en quelque sorte localement dans l'étendue limitée de l'organisme. » Les lignes placées entre guillemets sont de Peisse. Il ajoute : « Dans l'état ordinaire d'équilibre qui constitue la santé parfaite, ce sentiment est, comme nous le disions, continu, uniforme et toujours égal, ce qui l'empêche d'arriver au moi à l'état de sensation distincte, spéciale et locale. Pour être distinctement remarqué, il faut qu'il acquière une certaine intensité; il s'exprime alors par une vague impression de bien-être ou de malaise général, indiquant, le premier, une simple exaltation de l'action vitale physiologique, le second, sa perversion pathologique... Ce

1. Voir Ribot, *Maladie de la personnalité.*

sentiment fondamental de la vie organique... ne serait dans cette hypothèse qu'une résultante *in confuso* des impressions produites, sur tous les points vivants, par le mouvement intestin des fonctions, apportées au cerveau soit directement par les nerfs cérébro-spinaux, soit médiatement par les nerfs du système ganglionnaire[1]. »

L'autoreprésentation ou autoscopie externe dont nous avons cité des exemples serait en quelque manière la perception plus nette de cette cénesthésie. C'est le moi qui se perçoit, mais il ne se perçoit que dans sa forme extérieure, il ne perçoit pas ses organes internes, son cœur, ses poumons, son cerveau.

Dans le sommeil hypnotique, certains sujets paraissent avoir cette perception plus ou moins nette de leurs organes profonds et exercer une certaine action sur ceux qui, à l'état normal, échappent complètement, sinon à la conscience, au moins à la volonté. On peut, pendant l'hypnose, modifier à volonté, par suggestion, toutes les fonctions de la vie végétative, modifier certaines sécrétions, faire varier les battements du cœur, produire des vomissements, de la diarrhée, amener des rougeurs plus ou moins persistantes de la peau. Ces faits, très bien constatés et admis aujourd'hui par tous les physiologistes, montrent avec évidence que le cerveau, placé dans certaines conditions spéciales d'activité, peut agir sur les fonctions organiques. S'il existe un courant nerveux centrifuge allant du cerveau aux organes de la vie végétative, on est porté à admettre avec Beaunis qu'il peut s'établir un courant nerveux centripète de ces organes au cerveau, et celui-ci peut, dans certaines circonstances, apporter au cerveau et à la conscience la notion des changements qui se produisent dans les organes.

Pour expliquer, dit Liébault, dans la totalité des tissus l'action suggestive de la pensée pendant le somnambulisme, il faut bien que l'organe cérébral qui transmet des ordres aux glandes, aux vaisseaux sanguins, etc., ait connaissance des sensations qui en partent.

1. Note de Peisse dans son édition des *Rapports du physique et du moral de Cabanis*. — Cité par Beaunis, *Les sensations internes*, p. 153. Paris, Alcan, 1889.

Nous arrivons ainsi à concevoir la possibilité d'une autoscopie interne faisant pendant à l'autoscopie externe.

Liébault en cite des exemples que rappelle Beaunis, qui garde à ce sujet une prudente réserve[1].

Les anciens magnétiseurs décrivent une phase du sommeil hypnotique ou magnétique dans lequel le sujet perçoit ses organes intérieurs, et certains mêmes pourraient connaître l'état des organes des personnes avec lesquelles elles seraient en rapport magnétique. Ces faits ont été l'occasion de nombreuses supercheries, et de célèbres somnambules extra-lucides ont largement exploité à leur ombre la crédulité publique.

Cependant des hommes comme Durand de Gros et plus tard de Rochas on ont admis la réalité.

Je cite un passage du livre de de Rochas sur les états profonds de l'hypnose[2].

Le sujet, qui continue à percevoir les sensations des personnes avec lesquelles on le met en rapport, ne voit pas davantage que dans l'état précédent les effluves extérieurs, mais a acquis une propriété nouvelle. Il voit ses organes intérieurs et ceux des personnes avec lesquelles il est en rapport.

Il les décrit avec les termes qui lui sont familiers à l'état de veille, surtout quand ces organes sont malades. Interrogé pourquoi il voit mieux ceux-là que les autres, il répond que c'est parce que la souffrance ou la perturbation qu'il éprouve par sympathie concentre sur eux son attention. Il voit vibrer les cellules cérébrales sous l'influence de la pensée et il les compare à des étoiles qui se dilatent et se contractent successivement.

Quand on lui fait toucher une personne et qu'on le prie de l'examiner, il compare ce qu'il voit chez cette personne avec ce qu'il voit dans son propre corps. Par exemple pour l'officier souffrant d'une oreille, il a dit : « Il y a dans l'oreille une petite peau en travers comme chez moi, mais derrière je vois un bouton que je n'ai pas, et ce bouton suppure. »

Il faudrait de nombreuses expériences de contrôle pour que ces faits puissent être admis scientifiquement.

Ceux d'autoscopie que cite le Dr Sollier sont un peu

1. Liébault, *Le Sommeil provoqué et les états analogues*. Beaunis, *loco citato*, p. 155.
2. De Rochas, *Les États profonds de l'hypnose*.

moins extraordinaires. Ses sujets ont, parait-il, vu leurs organes internes, cerveau, vaisseaux sanguins...

Le Dr Comar a, de son côté, publié des observations de même genre.

Placés dans un état d'hypnose spécial pendant lequel on appelle successivement leur attention sur le fonctionnement de tel ou tel organe, certains sujets en ont eu la perception avec sensation visuelle de tous points semblable à celle de l'autoscopie externe déjà décrite et qui aurait la même explication.

Citons de rapides extraits de ces observations.

Le Dr Comar traitait une hystérique, et, dit-il : Je fus un jour assez surpris d'entendre ma malade plongée dans l'hypnose, et à qui je faisais sentir son cœur, me dire textuellement ces mots que je notais au fur et à mesure qu'elle parlait : « Comme c'est drôlement fait, on dirait quelque chose en caoutchouc, çà s'élargit, puis ça se rallonge, et il y a là-dedans des espèces de petites poches qui s'ouvrent, se referment et manœuvrent comme des soupapes en laissant passer du liquide d'une poche dans une autre. »

D'autres malades ont dit percevoir leur cerveau comme le sujet de M. de Rochas ; d'autres ont décrit des particularités anatomiques très spéciales. On peut penser que certaines de ces malades avaient des connaissances anatomiques et qu'elles ont décrit de mémoire des organes qu'en réalité elles ne sentaient pas.

Je sens le poids de cette objection, mais il y a certaines observations pour lesquelles elle ne peut être admise. Je renvoie le lecteur pour plus de renseignements au livre du Dr Sollier. Il discute les objections, il donne sa méthode et les faits qu'il avance sont d'un contrôle facile. J'ai voulu seulement les citer. Comme il le dit très sagement, il ne s'agit pas de leur opposer des raisonnements plus ou moins séduisants, mais des expériences de contrôle en se mettant dans les mêmes conditions.

Nous en dirons autant pour les faits observés par Liébault, Rochas et quelques autres savants.

Dr L. Menard.

L'Orientation du Pigeon voyageur

A mon humble avis, il n'est pas douteux que les pigeons voyageurs, que j'étudie depuis longtemps avec une patience vigilante, ne soient doués d'une intelligence spéciale, qui observe, qui compare, qui réfléchit. J'en pourrais donner des preuves nombreuses; mais quelques-unes ressortent assez nettement de ce que j'ai déjà écrit sur le sujet même de l'orientation; quant au reste, je vais me borner à deux ou trois traits principaux.

En voici un, que j'ai raconté aux lecteurs du *Temps*.

Un soir de mars, rentré chez moi à nuit close, je monte fermer la grille de sortie de mon colombier. Par la petite marquise vitrée qui la recouvre, la lune me montre vide la place où l'on met d'ordinaire la mangeoire automatique de mes pensionnaires. On la leur avait prise dans l'après-midi pour la regarnir et l'on avait oublié de la leur rapporter. — Pauvres diables! pensai-je, ils n'ont pas dîné! — Comme je faisais cette réflexion, un de mes mâles, un vieux grognard très galonné, se jette de son perchoir dans mes jambes et se met à picorer mon pantalon. Je descends chercher une lampe; deux amis en visite remontent avec moi; nous répandons sur le plancher quelques poignées de grains, et, à la lueur de mon quinquet, qui ne leur était pourtant pas familier, tous mes pigeons accourent, se gaver d'abord, puis boire; enfin, l'estomac satisfait, regagnent chacun sa place avec des roucoulements d'aise qu'il me plut de prendre pour des remerciements. — Croit-on que des hommes auraient pu, sans autres moyens, mieux faire que ces animaux?

En 1896, j'avais élevé douze jeunes, des couvées de mars-avril, et je commençai à les entraîner fin juin. Chaque samedi soir, je prenais mes douze sujets, je les enfermais tous ensemble dans un panier de voyage, et en route! Expédiés par chemin de fer, ils arrivaient à destination pendant la

nuit : ils étaient lâchés le lendemain matin. Ces voyages répétés n'étaient pas du goût d'une petite femelle noire, qui ne tarda guère à s'y dérober. Un samedi soir elle manqua a l'appel. J'eus beau parcourir et fouiller mon pigeonnier dans tous les coins et recoins : je ne l'aperçus nulle part. Persuadé qu'elle avait reçu quelque coup de fusil au cours de ses quotidiennes randonnées champêtres en compagnie des camarades, je fus tout étonné de la voir le lendemain dans le pigeonnier. Je supposais qu'elle avait dû être poursuivie la veille par un oiseau de proie, cas très fréquent; que, par inexpérience et pour lui échapper, elle avait fui très loin; qu'elle avait couché sur quelque toit, et qu'elle était rentrée dare dare dans la matinée.

Mon attention ayant été attirée ainsi sur cette femelle, je ne la perdis pas de vue. Toute la semaine, je constatai qu'elle était là, perchée à sa place habituelle. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le samedi soir suivant je dus n'expédier que onze jeunes, elle manquait encore ! Le lendemain matin, vers dix heures, elle était de retour. Le samedi d'après, elle était absente une fois de plus. Je ne savais que penser de ces disparitions si régulières, lorsqu'un de mes voisins, M. X., honorable fonctionnaire qui pourrait, au besoin, confirmer la rigoureuse exactitude de ce récit, vint m'apporter la réfractaire, et me raconta que tous les dimanches matins, en ouvrant son propre colombier, il y trouvait cette pigeonne, qui sortait avec ses autres pensionnaires et ne reparaissait chez lui, croyait-il, que le dimanche matin suivant.

Ce fut un trait de lumière. Rien ne nous fut plus facile que de prendre l'ingénieuse petite bête en flagrant délit de désertion momentanée. Le samedi, dans l'après-midi, elle se réfugiait chez M. X., et y passait la nuit. Elle ne revenait chez moi que lorsqu'elle savait qu'elle n'y courrait pas le risque d'être pincée et mise en panier. Comme tant de finesse intéressait vivement mon voisin à cette pigeonne, qui d'ailleurs était fort jolie, je la lui donnai. Il la garda longtemps et en tira d'excellents produits.

Voilà donc, il me semble, qui est assez significatif; voici peut-être mieux encore.

' Il y a quelques années, un colombophile de mes amis — appelons-le M. Durand — vendit une dizaine de ses pigeons à un amateur qui les emporta dans la ville où il résidait, distante de 100 kilomètres. Peu de jours après cette vente, M. Durand changea de domicile et logea les pigeons qu'il avait conservés dans le grenier d'une seconde maison, fort éloignée de la première et située à l'extrémité d'un quartier tout différent. Plusieurs mois passèrent. Qu'on juge de la stupeur de M. Durand, retrouvant un beau matin dans son colombier, cinq ou six des pigeons qu'il avait vendus depuis près d'un an déjà! Il avait d'autant moins compté sur leur retour, qu'au cas même où l'acheteur les eût mis en liberté, ils devaient fatalement revenir à leur ancien logis, à l'*ancien toit*, et qu'ils ne pouvaient connaître le *nouveau*. C'était bien, informations prises, ce qui était arrivé. Les pigeons étaient venus, plusieurs fois de suite, dans la même journée, rendre visite à leur premier *home*, mais comme ils le *voyaient* fermé, et peut-être parce qu'ils ne *revoyaient* pas les visages de connaissance, ils étaient repartis. Alors, sans doute, ils s'étaient mis à voler sur la ville, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré et reconnu, dans les bandes nombreuses de pigeons voyageurs que l'on y aperçoit, évoluant dans l'espace du matin au soir, des camarades d'autrefois, de vieux *copains*, perdus de vue, mais non oubliés. Les ayant reconnus, ils les avaient suivis; et s'ils les avaient suivis, n'était-ce point parce qu'ils comprenaient qu'ils retrouveraient ainsi, sinon leur maître, du moins un milieu familier, l'habitation où ils se sentiraient chez eux? Le fait, qui est, pour surprenant qu'il paraisse, absolument authentique dans ses moindres détails, ne peut s'expliquer autrement. Je le propose, avec les trois qui précèdent, aux méditations des hommes de sens, qui ont l'excellente, mais rare habitude, de ne pas se payer de mots.

A. Thauziès.

VARIÉTÉS

L'ESPRIT DU PROFESSEUR SIDGWICK ET Mme THOMPSON

Dans une réunion de la Société des recherches psychiques de Londres, le 7 décembre, M. Piddington, secrétaire honoraire, a lu les extraits d'un ample rapport de ses expériences par la médianité de cette Mme Thompson, femme du professeur Thompson, de Cambridge. L'on sait que la médianité de cette dame est du même genre que celle de Mme Piper. Ce rapport sera publié ultérieuremant dans les *proceedings* de la Société. M. Piddington, par ses longues expériences, acquit une foi absolue dans l'honnêteté de Mme Thompson, ainsi que l'avait acquise, de son vivant, Frédéric Myers. Il croit à la réalité de certaines parmi les personnalités qui se manifestent au moyen d'elle, et qui s'expriment d'une manière fort différente les unes des autres, avec des caractéristiques absolument spéciales.

Mais le passage le plus intéressant du rapport de M. Piddington est celui ayant trait à la supposée manifestation du professeur Sidgwick, l'éminent psychologue qui fut le premier président de la *Society*.

Le conférencier fit passer de main en main, parmi les assistants, différents écrits automatiques, dans lesquels les amis et les parents de Sidgwick reconnurent une ressemblance extraordinaire avec l'écriture du défunt professeur. Au moins une fois, Sidgwick se serait efforcé de parler par la bouche de Mme Thompson. M. Piddington décrit cette scène comme l'expérience la plus réaliste et la plus impressionnante qu'il ait jamais rencontrée dans tout le cours de ses investigations des phénomènes médianiques. « Ce n'était pas — dit-il — *comme si* c'eût été lui ; *c'était* bien lui, à ce que l'on pouvait en juger. La personnalité de Sidgwick fit allusion, entre autres choses, à un incident qui s'était passé dans l'une des

réunions du Conseil de direction de la *Society* — incident dont on peut dire, avec une certitude presque absolue, que Mme Thompson ne pouvait pas le connaître; l'un des assistants à la conférence, membre du Conseil de direction, M. Arthur Smith, se leva pour déclarer qu'il se souvenait parfaitement bien de cette circonstance.

(*Revue d'études psychiq.*, janv. 1904.)

LA SORCELLERIE DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

Kurt. Tœppen raconte les faits suivants : « Je demeurais à Bagamoyo, au milieu d'une plantation de palmiers; dans la même maison habitaient avec moi un Arabe, trois femmes arabes et plusieurs nègres. La plus jeune des femmes arabes tomba subitement malade et fit appeler un Mganga qui dit qu'il y avait dans la maison un mauvais esprit qui s'en prenait à cette femme, et que nous devions quitter la maison, dans la crainte des pires dangers. Je ne voulus pas m'y soumettre, car la maison me plaisait beaucoup, bien qu'un soir j'y eusse eu l'expérience d'une hantise : je me tenais sur la véranda sombre et sentis tout à coup ma main serrée par une main étrangère. Il n'y avait personne aux alentours. Ma main répandit subitement l'odeur du poisson séché. Je n'en éprouvais pas d'impression particulière, mais l'Arabe devint de plus en plus malade. Je fis appeler le médecin en chef du poste militaire, le Dr Gærtner, et lui fis part du cas. Le Dr Gærtner me conseilla de déménager, car, dit-il, si chez cette sorte de gens l'imagination entre en jeu, tous les remèdes restent inefficaces. Le frère Oscar, de la Mission, me donna le même conseil. Je résolus donc de déménager le lendemain matin, et voici maintenant le plus extraordinaire de la chose. Nous n'habitions que le premier étage; le Mganga avait désigné au rez-de-chaussée un petit espace fermé comme étant le « repaire » du mauvais esprit; il nous engagea à saupoudrer de sel tout l'escalier et le couloir qui aboutissait à la porte de la maison, à clouer sur le repaire du mauvais

esprit un paillasson et à faire transporter l'Arabe devant la porte par quelqu'un. J'avais commandé une voiture qui attendait en bas. L'Arabe dont il a été question plus haut répandit le sel et cloua le paillasson. Je portai la femme arabe jusqu'à la voiture. Nous n'étions pas encore arrivés à la nouvelle maison que déjà la malade avait repris sa vivacité, et au bout de quelques heures elle fut entièrement guérie. Passe encore, mais l'Arabe! Il arriva tout malade et abattu en boitant. Ses deux jambes jusqu'au genou étaient tuméfiées et de l'un des mollets coulait du sang; le lendemain il se trouva d'ailleurs guéri.

(*Neue metaphys. Rundschau*, 1902, n° 2.)

LE DIEU SETH

On sait que les anciens Égyptiens représentaient les dieux sous des formes humaines avec des têtes d'animaux, symbolisant des attributs particuliers. Ainsi, Horus porte une tête de faucon, Sébak une tête de crocodile, etc. La tête du dieu Seth n'a pu être identifiée pendant fort longtemps; or, il se trouve que c'est celle de l'okapi, ce curieux mammifère qui tient à la fois de la girafe et de l'antilope et qui a été récemment découvert dans l'Ouganda. Il faut dès lors admettre que l'okapi a vécu en Égypte ou du moins a été connu des anciens Égyptiens.

(*Rev. Scientif.*, 25 avril.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

M. le Dr Ch. Richet[1], avec une franchise et une bonne foi qui l'honorent, raconte les phénomènes dits de matérialisation, dont il a été témoin, à la villa Carmen, pendant tout le mois d'août 1905. Le nom des assistants importe peu. Il semble bien, d'après l'auteur du récit, « que la plupart des phénomènes qui se sont produits étaient dus à l'influence de Marthe comme médium ». Marthe est une jeune fille de dix-neuf ans. La pièce où les expériences ont été faites était disposée, comme le sont d'ordinaire les salles aménagées pour ce genre d'expériences. M. Richet s'assurait, avant la séance, que nulle personne n'était cachée dans la pièce et que nulle personne ne pouvait y pénétrer pendant la séance. Pas de supercherie possible de ce côté.

M. Richet affirme que le personnage, apparaissant auprès du médium, ce n'est ni une image réflétée sur un miroir, ni une poupée, ni un mannequin. En effet « il possède tous les attributs de la vie. Je l'ai vu sortir du cabinet, marcher, aller et venir dans la pièce. J'ai entendu le bruit de ses pas, sa respiration et sa voix. J'ai touché sa main à diverses reprises. Cette main était articulée, chaude, *mobile*. J'ai pu, à travers la draperie dont cette main était recouverte, sentir le poignet, les os du carpe et du métacarpe qui pliaient sous la pression de ma poignée de main.

« Ainsi la seule fraude possible — et il est absolument impos-

1. *Annales des Sciences psychiques*. Numéro de novembre 1905.

sible d'en supposer une autre — c'est que le soi-disant fantôme est le médium déguisé. »

Le docteur établit d'abord que « le fantôme, ou la forme qui était *visible*, possède quelques-uns des attributs essentiels de la vie. Pour faire cette preuve, il avait préparé « un flacon contenant de l'eau de baryte, limpide, et disposé de telle sorte qu'en soufflant dans un tube de caoutchouc, on pouvait faire barboter l'air expiré dans l'eau de baryte ». L'expérience manquée d'abord, réussit ensuite, mais le flacon passe entre trois mains différentes, y compris celle du médium, derrière lequel M. Richet aperçoit la forme de Marthe; ses mains très certainement; sa figure par intervalles seulement, car, en se penchant, le médium la masquait. En tous cas, poursuit le docteur, je ne pouvais voir que vaguement la forme de sa figure; car l'obscurité était trop grande pour qu'on pût reconnaître ses traits.

Mais il ajoute aussitôt que l'un des principaux témoins faisait remarquer à haute voix qu'on distinguait parfaitement derrière le médium la forme de Marthe.

« Ainsi il est parfaitement évident que B. B. (ou le médium) possède les essentiels attributs de vie. Il marche, parle, se meut, respire comme un être humain. Son corps est résistant; il a une certaine force musculaire. Ce n'est ni un mannequin, ni une poupée, ni une image réfléchie par un miroir; et il n'y a lieu de laisser résolument de côté toute supposition autre que l'une ou l'autre de ces hypothèses : ou un fantôme ayant les attributs de la vie, ou une personne vivante jouant le rôle d'un fantôme. »

Le docteur ne dit pas laquelle des deux solutions, il accepte. Un fantôme qui a les attributs de la vie! N'y a-t-il pas entre les deux parties de la proposition une choquante contradiction? Que, dans une hallucination toujours facile à expliquer, nos sens trompés prêtent à un fantôme quelconque les attributs de la vie qu'il *paraît* avoir, nous en convenons sans peine. Si un fantôme possède les attributs, surtout les attributs essentiels de la vie, c'est un être qui est là, une personne quelconque, dans un état quelconque; nous n'irons jamais prétendre que c'est un fantôme.

Il s'agit donc ici, pour nous, d'une personne qui apparaît, et non d'un fantôme.

Mais voici un autre phénomène encore plus étrange que le premier. Entre la table et le rideau, se forme « comme une boule blanche, lumineuse, qui flotte sur le sol, et *dont les contours sont indécis*. Puis, *par transformation de cette luminosité blanchâtre* s'élevant tout droit, très rapidement, comme sortant d'une trappe, paraît B. B. Le rideau n'a pas bougé. Sa démarche est claudicante, hésitante. Tout à coup il s'affaisse et disparaît par terre, et en même temps on entend un bruit de clac clac, comme le bruit d'un corps qui se jette par terre. Quelques minutes après, « on voit encore la même boule blanche (sa tête?) *apparaître au ras du sol; puis un corps se forme*, qui remonte rapidement, tout droit, se dresse, *atteint une hauteur d'homme*, puis soudain s'affaisse sur le sol avec le même bruit de clac clac que tout à l'heure.

Expérience qui paraît décisive, car on ne voit pas par quel *truc* elle pourrait être obtenue. Comment Marthe déguisée en B. B. aurait-elle, en se glissant sous le rideau, puis en se relevant, donné l'apparence d'une tache blanche s'élevant en droite ligne? Par trois fois, le 24 août, « B. B. se rapetisse tout d'un coup, et sous nos yeux disparait dans le sol; puis se relève soudain en ligne verticale. »

Ces faits extraordinaires ainsi constatés, le docteur est loin cependant de les mettre sur le même pied. Ainsi il ajoute fort judicieusement : « Dans le cas du corps s'affaissant en ligne droite sur le sol, on peut supposer que, par d'extraordinaires efforts de gymnastique habile, quelqu'un de très souple, en se disloquant pourra se reculer en arrière, tout en laissant la tête se baisser en avant jusqu'à atteindre le sol de manière à donner l'impression d'une tête qui descend en droite ligne jusqu'à terre. (Mais comment faire disparaître l'apparence de la draperie?)

« Il eût été pour moi d'une importance considérable de sentir la main, ou le corps, ou une portion quelconque de la draperie, *fondre* dans ma main. Je dois dire que j'ai vainement, à diverses reprises, demandé avec instance cette expérience. B. B. a bien promis de me la donner; mais je n'ai rien, absolument rien eu de semblable,.. »

Bref, un seul fait à retenir, c'est la formation d'un corps vivant, en dehors du rideau, sortant du sol, et rentrant dans le sol.

Suit toute une série de photographies obtenues à la lumière d'une conflagration soudaine d'un mélange de chlorate de potasse et de magnésium.

De tous ces clichés nous n'en retenons qu'un seul, celui où B. B. a la tête couverte d'une sorte de casque armet, à reflets métalliques : par-dessus ce casque est un turban. Il a, descendant sur les oreilles, une sorte de mentonnière qu'on ne voit bien qu'à droite, qui lui couvre la joue et l'oreille droites, et qui paraît être apposée à la joue au-dessous du casque. Du turban la draperie descend en flottant et en formant une sorte de pendentif. Le bras gauche, dont on ne distingue rien, est enveloppé d'une épaisse draperie qui s'étend vers Marthe qu'il cache complètement. Du reste B. B. nous avait annoncé que, comme Marthe craignait la lumière du magnésium, il prendrait soin de lui cacher les yeux et la figure pendant la photographie.

Étrange affublement, vraiment, que celui de ce médium, avec son casque, avec son turban, avec cette mentionnière qu'on ne voit qu'à moitié, avec cette draperie en pendentif. Serions-nous trop sévère en disant qu'il nous fait, malgré nous, songer à un personnage de comédie? Pourquoi toute cette mise en scène, pourquoi tout ce vain apparat, s'il s'agit, par exemple, d'une matérialisation de Marthe qui, à force de prestiges divers, parviendrait à en imposer à l'assistance; pourquoi tant de soin de cacher les yeux et la figure de celle-ci pendant les opérations photographiques? Pourquoi le fantôme ne se montre-t-il pas tel qu'il est, dénué de tous ces oripaux qui nous laissent sceptiques et rêveurs?

L'auteur a soin de déclarer que l'honorabilité de Marthe ne saurait être contestée. Mais il ajoute aussi que toute tromperie, venant d'autres personnes, doit être écartée.

C'est donc sur Marthe que repose tout le poids de la discussion scientifique. Comment supposer qu'elle puisse apporter une série d'objets, costumes aussi disparates, pour se grimer ainsi? Il ne nous appartient pas d'expliquer un

phénomène aussi étrange affirmé par des témoins aussi consciencieux et qui semble dûment constaté, mais nous avons le droit de demander, avec M. Richet, pourquoi « le corps et la manche de Marthe dans la figure 3 (des photographies) semblent-ils vides? Pourquoi ne voit-on pas la main droite de Marthe? Pourquoi, dans toutes les photographies, ne voit-on jamais distinctement la figure de Marthe?... Pourquoi l'obscurité est-elle à ce point nécessaire? Pourquoi la figure de B. B. est-elle si ressemblante à la figure que pourrait avoir Marthe si elle avait collé une grosse barbe noire à sa lèvre supérieure? Pourquoi, après que B. B. m'eût promis que sa main fondrait dans la mienne, n'ai-je pu rien obtenir d'analogue, alors que j'avais cependant déclaré que cette expérience était vraiment l'*experimentum crucis* fondamental? Pourquoi, lorsque B. B. se promène, sortant du cabinet, autour de nous, dans la salle, n'est-il pas permis de le toucher? »

Voilà bien de fortes objections, résumées par l'observateur loyal et consciencieux qu'est M. le docteur Charles Richet. D'autres que nous, nous le savons, lui ont reproché de ne pas formuler assez vite ses conclusions. Reproche bien téméraire à nos yeux. Dans une matière aussi complexe, où les apparences ne sont pas scientifiquement démontrées réelles et indiscutables de tous points, comment ne pas procéder avec la dernière circonspection? Pourquoi se hâter d'émettre une théorie aujourd'hui, si demain cette théorie doit être abandonnée et faire place à une autre?

Le phénomène de la *matérialisation* reste toujours aussi mystérieux qu'auparavant. Se produit-il au moyen d'une sorte de *désagrégation* par laquelle le médium prendrait de sa substance, *se viderait* pour ainsi dire lui-même au profit de la formation du nouvel être *« lequel émane de lui, et auquel on ne peut toucher sans nuire au médium*[1] ».

Ceci nous rappelle, jusqu'à un certain point, le phénomène observé à Cideville, en 1851.

« Un jour que le curé recevait dans son presbytère hanté,

1. Nous soulignons à dessein cette citation.



quelques-uns de ses confrères et causait avec eux de la triste situation de l'enfant (l'un de ses élèves) que rien n'avait pu délivrer, un des assistants se souvint avoir lu ou entendu dire que les pointes de fer sont efficaces contre les esprits frappeurs. On se résolut à employer ce moyen. On prend des pointes pour les enfoncer vivement là où un bruit se produira. Soudain une de ces pointes fait jaillir une flamme et une fumée épaisse. On entend des gémissements, et une voix qui demande pardon. On questionne la voix et le sorcier se nomme, c'est le berger Thorel. Il avoue qu'il n'est pas seul : « Nous sommes cinq. » On pardonne sous conditions, dont celle-ci : Thorel viendra lui-même demander pardon à l'enfant.

« Le lendemain Thorel vient à la cure. Il porte au visage des écorchures dont il ne veut pas expliquer l'origine. Il se met à genoux devant l'enfant et le saisit par sa blouse. Dès ce moment les souffrances de l'enfant redoublent et le presbytère est plus troublé que jamais... Les phénomènes de hantise et de persécution ne finirent que lorsque le curé, sur le conseil de l'archevêque de Rouen (Louis-Marie-Edmond Blanquart de Bailleul[1]), se fut séparé de ses élèves[2] ».

On est toujours en droit de se demander pourquoi cette défense si catégorique de toucher « au nouvel être », et ce qui se serait passé, si l'un des expérimentateurs avait enfreint la consigne donnée. Sans employer le moyen radical des pointes de fer dirigées contre le sorcier malveillant et processif de Cideville, n'aurait-on pas pu, d'une manière ou de l'autre, toucher le fantôme et se rendre compte de ce qu'il était réellement. Sans ce point de contact immmédiat et répété, nous en sommmes réduits à de pures hypothèses, et il n'y a lieu de formuler aucune conclusion vraiment digne de ce nom.

Encore un autre rapprochement entre les faits de Cideville et les expériences de la villa Carmen. Il nous est fourni par

1. Sous l'administration de ce prélat, un autre fait beaucoup moins retentissant que celui-ci, mais non moins significatif, se produisit à Rouen; nous aurons peut-être l'occasion de l'exposer un jour.
2. *Le Péril occultiste*, par Georges Bois, p. 147.



M. le marquis de Mirville au chapitre XI *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques* : « Au moment où l'enfant accuse la présence du fantôme, un des ecclésiastiques présents affirme avoir aperçu distinctement derrière lui *une sorte de colonne grisâtre ou de vapeur fluidique.*

« Les autres avaient vu, plusieurs fois, cette même vapeur, au moment où ils la poursuivaient, *serpenter en tous sens*, avec une sorte de sifflement très léger, *puis se condenser visiblement et s'échapper comme un courant d'air* par les fentes de l'appartement; M. de V... l'entendait, lui, sans rien voir, et l'entendait, dit-il, comme on entend le frôlement d'une robe (p. 329). »

A ceux qui nous reprocheraient cette comparaison, nous répondons que, s'il n'y a pas similitude parfaite, la manifestation des fantômes présente certains points de ressemblance qu'il importe de consigner. Nous mettons de côté les intentions des agents; elles diffèrent absolument. Si les fantômes ne sont pas identiques et visibles au même degré, les vapeurs qui les précèdent et semblent présider à leur formation, sont ou nous nous trompons fort, à peu près les mêmes dans les deux cas. C'est donc un principe identique qui leur a donné naissance. Mais ce principe quel est-il?

Voici en quels termes M. Ch. Richet termine son exposé.

« Mais je ne veux pas aller plus loin dans la théorie. Il est trop tôt encore, et de nouvelles expériences sont nécessaires. Je ne peux même pas me hasarder à une affirmation définitive du phénomène. Car malgré toutes les preuves que je donne, malgré tout ce que j'ai vu et touché, malgré les photographies, si probantes cependant, je ne puis me résoudre encore à admettre dans toute sa plénitude, et avec toutes les conséquences prodigieuses que cela entraîne, le fait de la matérialisation. C'est trop demander à un physiologiste que de lui faire accepter ainsi un fait aussi extraordinaire et invraisemblable; et je ne me rendrai pas si facilement, même à l'évidence.

« Toutefois j'ai cru devoir mentionner ces faits, de même que Sir William Crookes a cru devoir dans des temps plus difficiles, rapporter l'histoire de Katy King. Après tout il se



peut que j'aie été trompé. Mais l'explication d'une telle erreur aurait une importance considérable.

« Et puis faut-il le dire? — je ne crois pas que j'aie été trompé. Je suis convaincu que j'ai assisté à des réalités, non à des mensonges, certes je ne saurais dire en quoi consiste la *matérialisation*. La solution de ce problème est peut-être toute différente de celle que lui donnent naïvement les spirites. Je suis seulement prêt à soutenir qu'il y a là quelque chose de profondément mystérieux, qui changera de fond en comble nos idées sur la matière et la vie. »

Nous partageons entièrement l'avis de M. le Dr Charles Richet. La science spirite a encore un long chemin à parcourir, beaucoup d'expériences à faire, avant d'arriver à des conclusions rigoureuses et indéniables. Qu'est-ce que la matière? Qu'est-ce que la vie? Problèmes non résolus jusqu'à présent et qui passionnent aujourd'hui les savants de toute sorte. Ajoutons, toutefois, que les hypothèses spiritualistes sont les plus probables, les mieux acceptées des esprits loyalement sincères, et que le spiritisme, malgré les obscurités qui l'entourent, malgré les duperies auxquelles il donne naissance trop souvent, contribue à démontrer l'absurdité du positivisme éhonté qui avait envahi certaines sphères de la société contemporaine. Avancer que le spiritisme ramène à la foi catholique, ce serait dépasser notre pensée et désobéir à l'Église qui en a réprouvé les pratiques dangereuses et non justifiées; mais nous connaissons des âmes de bonne volonté qu'une longue expérience a désabusées de ses maximes trop souvent erronées et a ramenées, par la preuve constatée de l'existence d'un monde invisible, aux croyances pures et simples de leurs ancêtres. Si la même grâce n'est pas réservée à toutes indistinctement, il nous plait d'espérer que le plus grand nombre, guidé par le loyalisme de leur conscience, saura secouer en son temps le joug intolérable d'apparences trompeuses, d'illusions décevantes, pour rentrer résolument dans le *giron* de la sainte Église catholique, apostolique et romaine.

Mgr M. Le Monnier.



DES MODIFICATIONS

Que subit la Force nerveuse extériorisée

RELATIVEMENT A L'ÉTAT DE SANTÉ DES SUJETS [1]

J'ai montré l'année dernière[2] que l'extériorisation de la force nerveuse, que nous constatons à l'aide du sthénomètre, se montre, chez les personnes en bon état de santé normale, plus considérable de la main droite que de la main gauche. Les chiffres indiqués par l'écart de l'aiguille entre certaines limites, variations qui indiquent la capacité personnelle d'extériorisation et qui peuvent aussi être produites accidentellement par un état de fatigue passagère et par différentes influences qui s'exercent momentanément sur l'état psychique du sujet.

Quoique ces chiffres n'aient donc pas une valeur absolue, ils donnent, comme nous le verrons tout à l'heure, des indications importantes quand ils sont sensiblement diminués ou exagérés.

Ce qui a une importance encore plus considérable que la valeur absolue des chiffres, c'est la proportion qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui indiqué par la main gauche. Cette proportion varie avec une régularité véritablement étonnante dans les différentes maladies du système nerveux, de sorte que la fraction présentée suffirait,

1. *Annales des Sciences psychiques*, octobre 1905, p. 604.
2. Pour la description du sthénomètre et des expériences faites pour constater l'élimination de toute cause d'erreur, dues au son, à la chaleur, à la lumière ou à l'électricité, voir le *Annales des Sciences Psychiques*, juillet-août 1904, et la *Revue d'Etudes Psychiques*, juin 1904. — N. D. L. R.



dans bien des cas, à elle seule, pour fixer un diagnostic. Et ce qui prouve que cette variation est bien sous la dépendance de la maladie, c'est que, si l'on étudie régulièrement l'action produite sur le sthénomètre par un malade en traitement, on voit la fraction donnée par les chiffres des deux mains se rapprocher progressivement de la proportion normale, au fur et à mesure que le malade avance vers la guérison. Si, dans le cours du traitement, il se produit quelque rechute ou quelque accident nouveau, ce fait est immédiatement enregistré par l'écart qui se produit simultanément entre les deux chiffres.

Nous allons examiner les indications données par le sthénomètre dans un certain nombre de maladies; les faits seront la meilleure preuve de ce que nous avançons.

Tout d'abord, nous allons voir les variations de la force extériorisée chez les neurasthéniques. On sait combien cette maladie est protéiforme, nous allons donc diviser ces maladies en catégories dans lesquelles nous verrons le sthénomètre donner des indications différentes.

Toutefois le caractère fondamental, que nous retrouvons chez tous les malades atteints de neurasthénie, c'est le renversement complet de la force extériorisée, qui est démontrée par l'écart plus considérable obtenu avec la main gauche comparativement à la main droite, ce qui est un caractère diamétralement opposé à l'état normal.

Nous n'insisterons pas, bien entendu, sur le tableau général de la maladie que tout le monde connait; je me bornerai en quelques mots à indiquer les caractères dominants chez chaque malade,

Le premier sujet de cette catégorie est un homme de quarante-cinq ans, atteint depuis quelques mois de neurasthénie. Nous notons chez lui particulièrement des troubles digestifs, des vertiges, une tendance à la tristesse, des insomnies.

Son examen sthénométrique nous donne :

Main droite + 28°
Main gauche + 52°

Le second malade est une dame de trente-quatre ans, neurasthénique chez laquelle dominent les troubles digestifs, lourdeur et congestion céphalique après les repas, tristesse et mélancolie, insomnie presque complète.

Au sthénomètre elle nous donne :

Main droite + 14°
Main gauche + 20°

Chez une troisième malade, qui nous présente des symptômes cliniques généraux analogues : vomissements, inappétence, affaiblissement général, grande paresse pour se livrer à ses occupations manuelles et pour sortir de chez elle, nous trouvons la formule suivante :

Main droite + 20°
Main gauche + 40°

Un autre malade se plaint d'une grande fatigue générale, troubles digestifs, affaiblissement et lourdeur de tête surtout pendant le travail de la digestion; il nous fait remarquer ce point très important, que son ardeur pour le travail n'est pas diminuée, il voudrait toujours entreprendre quelque chose, mais la fatique physique le domine et l'arrête aussitôt. L'écart qu'il nous donne est :

Main droite + 23°
Main gauche + 40°

Un autre encore se plaint surtout de douleurs à l'estomac, somnolence après les repas s'il se livre à un travail sédentaire, vertiges s'il marche. Tristesse et idées noires relativement à sa maladie, grande faiblesse et troubles intestinaux. Nous lui trouvons :

Main droite + 32°
Main gauche + 55°

Je m'arrête dans cette énumération déjà longue, mais rapprochons les symptômes dominants qui caractérisent la maladie chez tous ces malades. Nous voyons chez tous la prédominance des troubles digestifs qui dominent toute la scène.

Il n'est pas difficile de se rendre compte que, dans tous les cas qui précèdent, les insomnies, la faiblesse, la tristesse sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des organes digestifs. Il faut noter surtout que la dépression signalée dans la plupart des cas, est surtout une dépression des forces physiques, aucun ne se plaint ici de troubles ou d'affaiblissement des facultés intellectuelles. Aussi leur formule générale est bien identique; nous constatons dans la mesure de leur force extériorisée, non pas des chiffres trop faibles, mais toujours le renversement de la formule normale, c'est-à-dire la prédominance de l'écart de l'aiguille obtenu avec la main gauche sur celui qui est donné avec la main droite. La proportion entre les deux chiffres reste, d'ailleurs, dans les limites d'une moyenne à peu près identique.

Pour bien montrer que le tracé ainsi obtenu est bien l'indice de la maladie, je montrerai la marche suivie chez un dernier malade de ce genre avant et après la guérison,

Celui-ci se présente avec les mêmes symptômes généraux sur lesquels je ne reviendrai pas, c'est-à-dire neurasthénie avec prédominance des troubles digestifs.

Sa formule, qui est prise avec le sthénomètre avant de commencer le traitement, nous donne :

Main droite + 23°
Main gauche + 38°

Le traitement terminé et le malade guéri, nous avons repris sa formule qui se trouve :

Main droite + 30°
Main gauche + 25°

La dernière formule est bien normale, le sujet ne présentant aucune autre affection nerveuse que la neurasthénie et la dernière formule ayant pu être prise à la guérison complète. Ce cas est très frappant.

Les malades du second groupe vont nous apparaître sous un aspect absolument différent. Ce sont toujours des neurasténiques, mais, au lieu de troubles organiques et d'affaiblissement physique, nous allons voir prédominer chez eux la dépression psychique. Chez ceux-ci nous avons noté, en effet, comme symptômes plus importants : la diminution de la mémoire, la perte de la volonté, l'affaiblissement de toutes les facultés intellectuelles, enfin l'apparition de phobies plus ou moins spécialisées.

La formule des chiffres qui représentent l'angle d'écart de l'aiguille du sthénomètre, obtenu avec la main droite et avec la main gauche, tout en suivant la même règle générale, se présente d'une façon bien différente.

Voici d'abord un homme d'une quarantaine d'années, malade depuis huit mois. Il m'est envoyé par son médecin comme neurasthénique et il présente, en effet, tous les symptômes de cette maladie. Je constate que ce qui domine chez lui, c'est une dépression considérable, la perte complète de la volonté, l'affaiblissement général des facultés intellectuelles; enfin la crainte de la mort.

L'examen au sthénomètre me donne ;

Main droite + 4°
Main gauche + 22°

Le second malade est aussi un homme très intelligent, âgé de quarante-huit ans, très surmené par les affaires. Après avoir suivi plusieurs traitements, il m'est envoyé. Il n'est plus lui-même, la dépression intellectuelle est telle qu'il ne peut plus suivre une affaire. Cependant son activité physique est toujours grande; on constate un affaiblissement considérable de la volonté.

Son examen sthénométrique me donne ·

Main droite + 3°
Main gauche + 25°

Une dame de trente-cinq ans m'est amenée par un confrère : neurasthénie caractérisée par des insomnies, dépression intellectuelle, affaiblissement de la volonté, elle se reconnait incapable de diriger son ménage. Phobie d'une maladie spéciale : elle a eu une bronchite et elle est persuadée qu'elle a de la tuberculose pulmonaire et qu'elle en mourra. Il faut noter qu'il n'en est rien et que, malgré les affirmations de plusieurs médecins qui l'ont examinée, elle persiste dans sa phobie de la maladie mortelle.

Au sthénomètre, nous trouvons :

Main droite + 7°
Main gauche + 21°

Les différences que nous avons signalées tout à l'heure entre ces deux groupes de malades, et qui ne paraissent pas avoir beaucoup frappé, du reste, ceux qui se sont occupés de la neurasthénie, se trouvent mises en relief d'une façon saisissante par la comparaison des chiffres. Les formules des malades de la seconde catégorie montrent un écart, de même nature, il est vrai (c'est-à-dire le renversement), mais il est beaucoup plus considérable que chez les premiers sujets, et chez tous, cela est dû à l'abaissement énorme du chiffre indiqué par la main droite.

Voici maintenant les indications obtenues pendant le traitement chez un neurasthénique qui présentait tous les symptômes généraux de la maladie, avec tout à la fois affaiblissement physique et dépression morale ;

1re épreuve :	Main droite	+ 10°
—	Main gauche	+ 20°
2e épreuve :	Main droite	+ 20°
—	Main gauche	+ 26°

3ᵉ épreuve :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 35°
4ᵉ épreuve :	Main droite	+ 45°
—	Main gauche	+ 37°
5ᵉ épreuve :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 30°

Ces formules ont été prises de quinze jours en quinze jours. On remarquera que les chiffres de la première formule sont faibles tous les deux et la différence très considérable, puisqu'elle est du simple au double.

La fraction diminue dans les trois premières formules, grâce à l'élévation progressive des chiffres.

Dans la quatrième épreuve, nous arrivons à la prédominance normale du chiffre de la main droite sur celui de la main gauche; mais les chiffres sont dépassés, comme s'il se faisait une oscillation qui ramène enfin le sujet à une formule normale à la cinquième épreuve.

Nous avons assez insisté sur les modifications qui sont indiquées par l'examen sthénométrique des malades dans la neurasthénie. Nous allons maintenant examiner ce qui se passe dans une autre maladie du système nerveux non moins fréquente : l'hystérie. Nous n'observerons plus du tout ici les mêmes formules que dans la neurasthénie; ce n'est plus ce renversement des forces qui nous faisait constater la prédominance anormale de la force extériorisée par la main gauche sur celle de la main droite.

Ce qui caractérise l'hystérie dans l'examen auquel nous soumettons les malades de cette catégorie au moyen du sthénomètre, c'est l'écart beaucoup trop considérable qui existe entre le chiffre indiqué par la main droite et celui qui est indiqué par la main gauche. Et, de plus, cet écart est dû constamment à l'abaissement énorme du chiffre donné par la main gauche qui, parfois, descend jusqu'à o.

Voici, du reste, les chiffres obtenus chez un certain nombre d'hystériques.

Mlle D., vingt-huit ans. Douleurs de tête de nature hystérique.

troubles profonds de la sensibilité; à l'exploration des réflexes je constate une zone d'anesthésie qui comprend la partie interne de la cornée de l'œil gauche dont l'excitation ne provoque pas de réflexe. Anesthésie de la région médiane et droite du pharynx, avec suppression du réflexe.

Examen sthénométrique :

Main droite + 25°
Main gauche + 5°

M. C., vingt et un ans. Point hystérique, nombreuses zones d'hyperesthésie. Aboulie, troubles psychiques.

Son examen au sthénomètre donne :

Main droite + 23°
Main gauche + 3°

M. A., trente-six ans, hystérique. Contracture pharyngienne, névralgies hystériques, zones d'hyperesthésie et zones d'anesthésie cutanée, anesthésie pharyngienne et abolition du réflexe. Insomnie et troubles psychiques nombreux.

Au sthénomètre, nous avons :

Main droite + 25°
Main gauche + 0°

Lorsqu'après un traitement approprié nous voyons les manifestations de l'hystérie s'amender et la maladie tendre à la guérison, nous constatons, en même temps que l'amélioration générale, la modification des chiffres obtenus avec le sthénomètre, qui tendent à se rapprocher des chiffres normaux.

Mme D., trente-cinq ans, hystérique. Vomissements hystériques, vertiges, agoraphobie. Abolition des réflexes cornéens et pharyngiens.

Son examen au sthénomètre nous donne, avant de commencer le traitement, le 21 octobre :

Main droite + 27°
Main gauche + 0°

Les vomissements cessent sous l'influence du traitement, l'agoraphobie a presque complètement disparu. A un nouvel examen sténométrique, nous trouvons, le 26 novembre :

Main droite + 40°
Main gauche + 8°

Mlle P., quarante-huit ans, hystérique. Impressionnabilité très grande. Névralgie hystérique. Zones d'hyperesthésie cutanée, zones d'anesthésie cornéenne avec abolition du réflexe.

Examen au sténomètre avant le traitement :

Main droite + 34°
Main gauche + 3°

Le mois suivant, amélioration considérable de l'état général et disparition de la névralgie.

Examen au sthénomètre :

Main droite + 17°
Main ganche + 23°

Il existait encore des troubles psychiques qui expliquent cet écart anormal. Malheureusement, l'examen au sthénomètre n'a pu être fait après la guérison complète.

Nous allons voir maintenant la combinaison de l'hystérie et de la neurasthénie, c'est-à-dire le développement de la neurasthénie chez des hystériques. Les courbes données par la superposition de ces deux maladies sont des plus intéressantes, car nous allons voir les caractères propres que nous avons trouvés pour chacune de ces maladies s'inscrire successivement par les chiffres indiqués par le sthénomètre.

La première malade que nous allons examiner est une femme de trente-quatre ans, hystérique. Elle a eu une première crise légère à la suite d'une frayeur ; puis les crises se sont répétées plus fortes à divers intervalles irréguliers. Elle a une véritable phobie de la crise, peur à tous les bruits, se rappelant

l'origine de sa première crise, on peut dire d'elle qu'elle a « peur d'avoir peur ». Nous notons de l'agitation, de l'énervement constant, des cauchemars la nuit. Enfin, depuis un certain temps sont venus s'ajouter des troubles digestifs et des vomissements. Cette malade présente la contracture pharyngienne et des zones d'hyperesthésie.

Son examen sthénométrique nous donne :

1er octobre :	Main droite	+ 25°
—	Main gauche	+ 9°
12 octobre :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 32°

La première formule se rapproche bien de celle que nous avons vue plus haut comme caractéristique de l'hystérie. Toutefois on remarquera que l'écart entre les deux chiffres n'est pas aussi accusé que dans la plupart de celles fournies par les hystériques. On pourrait se demander la raison de cette faible caractéristique, étant donnée une hystérie aussi caractérisée que dans le cas présent.

Nous allons le comprendre par la suite en constatant la combinaison de la neurasthénie et de l'hystérie. Quoi qu'il en soit, le 12 octobre, après avoir observé une amélioration notable des troubles hystériques, dont la plupart ont cédé sous l'influence de la suggestion hypnotique, nous constatons dans la seconde formule des chiffres normaux.

Peu après, la malade, malgré les avis qui lui sont donnés trouve bon de suspendre son traitement.

Elle nous revient le 2 janvier, les manifestations hystériques sont toujours calmées, elle n'a plus eu de crise, elle n'a plus la phobie de la crise, plus de vomissements, mais elle éprouve encore des troubles digestifs qui sont sous la dépendance de la neurasthénie, car elle accuse en même temps l'insomnie, la faiblesse générale, le découragement, enfin les autres symptômes classiques de cette dernière maladie.

Son examen sthénométrique nous donne, en effet, à cette date :

2 janvier :	Main droite	+ 35°
—	Main gauche	+ 50°

La malade est remise immédiatement en traitement, et le 15 janvier nous pratiquons de nouveau l'examen au sthénomètre et nous trouvons une formule normale :

15 janvier : Main droite + 43°
— Main gauche + 32°

Rapprochons maintenant ces différentes formules, pour bien faire ressortir l'intérêt véritable de la courbe qu'elles présentent, montrant l'hystérie, l'amélioration de cette maladie, la neurasthénie qui se dégage alors et la guérison de cette maladie :

1er octobre : Main droite + 25°
— Main gauche + 9°
12 octobre : Main droite + 38°
— Main gauche + 32°
2 janvier : Main droite + 35°
— Main gauche + 50°
15 jauvier : Main droite + 43°
— Main gauche + 32°

Je citerai un second cas du même genre. Il s'agit d'une femme de trente-cinq ans, hystérique, troubles nombreux de la sensibilité, hyperesthésie, diminution générale du réflexe pharyngien. Son état s'est aggravé à la suite d'ennuis de famille, de fatigues. Nous notons un affaiblissement considérable de la volonté, de l'indécision pour les moindres choses. Nervosisme exagéré.

C'est l'hystérie qui domine la scène actuellement. Son examen au moyen du sthénomètre nous donne dès le début une formule franchement hystérique :

8 juin : Main droite + 38°
— Main gauche + 0°

Le 17 juin, nous trouvons encore les chiffres bas de l'hystérie, mais la neurasthénie se dessine par la supériorité du chiffre de la main gauche :

17 juin : Main droite + 2°
— Main gauche + 3°

Le 24 juin, toutes les manifestations hystériques s'étant améliorées, il nous reste une formule franchement neurasthénique :

Main dr ite + 15°
Main gauche + 24°

Le 2 août, la neurasthénie est guérie, le terrain hystérique se manifeste encore, mais le sthénomètre nous donne une formule déjà bien meilleure que celle du début :

2 août : Main droite + 30°
— Main gauche + 7°

Enfin, le 17 août, il y a eu une interruption de traitement et la malade s'est trouvée exposée à des fatigues récentes ; les deux chiffres sont donc assez bas, mais l'écart entre la main droite et la main gauche est presque normal :

17 août : Main droite + 10°
— Main gauche + 4°

Résumons la courbe de cette malade :

8 juin :	Main droite	+ 38°
—	Main gauche	+ 0°
17 juin :	Main droite	+ 2°
—	Main gauche	+ 3°
24 juin :	Main droite	+ 15°
—	Main gauche	+ 24°
2 août :	Main droite	+ 30°
—	Main gauche	+ 7°
17 août :	Main droite	+ 10°
—	Main gauche	+ 4°

Ces deux observations sont intéressantes par les rapprochements qu'elles présentent.

Je signalerai un cas de chorée, mais malheureusement je n'en ai observé qu'un avec le sthénomètre.

Chorée chez un jeune homme de dix-sept ans.

La première formule, avant le traitement, nous montre le renversement des chiffres normaux de la force extériorisée de la main droite et de la main gauche :

Main droite + 17°
Main gauche + 30°

La guérison obtenue par la méthode de l'application des aimants, nous retrouvons une formule normale :

Main droite + 55°
Main gauche + 52°

Lorsqu'on observe une dépression considérable du système nerveux à la suite d'accidents nerveux aigus, les chiffres d'extériorisation tombent souvent à o.

Un hystérique, après plusieurs crises légères mais répétées pendant plusieurs jours successifs, est examiné au moyen du sthénomètre. On constate :

Main droite = 0°
Main gauche = 0°

Après quinze jours de traitement, les chiffres se relèvent et donnent :

Main droite + 33°
Main gauche + 8°

Une autre observation n'est pas moins intéressante. Un jeune homme épileptique m'est amené, après avoir subi une longue intoxication par les bromures. Il a un aspect perpétuellement somnolent, mémoire totalement annihilée, il a l'air tout à fait hébété. Cet état, dû a l'intoxication bromurée, donne à l'examen au sthénomètre une formule tout à fait analogue à celle des neurasthéniques :

Main droite + 22°
Main gauche + 43°

Après six semaines de traitement, le lendemain d'une forte crise, je pratique de nouveau son examen sthénométrique et je trouve :

Main droite = 0°
Main gauche = 0°

Six semaines plus tard, il y a amélioration considérable, les crises sont beaucoup plus rares, plus légères; la mémoire et l'intelligence reviennent d'une façon très sensible.

A cette époque, examiné au sthénomètre, il donne :

Main droite + 55°
Main gauche + 43°

Je m'arrête dans cette longue énumération, laissant parler des chiffres dont certains rapprochements s'imposent forcément à l'esprit.

Je ne veux à dessein en tirer, pour le moment, aucune conclusion, car je n'ai pas la prétention d'avoir encore trouvé de loi générale, pouvant être formulée sur des bases suffisantes.

J'espère seulement avoir éveillé l'attention et la curiosité des chercheurs sur un fait jusqu'alors inobservé, et être suivi dans la voie que je viens d'indiquer.

Le sthénomètre est construit par MM. Ponthus et Therrode, rue Victor-Considérant, 6, à Paris.



UNE APPARITION

Comment le professeur Richet a photographié un fantôme

Nous lisons, dans le *Matin*, numéro du 26 novembre 1905, l'entrefilet suivant :

La science contemporaine se met à étudier les phénomènes psychiques avec les procédés de la méthode positive. Ainsi qu'on l'a écrit, « l'expérience révèle chaque jour des objectivités nouvelles ». Ces objectivités ont parfois un caractère stupéfiant. Mais il faut s'incliner devant le fait, les théories viendront après !

Les mouvements d'objets sans contact, les lévitations, les écritures médiumniques, la clairvoyance, la clairaudience, la lecture de pensée, l'action à distance d'un esprit sur un autre, sont certainement des phénomènes surprenants. Ils sont affirmés par de hardis chercheurs; sans être admis encore par la science orthodoxe.

Que dire alors de l'apparition d'un fantôme? Folie ou hallucination, est-on tenté de dire. Halte-là ! Toutes les découvertes ont été niées. Les forces inconnues sont encore tenues en suspicion. Le phénomène des matérialisations a été décrit et observé par des expérimentateurs éminents, par des professionnels du laboratoire, par exemple Williams Crookes et le Dr Gibier. Mais voici que de nouvelles expériences viennent d'être faites. Dans des écrits récents, M. le professeur Charles Richet n'a pas craint de déclarer qu'il croit à la possibilité et à l'existence des fantômes. Eh bien ! cette

existence des fantômes, l'éminent physiologiste vient d'avoir l'occasion de la constater et de la vérifier. M. Charles Richet vient d'assister aux nombreuses séances d'expérimentation qui ont eu lieu, pendant le mois de septembre, à la villa Carmen à Alger.

De minutieuses précautions ont été prises pour éliminer la fraude. Les assistants étaient : le général Noël et sa femme, propriétaires de la villa ; M. Gabriel Delanne, ingénieur, élève de l'École centrale ; Mlles B... Il y avait aussi une négresse, au service du général. Le médium était Mlle Marthe B..., une charmante jeune fille, qui fut la fiancée du fils de M. Noël, officier de marine, mort depuis quelques années.

Détail capital : la salle était éclairée par une lumière suffisante pour permettre de voir, en permanence, les personnes présentes, leur attitude et leurs gestes. On pouvait lire l'heure à une montre. Les portes et ouvertures étaient fermées rigoureusement avec moyens de contrôle. Un coin de la pièce fermé avec des rideaux servait de cabinet pour le médium entransé.

C'est dans de telles circonstances qu'une apparition matérialisée a été observée, pendant de nombreuses séances Le fantôme était coiffé d'une sorte de turban. Il était vêtu d'une draperie blanche. Son front était couvert d'un bandeau métallique brillant, avec des reflets d'or.

Le fantôme est sorti du cabinet où se tenait le médium. Il est venu au milieu des assistants, il a marché, il a donné des poignées de main aux personnes présentes, qui ont pu constater à la fois la résistance et la tiédeur de la main matérialisée. Il a embrassé avec sonorité la femme du général Noël. Enfin, il a parlé.

Cet être de formation si mystérieuse a donc été vu, touché, photographié. Il a parlé. Mais voici qui est mieux. Il respire comme un vivant. En veut-on la preuve? Quand on souffle dans un flacon contenant une dissolution de baryte, l'acide carbonique exhalé par l'expiration se combine avec la baryte. Il se forme alors du carbonate de baryte qui devient visible sous forme de nuage blanchâtre, puis se précipite au fond

du flacon. Eh bien! à un moment donné, M. C. Richet invita le fantôme à souffler dans un flacon contenant une dissolution de baryte.

Le nuage blanc apparut. Donc, le fantôme, avec son souffle, avait fait du carbonate de baryte, le visiteur mystérieux avait respiré!

Un dernier fait pour terminer. Ce n'est pas le moins étonnant de ces étonnantes expériences. Un jour, l'apparition matérialisée s'évanouit dans le plancher, se dissolvant progressivement de la tête aux pieds. Mais voilà qu'à la stupéfaction des assistants. quelques secondes après, le fantôme surgissait de nouveau dans la salle, sortant du plancher en un endroit situé à quelques pas du point où il avait disparu.

Cet évanouissement et cette réapparition du fantôme constituent un événement d'ailleurs probant Un simulateurt. — si cette hypothèse pouvait être envisagée un instant — n'aurait pu disparaître et reparaître ainsi, successivement.

Le fantôme a déclaré se nommer Bien-Boâ, il dit avoir été un prêtre, dans l'Inde? Laissons cela, si l'on veut.

M. Ch. Richet, dans les *Annales des sciences psychiques* (numéro de décembre), et M. Gabriel Delanne, dans la *Revue scientifique et morale du spiritisme*, décriront avec soin et précision le phénomène avec toutes ses particularités objectives. Ils donneront leurs appréciations personnelles.

Mais voilà qu'il va falloir créer une galerie des fantômes. Après Katyc King photographié par l'illlustre W. Croohes, voici maintenant Bien-Boâ photographié par un savant physiologiste.

A qui le tour?

Nous attendons avec une impatience que l'on devine les explications des savants qui ont été les témoins de ces phénomènes étranges. La respiration du fantôme constituerait un fait nouveau dont il y a lieu de tenir compte. Mais, à part ce détail, l'évocation du fantôme se rapproche de toutes les expériences dont le spiritisme se prévaut jusqu'alors sans parvenir à déterminer un ensemble de lois rigoureuses.

Le lecteur a vu plus haut ce que nous pensons des appréciations du *Matin* et mis, de lui-même, les choses au point.

X...

PROBLÈMES ONIRIQUES

Nous lisons dans le numéro du 1er octobre 1905 de *Luce e Ombra*, Revue mensuelle illustrée de sciences spiritualistes, qui s'imprime à Milan via Cappuccini, 18, un article de M. V. Cavalli, intitulé : *Problemini onirici*, ou *Problèmes des songes*. Nous avons pensé que le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux les conclusions du savant collaborateur de la Revue milanaise.

Le songe est encore, de l'aveu des physiologistes, un problème obscur de physiologie[1]; et en même temps une question mystérieuse, grave et importante de haute psychologie, compliquée de beaucoup de problèmes secondaires, dont quelques-uns feront l'objet de cet article.

L'étude du vaste et profond objet des songes a tourmenté l'esprit des plus robustes penseurs, sans qu'ils aient trouvé le fil d'Ariane pour les conduire dans cette inextricable dédale. Qu'il suffise de remarquer que le songe se complique du songe. Ainsi nous rêvons que nous allons au lit, que nous dormons, que nous sommes éveillés, que nous nous rappelons le songe passé, et nous ne nous apercevons pas que nous continuons de rêver, et nous nous croyons à l'état de veille, tout en restant endormis et rêvants.

Et l'on rêve encore qu'on est mort, que l'on voit son propre cadavre et qu'on assiste à ses propres funérailles, sans s'apercevoir de cette situation contradictoire, c'est-à-dire *qu'on est et qu'on n'est pas*, contradictoirement au fameux *être*, ou *non être* de Hamlet, si bien que ce curieux phénomène

1. *Elementi di Psicologia sperimentale positiva* du Dr Edvige Benigni. Turin, 1900, p. 139, sur la cause hypothétique du songe.



se réalise même chez les incrédules les plus convaincus.

Che l'anima col corpo morta fanno.

Qui ne voit dans cette duplicité la séparation du cerveau et de l'âme, et ne reconnait dans ces images symboliques l'œuvre de l'*instinct moral* de la survivance?

On rêve encore, par contre, qu'on s'aperçoit qu'on rêve, et que ce que l'on aperçoit n'est pas réel, mais l'œuvre trompeuse de l'imagination en délire.

Somnia fallaci ludunt temeraria nocte,
Et pavidas mentes falsa timere jubent.
(TIBULLE, liv. III, élégie 115.)

Les plus ingénieux systèmes d'explication proposés sont oh ! combien faibles, inadéquats au sujet à expliquer, dont la complexité relève du sensible et du suprasensible, de la conscience cérébrale et de la conscience spirituelle, de l'homme physique ou extérieur et de l'homme hyperphysique ou intérieur[1] et, avec le présent du passé ténébreux qui nous a précédés et du mystérieux avenir, et du fond ténébreux de l'infini se présente à l'océan sans rives de l'infini, qui est le *mare nostrum*pour tous !

On peut considérer comme étant bien plus poétiques que scientifiques les spécieuses explications des physiologistes, qui vraiment *songent* à donner raison de tout ce qui a rapport au songe avec leur merveilleux automatisme cérébral, lequel, s'il joue un grand rôle dans la morphogénèse des songes, n'épuise certainement pas la question pour ainsi dire inépuisable, et en est même très éloigné.

Bayle lui-même, le grand porte-étendard du scepticisme moderne et qu'on en pourrait encore appeller le législateur philosophique, n'a pas hésité à écrire ce qui suit : « Les songes renferment beaucoup moins de mystère que ne le

1. Ce mot d'homme intérieur est ancien. Nous le trouvons employé, au quinzième siècle, par Vincent Ferrier, dans son *Traité de la vie spirituelle et de l'homme intérieur*.



croit le vulgaire, *et un peu plus que ne croient les esprits forts*. Les histoires de tous les temps et de tous les lieux rapportent sur les songes des faits si surprenants, que ceux qui s'obstinent à nier tout, se rendent suspects ou de peu de sincérité, ou de *manque de jugement, qui ne leur permet pas d'évaluer la force des preuves*. Or la sagesse populaire d'accord avec un proverbe espagnol nous enseigne qu'*on se trompe autant en croyant tout le monde qu'en ne croyant personne* : et Leopardi ajoute que de nos jours « l'incrédulité a donné naissance à des préjugés plus dangereux que la crédulité n'en avait jamais produits ».

Mais assez de préambule : arrivons à notre sujet :

I

Il n'est pas douteux que l'idéoplastique de nos songes d'*origine cérébrale*, quelle que soit l'impulsion génératrice intérieure, ou extérieure, c'est-à dire physiologique ou physique, s'effectue, se concrétise avec les images sensorielles, c'est-à-dire entrées dans la conscience par la voie des sens, avec la prédominance des images visibles, et la plupart du temps avec la domination exclusive de celles-ci. Même les figures les plus hétéroclites, grotesques, tératologiques, lesquelles semblent ne pas appartenir au domaine de nos connaissances *sensibles*, c'est-à-dire acquises par le véhicule des sens, mais plutôt à l'élaboration de notre *Folle du logis*, ne sont, à les bien analyser, qu'un amas cahotique et fragmentaire, des images sensorielles enregistrées et emmagasinées dans l'encéphale, et rappellent à la pensée le monstre classique d'Horace avec ses *membris undique collatis*. Dans le songe ordinaire la mémoire *entière* c'est-à-dire même celle qui est latente, fournit la matière brute, et l'imagination qui songe la travaille ensuite à son gré conformément ou non avec les souvenirs, sans être controlée, c'est-à-dire ni dirigée, ni corrigée par la comparaison.

Nous ne croyons pas qu'il y ait la moindre objection à opposer à ce que nous avons dit jusqu'ici, et que chacun, peut

avoir éprouvé en lui-même pour peu qu'il ait réfléchi au mécanisme des songes *ordinaires et communs*. Ces derniers, quoique bizarres et stupides, n'arrivent pas moins à l'ignorant et à l'insensé, qu'au savant et à l'homme de génie, comme le délire, ou autre affection cérébrale associée à des représentations figuratives, qu'elles soient spontanées ou provoquées par des narcotiques, excitants, etc.

Je ferai seulement observer qu'il n'est pas vrai ordinairement que les songes soient, suivant le vers de Métastase, *des images du jour gâtées et corrompues*, parce que le plus souvent celles que nous rêvons le moins, ce sont les actions quotidiennes habituelles, peut-être pour la raison qu'elles n'excitent plus l'imagination dans le songe.

Mais outre les songes communs, il y a des songes que n'explique pas la règle ci-dessus, à savoir que la vie sensitive est la source des formes rêvées, des fantômes des songes : outre cette source il doit y en avoir une autre plus cachée et vraiment extracérébrale, d'où proviennent les susdits songes. Et s'il en est ainsi, il n'est ni impossible, ni illogique de supposer que les deux espèces de songes puissent encore, en se mêlant, donner naissance à une espèce mixte, hybride, qui confonde ensuite nos criteriums trop simplistes et sommaires.

Les anciens, nous le savons, partageaient les songes en deux catégories : *onar* pour les grecs était le songe vain, de genèse somatique, et *upar* le songe véridique, de genèse psychique. Cette distinction se trouve non seulement chez Homère, qui représente la tradition populaire, mais encore chez Hippocrate, qui est le tenant de la tradition scientifique.

Les Français ont dans leur langue quelque chose d'analogue, si l'on s'en tient à ce que nous lisons dans les *mystères des sciences occultes par un initié*. (Paris. Librairie illustrée sans date.) *Rêve*, songe produit mécaniquement par l'organisme, et *songe*, clairvoyant, divinatoire : l'un fallacieux, l'autre véridique.

Or ici je n'entends pas pénétrer, ni même entrer dans le domaine indéterminé et pour moi impraticable des manifestations extraordinaires de la *vie supérieure*, qui peuvent se produire dans le songe, lequel, du moins dans certaines con-

ditions psycho-physiologiques, est une parfaite *veille intérieure*. Pour Hippocrate même sans restrictions; « quand le corps est endormi, l'esprit veille » et pour Voltaire, comme *cette vie est un songe, et la mort un réveil*, le songe doit être au moins un sommeil de l'âme. Cicéron de son côté écrivait : « en songe l'esprit va loin », et s'il s'émancipe du corps en partie, il doit jouir d'une plus grande liberté de mouvements psychiques. Paracelse dans la *philosophia sagax*, I. c. 7, déclare explicitement que « dans le songe, où le corps élémentaire (physique) repose, le sidéral (psychique) est dans sa génération, puisque celui-ci n'a ni repos, ni songe; mais quand le corps élémentaire prédomine, alors le sidéral repose ».

Ici je m'arrête à quelques idées générales, propres à jeter un peu de lumière sur le sujet particulier.

On dirait que pendant que se ferment les fenêtres des sens sur le monde de la *réalité* pourtant si *illusoire* des phénomènes physiques, s'ouvrent plus ou moins certains petits jours pour voir un autre monde qui nous semble celui des illusions et des chimères, tandis que, au contraire, étant cause, il est permanent et vraiment réel.

On doit ajouter toutefois que, de même que les astres existent pendant le jour, quoi qu'il soit impossible de les voir, de même ces jours existent aussi dans la veille, mais la lumière astrale qui en filtre ne pouvant être vue, il s'ensuit qu'ils sont comme s'ils étaient fermés pour nous, sauf pour les sensitifs, les médiums et les tenants du mysticisme, auxquels il est donné, même à l'état de veille, de la percevoir. « La conscience transcendentale sort d'elle-même, quand celle des sens est réprimée », écrivait Du Prel dans l'*Énigme humaine*; et c'est une vérité admise de tous ceux qui étudient la psychologie occulte.

Apparitions (qui sont un *fait externe* produit par un agent intelligent aussi *externe*) : visions (qui sont un *acte interne* d'un agent intelligent aussi interne) : prévisions (qui sont des lueurs psychiques déchirant les ombres de l'avenir, et laissant derrière elles, au réveil, comme une trainée lumineuse le pressentiment) : voir l'esprit d'un défunt en songe (ce qui est bien différent de rêver un mort, phénomène mnémonico-

imaginatif) et tout le symbolisme apocalyptique des songes prémonitoires, dont les intelligences extra-terrestres sont les artisans cachés. *Mittunt insomnia manes*, suivant l'antique croyance des païens, et pour employer le langage du Dante

. . . quel sonno, che sevente,
Anzi che il fatto sia, sa le novelle.

(*Purg.*, XXVII, 92-3.)

constituent de riches matériaux d'étude pour la nouvelle et *vraie* psychologie. Celle-ci, nous avons raison de l'espérer, mettra un terme à la pneumathologie, et ainsi après la preuve scientifique de l'âme *séparable* du corps, devra venir celle de l'âme *séparée* et existant et vivant sans lui, parce qu'elle peut exister et fonctionner temporairement *en dehors* de lui.

Déjà le fait d'approfondir artificiellement le songe avec les procédés hypnotiques, la séparation progressive de la Ψυχη du corps nous a amenés à comprendre son isolement complet dans la vie posthume. Il faut que les sens physiques soient abolis, pour que fonctionne le *sens unique interne*, dont ils sont comme les organes spécialisés[1]. Voilà pourquoi plus

1. Il y en a qui appellent le sens interne la *synthèse* des cinq sens (cf. *Mondo Secreto* de février 1898, p. 76) : je penserais au contraire que ce sens préexistant aux cinq autres, ceux-ci sont plutôt une décomposition de la lumière émanant du centre psychodynamique à travers le prisme de l'encéphale, et qu'il n'est point question ici de *synthèse*, c'est-à-dire de recomposition du foyer lumineux indécomposable en soi. — Le fascicule de mars de la même année (*Mondo Secreto*, p. 167 19.) donnait une critique judicieuse sur la dénomination vague et indéterminée du sixième sens, lequel de fait n'est pas un sens *additionnel* aux cinq autres, et diffère de ceux-ci par d'autres qualités, qui nous fait percevoir des objets extérieurs, il est au contraire la fonction sur le *plan spirituel* et à un degré plus parfait des mêmes cinq sens physiques. Mais pour moi, en vérité, je doute de cette réelle et numérique correspondance de la quintuple fonction *spécifique* du *sens unique* dans le monde des *esprits*. Et si dans les diverses conditions de vie notre corps concentrait ensemble, *sans les confondre*, les diverses sensations, de manière que le son, par exemple, se perçoive comme la lumière, l'odeur, le goût et le toucher?... Ainsi pour Swedenborg (*Sapienza angelica* 7, 25, 26, 27), la *lumisre* seule explique la félicité du ciel. Emanation de Dieu, elle environne l'ange, *et lui fait toucher Dieu* avec des jouissances infinies, qui se multiplient à l'infini. Du Prel écrivait dans l'*Enigme humaine :* « Si notre système nerveux avait une autre structure anatomique, de telle sorte que les organes des sens, qui en nous sont indépendants, fussent réunis par des anastomoses, nous pourrions *entendre* les phénomènes lumineux, et savourer les *sons* ». Mais il est possible précisément que ceci soit une réalité dans le corps éthéré de l'esprit. Le système de Du Prel n'est pas une pure hypothèse à reléguer dans le domaine du possible, car une première constatation a déjà été faite sur le terrain de l'observation scientifique des cas de *sensation mixte*, telle que l'audition colorée des sons, et par analogie nous sommes autorisés à élargir cet ordre de phénomènes psycho-physiologiques.



s'accentue l'état d'hypnose, plus s'accentue la suspension de la vie extérieure, et plus s'affirme le *sensorium commune*, et devient possible la perception de *l'invisible*[1].

Ceci a été connu de tout temps de tous les mystiques, voyants et initiés à l'ésotérisme.

Même dans le songe naturel, on peut avoir une perception crépusculaire de l'*occulte*, plus ou moins grande, suivant le degré d'assoupissement des sens. Alors *præterit figura hujus mundi;* et l'ultraphénoménique peut se révéler à l'œil de l'*homme intérieur*, comme Swedemborg appelle notre esprit, ou encore à l'oreille avec ce langage *intérieur*, que Philon a appelé *sacer sermo.*

Ici nous nous bornons à dire seulement un mot de certains songes qu'on ne peut affirmer logiquement appartenir au domaine de l'automatisme cérébral et à la juridiction du physiologiste, et qui semblent, au contraire, se confiner et se cacher dans le grand *luco sacro* de la vie mystique de l'âme, ou survie, et tombent par là-même sous l'investigation du psychologue.

S'il n'y a pas en eux l'éclatante *vérité des grands songes* bien caractérisés par l'empreinte spirituelle, on y découvre cependant une lumière réflexe de spiritualité, du moins à mon avis.

Il arrive souvent à certaines personnes de rêver qu'elles s'élèvent doucement, ou brusquement de terre, et qu'elles s'en vont nageant en l'air, non pas toutefois comme la plume au gré des courants de l'atmosphère, mais remuant le corps par un simple acte de volonté, presque inconscient, sans

1. Si, au dire de Kant, « la conscience de l'autre monde ne peut être atteinte ici-bas, qu'en perdant une partie de l'intelligence qui est nécessaire pour le présent » le contraire doit nécessairement se produire pour les *esprits*, qui veulent se communiquer à nous. Plus ils réveillent un semblant de vie somatique postiche et éphémère, et plus ils atténuent et offusquent la lumière intérieure spirituelle, ou conscience suprasensorielle. De là aussi le trouble des fonctions intellectuelles et la confusion de la mémoire, état anormal constaté par de savants investigateurs, tels que Hodgson, Hyslop, etc, dans leurs rigoureuses expériences médianiques. Déjà Du Prel, dans l'*Enigme humain*, avait annoncé, p. 129, que « les désincarnés ne peuveut produire de manifestations sans préjudice de leur caractère spirituel ». Ainsi, en résumé, le spiritisme ne nous présente, comme la lune à la terre, qu'uue seule face, et toujours la même, à savoir la personnalité terrestre dans une condition un peu plus suprannormale que la condition somnambulique des incarnés; l'autre, c'est-à-dire la vraiment spirituelle, nous demeure inconnue.

remuer ni bras ni jambes! Cette locomotion aérienne ne ressemble ni au vol des oiseaux, ni à la nage, et rappelle seulement jusqu'à un certain point les colombes dantesques, qui

Coll' ali aperte e *ferme* al dolce nido
Volan per l'aer *dal voler portate*

Toutefois dans le songe il n'y a pas du tout d'ailes, ni en mouvement, ni *en repos*. C'est un système de locomotion générale, *sui generis*, propre de la vie onirique ; système que j'appellerai extra-naturel, *miraculeux*, parce qu'il est anti, ou supra-scientifique, comme on voudra le qualifier. Un second miracle, non moindre que le premier, au point de vue psychologique, c'est que dans le songe, nous ne nous étonnons aucunement d'un phénomène aussi éminemment prodigieux!

Or nous ferons observer ici que l'homme n'a jamais pu apprendre de l'expérience sensible rien qui ressemble à ce fait ultra-invraisemblable. Tous les efforts scientifiques et techniques ont été faits pour imaginer des appareils à appliquer au corps humain qui lui eussent permis d'imiter le mouvement d'ailes des oiseaux, ou le vol quelque peu différent des insectes ailés (diptères, hémiptères) ou encore se sont tournés vers l'aérostation, après l'invention des mongolfières, avec ballons dirigeables et les nacelles de types et mécanismes variés. L'homme à l'imagination la plus ingénieuse ne fait que copier, sans s'en douter la plupart du temps, les modèles de la nature, la maîtresse de tous, même des maîtres : si bien que toutes les découvertes en mécanique, en physique appliquée, etc., ne sont que des reproductions approximatives, et alors seulement à une petite échelle, des types naturels, c'est-à-dire ne sont en substance que des projections d'organes, comme l'a clairement démontré du Prel.

Personne n'a jamais imaginé, ni pu imaginer que l'homme puisse être métamorphosé en une sorte de nageur aérien se mouvant de lui-même, ou encore d'aérostat automobile, et que, non par force ajoutée *a tergo*, mais par mécanisme intrinsèque, il puisse s'élever dans l'air et se mouvoir à son gré

dans toutes les directions de l'espace atmosphérique

L'imagination humaine, répétons-le, est plagiaire inconsciente de la nature, ou pour mieux dire de la *quote-part* de la nature que l'homme connaît jusqu'ici, et que son misérable orgueil prend pour être toute la nature, de sorte que, avec une suprême légèreté il nie la possibilité d'*autre naturel*, comme supranaturel, et par la même impossible.

Comme conséquence de ce qui a été dit plus haut nous ferons observer que la faune mythologique se ramène à une réduction fantastique de la zoologie, et personne, avant qu'on ait découvert les animaux fossiles antédiluviens, n'aurait pu en concevoir les formes variées et pour nous originales. Et ainsi comment, si l'on veut uniquement peupler par l'imagination les planètes qui entourent le soleil, sortir des types connus sur la terre? Il est clair que la vraie création, même dans le domaine idéal, n'appartient pas aux créatures, mais au Créateur, et que pour cette raison nous ne pouvons faire autre chose que reproduire les paradigmes divins, et pour nous donner l'illusion que nous inventons, d'ajouter à un schema donné, avec un syncrétisme plus on moins heureux, des membres empruntés à tel ou tel autre type déjà existant dans la nature.

C'est ainsi que l'art voulant voir dans l'homme un être spirituel, et non soumis à la loi de la pesanteur, pour donner l'idée de la possibilité de la locomotion aérienne, imagina de le représenter avec des ailes, sous la forme d'anges, séraphins, chérubins, démons. Nous voyons également dans la mythologie Mercure le messager entre les Dieux et les hommes représenté avec des ailes aux talonnières et au chapeau :

Pacis et armorum, superis imisque Deorum
Arbiter alato qui pede carpit iter.

(Ov. *Fast.*, I-5.)

et l'on représente Junon portée dans une couche d'azur sur un char traîné par des paons, et Vénus sur un char d'ivoire auquel sont attelés ou des cygnes ou des colombes ou des hirondelles, etc, pour traverser les plaines de l'air.

Cependant dans le songe nous n'éprouvons pas ce besoin pour nous-mêmes, de nous figurer des ailes pour pouvoir traverser l'espace. Or comment expliquer ce phénomène, qui renferme une si évidente contradiction? On l'explique, en disant que l'âme, pour s'élever et se mouvoir dans l'espace n'a pas besoin d'appareils organiques spéciaux, et que par conséquent il n'y a pas de raison pour se créer avec l'imagination *songeuse* des instruments techniques semblables.

MOLLIE FANCHER

Cas extraordinaire de multiple personnalité [1]

Mlle Mollie Fancher avait seize ans et était une élève distinguée du séminaire de « Broocklyn Heights » aux Etats-Unis d'Amérique. Elle était sur le point de prendre ses degrés quand sa santé vint à s'altérer subitement et l'obliger à interrompre ses études. Son médecin, craignant qu'elle ne devînt poitrinaire, lui conseilla de faire de l'équitation. Elle suivit son conseil et devint bientôt une très bonne écuyère.

Elle était à cette époque une jeune fille élancée et gracieuse; une blonde charmante aux longs cheveux flottant sur ses épaules et l'on peut dire qu'aucune jeune fille n'était plus connue dans la ville.

Le poney qu'elle montait appartenait à l'un de ses voisins et était vicieux; néanmoins elle continua à s'en servir. Certain jour, étant en promenade, elle laissa, par inadvertance, tomber une des guides; aussitôt, rapide comme l'éclair, le cheval se mit à faire des sauts et désarçonna l'intrépide cavalière qui tomba sur la bordure du trottoir et ne dut son salut qu'au chapeau lourd qu'elle portait ce jour-là.

Elle fut transportée chez elle inconsciente et le médecin constata qu'elle avait deux côtes brisées. Elle eût pu se guérir de cet accident si, à quelque temps de là, elle n'avait pas été victime d'un nouveau malheur. En voulant descendre, un jour, d'un tramway non complètement arrêté, sa crinoline resta accrochée à la voiture et elle fut traînée à plusieurs mètres de distance avant que le conducteur ait pu donner le

1. *La Revue spirite*, décembre 1905, p. 737.

signal d'arrêt. Cette fois, la chute fut plus grave et le médecin appelé de nouveau, découvrit qu'elle avait plusieurs côtes brisées et le corps tout meurti.

Des mois se passèrent, ses muscles se contractèrent, sa vue s'affaiblit et il était évident qu'elle devait avoir une lésion à l'épine dorsale. Depuis cette époque, Mlle Fancher est restée alitée et on aurait pu écrire des volumes sur les phénomènes qui se produisirent en elle depuis quarante ans qu'elle est dans cet état.

Le juge américain A. H. Dailey a écrit sur Mollie Fancher un volume des plus intéressants auquel il a donné le titre de : *Qui suis-je? Une énigme.* M. H. D. Sisson, à qui nous empruntons ces détails, avait pour amis communs, le juge Dailey et M, E. T. Blodgett, tous les trois bien connus à Brooklyn.

Certain jour, étant ensemble en visite chez le juge, les trois amis s'avisèrent d'aller jusque chez Mlle Fancher. En entrant dans la Chambre de la jeune fille, le juge lui demanda si elle avait jamais vu l'un d'eux. — Mollie répondit que non, disant qu'aucun d'eux ne s'était jamais présenté chez elle : — puis, se ravisant aussitôt elle reprit ; voilà l'homme (désignant M. Sisson) que j'ai vu chez vous l'autre soir ; il est quelque peu changé mais tout de même, c'est bien lui.

(Le juge avait dit qu'étant un jour en transe, elle avait vu M. Sisson.)

Les détails qui suivent sont extraits d'une lettre écrite à un ami par le professeur West et ont été publiés dans le *Courrier de Buffalo* le 10 novembre 1878.

Il déclara que sa première visite eut lieu, le 4 mars 1867, et que depuis il devint un visiteur assidu et un ami de la famille ; qu'il a tenu un journal de ses observations, qu'il a exercé le contrôle le plus grand et le plus minutieux pour arriver à découvrir la fraude si elle existait et qu'il n'en a jamais trouvé. Il ajoute que Mlle Fancher était une jeune fille charmante et qu'elle était chrétienne : que les spiritualistes et les curieux ont vainement cherché accès auprès d'elle mais sans y réussir. Voici la description qu'en fait le professeur West.

1° *Son physique.* — Pendant plus de douze ans, elle est

restée couchée dans la même position, sur le côté droit. Pendant neuf ans elle a été paralysée, ses muscles ne se détendant que sous l'influence du chloroforme. Pendant ces trois dernières années, elle a été dans un nouvel état, elle boitait au lieu d'avoir les membres rigides. Ses muscles se sont étendus à tel point qu'on peut mouvoir ses membres sans le secours du chloroforme. Pendant qu'elle passait par cette transformation, ses souffrances étaient intenses. Il semblait qu'elle ne pouvait vivre longtemps. Elle avait les yeux ouverts et fixes, elle les avait eus fermés pendant neuf ans; maintenant elle ne les ferme ni jour ni nuit, et ne peut rien voir. Elle pouvait avaler, mais ne pouvait prendre aucune nourriture; l'odeur seule lui en faisait mal.

Dans le cours de ces douze années, il y eut des moments où elle n'avait l'usage d'aucun de ses sens et pendant plusieurs jours consécutifs on l'a crue morte. On ne pouvait découvrir le moindre battement du pouls et il n'y avait aucune évidence de respiration. Ses membres étaient froids comme glace, et si son cœur n'avait pas donné des symptômes de chaleur, on l'aurait ensevelie.

Pendant toutes ces années, elle a vécu sans prendre aucune nourriture. L'eau, le jus des fruits et d'autres liquides étaient les seules substances qu'on lui faisait avaler et encore son estomac ne pouvait pas les supporter toutes. Cet organe est devenu si délicat qu'il ne peut plus rien digérer. Dans la première période de sa maladie, son estomac avait disparu, de sorte qu'en mettant la main dans la cavité, on sentait son épine dorsale. Il n'y avait pas de place pour de la nourriture. Elle avait le gosier aussi raide qu'un bâton, et il lui fut impossible d'avaler. Son cœur s'était considérablement dilaté, elle sentait des douleurs très vives passer dans le côté gauche et à l'épaule. Elle était presque aveugle, quand je la vis pour la première fois, elle n'avait l'usage que d'un sens, celui du toucher. A l'aide de ses doigts qu'elle passait sur des pages d'imprimerie, elle pouvait lire avec autant de rapidité qu'avec ses yeux, et aussi bien la nuit que le jour. Elle reconnaissait aussi de cette manière la photographie des personnes, les figures des visiteurs, etc... Elle ne dort jamais et ne prend de

repos que dans ses heures de transe. Ses ouvrages les plus délicats sont faits la nuit. Aucun de ses organes ne remplit ses fonctions excepté celui de la respiration. Elle aspire à mourir, mais elle dit qu'elle ne peut pas, parce que, en elle il n'y a rien qui soit sujet à la mort. »

2° Son état mental me paraît encore plus extraordinaire. Ses facultés de clairvoyance ou de seconde vue sont merveilleusement développées. Elle voit distinctement tous les lieux auxquels elle s'intéresse; la distance n'y met aucunes barrières. Il n'existe aucun lieu, quelque retiré qu'il soit, où son regard perçant ne puisse pénétrer. Elle sait lire le contenu de lettres fermées dont elle n'a aucune connaissance extérieure, sans faire la moindre erreur. Son esprit se porte chez ses parents et ses connaissances qui demeurent à des distances très éloignées et elle en décrit les occupations et les vêtements qu'ils portent. Elle découvre les défauts de couture, même invisibles à l'œil de l'observateur et le moindre désordre de toilette. Tout objet perdu ou égaré, elle le retrouve. Elle distingue les différentes couleurs avec leurs multiples variétés, même dans l'obscurité sans jamais se tromper. Elle fait des ouvrages de broderie et en cire sans modèles. Elle confectionne des formes et les combine d'une manière admirable. Sans avoir la moindre notion de botanique, jamais pourtant elle ne se trompe dans la confection d'une feuille ou d'une fleur. Elle sait imiter la nature avec la plus grande fidélité; dans les feuilles avec leurs veines et leurs nervures, dans les fleurs avec leur calice, leurs corolles et leurs étamines.

Elle écrit de la main gauche avec la plus grande rapidité. Son écriture est belle et lisible. Elle a fait une poésie composée de dix vers dans l'espace de dix minutes, sans donner du repos à ses pensées. Quand elle coupe des feuilles en velours pour en faire une pelote, elle tient les ciseaux entre les articulations du pouce et de l'index de la main gauche et ramenant le velours avec le pouce et l'index de la main droite, elle coupe les feuilles aussi adroitement et sans les mêler, que si elles eussent été coupées avec un emporte-pièce. Ces feuilles ne diffèrent guère en grandeur ni en forme de celles qui croissent

sur les arbres. Tout au commencement de sa maladie, elle a coupé ainsi plus de deux mille feuilles. En avril 1875, elle a usé deux cent cinquante onces de laine pour des ouvrages qu'elle a confectionnés à la main ; puis pendant les premiers mois jusqu'en décembre de la même année, elle a écrit six mille cinq cents lettres et notes. Elle a tenu les comptes de la famille pendant sa maladie. Elle tient un journal où elle relate les faits jour par jour, sauf quand elle est en transe plus de vingt-quatre heures.

En changeant d'état, il y a trois ans, elle oublia tout ce qui s'était passé antérieurement pendant les neuf années. Quand elle fut en état de parler, elle s'informa de certains faits qui avaient eu lieu au commencement de sa maladie, les neuf années d'intervalle étaient pour elle une page blanche; elle n'en a pas gardé le moindre souvenir.

Quand elle est en état de transe, elle représente successivement six personnalités différentes.

« Éclat du soleil », « Idole », « Bouton de rose », « Perle » et « Rubis ».

« L'Éclat du soleil » est la personnalité du jour, quand elle reçoit ses visites. Les autres se succèdent dans la nuit à partir de onze heures, dans l'ordre susdit, jusqu'à la lumière du jour. Pendant ce temps, son cerveau semble récupérer ses forces.

C'est ainsi que depuis plus de trente-huit ans, jour par jour, en passant par des transes, des spasmes et des changements, physiques et mentaux continuels, Mlle Fancher a vécu, sous le pouvoir d'une force occulte qui ne peut être, selon toute évidence, qu'une influence spirituelle.

N'est-ce pas le lieu de se demander, ici : qui suis-je? suis-je moi? ou ne suis-je pas moi?

Professeur C. Moutonnier.

Nice, le 21 octobre 1905.



SIR WILLIAM CROOKES

Le plus profond philosophe psychique du monde

C'est bien un signe caractéristique de notre époque, que William Crookes soit reconnu, comme un des plus grands maîtres de ces sciences psychiques dont le progrès est incessant, tandis qu'il y a quelque soixante ans, lorsqu'il affirmait la réalité de ces phénomènes, son initiative ne lui valut que le blâme et les moqueries des faux savants de son temps.

En 1870, après qu'il se fut épuisé à contrôler l'authenticité des expériences de Home, puis plus tard les matérialisations incroyables de Katie King, et autres, par l'intermédiaire du Medium : « Florence Cook ». — Ce fut un mot d'ordre parmi ses confrères qui ne pouvaient nier sa science et ses talents de déclarer que, sur ce sujet particulier du spiritisme, il était de folie inguérissable.

C'est donc en réponse à certains critiques qui dans la *Quarterly Review* mettaient en doute l'exactitude de ses observations, que W. Crookes écrivait en 1871 :

« Mon éducation scientifique tout entière n'a été qu'une longue étude des vérités exactes, aussi je voudrais qu'il fût entendu, une fois pour toutes, que ma conviction arrêtée sur l'authenticité de certains phénomènes n'est que la résultante des plus scrupuleuses recherches. »

Comme un critique insinuait que pour lui et pour d'autres tels que : Cromwell, Varley, Dr Huggins, etc., l'instruction première s'était trouvée insuffisante.

Sir W. Crookes répondait : « Pour mon compte je puis dire que mes études scientifiques ne pouvaient guère com-

mencer plus tôt. Un peu avant l'âge de seize ans, je faisais des expériences de chimie dans un laboratoire privé ; puis j'entrai au Collège royal de la chimie, où pendant six ans je suivis les cours du Dr Hofmann.

La première étude personnelle que je fis sur un sujet compliqué et difficile, fut publiée lorsque j'avais dix-neuf ans, et depuis lors jusqu'à ce jour, j'ai poursuivi mon éducation scientifique par des observations toujours conformes à l'exactitude. » Voici pour les premières années.

Peu de temps après, une société de chercheurs, qui comptait parmi ses membres E. W. H. Myers, professeur Sidywick, professeur Gurney, M. Balfour, notre premier ministre, commença ses travaux sous le nom de : Psychical researchers. W. Crookes demeura toujours leur collaborateur et fut en même temps président de la « psychical research society ». Il était aussi Président de la société nationale pour le Progrès de la science.

Ces hommes éminents se montrèrent si zélés dans l'accomplissement de la tâche qu'ils s'étaient eux-mêmes imposée, que depuis trente ans, si ce n'est par exception dans quelques-unes des publications de la « Psychical research society », William Crookes ne fit absolument rien paraître depuis ses premiers ouvrages : *Recherches sur les phénomènes du spiritisme*. Le spiritisme contrôlé par la science moderne.

Sir W. Crookes au tribunal des savants

Le dix-neuvième siècle allait finir, lorsqu'on s'avisa de crier que M. Crookes se désintéressait entièrement du spiritisme et comprenait enfin l'erreur de ses premières années.

Ce qui fut aussitôt démenti par lui-même dans une interview qu'il eut à Paris vers 1897. L'année suivante, 1898, il revendiqua publiquement sa position première et déclara que les travaux de ses éminents confrères (entre autres la télépathie) lui faisaient comprendre que ses premiers travaux dans le domaine des sciences psychiques avaient eu au moins pour effet de préparer les voies.

Le discours qu'il prononça, comme président de la Société pour le progrès de la science éveilla la curiosité du monde savant. En effet, ce discours d'ouverture du Président de cette vénérable société est considéré encore aujourd'hui comme représentant le plus haut degré des progrès de la science moderne. Darwin, Eussel Wallace, Husley, Tyndall, se distinguèrent eux aussi par des discours remarquables. Darwin par exemple, lorsqu'il émit la théorie de « L'origine des espèces », ou Tyndall, également président d'une association britannique à une époque où le monde savant se confinait dans un matérialisme obscur, il proclame qu'il découvrait dans les manifestations de la vie, le développement en germe de toutes les formes de la nature. On compte toujours que les présidents doivent se surpasser eux-mêmes. C'était en réalité jeter le gant aux membres de cette société et à voir qui relèverait le défi; quand Sir W. Crookes déclara, après avoir mentionné les nombreux et intéressants progrès de la science dans ses différentes parties, qu'il choisissait pour sujet « *l'étude des sciences psychiques* », passer ce sujet sous silence serait une lâcheté que je n'ai nulle envie de commettre; aucune circonstance, continue-t-il, dans toute ma carrière scientifique ne fut plus connue du public que la part que je pris il y a quelques années dans certaines études psychiques.

Il y a déjà trente ans que je publiai un compte rendu d'expériences tendant à prouver que, en dehors de notre connaissance, il existe une force émanant d'une intelligence différente de l'intelligence des êtres mortels. Mes connaissances personnelles à cette époque s'étendaient à peine au delà du fait, que certains phénomènes nouveaux pour la science se sont réellement produits et me furent démontrés par mes propres sens, ou mieux encore, par le témoignage des faits.

Je crois voir un peu plus loin aujourd'hui; j'ai entrevu comme un lien parmi les plus étranges phénomènes d'illusion quelque chose comme une union entre ces forces inexpliquées et les lois déjà connues. Ce progrès est dû en grande partie aux travaux d'une autre association dont j'ai aussi l'honneur cette année d'être le Président : « La Société pour les

Recherches psychiques »; si maintenant je devais soumettre ces recherches au monde savant, je choisirais un autre point de départ qu'autrefois. Je commencerai par la Télépathie : ayant comme loi fondamentale que les pensées et les images peuvent être transférées d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes connus: que la connaissance peut pénétrer dans l'âme humaine sans lui être communiquée par aucun des moyens jusqu'alors connus ou admis.

La télépathie principe de toute communication spirite

Ceux qui s'intéressent aux études psychiques n'ont pas oublié quelle fut la satisfaction des adhérents à la Psychical research society, lorsqu'un rapport publié il y a une quinzaine d'années leur apprit que nos longues études étaient enfin couronnées de succès; que la transmission de la pensée était un fait établi par la science, et que, par conséquent, la télépathie prenait son rang parmi les forces naturelles.

Je puis affirmer sans exagération que cette découverte est la base sur laquelle s'appuie notre psychologie nouvelle. Elle constitue une puissance primordiale dans l'univers; elle comprend tout ce qui a trait au pouvoir des esprits les uns sur les autres; aux communications sympathiques autres que des êtres encore incarnés, ou ayant déjà franchi le seuil de la vie terrestre; à la suggestion, à la possession: en un mot, à toutes les manifestations psychiques.

Dans son livre de *la Personnalité humaine*, voici ce que dit Myers : « Encore une fois je répète (et dans l'état présent de l'esprit humain je ne saurais trop insister) que la Télépathie qui établit la loi de communication entre esprits incarnés ou désincarnés, nous permet d'entrevoir obscurément le principe le plus grandiose que la science humaine soit vraisemblablement appelée à étudier, La découverte de la télépathie nous montre toute communication possible dans l'universalité des êtres.

Si l'on croit, dit-il encore, que la prière peut être entendue, on croit à la télépathie, « à l'influence directe d'un esprit sur

un autre esprit ». Si l'on pense que la prière est exaucée, c'est donc qu'on admet qu'un esprit désincarné peut agir, si ce n'est sur les éléments ou les épidémies, du moins sur l'esprit des hommes; c'est-à-dire sur leur cerveau.

Quatre ans avant la publication du livre de Myers, Sir W. Crookes, dans un discours sensationnel qu'il prononça devant la British Association, en 1898, déduit de sa « Loi des vibrations » la loi naturelle qui régit, dit-il, toutes communications psychiques.

Pour ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas connaissance de cette table de vibrations et des principes, que M. Crookes en a tirés, nous les reproduirons plus loin en entier.

Nous croyons fermement que la psychologie nouvelle, puisque c'est le nom qu'on lui donne, réussira à transformer notre philosophie actuelle qui, après s'être consacrée à la simple recherche des faits, créera la religion des âmes, qui en est la résultante naturelle.

Dans ce discours si remarquable, M. Crookes nous disait que tous les phénomènes de la nature sont vraisemblablement une suite d'ondes vibratoires que nous apercevons partout, et il nous est démontré que ces vibrations atteignent jusqu'à 2.000 trillions par seconde, et varient par conséquent comme fréquence et comme rapidité.

Ainsi, dit-il, j'ai recours à un pendule marquant les secondes; si je double, j'obtiens en continuant les séries de degrés suivantes :

Point de Départ		*Vibrations par Seconde*	
Degrés	1	2	
—	2	4	
—	3	8	
—	4	16	
—	5	32	Son
—	6	64	
—	7	128	
—	8	256	
—	9	512	
—	10	1024	
—	15	32768	

Point de Départ		*Vibrations par Seconde*		
Degrés	20	1.048576	Rayons électriques	
—	25	33.554432		
—	30	1073.741824		
—	35	34359.738368		
—	40	1.099511.627776	Inconnus	
—	45	35.184372.088832		
—	50	1125.899906.842624	Chaleur Lumière	Rayons
—	55	36028.707018.963968	Inconnus	
—	56	72057.594037.927936		
—	57	144115.188075.855872		
—	58	288220.376151.711744		
—	59	576440.752303.423488	Ray. Roëntgen ou Ray. X (?)	
—	60	1.152881.504606.846976		
—	61	2.305763.009213.693952		
—	62	4.611526.018427.387904	Rayons du Radium (?)	
—	63	9.223052.036854.775808		

Par la table ci-dessus, on verra qu'arrivés au cinquième degré en partant de l'unité, c'est-à-dire 32 vibrations à la seconde, nous sommes dans une région où la vibration atmosphérique se traduit à nous par le son. A 32.768 par seconde. le son cesse de se manifester à l'oreille humaine; cependant il est probable que certains animaux plus richement doués perçoivent des sons trop subtils pour nos organes; c'est-à-dire des sons dont le degré de vibration est trop élevé.

Après le trente-deuxième degré, les vibrations augmentent rapidement : nous arrivons aux ondes électriques, aux ondes lumineuses, à un nombre immense de vibrations à la seconde. jusqu'à ce que nous atteignions les rayons X et finalement les rayons du radium.

Les rayons du radium sont le résultat de quintillions de vibrations à la seconde; ils sont tellement subtils qu'ils traversent tous les corps solides.

Il est cependant possible que les rayon X comme ceux du radium ne soient que les premières manifestations merveilleuses d'un monde inconnu. Peut-être aussi les ondes de la pensée, instruments de la communication entre les esprits, se

rattachent-elles aux ondes du son, de la lumière et du radium; peut-être les corps spiritualisés qui, comme celui du Christ à sa résurrection, traversent les matières solides, sont-ils aussi analogues aux corps physiques qui nous sont connus pour produire un nombre de vibrations inimaginable.

Si les communications des esprits se produisent par les vibrations dans l'éther ou dans un élément plus subtil encore, ce fait nous fournirait une explication vraisemblable de la télépathie.

Le professeur Crookes continue :

Il me semble que ces rayons constituent le véritable mode de transmission de la pensée qui, si l'on en tire les conclusions normales, suffira pour éclairer bien des côtés encore obscurs dans les sciences psychiques.

Supposons que ces rayons, même les plus nombreux, puissent pénétrer dans le cerveau et agir sur certains centres nerveux. Supposons que le cerveau renferme un centre nerveux qui reçoive l'influence de ces rayons, comme les cordes vocales celles des vibrations du son, et les renvoie au dehors avec la rapidité de l'éclair pour aller les graver sur les ganglions sympathiques d'un cerveau étranger. De cette façon au moins, plusieurs des phénomènes de la télépathie et de la transmission de la pensée d'un centre nerveux à un autre à travers l'espace, peuvent être compris comme des faits scientifiques réguliers.

Nous appellerons sensitif l'être dont les ganglions possèdent à un haut degré la faculté de transmettre ou de recevoir la communication télépathique, ou qu'un entraînement constant a rendu plus impressionnable à ces ondes rapides.

L'expérience semblerait prouver que les ganglions actifs et les ganglions récepteurs ne sont pas également développés. De semblables hypothèses ne choquent en rien nos lois scientifiques; il devient parfaitement inutile d'invoquer en leur faveur ce qu'on est convenu d'appeler le supranaturel.

Ne peut-on pas supposer que la pensée fortement concentrée vers un être sensitif avec lequel le penseur est en rapports d'étroite sympathie, peut établir une chaîne télépathique des ondes du cerveau, grâce à laquelle la pensée peut transmettre

son message directement au but visé, sans que la distance atténue son énergie.

On peut admettre aussi que notre conception vulgaire de l'espace et de la distance n'a plus rien de vrai dans ces régions subtiles de la pensée immatérielle où ces mots : « Proximité, éloignement », perdent le sens qu'on leur attribue.

C'est par la science seulement que pourra être démontrée la continuité de la vie au-delà de notre désagrégation matérielle, et c'est pour cela que M. Crookes occupe la première place au milieu des brillants esprits qui se sont consacrés à l'étude des sciences occultes. Il est le premier, comme le plus vaillant, et probablement comme le chercheur le plus génial qu'ait produit notre siècle.

Le but de notre journal est de faciliter l'étude de ces grands problèmes. Notre devoir est donc de soumettre à nos lecteurs d'Australie les découvertes scientifiques aujourd'hui si nombreuses, qui permettent d'établir le fait si important de l'existence d'un monde spirituel et de ses rapports intimes avec le nôtre.

Notre prochain article sera consacré au Dr Russell Wallace.

Traduit de l'anglais par Mlle M. Gillet.



UN CAS REMARQUABLE DE TRÈS RAPIDE ÉROSION

Le *Cosmos* a démontré à différentes reprises avec quelles réserves on doit accepter les déductions fournies par les chronomètres géologiques, déductions dont on s'est fait souvent une arme contre la foi.

M. Jean Brunhes donne dans *La Géographie* une nouvelle preuve de la prudence qui s'impose en ces matières :

« Des faits à peu près analogues d'érosion ou de sédimentation peuvent être produits, dit-il, selon l'intensité des causes déterminantes, ici en quelques siècles et là en quelques heures ; telle est, à notre sens, l'une des idées les plus importantes de la géographie physique. Aussi est-il d'un particulier intérêt de noter soigneusement tous les phénomènes actuels dont nous pouvons exactement apprécier, voire même mesurer la durée. A ce point de vue, nous signalons l'article qu'a publié M. B. Doss sur un cas remarquable d'érosion rapide, près de Schmarden en Courlande[1] :

« Durant l'hiver rigoureux 1899-1900, les fleuves de la Baltique et notamment la Düna ont été encombrés de glace à un tel point que la débacle a été plus terrible que d'ordinaire et a permis d'observer quelques faits exceptionnels d'érosion. Le fait principal auquel est consacré le mémoire de Doss est dû à un petit cours d'eau, voisin de la Düna, et situé un peu à l'ouest de Riga, le Schlockebach.

« C'est à l'occasion d'une excursion de la Société des sciences naturelles de Riga, vers la fin du mois de mai 1900,

1. B. Doss, *Ueber einen bemerkenswerthen Fall von Erosion durch Stauhochwasser bei Schmarden in Kur-Land* in *Zeitschrift der Deutschen geologischen Gesellschaft*, Band, 1. Heft, 1902, p. 1-23, 1 carton et 5 figures.

que l'auteur fut amené à reconnaître, dans les environs de Schmarden, un lit nouveau en forme de *canyon* qui n'existait pas l'année précédente : grâce aux renseignements fournis par un habitant du pays (un meunier nommé Dumpf) et grâce à ses propres observations, l'auteur a pu reconstituer l'histoire exacte de la formation du canyon.

« Ce lit nouveau, aux parois raides et en plus d'un point verticales, a été creusé dans des couches de dolomie et de marne ; l'auteur distingue la gorge principale 98 mètres de longueur) et deux gorges secondaires (30 mètres et 14 mètres de longueur) ; la profondeur et la largeur, bien entendu ne sont pas partout les mêmes : le canyon principal, dans la partie terminale qui est représentée sur la figure 1 du mémoire (Beilage A zu Teite 12), a 3m7 de profondeur et 5m50 de largeur ; dans la partie qui est représentée sur la figure 2 de ce mémoire (Beilage B zu Seite 13), il a 1m75 de profondeur et 8 mètres de largeur. L'ensemble de la masse emportée par les eaux est évalué à 2.273 mètres cubes.

« Or, non seulement une seule saison a suffi pour la constitution de ce petit système de gorges de type canyon, mais il a, en réalité, suffit d'un très court intervalle de temps, environ trente-six heures, soit un jour et demi. C'est le 14 et le 15 avril 1900 que les eaux du Schlockebach, refoulées par un barrage de glaces, ont dû chercher violemment un autre chemin vers la mer et se sont ainsi entaillé un lit nouveau. Elles sont ensuite rentrées dans leur ancien lit, si bien que l'on a pu : 1° dater exactement le phénomène, et 2° évaluer exactement le temps que les eaux ont mis à le produire.

« Ce petit canyon du moulin de Schmarden est un exemple d'intense, violente et brusque érosion, qui a la valeur singulière d'un fait naturel (et non pas seulement d'un fait expérimental) ; il mérite en vérité de devenir un exemple classique. »



ASCÉTISME ET MYSTICISME

(*Fin.*)

XI

LA DISCIPLINE DU MYSTICISME DANS L'ÉGLISE

Il n'y a pas à craindre, dans l'Église, que les communications de personne à personne, entre Dieu et l'homme, aboutissent au triomphe des révélations privées sur la révélation générale· Tout en élevant le cœur du fidèle à la consolation et à l'illumination, tout en facilitant l'union réelle de la créature et du Créateur, notre religion réussit merveilleusement à régulariser les élans les plus affectifs. Qu'on étudie avec attention les dispositions en vigueur dans l'Église, et l'on reconnaîtra que le système, ici comme partout, est un chef-d'œuvre de prudence, de force et de délicatesse.

Certes, les divagations du sentiment sont déplorables; elles se produisent, malheureusement, dans la théologie aussi bien que dans la philosophie. Mme Guyon, Molinos, les Béguards, appartenaient à la religion chrétienne. L'efficacité de la discipline imposée par l'Église ne va donc pas jusqu'a rendre impossibles les égarements du cœur. Néanmoins, tandis que la philosophie, non seulement ne supprime pas, mais est encore impuissante à régler les mouvements affectifs, la théologie indique au sentiment, avec autorité et sagesse, les points qu'il doit respecter. Telle est la différence capitale qui sépare, en tout ordre de choses, la philosophie, de la foi. En philosophie, la raison n'a d'autre guide qu'elle-même. En

théologie, la raison est conduite par la foi. Le philosophe n'a pas de règles à imposer au cœur, au nom de la raison; car la raison, pourquoi s'imposerait-elle au cœur et sur quoi appuierait-elle l'autorité de ses injonctions? Le fidèle trouve dans la foi un point d'appui qui rend la raison plus solide, une autorité dont les décisions sont souveraines.

Un philosophe, dont le témoignage ne peut être suspect, a rencontré à ce sujet une heureuse comparaison : « La religion est au mysticisme ce que l'amour réglé par le mariage est à l'amour libre et passionné. Assurément, le mariage a été calomnié par la comédie et la satire. Le mariage n'exclut pas l'amour; il le suppose, au contraire, et ne peut se comprendre sans lui. Mais il lui impose des règles et des devoirs; il le place sous l'autorité des lois, et ne lui permet pas de s'écarter des conditions sur lesquelles repose l'ordre social. Telle est précisément l'action de la religion sur l'amour divin et, par suite, sur tous les actes et toutes les pensées dont se compose le commerce de l'âme avec l'infini. Elle ne permet pas que, dans les élans même de la foi la plus exaltée, on s'éloigne de ses dogmes, de ses traditions, de sa discipline, ni qu'on les manifeste autrement que sous les formes qu'elle a consacrées. Elle est inséparable d'une société spirituelle qui a, comme la société civile, son gouvernement, son organisation, sa législation. » (*La Philosophie mystique en France à la fin du dix-huitième siècle*, par M. Franck, p. 6.)

On ne saurait mieux dire. A la différence de la philosophie, le christianisme fait sa part au cœur, dans les rapports qu'il établit entre Dieu et l'homme. Mais, en reconnaissant les droits de l'amour, il lui impose de rigoureuses limites, ce que peut faire la philosophie. Il détermine son caractère, il circonscrit son action, il dirige sa marche.

Comment cela peut-il se faire? Par l'autorité souveraine de la doctrine.

En effet, la théologie n'a pas pour premier fondement les spéculations de la raison humaine. Elle repose principalement sur la vérité divine et révélée. Les jugements que le théologien porte et les conclusions qu'il déduit ont pour point de départ les articles de foi, la tradition, la doctrine

des Pères, la science de la doctrine sacrée. De là résulte la règle du cœur. Il ne lui est jamais permis de sortir du cadre de la théologie. C'est le docteur qui indique les points qu'il ne faut pas franchir. Il est le pilote. La plus sublime contemplation n'est qu'une illusion, dès lors qu'elle contredit la théologie. C'est un point sur lequel Bossuet insiste avec autorité, dans ses *États d'oraison*. Son argumentation contre Fénelon a pour but d'indiquer nettement les points délimités par l'enseignement sacré, de condamner impitoyablement toutes les excursions faites en des frontières inviolables.

M. Bautain a excellemment fait ressortir cette prépondérance de l'enseignement sacré : « Nous avouons, dit-il, que la voie sentimentale est périlleuse, à cause de l'exaltation du cœur, s'il n'est bien réglé, et il n'est pas facile à régler, à cause des aberrations de l'imagination qu'il enflamme. Nous avouons encore la gravité des abus possibles. C'est pourquoi il faut distinguer, et on a toujours distingué le vrai et le faux mysticisme. Le moyen de les distinguer, je vais vous le donner en un mot. Rien de plus simple pour un catholique, mais rien de plus difficile pour celui qui ne l'est pas, et voici pourquoi. Dans l'Église catholique, qui est basée sur la révélation divine, et qui est instituée elle-même divinement pour conserver le dépôt de cette révélation dans sa pureté, en sorte qu'elle ne soit pas travestie, altérée par les pensées, les imaginations et les langues des hommes, dans l'Église catholique, qui est le dépositaire et l'interprète de la parole de Dieu, il y a une autorité divine, et cette autorité divine est chargée de décider ce qu'il faut croire ou ne pas croire, ce qu'il faut faire ou ne pas faire. C'est elle qui définit les dogmes; c'est elle qui détermine la discipline; c'est elle qui explique, enseigne les commandements de Dieu et sa loi; par conséquent, dans l'Église catholique, il y a un moyen infaillible de discerner le vrai et le faux mysticisme. Le vrai mysticisme est celui qui est approuvé par l'Église, enseigné par elle; c'est, par conséquent, celui dont la doctrine s'accorde avec la foi de l'Église, et qui se soumet, par l'obéissance dans ses actes, aux prescriptions et à la discipline de l'Église. C'est le mysticisme de saint Jean, de saint Paul, de sainte Thérèse, de saint

Jean de la Croix, de l'auteur de l'I. C., de saint François de Sales.

« Le faux mysticisme est celui que l'Église a condamné, qui ne reconnaît pas son autorité, ou qui s'élève au-dessus de son autorité par des distinctions, par des explications qui sortent du sens ordinaire de l'Église, de ses dogmes, de sa morale et de sa discipline. Dans ce cas, ce faux mysticisme va contre la foi, contre les dogmes, contre la morale, contre la discipline de l'Église. Il a existé à peu près de tout temps dans le monde chrétien : c'est le mysticisme des Béguards et des Béguines, qui a été condamné par le concile de Vienne; c'est surtout la doctrine de Molinos, prêtre espagnol, qui vivait à Rome et qui a été condamné au dix-septième siècle; c'est le mysticisme du P. Lacombe et de Mme Guyon; et enfin, il faut bien le dire, c'est un peu le mysticisme de notre grand Fénelon, du moins en ce qui concerne le livre des *Maximes des Saints*.

Bien plus, dans ses préoccupations relatives à la discipline du cœur, l'Église ne se contente pas de donner les immuables indications doctrinales. Elle courbe le fidèle sous le joug de la direction. Il n'est pas de chrétien qui puisse se tenir en dehors de l'obéissance. La perfection n'est acquise qu'à ce prix. Le maître spirituel (*magister spiritualis*) est celui qui reçoit les confidences du fidèle, soit en confession ou autrement, et qui le guide dans la voie de la perfection. Or un tel maître est absolument nécessaire : *Omnino procurandus est*, dit la théologie. « Je n'hésite pas à dire, s'écrie saint Vincent Ferrier, que jamais Jésus-Christ n'accordera sa grâce à celui qui, pouvant se faire instruire et diriger, néglige de se mettre sous la conduite d'autrui, dans la pensée qu'il se suffit à lui-même, et qu'il est capable de trouver tout seul ce qui est utile au salut. » (*De vit. spirit.*, cap. IV.) Aussi, l'Église a-t-elle sévèrement condamné les erreurs des pseudo-illuminés et de Molinos, qui niaient la nécessité du magistère spirituel.

La doctrine de l'I. C. est exactement conforme sur ce point à l'enseignement de l'Église :

« Ceux qui sont encore nouveaux et inhabiles dans la voie

du Seigneur, s'ils ne se gouvernent par le conseil de personnes de discernement, peuvent facilement se tromper et se perdre. Que s'ils préfèrent suivre leur sentiment, plutôt que celui des gens expérimentés, l'issue en sera périlleuse, à moins cependant qu'ils ne parviennent à se déprendre de leur propre idée. Rarement, ceux qui se croient sages, souffrent d'être humblement gouvernés par les autres. Il vaut mieux avoir peu de connaissances avec humilité et petite intelligence, que de grands trésors de science avec la vaine complaisance. Il te vaut mieux avoir moins que beaucoup dont tu pourrais t'enorgueillir. » III. vii, 10.

Le cœur trouve donc, dans l'Église, un double obstacle à ses entraînements. Le docteur sert à délimiter le terrain dans lequel l'amour peut se mouvoir ; le maître spirituel enseigne la voie qu'il faut suivre. Le voyageur qui veut s'élever sur les hautes montagnes ne s'indigne pas contre les barrières qui l'empêcheront de tomber dans les précipices ; il ne repousse pas le concours d'un guide expérimenté. Il s'applaudit d'autant plus de sa prudence, qu'il aperçoit la chute horrible des téméraires qui, méprisant les sentiers tracés, s'aventurent sans conducteur vers les hauts sommets. Ainsi le chrétien, instruit par les funestes exemples du mysticisme indépendant, accepte avec gratitude les indications de la doctrine sacrée et du magistère spirituel, et, loin d'en être importuné comme il le serait par des entraves fâcheuses, il les bénit comme le moyen efficace d'arriver sûrement aux cimes les plus élevées.

Il était nécessaire de donner ces explications avec quelque détail, car on a fait quelquefois un reproche à l'auteur de l'I. C. d'avoir fait dans son ouvrage une place trop grande à l'inspiration personnelle, au détriment de l'autorité générale.

Le P. Gagliardi a supérieurement indiqué la vraie pensée de l'I. C. à ce sujet. Nous insérons ici une interprétation libre de ce beau morceau de critique théologique : « Faites-y bien attention, et vous comprendrez que l'unique fondement de l'I. C., c'est que Dieu seul doit être écouté dans ses colloques intimes avec l'âme ; que Dieu l'illumine et la soulève jusqu'aux plus hauts sentiments de l'amour divin ; que la céleste doctrine

doit être attendue de cet unique maître, et immédiatement puisée dans ses enseignements. Que tous les Docteurs qui nous enseignent par la parole et par la plume se taisent, dit souvent le pieux livre; bien plus, n'écoutons même pas Moïse, les Prophètes et les Écritures; il va même jusqu'à dire : « Silence à toutes les créatures, que Dieu seul nous parle: l'âme n'apprend et n'aime véritablement que ce qui lui est enseigné par Dieu seul et qu'elle recoit directement de lui. Voilà l'esprit et l'âme qui illumine et enflamme le cœur; sans cela, tout le reste nous est par lui-même étranger, sec et inutile. »

Ce point de départ du livre de l'I. C. est assurément des plus élevés. Mais il est dangereux si l'on ne prend quelques précautions. De là vient que les protestants ont pu abuser du pieux livre pour appuyer leurs erreurs.

Trois erreurs, en effet, des plus pernicieuses et absolument étrangères à l'I. C., peuvent dériver de cette doctrine.

La première, est l'erreur de ceux qui, rejetant et repoussant les divines Écritures elles-mêmes, affirment que Dieu instruit immédiatement tout homme par un propre esprit intérieur : impiété rejetée avec horreur par les luthériens et les calvinistes eux-mêmes. Il n'est pas nécessaire de défendre l'auteur de l'I. C. contre l'accusation d'avoir enseigné cette doctrine, puisque dans son livre il cite fréquemment les paroles des divines Écritures, et proclame hautement que toute moralité et toute discipline prennent leur source dans la parole révélée. Nous ne nous arrêterons pas davantage à refuter Suenckfeld, l'inventeur de ce système, et ses disciples; car ils n'ont pas manqué, les théologiens qui ont fait voir les faussetés et les dangers de ce système, en particulier le cardinal Bellarmin.

La seconde, est l'erreur de ceux qui enseignent que les Prophètes et les saintes Écritures peuvent être librement interprétés par les particuliers, de telle sorte qu'on puisse à son gré y trouver les bases de nouveaux systèmes. Il est le seul principe sur lequel les diverses sectes protestantes, divisées entre elles, parviennent à se tenir d'accord. Ce serait une peine inutile que de faire voir combien la doctrine si catho-

lique de l'I. C. concor de peu avecce principe : chaque phrase est une protestation coutre l'erreur de l'interprétation privée.

La troisième erreur qu'on pourrait à l'extrême rigueur, attribuer à notre pieux auteur, si on ne voulait tenir compte que de quelques propositions isolées et comprises dans leur sens exagéré, consisterait à prétendre que, dans l'acquisition des vertus intérieures et spirituelles, il n'est aucun besoin de directeur, de conseil, de méthode et de discipline, car c'est Dieu lui-même qui inspire, enseigne et sanctifie. « Quelques hommes entendus dans la piété, dit Gagliardi, ont compris ainsi la doctrine de l'I. C. ; mais, ajoute le savant et judicieux critique, ils ont mal pris quelques passages du pieux livre : l'ensemble de la doctrine proteste contre une telle interpré tation, car souvent l'I. C. rappelle que personne ne doit se laisser guider par son propre sens, par son jugement particulier, ou sa volonté, mais qu'il convient de suivre en tout les conseils et les préceptes des supérieurs. »

Quelle est donc la pensée véritable de l'auteur du pieux livre?

Le vrai sens du principe fondamental de l'I. C., tel que nous l'avons rapporté plus haut, peut se résumer de la manière suivante :

Il est certain que la grâce est donnée en même temps que les vertus, immédiatement par Dieu seul. Par la grâce, Dieu fait bénéficier l'âme de la vie éternelle, d'un nouvel esprit, d'une sorte d'être nouveau, de qui émanent les saintes opérations des vertus. Il n'est pas moins indubitable que le point central de toute cette céleste doctrine consiste principalement en ceci : que les fidèles, lorsque, animés de l'esprit intérieur, ils s'approchent de Dieu, sont par lui illuminés et sanctifiés au moyen de cette grâce et de ses dons.

D'où il résulte deux conséquences, ou plutôt deux pratiques, indispensables à qui veut profiter de ces bienfaits divins.

La première, qu'il faut accepter l'enseignement extérieur des divines Écritures, des saints Docteurs, de nos Supérieurs et Directeurs; qu'il faut en référer à eux en toutes choses, et

se mettre sous la dépendance de leur gré et volonté. Ne nous fions pas à nous-mêmes: remettons-nous à leur magistère comme à une règle infaillible; jetons l'anathème, non seulement à tout ce qui nous serait suggéré contre cette doctrine par notre propre esprit, mais un ange descendrait-il du ciel pour nous persuader du contraire, qu'il n'en faudrait pas moins repousser ses enseignements avec horreur.

La seconde, que tout ce qui nous est, extérieurement enseigné par la sainte et divine parole, ne peut qu'être entièrement conforme aux communications, qui nous sont faites intérieurement par Dieu lui-même, non d'une manière miraculeuse, mais par la prière, les colloques avec Dieu, le commerce et la familiarité avec lui, par la foi, la méditation, l'amour et la charité répandus dans nos cœurs par l'Esprit-Saint.

Le chrétien qui s'arrête au premier enseignement, à l'enseignement extérieur, est éclairé par les dehors et par les hommes seulement; il peut devenir grand théologien, mais il manque du mouvement intérieur et vital; il est privé de cet esprit précieux, qui instille dans le cœur le sens de la vérité, et donne le goût aussi bien que la science de toutes les vertus et de tous les préceptes : les Prophètes, l'Écriture, les Docteurs, lui font entendre le Verbe extérieur, mais il n'entend pas Dieu qui lui parle intérieurement; il ne jouit pas de la lumière intime; il n'a pas cette expérience et ce sens délicat qui l'avertit instinctivement de ce qui est bien ou mal, de ce qui doit être fait ou évité. Le prophète s'écrie dans le psaume XCIII : « Heureux celui que tu instruis toi-même, ô Seigneur, et à qui tu fais connaître ta loi! » David n'entend-il pas parler de l'humble fidèle qui dit : « J'écouterai le langage que fait entendre le Seigneur au fond de mon âme! » (Psalm. LXXXIV.) En effet, dès qu'il a entendu cette divine voix intérieure, il comprend combien elle l'emporte et est préférable à tout le langage extérieur, et alors il dit avec l'auteur de l'I. C. : « Que Moïse se taise : silence à tous les Prophètes, puisque le Seigneur daigne illuminer lui-même son serviteur! » Ce que le pieux auteur prétend ici, c'est que, pour sa part, il préfère le langage intérieur du Saint-Esprit, au langage extérieur, surtout quand il s'agit de la discipline des mœurs. La

révélation extérieure est nécessaire; mais, pour lui, abandonnant à d'autres le soin d'en parler, il s'applique à la révélation intérieure et il la recommande tout spécialement. C'est par elle que se forment les hommes vraiment spirituels et qu'ils deviennent, comme dit le Prophète, susceptibles des enseignements de Dieu *(docibiles Dei)*, car, ainsi que l'enseigne l'Apôtre, « les fils de Dieu sont poussés par l'esprit de Dieu. » (Rom. VIII, 14.)

Ces explications font voir quelle est la profondeur, la sagesse, et le mystère de ce principe primordial sur lequel l'auteur de l'I. C. appuie tout son édifice spirituel, comme sur des fondations inébranlables.

Il suit de là, qu'il faut éviter deux excès.

Les uns s'en tiennent à la seule révélation extérieure, et ceux-là font de la théologie pure : et il arrive ordinairement qu'autant leur esprit est fécond, autant leur cœur est sec.

Les autres s'abandonnent exclusivement à leur ferveur intérieure, non sans un grand danger d'être trompés par l'illusion et de tomber dans l'orgueil et beaucoup d'autres malheurs.

La vertu est dans le milieu. Elle nous ordonne de nous soumettre à l'enseignement, à la direction, au jugement et à la volonté de nos Supérieurs et de nous laisser diriger par eux. Cela posé, allons à Dieu, conversons avec lui; percevons, sentons, goûtons intimement ce qui nous a été d'abord communiqué par le dehors, et ainsi, développons-nous par une force intérieure, immanente et inhérente à notre âme, qui nous fera produire des actes de toutes les vertus. Comprenons que, de même que l'homme complet se compose de la réunion du corps et de l'âme, ainsi la créature nouvelle informée par l'Esprit-Saint est inséparablement formée par deux éléments ; le premier est comme le corps, le second, comme l'âme qui vivifie le corps; sans le second élément, le premier est semblable à un cadavre.

Telles sont les réflexions du P. Gagliardi sur la doctrine de l'I. C. Nous avons déjà rendu hommage à la critique du savant et pieux jésuite. Nous espérons que le lecteur ratifiera pleinement nos éloges.

Mgr Puyol, *Prélat de Sa Sainteté.*

VARIÉTÉS

L'ÉTHER-ÉLECTRICITÉ ET LA CONSTANTE ÉLECTRO-STATIQUE DE GRAVITATION

Pour M. Tommasina, tous les corps étant impondérables dans le vide absolu, il n'existe qu'un seul corps impondérable produisant, par son action, la pondérabilité de tous les autres corps. L'état de contrainte ou la tension de l'éther est la constante absolue de la gravitation. L'auteur considère l'éther comme le réceptacle de l'énergie universelle et les corps pondérables comme des assemblages plus ou moins libres de particules d'éther, Le phénomène radiant ondulatoire électro-magnétique étant primaire, les autres phénomènes n'en sont que des modifications partielles; donc, l'état de contrainte de l'éther n'est autre chose qu'une tension électro-statique, et la constante de la gravitation est de nature électro-statique-M. Tommasina se fait une idée particulière de l'*electron* ou élément électro magnétigue; il considère comme tel, non pas la masse même de la particule d'éther, mais sa trajectoire et son énergie; ce n'est qu'un mode de mouvement sans transport de matière. La pression de gravitation et la pression de radiations engendreraient les deux forces électricité et magnétisme. Toutes les radiations seraient de nature électro magnétique. L'éther-électricité serait la forme primaire de la matière et de l'énergie. Tous les phénomènes physico-chimiques seraient dus à des chocs. De plus, aucune action à distance n'est possible et aucune force attractive ou répulsive ne peut être inhérente à la matière inerte.

M. Tommasina ne nous dit pas ce qu'il entend par matière inerte. Toute matière est vivante. Quoi qu'il en soit, cette théorie peut renfermer une part de vérité, mais nous l'accueillons avec réserve.

(*Archiv. des sci. physiq. et nat.* de Genève, 15 avril.)

SIR WILLIAM CROOKES ET HOME

Chacun sait que Crookes a fait un grand nombre d'expériences avec Home, ainsi qu'avec d'autres médiums. On sait aussi que Home a été étrangement calomnié, de sorte qu'un correspondant de M. Scott, qui est un lecteur de *Light*, a pu écrire que Home ayant, dans un procès mené très impartialement, avoué que tous les phénomènes produits par lui étaient le résultat d'une *fraude systématique*, il s'en suit que les conclusions que Crookes a tirées de ses expériences n'ont aucune valeur. Or, Crookes a opéré avec d'autres médiums que Home, et Home n'a jamais fait l'aveu qu'on lui reproche. Voici ce que dit Crookes à la page 36 de son livre sur la *Force psychique* : « J'ai travaillé à ce sujet pendant deux ans, et j'ai trouvé neuf ou dix personnes possédant le pouvoir psychique à un degré plus ou moins grand ; mais il était développé d'une manière si puissante dans M. Home que, m'étant convaincu, par des expériences faites avec soin, de la réalité des phénomènes observés, j'ai simplement, par raison de commodité, continué mes expériences avec lui plutôt que de le faire avec d'autres... Un grand nombre des expériences que je vais décrire ont été cependant accomplies avec une autre personne que Home et en son absence. »

Crookes prenait toutes les précautions possibles pour que les expériences faites fussent inattaquables ; il soumettait Home à toutes les conditions que lui suggérait son habitude de l'investigation scientifique. Il connaissait certainement le fameux procès qui fut intenté à Home en 1868 et qui se termina avant qu'il se commençât ses expériences avec lui ; si donc il avait été question de supercherie dans ce procès,

supercherie avouée par Home, bien entendu, il aurait su la découvrir dans ses expériences personnelles avec ce médium. Nous n'emprunterons qu'une phrase au témoignage que Crookes a donné, au sujet de Home, à la Société des recherches psychiques : « Pour tous ceux qui l'ont connu, Home était le plus aimable des hommes, et sa parfaite sincérité et sa droiture étaient au-dessus de tout soupçon. » Bien des fois nous avons entendu dire que les hommes de science, voire les grands savants, sont, en matière de psychisme de parfaits naïfs. Des naïfs, on en trouve partout, même chez ceux qui ne sont ni hommes de science ni grands savants. Ce cliché ne vaut donc rien en ce qui concerne Crookes qui est un expérimentateur génial et plus à même que la plupart de ses détracteurs de juger de la valeur scientifique d'une expérience.

Quant au procès de 1868, qui se réfère à la conduite extravagante d'une dame israélite, nommée Lyon, vis-à-vis de Home, toutes les pièces existent au bureau du journal *Light*, et nulle part il n'est question du moindre aveu de supercherie. Dans *Psych. Studien*, février et mars, Bormann a d'ailleurs raconté toute l'histoire de ce procès et, dans un livre sur Home, a dit de lui : « Jamais il ne fit payer ses séances, et pendant sa carrière médiumique de trente-cinq ans, il n'a jamais subi d'exposure. Il était également distingué par sa culture intellectuelle et par son amabilité. »

Justice est ainsi rendue à la fois à Home et au grand savant qu'est William Crookes.

(*Light*, 6 juin.)

CURIEUX CAS DE PERTE DE LA PERSONNALITÉ

Mme G. Wallace, une veuve aisée, habitant Wilkesbarre (Pensylvanie), perdit subitement la mémoire en novembre dernier; elle se trouva un jour à Newark sans savoir comment elle y était arrivée et ce qu'elle avait à y faire. Cette perte de mémoire semble avoir été occasionnée par le chagrin de la perte de son mari; elle se rappelle encore avoir

circulé à Wilkesbarre le 21 novembre, et le dernier fait dont elle se souvient, c'est qu'elle se trouvait près d'une gare de chemin de fer.

Quoi qu'il en soit, arrivée à Newark, elle eut conscience qu'il fallait vivre et travailler pour vivre; mais elle ne se rappelait rien de son existence passée. Il pleuvait et elle était très fatiguée; elle finit par s'adresser à des personnes habitant près d'une grande église. On lui demanda son nom; elle ne sut que répondre et fut évincée. Après avoir frappé à plusieurs maisons, elle fut enfin accueillie dans une famille Stern, où on lui donna à manger et à coucher. Elle demanda à travailler au ménage et devint la servante de la maison. Il lui semblait étrange qu'elle n'eût point de passé, ne se rappelant de rien, même de son enfance. Elle acquit cependant le sentiment qu'elle n'était pas servante de son métier; elle sentit qu'elle devait avoir des enfants et des amis quelque part, mais c'était très vague. A force de se creuser le cerveau, elle finit par faire son ouvrage avec une telle apathie que Mme Stern lui demanda si elle était malade.

C'était d'ailleurs le moment où les premiers éclairs de mémoire se produisirent; elle revécut en quelque sorte son enfance; elle revoyait la maison maternelle, l'école, ses camarades, mais toujours sans se rappeler son nom. Toujours préoccupée, elle faisait constamment travailler son esprit pour reconstituer son histoire. Un jour qu'elle était occupée dans la cuisine, ce fut comme si une voix lui disait : « Vous êtes Mme George Wallace et vous habitez Wilkesbarre ! » La lumière était faite; elle se rappela ses enfants et s'écria : « Je sais qui je suis; j'habite Wilkesbarre et j'y ai six enfants. Il faut que j'aille les retrouver immédiatement ! » Mme Stern la calma et écrivit à la sœur de Mme Wallace, à Sayre. Cette sœur et Élisabeth, la fille aînée de Mme Wallace, vinrent la chercher. Tous les enfants étaient à Sayre : on l'avait cru morte et on avait loué la maison de Wilkesbarre.

Cinq mois s'étaient écoulés. Élisabeth n'avait jamais voulu croire à la mort de sa mère; elle sentait qu'elles se reverraient et que sa mère lui reviendrait.

(*Progr. Thinker*, 30 mai.)

BIBLIOGRAPHIE

Socialisme et Christianisme, par A. D. Sertillanges, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris. — Le Socialisme et le Parti socialiste. — Le Socialisme et la Destinée. — Le Socialisme et la Réforme économique. — I. L'Appréciation des Faits. — II. Les doctrines et les méthodes. — III. Le Capital. L'Héritage. Le droit de propriété. — Le Socialisme et la Solidarité. — Le Socialisme et la Liberté. — Le Socialisme et l'Anticléricalisme. Un vol. in-12. Prix : 3 francs. (Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris.)

Un jugement autorisé sur le socialisme en ses rapports avec le christianisme semble devoir constituer, aujourd'hui, un service de premier ordre à l'égard d'un grand nombre de personnes.

Un catholique qui n'a pas pris une conscience pleine de sa propre doctrine, au point de vue social, est nécessairement dépaysé au milieu des affirmations contradictoires et des conflits de sentiments que provoquent sous nos yeux les questions pendantes. L'école libérale d'un côté, le socialisme de l'autre, composent l'aile droite et l'aile gauche d'une armée dont le centre est encore à l'état anarchique. Sa formation ne peut être qu'une œuvre chrétienne, et il y a donc intérêt grave à ce que les hommes compétents du catholicisme expriment leur pensée tout entière.

Professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris et auteur de nombreuses études sociales, M. l'abbé Sertillanges a le droit de parler ici. Son étude du socialisme aura le double avantage d'éclairer et de pousser au bien ceux qu'inquiètent à juste titre et le désarroi de nos intelligences et l'allure hésitante ou les courtes limites de notre action.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.



LE CURÉ D'ARS ET CLAIRE G...

... Un jour[1], j'eus l'idée d'évoquer le curé d'Ars, que je ne connaissais que vaguement par ce que m'en avait dit une magnétiseuse qui, pendant quelque temps, m'avait *en vain* prodigué ses soins, je ne le fis que dans le but d'acquérir toujours de nouvelles lumières et non pour lui demander le rétablissement de ma malheureuse santé ébranlée, comme on pourrait le croire, sachant les cures merveilleuses de cet esprit guérisseur.

Mais j'eus beau faire mon appel ordinaire, au nom de Dieu, ainsi qu'Allan Kardec le conseille, le curé d'Ars ne vint pas. La main du médium resta immobile.

Enfin un esprit, signant Ahmalich, se manifesta. Voici ses paroles écrites à l'envers et seulement lisibles au moyen d'un miroir :

« Mesdames, vous n'aurez pas le curé d'Ars, il est beaucoup plus haut que le pape[2]. Il faut de longues et ferventes prières pour l'obtenir. »

Un peu stupéfaite, je pensai que le meilleur moyen... était d'appeler le « Guide »...

« Le curé d'Ars, dit celui-ci, sera à votre disposition mardi à quatre heures et demie; il vous parlera longuement, mais *il faut que vous le priiez d'ici là*, afin de bien témoigner votre désir de communications... »

Claire G... se rappelant alors la foi de sa première jeunesse,

1. Cf. *Souvenirs et Problèmes spirites*, par Claire G..., p. 167. Nous laissons l'auteur parler lui-même et nous exposer ses théories. Nous dirons ensuite ce qu'il faut en penser au point de vue catholique.
2. Allusion à une prétendue communication obtenue précédemment avec Pie IX.

se met « à prier le curé d'Ars, selon les pratiques du catholicisme », par l'invocation de ses saints.

Au jour dit, l'Esprit guide annonça l'approche du curé d'Ars.

Le crayon, renversé pour l'écriture sénestrogyre du Guide, se tourna lentement dans la main de Mlle R... en se soulevant légèrement... Voici ce que je pus lire :

« Jean, curé d'Ars † (le nom fut suivi d'une croix), oui, je viens.

Et, ayant dit quelques paroles en réponse à l'Invisible, celui-ci écrivit :

« Je sais de vous que vous cherchez la vérité et je me mets à votre disposition pour vous répondre.

Moi. — Par quoi, si vous êtes le curé d'Ars, ai-je mérité que vous vous intéressiez à moi?

Le Curé d'Ars. — Dieu voit votre cœur; il est témoin des bonnes intentions et il veut vous aider. Vous ne méritez cela que par votre désir de monter toujours plus haut. *Dieu ne refuse jamais le secours qu'on lui demande.* Maintenant, posez-moi des questions sur les sujets qui troublent votre foi.

Moi. — On me dit que pendant votre vie vous vous plaigniez de nombreuses visions diaboliques. Que faut-il en croire? Cependant il n'y a point de diables.

Le Curé d'Ars. — Ces visions étaient réelles. J'avais laissé, *dans ma précédente existence*, un esprit mauvais qui avait juré de m'entraîner dans sa malédiction et profitant des doctrines catholiques, il *m'apparaissait sous la forme démoniaque*. Lorsque je le voyais, je le chassais par la prière.

Moi. — L'Eglise catholique, qui enseigne un enfer éternel, est-elle dans le vrai?

Le Curé d'Ars. — Vous saurez que les esprits orgueilleux qui ne veulent pas écouter les enseignements des bons esprits, au lieu de progresser, s'abîment de plus en plus dans leur iniquité; alors ils ont, en effet, la haine de Dieu, ainsi que nous le dit la religion, *seulement cette sorte d'enfer n'est pas éternel.* Il est seulement long à cause de l'infériorité des esprits. Mais je me hâte d'ajouter qu'il est bien peu d'âmes

assez volontairement mauvaises pour descendre ainsi, *car par la loi d'attraction divine*, toute âme, même mauvaise, même criminelle, monte d'un degré au sortir de la vie.

Moi. — Donc, les diables ne sont que les esprits désincarnés des humains, Dieu ne pouvant créer des anges qui peuvent chuter (*sic*) et l'enfer n'est pas non plus un lieu déterminé, mais un état d'âme?

Le Curé d'Ars. — Vous y êtes. Les âmes mauvaises souffrent à voir leurs iniquités et, dans leur obscurcissement, elles veulent y entraîner d'autres, afin de ne pas souffrir seules.

Moi. — Qu'était-ce que ce soi-disant démon qui voulait tenter le Christ dans le désert, comme dit un des Evangiles?

Le Curé d'Ars. — Ce n'est qu'une allégorie. L'esprit mauvais a, en effet, pu chercher le côté humain; mais le Christ ne pouvait subir la tentation.

Moi. — La résurrection du Christ, n'est-ce pas également une légende? Que ferait un corps terrestre dans des régions supérieures qui ne conviennent qu'autres êtres fluidiques?

Le Curé d'Ars. — Là, je vous arrête. Le corps de Jésus a été *dématérialisé*, comme les esprits peuvent le faire à l'aide d'un médium puissant.

Moi. — Et du dogme du jugement dernier, que faut-il penser? N'est-ce pas une absurdité?

Le Curé d'Ars. — L'idée des peuples était portée à croire à un prétoire. Cependant il y a une considération à observer. Un jour quelconque, la terre disparaîtra : ce jour-là, tous les esprits qui gravitent autour de la planète seront reportés ailleurs ; ceux qui auront descendu jusqu'aux expiations extrêmes et qui, depuis des siècles, ramperont à la surface du globe, *refusant toute incarnation qui serait pénible* et qu'ils ne veulent pas affronter, ceux enfin que *nous appelons* les démons seront versés dans une planète d'un ordre inférieur et il faudra qu'ils recommencent les étapes; ceux, au contraire, qui auront progressé doucement et seront dans une erraticité heureuse, avanceront et iront, enveloppés d'un corps plus léger, dans des mondes meilleurs; ceux enfin qui seront dans l'erraticité supérieure et qui auront mission de faire marcher le progrès, de surveiller les autres esprits, ceux-là quitteront

la sphère terrestre et iront avec le Christ qui les emmènera plus haut dans les régions bénies de Dieu.

Moi. — Donc il n'y a pas de résurrection de chair, comme l'Eglise catholique l'enseigne?

Le Curé d'Ars. — *Non.* (C'est l'esprit même qui souligne.)

Moi. — Et le Christ, qui est-il?

Le Curé d'Ars. — Le Christ est le médiateur; il *représente* la divinité sur la terre.

Moi. — Je voudrais savoir comment il faut comprendre le chapitre de saint Matthieu sur la naissance du Christ.

Le Curé d'Ars. — Il y a là une chose particulière qu'il ne nous est pas permis de dévoiler.

Nous arrêtons là les citations de notre auteur. Est-il besoin de les réfuter une à une, pour montrer que la prétendue théologie du curé d'Ars, telle qu'on nous la présente, bat en brèche les enseignements les plus élémentaires de l'enseignement catholique.

Et d'abord quelle présomption de supposer que « l'esprit », dont le médium traduit ici, ou écrit les réponses, soit bien celui du bienheureux Jean-Baptiste Vianney! On nous l'affirme. Mais que vaut cette affirmation, quand les faits viennent lui infliger un démenti formel et catégorique? Est-il dans les desseins de Dieu, qui récompense ses serviteurs au centuple, de permettre qu'ils répondent à tout appel de curiosité plus ou moins justifiée, à toute question extravagante et déplacée.

L'historien du curé d'Ars, qui fut longtemps le compagnon de ses travaux et le témoin de sa vie si extraordinaire, nous raconte par quels moyens le démon essaya de troubler cette âme généreuse et d'arrêter les fruits de son ministère. Mais ce ne fut qu'un épisode dans la carrière apostolique du grand serviteur de Dieu. Celui-ci ne se méprit jamais sur la nature et l'existence du « grappin » qui la nuit, par des bruits insolites et réitérés, l'empêchait de se reposer des fatigues du jour.

Parler d'une existence antérieure à l'existence terrestre, n'est-ce pas donner tête baissée dans la théorie orientale des existences successives, par lesquelles certains esprits modernes

voudraient justifier, après la mort, je ne sais quelle survie de l'âme dans je ne sais quel corps astral. Evidente contradiction avec la doctrine de saint Thomas qui enseigne que l'âme informe le corps, que la mort les sépare, laissant celui-ci à la terre où il retombe en poussière, et mettant l'âme devant le tribunal du souverain Juge pour le jugement particulier. La théorie pythagoricienne de la migration des âmes est donc un mythe plus ou moins poétique des anciennes écoles philosophiques et que les élucubrations spirites de nos jours essayent de ressusciter vainement, mais que l'Église ne saurait admettre. Que les esprits mauvais travaillent à entraîner l'homme au mal, c'est ce que nous enseignent les notions les plus élémentaires du catéchisme.

Nous y apprenons aussi l'éternité des peines de l'enfer. Il n'y a peut-être pas de dogme qui ait été aussi violemment attaqué que celui-ci. Dans les premiers jours du dix-neuvième siècle, même avant que ne fût publié le fameux livre intitulé : *Comment les dogmes finissent*, on vit quelques théologiens assez osés pour admettre une certaine mitigation des peines de l'enfer, mais aucun d'eux ne se prononça contre leur éternité, formellement affirmée dans plusieurs passages du saint évangile. Allez au feu de l'enfer, dira le Sauveur aux réprouvés, au feu de l'enfer que j'ai préparé à Satan et à ses anges. Ailleurs il est dit que ce feu ne s'éteindra jamais. Libre maintenant aux exégètes de sixième ordre de mettre dans le texte sacré ce qu'il ne contient pas en réalité, de rompre avec la tradition qui n'a jamais varié sur ce point, le dogme catholique n'en reste pas moins un bloc compact que ne peuvent effriter les rêveries des novateurs, en quête de popularité. Que les orgueilleux qui ne viennent point à résipiscence marchent d'abîme en abîme et s'enfoncent dans l'iniquité, l'histoire en témoigne suffisamment, et personne ne soutiendra que les hérétiques, de tous les temps et de tous les lieux, se recommandèrent par leur esprit de soumission et par leur humilité. Comme les anges déchus, ce furent des révoltés. Leur premier tort fut de quitter l'Église et d'en sortir bruyamment, sous le fallacieux prétexte de la réformer. Or on ne réforme pas un corps auquel on a cessé d'appartenir.

Que signifie cette infériorité des esprits pour laquelle la durée des peines serait allongée? Qui a donc établi ou découvert *cette loi d'attraction divine*, par laquelle toute âme, même mauvaise, même criminelle, monterait d'un degré au sortir de la vie? Si l'on veut dire par là que l'âme, affranchie des liens du corps, se trouve immédiatement en présence de son auteur et de son juge, rien de mieux, mais si cela signifie une série de migrations successives par lesquelles elle achèverait de se purifier des souillures terrestres, rien de plus contraire à l'enseignement catholique, qui place le jugement immédiatement après la mort. Que deviendrait alors, avec cette théorie, le grand fait de la responsabilité, si nos actes ne revêtaient pas, dès que nous les produisons librement, un caractère définitif, et si leur appréciation dernière et finale était subordonnée à une amélioration posthume et toujours hypothétique. Comme l'enseignement catholique, qui condamne les méchants et récompense les bons est simple et net, comparé aux nuageux problèmes de la métempsycose. On le voit, rien n'embarrasse les spirites, quand il s'agit de contredire ce qu'a toujours cru et admis, comme vérités fondamentales et dogmatiques, l'Église du Christ.

Sur la création des anges, sa doctrine est formelle. Les uns persévérèrent, les autres entrèrent en révolte et furent précipités du ciel. Leur existence ayant précédé celle de l'homme et celui-ci n'étant tombé que par suite des suggestions de l'ange des ténèbres, c'est contredire l'histoire et la théologie que de voir dans « les diables, les esprits désincarnés des humains ». Nous savons quel rôle joue la théorie des esprits désincarnés dans certains milieux spirites; mais on ne nous a jamais fourni la preuve de cette prétendue désincarnation qui, même après des expériences récentes, demeure de plus en plus hypothétique. Que les démons puissent, dans certains cas, revêtir telle ou telle forme, le fait ne paraît pas douteux. Il est de foi que, même après leur chute, ils gardent une grande puissance, limitée toutefois par la volonté de Dieu, mais avancer que ces apparitions, ces fantômes, ne sont que des esprits désincarnés des humains, c'est détruire et nier l'existence des anges, c'est renverser le dogme de la

chute originelle et de la Rédemption. Rabaisser l'enfer à n'être qu'un état d'âme, ce n'est voir qu'un côté de la question, n'admettre qu'un genre de peine, alors que cette peine, ou ce supplice doit, pour être parfaitement compris, être étudié sous deux aspects différents qui se complètent l'un l'autre et ne se séparent point.

Voici maintenant la tentation de Jésus-Christ dans le désert, ramenée à n'être plus qu'une simple allégorie, sous prétexte que le Christ ne pouvait subir la tentation. Or, il y a ici contradiction évidente, manifeste, avec le récit de saint Matthieu. L'évangéliste écrit que Jésus fut conduit dans le désert pour y être tenté par le démon. Nous assistons à toutes les suggestions de l'esprit infernal et à sa défaite. Grande et instructive leçon! Il y a des limites même dans l'action téméraire de Satan, limites qui sauvegardent toujours la liberté de ceux qu'il essaie de pousser aux abîmes, et si le Christ parut un moment être le jouet de l'esprit tentateur, n'était-ce pas pour se redresser plus énergiquement en face de lui et lui dire : Retire-toi, Satan, tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu, etc. Comparer cette scène à une allégorie, n'est-ce pas dénaturer l'Évangile et lui enlever le caractère d'authenticité que ne lui refuse pas l'exégèse la plus indépendante?

Si la tentation de Jésus au désert n'a pas trouvé grâce aux yeux de notre auteur, faut-il s'étonner qu'il ramène la résurrection aux proportions de la légende. Légende la résurrection du Christ, quand ce fait, qui est le fondement de notre foi, a été attesté par une foule de témoins qui n'ont pu être trompés et n'ont pas voulu nous tromper, quand des milliers de martyrs l'ont affirmée, au prix de leur sang! Le corps de Jésus n'a pas été simplement *dématérialisé*, mais il a pris tous les caractères glorieux que saint Paul reconnaît être le partage des corps ressuscités. La légende ne saurait être invoquée ici. La légende, que démentent les faits, n'a son origine que dans l'esprit de ceux qui osent la substituer à un événement dûment constaté par saint Thomas et tant d'autres disciples, forcés de se rendre à l'évidence et de croire ce qu'ils voyaient de leurs yeux et constataient de leurs mains.

Vient enfin le dogme du jugement dernier enveloppé dans

une négation facile, avec la résurrection de la chair, telle que l'enseigne l'Église catholique. Réfuter de pareilles absurdités, n'est-ce pas attacher une importance que rien ne justifie aux conceptions burlesques dont nous avons cité le texte ci-dessus? La résurrection des morts et le jugement général qui doit précéder la vie du siècle futur font partie intégrante du symbole et servent, pour ainsi dire, de couronnement à l'édifice de toutes les croyances catholiques.

On le voit donc, la théologie posthume du curé d'Ars diffère du tout au tout de celle qu'il enseignait à son peuple et qui attirait autour de sa chaire des auditeurs si nombreux et si avides d'entendre un saint parler des choses de Dieu. Son orthodoxie n'a pas besoin d'être défendue ici. Elle réfute hautement les paradoxes et les absurdités qu'on lui prête à l'appui de théories plus que suspectes et contre lesquelles protestent éloquemment la raison et le bon sens. Nous sommes donc autorisés à en conclure que l'esprit évoqué dans la circonstance, si évocation il y a, ne fut pas assurément celui du curé d'Ars. Nous ne l'avons pas reconnu. Le véritable Jean-Baptiste Vianney, le prêtre incomparable, qui reste au dix-neuvième siècle le plus bel ornement de l'Église de France, savait autrement exposer et défendre la foi de son baptême. Comment admettre d'ailleurs qu'il eût voulu, qu'il eût pu se prêter à de pareilles communications, alors qu'il se montra, pendant sa vie, l'adversaire déclaré de toute pratique condamnée par l'Église et réprouvée par le Saint-Siège? Nous sommes donc en présence d'une mystification de mauvais goût et sur laquelle quelques-uns nous reprocheront peut-être d'avoir trop insisté. Mais les meilleurs esprits ont besoin d'être mis en garde contre les infiltrations du spiritisme qui essaie de tout envahir et de se hisser à la hauteur d'une grande institution religieuse.

Mgr M. Le Monnier.



FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME[1] ?

Il y a un peu plus d'un demi-siècle, quelques phénomènes étranges se manifestèrent en Amérique, qui suscitèrent de nombreuses expériences et un intérêt universel. C'est de cette année 1847 que date véritablement le spiritisme. Certes on trouverait dans les livres anciens, hindous ou égyptiens, arabes ou latins, quelques indications vagues sur les soi-disant esprits; plus tard, l'hypothèse de forces intelligentes, différentes de l'homme et intervenant dans les destinées humaines, fut émise par certains penseurs isolés. Pourtant ces tentatives, que n'appuyait aucune expérimentation méthodique, étaient restées sans écho, de sorte que, tout bien considéré, le spiritisme, théorie et faits, ne datent vraiment que de 1847.

Depuis cette époque il a pris une extension considérable. Eh bien! faut-il, comme pensent la plupart des savants, tacitement ou ouvertement, le traiter par un dédaigneux silence, ou bien le soumettre à une étude attentive, réfléchie, méthodique? Telle est la question que je me propose d'examiner ici.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits ; je ne poursuivrai aucune analyse des documents et des preuves. Mon intention est uniquement d'établir que la négation *a priori* est imprudente et contraire au véritable esprit scientifique.

C'est la seule démonstration que j'essayerai ici de faire. Si j'ai réussi dans ma dialectique, il faudra en conclure qu'un examen complet et profond du spiritisme s'impose à la conscience des savants. Evidemment je n'aurais pas par là même

1. *Annales des Sciences psychiques.*

prouvé que les faits sont vrais, que la théorie est exacte, que l'on doit être spirite. Ce serait bien mal me comprendre. J'aurais simplement établi que le spiritisme mérite d'être étudié pour être, après cette étude, soit réfuté, soit accepté.

Pour ma démonstration je m'appuierai sur les arguments suivants :

1° Il n'y a aucune contradiction entre les faits et théories du spiritisme et les faits positifs établis par la science.

2° Le nombre des écrits, livres, mémoires, récits, notes, expériences est si considérable, et appuyés par de telles autorités, qu'il n'est pas permis de repousser ces innombrables documents sans une étude préalable approfondie.

3° Notre science contemporaine est tellement peu avancée encore, par rapport à ce que seront un jour les connaissances humaines, que tout est possible, même ce qui nous paraît le plus extraordinaire.

4° Les absurdités psychologiques du spiritisme ne sont pas de nature à nous empêcher *a priori* d'étudier les faits expérimentaux.

I

Avant tout, il faut montrer que le spiritisme n'est contradictoire d'aucun fait scientifique : car, s'il était en contradiction avec des faits dûment établis, il ne mériterait même pas d'être examiné.

Il est des vérités mathématiques pour lesquelles toute contestation est inutile. Je conçois très bien qu'on se refuse d'emblée à examiner un mémoire où l'auteur prétend avoir établi la quadrature du cercle, et démontré le mouvement perpétuel ; car ce sont là absurdités mathématiques.

Mais le spiritisme évolue dans un autre domaine, et il n'a rien à faire, ni de près, ni de loin, avec les vérités mathématiques. Il prétend à être rangé parmi les sciences expérimentales : donc il faut voir s'il est en contradiction avec ces sciences.

Les sciences expérimentales, physique, chimie, physiologie, sont tout aussi positives que les sciences mathématiques ; mais

elles en diffèrent par leur impuissance à donner une négation. Elles fournissent des faits; mais ne peuvent jamais prouver qu'un autre fait (non contradictoire) est impossible.

Ainsi l'oxygène se combine avec l'hydrogène pour former de l'eau. C'est un fait contre lequel nul autre fait ne pourra s'élever; mais il est parfaitement admissible que l'oxygène, qui paraît aujourd'hui un corps simple, soit un jour dédoublé en d'autres corps simples. Il est très possible, il est même vraisemblable, que nos théories sur la nature intime du phénomène chimique de la combinaison seront complètement renversées.

Peu importe ; il n'en restera pas moins éternellement vrai que, dans les conditions actuelles, le gaz que nous appelons oxygène, en se combinant avec un gaz différent, gaz que nous appelons hydrogène, donne un corps liquide, qui est de l'eau.

Mais, dans la proposition queje viens d'émettre, il y a une incidente qui est fondamentale. *Dans les conditions actuelles* l'oxygène se combine à l'hydrogène. Or il peut se produire d'autres conditions où la combinaison n'est plus possible.

Par exemple, supposons une pression extrêmement faible, d'autres gaz mélangés en grande masse, une température très basse : il se peut fort bien que la combinaison entre l'oxygène et l'hydrogène soit devenue impossible. De sorte que le chimiste serait inexcusable qui ne voudrait pas examiner les expériences dans lesquelles on parlerait de l'impossibilité pour l'oxygène de se combiner à l'hydrogène *dans certaines conditions*.

Aussi lorsqu'on dit : l'oxygène se combine à l'hydrogène, ne peut-on prouver la négative ; car, les conditions venant à changer, il peut se faire que la combinaison ne soit plus réalisable.

Le tout sera de trouver ces conditions nouvelles, différentes des conditions connues, précédemment décrites et déterminées. Une force inconnue peut toujours modifier un phénomène, de sorte que la négation d'une possibilité expérimentale aboutirait à cette conséquence qui est absurde : *Aucune force, connue ou inconnue, ne peut suspendre ou accélérer la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène.*

Prenons encore un autre exemple. On a professé, et on professe encore que les corps qui ne sont le siège d'aucun changement chimique ne produisent pas de chaleur. C'était là, à ce qu'il semble, une loi certaine, absolue, universellement classique, établie comme une des bases les plus inébranlables de la physique générale. Or la découverte du radium a détruit la généralité absolue du fait, puisque le radium, sans changement chimique appréciable, dégage perpétuellement de notables quantités de chaleur.

Ce phénomène n'est pas contradictoire des expériences antérieures. C'est un phénomène nouveau, voilà tout. Et le savant qui se refuserait à examiner un fait parce qu'il présente l'apparence d'une contradiction avec les faits classiques serait un assez pauvre homme.

Cependant, quand on attrape *a priori* le spiritisme, ce n'est pas pour une autre raison, au fond, que sa nouveauté ; car on ne peut trouver dans les faits du spiritisme rien qui contredise formellement les données établies par la science.

Choisissons, parmi les innombrables faits allégués par les spirites, le plus extraordinaire ; par exemple, une apparition, une matérialisation d'être. L'exemple classique sera celui de Katy King observée par sir William Crookes.

Certes, il y a là un phénomène étrange, prodigieux, invraisemblable. On aura beau chercher les épithètes, on n'en trouvera pas d'assez imaginée dans l'étonnement pour dénommer ce phénomène qui consiste en l'apparition d'un fantôme, être qui a un poids, une circulation, une intelligence, une volonté ; alors que le *médium* est là à côté de cet être nouveau ; et qu'il a conservé, lui aussi, son poids propre, sa circulation, son intelligence et sa volonté. Mais, pour inouïe que soit l'existence d'un fantôme, elle n'est pas absurde ; elle n'est pas contradictoire avec la science établie. Où trouverait-on une expérience prouvant qu'une forme humaine ne peut pas apparaître ?

De même, pour les *raps* ou coups frappés, intelligents, dans les objets inertes. De même pour la transmission de pensée, ou lucidité. De même pour le mouvement des objets à distance. La négation de ces faits n'a pas été donnée

par la science, et même elle ne peut être donnée.

Je me refuse à admettre cet argument simpliste : « C'est impossible, parce que le bon sens me dit que c'est impossible. » Pourquoi impossible? Qui donc a tracé la limite de ce qui est possible ou non? Qu'on y réfléchisse bien ; toutes les conquêtes de la science et de l'industrie ont été considérées, jadis, comme impossibles

Assurément, la physiologie enseigne que l'intégrité du cerveau est nécessaire à l'intelligence; et nous sommes malgré nous conduits à admettre que sans cerveau il n'y a jamais d'intelligence; mais vraiment cette conclusion dépasse les données de l'expérience physiologique. Et, quelque invraisemblable que cela paraisse au premier abord, on peut, sans absurdité, concevoir une intelligence qui n'a pas pour substratum un cerveau. La science physiologique dit seulement que toutes les intelligences connues ont pour substratum un cerveau. Elle n'a pas essayé de prouver que l'existence de ce substratum est une condition nécessaire, et il me parait même qu'il lui est impossible de le prouver.

Dans l'ordre de choses actuel, il n'y a production de phénomènes matériels qu'avec un substratum matériel. Mais cette loi n'est pas une loi : c'est la généralisation des faits. Le substratum matériel est le phénomène habituel; ce n'est pas le phénomène nécessaire, et rien ne démontre qu'il est tel. Le jour où le contraire aura été prouvé — et pourquoi ne le serait-il pas? — on s'étonnera que nous ayions nié la possibilité d'un ordre de choses différent de l'ordre commun, ne le contredisant pas, mais juxtaposé à lui.

Qu'une forme vivante douée de pesanteur, et ayant toutes les apparences des autres formes vivantes, apparaisse, cela n'infirmerait aucune des données chimiques, physiques et physiologiques actuelles. Ce serait un fait nouveau. Rien de plus. Une science nouvelle superposée à la science ancienne. Mais il n'y aurait pas de contradiction entre l'une et l'autre. Les traités classiques resteraient ce qu'ils sont, et la balance continuerait à être l'appareil instrumental indispensable à toute recherche scientifique.

Ainsi nulle contradiction entre la science classique et le

phénomène le plus extraordinaire du spiritisme. La matérialisation est un phénomène étrange, inconnu, inhabituel : mais c'est un phénomène qui ne contredit rien. Et nous savons, de par l'histoire, que notre science actuelle est constituée par des faits qui ont paru jadis étranges, inconnus, inhabituels. En 1823 mon arrière grand-père, P. S. Girard, qui fut un savant ingénieur, disait dans une séance de l'Académie des Sciences, avec l'assentiment de toute l'Assemblée : « Quant à prétendre donner à chaque Parisien de l'eau dans sa maison, jusqu'au cinquième étage, c'est une idée tellement folle, qu'elle ne doit pas nous arrêter un seul instant. » J'ai souvent cité l'histoire de Magendie se refusant à considérer comme possible l'anesthésie chirurgicale ; de J. Müller regardant comme au-dessus des forces de la science la mesure de la vitesse de l'onde dans les nerfs ; de Bouillaud croyant que la téléphonie était de la ventriloquie ; de Prévost et Dumas déclarant qu'on n'isolerait jamais la matière colorante du sang ; de Pasteur lui-même, notre grand Pasteur, assurant qu'on ne créerait pas par synthèse des corps ayant la dissymétrie moléculaire ; de Lavoisier délarant que les météorites ne venaient pas du ciel, attendu qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel. Et je pourrais multiplier les exemples pour prouver qu'en fait de science il n'y a pas de choses impossibles.

Autant la science est inattaquable quand elle établit des faits, autant elle est misérablement sujette à l'erreur quand elle prétend établir des négations.

Remarquons ici que le bon sens n'est pas la science. Le bon sens c'est l'opinion vulgaire, commune, qui accepte les faits habituels (sans les comprendre d'ailleurs) par cela même qu'ils sont habituels. Mais le bon sens varie prodigieusement avec les années. Quel homme de bon sens il y a vingt ans aurait admis qu'on peut photographier les apophyses transverses de la colonne vertébrale, opération qui, grâce aux rayons Rœntgen, est devenue à la portée du premier photographe venu ? Quel homme de bon sens aurait supposé qu'on peut avec une voiture, sur route, atteindre une vitesse de 90 kilomètres à l'heure ? En vingt ans le bons sens a subi une révolution si profonde que tout a été bouleversé, dans la

notion scientifique ou commune que nous avons des choses.

D'ailleurs, j'examinerai plus loin s'il n'y a pas dans les théories du spiritisme — et il semble bien qu'il en soit ainsi — des absurdités psychologiques redoutables; mais pour le moment il me suffira d'établir qu'aucun des faits spirites n'est démenti par les faits de la physique, de la chimie et de la physiologie.

Non seulement des faits nouveaux ne démolissent pas les faits anciens: mais ils les éclairent; et cela, d'autant mieux qu'ils sont plus imprévus. Même plus une découverte paraît contradictoire avec les données banales, classiques, plus elle doit être retenue comme intéressante. Les travaux scientifiques par lesquels on découvre des faits conformes aux prévisions n'ont vraiment qu'un intérêt médiocre. C'est une constatation utile, et il faut honorer le labeur de ceux qui l'ont faite; mais les faits imprévus, qui déconcertent, ont une toute autre portée.

C'est donc négliger de gaieté de cœur la source de grandes et importantes découvertes, que de rejeter un phénomène parce qu'il n'est pas ordinaire, et parce qu'une longue habitude ne nous a pas familiarisés avec lui. Nous n'avons jamais le droit de repousser sans examen une expérience, du moment qu'elle se fait dans des conditions autres que les conditions connues.

II

Vouloir entreprendre ici une bibliographie même abrégée de tout ce qui a été écrit sur les phénomènes spirites, ce serait un labeur considérable [1]. Il se publie à peu près annuellement sur ces phénomènes cent à deux cents ouvrages sérieux; tant en France qu'en Angleterre, aux Etats-Unis, en Allemagne et en Italie. Admettons que de 1847 à 1800 la production ait été moindre; admettons même qu'il n'y ait par an, somme toute, que vingt livres honorables sur le spiritisme; cela fait

1. Pour s'en rendre compte on n'a qu'à consulter les catalogues de C. Siegismund (Berlin, Mauerstrasse, 68), et le très riche catalogue de la Bibliothèque de Stanislas de Guaïta (1896).

encore, en cinquante ans, mille ouvrages. Ne prenons que la dixième partie de ces livres. Il en restera encore une centaine, que nous n'aurons pas, sous peine de révoltante injustice, le droit de traiter par le mépris et le silence. Quoi! il s'est trouvé cent écrivains, qui, après avoir expérimenté, réfléchi, étudié, ont cru devoir confier au public le résultat de leur réflexion et de leurs études; et qui n'ont travaillé que sur des supercheries! Des hommes comme Crookes, R. Wallace, Zollner, Lombroso, Stainton Moses, Aksakoff, O. Lodge, de Rochas, Gibier, auraient employé leur infécond labeur à des irréalités absolues. Des savants de tous pays se seraient perdus dans des affirmations de faits erronés, se laissant berner et duper par quelques imposteurs!

La chose est possible assurément; et l'histoire nous montre qu'il y a eu de pareilles longues et formidables erreurs. L'alchimie, la nécromancie, l'astrologie, voire même la théologie, témoignent douloureusement contre la raison humaine, de sorte qu'un grand amoncellement de livres ne prouve pas pour la vérité du plus petit fait expérimental. Mais il ne s'agit pas ici de décider sur la vérité ou la fausseté du spiritisme. C'est par d'autres arguments que ceux du nombre ou de la qualité des écrivains que se jugent les questions scientifiques. Il s'agit seulement de savoir si nous avons le droit de considérer tout ce travail immense comme non avenu, et de le jeter dédaigneusement au panier, sans étude et sans examen.

Cette manière de faire serait d'autant plus injustifiable, que les livres ne constituent que la très petite partie, presque infime, de la bibliographie du spiritisme. Les journaux, revues et recueils, consacrés au spiritisme, sont très nombreux et très sérieux. Il en est d'hebdomadaires, comme *Light*, ou *Banner of Light;* d'autres, qui sont bi-mensuels ou mensuels, la *Revue spirite*, la *Revue du Spiritisme*, les *Annales des Sciences psychiques*, la *Revue des Etudes psychiques*, *Psychische Studien*, *Proceedings of the Society for psychical Research*, et bien d'autres encore, car je ne cite là que les plus autorisés; et je pourrais en nommer cinquante fort honorables. Or chacun de ces recueils est riche en faits qui paraissent très précis. De nombreux correspondants, venant

de tous les points du globe, communiquent leurs expériences. Bien entendu, la valeur en est très inégale. Mais, même s'il faut n'en conserver, comme digne d'examen, qu'un quart ou un cinquième, ou même un centième, il n'en restera pas moins une grande masse de documents, adressés par des personnes de haute honorabilité.

Que tous ces correspondants, que tous ces écrivains se soient trompés, ou aient été trompés, c'est fort admissible. Mais il faudrait en *faire la preuve*, et c'est pour cela qu'un examen sévère et impartial est absolument nécessaire.

En outre il y a plus que les livres et les articles de journaux; il y a les expériences faites de toutes parts par des expérimentateurs de jour en jour plus nombreux. Le nombre des *cercles spirites* est énorme. Il n'est pas de ville qui n'en possède. Je pourrais citer telle ville moyenne de France, où se trouvent trois ou quatre cercles constitués par des personnes honorables, se réunissant une ou deux fois par semaine, sans autre but que la recherche de la vérité. On ne peut soupçonner ces gens là d'aucune ambition, d'aucun désir de gain, car ils semblent cacher leurs tentatives, et il est presque impossible de leur faire raconter ce qu'ils ont vu et entendu. Un certain mystère se mêle à ces expériences; elles sont terriblement imparfaites; trop souvent les méthodes scientifiques y sont en médiocre honneur; mais ces expériences n'en existent pas moins, et je suis convaincu que la science officielle ne devrait pas se tenir à l'écart de tout cet immense effort. La science classique doit-elle laisser se développer ainsi, sans intervenir, toute une série de doctrines rapidement progressives, qui sont capables, le jour venu, de faire irruption dans la vie des nations?

L'empereur d'Allemagne a cru devoir par un acte d'autorité abolir toutes ces recherches, et il a déclaré qu'elles étaient dorénavant interdites dans l'empire. Mais ce moyen héroïque sera peut-être insuffisant. Vrai ou faux, le spiritisme ne peut être détruit par un décret impérial, quelque puissant que soit un empereur. Si le spiritisme est vrai, le décret ne fera pas reculer le progrès de la vérité. Si le spiritisme est faux, le mensonge tombera de lui-même, et la police, si mal habile

qu'elle soit, ne pourra que prolonger l'agonie de l'erreur.

Les exemples de l'alchimie et de la théologie, donnés plus haut, ne peuvent donc pas être valablement invoqués. La théologie n'a été qu'une série de dissertations métaphysiques sur des doctrines religieuses, et nulle part elle n'a émis la prétention d'être une science expérimentale ; les théologiens écrivaient, citaient, raisonnaient, poussant à l'absurde l'étude des textes, et entassant les syllogismes, les analyses, les discussions théoriques. Nul fait précis n'était invoqué, et nul théologien n'a jamais pris contact avec une science expérimentale. Quant à l'alchimie, elle était, en apparence au moins expérimentale ; mais, au lieu de compter un peuple de disciples, elle n'était cultivée que par de rares personnages : mêlant la vérité à l'erreur, découvrant par-ci par-là des faits nouveaux ; faisant œuvre utile en définitive, puisque c'est de l'alchimie qu'est sortie la chimie.

Or le spiritisme n'est ni une métaphysique, ni une science mystérieuse réservée à quelques adeptes. Il prétend être établi sur l'expérience seule ; et de fait on pourrait sans peine trouver plusieurs milliers de personnes, de par le monde, ayant vu ou ayant cru voir des faits nouveaux. Ce n'est pas assez pour que nous acceptions la réalité de ces faits : c'est assez pour que le devoir s'impose à nous de les examiner attentivement.

Même je ne crains pas de dire que cette longue et universelle erreur constituerait un fait psychologique d'extrême importance. Comment expliquer par la fraude, d'une part, par la crédulité, de l'autre, ces illusions de tant de personnes honorables et instruites passant des heures et des heures à s'illusionner sur des supercheries ? Et cela, dans toutes les villes du monde, dans toutes les classes sociales, pour des individus de tout âge et de tout rang. Je ne prétends pas que ce ne soit pas une erreur : je dis seulement qu'elle est trop prolongée pour qu'on ne s'attache pas à l'étudier, et à en pénétrer la nature.

On a raillé la politique dite de l'autruche qui se cache la tête dans le sable pour ne pas voir les ennemis qui la mena-

cent. Il ne faut pas que la science imite cet exemple mémorable, en ne voulant pas voir que toute une secte grandit dans l'ombre, qui déclare fonder sa doctrine sur l'expérience, qui reconnait l'expérience comme souveraine maitresse, et qui prétend faire, elle aussi, de la science. Sous prétexte que ces gens là expérimentent mal et qu'ils ne sont pas des savants, ne pas prendre la peine de s'enquérir de leurs méthodes et de leurs résultats, c'est, à mon sens, une insigne maladresse. Peut-être y a-t-il de fécondes vérités à découvrir. On ne peut le savoir qu'après avoir fait cette enquête.

C'est une maladresse : mais c'est aussi une injustice. Car beaucoup de ces spirites sont gens d'honneur et de talent, qui ne méritent pas de tels dédains. Oui! c'est vraiment un spectacle étrange que de voir trente à quarante mille personnes, sincérité certaine, affirmer des faits d'ordre expérimental, publier des livres, des journaux, tenir des cercles, instituer de patientes expérimentations, toujours en invoquant le respect du fait documentaire, et cela, sans que les savants officiels daignent s'en soucier. Ils affectent de l'ignorer. Nul effort de s'initier à ces méthodes nouvelles, à ces doctrines bizarres. Comme s'il y avait une science officielle, une orthodoxie scientifique, et comme s'il était nécessaire de posséder un diplôme pour faire des investigations dans l'immense domaine de la vérité inconnue à découvrir!

A vrai dire — car il faut être juste même avec ceux qui ne le sont pas — les spirites mettent à rude épreuve la patience des savants. Leurs affirmations sont dénuées de preuves; leurs recherches sont aussi peu méthodiques que possible; ils mêlent la doctrine à l'expérience; les prières poétiques aux mesures précises, les conseils de morale aux conditions d'observation; ils admettent la bonne foi et la bonne observation de tous, et ils ont le plus souvent l'apparence de gens dont la conviction est faite d'avance, au lieu qu'elle devrait être la conclusion de leurs expériences. La préoccupation de phénomènes extraordinaires visiblement les aveugle; ils confondent le psychique et le physique, passant de l'un à l'autre sans transition. Mais ces reproches, qui d'ailleurs, ne s'adressent pas à tous, — car il est des exceptions — n'infirment nulle-

ment ce que je disais de l'injustifiable silence dans lequel les physiciens, les physiologistes, les philosophes cherchent à étouffer les faits et les théories du spiritisme.

Ici, pour qu'il n'y ait pas de méprise, une remarque importante est indispensable, Il ne s'agit pas, lorsque je parle d'une étude sur le spiritisme, de lire à la volée un ou deux ouvrages choisis au hasard, avec l'intention d'y trouver des passages ridicules; il n'est pas question davantage d'assister pendant vingt minutes, voire même pendant deux heures, à ce qu'on appelle une *séance*. L'étude loyale mérite plus que cette course hâtive et cette passagère initiation. Il faut consacrer à ces phénomènes délicats et obscurs plusieurs semaines d'études patientes, et cela sans se laisser rebuter par des échecs répétés et d'infructueuses tentatives. Il faut des lectures, des réflexions, des conversations sérieuses avec les hommes qui ont, leur vie durant, approfondi les faits spirites; il faut des séances suivies pendant plusieurs semaines, et dans des conditions qui paraissent favorables.

On peut sans doute admettre que juger sainement le spiritisme, c'est chose plus difficile que d'apprendre la langue arabe. Eh bien! croit-on qu'on pourrait apprendre l'arabe en une séance? Pourquoi alors veut-on juger en une séance des faits qui s'appuient, à tort ou a raison, sur cent mille séances?

Pourtant, si insuffisante que soit une fugitive excursion dans le monde du spiritisme, il est bien peu de savants qui consentent à la tenter. La plupart, presque tous, ignorent les faits allégués : quelques-uns les raillent.

D'autres encore, comme je ne sais plus quel zoologiste anglais, disent : « Jamais je n'admettrai ces faits, même s'ils me paraissaient vrais, car, s'il en était ainsi, ce serait la preuve de ma décadence intellectuelle. »

On devra bien comprendre la portée de mes paroles : elles ne comportent d'ailleurs aucune amphibologie. Il est, pour douter de la réalité des faits spirites, des raisons si puissantes que je les admets parfaitement, et avec d'autant plus de raison qu'il m'a fallu de longues années et des circonstances particulièrement favorables pour me former une conviction

sur une très petite partie de ces faits. Je prétends seulement que, si l'on a le droit de douter *après examen*, on n'a absolument pas le droit de nier *sans examen*. La science n'est pas une religion, et elle ne doit pas procéder pontificalement, comme les religions, en déclarant erronées des doctrines qu'elle n'a pas la patience de réfuter par une laborieuse analyse.

Ch. RICHET.

(*A suivre.*)

MYSTÈRES TÉLÉPATHIQUES

Sous ce titre, le *Matin* du 28 novembre dernier publiait l'article qui suit.

Les phénomènes de la télépathie sont un fait indéniable, et le jour ne nous paraît pas très éloigné où la science officielle pourra les admettre sans recourir aux explications tant soit peu hypothétiques du spiritisme :

Il y a longtemps que je ne vous ai parlé télépathie, télesthésie et télénergie. Ce n'est pas que la matière fasse défaut ; au contraire. Depuis le livre de Gurney et Myers, on a publié des centaines d'observations de phénomènes télépathiques et tous les mois les *Annales des Sciences psychiques* en enregistrent de nouveaux cas. Qui n'a pas eu, d'ailleurs, son « rêve prémonitoire » et qui ne pourrait citer un exemple de pressentiment vérifié? Mais il faut bien avouer que c'est un peu toujours la même chose et jusqu'à présent ces observations ne font que nous donner ce petit frisson que nous éprouvions déjà, étant enfants, à ouïr des histoires de revenants.

Un sujet A..., étant en Amérique ou en Australie, voit à tel jour, à telle date, l'ombre, le fantôme de son père ou de son ami B..., qui est en France ou en Angleterre et qu'il a tout lieu de croire bien portant. Or, B... est précisément mort d'accident, ce même jour, quelques heures auparavant, ce que A... ne pouvait savoir. Cette hallucination est-elle une simple coïncidence? Existe-t-il un rapport entre la vision de A... et la mort de B...? Ce rapport, quel est-il? Comment s'établit-il? Tel est le schéma du problème que pose la télépathie.

Ce rapport, certains savants et non des moindres, comme Crookes, le professeur Ch. Richet, l'admettent. Ils l'admettent comme un fait attesté par l'observation, par le témoignage humain. Ils ne vont pas plus loin. Je n'ai pas besoin de vous dire que les vrais « télépathes », les télépathes pressés d'aboutir, non seulement admettent le fait, mais encore l'expliquent et en tirent une foule de conclusions, d'où le médium sort triomphant, première apparition sur notre terre du surhomme futur. Mais ne nous hasardons pas sur ce terrain glissant.

Ce que réclament les savants qui n'ont pas hésité à admettre le phénomène télépathique, c'est l'étude expérimentale de ce phénomène, la précision des conditions dans lesquelles il se produit, la possibilité de le reproduire à volonté. Vous comprenez qu'il n'est pas facile de démontrer expérimentalement qu'il existe des revenants. Cela demandera encore du temps. Ce n'est pas une raison cependant de nier de parti pris les phénomènes télépathiques. Coïncidence ou supercherie, disent les incrédules. Coïncidence, c'est possible dans nombre de cas : supercherie, c'est probable et même certain dans beaucoup d'autres. Mais quelle coïncidence ou quelle supercherie peut expliquer un fait comme celui que rapportait dernièrement le professeur Richet dans les *Annales des Sciences psychiques?*

∴

Il s'agit d'une dame anglaise qui, de temps à autre, étant dans un état particulier de subconscience, écrit des phrases grecques et même des pages entières de grec moderne, bien qu'elle ignore absolument le grec, aussi bien ancien que moderne. La plupart de ces phrases ont été écrites sous les yeux mêmes de M. Richet. Le sujet écrit avec difficulté, d'une écriture un peu tremblée, le regard perdu dans le vide et semblant copier quelque chose. Cette copie de l'au-delà est d'ailleurs d'une remarquable correction ; il n'y manque ni points, ni virgules, ni même les accents si nombreux dans la langue grecque. Quant au sens même des phrases, tantôt il s'agissait de descriptions, tantôt d'idées générales sur la

nécessité de poursuivre l'étude des mystères, sur l'imperfection de la sagesse humaine, etc.

Quelle était la provenance de ces citations? M. Richet, embarrassé, s'adressa à un de ses amis d'Athènes, qui lui répondit que la plupart des phrases transcrites par Mme X... se trouvaient textuellement dans un dictionnaire franco-grec publié en 1846 par un nommé Byzantios. M. Richet reçut en même temps un exemplaire de ce dictionnaire et put comparer le texte écrit télépathiquement et le texte imprimé. Il n'y avait pas de faute de texte, à peine quelques fautes d'accent, et la transcription était aussi parfaite que si le sujet avait eu le dictionnaire sous les yeux.

Du reste, toutes les communications de Mme X... ne sont pas empruntées au dictionnaire de Byzantios. Elle a écrit aussi des phrases de Platon et tout un long passage de l'Évangile de saint Jean, toujours avec la même impeccable correction.

*
* *

Que penser de cette observation, qu'il faut lire avec tous les détails donnés par M. Richet pour en apprécier la saveur? Faut-il croire tout simplement que Mme X... a mystifié M. Richet, qu'elle sait le grec ancien et moderne, qu'elle a lu le dictionnaire de Byzantios, Platon et l'Evangile de saint Jean, et que, par un prodige de mémoire, elle ne fait que transcrire les passages qu'elle a retenus? M. Richet proteste contre toute idée de fraude et atteste la loyauté irréprochable de Mme X... Il établit d'ailleurs l'absurdité de l'hypothèse, en montrant toutes les invraisemblances, toutes les impossibilités qu'il faudrait admettre pour expliquer le phénomène par une supercherie.

S'agit-il d'une hyperesthésie extraordinaire de la mémoire, inconsciente des choses vues et oubliées? Cette hypothèse suppose que Mme X..., ne sachant pas le grec, a vu et parcouru les auteurs cités, et que le souvenir des divers passages transcrits s'est gravé dans sa mémoire inconsciente, sans que sa personnalité consciente en ait connaissance. Des exemples de cette mémoire inconsciente ne sont pas rares. Azam a rap-

porté le cas d'une personne hystérique qui, pendant ses attaques, parlait un latin emprunté à son livre de messe. Coleridge raconte qu'une servante illettrée, devenue folle, répétait des sentences grecques qu'elle avait entendu lire par le pasteur chez qui elle servait. Mais, ici, quelle extension inouïe, extraordinaire, surhumaine ne faut-il pas supposer à cette mémoire inconsciente! Quelle prodigieuse aptitude à retenir les moindres signes graphiques! Car songez qu'il ne s'agit que de signes, puisque la langue est ignorée, que ces signes sont des caractères spéciaux ne ressemblant en rien à notre écriture ordinaire, et que cependant tous ces signes ont été reproduits avec leur ponctuation et leurs accents dans leurs moindres détails.

Même en admettant la vérité de l'hypothèse, le fait n'en resterait pas moins unique et merveilleux. Mais M. Richet ne peut croire à une pareille extension de la mémoire humaine et il déclare que « c'est une tentative désespérée pour échapper à l'inexplicable que de se réfugier dans l'hypothèse d'une mémoire prodigieuse ».

Reste l'hypothèse spirite. Mais M. Richet ne l'admet pas davantage. C'est expliquer un phénomène incompris par des phénomènes plus incompréhensibles encore. « De même que les sauvages expliquent la grêle, la pluie et les éclairs par l'action des génies et des diables, de même les spirites expliquent ce qui dépasse nos connaissances humaines par des forces inconnues, imprécises, qu'ils appellent des esprits. C'est essayer d'éclaircir l'inexpliqué au moyen de l'inexplicable. »

Il vaut mieux dire que nous ne savons pas. C'est la conclusion du professeur Richet, ce qui ne veut pas dire que nous ne saurons pas un jour. Quand le philosophe Thalès observa qu'un morceau d'ambre frotté attire à lui les objets légers, il eût été bien embarrassé d'expliquer le fait. Il a fallu deux mille cinq cents ans pour que cette observation aboutit à la découverte du télégraphe, du téléphone et de la lampe Edison.

Dr Ox.

LE MOUVEMENT PSYCHIQUE

Un récit autorisé des séances de Bailey à Rome et de son départ

Le *Light* de Londres publiait, dans son numéro du 7 août, l'article suivant, que nous traduisons intégralement :

Nous n'avons pas manqué de tenir nos lecteurs au courant des séances de M. Bailey à Milan, en traduisant les comptes rendus officiels de la Commission d'étude, tels qu'ils paraissaient dans *Luce e Ombra.*

En quittant Milan, M. Bailey se rendit à Rome, mais ses séances dans cette ville furent brusquement interrompues dans des circonstances dont il n'a été publié aucun compte rendu officiel ; ce qui fait que, pour elles, nous avons dû avoir recours à l'amabilité de quelques amis de Rome, qui furent personnellement témoins des faits.

Plusieurs de nos amis savent que nous nous attendions à une visite de M. Bailey à Londres, avant son départ de l'Europe. Agissant en qualité de mandataires de la *London Spiritualist Alliance* et d'une autre société de chercheurs, nous avions fait au médium l'offre assez généreux de 50 livres pour dix séances. Il accepta notre offre, en fixant sa visite à la fin de juillet.

La fin de Juillet arriva, mais M. Bailey n'arriva pas : c'est pourquoi nous avons le devoir de fournir quelques explications à ceux qui nous avaient chargés de traiter avec lui, afin de leur faire connaître les circonstances dans lesquelles les pourpalers n'ont pas abouti.

M. Bailey n'a pas tenu son engagement .Nous ne protestons pas ; nous reconnaissons en effet que des circonstances inattendues peuvent absolument l'avoir obligé à retourner en Australie. Seulement, nous avons lieu de nous étonner que, qu'elle qu'en soit la cause, il ait quitté l'Europe sans avoir eu l'amabilité de nous adresser un mot d'explication à cet égard, et de regret pour n'avoir pas été à même de tenir sa promesse.

La première allusion qu'il nous fit à son intention de ne pas s'arrêter plus longtemps à Rome était contenue dans une carte postale qu'il nous écrivait le 5 mai et dans laquelle il nous disait : « Il me faut une réponse à ma lettre *avant mardi prochain* (11 mai). Je suis sur le point de partir : ayez l'obligeance de me répondre immédiatement ». En réalité nous avions déjà répondu; mais notre lettre s'était croisé avec la sienne. La lettre à laquelle il demandait une réponse immédiate avait été écrite seulement *une semaine avant*, c'est-à-dire le mercredi 28 avril, et contenait la demande d'un acompte sur la somme que nous nous étions engagés à lui payer. Nous lui avions répondu qu'aussitôt arrivé le moment de son voyage à Londres, nous l'aurions payé.

Dans la même lettre M. Bailey nous apprenait que ses engagements le retiendraient à Rome pendant quatre semaines, après lesquelles il se rendrait à Paris ; l'allusion qu'il fit dans sa carte du 5 mai au fait qu'il *allait partir* nous laissa donc tout simplement supposer qu'il avait l'intention d'avancer son départ pour Paris. C'est à tel point que, pendant un certain temps, nous attendîmes qu'il nous communiquât son adresse dans la capitale française. N'ayant rien reçu, nous écrivîmes à des amis de Paris pour avoir de ses nouvelles ; personne n'en avait entendu parler. Nous nous adressâmes alors à des amis de Rome, par lesquels nous fûmes informés que M. Bailey était probablement parti pour l'Australie, quoique la chose ne fût pas absolument certaine.

Maintenant, nous sommes informés d'une excellente source, que quelques savants et littérateurs de Rome, à la suite des séances de Milan, songèrent à s'assurer un série de séances, dans leur ville ; sur leur demande, Lady B. écrivit à M. Bailey, en lui offrant 30 guinées pour quatre semaines.

M. Bailey répondit ne pas pouvoir accepter cette offre, si on ne lui assurait pas le logement et l'entretien à des prix modérés, pour lui et pour sa femme. Sa Seigneurie (Lady B.), le recommanda à une pension respectable, qu'elle connaissait, et arrangea pour M. et Mme Bailey une pension complète, en des conditions favorables, pour 12 fr. chaque jour.

Arrivé à Rome le 23 avril, M. Bailey descendit, au contraire, à un autre hôtel, où il devait payer 20 fr. au lieu de 12! Avant que le jour de la première séance fut arrivé, il déclara à Lady B. qu'il manquait d'argent, et Sa Seigneurie lui avança 15 guignées — la moitié de la somme fixée comme rétribution des séances; elle en demanda une quittance régulière.

Quant aux séances, qui eurent lieu chez Lady B., nous regrettons de devoir dire que, selon les renseignements qui nous parviennent de quelques amis qui y ont assisté, on n'y obtint rien de remarquable.

La première séance eut lieu le mardi 3 mai. On avait apprêté un sac très long et large, dans lequel le médium a été introduit. M. Bailey ne fut pas réellement fouillé avant la séance. Quatre messieurs, dont trois médecins, passèrent avec lui dans une chambre, où il quitta son habit et entra dans le sac, dont les quatre assistants cachetèrent les extrémités. On n'obtint aucun phénomène.

Avant la deuxième, qui eut lieu le samedi 7 mai, il fut demandé à M. Bailey de se déshabiller jusqu'à la ceinture, mais il refusa en disant qu'il craignait de prendre froid. Les docteurs durent se borner à le toucher tout le long du corps. Ils crurent découvrir « une substance dure », que M. Bailey déclara être une loupe qu'il avait depuis des années déjà: les médecins estimèrent que la chose n'avait rien d'impossible, mais qu'enfin, rien ne prouvait qu'il en fût réellement ainsi. Il serait intéressant de savoir si le Comité de Milan a à son tour, découvert cette loupe, et, au cas contraire, si cela ne prouve point que le médium n'a pas été suffisamment fouillé.

Dans cette séance, l'entité hindoue qui contrôlait le médium manifesta sa satisfaction de pouvoir apporter « un objet hindou », ainsi que Mme C. O. en avait exprimé le désir, dans la

séance précédente. L'apport se trouva être un peu de pâte non levée, que l'entité hindoue dit avoir prise a une femme qui préparait des *chupatties.* Le médium la tâta et la marqua de son doigt, en disant qu'il s'agissait de l'un des fameux *chupatties* de l'Insurrection (de 1857).

La même personnalité annonça ensuite l'arrivée d'un oiseau vivant; deux expérimentateurs furent autorisés à s'approcher du médium et à voir l'apport — à une lumière rouge très faible. Cet apport était presque couvert par les deux mains du médium, mais les deux assistants croient avoir réellement vu la tête noire d'un petit oiseau; l'un d'eux toucha même quelque chose qui lui parut être la pointe du bec.

L'on annonça même aux assistants qu'il y avait aussi un nid; et ils s'attendaient à le voir, aussi bien que l'oiseau, après la séance; mais avant que celle-ci fût terminée, ils furent informés que l'oiseau — un insectivore — avait été dématérialisé, mais qu'à la première séance on en apporterait un ou deux, qui pourraient rester.

Deux professeurs examinèrent plus tard le nid; ils déclarèrent qu'il s'agissait d'un vieux nid, ayant servi à élever les petits. L'on analysa aussi chimiquement une partie de la pâte à faire du *chupatty*, et l'on constata qu'elle était complètement composée de farine, de celle qui sert à faire le pain ordinaire, à Rome.

Au cours de cette séance, le médium entrancé parla de la possibilité de ne pas être à même de donner au groupe autant de séances qu'il avait espéré, dans le cas où certaines nouvelles qu'il attendait ne seraient pas bonnes.

La troisième séance était fixée pour le soir du mardi 10 mai; dans le courant de la journée, Mme C. O. vit le médium et lui demanda de permettre que, dans la séance du soir, on l'examinât en le déshabillant jusqu'à la ceinture.

Mais avant que l'heure de la séance fut arrivée, Lady B. reçut un billet dans lequel le médiun disait que, *depuis qu'elle l'avait vu la dernière fois* (c'est-à-dire après le 7), il avait reçu de mauvaises nouvelles, et qu'il en était si bouleversé, qu'il craignait ne pas pouvoir donner une séance, ce soir; il allait se coucher; s'il se sentait mieux, il donnerait une séance le

soir suivant (mercredi); dans le cas contraire, il rendrait l'argent que Sa Seigneurie lui avait avancé.

Il est difficile de comprendre cette affirmation : que ses projets avaient été bouleversés par les mauvaises nouvelles qui lui étaient parvenues *après le 7 mai*, alors qu'il résulte de la carte postale qu'il nous écrivit *le 5 mai* qu'il avait *déjà* décidé de quitter Rome au plus tôt.

M. Bailey ne donne pas séance le jour suivant (mercredi), prétextant sa mauvaise santé et ses préoccupations ; il déclara qu'il partirait avec sa femme, le jour suivant, pour Naples, où il allait s'embarquer pour l'Australie, « avec leur grand dommage et désappointement ». Lady B. lui rappela alors sa promesse de rendre l'argent qui lui avait été avancé, en remarquant toutefois que, comme deux séances avaient eu lieu il lui suffisait de rendre 8 livres et 10 shellings — la moitié de la somme qu'on lui avait avancé. M. Bailey répondit qu'il fallait que l'on attendit qu'il fût retourné en Australie, parce qu'il n'avait pas d'argent ! Sa Seigneurie lui exprima alors sa sympathie et son regret ; elle se contenta de demander à M. Bailey une promesse écrite qu'il paierait. Le médium ne fit aucune difficulté à la lui remettre.

C'est ainsi que se termina la visite de M. Bailey. Nous en avons rapporté les circonstances, telles qu'on nous les rapporta, estimant que notre source d'information peut permettre une confiance absolue.

Encore les séances de Bailey à Milan

6e séance (mardi 15 mars). — A partir de cette séance, la Commission de la Société d'études psychiques de Milan décida de satisfaire le désir du médium, qui assurait que l'on obtiendrait de meilleurs résultats par l'intervention d'un plus grand nombre de personnes. Outre les membres de la Commission, douze invités assistaient donc à cette séance.

Une fois visités la pièce et le médium, l'on enferme ce der-

nier dans son sac, dont on cachette les extrémités ; enfin on baisse et on assure le filet qui sépare le médium des assistants.

Le médium, entrancé, demande que l'on fasse l'obscurité. La plupart des expérimentateurs remarquent alors une tache lumineuse phosphorescente, en haut, à la gauche de M. Bailey. On invite le médium à battre des mains. Il le fait sans que la lumière disparaisse, on observe que pendant cette action du médium la lumière se porte du plafond vers le parquet, à une certaine distance du médium, toujours à sa gauche.

L'entité Sélim demande la lumière rouge ; il ajoute qu'il apporte un souvenir pour le Dr Griffini : ce sont sept grains de semence d'une plante qui n'en fournit que ce nombre, considéré sacré pour les Hindous. Les grains en question servent comme amulettes contre le mauvais œil, les maladies et les *ginns* (mauvais esprits). On examina plus tard les semences et on constata qu'elles étaient celles de l'*Abrus precatoria.*

Nous traduisons maintenant textuellement de *Luce e Ombra :*

« L'on refait l'obscurité pour quelque temps, après quoi Sélim apporte un petit nid dans lequel se trouve un œuf: ce nid est, de même que le précédent, composé de fibres végétales avec quelques flocons de coton. Le médium tient le nid dans sa main gauche ; il a dans la droite un petit oiseau avec la tête noire ; il s'approche du filet, à travers lequel les assistants peuvent constater et examiner les trois apports. Après quelques minutes, l'on refait l'obscurité, à la demande du médium ; et l'oiseau, le nid et l'œuf disparaissent de nouveau.

A neuf heures se manifeste pour la première fois l'entité Nana-Sahib, (chef de la révolte des Cipayes contre l'Angleterre) ; il invective contre les Anglais, en criant et en gesticulant ; après avoir traversé la pièce à grand pas, autant que le sac le lui permet, il fait mine de poursuivre l'ennemi et de lutter avec lui ; il tombe enfin lourdement sur le parquet. (!) Après quelques instants qui marquent, à ce qu'il paraît, un changement de personnalité, le médium se traine vers le fauteuil, sur lequel il s'assied et s'assoupit.

« L'entité Dr Whitcombe explique ensuite que Nana-Sahib compromet ordinairement aussi bien la santé de M. Bailey que le résultat des séances, et qu'il fait disparaître les objets aussitôt apportés. (!!)

« A neuf heures dix se manifeste une nouvelle personnalité qui, sur la demande du président, se fait apporter le pot à fleurs gardé dans le placard, dont on avait ôté les cachets au moment de la séance. Le pot se trouve encore enveloppé dans le journal ; c'est ainsi qu'on le présente au médium, qui le découvre : l'on constate alors, au milieu de la surprise générale, que la plante, qui aurait dû s'y trouver, avait disparu à son tour.

Le Dr Whitcombe revient enfin ; on le questionne sur la possibilité de déshabiller complètement le médium et de le revêtir d'autres habits, avant de le mettre dans le sac. L'entité répond que la santé de M. Bailey s'y oppose. En Australie, dit-il, l'on prit une fois cette mesure, dans un but de contrôle ; mais la santé du médium, qui est excessivement sensible, en a souffert pendant longtemps. On insiste sur l'opportunité de cette mesure : l'entité finit alors par dire que l'on pourra s'adresser, pour avoir des renseignements, à Mme Bailey.

« Le médium montre ensuite, en baillant et s'étirant, qu'il sort de sa trance : la séance est levée ».

7e séance — Assistent à la séance les membres de la Commission et neuf invités. L'on exécute une visite soigneuse de la pièce et du médium ; celui-ci s'entrance aussitôt qu'on l'a introduit dans le sac. Alors on baisse le rideau de filet. La visite a duré dix minutes.

Après quelques autres personnalités, se manifeste par la bouche du médium celle d'Abdallah, qui exprime le désir que M. Brioschi dépose dans la terre le grain de *mango*, apporté dans l'avant-dernière séance. Il faut remarquer que le grain avait été gardé, pendant les huit jours, par M. Oreste Cipriani qui l'avait soumis à l'examen du Musée d'Histoire naturelle, où il était en effet reconnu être une semence de mango.

On tire du placard, où il avait été placé, dans un sac cacheté, un pot rempli de terre, préparé dans le courant du

jour même. La terre avait été prise chez un jardinier, tamisée et versée immédiatement dans un pot neuf, que l'on avait enfermé dans un sac et cacheté avec les cachets de MM. Cipriani, Marzorati et Odorico, qui avaient ensuite déposé le sac dans le placard de la Société.

L'intégrité des cachets une fois constatée, on tire le pot du sac et l'on présente au médium, en même temps qu'une carafe d'eau pour arroser la terre et un panier destiné à couvrir le pot. On examina préalablement le panier; l'on constate ensuite que l'eau dont on se sert est bien pure.

M. Brioschi dépose dans la terre, à un centimètre environ de profondeur, le grain de *mango* qui lui a été remis par M. Cipriani. Le médium arrose abondamment le pot et le couvre ensuite du panier. Tout cela est exécuté à la lumière de la lampe d'un rouge plus clair.

Il est neuf heures dix. A neuf heures trente on demande la lumière blanche, que l'on fait complète. Le médium approche le pot du filet et prie les assistants d'examiner le bourgeon qui sort de trois centimètres environ de terre. On constate que la croissance s'est faite en vingt minutes. Le médium ôte ensuite la semence de la terre en ouvre les valvules et lorsqu'il a lavé les petites racines du bourgeon, les montre et les fait toucher par les assistants. Cela fait, il remet la semence dans le pot, qu'il recouvre avec le panier. L'entité exprime le désir qu'on la maintienne dans l'obscurité jusqu'au mardi, dans le but de hâter le développement de la petite plante.

L'entité Achmed se manifeste alors; il dit être un « sonwola, » c'est-à-dire un Hindou chasseur de reptiles, il ajoute qu'il tient justement entre les mains un petit serpent. Nous sommes éclairés par la lumière rouge de la lampe plus sombre; l'entité s'oppose à ce qu'on l'augmente. La grande majorité des assistants ne voit rien de ce que raconte Achmed.

Le Dr Whitcombe se présente, comme d'ordinaire, pour clore la séance. Comme le président demande de pouvoir s'assurer de la persistance de la petite plante, qui se trouve couverte du panier, avant de la rapporter dans le placard, l'entité répond d'abord négativement; elle finit cependant

par céder aux insistances réitérées des expérimentateurs. Le panier levé, l'on peut constater la présence de la petite plante, dont la croissance a légèrement augmenté pendant ce temps.

Le médium se réveille. Le pot est déposé dans le placard sur lequel MM. Cipriani, Marzorati et Odorico appliquent chacun leur cachet en cire à cacheter, puis celui en plomb de la Société.

L'ACTUALITÉ

La mort de l'homme aux ardoises mystérieuses

Une revue spéciale publie, en trois lignes, cette nouvelle : « Nous apprenons la mort du Dr Henri Slade, le fameux médium américain qui, devenu vieux et infirme, s'était retiré dans un sanatorium du Michigan. »

Slade : ce nom ne vous rappelle-t-il rien? Il y a une vingtaine d'années, Paris ne s'occupait que de ce personnage; une manière de sorcier aux yeux des profanes, qui disait obtenir de l'écriture directe, tracée par une main invisible, sur des ardoises.

Ces expériences ont été surveillées par le Dr Gibier, ancien interne des hôpitaux, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, mort depuis, en Amérique également, des suites d'un accident de voiture.

Le fameux médium Slade, né en 1836, dans l'Amérique du Nord, racontait que, dès sa naissance, sa propriété neuro-psychique s'était manifestée. Il avait obtenu de l'écriture directe en 1860. Vers ce temps, il avait parcouru l'Amérique, l'Europe et l'Australie. A Londres, en 1876, il avait failli être condamné pour ses expériences, qui étaient qualifiées de magie, en vertu d'une vieille loi abrogée; il fut même emprisonné préventivement; en fin de compte, il fut acquitté.

En avril 1878, il fit des expériences avec Zollner, à Leipzig; il alla à Sydney, et partout fut accusé d'imposture. Il ne s'en irritait point. « Ces accusations, disait-il, ont pour résultat,

d'inviter les personnes sérieuses à provoquer un examen sérieux. »

C'était un homme de haute taille, distingué, Français d'origine par sa mère; il ne parlait que l'anglais. Lorsqu'il vint en France, il était mal remis d'une attaque de paralysie qui n'aurait pu que le gêner dans des tentatives de supercherie.

C'était comme médecin que le Dr Paul Gibier avait fait sa connaissance; il lui porta secours à la suite d'une crise nerveuse aiguë.

Curieux de ces phénomènes, le Dr Gibier transforma son client en sujet. Il l'écouta, le mit à l'épreuve et, finalement, l'ayant soumis à un contrôle rigoureux, l'amena à faire trente-trois séances. Les assistants ne furent jamais moins de trois, ni plus de cinq. Les séances étaient sténographiées.

L'originalité des phénomènes avec Slade, c'était l'écriture, mais ils s'accompagnaient du sabbat ordinaire : coups frappés, sons divers, mouvement des objets sans contact, bris d'objets sans choc ni cause apparente, matérialisation des gestes.

La première expérience est du 29 avril 1886. Le Dr Gibier apporta plusieurs ardoises marquées de sa signature; il inspecta la pièce où l'expérience allait se faire, il examina la table de Slade, le dessous de son habit et lui fit ôter ses souliers.

Il posa sur la table, séparément, ses ardoises, qu'il n'avait pas quittées : Slade prit une petite touche d'ardoise de 8 à 10 millimètres de longueur, il la coupa en deux avec ses dents et la plaça sur l'ardoise du côté opposé à la signature. Il recouvrit la touche avec sa deuxième ardoise. Il prit les ardoises réunies, les plaça verticalement sur l'avant-bras gauche du Dr Gibier, qui décrit ainsi ce qui se passa :

Je n'ai perdu de vue aucun de ses mouvements, pas plus que mes ardoises. Au moment où Slade penche les ardoises pour les placer verticalement, j'entends la touche glisser dans l'espace ménagé entre les deux surfaces par les bois des cadres. La chambre est bien éclairée.

Nous avons, tous les trois, les mains sur la table. M. A... est à ma droite, et Slade est à ma gauche. J'ai sous les yeux

les mains de Slade, et ses jambes qu'il tient en dehors de la table. Je vois distinctement, sur son avant-bras gauche, les deux faces des ardoises accolées et la main droite de Slade qui les tient.

Au bout de vingt ou trente secondes, je sens une forte pression des ardoises sur mon avant-bras.

Slade dit sentir le « courant » passer dans son bras : cela paraît le faire souffrir un peu.

Quelques coups sourds sont frappés dans mes ardoises et la main de Slade reste immobile. Tout à coup, l'écriture se fait distinctement entendre. La main de Slade est immobile : pas un de ses doigts ne remue. J'ausculte mes ardoises : pas de doute possible : c'est bien dans leur intérieur que le grincement se passe. J'entends, aussi bien qu'on peut entendre, le tracé de l'écriture et la ponctuation. Et à quatre reprises, un trait.

Après un temps assez long, trois coups secs sont frappés dans les ardoises. Slade les retire, les pose derechef sur la table et je les prends dans mes mains sans presser; cependant, Slade paraît éprouver une certaine difficulté à les séparer. Les voilà dans mes mains. L'ardoise sur laquelle je retrouve ma signature n'a aucune trace d'écriture. L'autre qui repose sur ma main gauche en est couverte. Ma signature que j'ai vue pendant la durée de l'épreuve, en partie cachée par les plis de mon habit, est bien de l'autre côté de l'ardoise, couverte d'écriture.

Quatre phrases séparées par trois traits sont écrites sur mon ardoise. Un quatrième trait se voit avant la signature qui termine le tout. Deux de ces phrases écrites, celle du commencement ainsi que celle de la fin, sont en anglais et signées W. Clark. Des deux autres l'une est en allemand et la deuxième en français. Cette dernière est ainsi conçue : « En effet, votre idée est très bonne. Votre bien dévoué serviteur, L. de M... » Au commencement de la séance, j'avais dit que si j'obtenais de bons résultats, je ferais sans doute un ouvrage sur ce sujet.

Il y avait sur cette première ardoise, outre la phrase citée :

Many spirits are presents and will say a few words to you. I am truly :

W. Clark.

(Plusieurs esprits sont ici présents, ils vont vous parler. Je suis sincèrement : W. Clark.)

Mein theuer herr. Empfangen Sie mein herrmeine herzlichsten Grüsse.

Joh Stephens.

(Mon cher monsieur, recevez mes plus cordiales salutations.)

Dear Sir, we all you in the above.

W. Clark.

(Cher monsieur, nous nous réunissons tous dans ce qui précède.)

Cette expérience fut renouvelée trente-trois fois.

La littérature des ardoises ne se révèle pas autrement intéressante. On y lit une fois :

« Le spiritualisme enseigne la morale la plus pure et la plus élevée, et un état des affections vers Dieu, au plus haut degré saint et spirituel. »

Une phrase en grec se compose de mots tronqués ou illisibles :

« Si ton bras, ô Démosthène! avait égalé ton génie, jamais les Grecs n'eussent obéi à l'épée macédonienne... »

On avait dit au Dr Gibier : « Faites attention, les prestidigitateurs sont si adroits qu'on peut bien, à votre insu, escamoter vos ardoises et les remplacer par d'autres, sous vos yeux, sans que vous y voyiez rien. »

Le Dr Gibier partageait cette manière de voir, car il était très sceptique. Il alla au théâtre Robert-Houdin, il demanda le concours de l'un des opérateurs, qu'il ne désigne que par

son initiale, M. J...; celui-ci fut prié d'assister aux expériences. L'expérience terminée, M. J... rédigea cette note :

« J'affirme, messieurs les savants, moi prestidigitateur, que la séance de M. Slade est *vraie ;* vraiment spiritualiste et incompréhensible en dehors de toute manifestation occulte. Et de nouveau j'affirme.

« J..., du théâtre Robert-Houdin.

« Avril 1886. »

Ces expériences furent faites devant des princes de la science officielle. Ils cherchaient à découvrir *le truc*, ne pouvant encore admettre, à cette époque, des phénomènes qui ont conquis chaque jour, depuis, leurs grandes lettres de naturalisation scientifique. Ils ne surprirent aucune supercherie, mais, insuffisamment convaincus et complètement déroutés, ils n'en hochèrent pas moins la tête, en gens qui se méfient. Comme il advient en ces sortes de choses, on a appris pendant quelque temps que M. Slade avait tantôt triomphé de ses contradicteurs et tantôt été victorieusement réfuté et même convaincu d'imposture. Les preuves de son imposture ont été moins rigoureusement établies que celles de sa loyauté,

Épuisé, infirme et vieilli, Slade vient de mourir, oublié.

Ces phénomènes d'écriture sont moins niés qu'autrefois. Il y a des chances pour que les ardoises de Slade marquent une date dans l'histoire de ces découvertes qui semblent devoir ménager à l'homme de demain les plus extraordinaires surprises...

(*L'Éclair*, 10 décembre 1905.)



PSYCHOLOGIE DU SAINT

FOLIE ET SAINTETÉ

On parle beaucoup, à notre époque, de psychologie, d'état mental, d'état d'âme; les journaux de médecine aussi bien que les revues philosophiques publient des articles sur la mentalité des diverses classes de la société. La question est si bien à l'ordre du jour que récemment le professeur Bordier, directeur de l'Ecole de médecine de Grenoble, prenait la mentalité médicale pour sujet de son discours de réception au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes.

Il remarque que « nous avons une certaine mentalité, commune à nous tous, qui résulte de la nature de nos études et de la direction habituelle de notre esprit »; puis il ajoute que le médecin, habitué à considérer la genèse et l'évolution des formes et des phénomènes, « contemple les hommes et les choses d'un œil équitable et tolérant ». (*Revue de l'Hypnotisme*, septembre 1902.)

Je me garderai bien de m'inscrire en faux; et c'est en m'autorisant de cette mentalité médicale que je me propose d'étudier l'état d'âme du saint.

La mentalité du saint n'est plus à décrire : elle l'a été, et de main de maître, par les saints eux-mêmes. C'est dans leurs écrits qu'il faut aller l'étudier : je citerai particulièrement, outre les œuvres de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, le *Traité de l'Amour de Dieu* par saint François de Sales, traité qui donne la plus complète, la plus exacte et la plus fine analyse psychologique.

Mais ce qui est surtout controversé, de nos jours comme

déjà d'ailleurs au temps de saint Paul, ce n'est pas la description, c'est la nature même de l'état mental propre au saint.

Le saint est-il un fou ou un malade? Est-il, au contraire, le seul homme vraiment et totalement raisonnable? Voilà les termes du problème à résoudre; et leur seul énoncé montre que la question relève de la médecine autant que de la psychologie.

Partout, dans cette étude, j'emploie le mot « saint » pour désigner seulement un homme ou une femme béatifiés ou canonisés par l'Eglise. Prendre ce mot dans le sens général qu'il a dans l'article du Symbole « Je crois la communion des saints », ce serait vouloir étudier, dans un même tableau, l'état mental de toutes les classes de la société.

I

Charcot, dans un article souvent cité : *La foi qui guérit*, affirme que les guérisons dites miraculeuses appartiennent toutes à l'ordre naturel des choses. Mais, lorsqu'il cherche des faits pour confirmer sa théorie, il n'en trouve aucun dans son immense et longue pratique médicale; et il se borne à citer le cas d'une demoiselle Coirin, dont l'observation remonte au siècle dernier et dont la guérison ne fut même pas instantanée. (Cf. A. Goix, *Le Miracle*, Paris, Bloud, p. 105.)

Ceux qui prétendent faire entrer la sainteté dans les cadres de la pathologie mentale, éprouvent le même embarras, quand il s'agit de donner un fait à l'appui. Ils ne peuvent justifier leur diagnostic qu'à la condition de changer le sens traditionnel des mots ou de donner une observation incomplète des faits.

C'est ainsi, par exemple, qu'un auteur américain, dans une étude publiée par une revue française, élargit singulièrement la signification du mot saint, en prenant Mme Guyon, dont la doctrine fut condamnée par l'Eglise, comme type de la mystique chrétienne et même du mystique chrétien. « Nous

commencerons, dit-il, par retracer avec quelque détail la vie intérieure de Mme Guyon, qui nous servira de type. » (James H. Leuba, *Revue philosophique,* juillet 1902, p. 3.) Et de l'autobiographie de cette femme, il prétend tirer des conclusions applicables à saint François de Sales aussi bien qu'à sainte Thérèse.

Qu'il y ait certaines analogies entre l'état d'âme de Mme Guyon et l'état d'âme des saints mystiques, personne ne le conteste. N'ont-ils pas tous la même nature, la nature humaine, et la sainteté ne détruit pas la nature : elle l'élève et la perfectionne.

Mais l'analogie n'est pas l'identité. Autrement il serait vrai de dire que les personnages du musée Grévin sont identiques à ceux du monde réel ; ou, pour emprunter un exemple à la médecine, qu'il faut, avec Boerhaave et Van Swieten, considérer comme une seule et même maladie tous les cas d'apoplexie. Le progrès consiste à définir les mots et les choses ; la vraie science ne conclut jamais de la ressemblance d'une partie à la ressemblance du tout.

Or, il suffit aux auteurs qui défendent la thèse de la folie ou de l'état morbide, d'observer chez un saint un phénomène susceptible de se rencontrer dans telle ou telle maladie, pour diagnostiquer cette maladie et qualifier l'état mental du saint tantôt de folie religieuse, tantôt d'hystérie ou d'hypnose, tantôt même d'érotomanie, etc.

Une telle manière de procéder méconnaît absolument la loi fondamentale de tout diagnostic : un phénomène isolé, quel qu'il soit, est sans valeur; il n'y a pas de symptôme sans valeur; il n'y a pas de symptôme pathognomonique : c'est d'après l'ensemble des phénomènes qu'il faut juger.

Que l'on supprime, par exemple, les notions tirées des symptômes qui précèdent, accompagnent et suivent l'extase hystérique, et le plus habile clinicien devra reconnaître son impuissance à en déterminer la véritable nature, la véritable cause. Aussi Charcot observe-t-il avec raison que « l'extase hystérique ne possède guère par elle-même des caractères spéciaux qui permettent de la distinguer des autres variétés d'extases ». — « Les signes diagnostiques, qui permettent de

reconnaître la nature hystériques de l'extase, se rencontrent plutôt dans les phénomènes qui la précèdent ou qui la suivent, et dans les symptômes variés que présente le sujet dans l'intervalle des crises. » (*Démoniaques dans l'art*, p. 107.)

Personne n'a donc scientifiquement le droit de poser en principe qu'un saint à extases s'affirme par là-même un hystérique. Personne n'a même le droit d'en faire un malade.

Il est facile de dire que l'extase est toujours un état morbide, mais plus difficile de le démontrer. Car, cherchez cette démonstration, vous ne la trouverez nulle part.

Bien plus, la lecture des divers travaux sur l'extase permet bientôt de remarquer que les faits, base de la description, sont des récits empruntés à la vie des saints plus encore que des observations prises à l'hôpital ou dans la clientèle. En sorte que l'on peut hautement affirmer que cette prétendue extase morbide n'a jamais été cliniquement observée.

Contemplation profonde avec insensibilité apparente, immobilité et grands sentiments de bien-être et de joie, tels sont les caractères de l'extase. Quel médecin les a jamais vus tous réunis chez un seul et même malade?

L'insensibilité et l'immobilité se rencontrent bien dans la catalepsie : mais il n'y a ni contemplation profonde, ni jouissance concomitantes.

L'insensibilité, l'immobilité et un certain bien-être peuvent s'observer dans des états attribués à l'hypnose, mais ici encore la contemplation fait défaut.

Contemplation profonde implique l'activité des plus hautes facultés de l'intelligence humaine, aussi bien que le souvenir des résultats de cette activité. Or, dans les faits pathologiques, le souvenir manque souvent après la crise; et tout s'explique par le seul travail de l'imagination et de la mémoire, ainsi que par les lois de l'association des pensées. Les auteurs sont unanimes à signaler l'inhibition des facultés intellectuelles sous les divers noms d' « état de vide cérébral », d' « absences de pensées », d' « effondrement de la personnalité », etc.

En fait, qu'appelle-t-on extase en pathologie, sinon une vision religieuse quelconque imprimant au corps une

attitude et à la physionomie une expression spéciales.

Le mot ne représente donc, en médecine, ni la même idée, ni le même fait qu'en théologie. Pour le théologien l'activité des plus hautes facultés intellectuelles, la contemplation profonde, est un élément essentiel de l'extase. Cette contemplation, il est vrai, n'est pas directement observable ; mais la vision religieuse de l'hystérique l'est-elle davantage? Dans l'un et l'autre cas, il faut s'en rapporter au témoignage du sujet, et le vérifier par les phénomènes concomitants ou consécutifs.

Quant aux caractères de l'extase immédiatement appréciables par l'observateur, ils sont sous la dépendance directe d'une attention profonde, quel qu'en soit l'objet. Ils sont les mêmes, que l'attention ait pour objet la présence de Dieu intuivement perçue, comme chez sainte Thérèse, ou bien la considération abstraite de quelque problème scientifique ou théologique, comme dans les cas souvent cités d'Archimède et de saint Thomas d'Aquin à la table du roi de France, saint Louis.

L'extase est appelée naturelle, quand la contemplation est scientifique ou théologique ; et surnaturelle, quand elle est divine. En effet, la cause première, Dieu, comme d'ailleurs la matière et l'énergie, n'est pas un fait d'observation immédiate, et n'est connue que par le raisonnement. L'intuition de la présence de Dieu dans l'âme étant un acte supranaturel, l'extase où elle s'observe prend la même qualification.

Jamais l'extase même surnaturelle n'a été considérée comme la preuve de la sainteté. Quand le Dr Letourneau écrit que « de tout temps l'hagiographie chrétienne a considéré l'extase comme le signe suprême et le sceau de la sainteté » (*Physiologie des passions*, p. 327), il affirme le contraire de la vérité ; et c'est là cependant une erreur encore trop répandue de nos jours.

Benoit XIV, dans le chapitre XLIX du livre III de son grand ouvrage : *De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*, traite tout spécialement du diagnostic différentiel des diverses variétés de l'extase. Or, quelle est sa conclusion? Que l'extase même divine est, par elle-même, sans

valeur pour prouver la sainteté. *Constituta qualitate estasis, ipsa per se, tametsi divina, et a solo Deo immissa, nonconfert ad probandam sanctitatem.* Et il en donne immédiatement la raison : *Cum passio hæc nec sanctificet, nec fit effectus Gratiæ sanctificantis, sed reducatur ad Gratiam gratis datam. Quocirca, ut ejus ratio habeatur in judicio Beatificationis et Canonizationis, oportet ut in Extatico probetur fuisse heroicas virtutes.* (Lib. III, cap. XLIX, n. 14, Romæ, 1748, t. III, p. 753.)

Ainsi donc, pour l'Église, l'extase surnaturelle est le simple effet de la *gratia gratis data;* et Dieu accorde parfois cette grâce à un pécheur. Loin d'être le signe suprême et le sceau de la sainteté, l'extase n'est même pas, à elle seule, un signe d'état de grâce.

L'Église a toujours professé cette doctrine ; elle l'a mise et la met encore en pratique dans tous les procès de canonisation. Le procès de sainte Thérèse, dont on cite si souvent les extases, n'a pas fait exception à la règle.

Les auditeurs de Rote, chargés de l'instruire plus d'un siècle avant Benoît XIV — le rapport qu'ils présentèrent au Pape Paul V porte la date du 15 octobre 1616, — ont commencé par établir le principe que l'Église a toujours exigé, pour canoniser une personne, l'héroïcité des vertus. Ensuite s'appuyant sur les témoignages recueillis à l'enquête et passant successivement en revue les trois vertus théologales, les quatre vertus cardinales et les trois vœux de religion, ils ont démontré que sainte Thérèse avait pratiqué ces vertus au degré héroïque. (Bollandistes, *Acta S. Teresiæ a Jesu,* § LXI, n. 1200 et seq.)

C'est seulement après cette rigoureuse démonstration qu'ils consacrent un paragraphe (*loc. cit.*, § LXIV) de leur rapport aux extases et autres phénomènes surnaturels de la vie de la sainte.

Dans la bulle de canonisation promulguée le 12 mars 1622, le pape Grégoire XV met aussi surtout en relief les vertus de sainte Thérèse, sa foi, son espérance, sa charité pour Dieu et pour le prochain, sa réforme du Carmel. Il ne parle qu'incidemment et en quelques mots des extases et des visions ; et

encore a-t-il bien soin de ne pas les isoler de la transformation morale qui en fut la suite, et de rappeler là-même le vœu du plus parfait auquel s'engagea sainte Thérèse. (*Acta S. Teresiæ*, § LXVIII, n. 1391.)

Ce qui vient d'être dit des extases s'applique également aux visions, aux révélations, aux miracles. Tous ces phénomènes merveilleux qui frappent si vivement l'attention, à la lecture de la vie des saints, ne sont que des caractères accidentels et secondaires de la sainteté. Ils n'ont de valeur que s'ils coexistent, avec la pratique des vertus au degré héroïque. Mais l'héroïcité de la vertu, même en l'absence de toute vision et apparition, suffit seule, au contraire, pour prouver la sainteté. C'est l'enseignement formel de Benoît XIV (*loc. cit.*, lib. III, cap. LII, n. 12, t. III, p. 792), conforme d'ailleurs à celui de saint Paul au chapitre XIII de la première épître aux Corinthiens.

II

Qu'est-ce donc que l'héroïcité de la vertu, l'élément essentiel et caractéristique de l'état mental propre au saint?

On appelle d'ordinaire héroïsme un acte éclatant, qui excite l'admiration des hommes et qui exerce souvent sur eux une grande influence. Cet acte, c'est presque toujours le sacrifice de la vie au devoir.

L'héroïcité de la vertu n'est pas simplement un acte, c'est une habitude : l'habitude de voir tout sous le rapport de la plus grande gloire de Dieu. La devise de saint Ignace : *Ad majorem Dei gloriam*, est celle de tous les saints.

Cette habitude ne fait pas seulement sacrifier le plaisir, l'intérêt ou même la vie au devoir; elle fait encore oublier jusqu'à la propre satisfaction : elle supprime toute recherche de ceci ou de cela, même de la paix, même de la joie spirituelle. Le saint ne voit plus, ne désire plus, ne cherche plus que la volonté de Dieu; et il la trouve dans ce qui lui arrive, que ce soit peine ou plaisir. « Ce qui n'est pas Dieu ne m'est

rien », dit-il avec sainte Thérèse : ou encore avec saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout. »

Le saint n'est pas cependant « un être en qui la nature ait disparu pour faire place à une action toute miraculeuse ». (H. Joly, *Psychologie des Saints*, Paris, Lecoffre, 9e édit.) L'amour du bonheur existe dans son âme, comme dans toute âme humaine ; mais il n'occupe jamais que le second rang : Dieu a le premier.

Épicure fait consister le souverain bien dans le plaisir ; d'autres le placent dans l'intérêt soit de l'individu, soit de la société. Le saint porte ses regards plus haut ; un seul bonheur lui semble possible ici-bas : s'abandonner, se fier, se confier à Dieu.

Il n'identifie pas la perfection avec le sacrifice de sa propre satisfaction ; mais, alors que, pour le commun des mortels, la raison des préférences pour tel exercice ou tel acte, est le plaisir ou l'intérêt, une seule chose lui tient à cœur : la préoccupation de donner, jusque dans ses moindres actions, toujours la première place à Dieu, et jamais au plaisir.

Un soir, le curé d'Ars, que Pie X vient de béatifier, rentre à son presbytère épuisé par une longue station à l'église et au confessionnal. Après avoir mangé une pomme de terre, il a la pensée d'en prendre une autre : mais il se retient, disant : « La première était pour le besoin ; l'autre serait pour le plaisir. » (A. Monnin, *Le Curé d'Ars*, liv. V, ch. VII, Paris, Douniol, 13e édit., t. II, p. 482.)

Suivant le conseil de saint Paul (I Cor., X, 31), il fait tout, absolument tout pour la gloire de Dieu.

Conformer sa conduite à ce principe, être toujours logique avec soi-même, n'est-ce pas de l'héroïsme ?

Sans doute, la vie du saint contient plus d'actions vulgaires et communes que d'actes extraordinaires et éclatants. C'est par la fidélité persévérante à remplir parfaitement les devoirs de son état et à supporter patiemment toutes les contrariétés et toutes les souffrances inhérentes à sa propre situation sociale, que s'acquiert peu à peu, et non sans effort et sans peine, l'habitude d'user toutes choses pour Dieu en premier lieu. C'est de cette manière obscure que se sont sanctifiés les deux

plus grands saints du christianisme, la sainte Vierge Marie et saint Joseph.

Mais cette fidélité persévérante n'est-elle pas, à elle seule et en elle-même, un sujet d'étonnement et d'admiration? La plupart des hommes ne peuvent-ils pas dire avec le poète latin :

... video meliora proboque;
Deteriora sequor.

Ils disent et ne font pas. (Matth., XXIII, 3.)

Le saint, au contraire, dit et fait. Il sent, comme tout homme, les résistances de la nature ; mais il sait les dominer et les subjuguer : chez lui la volonté est habituellement maitresse de la nature.

Enfin cette fidélité persévérante, cette habitude de voir tout sous le rapport de la plus grande gloire de Dieu, n'exerce-t-elle pas une incontestable influence dans la sphère sociale où se meut la vie du saint, et même sur l'humanité tout entière? Voilà bien des siècles que sont morts saint Augustin, saint Benoît, saint Bruno, saint Dominique, saint François d'Assise, sainte Thérèse, etc. ; et cependant que d'hommes et de femmes s'inspirent encore aujourd'hui de la règle de vie qu'ils ont formulée et pratiquée ! Et cependant quel amour ou quelle haine leur œuvre excite encore aujourd'hui dans la société contemporaine !

Ne sont-ce pas là les caractères du véritable héroïsme? Il y a peut-être même dans l'habitude de pratiquer ainsi la vertu plus d'héroïsme que dans le martyre : ou plutôt celui-là seul peut s'élever au martyre qui possède déjà cette habitude. Saint François de Sales en donne une preuve frappante au chapitre VIII du livre X de son *Traité de l'Amour de Dieu*.

En résumé, les saints méritent d'être appelés les héros de la vertu. Le terme de héros garde encore quelque chose de sa première signification : il fait toujours concevoir quelque chose de divin, et le saint possède une divine qualité : la grâce, grâce qui est, selon saint Pierre, une participation à la nature même de Dieu.

C'est par l'obéissance parfaite au déterminisme, aux condi-

tions d'action des forces naturelles que l'homme domine le monde et produit ce que l'on appelle souvent les merveilles de la science. C'est aussi par l'obéissance parfaite aux mouvements d'une force créée, mais surnaturelle, la grâce, qu'il possède sa propre nature et qu'il s'élève jusqu'à l'héroïcité de la vertu.

III

Avoir toujours la pensée d'une personne présente à l'esprit, tout faire pour lui plaire et pour la contenter, ne vivre et n'agir que pour elle, qu'est-ce sinon l'aimer? L'héroïcité de la vertu n'est donc que la perfection de l'amour de Dieu. La charité parfaite est le trait fondamental et caractéristique de la mentalité du saint.

Mais est-il possible d'avoir de l'amour pour Dieu? Est-ce bien Dieu que le saint aime par-dessus toutes choses? Ne se fait-il pas illusion lui-même: et, sous couleur d'aimer Dieu, ne recherche-t-il pas plutôt sa propre jouissance, sa propre satisfaction?

Si l'on donne au mot *saint* le sens général qu'il a dans le neuvième article du Symbole des Apôtres « Je crois la communion des saints », si l'on entend par saints toutes les personnes qui aspirent à la perfection chrétienne, il est bien évident que plusieurs se font illusion. Il est non moins évident que les saints canonisés eux-mêmes n'ont pas toujours, à toutes les périodes de leur vie, aimé Dieu plus qu'eux-mêmes.

Ces faits, loin de les cacher, les docteurs de l'Église les mettent au contraire en pleine lumière, et s'en autorisent pour conclure tous que le chemin de la perfection a ses étapes (cf. Vallgornera, *Mystica theologica*, éd. Berthier, Turin, Marietti, 1890, 2 vol.), que l'amour de Dieu a ses degrés (cf. saint François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. II). Il s'en autorisent encore et surtout pour donner des conseils aux personnes qui aspirent à la sainteté. Saint Jean de la Croix est particulièrement riche en conseils de ce genre

dans toutes ses œuvres, mais surtout peut-être dans les sept premiers chapitres de *la Nuit obscure de l'âme.*

Ce que le saint veut et aime, ce n'est pas sa propre satisfaction, c'est Dieu lui-même. Un trait célèbre de la vie de saint Thomas d'Aquin nous révèle l'état d'âme propre à la sainteté. Vers la fin de sa vie, l'illustre auteur de la *Somme théologique* eut une extase en l'église Saint-Dominique, à Naples. Les religieux présents non seulement virent le saint s'élever de plusieurs coudées au-dessus du sol, les yeux fixés sur le crucifix, mais encore ils entendirent ces paroles sortir de la bouche du Crucifié : « Thomas, tu as bien parlé de moi dans tes écrits; quelle récompense désires-tu recevoir ? — Pas d'autre, Seigneur, que vous-même. » (*Bollandistes*, p. 671.)

Prétendre que l'amour de Dieu est impossible et n'existe pas réellement, c'est émettre une simple vue de l'esprit, en contradiction avec l'observation et l'expérience. L'existence et, par conséquent, la possibilité d'un tel amour, le saint ne l'affirme-t-il pas par toute sa manière de vivre, à la façon de ce philosophe ancien qui prouvait l'existence du mouvement en se mettant à marcher? Ce n'est pas l'amour de Dieu qui est impossible, c'est l'intelligence de certains hommes qui est impuissante à le concevoir.

L'amour de Dieu implique évidemment deux personnes, l'une qui aime et l'autre qui est aimée ; ou plutôt deux personnes qui s'aiment mutuellement. Mais comment concevoir la charité chrétienne, quand on refuse à Dieu la personnalité, ou que l'on formule avec tel auteur contemporain cette définition : « Passer de la volonté propre à la volonté divine signifie passer de la volonté particulière à la volonté collective. » (*Revue philosophique*, juillet 1902, p. 29.)

Si Dieu n'est pas un être personnel, si le mot Dieu représente une sorte de synthèse ou encore l'humanité personnifiée, comment l'homme pourrait-il aimer d'un véritable amour une pareille abstraction, ou même avoir pour elle la plus simple amitié ? Et alors on se prend à mettre en doute, non pas l'amour du saint — il est trop évident — mais l'objet même de cet amour. Le saint aime et il aime une personne. Si cette personne ne peut-être Dieu, qu'est-ce sinon son propre Moi ?

Et voilà comment, partant d'une idée *à priori* et non d'un fait, on arrive à prétendre que la charité du saint, loin d'être l'amour le plus pur et le plus spirituel, serait au contraire l'amour le plus grossier et le plus charnel.

La prétention n'est pas nouvelle ; elle est peut-être vieille comme le christianisme. Seulement, à notre époque, on aime emprunter la terminologie médicale ; et, au lieu de dire comme autrefois « dévotion sensuelle », on parle d' « érotomanie ».

Mais, pour justifier une telle assertion, il ne suffit pas de citer, souvent d'ailleurs incomplètement ou même inexactement[1], quelques textes semblant faire allusion à des impressions sensuelles.

La sainteté ne détruit pas la nature. L'Église n'a jamais prétendu que ses saints eussent été, tous et toujours, exempts des désirs de la chair ; mais seulement qu'ils avaient su les dominer et s'en rendre maîtres. Les faits cités seraient-ils exacts qu'ils ne permettraient pas de conclure à l'érotomanie.

Le tableau clinique de l'érotomane est plus complexe que la définition du mot érotomanie peut le faire supposer. Ce prétendu amour platonique conduit souvent à des actes qui dépassent la sphère de l'idéal et même de la décence (propos tendres, actions expansives, nymphomanie, etc.), et trop souvent aussi à des actes de désespoir ou de fureur, au suicide et à l'homicide. Enfin la démence s'observe fréquemment comme terminaison.

1. Il faut toujours vérifier les textes cités, c'est souvent la meilleure réponse à l'objection. En voici la preuve : le Dr Rouby, après avoir écrit que la bienheureuse Marguerite-Marie « arrive à ce moment à un véritable état d'érotomanie », cite ce texte :

TEXTE DE M. LE Dr ROUBY	TEXTE DE MARGUERITE-MARIE ALACOQUE
« Il me tenait une si fidèle compagnie que toutes les courses qu'il me fallait faire pour mes ânes, ne me détournaient point de sa présence : *Je ne pouvais mettre d'empêchement à ces sensations*, où il n'y avait rien de ma participation. »	« Mon souverain m'y tenait une si fidèle compagnie, que toutes ses courses qu'il me fallait faire ne m'empêchaient point, car ce fut là que je reçus de si grandes grâces que jamais je n'en avais expérimenté de semblables. »

Le membre de phrase souligné par M. le Dr Rouby lui-même n'existe pas dans le texte, et l'on voit assez pourtant quelle force démonstrative il a pour lui. (Cf. A. Hamon, *Revue de l'hypnotisme*, mai 1903, p. 341.)



Rien de semblable chez le saint. Il n'est pas de ces personnes dont parle saint François de Sales, personnes qui « ne se plaisent point à l'amour divin sinon qu'il soit confit au sucre de quelque suavité sensible ». (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX ch. x.) Il aime Dieu pour ce que Dieu est, et non pour ce que Dieu donne. L'âme du saint, écrit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, « se complaît dans la grandeur de Dieu; elle se réjouit de ce qu'Il est l'amour même, la puissance, la sagesse, la bonté souveraine; en un mot, de ce qu'Il possède toute perfection et toutes vertus (*Œuvres*. trad. par Dom A. Bruniaux, Paris, Palmé, t. II, p. 371).

Quelle différence entre cet amour rationnel et généreux du saint, et l'amour impulsif et égoïste de l'érotomane ! (Cf. encore saint Jean de la Croix, *La Nuit obscure de l'Ame* liv. I, ch. IV, Œuvres publ. par les Carmélites de Paris, 3e édit., t. III, p. 262.)

On invoque encore, pour identifier la suavité de l'amour divin avec la volupté des sens, les paroles du célèbre *Cantique des Cantiques* de Salomon, ainsi que les expressions semblables employées par les saints.

Mais, il est légitime et rationnel de prendre les douleurs de l'enfantement comme type de la plus grande souffrance, pourquoi l'union conjugale ne devrait-elle pas servir à donner une idée de l'union divine? *In natalibus nihil turpe*. Ce n'est pas le *Cantique des Cantiques*, c'est l'imagination du lecteur qui a besoin d'être purifiée. (Cf. saint Jean de la Croix, *Le Cantique spirituel*, Prologue, Œuvres, t. IV, p. 4.)

Comment d'ailleurs le langage de l'amour divin ne serait-il pas celui de l'amour humain ?

Les expressions de l'amour sont en rapport direct et immédiat, non pas avec l'objet aimé, mais avec l'intensité même du sentiment. Aussi les mêmes paroles, les mêmes gestes peuvent-ils signifier tantôt une passion du corps, tantôt une affection de l'âme. Est-ce une volupté sensuelle qui provoque le transport d'Archimède, lorsqu'il parcourt les rues de Syracuse en s'écriant : ευρηκα ?

La suavité de l'amour divin et la consolation sensible dont on parle en théologie mystique, participent plus de la joie du

savant et de l'artiste, que du plaisir de la bête. Le saint aime; mais son amour n'est pas une impulsion instinctive de la nature, c'est un acte de la volonté. L'union qu'il désire, qu'il recherche et qu'il consomme, est aussi spirituelle que sa propre volonté. Voici comment un saint décrit cette union : « C'est au fond de la substance et des puissances de l'âme que ce doux embrassement s'accomplit. » L'âme « où ne se trouvent ni appétits, ni images, ni formes de créatures », Dieu « la fait jouir d'un embrassement d'autant plus étroit et plus intime qu'elle est plus parfaitement purifiée, plus entièrement dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu... Pour l'âme arrivée à cette haute perfection, *Dieu n'est pas caché; elle le sent toujours présent au dedans d'elle-même.* » (Saint Jean de la Croix, *La vive flamme d'amour*, strophe IV, vers 3. Œuvres, t. IV, p. 636.)

Qu'y a-t-il, à la base de toutes ces opinions erronées et de tous ces doutes sur le véritable objet de l'amour du saint, sinon le préjugé qu'une émotion sensible implique un amour sensuel et ne saurait jamais naître d'un amour aussi spirituel que celui de Dieu? Mais ce n'est là qu'une simple vue de l'esprit, qu'une idée fausse, en contradiction avec la nature même de l'homme aussi bien qu'avec les faits d'observation.

Le saint n'est pas un ange ni un esprit, c'est un homme. L'analyse permet de distinguer les actes de la nature humaine en deux groupes, que l'on attribue immédiatement les uns au corps et les autres à l'âme. Mais l'analyse ne doit pas faire oublier la synthèse ni le rapport essentiel d'unité de composition qui relie tous ces actes. Le moi qui vit et sent est le même moi qui pense et qui veut; ce qui produit l'ordre intellectuel et moral est aussi la source des activités biologiques. L'union de l'âme et du corps n'est pas une juxtaposition comparable à celle du pilote et de son navire, ou du cavalier et de sa monture. L'union de l'âme et du corps consiste en la mutuelle communication de leur être propre, communication qui a pour terme cet homme déterminé et un, c'est-à-dire une seule substance, une seule nature, une seule personne humaine.

S'il n'y a pas de pensée qui ne s'appuie sur une image, il n'y

a pas non plus de sentiment intellectuel[1] qui ne s'accompagne d'une sensation organique. C'est donc une erreur de considérer le plaisir ou la douleur uniquement comme des signes d'un état corporel et physique.

Pourquoi l'amour de Dieu devrait-il faire exception à la loi générale? Et de fait, tous les auteurs mystiques s'accordent pour affirmer la suavité de l'amour de Dieu.

Saint Jean de la Croix, par exemple, écrit : « Selon la promesse de notre divin Sauveur : *On recevra cent pour un.* » (Matth., XIX, 29.) Renoncez-vous à une satisfaction, le Seigneur vous en donnera cent fois plus ici-bas, dans l'ordre spirituel et temporel; au contraire, pour un plaisir que vous prendrez dans les objets sensibles, vous en recueillerez cent fois plus de peines et d'amertumes. » (*La Montée du Carmel*, liv. III, ch. XXV, Œuvres, t. III, p. 129.)

Les saints ne sont ni mélancoliques ni les illuminés que certains artistes se plaisent à représenter. Le portrait authentique de sainte Thérèse, par exemple, que reproduisent les Bollandistes (*Acta S Teresiæ*), ne donne nullement cette impression. De même les documents historiques établissent nettement la gaieté, la paix et la tranquillité d'âme du saint, et justifient le proverbe : « Un saint triste est un triste saint. »

IV

L'état mental du saint n'offre pas seulement à considérer des sentiments, des extases ou des consolations sensibles, mais encore des idées, un idéal.

Le sentimentalisme n'est ni la sainteté, ni même la plus simple piété; la foi chrétienne n'est pas affaire de sentiment

1. Les sentiments de l'âme se distinguent en deux classes : les uns se rattachent à la sensation, les autres à la connaissance intellectuelle. J'appelle ces derniers « sentiments intellectuels ».



et d'impression ; elle est avant tout une affaire de l'intelligence et de la volonté. David l'affirme déja dans ses Psaumes : C'est l'affaiblissement de la vérité qui amène au milieu des hommes la disparition des saints. *Defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (Ps. xi, 2.)

Laisser dans l'ombre ces vérités, ce serait donc faire de la mentalité du saint un tableau fort inexact et incomplet. Quel est donc l'idéal du saint? Il se ramène à ce principe fondamental : Tout est fait par Dieu.

Dieu est essentiellement l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses, la cause efficiente parfaite et la cause finale parfaite. Cette perfection se nomme la Bonté de Dieu. D'autre part, l'homme n'est pas seulement fait par Dieu, il est encore fait pour Dieu. Nul bien créé ne peut satisfaire parfaitement la bonté humaine; le bonheur résulte de l'union de l'homme avec Dieu par la connaissance et l'amour. En un mot, Dieu est le souverain bien de l'homme.

Voilà le principe fondamental de la sainteté. Les dernières conséquences du plus parfait héroïsme de la vertu, comme les premiers commencements de la fuite du péché, sont inspirés par ce principe. C'est vraiment l'idée directrice de la vie du saint.

Et cette idée est bien souvent, sinon toujours, antérieure aux phénomènes merveilleux de cette vie. Sainte Thérèse, par exemple, avait quarante-trois ans quand elle eut sa première extase; et il y avait déjà vingt-cinq ans qu'elle avait fait profession religieuse, vingt-cinq ans qu'elle s'était proposé pour unique but la gloire de Dieu.

Or, quel est le premier devoir du médecin en présence d'un état mental à déterminer? C'est de rechercher s'il y a incohérence ou coordination entre les idées et les actes du sujet.

Peu importe que l'objet de ces idées appartienne à l'ordre religieux, ou bien à l'ordre scientifique ou politique. Ce qu'il importe de considérer ce n'est pas le thème, c'est l'évolution des idées : la rapidité ou la lenteur de leur genèse, leur caractère gai ou triste, joyeux ou pénible; c'est enfin et surtout l'incohérence ou coordination des idées et des actes.

Il y a, en effet, deux sortes de délire. Tantôt les idées sont incohérentes, variables, désordonnées et groupées au hasard

des réminiscences; des idées de grandeur s'associent à des idées de persécution; des idées de mission céleste à des idées de suicide, etc. Tantôt, au contraire, les conceptions délirantes se ramènent presque toutes à un seul ordre, soit scientifique, soit religieux, soit politique [1]. Le sujet présente alors une association presque logique de pensées, de paroles et d'actes: et le délire est, pour employer la terminologie médicale, un délire cohérent, organisé, cristallisé, systématique ou systématisé.

Si l'état mental du saint est constitué par des hallucinations, des conceptions délirantes et des actes extravagants, s'il y a délire, ce délire ne mérite guère le nom de folie hystérique, mis si souvent en vedette avec celui de psychologie morbide, dans certaines études sur les saints et surtout sur les saintes.

En médecine mentale, comme en tout autre domaine de la pathologie, l'hystérie conserve toujours le même caractère protéiforme et la même brusquerie d'évolution de ses accidents.

Quand un délire religieux s'observe au cours de cette névrose, il est d'ordinaire incohérent et passager. L'exaltation des sentiments religieux alterne ou coexiste même avec les élans d'un amour mondain; des scrupules religieux excessifs s'associent avec des pensées obsédantes de commettre un sacrilège, etc. Enfin, la transition du calme au délire et du délire au calme se fait brusquement, parfois à plusieurs reprises, dans une seule et même journée.

La mentalité du saint se caractérise, au contraire, par une remarquable unité : son esprit de foi, son amour, ses actes, sa vie entière forment un tout logiquement coordonné et reposant sur le principe de la souveraine bonté de Dieu.

S'il y a délire, c'est un délire cohérent, systématisé, à son état de parfait développement. Dans cette variété de délire, le malade construit son délire à l'aide de fictions; il juge et conclut d'après des prémisses fausses, des hallucinations ou

1. « Les fous politiques ne sont pas rares; et parmi les faits nombreux qui établissent la réalité de cette forme spéciale de folie, il n'en est pas de plus remarquable que celui qui a été observé à la Salpêtrière par M. Esquirol et que j'ai pu moi-même vérifier. » (Marc, *De la folie considérée dans ses rapports avec les questions médico-judiciaires*, Paris, t. I, p. 301.) — Ce fait concerne la fameuse Theroigne de Méricourt qui joua un rôle si déplorable pendant les massacres des premières années de la Révolution française.

illusions diverses. Les conceptions délirantes réagissent sur son humeur et sur ses actes. Enfin, quoi qu'on puisse dire ou faire, le sujet ne les rectifie jamais : il en a perdu le pouvoir.

Voilà bien l'état mental que prêtent au saint ceux qui le qualifient de fou et de malade. La sainteté serait-elle donc la folie religieuse?

Tous s'accordent aujourd'hui pour faire de la folie religieuse une étiquette purement symptomatique, une variété de délire se rattachant à cette maladie mentale que l'on décrit sous les divers noms de délire chronique, psychose systématique progressive, folie systématique, ou encore d'un mot d'origine grecque, paranoia chronique.

Que la folie systématique présente ou non les quatre périodes décrites par Magnan, qu'elle se caractérise ou non par la succession régulière, dans un ordre rigoureux et toujours le même, de l'inquiétude, de la persécution, de l'ambition et de la démence, il n'en est pas moins toujours vrai que le délire du fou, alors même qu'il revêt la forme religieuse, diffère nettement de la mentalité propre au saint.

Dans la folie systématique, les conceptions religieuses sont fréquemment empruntées à plusieurs religions différentes; elles ne sont jamais toutes conformes à l'enseignement dogmatique de l'Église catholique: et la conduite morale du sujet l'est souvent encore moins.

L'incohérence et la contradiction s'observent entre les conceptions délirantes elles-mêmes. Un fou, par exemple, « prétend faire partie de la Trinité comme frère de Jésus-Christ; il prétend même faire tout par trois, nombre fatidique et sacramentel. Ainsi, dit-il, je vous ai parlé pendant trois jours, je vous écrirai pendant trois jours. » — « Lorsqu'on lui fait observer que Dieu le Père, le Christ, le Saint-Esprit et lui, cela fait quatre, et que, par conséquent, la trinité n'est plus, il n'en continue pas moins à l'affirmer, sans essayer de donner des explications. » (*Ann. méd. psych.* Paris, 1887, t. VI, p. 396.)

De plus, le thème du délire n'est pas nécessairement le même à chaque période de la folie. Le fou qui se croyait possédé par le diable, persécuté par l'esprit malin, peut devenir



plus tard un empereur ou un président de république; et inversement.

Dans la sainteté, au contraire, la coordination n'existe pas seulement entre les idées et les actes, mais encore entre les idées elles-mêmes. Ces idées, toujours conformes aux dogmes de la même religion, le catholicisme, peuvent être et sont réunies en un corps de doctrine logiquement organisé; et les œuvres des saints ne rappellent en rien les élucubations des aliénés.

L'unité de passion est encore un caractère qui distingue la sainteté de la folie systématique. Si le chemin de la perfection chrétienne a ses étapes et ses degrés, à tous s'observe une seule et même passion : l'amour de Dieu, amour qui partage d'abord, domine ensuite, exclue enfin le plaisir ou l'intérêt purement humain. Dans la folie, au contraire, on voit prédominer tantôt l'inquiétude, tantôt la crainte, tantôt l'ambition, cette passion si différente de l'humilité qui caractérise tous les saints.

Enfin, dans presque toutes les psychopathies, sinon dans toutes, les sujets sont remarquables par leur égoïsme. C'est toujours leur moi qui est en jeu, leur personne qui domine, leur propre souffrance qui les occupe et les absorbe. Ils disent que rien n'est comparable à la souffrance qu'ils éprouvent, et se prennent même à envier le sort de personnes beaucoup plus malades qu'eux. Aussi, lorsqu'ils peuvent comparer et apprécier, c'est un signe pronostique favorable, le signal d'un réveil de l'intelligence ou le commencement de la guérison.

Le saint, au contraire, n'est pas de ceux qui, suivant le mot de La Rochefoucauld dans ses *Maximes*, « trouvent le moyen d'être occupés de leur passion, sans l'être de la personne qu'ils aiment ». Le saint aime Dieu jusqu'à l'oubli de sa propre satisfaction; et cet amour le porte non seulement à vivre pour Dieu, mais encore à se dévouer pour les autres hommes, parce que Dieu estime fait à lui-même ce qui est fait pour le plus petit d'entre eux. (Matth., xxv, 40.)

Ce dévouement va parfois jusqu'au sacrifice de la santé, ou même de la liberté, comme l'a fait le fondateur du célèbre hospice de la Salpêtrière, saint Vincent de Paul, en pre-

nant sur les galères la place d'un forçat. (Cf. Abelly. *Saint Vincent de Paul*, nouv. édit. par un Prêtre de la Mission, Paris, Dumoulin, t. II, p. 343.)

Que l'on appelle ce dévouement altruisme, charité chrétienne ou de tout autre nom, toujours est-il qu'il contraste singulièrement avec l'égoïsme habituel du fou, même lorsque ce fou semble s'intéresser au sort des autres hommes, comme David Lazzaretti, le prétendu saint d'Arcidosso.

A la suite d'une vision qu'il crut avoir de la madone, ce charretier italien s'était retiré, vers 1878, dans le désert montueux de Montelabro, où il avait formé une sorte de phalanstère, le « Pieux institut des Ermites pénitenciers et pénitents». La mort de ce pauvre David Lazzaretti ne permet pas de confondre son état mental avec celui du véritable saint. Un jour, une grande procession descend de Montelabro dans le village d'Arcidosso. A sa tête marche David, avec sa croix dont il prétendait que saint Pierre l'avait tatoué. Il s'avance en criant : Vive la République chrétienne! A la seconde sommation des carabiniers italiens, il répond : Le roi, c'est moi! Et il tombe frappé de deux balles. (Lombroso et Nocito, *Archivio di psichiatria*, 1880.)

Qui donc proposerait jamais de faire canoniser ce fou par l'Église!

Ainsi donc, quand on étudie la mentalité du saint béatifié ou canonisé solennellement par l'Église catholique, à la lumière de la loi fondamentale de tout diagnostic : juger d'après l'ensemble des phénomènes et jamais d'après un phénomène isolé, on arrive à formuler avec certitude cette conclusion négative : La sainteté n'entre dans aucun des cadres de la pathologie mentale. *Le saint, en tant que saint, n'est ni fou ni malade.*

Dès lors, que peut-il être sinon un homme raisonnable? Le seul moyen d'échapper à cette conclusion positive serait de faire de la sainteté une entité morbide spéciale. Mais il n'en demeurerait pas moins acquis à la science :

1° Que cette entité n'est pas et ne peut être la folie religieuse des médecins;

2° Que cette entité n'a pas d'autre caractère qu'une asso-

ciation logique de pensées, de sentiments et d'actes ayant pour point de départ l'idée de la souveraine bonté de Dieu:

3° Enfin que cette association logique ne diffère en rien de celle qui caractérise la plus parfaite raison.

Par conséquent, elle vaut ce que vaut la pensée fondamentale qui lui donne son unité et qui forme le point de départ. Elle est signe de vérité ou signe d'erreur, signe de raison ou signe de folie, suivant que cette pensée — la souveraine bonté de Dieu — repose ou non sur un fait réel et positif.

Les auteurs qui qualifient le saint de fou et de malade, posent en dogme l'erreur de cette pensée fondamentale et en font une sorte d'idée fixe et de conception délirante. Cependant, fait digne de remarque, ils évitent presque toujours avec le plus grand soin de formuler explicitement leur opinion : ils se contentent de l'insinuer.

Mais, si de Bonald a pu écrire, en s'appuyant sur les faits historiques : « Ce sont les dogmes qui font les peuples », je ne sache pas qu'il soit vrai de dire : Ce sont les dogmes qui font la science.

Les controverses sur la mentalité du saint ne sont donc, en dernière analyse, que l'un des multiples champs de bataille où se rencontrent les deux grands systèmes qui partagent les hommes. La victoire est à cette doctrine qui démontre avec une incontestable certitude que l'idée directrice du saint — Dieu est le souverain bien — repose sur le fait le plus réel et le plus positif : l'existence et l'évolution même du monde.

Dr A. Goix.



UNE THÉORIE BIOLOGIQUE DU SOMMEIL

M. Ed. Claparède, dans une communication faite le 4 février à la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève (*Archives des sciences physiques et naturelles*, 15 mars), critique les diverses théories physiologiques qui ont été données du sommeil (normal), celle de l'anémie cérébrale par vasoconstriction, celles de la discontinuité des neurones par rétraction des dentrites, et surtout la théorie de l'asphyxie ou *intoxication* du système nerveux. Cependant Sergueyeff, Myers, De Sanctis, Forel et Vogt considèrent le sommeil comme une faculté ou une fonction positive de l'organisme mais sans développer le côté biologique de cette hypothèse.

M. Claparède se propose de combler cette lacune, et de montrer qu'on peut considérer le sommeil comme un *instinct* ce qui ne préjuge rien, d'ailleurs, quand aux causes prochaines de son mécanisme. D'après la théorie de la toxicité, le sommeil devrait être proportionnel à l'épuisement, ce qui n'est pas le cas (sommeil prolongé des nouveau-nés, insomnies des vieillards et des neurasthéniques, etc.); de plus, ni la volonté, ni la suggestion ne devraient avoir prises sur le sommeil. En revanche, la théorie « instinctive » du sommeil rend compte de tout, et permet d'éviter cette hypothèse antiphysiologique d'une intoxication journalière du système nerveux, sous l'empire de laquelle l'approche du sommeil devrait

être accompagnée d'un sentiment d'angoisse au lieu d'une sensation agréable, comme c'est le cas.

« Un des caractères de l'instinct, c'est la prévoyance... Ainsi l'hirondelle quitte nos parages avant que le froid soit venu; l'oiseau prépare son nid un certain temps avant la ponte; l'animal se met en chasse avant d'être débilité par la faim. Le sommeil, lui aussi, semble agir par prévoyance, et se manifester avant que l'organisme soit épuisé : un médecin pourra, s'il est appelé au moment où il s'apprête à s'endormir, passer la nuit sur pied, faire correctement une opération difficile, sans présenter les moindres signes de faiblesse ou d'intoxication, etc... *En frappant l'animal d'inertie, l'instinct du sommeil l'empêche de parvenir au stade d'épuisement;* l'organisme profite de cet arrêt momentané du travail musculaire qui est une des sources principales des substances ponogènes (déchets), pour éliminer celles-ci avant que leur cumul ne devienne nuisible; il est possible aussi, qu'en vertu d'un mécanisme encore inconnu, l'état de sommeil favorise les processus de réassimilation. »

Il est évident que certains facteurs entrent en jeu pour produire le sommeil : composition du sang, fatigue, obscurité, impressions monotones, images associés empiriquement à l'idée du sommeil, et, ajouterons-nous, comme l'a bien montré M. Sage, la volonté calme de dormir[1] Il est probable que comme les autres instincts, celui du sommeil utilise les centres des fonctions générales (visions, mobilité, etc.), et peut-être un centre spécial qu'on pourrait dénommer centre « inhibiteur de l'intérêt », dont l'action aurait pour effet de désintéresser de la vie extérieure l'individu sur le point de s'endormir. L'éminent philosophe Bergson a dit avec raison : « L'on dort dans l'exacte mesure où l'on se désintéresse. »

Kohlschütter a publié des graphiques relatifs à la profondeur du sommeil; ces graphiques ressemblent aux courbes de fatigue, et il semblerait que les centres du sommeil se fatiguent, et qu'on se réveille parce qu'on est fatigué de dormir. Comme tout instinct, le sommeil peut être l'objet de

1. Un autre facteur favorable au sommeil est de se trouver orienté autant que possible, suivant le méridien magnétique, la tête au nord.

dissolution, de perversion (insomnie, hystérie). Cela découle de la conception positive du sommeil, conception qui paraît à M. Claparède réconcilier, dans une certaine mesure, les opinions de Janet et de Sollier sur l'hystérie.

« Le sommeil conclut M. Claparède, n'est pas la conséquence d'un simple arrêt de fonctionnement, il est une fonction positive, un instinct, qui a pour but cet arrêt de fonctionnement : ce n'est pas parce que nous sommes intoxiqués, ou épuisés, que nous dormons, mais nous dormons pour ne pas l'être. »

Dr X...

BIBLIOGRAPHIE

Demain...? d'après les concordances frappantes de 120 prophéties anciennes et modernes, par le baron DE NOVAYE. Fort vol in-12. Prix : 3 fr. 50.

Quand vous lisez une des prophéties qui, surtout depuis le siècle dernier, ont paru isolément çà et là, votre premier mouvement est un haussement d'épaules à l'adresse du songe-creux naïf qui a eu du temps à perdre pour la publier.

Oui, mais lorsque vous vous plongez dans l'étude d'un grand nombre de textes de ce genre, vous ne pouvez vous défendre d'être profondément impressionné par la répétition constante, obsédante, des mêmes faits prédits de la même façon et souvent confirmés par la réalisation des faits passés. Si de plus l'on est obligé de reconnaître l'authenticité de ces faits, de constater qu'il a été impossible, pour la très majeure partie, à tous ces prophètes, de se copier mutuellement, l'on ne peut manquer d'être frappé.

Le résultat d'une étude pareille n'existait pas encore : il nous manquait une compilation sérieuse et impartiale de toutes — ou à peu près toutes — les prophéties dignes de foi qui ont paru depuis le commencement de l'ère chrétienne relativement à l'avenir de la France et de la religion catholique, compilation suivie *surtout* d'un travail de juxtaposition qui tâchât de donner l'histoire future et *probable*, puisque bon nombre d'événements de l'histoire passée se sont réalisés, en partie du moins, tels qu'ils ont été prédits.

Nous vivons, chacun se l'avoue, en des temps forts troublés et gros de menaces. Cette œuvre étrange, consciencieusement écrite et richement documentée, ne peut manquer de faire impression, même sur certains esprits prévenus. L'auteur ne cherche pas à attribuer une origine divine à toutes ces prophéties : plusieurs d'entre elles seraient même dues à l'imagination pure de leurs auteurs qu'il ne faudrait pas en être étonné : cette part de l'imagination peut affecter les prophéties les plus diverses si le voyant, comme c'est le plus souvent le cas, ne s'est pas borné à répéter exactement et sans changement les paroles qui lui ont été révélées. Certains textes peuvent même être d'origine diabolique sans que cela doive inquiéter, le *Dies iræ*, dans son vers *Teste David cum Sibylla*, reconnaissant avec le dogme catholique que la sibylle païenne prophétisait comme David.

Ce que l'auteur cherche surtout à mettre en lumière, c'est cette concordance étonnante d'un grand nombre de prophéties dans laquelle il est permis de voir le doigt de Dieu. L'auteur n'a pas voulu, comme cela s'est fait avant lui, supprimer les nombreux passages de quantité de prophéties qui contiennent des reproches à l'égard du clergé; son rôle, qui est celui d'un compilateur, l'obligeait à tout enregistrer : et c'est ce qu'il a loyalement fait. Ainsi considéré, *Demain...?* devient un livre de documentation d'un réel intérêt, dont l'originalité n'échappera à personne, et appelé à un gros succès.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

CORNELIUS AGRIPPA

(1486-1535)

Venir, après tant d'écrivains distingués, parler encore de Cornelius Agrippa, paraitra, ce semble, à quelques-uns une témérité ridicule ou une inutile redite. Mais il est certains hommes dont la figure mobile et changeante, dont les traits insaisissables défient le crayon de l'artiste le plus sagace, et dans cette catégorie personne ne nous gardera rigueur de ranger l'illustre savant de la renaissance. Si ses contemporains ne virent en lui qu'une espèce de magicien et de sorcier, ils ne le connurent que sous un point essentiellement restreint; il possédait surtout à fond et d'une manière théorique, la science de l'occultisme, tel qu'on le pratiquait alors, science à laquelle il ne croyait pas lui-même, et où il trouva souvent le moyen d'en imposer aux autres et les ressources nécessaires à sa vie errante et toujours inquiète du lendemain.

Agrippa est avant tout l'homme de son temps. Le savoir digne de ce nom commence à se dégager des ombres du moyen âge. Le cercle de la magie tend à se restreindre, mais devant l'ignorance et la crédulite générales, les arts et industries secrètes, le charlatanisme, tout ce qui respire un peu le mystère peut encore espérer de beaux jours. Les adeptes ou professeurs d'occultisme se tiennent unis la main dans la main et leur grande habileté consiste à en imposer aux masses qui croient d'autant plus ceux qui les trompent que ceux-ci s'entourent de plus de précautions. Nous verrons Agrippa promettre monts et merveilles dans une première lettre à l'un de ses correspondants qui l'appelle près de lui, et dans une seconde lettre qui précède seulement de quelques jours son arrivée, faire des réserves sur le succès des sortilèges qu'on

attend de lui. La souplesse de son esprit en dépasse de beaucoup la profondeur et l'étendue; elle n'a d'égal que son immense talent à rehausser son mérite et à se faire précéder d'une réputation éclatante et souvent exagérée. S'il rappelle par certains côtés Gerbert et Albert le Grand, Roger Bacon, Trithéim et Pic de la Mirandole, aucun d'eux ne sait, comme lui, se mettre en valeur et donner le change à ses contemporains.

L'homme acquiert la connaissance par l'observation et le raisonnement. Ces deux procédés se prêtent un mutuel appui. Que si l'un d'eux s'affranchit de l'autre et marche seul, l'esprit glisse sur la pente du naturalisme. Si, au contraire, nous nous en tenons aux pures spéculations ou conceptions intellectuelles, nous tombons dans l'excès contraire, qui est le système idéaliste.

Dans le premier système rentrent les systèmes cosmogoniques des vieilles écoles de l'Ionie et de la grande Grèce.

« Tout ce que nous pouvons dire[1] ici des premiers résultats conquis par l'observation, c'est que de bonne heure les anciens avaient reconnu quelques faits qui servaient de fondement à leurs doctrines scientifiques. Le témoignage en était consigné dans des propositions acceptées, comme des axiomes. Rien, disait-on, ne se fait de rien. Certains éléments primordiaux, l'eau, le fer, la terre et l'air, se retrouvent dans tous les corps; ceux-ci se modifient et se transforment incessamment; ils se constituent et commencent: ils se désorganisent et finissent; le chaud et le froid, le sec et l'humide, le solide et le liquide sont des états qui se succèdent en eux. Ces corps se déplacent aussi: ils changent continuellement de position et de forme sous l'action d'un agent mystérieux, la force, dont la nature et l'origine restent cachées pour l'homme. Celui-ci se trouve ainsi conduit à la conception du surnaturel dont il assigne le caractère à tout ce qui échappe à sa compréhension, dans un cadre immense..., de là, des systèmes profondément pénétrés de panthéisme, suivant lesquels tout se tiendrait dans la nature. De là l'idée d'une étroite liaison

1. *Les Sciences et les Arts occultes au seizième siècle*, par M. Aug. Prost, tome I, p. VI.



entre le visible et l'invisible, entre le terrestre et le céleste ; celle de l'homogénéité de tous les corps dans leur essence, ou de l'unité de la matière; conceptions associées à des notions mystiques d'âmes, de démons, de génies, enfantées par l'esprit oriental et graduellement répandues partout; ainsi qu'à des théories singulières sur la signification des nombres et des figures, sur la valeur de certains mots et sur celles des lettres, fondement des théories cabalistiques ».

L'Egypte garda religieusement ces doctrines dont elle attribuait l'origine au dieu Thoth, l'Hermès des Alexandrins. C'est là cet art sacré, ou hermétique, qui est la base de l'alchimie et de l'astrologie, de la cabale et de la magie, qui constituent la science au moyen âge. Quel savant alors, ne fut pas, plus ou moins, accusé de magie, quel savant fut assez exempt de préjugé pour ne pas sacrifier à la recherche de la pierre philosophale, à la fabrication très problématique de l'or, qui semble avoir été l'unique et principal objectif? Mais il est assez difficile de préciser comment les ouvrages d'Hermès, dont le nombre a été fort exagéré, dont l'authenticité reste un problème insoluble, quoi qu'en aient écrit Jamblique et Clément d'Alexandrie, parvinrent entre les mains des savants du moyen âge, si ce fut par l'intermédiaire des philosophes arabes, ou par toute autre voie mystérieuse et cachée. Ces ouvrages exercèrent une influence considérable, et aujourd'hui encore l'occultisme ne se recommande pas moins d'Agrippa que d'Hermès, savants dont les esprits ne manquent pas d'une certaine analogie. Quelques-uns attribuent aux Juifs le mérite d'avoir sauvé de la perdition les écrits d'Hermès. Quoi qu'il en soit, c'est bien par eux que les modernes ont reçu les quelques connaissances scientifiques qui nous viennent de l'antiquité.

L'Église, qui était au moyen âge la seule école enseignante du monde, et gardait avec un soin jaloux le dépôt sacré de la foi, ne tarda pas à tenir pour suspectes des doctrines dont le moindre mal était de mener au panthéisme et de combattre les théories spiritualistes de ses théologiens. Parmi ces derniers cependant, certains esprits plus vigoureux que les autres, et avec une indépendance qui, pour nous paraitre toute naturelle aujourd'hui, n'en était pas moins alors une

sorte de témérité, certains docteurs, dis-je, firent le tour de la science hermétique, la pénétrèrent de part en part et semblent l'avoir possédée toute entière. Dans cette liste, nous pourrions mettre un pape, Silvestre II († 1003), Alain de Lille, évêque d'Auxerre, Albert le Grand, Roger Bacon, saint Thomas d'Aquin, Raimond Lulle, Duns Scot, Jean de Roquetaillade, Nicolas Flamel, Bernard de Trévise, Tritheim, Agrippa, Paracelse, etc. etc.

Ces hommes illustres ont ramené l'art d'Hermès à deux sciences principales, l'alchimie et l'astrologie : la première est devenue comme la panacée universelle, avec ses médicaments variés et ses prétentions à guérir tous les maux, y compris celui de la pauvreté; la seconde, aidée de la divination, explique les événements, règle la marche du monde et exerce sur la politique et l'esprit des souverains un ascendant qui n'a pas complètement disparu, même au vingtième siècle.

Si l'alchimie reste, d'un côté, spéculative, fidèle aux principes de l'antiquité admettant l'unité de la matière et les affinités des corps entre eux, elle pose pour base de toutes ses déductions que le monde matériel est subordonné au monde spirituel, et poussant à l'excès cette conception scolastique, elle en arrive à établir des recettes des procédés mystiques ou opérations mystérieuses qui côtoient les pratiques de la magie démonologique, quand ils ne se confondent pas avec elles.

Mais à côté de l'alchimie chimérique, il en est une autre qui s'occupe exclusivement de la matière, essaie d'en surprendre les secrètes énergies, en étudie les formes, les décrit avec un soin minutieux, et pose, par des réactions obtenues dans les laboratoires, les bases de la médecine et de la chimie moderne. L'industrie doit beaucoup à l'alchimie ; la pharmacie ne lui doit pas moins. Ce n'est pas parce qu'une science s'est rendue ridicule par certains côtés exagérés qu'il faut la proscrire et la condamner sans pitié. Oublions si on le veut, ses inutiles efforts, mais rendons hommage à son immortel mérite d'avoir déblayé le terrain et montré par son exemple jusqu'où pouvait s'égarer le génie de l'homme,

lorsqu'il s'abandonne à des rêveries creuses et ne se laisse pas conduire par une méthode rigoureuse.

Agrippa, esprit plus subtil que profond érudit, plus curieux d'apprendre que désintéressé, plus désireux de vivre aux dépens du prochain qne de le servir en réalité, d'une religion inquiète, plus apparente que réelle, se targuant d'une orthodoxie rigoureuse en vue de sa sécurité personnelle, mais au fond grand admirateur de Luther, et dévoué aux idées nouvelles, entreprit dans son ouvrage, *De occultu philosophia*, de rédiger une sorte d'encyclopédie des sciences, arts et pratiques de la magie. Sous le nom générique de magie, il comprend l'art hermétique, l'alchimie et l'astrologie, voire même la cabale dont nous parlerons plus tard. Est-ce à dire que l'auteur avait expérimenté lui-même et réduit en pratique les enseignements de son livre? Non; il paraît, au contraire, que son scepticisme n'allait pas jusqu'à croire ce qu'il exposait d'une façon didactique, et que la théorie lui suffit toujours pour se donner comme un homme de premier ordre, un génie incomparable qui résumait le savoir de son siècle, comme Dante et saint Thomas d'Aquin, l'un dans la *Divine Comédie*, l'autre dans la *Somme théologique*, avaient synthétisé la science théologique de leur temps. Agrippa écrivait moins pour l'intérêt des autres que pour son utilité personnelle. C'était un homme qui voulait paraître, et c'est à ce point de vue qu'il étale, sous les yeux de ses contemporains naïfs, toute l'étendue de la magie, avec ses sortilèges, ses observations de signes divinatoires et autres pratiques mystérieuses. L'esprit le plus robuste eût été incapable, matériellement parlant, de suffire à une pareille tâche, s'il l'avait prise au sérieux.

M. Aug. Prost, que nous avons déjà cité, emprunte aux ouvrages d'Agrippa lui-même et de Del Rio, la nomenclature, nomenclature encore abrégée, des connaissances variées que suppose un travail original aussi considérable.

A la divination conjecturale, dit-il, se rapportaient l'astrologie, *conjectatio ex astris;* l'art de tirer des probabilités de l'examen des corps, *conjectatio ex elementis, meteoris, plantis, arboribus, brutis,* des aspects divers de la figure de

l'homme ou de ses membres, *conjectatio ex physionomia, ex manus lineis*, *chiromantia*, *metoposcopia*, de l'explication des songes, *conjectatio ex somniis*, ὀνειροπολεία, de l'étude des sorts, *conjectatio ex sortibus*, *cleromantia* κληρομάντεία, *cubomantia*, *palomantia vel rabdomantia*, *stoicheiomantia*, *ludus dodecaedron*, *alectryomantia*, *onomantia*, *arithmantia*.

« A la divination magique, appartenaient les révélations obtenues du démon par divers procédés, *manganeia sive goeteia*, *geomantia*, *hydromantia per annulum*, *per lapillos*, *aut alia ex pelagi agitatione*, *pagomantia*, *aeromantia*, *pyromantia*, *necromantia*, *lecanomantia*, *gastromantia*, *catoptromantia*, *cristallomantia*, *dactylomantia*, *onychomantia*, *pharmaceia*, *coscinomantia*, *axinomantia*, *cephalaennomantia*, *cleidonomantia*; et enfin les oracles, *auguria*, *auspicia*, *haruspicina vel ariolatio*, *vaticinia*, *furor*.

La sorcellerie consistait dans les pratiques effectuées avec l'intervention directe des démons, *daemonomantia*, *lycanthropia*, avec les pactes, *explicata sive latentia pacta*: les évocations, *steganographia*, *theurgia*, *conjurationes per litteras*, *numera*, *verbos*, *carmina*, *imagines*; les sacrifices, *oblationes*, *consecrationes*; les charmes et les prestiges, *fascinationes*; les maléfices, *maleficia somnifica*, *amatoria*, *hostilia*, *venenaria*, *per morbum*, *per mortem*, *per incendium*; les alligations, *alligationes per annula*, *per sigilla*.

Les arts magiques proprement dits, *magia naturalis seu physica*, *operatrix vel artificiosa*, comprenaient la médecine magique avec les fumigations, *suffita*, les philtres, les onguents, les collyres, *unctiones*, et enfin l'alchimie, *chrysopeia*, *orgyropeia*[1].

Telles étaient les formes multiples, et nous ne les avons pas énumérées toutes, sous lesquelles s'enveloppait la magie à l'époque d'Agrippa. A cela s'ajoutaient des spéculations sur les esprits et sur les nombres, spéculations qui en constituaient comme la métaphysique et étaient toujours entourées d'une sorte de mystère.

Mgr M. Le Monnier.

1. Prost, *l. c.* xxx.

FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME[1]?

(*Suite*)

III

Mais, de toutes les raisons qui imposent à la science actuelle le devoir strict de faire l'étude du spiritisme, la plus puissante, à mon opinion, est la suivante : notre science n'est que très imparfaite, et l'avenir, un avenir très prochain, nous réserve d'étonnantes surprises.

J'ai montré plus haut qu'il n'y a pas contradiction entre le spiritisme et la science : autrement dit qu'aucun fait des sciences expérimentales et qu'aucune loi mathématique ne sont en conflit avec ce que le spiritisme affirme. Actuellement je vais tenter de démontrer autre chose, à savoir que l'histoire des sciences, c'est-à-dire l'histoire de l'esprit humain, nous autorise à concevoir une science future, prodigieusement différente de notre science actuelle.

Nous vivons en effet dans l'illusion du temps : ces *idola temporis* contre lesquelles protestait Bacon. Nous sommes ainsi faits que l'avenir nous apparaît comme devant être semblable au présent. C'est une loi psychologique qui gouverne notre mentalité. Le navigateur qui est à l'abri dans un petit port protégé contre les lames et le vent, a grand peine à s'imaginer, malgré toute son expérience, qu'au delà du cap qui ferme le golfe, la mer est déchaînée et secouée par un vent furieux. De même, nous, les hommes de 1904, nous ne pouvons pas nous persuader qu'en l'an 2004, et à plus forte raison en l'an 3004, — avenir qui défie toutes nos hypothèses les plus audacieuses, — les données scientifiques seront absolument différentes de nos données actuelles. Nous n'avons pas le courage de nous dire qu'il ne restera pas debout une parcelle de ces théories, que nous regardons comme certaines. Et cepen-

1. *Annales des Sciences psychiques.*

dant l'écroulement de tout notre échafaudage scientifique, si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude.

Pour nous en convaincre, voyons le passé, un passé qui n'est pas très lointain, puisqu'il ne comprend que quatre siècles. Que reste-t-il des théories scientifiques de l'an 1504?

En chimie naturellement rien, puisque les premiers chimistes, encore entachés d'alchimie, comme Glauber, n'avaient pas paru. Paracelse régnait, avec Basile Valentin. En mathématiques, on ne connaissait ni la géométrie analytique ni l'algèbre, ni le calcul infinitésimal : quelques propositions d'Euclide, et c'était tout. En physique l'électricité de Thalès de Milet, et quelques expériences sur les verres et la réfraction. Mais ni thermomètre, ni baromètre, ni microscope, ni machine pneumatique. Rien en un mot. En astronomie, Galilée et Képler n'étaient pas venus, et la terre était encore le centre du monde. En médecine les idées les plus baroques étaient enseignées, qui n'ont plus d'autre intérêt que de nous faire rire. En physiologie on lisait Galien, et les commentaires sur Galien ; mais ni la circulation, ni la respiration, ni l'embryologie, ni les fonctions du système nerveux; rien n'était connu ni soupçonné.

Il a suffi de quatre siècles pour constituer l'immense édifice de toute la science contemporaine!

Et on se persuade que les quatre siècles qui suivront n'amèneront pas de révolutions analogues. C'est une illusion singulière que de croire nos doctrines préservées de la même ruine que les doctrines de nos prédécesseurs du quinzième siècle. Pourquoi aurions-nous le privilège de formuler des lois intangibles, alors que la science n'a jamais été qu'une série d'erreurs et d'approximations, constamment évoluant, constamment bouleversée ; et cela d'autant plus vite qu'elle était plus avancée.

De 1504 à 1604 l'écart a été moindre que de 1604 à 1704; de 1704 à 1804 les progrès furent moindres que de 1804 à 1904.

En 1804 que savait-on de l'électricité? On en était aux essais de Volta et d'Aldini. Ni Ampère, ni Faraday, ni Maxwell, ni Hertz n'avaient établi leurs expériences; de sorte que toute la science de l'électricité date de ce siècle.

La théorie de la chaleur, avant Mayer, Joule, Helmholtz, n'existait pas; elle était insoupçonnée, malgré le génie de Laplace.

En 1804 Lamarck et Darwin n'avaient pas paru. Même Cuvier, leur prédécesseur, n'avait pas encore fondé la paléontologie, plus que Lyell la géologie.

En physiologie rien que la compilation de Haller. Ni Magendie, ni J. Müller, ni Claude Bernard, ne l'avaient encore constituée.

La chimie était dans sa période embryonnaire; les cendres de Lavoisier n'étaient pas refroidies encore. Ni Dalton, ni Berzélius, ni J.-B. Dumas, ni Liebig, ni Berthelot, ni aucun des fondateurs de cette science. On ne connaissait pas l'analyse spectrale de Bunsen. L'iode et le brome n'étaient pas découverts.

Et quant à la médecine, dont la période scientifique date de Pasteur, elle était vraiment dans les langes de l'enfance.

Nous nous plaisons parfois à retrouver chez des auteurs anciens des paroles à demi prophétiques où une idée est émise, qui sera plus tard développée et démontrée. Mais ne nous faisons pas illusion sur ces éclairs du génie. Nulle des théories contemporaines n'était prévue et ne pouvait l'être. De fait tout est nouveau dans la conception actuelle de la science; et un grand savant de 1804, si génial qu'on le suppose, n'aurait rien compris ni au téléphone, ni aux rayons X, ni à la matière radiante, ni à l'antisepsie, ni à l'anesthésie chirurgicale, ni à la sérothérapie, ni à la synthèse des sucres, ni à la fonction glycogénique du foie, ni aux rapports entre l'ontogénie et la phylogénie, ni à la télégraphie sans fil, ni à la théorie des sons, ni à rien de ce qui fait le programme d'un bachelier de 1904.

Du prodigieux développement, presque contemporain de toutes les sciences, nous ne nous rendons compte que très imparfaitement, parce que notre impuissance à comprendre le passé égale notre impuissance à comprendre l'avenir. De très bonne foi nous nous figurons qu'on a eu de tout temps les théories et les faits que nous possédons aujourd'hui; et, comme les jours passent en ne modifiant que graduellement les choses, nous croyons que rien ne change, alors

que le renouvellement est incessant, et les mutations profondes. Nous sommes donc tentés de croire que tout a été comme aujourd'hui, et que tout restera comme aujourd'hui.

Un peu de réflexion, ou pour mieux dire, un peu d'imagination doit nous corriger de cette idée présomptueuse. Toutes nos théories seront réformées, car elles sont non pas fausses, mais incomplètes. Les faits que nous croyons démonstratifs seront aussi démontratifs pour nos arrière-neveux que les arguments de Paracelse et d'Agrippa le sont pour nous. A moins qu'on ne veuille reprendre cet argument, qu'un médecin honorable, et aussi peu intelligent qu'honorable, M. Peter, donnait à la tribune de l'Académie de Médecine, pour combattre les admirables expériences de Villemin sur la contagion de la tuberculose : *Si la tuberculose était contagieuse, on le saurait : donc, puisque on n'en a pas parlé jusqu'ici, c'est qu'elle n'est pas contagieuse.*

Nos ancêtres n'étaient pas plus sots que nous, et pourtant que de choses leur ont échappé! Que de faits évidents, éclatants, ont été méconnus! Avec quelle complaisance se sont-ils laissés entrainer à des convictions qui nous paraissent ineptes et sans preuves? On veut que nous soyions moins aveugles qu'eux. Mais vraiment n'est-ce pas une infatuation enfantine, et croit-on qu'on puisse dire : « Nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères, ont méconnu la vérité, défendu des théories fausses, mais nous, nous sommes à l'abri de pareilles erreurs : ce que nous disons est intangible. On ne renversera rien de ce que nous avons établi, et on n'établira pas de sciences nouvelles ».

Je sais bien que personne, parmi les savants, n'ose émettre ce raisonnement sous cette forme ridicule. Mais au fond c'est raisonner de cette manière que de dire : « La théorie spirite est absurde. Il n'est pas possible que les morts revivent : nous ne pouvons pas comprendre des forces intelligentes, mêlées à notre existence et aux forces inertes qui gouvernent la matière. Il n'est pas possible de voir à travers l'espace... etc. »

Pour ma part — sans prétendre que ces choses soient vraies ou fausses, ce qui nécessiterait une discussion qui ne convient pas ici, — je dis seulement que ces choses sont possibles : et

qu'elles ne sont pas beaucoup plus étranges que ne le serait, pour un contemporain de Voltaire, le fait suivant, très vulgaire, que je prends presque au hasard, parmi les miracles contemporains : cent millions d'Européens lisant le discours que le Président de la République des États-Unis a prononcé il y a une heure.

L'histoire du passé me rend très confiant dans les merveilles de l'avenir. Un espoir immense est devant nous. Il est possible que la science s'arrêtera un jour, et qu'après ce prodigieux essor dont nous sommes les témoins trop peu étonnés, elle s'arrêtera dans ses conquêtes. Mais le moment n'est pas venu encore : car, malgré ses apparences triomphales, la science n'est en somme que l'étude des phénomènes, et elle n'a pas encore atteint le fond des choses.

Elle constate simplement que, dans certaines conditions, certains phénomènes se produisent. C'est ce que nous appelons des lois. Or en réalité ces lois ne sont que des faits généralisés. Que l'on fasse tourner rapidement un aimant autour de fils électriques, il se produira des courants qui vont faire jaillir des étincelles entre les deux extrémités de ces fils. Nous savons cela. Nous avons pu préciser quelques effets de ces courants, les conditions optima de rendement, les rapports entre la vitesse de la rotation, le diamètre des fils, le nombre de tours, etc., etc. Mais en quoi le phénomène est-il, dans sa nature intime, pénétré, parce que nous avons déterminé les conditions dans lesquelles il se produit ? C'est comme si nous croyions avoir compris d'une manière adéquate les lois du développement des êtres, parce que nous savons empiriquement que d'un œuf de poule fécondé, mis à l'étuve pendant quarante jours, va naître un petit poulet.

Nous assistons à des faits : nous en voyons les conséquences; nous en déterminons les conditions. C'est bien, c'est très bien. Mais ce n'est qu'un premier pas dans la connaissance des choses. Car, si nous voulons aller plus loin, et *comprendre*, comprendre la raison d'être, la cause efficiente, le mécanisme intime, *à fortiori* la cause finale, véritablement nous ne comprenons rien.

Même les savants, ceux qui, s'élevant au-dessus des appa-

rences, envisagent tous les phénomènes de ce monde matériel comme des vibrations d'une unique force, vibrations différentes de forme et de vitesse, pouvant alors être lumière, chaleur, attraction, électricité, même ceux-là ne sont pas beaucoup plus avancés dans la solution des grands problèmes. Car une vibration n'est encore qu'un phénomène. Les vibrations de l'éther produisent la lumière. Mais pourquoi? Pourquoi la combinaison du carbone avec l'oxygène amène-t-elle une vibration ondulatoire de l'éther, qui est lumineuse? Il est impossible de citer un phénomène quelconque, si bien décrit qu'il soit dans sa *forme*, qui nous soit accessible dans sa *cause;* et il en sera sinon toujours, au moins très longtemps ainsi : car la notion adéquate et complètement satisfaisante d'un seul phénomène, pénétrant jusqu'à ses causes dernières, entraînerait aussitôt la notion complète de tous les autres phénomènes.

L'univers serait connu dans son intégrité, si un seul point de l'univers, reflet de l'immense Tout, était connu absolument et complètement.

Donc, puisque, à franchement parler, nous n'assistons qu'à des phénomènes, il ne faut pas en vertu de nos théories fragiles assigner des limites à la science. Des phénomènes très étranges, très extraordinaires, très invraisemblables aujourd'hui, deviendront demain des faits scientifiques, et, une fois qu'ils auront été constatés, nous ne nous étonnerons pas plus que nous ne sommes étonnés de ce que la science nous a appris depuis un siècle.

On croit que si les phénomènes auxquels nous assistons, sans surprise, n'excitent pas notre étonnement, c'est parce qu'ils sont compris. Hélas non! s'ils ne nous étonnent pas, ce n'est pas parce qu'ils sont compris; c'est parce qu'ils sont habituels; car, si nous devions nous étonner de ce qui est incompris, il faudrait s'étonner de tout, de la pierre lancée en l'air qui retombe, du gland qui devient un chêne, du mercure qui se dilate quand on le chauffe, du fer qui est attiré par un aimant, du phosphore qui brûle quand on le frotte. Ce sont là autant de mystères, et d'insondables mystères, devant lesquels nous passons sans nous arrêter; car un mystère qu'on

voit tous les jours cesse bientôt, grâce à notre légèreté intellectuelle, de paraître mystérieux.

Il n'est donc rien d'antiscientifique à admettre qu'à un moment de l'évolution intellectuelle de l'humanité d'autres faits prendront naissance, d'autres forces seront mises au jour. Et pourquoi non? De deux choses l'une : ou nous connaissons toutes les forces de la nature, ou nous ne les connaissons pas toutes. Il y a là un dilemme rigoureux. Or la première alternative, que nous connaissons toutes les forces de la nature, est tellement ridicule qu'il suffit de l'énoncer pour en faire éclater la piteuse inanité : il est évident que notre faible intelligence, douée de cinq sens très bornés, ne pénètre pas toutes les forces de la nature (la force de l'aimant, par exemple). Donc nécessairement, fatalement, il est des forces qui nous échappent. Donc l'avenir peut nous les ouvrir (non pas toutes, mais quelques-unes).

Or le spiritisme a la prétention de nous faire connaître quelques-unes de ces forces. Au lieu de trouver *a priori* cette prétention absurde, il faut bien reconnaître *a priori* qu'il y a de nouvelles forces à découvrir.

S'il est un état d'esprit contraire au véritable esprit scientifique, c'est bien l'état de *néophobie*, qui fait redouter les idées nouvelles et les théories nouvelles. Il faut être très audacieux, et on ne l'est jamais assez. L'histoire montre que les savants ont toujours été trop timides dans leurs hypothèses, car les découvertes ultérieures ont dépassé largement ce qui leur paraissait très téméraire.

Mais l'audace dans l'hypothèse ne signifie pas l'absence de rigueur dans la démonstration. Au contraire, plus on est hardi dans les conceptions théoriques et dans les essais expérimentaux, plus il faut être sévère dans les conclusions finales, exact dans la technique, irréprochable dans la méthode. Si les spirites ont été très audacieux, ils ont été, hélas! bien peu rigoureux, et c'est une lamentable histoire que celle de leurs aberrations. Mais nous n'avons pas à entreprendre ici la critique de leur œuvre. Un long ouvrage serait nécessaire. C'est assez, quant à présent, d'avoir établi qu'ils avaient le droit d'être très audacieux, et que nous ne pouvons pas, de

par notre science faillible, incomplète, embryonnaire encore, leur reprocher cette audace. Il faudrait les remercier, au contraire, d'avoir été si audacieux.

En terminant ce chapitre, je ferai remarquer ceci, qui est d'extrême importance; c'est que, dans toutes mes allusions à la science future, j'ai été moi-même assez timide; trop timide même, car je n'ai parlé que de la science future très prochaine, celle de 2004; ou même celle de 3004. Que serait-ce si j'avais osé parler d'époques plus lointaines; de cinq mille ans, de dix mille ans, de quarante mille ans, de cent mille ans? Il n'est pas probable que l'espèce humaine sera éteinte dans cent mille ans; et alors que ne sera pas devenue l'intelligence de l'homme? Quelles ne seront pas ses ressourses? Nous ne pouvons nous en faire une idée, même approchée. Pourtant ce temps viendra. Il y aura des hommes! il y aura une science! Et notre science d'aujourd'hui sera aussi inférieure à cette science d'alors, que les connaissances d'un chimpanzé sont inférieures à celles d'un docteur ès sciences.

Nous ne pouvons rien prévoir de cet immense avenir: mais nous pouvons cependant affirmer que notre science actuelle sera bien oubliée, et que les bouleversements et évolutions qu'elle subira d'ici à cent mille ans iront bien au delà de ce que la témérité des plus téméraires aura pu imaginer.

Les vérités, ces vérités étonnantes, stupéfiantes, imprévues, que nos descendants découvriront, sont là, autour de nous, nous *crevant* les yeux, comme on dit vulgairement; et cependant nous ne les voyons pas.

Même ce n'est pas assez dire que nous ne les *voyons* pas: nous ne *voulons* pas les voir; car, dès qu'un fait imprévu et non habituel se présente, nous tâchons de le faire cadrer avec les banalités acquises, et nous nous indignons qu'on ose penser et expérimenter au delà.

IV

Le point que j'ai à traiter en dernier lieu est très délicat: car nous entrons au cœur même du problème redoutable.

Nous avons vu que le spiritisme ne comporte ni absurdité

physico-chimique, ni contradiction avec la science actuelle. Mais il soulève, au moins en apparence des absurdités psychologiques. Et il faut les étudier de près, car elles ne sont pas moins graves que les absurdités physiques et chimiques.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposé de ces objections, je les rangerai sous quatre chefs principaux.

a) Les expériences spiritiques sont contradictoires avec la rigueur scientifique; car, plus l'expérimentation est précise et sévère, plus l'intensité des phénomènes diminue.

b) En se plaçant dans des conditions identiques, au moins en apparence, on n'obtient pas des phénomènes identiques : de sorte que ces expériences n'ont pas, ce qui est le caractère fondamental de toute expérimentation, la propriété d'être répétables.

c) Les soi-disant personnalités qui se manifestent présentent de multiples et formelles contradictions avec ce que devrait être en réalité leur personnalité véritable.

d) Les plus beaux phénomènes spiritiques ont été obtenus avec des individus qui ont été formellement convaincus de fraude; ce qui infirme toutes les preuves qui ont été données.

§ A

La difficulté d'avoir des expériences précises m'a longtemps embarrassé, et je ne crains pas de dire que maintenant encore, après de longues années d'études, elle me parait des plus sérieuses.

De fait, à mesure qu'on multiplie les précautions, les mensurations, les contrôles, il semble qu'on atténue l'intensité des phénomènes.

L'obscurité est une condition très favorable aux phénomènes, et entièrement défavorable à une expérimentation rigoureuse. Tout instrument, baromètre, thermomètre, balance, rend les manifestations moins nettes, si tant est qu'elles se puissent produire encore. Les photographies, prises dans des conditions de parfaite certitude, sont très rares; et, si quelques-unes ont été très exceptionnellement obtenues dans des séances privées, qui, dit-on, défient la cri-



tique, il n'est pas à ma connaissance de publications photographiques irréprochables entraînant la conviction qu'un nouvel être humain s'est manifesté. Si un savant, chimiste ou physicien, médecin ou astronome, géologue ou botaniste, est introduit dans un groupe spiritiste, le plus souvent les phénomènes cessent; car, en assistant à l'expérience, le savant exige des conditions qui excluent la fraude et l'illusion.

Je n'ai pas cherché à dissimuler la force des objections. Toutefois elles ne me paraissent pas dirimantes.

1° L'obscurité n'est pas une condition essentielle; car bien des phénomènes sont rapportés qui n'ont pas été produits dans l'obscurité. Souvent, s'il faut en croire les récits des auteurs spirites, c'est en pleine lumière que des mouvements d'objets ou de corps ont eu lieu.

Et puis il n'y a rien d'absurde à admettre que la lumière exerce une influence inhibitoire sur certains phénomènes.

On entend dire communément : « S'il faut l'obscurité aux spirites, c'est uniquement parce qu'avec l'obscurité toutes les fraudes sont possibles. » Mais cette conclusion est ridicule. Le photographe a besoin pour développer ses plaques d'une salle sans lumière : et ce serait une étrange objection à la photographie que de lui reprocher ses opérations mystérieuses à l'abri de la lumière, par conséquent dans des conditions qui inspirent la méfiance et empêchent de conclure.

Cet exemple de la photographie est bon à méditer, car il nous prouve que la lumière peut très bien gêner certains phénomènes, et qu'il faut peut-être l'obscurité complète pour telle ou telle expérience.

En outre on aurait tort de considérer comme nulles toutes expériences faites dans l'obscurité ; car, si l'on prend des précautions minutieuses, certaines supercheries ne peuvent avoir lieu, même dans l'obscurité complète : or les spirites allèguent quantité d'expériences à cet égard. Ne pouvant les discuter ici, je renvoie à leurs ouvrages.

2° Les instruments scientifiques sont en effet rarement en usage dans les expériences.

On pourrait citer des cas, relativement assez nombreux, où ils ont été employés, et ont permis d'obtenir des consta-

tations exactes, comme par exemple avec sir William Crookes.

Mais il ne faut pas oublier que l'introduction d'une instrumentation nouvelle dans un cercle où s'étaient pratiquées antérieurement, sans instruments, des expériences régulières, apporte tout de suite un très grand trouble, et que, par ce fait même, dans la plupart des cas, tout phénomène cesse aussitôt.

Voici une loi dont on ne saurait exagérer l'importance. *Tout changement aux habitudes des séances paralyse pour un temps les phénomènes*, et cela non pas pour une séance, mais souvent pour plusieurs séances. Je suppose par exemple qu'on ait obtenu des *raps* à distance sur une table. Le jour où cette table sera remplacée par une autre, il n'y aura plus rien; et peut-être même il en sera ainsi deux, trois, quatre, dix fois de suite, de sorte que, de guerre lasse, on retournera à la table primitive. A plus forte raison, si l'on a voulu remplacer la table par une caisse suspendue au plafond, ou un appareil scientifique quelconque.

L'expérience prouve malheureusement qu'avec une disposition instrumentale nouvelle, plus rigoureuse, on fait soudain cesser beaucoup de phénomènes: et les spirites ont le très grand tort (presque toujours) de revenir alors à leurs premiers errements; de même que les savants ont un très grand tort aussi, c'est de conclure que dans ces cas les phénomènes obtenus auparavant ont été frauduleux, puisque les appareils scientifiques, nécessaires à une expérience correcte, ont fait aussitôt fuir les manifestations. La seule conclusion qu'on doive dégager de cet arrêt des phénomènes, c'est qu'il faut reprendre avec grande patience l'étude entreprise, en employant des instruments exacts, mais sans se décourager si pendant quelque temps, et même pendant longtemps, aucun résultat valable n'est obtenu.

Admettons en effet — et cette hypothèse ne doit pas faire préjuger de mon opinion — admettons que les phénomènes spiritiques soient vrais, et que les forces intelligentes soient, pour se manifester, troublées par tout ce qui est nouveau. C'est une hypothèse qui n'est pas absurde, du moment que l'existence des forces intelligentes est admise. En un mot,

pour prendre une comparaison un peu baroque, mais qui rendra plus nette ma pensée, il semble que cette *néophobie* que je signalais comme dangereuse pour les savants existe aussi pour les forces intelligentes auxquelles croient les spirites.

Et puis l'introduction d'un élément nouveau dans les conditions d'une expérience n'est-elle pas toujours dangereuse pour la réalisation de cette expérience? Quand les lois sont nettement déterminées, comme dans une science ancienne et classique, on peut sans danger tenter de légères modifications expérimentales sans faire échouer l'expérience: mais, quand il s'agit de sciences encore à l'état d'ébauches, toute nouveauté entraîne des troubles qui parfois déconcertent.

Pour prendre un exemple emprunté à un fait qui m'est personnel, en une science, comme la physiologie, où les lois sont bien déterminées, sachant que l'électrisation du cœur du chien entraîne aussitôt le tétanos du cœur et la mort par syncope, j'avais cru pouvoir, à un de mes cours, jadis, faire la même expérience sur le cœur du lapin; et, à ma grande surprise, le cœur du lapin, arrêté un moment par l'électricité, s'est remis à battre, et l'animal n'est pas mort de syncope. Donc l'expérience, vraie pour le cœur du chien, n'est pas vraie pour le cœur du lapin, de sorte qu'une modification a empêché l'expérience de réussir. Il en sera toujours ainsi chaque fois que nous ne connaîtrons pas toutes les conditions d'un phénomène; or c'est bien là, on l'avouera, le cas des expériences de spiritisme.

3° L'immixtion d'une personne nouvelle dans les cercles spiritiques apporte, dit-on, le même trouble que l'introduction d'un appareil nouveau.

Et cela ne peut pas surprendre. Car, du moment que, par hypothèse, nous avons affaire à des forces intelligentes, les conditions psychologiques seront modifiées par l'introduction d'un nouvel expérimentateur.

Il est même possible que la mentalité des expérimentateurs exerce une influence décisive sur la marche des phénomènes. Le scepticisme, le doute, le manque de confiance

dans les médiums apportent peut-être une sorte d'action paralysante. Il se peut fort bien qu'un sceptique, pénétrant dans un cercle où jusque-là les phénomènes ont été très brillants, va aussitôt, par sa seule présence et par son seul scepticisme, arrêter les manifestations.

S'il en était toujours ainsi, ce serait vraiment une objection très embarrassante; car on n'a pas le droit de demander, à un homme qui cherche la vérité, d'admettre cette vérité, par avance. avant qu'elle lui ait été prouvée. Mais d'abord il n'en est pas toujours de même; et, à lire les nombreux comptes rendus publiés par les journaux spirites, on trouve souvent le récit de séances où des sceptiques, ayant été introduits, ont fini par être convaincus. D'autre part, j'admettrais volontiers qu'il faut accepter les conditions expérimentales, aussi bien les conditions psychologiques que les autres, qui sont exigées par les expérimentateurs. Il peut être nécessaire d'arriver aux séances avec un état d'esprit de crédulité et de confiance, qu'on pourra le lendemain, une fois l'expérience finie, corriger par l'esprit critique le plus sévère. L'essentiel est que la méfiance ne vienne pas, pendant l'expérience même, troubler les résultats.

D'ailleurs, si je prononce le mot de méfiance, je m'entends, et je ne confonds pas ce mot avec scepticisme. Scepticisme et méfiance sont deux états d'âme bien différents. Le désir de savoir et de voir des phénomènes nouveaux sans y croire déjà, ce n'est pas la même chose que d'être assuré par avance que ces phénomènes nouveaux n'existent pas. Admettre que ces phénomènes sont possibles : voilà tout ce qu'on a le droit de demander aux savants qui viennent assister à une séance. Pour ma part — s'il m'est permis de parler de moi — chaque fois que je vais à une expérience dite de spiritisme, je suis, malgré moi, très sceptique : ce qui ne veut pas dire incapable d'être convaincu. Mais, loin d'être par avance convaincu, je suis au contraire tout disposé à penser que les phénomènes seront faux ; et trop souvent, hélas, l'issue de la séance me prouve que mon scepticisme était justifié. Ce qui est mauvais et dangereux pour le bon résultat d'une séance, c'est qu'on ait l'idée bien arrêtée que

tout est mensonge et imposture, et qu'aucune manifestation vraie ne peut se produire.

Pour que cette méfiance hostile trouble la séance, et empêche tout, il n'est pas besoin de faire l'hypothèse de forces intelligentes étrangères. Supposons que ces manifestations soient dues à des forces émanant du médium. Il est tout simple alors que la méfiance de ses voisins le gêne, l'inhibe, tout comme un orateur peu expérimenté est arrêté dans son éloquence par l'hostilité de son auditoire; tout comme un étudiant est *sidéré* à un examen par la sévérité malveillante de son juge. Je ne vois aucune difficulté insurmontable à admettre que, pour des phénomènes dont la cause est certainement une intelligence, l'état d'esprit des personnes présentes exerce une puissante influence.

En tout cas, s'il ne peut s'empêcher de garder à part soi quelque méfiance, l'expérimentateur ne doit pas se rebuter si, après une ou deux ou trois séances, il n'obtient pas de résultat. Il faut qu'il persévère. Or, combien citerait-on de savants ayant fait de longues expérimentations dans trois ou quatre cercles spiritiques, qui avant lui et sans lui avaient obtenu de beaux résultats? Si, malgré cette persévérance, rien n'est obtenu, le découragement est légitime, et une conclusion négative sera donnée avec quelque autorité. Mais c'est à ceux-là seuls qu'il appartient de mettre en avant leur opinion personnelle. Car ceux-là seuls qui ont longuement et patiemment expérimenté apportent une opinion personnelle digne de respect.

§ B

L'autre objection, non moins grave, c'est que, dans des conditions identiques, les résultats ne sont pas toujours identiques, de sorte que l'expérience ne peut pas être répétée à volonté.

Mais c'est là le sort de toutes les sciences qui commencent. *Les conditions paraissent identiques. Elles ne sont pas identiques.* Quelque condition favorable, qui passe inaperçue,

manque dans l'expérience ultérieure; ou quelque condition défavorable survient, qui reste inaperçue aussi.

Pour emprunter encore un exemple aux sciences précises, voici une substance chimique dont la préparation est très délicate; par exemple la thalassine, antitoxine cristallisée que j'ai extraite des tentacules des actinies. Eh bien! il m'est arrivé de traiter des masses considérables d'actinies, sans pouvoir en extraire la thalassine. Combien cependant l'extraction d'une substance chimique, bien définie, relativement abondante, est plus facile que la détermination de phénomènes psycho-physiques plongés encore dans de profondes ténèbres!

D'ailleurs l'objection que dans des conditions identiques les phénomènes identiques ne se produisent pas, n'est que partiellement exacte; car, dans certains cercles spiritiques, et avec certains médiums, de grande force psychique, on est presque assuré, par avance, que les mêmes phénomènes vont se produire, à quelques nuances près, si l'on n'a pas introduit de nouveaux membres dans le cercle; si de nouvelles conditions expérimentales n'interviennent pas, si la santé des assistants n'est pas affectée par une maladie ou par un trouble moral quelconque.

Mais la réponse fondamentale à cette objection me paraît être la suivante. Le spiritisme n'est pas encore arrivé à la période scientifique d'expérimentation. On sait que les sciences expérimentales passent par une phase d'observation, ou d'empirisme, qui est leur enfance pour ainsi dire. Au temps, si proche, où les maladies ne pouvaient pas être, par inoculation de leur virus, expérimentées, la médecine devait se contenter de l'observation des malades. Claude Bernard et surtout Pasteur ont fait passer cette science d'observation à l'état de science d'expérimentation. Mais ce grand progrès date d'hier; et les hommes de mon âge ont assisté au temps où il eût paru insensé d'étudier dans un laboratoire, la fièvre typhoïde, le choléra et l'érysipèle.

Dans l'ignorance où nous sommes des choses, parfois aucune expérience n'est possible pour provoquer un phénomène; il faut se contenter de regarder (avec perspicacité, si possible,



et attention scrupuleuse) les faits qui se présentent, d'en noter les conditions, sans pouvoir les reproduire. Ces phénomènes, qu'il ne nous est pas donné de faire apparaître, n'en sont pas moins réels. Il serait ridicule de nier la réalité d'un fait parce qu'il n'est pas possible de le provoquer par expérimentation. Je ne comprends pas bien l'état d'âme d'un sceptique qui dirait ne croire aux météorites, que quand au jour dit, à l'heure dite, on lui aura fait tomber une météorite à l'endroit qu'il aura par avance assigné. Tout aussi ridicule serait le scepticisme de celui qui ne croirait pas à l'existence des fantômes, par cette seule raison qu'on ne lui en fournira pas un à sa demande.

Pourtant il est bien à désirer que le spiritisme entre pleinement dans la phase expérimentale et sorte de l'empirisme et de l'observation ; car l'empirisme et l'observation n'apportent jamais qu'une dose médiocre de certitude. Mais ce temps n'est pas encore venu. Il paraît bien que quelquefois il y a eu des expérimentations très probantes ; mais en général les phénomènes du spiritisme sont assez imprévus ; aussi imprévus que les météores et les météorites. Ce n'est aucunement une raison pour en nier la réalité ; et l'effort des spirites doit tendre presque exclusivement, s'ils veulent dissiper les doutes, à nous montrer des phénomènes répétables.

On ne peut reprocher au spiritisme d'être à la fois une science d'observation et une science expérimentale : car c'est un peu le sort de toutes les sciences expérimentales à leurs débuts. L'observation des faits, quand ils se présentent dans des conditions que nous connaissons mal, précède la possibilité de reproduire ces faits au commandement. On n'a pas toujours pu produire à volonté de grandes étincelles électriques capables de tuer un cheval ou un bœuf. L'homme observait les effets de l'électricité atmosphérique sans se douter qu'un moment viendrait où il aurait cette force à sa disposition.

N'accusons donc pas les spirites d'être de mauvaise foi, parce qu'ils ne peuvent pas nous donner, quand nous la leur demandons, une démonstration expérimentale rigoureuse.

Il se trouve même que des deux ordres de phénomènes

spiritiques, ceux qui relèvent de l'observation, et ceux qui relèvent de l'expérience, les premiers ont plus d'importance peut-être que les autres, alors que le contraire devrait avoir lieu. Les observations ont plus de certitude et plus d'importance que les expérimentations. Les nombreux récits recueillis par les savants auteurs des *Phantasms of the living*, et les anciennes observations publiées dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research*, et dans les *Annales des sciences psychiques*, ont une valeur documentaire plus grande que les faits expérimentaux, obtenus dans le cours des séances spirites spéciales.

Même, en général, les phénomènes les plus remarquables sont subits et imprévus; c'est au moment où les assistants sont inattentifs qu'ils se produisent. Et, tout en reconnaissant que cette condition est loin de rendre le problème plus facile à résoudre, il m'a toujours semblé que les plus éclatants étaient ceux qu'on ne provoquait pas, qu'on n'attendait pas, devant lesquels on n'était pas armé par une observation rigoureuse.

Comme si l'attention, le regard, la lumière, des conditions expérimentales sévères étaient des obstacles à la manifestation de tel ou tel phénomène.

Je sais parfaitement tout le parti que de cette constatation pourront tirer les adversaires — à priori — des expériences de spiritisme. Mais je ne crois pas qu'ils puissent en déduire, sans autre argument, que tout le spiritisme est faux. Car, dans des phénomènes où des forces intelligentes, forces étrangères, ou forces humaines inconnues, entrent en jeu, l'état d'esprit des assistants doit jouer un grand rôle. Le contraire serait invraisemblable. Il n'y a donc rien d'irrationnel à admettre qu'un certain état d'esprit de confiance, de crédulité, de sympathie, est nécessaire, en même temps qu'une sorte d'harmonie intellectuelle entre les assistants, qui ne s'acquiert que par l'habitude d'une expérimentation commune.

On dit : « Les conditions aujourd'hui étaient les mêmes qu'hier! Pourquoi n'avez-vous pas eu les mêmes phénomènes qu'hier? » Eh bien non! les conditions d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes. Elles paraissent l'être : elles ne le sont pas. Le médium était fatigué. Un des assistants était souffrant. La

température était différente. La lumière de la chambre était plus vive, etc. Même les conditions connues ne sont pas les mêmes. A plus forte raison alors les conditions inconnues. Celles-là sont insaisissables, innombrables, mystérieuses, dépassant peut-être nos fragiles connaissances des hommes et des choses. Il n'est pas besoin d'être grand philosophe pour savoir qu'il n'y a jamais identité entre les êtres. Et on veut que mathématiquement, irrésistiblement, le phénomène attendu se produise, comme il s'est produit la veille, dans des conditions certes bien différentes, malgré tous nos efforts pour les rendre identiques.

En tout cas cette incertitude des conditions jette l'incertitude sur la science même.

Aussi, je le répète, pour que le spiritisme sorte de l'enfance et de l'empirisme, faut-il qu'il devienne une science expérimentale, dans laquelle tout est déterminé par avance.

Ch. Richet.

(*A suivre.*)

Les Tremblements de Terre en 1906 et leurs Causes [1]

... Pour connaître les causes qui déterminent les divers accidents météorologiques que subit la terre, il faudrait plusieurs existences humaines, exclusivement consacrées à leur recherche et à leur analyse, pour ensuite les réunir synthétiquement en un corps de doctrines ou méthodes d'appréciation dont l'exactitude se trouverait confirmée par les réalisations antérieures, actuelles et futures.

Cependant il nous a été possible jusqu'à présent d'analyser *quelques-unes* de ces causes parmi les plus importantes. Elles nous ont permis d'aboutir jusqu'à présent à des pronostics généraux à peu près satisfaisants quant à leur précision, mais bien suffisants et fort appréciés par le plus grand nombre des viticulteurs et des agronomes intéressés à les connaître.

Les causes initiales des phénomènes sismiques se trouvent localisées dans le soleil, dont les diverses manifestations dépendent surtout des phases et des mouvements spéciaux auxquels il est soumis.

Il en est, du reste, des tremblements de terre comme de tous les accidents météorologiques constatés sur terre qui résultent du jeu des forces solaires..., forces magnétiques, électriques, actinites, thermométriques, hygrométriques,... forces naturelles, chimiques, végétales,... forces animales, viriles, nerveuses,... forces intellectuelles, etc., etc., émanant toutes du soleil et non pas de la terre ni surtout de la lune; car ces planètes sont inactives par elles-mêmes, tandis que le soleil seul commande leur marche régulière dans l'espace et assure leur vie propre sous les différents aspects qu'elles présentent durant le cours des saisons et des années.

Nos publications de 1904 (dans la *Revue de Viticulture*) ont fait connaître la nature spéciale des diverses ondes qui émanent du soleil, avec leurs amplitudes différentes, dont les unes sont triphasées (celles de 27 et de 135 jours) et les autres (comme celles de 180 jours et de 297 jours) produisent tout à la fois des effets triphasés et des effets bi-symétriques.

1. Extrait de l'*Ami des Campagnes*, numéro du 4 mars 1906.

Quoi qu'il en soit, elles agissent toutes sur la terre par leurs effets subdivisionnaires, qu'il est nécessaire de déterminer à l'avance pour rendre possible leur comparaison, leur classement, leur mode d'actions réciproques et permettant d'en conclure la connaissance des phénomènes qui doivent résulter, aussi bien que la justification de ceux, plus ou moins violents, qu'on a pu constater antérieurement.

Les quatre principales ondes solaires qui sont les plus importantes à étudier parmi la foule des autres — très peu connues encore — sont : celles de *27 jours* (unité primordiale résultant de la rotation solaire) et ses multiples 54, 81, 108, 135, 162, 189, etc.; celles de *297 jours* qui nous fournissent régulièrement les tempêtes dites « fatales »; celles de *180 jours* occasionnées par les nutations de l'axe solaire; et celles de *135 jours* avec ses multiples dont le plus puissant (de 3.645 jours) nous fournit les grandes inondations décennales des millésimes 06, 16, 26, etc.

Mais on peut tout d'abord remarquer les nombres 27, 135 et 297 qui sont des multiples de 27 (unité primordiale) et spécialement son multiple 189 qui se rapproche le plus du nombre 180, affectable à l'onde des nutations solaires découverte par le R. P. Secchi.

Pour qu'il soit possible de comparer entre elles ces quatre ondes de 189, 180, 135 et 297 jours, il est nécessaire de les ramener toutes à leurs unités primordiales ou *de même* espèce.

Du moment que 27 est l'unité primordiale de l'onde 189, on voit que 189 : 27 = 7 et que 189 : 7 = 27. Dès lors, les autres unités primordiales seront de 180 : 7 = 25,7143 pour l'onde 180; de 135 : 7 = 19,2857 pour l'onde 135; et de 297 : 7 = 42,42857 pour la dernière de 297 jours.

Mais les unités primordiales qui précèdent fournissent chacune un maximum d'activité positive, un maximum d'activité négative diamétralement opposé et deux axes dynamiques intercalaires. Par conséquent, toutes les phases des ondes considérées comportent chacune le quart de leurs unités primordiales. Celui de l'onde 189 comportera 6 jours et 18 heures; celui correspondant à l'onde 180 sera de 6 jours, 10 heures, 46 minutes et 47 secondes; celui de l'onde 135 comporte 4 jours, 19 heures, 42 minutes et 51 secondes: enfin le quart de l'unité primordiale de l'onde 297 sera de 10 jours, 14 heures, 34 minutes et 17 secondes.

En faisant coïncider exactement entre eux les *maxima* de toutes ces phases à la même date (1er janvier, par exemple, d'une année quelconque), la réalisation des effets successifsqui en résulteront

se trouvera signalée par l'*ensemble* des indications du tableau suivant :

	ONDES SOLAIRES			
Dates	180	189	135	297
1er janvier	+	+	+	+
2 —	+	+	+	+
3 —	+	+	+	+
4 —	+	+	+	+
5 —	+	+	+	+
6 —	+	+	.	+
7 —	.	+	.	+
8 —	.	.	.	+
9 —	.	.	.	+
10 —	.	.	.	+
11 —	.	.	—	.
12 —	.	.	—	.
13 —	—	.	—	.
14 —	—	.	—	.
15 —	—	—	—	.
16 —	—	—	.	.
17 —	—	—	.	.
18 —	—	—	.	.
19 —	—	—	.	.
20 —	.	—	.	.
21 —	.	—	+	.
22 —	.	.	+	—
23 —	.	.	+	—
24 —	.	.	+	—
25 —	.	.	+	—
26 —	.	.	.	—
27 —	+	.	.	—
28 —	+	.	.	—

En poursuivant les indications de ce tableau indéfiniment, on ne tarderait pas à rencontrer d'abord les dislocations de leur concordance initiale et à constater ensuite des échéances où les axes adynamiques des quatre ondes en question se trouveront à leur tour en concordance, tout comme leurs axes actifs le sont au 1er janvier de notre exemple...

∴

Mais si, au lieu de l'adaptation théorique qui précède, on affecte à chaque unité primordiale de ces ondes les dates réelles de leur

concordance, on aboutira au dispositif des tableaux suivants qui signalent des tremblements de terre en janvier et en août 1906, aux époques des coïncidences parfaites entre tous les axes adynamiques des ondes solaires qui opèrent leurs évolutions continuelles et régulières.

1er tableau. — Janvier 1906

	Ondes solaires				
Dates	180	189	135	297	
1er janvier	.	+	—	.	
2 —	.	.	—	.	
3 —	.	.	—	.	
4 —	.	.	—	.	
5 —	.	.	.	.	axe adynamique des 5 et 6 janvier
6 —	.	.	.	.	
7 —	+	.	.	.	
8 —	+	.	.	.	
9 —	+	—	.	.	
10 —	+	—	+	.	
11 —	+	—	+	—	
12 —	+	—	+	—	
13 —	.	—	+	—	
14 —	.	—	+	—	
15 —	.	—	.	—	

2me tableau. — Août 1906

	Ondes solaires				
Dates	180	189	135	297	
1er août	+	+	—	+	
2 —	+	+	—	.	
3 —	+	+	—	.	
4 —	+	+	—	.	
5 —	+	+	.	.	
6 —	+	.	.	.	
7 —	.	.	.	.	axe adynamique des 7, 8 et 9 août.
8 —	.	.	.	.	
9 —	.	.	.	.	
10 —	.	.	+	.	
11 —	.	.	+	.	
12 —	.	.	+	—	
13 —	—	—	+	—	
14 —	—	—	+	—	

Quand on examine ces tableaux, on peut se rendre compte qu'avant le 5 janvier et avant le 7 août, les influences solaires se trouvent bien assises (soit en beau, soit en mauvais temps), tandis qu'après le 6 janvier et après le 9 août toutes ces mêmes influences ont subi un revirement complet, avec changement de *tous leurs signes particuliers*.

Au point de vue électrique et magnétique, ces influences solaires sont devenues positives après avoir été négatives, ou inversement; motif pour lequel il y a eu choc électrique déjà constaté par l'orage signalé le 5 janvier en Savoie, tandis que le choc magnétique (beaucoup plus profond) a provoqué le tremblement de terre du 6 janvier, dans la Drôme, à 1 h. 1/2 du soir.

Le dispositif résultant de notre premier tableau fait voir que la réalisation du phénomène attendu était possible le 5 *ou* le 6 janvier, sans pouvoir mieux préciser; et aux 7, 8 ou 9 août, la fixation sera plus vague encore pour indiquer l'époque du renouvellement des phénomènes sismiques attendus.

Il est bon d'ajouter qu'il peut se présenter des cas où les périodes d'attente persistent durant cinq jours, mais rarement davantage : d'où l'impossibilité de mieux préciser les dates de réalisation des tremblements de terre, des cyclones, des orages et des tempêtes accidentelles qui les accompagnent ordinairement.

Cette longue théorie nous amène à donner quelques explications sur la réalisation des cyclones qui *presque toujours* suivent ou précèdent tous les phénomènes sismiques.

Lorsque l'intensité des forces solaires qui étaient en jeu et qui viennent de subir le choc de leur changement de signes, n'est pas très puissante, les phénomènes qui en résultent ne peuvent pas se faire sentir jusque dans les couches les plus profondes de la terre. Ils limitent alors leurs zônes d'action dans les nuages et dans l'atmosphère, ou quelquefois même en dehors de ces limites. Mais, d'autre part, quand leur intensité atteint un maximum de puissance, on peut être certain qu'il y aura tremblement de terre, avec cyclone, orage ou tempête.

Au moment où nous avons annoncé (le 16 décembre 1905) la probabilité d'un tremblement de terre pour le 5 ou le 6 janvier 1906, les mauvais temps se trouvaient tellement bien caractérisés, qu'on devait s'attendre *forcément* à la réalisation du phénomène indiqué par la théorie et qui s'est effectivement produit à l'époque voulue.



Les renouvellements des tremblements de terre en 1906 auront lieu aux époques suivantes :

7, 8 et 9 août et 24 ou 25 août ;

16 ou 17 septembre ;

13 octobre ;

Et *22* ou *23 décembre.*

Cependant cette liste ne peut pas être limitative; en ce sens que les phénomènes sismiques peuvent être beaucoup plus nombreux. Parce que l'étude qui précède est basée sur quatre des principales ondes actives du soleil; tandis qu'il ne nous a pas été possible encore d'analyser *toutes* les autres, qui, elles aussi, doivent exercer leurs influences et leurs forces en provoquant d'autres tremblements de terre en 1906 que ceux que nous venons de signaler.

HALLAUER.



LE PROBLÈME DE L'ÊTRE ET SA SURVIVANCE

Conférence de M. LEON DENIS

Le problème de l'être et de la survivance, tel fut le sujet de la magnifique conférence faite le dimanche 4 février, à 8 h. 1/2 du soir, sous les auspices de la *Société française d'étude des phénomènes psychiques*, à la salle des Agriculteurs, 8, rue d'Athènes.

Je vais en faire pour les lecteurs de la Revue un résumé, d'après les notes que j'ai pu prendre.

Le sujet que j'ai à traiter, dit l'orateur, est le sujet essentiel du spiritualisme expérimental, je vais examiner les manifestations extra-corporelles de l'âme.

Nous ne nous connaissons pas. Ce que l'homme ignore le plus, c'est lui-même[1].

La science d'aujourd'hui constate l'existence d'un univers invisible, réservoir de forces, de formes de vie. de modalités de la matière, invisibles. L'être psychique, centre et siège de la vie en nous, échappe à notre vue. L'homme qui est à la fois un être charnel et un être psychique a deux aspects qui se complètent l'un par l'autre et qui forment son unité vivante. Jusqu'ici on n'a guère envisagé, étudié et connu que l'être superficiel.

1. La philosophie la plus élémentaire n'admet point cette affirmation purement gratuite. L'homme se connaît lui-même avec plus de certitude qu'il ne connaît le monde extérieur et les phénomènes dont il est le témoin journalier. Il lui suffit de rentrer en lui-même pour étudier, analyser sa pensée. *Je pense, donc je suis.* Ce principe de Descartes est à la base de son système. Le grand philosophe sait donc, et admet d'une manière indiscutable son existence et celle de sa propre pensée. S'il veut ignorer un moment qu'il y a eu d'autres hommes avant lui, c'est moins pour recuser le temoignage de l'histoire que pour asseoir sur un roc inébranlable la théorie de la connaissance et de la certitude. Ce qu'il est vrai de dire, c'est que l'homme ne connait rien tant que lui-même. Dire qu'il s'ignore, n'est-ce pas donner dans le scepticisme et fouler aux pieds les principes les plus élémentaires d'une saine psychologie? (N. D. L. R.)

C'est ce mystère de l'être sur lequel je voudrais jeter quelques lueurs. La nouvelle science de l'être est grosse de conséquences morales et sociales. Il faut que l'homme apprenne à mieux se connaitre, afin qu'il prenne conscience des forces qui dorment en lui et de ses destinées. En nous, il y a des germes puissants qui ne demandent qu'à s'épanouir par l'effort du travail et l'action de la volonté. L'épanouissement complet de ces germes dans les âmes supérieures, s'appelle le génie.

Entre le génie et l'homme ordinaire, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature.

Nous ne connaissons pas les lois universelles. Mais tout tend à prouver que le monde est régi par une loi profonde d'harmonie et de bonté. Le monde visible et le monde invisible se pénètrent. Le passé, le présent et l'avenir sont liés.

Voulez-vous prendre pour exemple le problème de la justice? L'idée de justice est la seule notion qui ait résisté aux attaques négatives. Eh bien! le problème de la justice ne peut être résolu dans l'hypothèse d'une vie unique[1]. La loi de la destinée n'est pas réalisable dans une seule vie où sans raison légitime on voit un homme perdre la santé, la raison, les êtres qui lui sont chers. S'il y a une justice, elle ne peut être réalisée que dans la succession de nos vies invisibles.

Ici se dresse une grosse question :

Qu'est-ce qui prouvera que la vie invisible n'est pas un mythe?

Pour faire cette preuve, les méthodes d'autrefois sont

1. Evidemment, la justice en ce monde n'est pas le dernier mot de la justice. Il existe une Providence qui, apres cette vie, rend à chacun selon ses œuvres, cette vie n'étant que la preparation de la vie future. Pourquoi recourir a l'hypothese d'une série de vies successives, a travers lesquelles l'âme s'épurerait, se perfectionnerait, avant de retourner à son principe qui est Dieu? L'enseignement catholique contredit cette théorie. L'âme est créée pour le corps qu'elle anime. Leurs destinées sont inséparables, comme leur responsabilité finale et le jugement qui doit prononcer leur dernier arrêt. Dire que l'homme a vécu une autre vie avant celle ci, que celle-ci n'est que le prélude d'une existence future et inutile dans les desseins de Dieu, c'est avancer une théorie, commode peut-être pour justifier les pratiques du spiritisme, mais c'est surtout émettre une hypothese que rien ne justifie et dont il importerait de faire la preuve. En attendant la confirmation scientifique de cette assertion, nous continuerons à croire ce qu'a toujours cru et enseigné l'Eglise catholique.

(N. D. L. R.)

insuffisantes; aujourd'hui on ne veut pas croire, mais savoir. On veut s'appuyer sur des faits bien établis, répétés. De là le succès du positivisme qui s'appuie sur la méthode expérimentale.

Pour nous diriger, il faudrait connaître le but de la vie. Aug. Comte avec sa théorie de l'inconnaissable, supprime toute notion de but, de finalité. Il prend l'homme existant et l'empêche de voir en avant et en arrière les autres chaînons sans lesquels la vie est incompréhensible. Il fait de l'homme un aveugle d'esprit [1].

Qui donc peut assigner une limite à l'évolution de la pensée et au développement de la connaissance? L'inconnu d'hier ne peut-il pas être le connu de demain [2]?

La théorie positive est une infraction et un manquement à la loi du progrès. Elle coupe les ailes à la pensée de l'homme (applaudissements).

Que sait-on? On ignore encore le monde des énergies, des principes, des lois. On marche à tâtons dans la forêt obscure des problèmes. On s'avance dans la douleur. Pourquoi la douleur? Pourquoi l'homme en est-il réduit à songer avec angoisse aux êtres aimés qui se sont dispersés et évanouis un à un dans la grande nuit [3]?

Pendant longtemps, pour répondre à ces angoisses, nous n'avons eu que les hypothèses philosophiques ou les espérances religieuses. Philosophies et religions ne pouvaient fournir qu'une réponse dénuée de certitude.

Mais voici que des lueurs nouvelles s'allument. Des clartés

1. La vie ne demeure un mystère incompréhensible que pour ceux qui ne savent d'où ils viennent, où ils sont, et où ils vont. Le catholique qui a étudié ce petit livre qu'on appelle le catéchisme a réponse à toutes les questions. Il sait qu'il est une créature imparfaite il est vrai du Dieu souverainement parfait, qu'il est sur cette terre comme en un lieu de pèlerinage et d'exil et que de ses œuvres dépend son bonheur ou son malheur dans la vie future. Cela lui suffit et il n'en demande pas davantage.

2. Au point de vue scientifique, et sur le terrain proprement dit de la science, l'esprit humain fait chaque jour de nouvelles découvertes, et personne n'y applaudit plus que nous.

3. Les êtres aimés nous quittent, il est vrai. La mort nous enlève leur présence; mais nous savons qu'ils ne s'évanouissent pas dans la grande nuit. Ils partent pour un monde meilleur et nous précèdent dans la patrie où nous avons l'espérance de les rejoindre et de les retrouver un jour, suivant le mot de saint Paul, déclarant que la figure de ce monde passe et que nous n'avons pas de cité permanente ici-bas. Voilà la certitude que nous donne la religion. (N. D. L. R.)

viennent éclairer le problème de la vie. Cette lumière nouvelle, c'est le spiritualisme scientifique, c'est le spiritualisme expérimental.

Jusqu'ici la science n'a étudié avec succès que le monde visible, le monde de la matière. Reste à explorer un monde plus vaste encore et non moins réel, le monde de l'esprit[1].

Par quel lien l'homme se rattache-t-il à l'ensemble des choses? Il faut descendre dans cette conscience profonde où est dormant tout un passé qui explique le présent, toute la jeunesse de l'âme, sa montée du fond de l'abîme, toute l'évolution spirituelle!

On hésite à se mesurer avec un tel problème. On n'ose pas. Voilà 50 ans que la science officielle refuse d'étudier cette grande question, malgré une grandiose accumulation de faits et de témoignages. M. Richet lui-même n'ose pas formuler ses conclusions à propos du fantôme d'Alger [2]. Sans doute, l'identification du fantôme n'a pas été faite. Mais l'apparition est constante. Pourquoi ces hésitations?

M. le docteur Jean Bayol l'a déclaré, ici même en 1900 : « il y a un monstre français qui s'appelle le ridicule et qui fait reculer les plus vaillants. Mais moi, qui suis un vieux colonial, je demande à braver le monstre! »

En France on se vante volontiers d'avoir vaincu toutes les tyrannies. Erreur! une tyrannie demeure, la tyrannie des préjugés. Or, il y a un préjugé contre le spiritisme [3].

1. Le spiritisme qui a la prétention de connaître le monde de l'esprit, en est réduit à de pures hypothèses, et ses enseignements ne reposent sur aucune loi scientifiquement constatée et démontrée. Les expériences qu'il met en avant ne sont que des faits isolés, souvent douteux, qui ne se produisent que dans certains cas et desquels il est difficile de tirer une conclusion pratique. Le tort des spirites est de poser en thèse générale des faits particuliers.

2. Nous avons dit dans un article précédent ce que nous pensions du fantôme de la villa Carmen. Inutile d'insister.

3. Nous n'avons aucun parti pris contre le spiritisme. Nous nous bornons à l'étudier au point de vue catholique. Puisqu'il bat en brèche tout un côté de nos croyances et s'efforce de les supplanter par une sorte de religion nouvelle, ce serait manquer à tous nos devoirs, que de ne pas démasquer les prétentions du système et de ne pas en signaler les dangers réels. Parce que nous obéissons à l'Eglise catholique, acceptons ses dogmes, et nous nous assujétissons à sa discipline, nous ne nous croyons pas pour cela des esclaves. Saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, Bossuet, Lacordaire avaient-ils donc abdiqué leur liberté, parce qu'ils restaient attachés à la Chaire de Pierre? De même que la liberté n'est pas la licence, de même l'obéissance sage et raisonnée n'est point l'esclavage.

(N. D. L. R.)

Tacite disait, il y a deux mille ans : Nous sommes une race d'esclaves. Nous devons lutter contre cet esclavage. Que l'homme s'affranchisse enfin de toutes les tutelles, de toutes les servitudes de l'esprit. d'où qu'elles viennent maintenant, c'est le phénomène spirite qui va attirer notre attention.

∴

Trois éléments entrent en jeu dans le phénomène psychique : 1° la matière, 2° la force psychique, 3° l'action de la volonté, c'est-à-dire l'esprit.

Pendant longtemps on a cru que la matière ne pouvait exister que sous trois états. W. Crookes a découvert, après les corps solides, liquides et gazeux, un quatrième état de la matière : la matière radiante. La découverte de Crookes a permis à la science contemporaine de prendre un essor imprévu dans un champs nouveau. M. Poincaré, l'éminent mathématicien, a dit que toutes les lois de la physique et de la chimie sont à réviser. Les rayons X, les rayons Rœntgen, la radio-activité de la matière ont bouleversé des chapitres de la science.

C. Lombroso, l'anthropologiste de l'Université de Turin, a écrit dans la *Revista d'Italia* une étude où il parle d'expériences qui permettent de considérer comme possibles les manifestations spirites. (Suit une citation de Lombroso.)

Un second élément entre en action dans le phénomène psychique, c'est la force nerveuse. Plusieurs appareils ont été construits qui permettent de constater et de mesurer cette force : notamment l'appareil dû à MM. les docteurs Baraduc, Joire, etc.

Troisième élément : l'action de l'esprit, l'action de la volonté.

Qu'est-ce que la suggestion? une volonté plus pénétrante que les autres et qui fait l'office d'un outil, d'un instrument.

Vous en avez tous des exemples dans la mémoire. Par la suggestion, le bras du sujet se marquera d'une cloque sous l'application d'un morceau de papier vulgaire. Le sujet don-

nera les signes de l'ivresse après avoir bu de l'eau pure, ou bien il trahira les symptômes de l'empoisonnement. Qui ne connaît le cas des stigmatisées qui sont affectées des stigmates de la passion pour avoir fixé leur pensée sur ces signes [1].

La grossesse et la génération offrent des phénomènes analogues. Le docteur Grondard, dans un de ses écrits, cite le cas d'un homme célèbre, vivant, qui fut opéré d'un pouce double à chaque main. Sa mère avait été pincée par un homard.

Dans le phénomène des matérialisations, c'est par l'action

1. Il y a, dans le phénomène de la stigmatisation, plus qu'une simple concentration de la pensée. La stigmatisation, écrit M. Ribet, se produit habituellement dans la méditation *profonde et amoureuse* des souffrances du Sauveur. Plusieurs ont cru pouvoir en conclure, que cette association et ces ressemblances avec Jésus-Christ crucifié sont le fruit de l'imagination exaltée par les mystères de la croix. Selon Benoît XIV, François Pétrarque et d'autres encore ont imputé à cette cause l'impression visible des stigmates que reçut saint François d'Assise ; et Pomponace, d'accord avec l'aristotélicien et le musulman Avicenne, attribuait à cette faculté le pouvoir de transformer même les corps étrangers, à plus forte raison celui d'affecter le corps propre que l'âme anime.

Cette explication tant soit peu rationaliste se rapproche de celle de Gorres.

Une condition indispensable pour recevoir les stigmates, écrit l'illustre auteur, c'est une immense compassion pour les souffrances du Sauveur. L'âme, contemplant la passion de cet Homme de douleur, reçoit son empreinte. Elle est comme environnée d'un océan d'amertume et semble se dissoudre dans une ineffable tendresse. Or il est dans la nature du sentiment de la compassion de transporter hors de soi celui qui l'éprouve, de le dépouiller de soi-même pour le revêtir en quelque sorte de celui qu'il aime et pour graver en lui son image... Enivrée de ce vin brûlant qu'elle boit aux plaies du Sauveur, l'âme n'a de repos que lorsqu'elle voit sur son propre corps l'image et l'empreinte de ses souffrances, et qu'elle se trouve ainsi toute transformée en lui. Lorsqu'elle a conçu ce désir avec pleine réflexion et qu'elle l'a exprimé avec une liberté parfaite, elle obtient quelquefois, par une faveur spéciale de Dieu, ce qu'elle demande, et elle reçoit dans son corps l'empreinte des plaies sacrées du Sauveur. C'est, en effet, dans le corps que doit s'acomplir cette transformation de l'homme en Notre-Seigneur; car c'est le spectacle des souffrances matérielles de Jésus-Christ qui excite dans l'âme cette tendre compassion, et c'est après des douleurs physiques qu'elle soupire. Le rapport qui s'établit en ces circonstances entre l'homme et son Rédempteur va du corps de celui-ci au corps du premier et opère en lui une transformation matérielle et sensible.

Gorres prétend à tort que les personnes qui ont été favorisées des stigmates, les ont demandés, qu'il y a, entre eux et la méditation de la passion, une relation absolue, qu'ils sont dus à la violence des désirs. En outre la vertu qui marque ces divines empreintes ne part point de l'âme, mais d'une cause extrinseque *surnaturelle*. Ce n'est pas l'âme qui, par sa vertu plastique sur le corps, détermine et localise ces fluxions merveilleuses. La stigmatisation est un miracle et vient directement de Dieu, comme saint Bonaventure le raconte dans la vie de saint François d'Assise. La stigmatisation, généralement parlant, est le privilège des âmes avancées, à qui Dieu la confère comme la récompense de l'amour parfait ou comme un excitant souverain à la consommation de l'amour.

(N. D. L. R.).



de la volonté que les esprits se constituent un corps provisoire à l'aide de leur corps fluidique, qui emprunte de la matière au médium et au milieu ambiant[1].

Une mine d'études et d'observations, c'est le sommeil. Le sommeil, c'est la sortie de l'âme hors du corps auquel elle demeure reliée par un lien fluidique que peuvent voir les sensitifs. Le sommeil est une libération temporaire de l'âme ; la mort est une libération définitive. On a pu dire avec raison que le sommeil est frère de la mort.

D'admirables études sont à faire sur l'hypnose, la léthargie, le somnambulisme et l'extase.

Vérité encore trop peu connue : les sens de l'âme sont plus puissants que les sens du corps. Preuve : les rêves. Dans le feuilleton scientifique du *Journal des Débats* en mai 1904, M. de Parville cite le cas d'une femme qui, abandonnée de son mari, a pu le retrouver parce que dans un rêve elle avait vu un petit chien entré dans un endroit déterminé.

Les *Annales des sciences psychiques* rapportent un fait intéressant. A Castel-Vicence en Toscane, le 3 mai 1905, le frère et la sœur font le même rêve : ils voient les ossements de leur père dans le même cimetière, avec des traces de loup à côté. Vérification faite, il est établi que les fossoyeurs avaient exhumé ces ossements à l'expiration de la période légale, et qu'ils avaient négligé d'achever leur funèbre besogne.

Pendant le sommeil du corps, il reste en nous un être qui voit et entend sans le secours du corps, une âme qui peut communiquer avec d'autres âmes sans le secours de la parole.

Il y a en nous une vie plus intense que la vie des sens, vie de l'être intérieur caché en nous.

1. Les matérialisations, récemment obtenues, et que l'auteur semble alléguer ici, n'ont pu encore être étudiées à fond. Quelle est la nature du fantôme qui apparaît ? Où prend-il l'énergie qui le créée, ou emprunte-t-il la force qui l'anime ? De quoi se compose son corps *provisoire ?* Quel est ce corps fluidique d'où sortirait le corps provisoire ? Autant de questions insolubles jusqu'ici, autant d'expériences où à la véracité des témoins et à l'authenticité des faits se mêlent beaucoup de fraudes, souvent imputables aux médiums eux-mêmes. Ceux-ci n'ont-ils pas toujours intérêt réussir et à faire mieux et plus fort que leurs concurrents ? Le médium et le milieu ambiant influent notablement sur les faits qui se produisent, mais jusqu'à quel point la matérialisation est-elle leur œuvre et profite-t-elle de leur concours, nous ne le savons pas exactement. Avec le savant docteur Richet, nous attendons pour conclure. (N. D. L. R.)



M. Maxwell, docteur en médecine et avocat général à la cour de Bordeaux, a fait d'intéressantes expériences avec Mme Agullana. Ce médium en état d'extériorisation, déclara qu'il voyait M. X. se promener pieds nus sur les marches d'un escalier dans sa maison. On vérifia. Le fait invraisemblable était exact.

Autre phénomène à étudier, la télépathie. Qu'est ce phénomène? C'est la projection à distance de la pensée ou de l'image du manifestant. Il y a là une manifestation puissante de la volonté. L'âme est donc un centre dynamique qui commande à l'organisme, qui dirige ses fonctions. Il n'est pas vrai que l'âme soit une résultante, une fonction du cerveau. Aussi les manifestations de l'âme se produisent avec plus d'intensité après la vie que pendant la vie[1]

Le *Daily News*, en juillet 1894, a fait constater par une commission de six savants l'envoi de messages télépathiques de Londres à Nottingham, c'est-à-dire à une distance de près de 200 kilomètres.

L'apparition de fantômes de vivants est un fait bien connu. Les *Annales des sciences psychiques* de juin 1905 citent le phénomène qu'on a appelé : le fantôme du Parlement, et qui a été rapporté par le *Daily News* du 17 mai 1905. Il s'agit là de l'apparition en pleine séance de la Chambre des communes

1. Ces manifestations intensives de l'âme après la mort rentrent tout entières dans la doctrine spirite qui tient à justifier ses évocations. Nous avons vu que ces évocations ne réussissent pas certainement à mettre les vivants en rapport avec les âmes dont ils réclament les lumieres. Pie IX, le P. Felix, le cure d'Ars, evoques d'outre-tombe, ne parlent qu'un langage suspect. d'un eorthodoxie douteuse. Nous ne les reconnaissons pas. Dieu a permis a certaines âmes de se manifester, d'interesser les vivants à leur sort. Plusieurs apparaissent à la bienheureuse Marguerite de Cortone. Denis le Chartreux, surnommé, a cause de ses contemplations, le Docteur extatique, voyait également les âmes des défunts se montrer à lui et implorer sa pitié. Sainte Catherine de Sienne avait prié pour que son père fut exempt des peines du purgatoire. Au moment où il meurt, elle est saisie d'une violente douleur qui durera toute sa vie. Pour la remercier, l'âme de son père lui apparait assidûment et lui fait d'utiles révélations.

Ces manifestations sont rares et constituent des exceptions même dans l'histoire de l'Eglise. Il y a loin de cette sage réserve à ces manifestations multiples par lesquelles il semblerait que les âmes qui ont franchi le seuil de cette vie, ne demandent qu'à se réveler aux vivants. Ces âmes seraient donc à la merci et comme le jouet des habitants de ce monde, prêtes a répondre à toutes les questions et a jouer un dernier rôle sur cette terre qu'elles ont quittée. Nous admettons bien avec l'Eglise que ces manifestations sont possibles : mais nous les croyons excessivement rares et comme une sorte de dérogation miraculeuse à l'ordre etabli par Dieu. (N. D. L. R.)

d'un député malade, M. Cécil Rach, qui était dans son lit. Trois députés attestent la réalité de l'apparition.

Les manifestations du corps fluidique après la mort offrent un intérêt majeur.

Les invisibles peuvent se manifester physiquement ou intellectuellement[1].

L'extériorisation des vivants et l'apparition des défunts sont régies par les mêmes lois. C'est le même phénomène, au fond.

Il n'y a là rien de surnaturel. La nature ne fait pas de saut. La mort est chose simple et naturelle. La vie de l'au-delà est le prolongement logique de la partie invisible de notre être. Comment cet être fluidique, invisible, peut-il nous apparaître? En empruntant au milieu ambiant des éléments matériels, par la puissance de la volonté.

Exemple : Matérialisation de Katie King observée par Crookes; exemple : les phénomènes signalés dans le Mémoire rédigé par Dr Paul Gibier, en 1900; un résumé de ce mémoire a paru dans le Bulletin des Congrès de l'exposition, publié sous le patronage du ministre de l'instruction publique. P. Gibier signale sept, huit, neuf apparitions visibles simultanément.

Les *Annales des sciences psychiques* de mars 1904 citent un phénomène intéressant. Le professeur Milesi, qui a fait à Paris des conférences à la Sorbonne, a vu apparaître sa sœur. Il a signé avec d'autres expérimentateurs un procès-verbal du 11 février 1904.

Enfin, tout récemment, le fantôme d'Alger dont M. Gabriel

1. Les mystiques distinguent trois sortes de visions : la vision corporelle, la vision imaginaire et la vision intellectuelle. Ces trois sortes de visions, loin de s'exclure, sont souvent mêlées ensemble, mais les trois modes admis par les théologiens comportent un caractère surnaturel. Ils n'empruntent rien au milieu ambiant. Dira-t-on que saint Alphonse de Liguori, immobile sur son fauteuil à Arienzo, et assistant le pape, l'infortuné pape Clement XIV à son lit de mort, avait besoin d'autre chose que la volonté de Dieu, pour être visible en deux endroits au même instant? C'était la manifestation extérieure, ou si l'on veut l'extériorisation de sa personne vivante et agissante. Quant à soutenir que ce genre de phénomènes est régi par les mêmes lois que l'apparition des défunts, nous ne saurions l'admettre. Saint Alphonse ne pouvait savoir l'état du Souverain Pontife que par une révélation intime et personnelle. Les défunts apparaissent directement et pour demander à être soulagés dans leurs peines par les prières et les bonnes œuvres de ceux auxquels ils s'adressent.

(N. D. L. R.)

Delanne a parlé ici même devant un auditoire captivé. Voilà un fantôme qui apparaît, dans la villa Carmen, depuis plusieurs années. L'identité de ce fantôme n'a pas été établie. Mais l'identité du fantôme a été établie dans bien d'autres cas[1].

Il reste à parler des phénomènes des incorporations. Un cas sensationnel, dans cette matière, est le cas de G. Pelham se manifestant par la médiumnité de Mme Piper. L'identité de G. Pelham a été surabondamment établie devant des témoins et expérimentateurs éminents, tels que les professeurs Hodgson, Hyslop.

G. Pelham a révélé à M. Hodgson l'existence d'une correspondance secrète placée dans un tiroir indiqué. La correspondance a été découverte.

Le professeur Hyslop a pu s'entretenir avec son père, ses frères, ses oncles.

Autre cas intéressant : l'incorporation Forcade devant M. l'abbé Grimaud à Avignon.

Je mentionne pour finir la manifestation par incorporation du professeur Sidgwick, fondateur et premier président de la Société des recherches psychiques de Londres ; et enfin l'incorporation d'un médecin en Mme Agullana, qui est relatée dans le livre de M. Maxwell : *Phénomènes psychiques.*

⁂

Après cet exposé des faits, je dois en venir à une conclusion. Après avoir été raillé et persécuté, le Spiritisme a pris contact avec l'opinion. Il vient de réaliser en quelques années un progrès considérable[2].

1. L'identité du fantôme de la villa Carmen reste toujours a établir. M. Richet, avec une loyauté digne de tout éloge, et quoique sollicite de se prononcer, s'est renferme dans une prudente réserve. Il affirme un phénomene dont il ignore la cause, un phénomene qu'il a constaté; rien de plus. A la science de continuer ses recherches et de décider en derniere analyse. (N. D. L. R.)

2. Il est vrai, et ce serait nier la lumière que de le nier, le spiritisme passionné de nos jours beaucoup d'intelligences et des meilleures. Il a a son acquit un grand nombre de constatations sárieusement contrôlées, mais, combien encore equivoques et indéterminées. Le bruit fait autour de ce « progres considérable » qu'on objecte correspond-il à la certitude



La science officielle a nié le spiritisme comme elle a nié toutes les vérités et toutes les découvertes.

Mais aujourd'hui les plus sceptiques seront forcés de s'incliner devant les faits, s'ils acceptent seulement l'étude et l'expérimentation des phénomènes psychiques.

Voilà une imposante série de phénomènes gradués : transmission de pensée, fantômes des vivants, apparition des défunts. Ces phénomènes établissent :

1° L'indépendance de l'âme.

2° La survivance.

L'action télépathique et l'action spirite ne connaissent pas de distance, de limite. Tous ces grands phénomènes basés sur l'existence de l'être psychique intérieur sont reliés entre eux par un lien commun. C'est ce lien qui rattache le monde visible à l'invisible, l'homme à Dieu.

La vie invisible est devenue un objet d'expérimentation. La vie dans l'au-delà, la vie future, peut dès maintenant être étudiée dans les phénomènes psychiques. Il y a dans ces phénomènes le fondement de la vie sociale universelle dans la vie supérieure. Tous les êtres pensants peuvent, par un procédé de communication psychique, communier ensemble dans la vie universelle.

Les esprits, les âmes, foyers et systèmes de force, peuvent s'impressionner mutuellement et communiquer, tout comme les astres s'impressionnent entre eux. Tous les êtres reliés entre eux, sont de plus reliés à l'état universel, Dieu, par un

toujours problématique sur un point ou sous un autre des connaissances nouvelles qu'il se vante d'avoir enregistrées. « L'étude et l'expérimentation des phénomenes psychiques » n'ont-elles pas trop souvent rencontré l'illusion là où elles s'étaient crues en présence de la réalité. Elles se sont efforcées de démontrer la communication incessante du monde terrestre avec le monde invisible, des vivants avec les morts, l'immortalité de l'âme, sa survivance au corps que la mort désagrège et réduit en poussiere et une foule d'autres notions du même genre. L'Eglise les avait, depuis longtemps devancées, dans cette voie, par le dogme de la communion des saints. Les évocations spirites qu'elle désapprouve, du reste ne lui ont rien appris et ne sont point encore parvenues à ébranler la base de son symbole. Les problemes de l'au-delà ont été soulevés par les théologiens mystiques, et les exemples qu'ils apportent à l'appui de leur these, les témoignages qu'ils citent ont un tout autre poids que les prétendus oracles des médiums contemporains. Comparer la véracité des uns et des autres, n'est-ce pas pecher contre la notion la plus élémentaire de la sagesse et du bon sens!

élan de l'esprit, par un appel de la pensée. La pensée, la prière est créatrice; elle est lien, est elle outil de développement et d'action.

Quand cette grande loi sera suffisamment connue et répandue, il n'y aura plus de terreur de la mort[1], plus de solitude spirituelle. Nous sommes reliés à l'existence par l'âme et non par la chair. De même nous sommes reliés les uns aux autres par l'âme plus que par le corps. Une loi de profonde solidarité gouverne l'humanité. La solidarité a sa racine dans le caractère impérissable de l'être. Tous les esprits ont le même avenir.

L'évolution humaine recevra une impulsion nouvelle.

La télégraphie est une faible image de ces communications interplanétaires des âmes, de cette communion universelle qui relie tous les êtres vivants dont la cause, dont le foyer est en Dieu.

Cette perspective idéale qui vient de s'entrouvrir un instant devant notre imagination, est fort éloignée. Il faut reprendre pied sur un terrain plus solide, sur le sol où se meut notre chétive humanité. Nous vivons à une époque de scepticisme et de pessimisme, ravagée par ces doctrines matérialistes qui font de l'homme un vulgaire rouage dans la machine aveugle de la matière. D'après cet enseignement, l'homme ne serait qu'une lueur apparaissant entre deux nuits éternelles. Notre temps fait table rase et déblaie. Mais après les destructions, il faudra cependant reconstruire la cité, la cité future. Nulle œuvre vivante et durable ne peut s'édifier si elle ne s'inspire des lois supérieures, des lois éternelles de l'univers.

Quand on ignore le *moi* profond, le but de la vie, les lois de la destinée, comment pourrait-on bâtir la cité nouvelle? Qui donc pourra présider à l'œuvre nécessaire de la reconstruction. Quelle sera l'autorité dirigeante?

1. La mort est la peine du péché. Prétendre écarter les terreurs qui l'environnent, c'est tenter une œuvre au-dessus des forces humaines. Les progrès scientifiques iront grandissant de jour en jour; ils n'empêcheront jamais l'homme de trembler devant la mort. Le Christ lui-même, l'Homme-Dieu a tremblé devant elle et demandé au jardin des Oliviers que ce calice s'éloigne de lui et lui soit épargné. (N. D. L. R.)



Deux forces se disputent actuellement la direction de la société.

Les deux forces en présence sont :

1° Les *religions*, manifestement insuffisantes pour mener à bien l'œuvre de régénération ; les religions avec leurs dogmes obscurs, leurs symboles matériels, leurs formes usées d'où l'esprit s'est retiré[1].

2° La *science*, puissance demeurée jusqu'ici sans amour et sans lumière ; puissance formidable qui a engendré notre civilisation fiévreuse avec son prodigieux outillage, avec sa chimie subtile, avec ses œuvres de vivisection et d'investigation. Mais cette science s'est montrée impuissante à nous relever et consoler. Elle ne peut rien dans les choses de l'esprit, de la conscience, de la douleur et de la mort.

Ainsi, la pauvre âme humaine a été amoindrie. Trop de divisions, de passions et de convoitises ont meurtri ou brûlé les cœurs. L'homme perd de vue les grands devoirs et les hautes responsabilités.

Ce qui faisait la grandeur de la civilisation grecque, c'est l'union majestueuse où se joignaient en elles ces deux forces : la science, la croyance.

Ces deux principes sont entrés en conflit. La religion a

1. Ici, l'auteur enveloppe dans la même critique acerbe toutes les religions sans en excepter aucune. Il nous semble qu'une distinction s'imposait. Les dogmes de l'Eglise catholique, ces dogmes aujourd'hui tels qu'ils étaient à l'origine, s'ils sont incompréhensibles dans leur essence et exigent de tout fidele un acte de foi pur et simple, sont imposés par une autorite infaillible, autrement infaillible que celle du spiritisme et de ses adeptes. Nous savons que Dieu a parle, nous croyons a la révelation, nous écoutons celui qu'il a charge de conduire son peuple, de l'instruire, de l'eclairer; que nous faut-il de plus? Les symboles ou signes n'ont de matériel que le côte sensible qui parle a nos sens, puisque l'homme se compose d'un corps et d'une âme. Pour atteindre les âmes, pour parler a notre intelligence, Dieu s'est pour ainsi dire accommode a notre faiblesse. L'eau, par exemple, dans le baptême, n'est pas seulement un element materiel. Elle signifie, elle represente à nos yeux la grâce qui descend dans l'âme et la purifie de la tache originelle. Nous pourrions ainsi multiplier les exemples. Quant aux formes usées dont l'esprit s'est retiré, nous ferons remarquer que les formes n'ont pas change, que si l'esprit ou la foi s'en est retiree, il faut plutôt accuser le scepticisme malheureux de ceux qui les condamnent, parce qu'ils n'en comprennent plus le sens, que les formes elles-mêmes qui ont toujours la même portee aux yeux des âmes droites. éclairées et inébranlables dans leur attachement à la foi du Christ sauveur. Oui, seule de toutes les religions, le catholicisme a gardé toute sa vigueur intrinseque, au milieu des assauts que l'enfer a dirigés contre lui. Lui seul a les paroles de vie et des promesses d'immortelle duree. (N. D. L. R.)

opprimé la science[1]. La science devenue victorieuse à son tour a été sur le point d'opprimer la religion. Aujourd'hui commence un nouveau mouvement. La science et la croyance seront obligés de se rejoindre, comme au temps de la civilisation orientale.

La science est bâtie sur le roc de la raison et de l'expérience, mais elle a le devoir d'explorer les milieux supérieurs de la nature et de la vie.

Cette science nouvelle sera le couronnement des autres sciences.

Les invisibles font effort, en ce moment, pour nous apporter les indispensables preuves des faits qui servent de fondement à la science rénovatrice qui s'appelle le spiritualisme expérimental.

La révélation capitale du spiritisme expérimental, c'est la loi de l'évolution sans fin qui régit l'être humain et tous les êtres. L'homme construit sa personnalité et sa conscience dans des vies successives à travers le temps. Il accomplit une évolution infinie dans la sagesse, dans l'amour.

L'univers est bonté et justice. Le mal est un état passager. C'est le degré inférieur et vite franchi d'une échelle de perfection et de bonheur. Notre formation implique la sanction du bien et du mal. De là vient la nécessité pour nous de renaître en des vies semées d'épreuves, au cours de leur évolution infinie, les âmes projettent leurs vibrations vers tous les rivages de l'espace et du temps.

1. Nous ne voyons pas en quoi le catholicisme a opprimé la science. Non seulement il a été, au cours des âges, une grande école de respect mais pendant des siecles il a ete le seul foyer où venait s'alimenter le savoir humaiu. Dans toutes les branches, il a produit des génies incomparables dont les travaux profitent a ceux-la mêmes qui oseraient aujourd'hui le dénigrer, Qui donc a sauvé les lettres antiques et ouvert les célebres universités du moyen âge? Sans doute, ayant mission de garder le depôt sacré de la foi qu'elle estimait à bon droit comme le bien par excellence, l'Eglise a condamné les novateurs audacieux qui portaient sur l'arche sainte une main indiscrete, et teméraire, mais quelle mere, vraiment digne de ce nom, a jamais negligé de veiller sur le bonheur temporel et spirituel de ses enfants? Que si parfois elle eut recours au bras séculier pour exécuter ses arrêts, si celui-ci commit parfois des exces fâcheux, ces excès ne sont point imputables a l'essence même du christianisme qui est une religion de paix et d'amour. La verite est que partout où il y a des hommes, des exces sont à craindre, mais ces exces constituent un abus sans ébranler le caractere sacré de la mission qui leur incombe, La justice des hommes est toujours aveugle par quelque endroit. (N. D. L. R.)

De funestes théories prétendent que la vie est inutile et mène au néant. Au premier rang figurent les doctrines germaniques de Buchner, de Nietzche et d'Hœckel. Le livre de ce dernier intitulé : *Les énigmes de l'univers* s'est vendu à 300.000 exemplaires.

Ces doctrines tendent à opérer une désagrégation de nos forces morales : elles abolissent notre confiance dans l'avenir ; elles tuent les qualités maîtresses de notre race avide de liberté, de lumière, enflammée d'une certitude d'immortalité, croyante aux progrès des âmes à travers les vies successives[1].

Notre doctrine celtique était vraie. Rejetons les théories d'outre-Rhin. Ayez confiance en votre destinée. Oui, la vie a un but. Ce but, c'est l'action, c'est la lutte pour la conquête de la vérité[2], de la justice, de la sagesse, de la bonté. L'existence est sans fin. Rien n'est perdu. La mort n'est qu'un mot mal interprété, une apparence, un fait d'optique. Il y a des vies visibles et des vies invisibles ; il n'y a pas de mort[3].

A ceux qui savent s'élever au-dessus des préjugés d'école et d'opinion, aux esprits libres qui sentent la nécessité, à cette heure de crise, de rechercher en dehors des doctrines qui s'excluent, une base pour travailler au relèvement de l'esprit, et pour redonner la confiance à notre race, je dis : Il y a tout cela dans le spiritualisme expérimental. Il y a en lui la vérité et par suite la force indispensable à l'œuvre du relèvement moral. Il faut donc aider efficacement les sociétés et les hommes qui travaillent à cette grande œuvre, qui prépare un avenir meilleur pour nous tous et pour l'humanité.

Telles furent les idées développées par l'éminent orateur devant un auditoire visiblement frémissant d'une haute et puissante satisfaction, une joie inaccoutumée éclairait les

1. Nous avons dit plus haut ce qu'il fallait penser, au point de vue catholique, de la théorie des vies successives.
2. S'il s'agit de la verité sur le terrain purement scientifique, nous n'y contredisons pas,
3. Ici encore, nous faisons nos réserves Nous admettons que l'âme survit au corps qu'elle anime. Nous ne pouvons dire qu'elle soit destinée à informer d'autres corps et à parcourir ainsi des étapes successives de purification. Qui assure les spirites d'une marche ascendante et non pas descendante ; car, dans le domaine des hypothèses gratuites, la seconde vaut la première. — N. D. L. R.

visages et projetait sur les fronts quelque chose qui ressemblait au reflet d'une noble pensée.

L'admiration émue des auditeurs s'exprima par des applaudissements prolongés. La salle était comble.

M. Léon Denis, n'ayant pas besoin d'être présenté à un auditoire et à des amis qui le connaissent bien, avait été du moins salué par M. Gabriel Delanne, l'éminent président de la *Société française d'étude de phénomènes psychiques* qui avait pris l'initiative de l'organisation de la conférence.

M. G. Delanne clôtura cette belle soirée en remerciant au nom des assistants M. Léon Denis, l'éloquent apôtre du spiritisme, qui vient de propager cette doctrine à travers la France dans une campagne de conférences qui n'a pas duré moins de deux mois.

J. Gaillard.

(*Extrait de la Revue scientique et morale du spiritisme.*)



LES MAINS DE FEU

Voici ce que nous lisons dans *Le Purgatoire* visité par la charité des fidèles (n° de janvier 1906) :

Apparition, en 1875, de l'âme de Louise Le Sénéchal, née Chauvières, morte le 8 mai 1873, à son mari Jean le Sénéchal, dans son habitation de Ducey (Manche), lui demandant des prières et lui laissant sur son bonnet, l'empreinte de cinq doigts de feu.

Grâce aux indications que voulurent bien nous donner MM. les abbés Évard et Pitou, vicaires de Notre-Dame de Granville, en pèlerinage à Rome, durant les premiers jours de septembre 1905, lorsqu'ils visitèrent notre musée chrétien d'outre-tombe, nous apprîmes qu'un document important, de nature à intéresser notre œuvre, se trouvait entre les mains d'un de leurs confrères. M. Jean Hay, vicaire de Saint-Planchier (Manche).

Nous n'hésitâmes point à faire le voyage.

Quinze jours après, nous frappions à la porte du presbytère de Saint-Planchier. Monsieur le curé, vénérable vieillard octogénaire, encore dans toute l'activité du ministère paroissial, nous accueillit avec une bonté qui nous toucha profondément et nous mit en rapport avec son excellent vicaire, M. l'abbé Jean Hay, qui nous confirma la vérité historique de ses deux vénérés confrères.

Une demi-heure après, M. l'abbé Hay, ne comptant point avec sa charité, eu l'admirable dévouement de nous conduire lui-même (il y avait plus de vingt kilomètres à faire en voiture) à Ducey, dans sa famille si honorable et si chrétienne, qui conserve avec un religieux respect, depuis plus de trente ans, le précieux bonnet pour lequel nous n'avions pas craint de faire plusieurs centaines de lieues, dans l'unique but de le voir de nos yeux, de le toucher de nos mains et d'en entendre de nos oreilles la véritable histoire.

On les trouvera dans le compte rendu fait par M. l'abbé Hay avec l'exactitude et la précision requises dans un pareil travail. Nous ne saurions trop le remercier de ce véritable procès-verbal. Les âmes du purgatoire qui ont intérêt à faire connaître quelque chose de leurs souffrances trouveront moyen de récompenser leur bienfaiteur.

Le lendemain il nous était permis de faire photographier l'objet lui-même devant nous, et nous sommes heureux, aujourd'hui d'en donner la reproduction fidèle pour accompagner l'intéressant récit qu'on va lire.

Victor Jouet, *Miss. ap.*

DOCUMENT CONCERNANT LES BRULURES D'UN BONNET

Louise Chauvières, née à Saint-Martin de Landilles (Manche), le 5 frimaire, an IX de la République française, mariée à Jean Le Sénéchal, né à Ducey (Manche), le huit avril mil huit cent six, mourut à Ducey le vingt-huit mai mil huit cent soixante-treize.

Avant de mourir, elle fit promettre à son mari de faire prier pour elle. Celui-ci ne remplit point sa promesse. Peu de temps après, Jean Le Sénéchal entendit dans sa maison pendant la nuit, des bruits étranges et aperçut comme des ombres qui se mouvaient. Il fit part de ces bruits et de ces visions à sa voisine, Marie Tullet, femme Paul Gaubert, laquelle s'en moqua plusieurs fois. Les bruits et les visions se reproduisirent pendant un certain temps, jusqu'au mois de janvier ou février mil huit cent soixante-quinze. — Pendant l'une des nuits de l'un de ces mois, la vision jusqu'alors nuageuse se précisa. Une femme se montra au milieu du feu. « Elle brûlait comme dans un feu d'étoupes » (paroles de Jean Le Sénéchal). Le feu prenait naissance à la ceinture et embrasait toute la partie supérieure du corps. C'était Louise Chauvières. Jean Le Sénéchal reconnut aussitôt sa femme.

— Que me veux-tu? lui dit-il.

— Je viens te demander des prières; tu m'en as promis, et tu ne m'en as point fait dire.



— Je n'ai point d'argent pour faire prier.

— Demandes-en à ma fille ; elle en a, et elle t'en donnera.

— Elle ne voudra pas croire que l'argent que je lui demanderai soit réellement destiné à faire prier pour toi; elle croira que je la trompe, et ne voudra point m'en donner.

— Si, elle te croira, parce que je vais te donner une preuve qui appuiera ta demande.

Alors elle leva l'un de ses bras, s'approcha de son mari, et appliqua sa main sur le bonnet qui recouvrait sa tête.

Enlevant son bonnet, Jean Le Sénéchal vit qu'il était brûlé à cinq endroits.

Louise Chauvières avait disparu.

Au même instant, la voisine de Jean Le Sénéchal, Marie Tullet, qui s'était moquée de ses visions, vit son jardin éclairé « comme par la lueur d'un incendie » (paroles de Marie Tullet) et aperçut une forme humaine embrasée qui traversait son jardin.

Fortement impressionnée, elle s'alita peu de temps après, languit pendant plusieurs mois et mourut l'année suivante, le vingt et un juin mil huit cent soixante-seize.

Jean le Sénéchal demanda des prières aux religieuses Trinitaires de la communauté de Ducey. Sur sa demande, l'aumônier de ces Trinitaires, M. le chanoine Maudonit, actuellement curé doyen de Ducey, célébra plusieurs messes, et des personnes pieuses firent l'exercice du Chemin de la Croix. Et il n'y eut plus ni bruit, ni visions.

Jean Le Sénéchal mourut quatre ans après, le trente novembre mil huit cent soixante-dix-neuf.

Un fermier nommé Dubois, demeurant à Ducey, voulut savoir si les taches que porte le bonnet étaient réellement des brûlures. Et ayant foulé sur la tache correspondant à la phalange du pouce, l'étoffe se déchira.

Je soussigné, petit-neveu de Jean Le Sénéchal, et l'ayant connu certifie authentique et tel que l'a rapporté Jean Le Sénéchal lui-même, le récit de la vision ci-dessus; certifie authentique, d'après des témoins dignes de foi, dont quelques-

uns actuellement encore existants, la vision de Marie Tullet et les circonstances de la déchirure de l'étoffe du bonnet.

JEAN HAY, *prêtre*.

27 décembre 1905.

Avis. — Nous prions les personnes qui auraient connaissance de faits authentiques de même genre, et dont les preuves et les documents se conservent encore, n'importe dans quel pays, de nous les faire connaître aussi exactement que possible, et de vouloir bien nous donner les noms et les adresses qui pourraient faciliter nos recherches.

V. J.

Le vendredi 4 août 1905, dans une audience qui lui était accordée par Pie X, le R. P. Victor Jouet, missionnaire apostolique, mettait sous les yeux de Sa Sainteté, les objets les plus remarquables dont se compose le *Musée chrétien d'outre-tombe,* le premier qu'on ait fait jusqu'ici.

La petite collection comprenait :

1. — Empreinte d'une main de feu laissée par la défunte Mme Leleux sur la manche de chemise de son fils Joseph. dans son apparition du 21 juin 1785, à Vaudeck, Mons (Belgique) 27 ans après sa mort. (Avec les documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de juillet 1900 et dans ceux d'octobre et novembre 1904[1].)

2. — Empreinte de cinq doigts de feu laissée par l'apparition du défunt Joseph Schitz, quarante-six ans après sa mort, sur le livre de messe de son frère Georges, le 21 décembre 1838, dans la chapelle dite de la Montagne, à Saralbe (Lorraine allemande). (Avec documents et *fac-similé,* publiés dans notre numéro de juillet 1900.)

3. — Empreinte de quatre doigts de feu laissée, le dimanche 5 mars 1871, sur le livre de piété de Mme Maria Zaganti, de la paroisse de Saint-André de Poggio-Berni, au diocèse de Rimini (Italie), par la défunte Palmira Rastelli, sœur du curé de la même paroisse, morte le 28 décembre 1870. (Avec les

1. *Le Purgatoire,* visité par la charité des fidèles.



documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de novembre 1902.)

4. — Empreinte d'une main de feu laissée le samedi 30 octobre 1696, sur le tablier de sœur Marie Herendorps, religieuse converse du monastère des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement de Vinnenberg, Warendorf (Westphalie), par la défunte sœur Claire Scholers, religieuse de chœur du même ordre, morte de la peste en 1637. (Avec documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro de juin 1902.)

5. — Autre empreinte de deux mains de feu laissée à la même sœur Claire Scholers, le lundi 15 octobre 1696, sur une bande d'étoffe, en présence de la sœur Marie Herendorps, par l'apparition d'un séculier défunt. (Avec documents et *fac-simile* publiés dans le même numéro.)

6. — Empreintes d'une bourse et d'un doigt de feu laissés, le 1er janvier 1847, sur la table de bois de la sœur Marie-Madeleine de la Très-Sainte-Trinité, fondatrice de l'Institut des Filles de l'Immaculée-Conception, à Rimini, par l'apparition d'un religieux capucin de la province de Bologne, mort en 1844. (Avec documents et *fac-similé* publiés dans notre numéro d'octobre 1902.)

7-8-9-10-11. — Quatre empreintes de la main de feu, et une empreinte de la croix de feu laissées, le 1er novembre 1731, sur une tablette de bois — sur une feuille de papier — sur la manche de bure de la tunique et sur la manche de toile de la chemise de la vénérable Mère Claire-Isabelle Fornari, abbesse des Clarisses de Todi (province de Pérouse) par l'apparition du défunt P. Panzini, abbé Olivétain de Mantoue. (Avec les documents et *fac-simile* publiés dans notre numéro de décembre 1901.)

12. — Empreintes de deux bras de feu laissées sur une couverture, par l'apparition d'une jeune orpheline, au Collège de Pie IX, dirigé par les Filles de la Charité, à Catane (Sicile), le 28 août 1903, deux jours après sa mort. (Avec documents et *fac-simile* publiés dans notre numéro de juillet 1904.)

Et le P. Jouet d'ajouter fort judicieusement à la fin de

l'article auquel nous empruntons ces documents suggestifs :

Quelle conclusion pratique à tirer maintenant au sujet du Purgatoire, pour nous exciter tous, associés, zélateurs et amis de l'Œuvre, à nous dévouer toujours plus à une si sainte cause?

La voici. Nous l'empruntons au docte cardinal Bausa, de l'ordre des Frères Prêcheurs, mort il y a peu d'années archevêque de Florence, après avoir été, bien des années, maître du Sacré Palais à Rome. Nous faisons nôtres ses magistrales paroles :

« Nous ne devons pas, dit l'illustre dominicain, croire trop facilement à toutes les apparitions que racontent les légendes populaires; mais néanmoins nous ne devons pas rejeter les faits racontés par des personnes prudentes et pieuses, ni ce qui a été révélé à plusieurs saints auxquels les âmes des défunts sont apparues et ont fait connaître l'intensité et la longue durée de leurs peines. C'est à cause de cela que des héros de la charité ont consacré leur vie à la prière, afin de soulager les souffrances de ces bonnes âmes.

« J'ai dit que, pour nier l'existence du Purgatoire, il fallait enlever de l'Évangile tout ce qui regarde la vie future et les conditions à suivre pour l'avoir bienheureuse.

« J'ajoute maintenant que pour nier toute foi à tout récit sur les apparitions des défunts, il faut renoncer aux règles naturelles de la raison, refuser le témoignage humain des faits, alors même qu'ils sont garantis par la prudence et la sincérité de ceux qui les racontent.

« Il n'a pas encore bien compris qui est Dieu, celui qui s'étonne des dures et longues peines par lesquelles Dieu purifie les âmes. Mettez en comparaison Dieu et la créature, l'éternité et le temps, et vous ne serez plus étonné qu'une sainteté infinie exige une pureté immaculée, et qu'une infinie justice réclame une pleine satisfaction avant d'admettre les bienheureux à l'éternelle gloire[1]. »

1. « Noi non dobbiamo essere facili a prestar fede a tutte le apparizioni che raccontano le leggende popolari; ma neanche dobbiamo negare ciò che fu narrato da persone prudenti e pie e fu rivelato a parecchi santi ai quali apparvero le anime dei defunti e dissero acerbissime le loro pene e



On reconnait dans cette page le théologien, l'homme de Dieu, le maître dans la doctrine et dans la parole, alliant la science à la piété, et nous donnant, en quelques lignes claires et précises sur le Purgatoire, la règle dont il ne faut jamais se départir.

diuturne. Perciò furonvi molti eroi della carità che tutta la vita consumarono in preghiere per alleviare le pene di quelle anime buone.

« Ho detto che per negare l'esistenza del Purgatorio, bisogna togliere dal Vangelo tutto ciò che risguarda la vita futura e le condizioni da osservarsi per averla felice; ed ora aggiungo che per negare ogni fede a qualunque racconto sulle apparizioni dei defunti, bisogna renunziare alle regole naturali del ragionare, riffutare l'umana testimonianza dei fatti, benchè garentiti dalla prudenza e dalla sincerità di chi narra.

« Non ha ancora capito bene chi è Iddio, colui che si meraviglia che tanto gravi sieno le pene colle quali purifica le anime e durino tanto tempo. Mettete a confronto Iddio colla creatura, l'erernità col tempo, e cesserà la meraviglia se una santità infinita vuole una immacolata purezza, se una infinita giustizia vuole una piena soddisfazione prima di ammettere i beati all'eterna gloria. » (Scritti editi ed inediti del Cardinal Agostino Bausa dell'Ordine dei Predicatori, arcivescovo di Firenze, Tipografia Editrice S. Giuseppe, 1902.)

QU'EST-CE?

La maison hantée de Wielsbeke

Nous lisons dans le *Vingtième siècle* (numéro du 14 février 1906) de Bruxelles :

Jusqu'ici, le village de Wielsbeke, en Flandre, ne pouvait se vanter que de posséder le château et les installations agricoles modèles du baron M. van der Bruggen, ministre de l'Agriculture, et son hameau « den Abeele » ne pouvait se vanter de rien du tout. Depuis le 6 février 1906, tout cela a changé. L' « Abeele » a fait, en ce jour fatidique, un bond dans la célébrité et le hameau est en train de damer le pion à sa métropole. Ce n'est encore qu'une célébrité locale, mais elle s'étend avec rapidité et le *fama crescit eundo* se réalise déjà.

Il faut mettre les choses au point et donner la vraie version des événements qui ont mis soudain en vedette ce paisible coin de campagne. C'est ce que je vais avoir l'honneur de faire.

Une auberge qui a pris le nom du hameau fut le théâtre de ces événements. Elle est habitée par une vieille femme septuagénaire, très alerte, et sa petite-fille, une enfant de quinze ans. Pendant quatre jours, ces deux campagnardes ont passé par des émotions poignantes comme les adeptes de Mme Blavatzky en rencontrent rarement autour des tables des spirites. Les mystérieux frissons que certains achètent si chèrement leur ont été prodigués à titre gratruit et contre leur gré. Elles ont été mises en communication bien involontaire avec le monde de la magie et de la sorcellerie, ou, comme elles le croient, avec ce monde spirituel invisible qui enveloppe le nôtre et dont les habitants, anges ou démons, se mêlent à notre vie, y exercent leurs contradictoires influences, nous effleurent de leur souffle, nous frôlent de leurs ailes. A Wielsbeke, ils ont plutôt joué du coude et des doigts. La différence est notable.

Veuillez remarquer que les faits se sont passés en plein jour, que plus de vingt personnes différentes en ont été les témoins, que nul n'avait intérêt à imaginer pareille histoire, tant s'en faut. Ce que je vais vous conter m'a été rapporté sur les lieux mêmes par la femme Van de Maele, la cabaretière, par son fils, un conseiller communal vigoureux d'esprit autant que de corps, par un garde-chasse et un facteur de la poste, ni l'un ni l'autre gobeurs pour un sou. Tous avaient vu, de leurs yeux vu, ce qui s'appelle vu, les étranges événements qu'ils narrent.

Donc le mardi 6 février dernier, la cabaretière commença à remarquer la disparition de nombreux objets de ménage. Des brosses, des seaux, des lampes, des bouteilles, auxquels ni elle ni sa petite-fille n'avaient touché, avaient déménagé à la cloche de bois. On les retrouvait en des coins invraisemblables. Elle crut à une farce. Mais ce n'était qu'une mise en train. Le jour suivant et surtout le jeudi 8 et le vendredi 9, la sarabande des ustensiles et des meubles fut persistante, générale, malicieuse. En voici quelques exemples. Vous quittiez une chambre où tout était en un ordre parfait; vous la quittiez un instant, personne n'avait eu matériellement la possibilité d'y entrer pendant votre courte absence, et quand vous y remettiez le pied, toutes les chaises, sans aucune exception, étaient couchées à terre, le dossier reposant sur le sol. Dans la salle d'auberge, le fils, conseiller communal, qui, naturellement, avait été appelé près de sa mère et de sa fille, regarde le comptoir. Il y voit distinctement, posés sur le zinc, une bouteille et quatre verres. Il se retourne pour allumer une pipe, sans quitter la salle où il était seul; cela fait, il regarde de nouveau le comptoir : la bouteille n'y est plus, elle est intacte sur le carreau, au pied du meuble qui la portait encore il y a quelques secondes à peine, et, au lieu de quatre verres, il y en a plus de vingt, enlevés mystérieusement au dressoir, qui le narguent sur le zinc soudain encombré.

Dans un fournil, situé dans la cour, à deux pas de la maison, la septuagénaire va suspendre à la crémaillère du foyer un lourd chaudron rempli d'eau et de navets. Après avoir avivé la flamme, elle rentre une minute dans l'auberge. Nul

n'aurait pu profiter de son absence, et cependant, de retour au fournil, elle constate que le chaudron a disparu : un seau contenant des cendres, qui se trouvait près du foyer, a pris le même chemin inconnu et son contenu est répandu sur le sol. Elle cherche un autre chaudron pour remplacer l'absent et l'attache à la crémaillère. A peine a-t-elle tourné le dos que la crémaillère ne porte plus rien : le chaudron s'est évanoui.

Une à une, toutes ses casseroles y passent, comme des muscades, sauf la dernière. On retrouva plus tard les disparues dans un puits, à quelque distance du fournil. La brave grand'-mère — il fallait être brave, n'est-pas? — emploie pour préparer son dîner l'unique casserole sauvée du naufrage. Elle y met une poule. Mais la poule profite de tous les moments d'inattention pour s'échapper du pot. De ses ailes troussées et ligotées, elle va se percher sur le tuyau brûlant du poêle ou se rouler dans le sable qui fait un chemin autour du foyer. La vieille femme renonce à la poule récalcitrante et la remplace par des tranches de petit salé. Le porc imite la poule, et les tranches se dispersent, à la moindre distraction de leur cuisinière, sur la tablette de la cheminée, à terre parmi le sable, sur une assiette. Il a fallu les manger à moitié cuites.

Les « luttins » ne souffrent pas que le lit de la vieille femme soit fait. Dès qu'elle y a procédé, dans la soupente où elle couche et qui s'ouvre sur la salle de cabaret, ils retournent le lit de fond en comble, mettent le paillasson par-dessus le matelas, les couvertures au fond, et entassent sur ce désordre tous les vêtements appendus aux patères de la chambre, jusqu'au drapeau national déposé dans un coin et qui fait briller là ironiquement au sommet de cet étrange amas, ses trois couleurs. Encore une fois, personne n'aurait pu dans le bref intervalle de l'absence de la vieille femme et de l'enfant, pénétrer dans la soupente et y causer ce tohu-bohu.

Le garde-chasse, se trouvant le vendredi au cabaret, ne voulait rien croire à ces manigances mystérieuses. Il en riait à gorge déployée. Il va lui-même faire le lit ainsi dérangé et revient aussitôt dans l'auberge, défendant de sa personne la seule issue vers la soupente. Au bout de deux minutes, il remonte près du lit : il a été mis sens dessus dessous comme

avant. Deux fois il refait son travail; deux fois les « lutins » recommencent le leur. Le garde-chasse fut convaincu.

Plus de deux cents fois on redressa une petite chaise qui, plus que toutes les autres, semblait être l'objet du sport mystérieux. Toujours elle se remettait d'elle-même dans une position couchée. Des pots de fleurs, enlevés par enchantement aux appuis des fenêtres, se trouvaient placés, on ne sait comment, autour de ce meuble renversé, et des bouteilles, des lampes, des lanternes, escamotés en tous les coins de la maison, venaient lui faire escorte. On avait beau mettre tous ces objets en place; une minute d'inattention et ils avaient rejoint leur bizarre poste autour de la chaise. Même des pommes de terre épluchées que la cabaretière avait négligé de surveiller pendant une seconde vinrent se ranger en une bordure épaisse autour de la même chaise et de sa suite de bouteilles et lampes. Le facteur de la poste s'avisa de remettre sur pied ce meuble obstiné et, au moyen d'une cordelette, attacha son bâton au dossier. Il laissa à peine une minute aux « esprits » pour recommencer leur troublante plaisanterie. Cela leur suffit: en ouvrant la porte, après cet intervalle, le facteur trouva la chaise renversée, et son bâton disparu. Il finit par le retrouver derrière un tonneau de bière.

Qu'est-ce? Que signifie cette méchante perturbation d'un ménage profondément honnête, respecté et aimé de tous ses voisins? Les lecteurs qui voudront bien ne pas se contenter de la trop facile réponse du rire en présence de faits patents, dûment attestés et totalement inexplicables, y trouveront peut-être matière à investigations scientifiques. La femme Van de Maele, ses fils, les autres nombreux témoins ne connaissent rien au plan astral. Ils parlent de ces esprits méchants que nos campagnards d'aujourd'hui désignent encore par leur nom propre, transmis par d'antiques traditions. Ils vous citeront entre autres « Rood Wiemke », un lutin farceur qui en veut aux ménagères et fermières, et en particulier à leurs barattes. Ils ne savent pas que, trois cents ans avant eux, Shakspeare, dans son « Songe d'une nuit d'été », parlait déjà du même lutin, sous le nom de « Robin good fellow », et qu'il lui attribuait une influence maligne sur

la fabrication du beurre. C'est une autorité qu'ils pourraient invoquer. Mais ils aiment mieux en invoquer une autre plus haute. Leur foi, leurs occupations mêmes dont le succès dépend de la goutte de pluie ou du rayon de soleil et les met toujours en présence des mystérieuses forces de la nature, les ont accoutumés à voir une puissance suprême, celle de Dieu. En ces troublantes conjonctures, c'est à elle qu'ils se sont adressés. Et voyez, depuis que, samedi dernier, M. le curé de Wielsbeke a prié avec eux et pour eux, les lutins se sont apaisés. A partir de trois heures de l'après-midi, ce jour-là, le ménage a retrouvé sa tranquillité, et ses meubles leur naturelle immobilité...

P. Lerouge.

VARIÉTÉS

HISTOIRE D'UNE REMARQUABLE CONVERSION

M. Ravlin est spirite depuis douze ans. Auparavant, c'était un prédicateur remarquable de l'église baptiste; il exerçait, par sa parole éloquente et convaincue, une influence énorme sur les masses. A San-José, en Californie, il avait été incité à prêcher contre le spiritisme, ce qu'il fit en conscience, et il continua à Falkland. Un jour, il fut présenté au Dr S., de cette ville, et celui-ci ferma alors sa porte et déclara qu'il était spirite et médium depuis son enfance. M. R., pris dans cette sorte de guet-apens, résolut d'affronter la lutte contre le Dr S. Celui-ci lui dit d'écrire sur des papiers les noms d'amis morts et vivants et de les mêler dans un chapeau. A chaque papier qu'on sortirait concernant un mort, des coups se produiraient dans la table et il n'y en aurait pas pour les autres. C'est ce qui arriva exactement, avec quelque chose de plus : le Dr S., sans avoir vu le nom inscrit, le disait correctement, puis donnait une communication du décédé sur des sujets que seul M. R. pouvait connaitre. Cela donnait déjà à réfléchir à M. R. Mais voici le fait le plus convaincant : dix ans auparavant, à Chicago, M. R. avait perdu un fils et avait lui-même prononcé le sermon funèbre. Ce sermon avait été précédé de deux faits extraordinaires. Passant, la veille, dans une rue, vers le coucher du soleil, M. R. vit une lueur, une sorte de halo au-dessus de sa tête; il vit cette lueur s'étendre, puis se diviser, et il en vit sortir la forme de son fils avec une netteté parfaite; il sourit, s'inclina et disparut. Le lendemain matin, dans une promenade, le pasteur tourna son regard vers le soleil, puis il vit au-dessus de lui une lueur plus brillante que le soleil, et c'est dans cette lumière éblouissante

que lui apparut de nouveau son fils, souriant. C'étaient là pour lui des révélations divines, et il n'avait jamais songé à les relier au spiritisme. Le Dr S., après les autres expériences, dit à M. R. : « Votre fils est ici et il vous envoie ce message : « Mon cher papa ! j'espère que la question de la survie de l'homme est résolue pour toi à ton entière satisfaction. Je t'ai apparu deux fois après ma mort pour te faire savoir que je vivais toujours. Tu as prononcé ce que tu pensais être mon oraison funèbre, mais je me suis trouvé à côté de toi dans la chaire, tout le temps, cherchant à t'inspirer la pensée que je n'étais pas mort. Quand tu t'es rendu à l'église, j'y suis allé avec toi, restant auprès de toi pendant le service et agissant sur ton esprit pour t'empêcher de pleurer. Tu as dit aux fidèles, à cette occasion, qu'il n'y avait pas de larmes de versées là où tu te tenais, car tu te tenais à ce moment dans le monde spirituel où point de larmes ne mouillent le visage. » C'était parfaitement exact ; M. R. s'était senti comme transfiguré et n'avait pas pleuré. Mais en recevant ce message de son enfant, par l'intermédiaire de langues étrangères, il se mit à pleurer abondamment, cette fois.

Cependant, M. R. ne s'était pas encore rallié franchement au spiritisme. Il fut touché de la grâce en écoutant Colville à un « camp meetting » d'Oakland ; il annonça alors sa conversion et fit lui-même plusieurs discours à la tribune. Mais les fidèles de l'église baptiste lui tournèrent le dos et le persécutèrent ; 97 °/₀ des personnes qui auraient jadis donné leur vie pour lui l'évitaient dans la rue. Il connut ainsi une période de privations. Mais ses ardentes prédications en faveur du spiritisme à San-José, à San-Francisco, à Los Angeles, à Chicago, à Philadelphie, etc., ne tardèrent pas à le relever. Depuis douze ans, il est l'un des plus fervents propagateurs du spiritisme en Amérique. Il vient d'être appelé à la direction de la première église spirite de Baltimore.

(*Light*, 6 juin.)



UNE JEUNE MÉDIUM DE TROIS ANS ET DEMI

Liliane Majorie est la fille d'un avocat de Birmingham. Elle avait trois ans et demi lorsque se trouvant un jour, avec sa mère, chez un pâtissier, elle dit : « Maman, vois la gentille petite fille qui est à mon côté; elle me demande de partager avec elle mon gâteau. » De ce jour, la mystérieuse apparition qui disait s'appeler Daisy, resta l'amie constante et la compagne de Liliane, visible pour elle seulement. Liliane a aujourd'hui cinq ans et demi. Dans tous ses jeux, dans ses promenades, elle a Daisy avec elle; celle-ci couche avec elle; elle s'entretient avec elle de la façon la plus naturelle.

Peu après l'arrivée de Daisy survint une autre compagne invisible, Ethel, qui serait âgée de quinze ans et devenue l'institutrice de Liliane et de Daisy. A un moment donné, Liliane se mit à étudier *toute seule* le piano; d'exercices en exercices de plus en plus difficiles elle est arrivée à jouer une douzaine de morceaux. Elle prétend que c'est un monsieur et une dame qui lui apprennent le piano. Ils se tiennent, pendant les leçons, l'un à droite, l'autre à gauche, Elle croit recevoir des communications de ses amis invisibles et les relate avec une sincérité enfantine.

Une vieille tante de son père étant tombée malade, Liliane dit un jour : « Ethel me dit que ma tante mourra. » Quelques jours après, elle ajouta : « Ethel et moi nous creuserons un grand trou dans le jardin, parce que ma tante mourra aujourd'hui même et elle doit descendre dans le grand trou. » Peu après, elle dit : « Papa, la tante est morte, mais elle est tout à fait contente. » Quelques heures après arriva la dépêche annonçant la mort de la tante.

Il est bon de remarquer que les visions de Liliane ont lieu à l'état de veille. Dans tous les cas, le fait de l'étude du piano sous des maîtres invisibles, que dans l'espèce l'imagination de l'enfant ne peut inventer, prouvent qu'il ne s'agit pas d'une folie infantile, comme pourraient l'insinuer les médecins aliénistes.

(*Luce e Ombra.*)

AUGMENTATION DE POIDS VOLONTAIRE DU CORPS HUMAIN

Il s'agit d'une fillette, Stella Lundelius, âgée de douze ans, fille d'un photographe suédois établi à Port-Jervis (États-Unis). Stella possède, paraît-il, la faculté d'accroître à volonté le poids apparent de son corps, et cela depuis sa première enfance. Lors de la production du phénomène, l'enfant appuie le bout du doigt sur le poignet, le front ou le cou de l'expérimentateur. Plusieurs hommes, en unissant leurs efforts, ne réussissent pas alors à soulever Stella de terre, tandis que normalement elle ne pèse pas plus de trente kilos. M. Lundelius a soumis sa fille à l'examen d'un comité médical de New-York, qui a publié son rapport. Il rapproche du cas de Stella des phénomènes connus de variation du poids apparent d'une personne. Par exemple, le cavalier qui se fait plus léger sur son cheval, ou le soldat qui, porté sur un brancard à l'hôpital, se laisse aller et devient si pesant que ses camarades protestent et lui demandent de se faire moins lourd. Le comité conclut en admettant une différence entre le « poids vif » et le « poids mort ». Cette explication aurait elle-même besoin d'une explication.

Le cas de Stella rappelle celui analogue de miss Abbott qui a été tant discuté.

M. Lundelius a en outre raconté à des journalistes qu'il y a cinq ou six ans, étant allé voir sa famille en Suède, il était informé de tout ce qui se passait dans sa maison à Port-Jervis en mettant sa femme en état hypnotique. Jour par jour, elle le tenait au courant des moindres détails, dont il fit un journal et qui se trouvèrent tous vérifiés au retour. En somme les dispositions médiumiques existaient dans la famille.

(*Petit Bleu* de Paris, 22 mars, et *Rev. d'étud. psychiq.*, févr. 1903.)

RAYONS INCONNUS ÉMANANT DU CORPS HUMAIN

Le *Daily Telegraf* publie l'information suivante venue de Philadelphie, 18 mai 1903. — Le professeur A.-W. Goodspead a découvert des radiations jusqu'ici inconnues émanées du corps humain et capables de produire des photographies. Les photographies obtenues à l'aide des rayons X exigent un temps de pose d'une demi-heure, tandis que cinq minutes suffisent pour les radiations sus-mentionnées. Cette découverte a été communiquée à la Société philosophique américaine à laquelle furent présentées des photographies obtenues par ce moyen. Voici comment le professeur Goodspead explique sa découverte : « Toutes les matières absorbent de l'énergie radio-active en des ondes de longueur diverse et l'émettent en des ondes d'une autre longueur. L'énergie ainsi transformée est plus ou moins forte, selon la matière qui l'émet. Le corps humain émet des radiations relativement puissantes et nombreuses. »

(*Rev. d'étud. psychiq.*, fév.)

LA SOCIÉTÉ DES RECHERCHES PSYCHIQUES DE LONDRES

Voilà vingt ans qu'existe cette société; son secrétaire-adjoint, E.-T. Bennett, a écrit son histoire. A sa fondation se rattachent les noms de Barrett, de Dawson Rogers, directeur du *Light*, puis ceux de Sidgwick, Gurney et Myers. Dawson Rogers ne tarda pas à quitter la société, et il en fut de même de Stainton Moses. Il ne fallait pas être trop spirite pour en faire partie. Cependant Bennet est spirite et il semble que la majorité des membres incline à l'être.

Parmi les membres, relevons les noms des célébrités telles que le professeur Balfour Steward, membre de la Société Royale; A.-J. Balfour, membre du Parlement; William Crookes et Oliver Lodge, actuellement recteur de l'Université de Birmingham et président de la société comme l'ont été avant lui les autres personnages cités. Les membres correspondants étrangers sont fort nombreux.

La société a publié depuis sa fondation, en 1882, ses célèbres *Proceedings*, depuis 1884 son *Journal*, destiné aux seuls membres, *théoriquement*, et sous ses auspices les *Phantasms of the Living* (Les fantômes des vivants), ouvrage écrit en collaboration par Gurney, Myers et Podmore, et partiellement traduit en français sous le titre singulier d'*Hallucinations télépathiques*, par Marillier.

Voici comment M. Bennett résume les travaux de la société depuis son origine :

« I. On a prouvé que l'intelligence humaine peut acquérir des connaissances autrement que par le moyen des « cinq sens »; en d'autres termes que la télépathie est un fait avéré.

« II. Une intelligence humaine a la faculté d'exercer son influence sur une autre intelligence humaine d'une manière que la science n'avait pas encore reconnue: en d'autres termes, que les effets de la suggestion, de l'hypnotisme et du magnétisme psychique constituent des groupes de phénomènes véritables.

« III. Qu'il existe dans l'homme une région d'une faculté latente et inconnue que l'on a nommée l'Être subliminal (le subconscient).

« IV. Que dans bien des récits de lieux hantés, d'apparitions il existe un fondement de faits réels.

« V. Que dans les recherches psychiques, l'on rencontre des intelligences autres que des êtres humains liés au corps. Il existe des preuves, un peu faibles à la vérité, mais pourtant suffisantes pour prouver la continuité de la vie individuelle après la mort, et que la communication a lieu entre les êtres de ce monde et d'autres qui se trouvent en des conditions différentes d'existence. »

La dernière proposition doit singulièrement offusquer les membres intransigeants. Il paraît cependant que le résumé de Bennett représente l'opinion à laquelle est arrivée la *presque* totalité des sociétaires.

(*Rev. d'étud. psychiq.*, fév.)

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

UN TRAITÉ DE THÉOLOGIE MYSTIQUE[1]

Un ami me répétait souvent : « Je m'occuperais volontiers de mystique ; mais j'attends qu'un ouvrage un peu clair projette de la lumière dans ce fouillis confus de descriptions, de classifications variées, de terminologies divergentes. Quand le fourré sera débroussaillé, très bien ; autrement je m'y perds. »

Ce vœu, qui était bien, je crois, le vœu d'un très grand nombre, vient d'être comblé.

On voulait sur la mystique un ouvrage clair, méthodique, sûr : toutes ces qualités, et nous n'exagérons rien, se trouvent réunies dans les *Grâces d'oraison* que publie le Révérend Père Poulain.

Clarté. C'est la qualité essentielle d'un traité de théologie mystique. Elle éclate dans les divisions apportées par l'auteur en son ouvrage ; dans la disposition typographique, à l'aide de laquelle il souligne et met en relief le mot caractéristique, l'idée fondamentale du paragraphe ; dans la langue concise et substantielle, par laquelle il exprime et condense d'une façon toujours heureuse et lumineuse sa pensée ; dans les analyses fouillées et précises qui nous font pénétrer dans le labyrinthe des questions les plus complexes et les plus délicates, sans jamais donner l'impression du confus ni du vague ; dans la maitrise avec laquelle il fixe les points controversés, élague les erreurs, pose les questions toujours sur leur vrai terrain. Qu'on lise le chapitre de l'*Oraison de simplicité ;* qu'on étudie les pages savantes qui révèlent le fond des œuvres de saint Jean de la Croix ; qu'on parcoure

1. *Des Grâces d'oraison. Traité de théologie mystique*, par le R. P. Aug. Poulain, de la Compagnie de Jésus. Grand in-8° de 600 pages. Paris, Victor Retaux, 1906.



l'énumération des précautions à prendre et des signes à chercher pour ne point se prononcer témérairement dans les cas d'obsession et de possession démoniaque, dans les extases, etc. ; et l'on jugera de la vérité de notre appréciation.

Méthode. La clarté ne va pas sans procédés bien méthodiques. Des deux méthodes qui s'offraient à lui pour traiter de la mystique : la méthode *a priori*, déductive, et la méthode expérimentale, analytique, le P. Poulain a choisi cette dernière. Et avec raison, s'il est vrai que la mystique est une science d'observation et de faits. Pendant de nombreuses années, il a lu, compulsé, comparé, approfondi tous les écrivains mystiques, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Il a cherché à saisir, sous les terminologies diverses, le sens et les réalités exprimées par tant d'auteurs si différents de tempérament, d'origine, de temps ; il a ensuite procédé à la classification des faits et des observations recueillis au cours de ces immenses lectures, dont il nous donne un *epitome* à la fin de chacun de ses chapitres, à titre de pièces justificatives ; et, de ce travail de bénédictin, le savant jésuite a retiré le précieux volume, qui fera époque dans l'histoire des auteurs mystiques, et qui deviendra le manuel obligé de quiconque désormais s'occupera de théologie mystique. C'est une œuvre vraiment scientifique par la méthode et par le cachet personnel imprimé à l'ensemble du travail. Nous savons, d'ailleurs, qu'à peine publiées, les *Grâces d'oraison* ont provoqué l'attention des savants incrédules, surpris de découvrir la mystique catholique qu'ils ne connaissaient qu'à travers leurs préjugés, et attirés par la constatation de l'emploi en cet ouvrage des plus rigoureuses méthodes scientifiques qui leur sont chères. La mystique constituant une apologétique : ce ne serait pas le plus mince avantage, ni sans doute le moins souhaité par l'auteur, de ce volume. Ce fait révèle à lui seul la haute valeur des *Grâces d'oraison*.

Sûreté de doctrine. Cet ouvrage renouvelle la théologie mystique par la méthode ; il n'innove rien quant aux principes. Les quatorze chapitres qui analysent si finement les caractères



distinctifs de l'union mystique font admirablement sentir ce qu'il y a, dans l'auteur, à la fois de très traditionnel, puisqu'ils ne sont que la mise en valeur des grands auteurs mystiques; et d'heureusement progressif, puisque cette analyse des caractères de l'union mystique n'avait jamais été poussée à ce point de précision et, nous ne craignons pas de le dire, de définitif quant aux grandes lignes.

Si l'allure personnelle imprimée à ce travail inclinait certains timorés à quelque appréhension, quelle approbation plus louangeuse et plus capable de dissiper toute inquiétude pourraient-ils souhaiter que la lettre écrite à l'auteur par le cardinal Steinhuber, préfet de la Sacrée-Congrégation de l'*Index*, et dans laquelle nous lisons : « ... Je ne puis résister au désir de vous féliciter de tout cœur pour cet ouvrage beau et utile. Les directeurs d'âmes et les maîtres de la vie spirituelle y puiseront abondamment les éclaircissements et les conseils nécessaires pour résoudre tant de questions embrouillées qu'ils rencontrent. Ce qui me plaît, c'est la simplicité, la clarté et la précision de l'exposition, et, plus encore, la solidité de la doctrine... »

Cet ouvrage devrait devenir un manuel courant dans nos grands séminaires. C'est une œuvre durable; il n'est pas beaucoup d'auteurs à qui l'on puisse décerner justement un pareil éloge.

C. BOISMORAND.

AGRIPPA ET LA " PHILOSOPHIE OCCULTE "

La *Philosophie occulte* est de tous les ouvrages d'Agrippa le plus important, celui qui résume le mieux la doctrine de l'auteur, celui qui eut toutes ses préférences et dont l'impression si mouvementée troubla les dernières années de sa vie déjà si remuante et si vagabonde. Dans les trois livres dont elle se compose, nous avons une sorte de résumé ou *compendium* des pratiques ou croyances qui constituaient la magie à l'époque de la renaissance. La définition même de ce qu'Agrippa entend par ce mot très vague et très indéterminé, donne une idée assez nette des hautes et ridicules prétentions de ses adeptes.

La magie, écrit Agrippa, est une faculté qui a un très grand pouvoir, plein de mystères très relevés et qui renferme une très profonde connaissance des choses les plus secrètes, leur nature, leur puissance, leur qualité, leur substance, leurs effets, leur différence et leur rapport; d'où elle produit ses effets merveilleux par l'union et l'application qu'elle fait des différentes vertus des êtres supérieurs avec celles des inférieurs; c'est-à-dire la véritable science, la philosophie la plus élevée et la plus mystérieuse; en un mot, la perfection et l'accomplissement de toutes les sciences naturelles, puisque toute philosophie réglée se divise en physique, en mathématique et en théologie.

Par la physique, l'homme étudie les quatre éléments, principaux fondements de toutes les choses corporelles: le feu, la terre, l'eau et l'air. Il examine encore, à l'école de Virgile, que le moyen âge n'a cessé de considérer comme un devin, il examine encore d'où vient ce genre différent d'hommes et de bêtes, aussi bien que la pluie et le feu? D'où viennent les tremblements de terre et par quelle vertu la mer s'élève et

s'étend, malgré les obstacles qu'elle peut rencontrer, et se retire ensuite dans son centre? Ce qui nous fait connaître la vertu des herbes, le courage et la fureur des bêtes féroces, les différentes sortes de fruits, de pierres et de reptiles?

La mathématique s'occupe des trois dimensions, du mouvement et de la marche des corps célestes, des évolutions des astres, des éclipses de lune et de soleil; ou, pour parler encore avec Virgile, étudie comment le soleil gouverne par les douze signes le monde divisé en certaines parties; fait connaître les Pléiades, les Hyades et les deux Ourses; enseigne pourquoi le soleil se couche si tôt en hiver, et d'où vient cette longueur des nuits.

La mathématique permet encore de prévoir les différents changements de temps, de connaître la saison de semer, et de recueillir quand il fait bon mettre les flottes en mer, ou arracher les arbres dans les forêts.

La théologie nous fait connaître ce que c'est que Dieu, ce que sont les anges, les intelligences, les démons, l'âme, la pensée, la religion, les sacrements, les cérémonies, les temples, les fêtes et les mystères; elle traite de la foi, des miracles, de la vertu des paroles et des figures, des opérations secrètes et des signes mystérieux; et, comme dit Apulée, elle nous enseigne les règles des cérémonies, ce que la religion ordonne, ce qu'elle permet et ce qu'elle défend; et pour me renfermer en peu de mots, la magie, seule, comprend ces trois sortes de sciences si puissantes en prodiges, les unit ensemble et les met en pratique : c'est donc avec raison que les anciens l'ont estimée la plus sublime et la plus digne de vénération.

Nous ne voyons pas quelle branche du savoir humain d'alors ne rentrerait pas dans le programme de la magie ainsi définie. Elle forme donc, avant la lettre, une sorte d'encyclopédie.

Voici, d'abord, dans la première partie, l'étude des quatre éléments, de leurs qualités, de leur composition et mélange. Agrippa s'y montre l'écho fidèle de l'antiquité et disciple de Platon. Il distingue les éléments de premier ordre : ceux qui ne changent point dans leur nature incorruptible et exercent une sorte de supériorité sur les autres; les éléments du second

ordre : composés, différents et impurs, que l'art peut ramener à la simplicité, et qui sont le fondement de la magie naturelle : enfin, les éléments du troisième ordre, qui ne sont pas éléments dans leur principe et par eux-mêmes, mais composés, différents, ayant plusieurs sortes de qualités, et se pouvant changer l'un dans l'autre réciproquement. Il est naturel à un esprit, tel qu'était celui d'Agrippa, de glisser rapidement sur les éléments des deux premiers ordres, mais de se donner libre carrière sur le parti à tirer de ceux du troisième. Aussi se hâte-t-il d'ajouter qu'il est peu de gens qui entendent les hauts mystères de leurs combinaisons multiples. Ces combinaisons s'appellent liaisons, dissolutions, transmutations, et par elles, on parvient à la connaissance et prédiction de l'avenir, à l'invocation des esprits bienfaisants, et à l'extermination des démons.

Comment s'opèrent ces prodiges, comment les disciples de la magie parviennent-ils à les réaliser, c'est ce qu'Agrippa oublie de dire. Sous les explications où il se complaît, se cachent certains mystères, selon lui, mystères prétendus par lesquels il essaie d'en imposer aux simples et de surprendre leur bonne foi. Ainsi pratiquée, la magie devient un art transcendant, inaccessible au vulgaire non initié, et qui sert à entourer ses adeptes d'une considération, d'une auréole que rien ne justifie, mais attire la confiance des grands ainsi mystifiés et toujours prêts à payer de leur bourse des pratiques sans objet et sans réalité objective.

Après avoir examiné la terre, qui est la productrice inépuitable de tout ce qui existe, le feu qui a sa place marquée dans toutes les religions, aussi bien dans le paganisme, dont il cite l'exemple des Vestales, que dans les cérémonies du culte catholique, Agrippa expose l'influence de l'eau sur les herbes, sur les plantes, sur les semences, et autres merveilleux effets qui en dépendent plus ou moins. Les exemples qu'il apporte à l'appui de ses assertions ne sont pas toujours heureux et rappellent, par certains côtés, ceux de Montaigne, moins soucieux de contrôler scrupuleusement son dire que de faire parade d'érudition. C'est ainsi qu'il interprète à sa façon certain passage d'Ovide, et y ajoute, avec une absence complète

de discernement, ce que l'Écriture raconte de la fameuse piscine de Jérusalem. Sur le chapitre de l'air, il nous paraît plus heureusement inspiré, tout en exagérant parfois quand il déclare, par exemple, que ceux qui passent par un endroit où un meurtre a été commis, sont émus de crainte et de frayeur. Mais voici un passage où il semble pressentir des phénomènes plus modernes qu'on ne saurait révoquer en doute : « Un homme peut naturellement et sans aucune superstition, sans le secours d'aucun autre esprit, communiquer sa pensée à un autre, quelque éloigné qu'il soit, en moins de vingt-quatre heures, quoique l'on ne puisse précisément fixer le temps; c'est chose que j'ai vu faire, et que j'ai faite moi-même: c'est aussi ce qu'a fait autrefois l'abbé Tritème. » Précurseur de la suggestion à distance, des phénomènes de la télépathie, Agrippa n'hésite pas à se donner comme tel ; mais, là encore, son enseignement manque de précision et nous serions curieux de savoir jusqu'où il est allé dans cet ordre d'idées qui a suscité de nos jours de si longs et infructueux débats. Malgré certains faits extraordinaires, indéniables, la science en est encore réduite sur ce point à de simples conjectures et l'on comprend l'extrême réserve des savants catholiques, quand ils se trouvent en présence de faits qui suppriment la liberté individuelle ou ébranlent dans ses fondements la notion de la responsabilité humaine. La suggestion reste toujours une arme dangereuse.

Parvenu aux vertus occultes des choses, Agrippa met à contribution les données les plus fabuleuses de ses devanciers. Ainsi il affirme que le phénix est un oiseau qui renaît de soi-même, que le petit poisson, appelé *echines*, arrête tellement l'impétuosité des vents, et dompte la rage de la mer, que de quelque sorte et quelque violentes que soient les tempêtes, et que de quelque quantité de voiles que se servent les navires, cependant pour peu qu'il les touche, il les apaise, les arrête, et les fait demeurer sans mouvement; que les salamandres et les petites bêtes appelées *pyraustae*, vivent dans le feu, et quoiqu'elles semblent se consumer, cependant rien ne les empêche de se conserver. De même la gomme dont on dit que les amazones frottaient leurs armes, les préservait d'être

gâtées et endommagées par le fer et par le feu, et avec laquelle Alexandre le Grand aurait frotté les portes Caspiennes, qui étaient d'airain.

Notre auteur aborde ensuite une longue énumération de vertus occultes aussi étranges que les précédentes. La pierre *asbestus* étant allumée ne s'éteint jamais, ou avec peine. L'escarboucle luit dans l'obscurité. L'*aërites* fortifie le fruit des plantes. Le jaspe arrête le sang... Le foie du caméléon, brûlé par les extrémités, excite les pluies et les tonnerres. La pierre héliotrope resserre la vue et rend, celui qui la porte, invisible. La pierre de Lincour désoffusque les yeux. Le lippare appelle les bêtes. Le *synochitides* fait venir les diables des enfers. L'*anachitides* fait paraître les esprits célestes. L'encite mis sur les personnes qui dorment et rèvent, les fait deviner. Il y a une herbe, en Ethiopie, que l'on dit qui sèche les étangs, et ouvre tout ce qu'il y a de fermé. On voit dans l'histoire la coutume des rois de Perse, de donner à leurs ambassadeurs de l'herbe *latax*, afin qu'ils ne manquassent de rien partout où ils iraient, etc., etc.

Nous nous arrêtons ici. Comment un esprit de la trempe d'Agrippa pouvait-il espérer d'être pris au sérieux, quand il se faisait l'écho de pareilles assertions? Comment oser donner à ce qu'il appelait la philosophie occulte une base aussi peu établie? Comment justifier un tel enseignement où il semble accumuler tous les rêves d'une imagination en délire? Ou il a voulu montrer qu'il n'ignorait aucune des sornettes débitées par le charlatanisme de ses prédécesseurs, et, à ce point de vue, son livre est des plus curieux, ou il s'est proposé d'éblouir les simples et de leur en imposer un moment. Les temps étaient proches où ces billevesées seraient passées au crible d'une critique sans merci, où la science, ne se payant plus de mots, n'admettrait que ce qu'elle aurait dûment constaté. Ce jour-là l'occultisme aurait vécu.

En insistant sur la philosophie d'Agrippa pris à partie et comme exemple, nous entendons montrer le néant de toutes les théories qui se réclament de l'occultisme et s'abritent discrètement sous son manteau.

Mgr Le Monnier.



FAUT-IL ÉTUDIER LE SPIRITISME[1]?

(*Fin*)

§ C

Si ces objections sont dignes du plus sérieux examen, et autorisent de graves doutes, l'objection tirée de l'étrange caractère des personnalités qui se manifestent n'est pas très puissante. C'est cependant une de celles qui frappent le plus le vulgaire.

On dit par exemple qu'il est absurde que la personnalité d'Aristote revienne pour parler en français ou en anglais, et donner des conseils aussi profonds que ceci : *Persévérez : avec de la patience vous réussirez;* ou : *Demain vous aurez de meilleurs résultats.* Si par l'écriture automatique cette personnalité donne des signes de sa soi-disant existence, elle écrit avec l'écriture du médium, et fait les mêmes fautes d'orthographe que le médium même. Si le médium est d'origine anglaise ou américaine, l'esprit ne croit pas à la réincarnation ; il l'admet au contraire, si le médium est Français, ou Allemand, ou Italien, dans les pays où l'influence d'Allan Kardec, avec la théorie de la réincarnation, est en honneur. S'il s'agit de personnalités moins illustres qu'Aristote, elles ont oublié certains faits caractéristiques, étant incapables, par exemple, de donner leur prénom, et le nom de la ville où elles ont vécu. Phinuit, le contrôle de Mme Piper, était un soi-disant médecin français de Metz, qui parlait en anglais et avait oublié le français, à force de soigner les nombreux Anglais habitant Metz. On pourrait sans peine trouver quantité de pareilles inepties.

Mais ce ne sont pas là, pour nous, des objections très sérieuses.

1. *Annales des Sciences psychiques.*

D'abord l'hypothèse de la survivance personnelle n'est pas nécessaire. Beaucoup de spirites l'admettent, mais quelques-uns la considèrent comme non prouvée, de sorte que même si on ne l'acceptait pas, il resterait encore quantité de faits très importants, méritant un examen très approfondi, et n'étant pas ébranlés par les ridicules propos des soi-disant personnalités qui apparaissent.

Surtout l'absurdité d'une hypothèse ne doit pas faire nier les faits sur lesquels elle repose. Il ne s'agit pas en ce moment de décider si c'est bien Aristote qui revient nous dire en bon français : *Persévérez et ayez de la patience.* Il faut savoir si une intelligence se manifeste, suivant des modalités encore inconnues, dans des objets qui paraissent inertes, par l'intervention d'une force nouvelle insoupçonnée. Que le fait soit vrai ou faux, toute la question est là : et il ne suffit pas que cette force prétende être Aristote pour que le fait d'une force intelligente soit nié, si ce fait en soi n'est pas niable. On peut contester qu'Aristote soit là ; on ne peut nier qu'il y ait une intelligence. Rien n'est plus contraire à une logique, même élémentaire, que de nier un phénomène parce que les hypothèses construites sur ce phénomène paraissent peu vraisemblables. D'abord le fait : voilà ce qui importe. Plus tard, quand il s'agira d'édifier une théorie, il faudra discuter les hypothèses. Mais, quelle que soit la vraisemblance de celles qu'on émettra, elles ne devront jamais faire conclure ni à l'affirmation ni à la négation des réalités bien constatées.

D'ailleurs il faut être assez téméraire pour parler d'absurdités inconciliables.

Dans les cas où l'hypothèse spirite serait vraie, que savons-nous des conditions d'être de ces personnalités? Quelle est l'influence du médium sur elles? Quelle est leur inflnence sur le médium? Qui donc oserait parler de la psychologie des *esprits*, et dire que telle ou telle phrase venant d'eux est absurde ou non? Dans cette obscurité profonde où nous sommes, le mieux est de docilement enregistrer les faits, sans prétendre en tirer de conclusions, quant à une théorie générale, expliquant tout.

Voici une science — si c'est une science — qui est encore

dans les langes de l'enfance; et on veut se trouver, dès le début, complètement satisfait par les hypothèses qu'ont construites très naïvement les premiers expérimentateurs, personnes simplistes, qui ont étudié plutôt comme des apôtres que comme des savants.

Toute science, inattaquable dans ses faits, est singulièrement fragile dans ses hypothèses. Même la chimie, même la physique sont douloureusement défectueuses quand elles se hasardent à des conceptions générales.

Pour la physique, par exemple, si l'éther existe, comprend-on une matière sans pesanteur et sans substratum chimique? Pourtant il est certain qu'il y a un éther, et que la lumière, l'électricité et la pesanteur font vibrer cet éther dans l'espace. Mais personne n'a jamais pu comprendre cette étrange matière qui n'est pas une substance chimique. Pour la chimie, l'atome se définit une quantité de substance tellement petite qu'elle ne peut plus être divisée: qui alors est impondérable, car, si elle pèse même le millionnième d'un millième de milligramme, et moins encore, on pourra toujours, par la pensée, la subdiviser à l'infini. Donc l'atome est impondérable; mais cette réunion d'atomes impondérables est douée elle-même de pesanteur. Voilà bien, si je ne me trompe, une véritable absurdité; de sorte que la chimie et la physique auraient mauvaise grâce à reprocher les absurdités des hypothèses spirites, puisqu'elles-mêmes ont à leur base deux hypothèses franchement absurdes.

Ainsi c'est par le respect du fait qu'il faut réfuter les objections qu'on adresse aux théories du spiritisme. Les faits ne sont jamais absurdes. Ils sont ou ne sont pas. S'ils existent, l'étude des phénomènes doit précéder la critique des théories.

Je ne suis donc pas tenté de nier parce que je trouve dans le spiritisme des affirmations très invraisemblables; des esprits d'Anglais qui parlent français, des fantômes qui en se matérialisant matérialisent aussi leur chapeau, leur canne et leur lorgnon; des objets qui sont apportés à travers l'espace: des prédictions de l'avenir, etc., etc. Dans notre conception actuelle des choses, ce sont là d'effrayantes absurdités; mais, si les faits sont réels, ce qui est possible, après

tout, je serai forcé de retourner la proposition, et de déclarer que l'absurdité était la négation de ces faits.

L'absurdité apparente et l'étrangeté des faits invoqués entraînent cependant une conséquence nécessaire : c'est que les expériences doivent être plus démonstratives, si possible, et plus rigoureuses, que lorsqu'il s'agit de faits simples et raisonnables. Telle petite découverte, presque évidente *a priori* et vraisemblable d'après tout ce qu'on sait déjà, n'exigera pas un grand déploiement de preuves; les expériences n'auront pas besoin d'être accumulées, répétées, précisées, comme dans le cas où des faits prodigieusement surprenants sont annoncés, qui diffèrent de tout ce que les hommes admettent depuis des centaines d'années. C'est dire qu'en fait de spiritisme, comme tout est étrange et invraisemblable, les démonstrations devront être multipliées et éclatantes. Ce qui suffirait comme preuve, en chimie, en physique, ou même en médecine, ne suffira pas pour des sciences étranges, et la sévérité ne pourra être exagérée. C'est une des plus graves erreurs des spirites que de se contenter d'expériences imparfaites, d'alléguer que pour des démonstrations en d'autres sujets on n'est pas si difficile. Il faut être plus difficile, au contraire, épuiser toutes les suppositions avant de recourir à l'hypothèse des forces inconnues. Des forces nouvelles, mystérieuses, occultes, ne doivent être invoquées qu'en dernier ressort, après impossibilité radicale de trouver une autre explication.

Mais, si ces autres explications sont impossibles, il faudra alors, en désespoir de cause, reconnaître l'existence de ces forces nouvelles, si absurdes qu'elles paraissent. Car, si elles existent, elles ne sont pas absurdes; un phénomène réel ne peut jamais être absurde. Ce qui les rend absurdes, ce sont d'une part les hypothèses fausses que nous édifions sur lui, d'autre part nos ignorances. Et nos ignorances sont bien plus profondes que nous ne le supposons.

§ D

L'objection tirée des fraudes habituelles aux médiums mérite maintenant d'être examinée de près.

De fait un certain nombre de médiums ont été convaincus d'imposture. Or l'expérimentation avec des imposteurs est très compliquée, et les conclusions qu'on en peut déduire bien fragiles. S'imagine-t-on un prestidigitateur habile, exécutant ses tours dans l'obscurité devant des personnes qui croient à la sincérité de tout ce qui leur est donné? On aurait à inscrire de bien plus grandes merveilles encore que celles du spiritisme.

L'objection serait formidable, si tous les médiums avaient été convaincus d'imposture. Or il en est qui, malgré les investigations les plus sévères, prolongées pendant longtemps par des défiances toujours en éveil, n'ont pas pu être pris en faute. Quelquefois même on a dû reconnaître, comme dans le cas de Home, que la fraude avait été supposée à tort.

On fait grand bruit de la supercherie de tel médium pris en flagrant délit, et il est évident que cette supercherie jette la plus légitime suspicion sur tous les résultats dus à la soi-disant puissance de ce médium. Mais qu'est-ce que cet imposteur isolé, par rapport au nombre considérable des médiums sincères qui existent dans le monde? A côté des médiums célèbres, comme aux États-Unis par exemple, qui donnent des séances payantes, il en est quantité d'autres qui ne sont pas rémunérés, et dont la bonne foi ne semble pas douteuse. Il n'y a qu'à lire des journaux spirites pour se renseigner là-dessus. Les médiums professionnels sont très nombreux par rapport aux autres.

Ces autres-là peuvent tromper aussi, et souvent ils ne s'en font pas faute, mais il serait bien peu vraisemblable d'admettre qu'ils sont tous des fraudeurs, et que, chaque fois qu'un phénomène spiritique se produit, c'est une fraude.

Je ne prétends pas que la bonne foi des médiums doit être admise *a priori*. Loin de là. Quand il s'agit de phénomènes aussi étranges que ceux auxquels nous faisons allusion, et

qui parfois ont été produits par des fourbes, la bonne foi absolue du médium doit être prouvée, établie et démontrée. Mais d'autre part, pour accuser ce médium de supercherie, il faut faire la preuve de la supercherie. En tout état de cause, ni sa loyauté, ni sa duplicité ne peuvent être admises *a priori*, et une enquête sérieuse, approfondie, s'impose.

Il ne me paraît pas qu'il soit légitime de procéder autrement; car accuser d'une vile imposture, sans tenir de preuves formelles, les cinq ou six cents médiums, professionnels ou non, qui ont donné des phénomènes spiritiques, c'est tout aussi déraisonnable que de les déclarer tous, sans examen, d'une bonne foi irréprochable.

A vrai dire l'objection est plutôt théorique que réelle, car, toutes les fois qu'on expérimente sérieusement avec un médium, on prend des précautions, et des précautions multiples, contre la fraude. Quelqu'un très naïvement disait un jour à un de mes amis, qui racontait une expérience où il avait constaté des faits étonnants : « Avez-vous supposé que vous pouviez être trompé? » En réalité, dans une expérience on ne pense pas à autre chose. C'est le souci perpétuel : on se méfie du médium, on se méfie des assistants, on se méfie de soi-même. Je ne dis pas qu'on n'est jamais trompé : on l'a été quelquefois, on le sera souvent encore, mais il est des cas où la tromperie n'a pas eu lieu et en tout cas elle est presque toujours fort difficile, souvent, peu vraisemblable, quelquefois impossible ou à peu près.

Pour être équitable, chaque expérience doit être étudiée dans ses détails, car les détails seuls permettent de juger si les précautions nécessaires ont été prises.

La fraude dans les phénomènes spiritiques est un problème très grave, car parfois elle est inconsciente, et, comme la mentalité du médium n'est probablement pas la même que celle des individus normaux, des actes délictueux peuvent être commis, qui n'entraînent pas une condamnation sans appel.

Mais, je le répète, mon intention n'est pas de reprendre par le menu les innombrables cas particuliers qu'il faudrait analyser : je voulais seulement faire remarquer : 1° que tous

les médiums ne peuvent pas être des trompeurs, 2° que, même avec des médiums susceptibles de fraude, et convaincus de fraude, des phénomènes ont été obtenus que la fraude ne peut pas expliquer, 3° qu'on ne peut pas admettre *a priori* la mauvaise fois d'un médium, sans qu'il ait été antérieurement surpris en flagrant délit de tricherie.

Bien entendu, je ne parle pas des mauvaises observations. Celles là sont innombrables, et je suis prêt à reconnaître que, dans les difficiles questions que nous agitons ici, il y a bien peu d'observations irréprochables. Je reconnaîtrais aussi que très souvent l'hypothèse de la fraude n'a pas été radicalement éliminée, et que les seules expériences valables sont celles dans lesquelles toute fraude a été impossible[1].

Toutefois il reste un certain nombre d'expériences bien authentiques où toute fraude a été éliminée et où l'observation a été rigoureuse. Ce sont celles-là, et peut être celles-là seules, qu'il faut soumettre à une critique méthodique. Mais cette critique méthodique est le contraire du silence et du mépris.

En effet, avec un médium qui a trompé, on peut prendre des précautions qui excluent toute possibilité de prestidigitation ou de fraude. Il faut agir ainsi avec tout médium quel qu'il soit, et le fait qu'un médium a antérieurement été un imposteur ne doit pas changer beaucoup la manière de procéder, car l'expérimentateur doit se mettre à l'abri de toute fraude possible. De sorte qu'avec un médium loyal, comme avec un médium imposteur, pratiquement les précautions doivent être les mêmes.

D'autre part est-on toujours bien assuré qu'un médium a été un imposteur? Il faut être extrêmement prudent dans l'affirmation d'une culpabilité humaine. Souvent on porte des accusations à la légère, pour un geste douteux, pour un déplacement équivoque, et on traite de fourbes des individus

1. Quant à la question de savoir s'il faut résolument ne tenir aucun compte des expériences auxquelles a pris part tel ou tel médium, convaincu plus tard de fraude, je ne partage pas tout à fait l'opinion radicale de H. Sidgwick. H. Sidgwick déclarait que pour lui toute expérience faite avec ces médiums suspects était d'avance irrévocablement contaminée, et cette opinion peut se soutenir. Mais on peut aussi, avec quelque apparence de raison, défendre l'opinion contraire.



dont l'état mental est probablement très différent de l'état mental ordinaire. Je n'oserais pas, pour ma part, traiter d'imposteurs des personnes dont toute l'existence est honorable, parce que je n'ai pas trouvé que leur conduite dans une séance les mettait à l'abri de tout soupçon. Ne pas croire à l'authenticité irréprochable d'un phénomène et accuser un médium de supercherie, sont deux choses absolument distinctes. Au fond je suis convaincu que la plupart des phénomènes dit spiritiques ne sont pas irréprochables, et que cependant la tricherie volontaire des médiums, machinée, préparée à l'avance avec grand art, est chose fort peu commune. On est donc assez mal venu à repousser toute expérimentation avec des médiums vaguement et superficiellement accusés de fraude; car il en est bien peu qui n'aient pas été, à raison ou a tort, soupçonnés et incriminés.

Enfin l'état mental des médiums nous est fort peu connu. Il se peut fort bien que tel individu, dans certaines circonstances, soit poussé presque malgré lui à la fraude, et qu'en d'autres conditions il soit sincère, autrement dit qu'il y ait un mélange de faits réels et de faits frauduleux. Ce mélange ne laisse pas que de rendre l'analyse expérimentale plus difficile, en sorte que le problème qui consiste à démêler la vérité de l'erreur exige de grandes qualités de tac et de sagacité. Mais, parce que la tâche est plus ardue, ce n'est pas une raison pour ne pas vouloir l'entreprendre. Il suffit qu'elle soit possible, et je pense qu'elle est telle.

Je dirai donc, en résumé, que, malgré tout ce qui a été dit ou écrit sur les supercheries des médiums :

1° Il en est quelques-uns qui n'ont jamais trompé.

2° Il en est beaucoup qui, tout en étant soupçonnés de fraude, n'ont jamais pu être pris sur le fait et convaincus de fourberie machinée.

3° On peut toujours provoquer des expériences dans lesquelles toute fraude est impossible.

V

Conclusion

La conclusion qui se dégagera de cette longue discussion sera courte.

Au lieu de paraître ignorer le spiritisme, les savants doivent l'étudier. Physiciens, chimistes, physiologistes, philosophes, il faut qu'ils prennent la peine de se mettre au courant des faits affirmés par les spirites. Une longue et laborieuse étude est nécessaire. Elle sera certainement féconde; car la vanité des théories ne détruit point la réalité des faits. Or, s'il y a beaucoup d'erreurs et d'illusions dans les affirmations des spirites, il y a probablement, certainement même, beaucoup de vérités, qui nous sont bien mystérieuses encore. Ces vérités-là, quand elles seront mieux connues, modifieront profondément les chétives notions que nous possédons aujourd'hui sur l'homme et sur l'univers.

Ch. Richet.



Le Magnétisme curatif et le Docteur Liébeault

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les magnétiseurs ne trouvent point grâce devant les représentants de la médecine officielle. On prête même à ces derniers l'intention de se réunir en congrès pour mieux affirmer leurs doléances et réclamer de l'État une loi interdisant de guérir à quiconque n'a pas conquis le diplôme devant le jury de la Faculté.

M. Bué a pu écrire sur la question un livre très documenté sous le titre ci-dessus.

L'un des procès les plus curieux intentés pour exercice illégal de l'art médical est celui de Du Potet. Le célèbre magnétiseur fut cité devant le tribunal de police correctionnelle et devant la Cour Royale de Montpellier par le recteur de l'Académie de cette ville; c'était en 1836. Les deux juridictions l'acquittèrent par jugements rendus les 15 et 27 juin.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de reproduire ici le discours prononcé alors par l'illustre magnétiseur dont les cours et les traitements avaient opéré à Montpellier comme une révolution. Nous en trouvons précisément le texte dans l'ouvrage susdit du savant M. Bué. Le voici :

Messieurs,

La nature offre un moyen universel de guérir et de préserver les hommes. La médecine ne veut pas que cela soit vrai; elle jette le blâme sur ceux qui s'offrent de vous en convaincre; imiterez-vous cette conduite? Ne pourrai-je devant vous justifier les magnétiseurs du soupçon d'imposture qui pèse sur eux?

Tout mon crime est d'avoir sollicité l'examen du public, non point d'une *doctrine*, mais de simples phénomènes que les savants de votre ville ignorent.

La jeunesse a répondu à mon appel; elle a voulu se former une opinion sur une chose encore en dehors de la science actuelle; elle a voulu savoir si le discrédit jeté par les savants sur le magnétisme était mérité; dédaignant un instant les traditions de l'école, ces jeunes étudiants sont accourus voir les phénomènes nouveaux.

Me condamnerez-vous pour ce fait?

Auriez-vous condamné Paganini pour avoir tiré des sons nouveaux de son instrument, l'abbé Parabère parce que son organisme lui faisait trouver des sources?

Le premier qui aimanta un barreau de fer et le présenta à la foule était donc coupable aussi! Auriez-vous condamné Galvani, Volta, s'ils fussent venus vous démontrer les incroyables effets d'une pile de métaux diversement superposés?

En quoi suis-je plus coupable qu'eux?

Ai-je péché contre la morale? — J'apprends aux hommes à faire de leurs réserves vitales le plus noble usage qu'on en puisse faire : *soulager les souffrances de leurs semblables.* Ai-je violé la loi sur l'enseignement ou sur la médecine? — Que fais-je? Est-ce de la physique, de la chimie ou de la médecine; ou est-ce quelque chose de nouveau qui surpasse en grandeur toutes ces sciences?

Y a-t-il une science ou un art? Je n'en sais vraiment rien moi-même; tout ce que je puis dire, c'est que j'enseigne à produire le sommeil sans *opium*, et à guérir la fièvre sans *quinquina;* ma science bannit les drogues; mon art ruine les apothicaires.

Nous autres, magnétiseurs, nous donnons des forces à l'organisme, nous le soutenons quand il succombe, nous remettons de *l'huile dans la lampe quand il n'y en a plus.*

Voyez combien nous différons des savants : ceux-ci avec toute leur science n'arrivent qu'à diminuer la vie; nous, nous en augmentons la durée! Leur savoir est contenu dans un livre, la nôtre réside dans la nature même de chaque être! Notre enseignement est facile et simple : nous n'avons pas besoin de disséquer les cadavres et les vivants! Ce n'est pas une science de *mots*, mais de *faits.*

Verrez-vous un coupable dans l'homme loyal qui a voulu donner des preuves de ce qu'il croit être une puissance susceptible de rendre des services à ses semblables? un homme qui n'a fait que chercher à mettre en action les propriétés de son être? Me fallait-il, en effet, demander à M. le Ministre et à M. le Recteur la permission de marcher? Marcher, magnétiser, n'est-ce pas là, au même titre, une faculté naturelle de l'homme!

Un grand nombre de savants croient s'honorer grandement en rejetant sans examen des choses nouvelles. Le temps, par la suite, leur donnera une sévère leçon! Un jour le magnétisme sera la gloire des écoles, et les médecins emploieront les procédés qu'ils condamnent aujourd'hui.

Enfin, on ne peut empêcher de proclamer une vérité! se taire parce que cette vérité peut offusquer certains esprits prévenus ou retardataires, c'est, à mon sens, plus qu'un crime, c'est une lâcheté!

De son côté, Royer Collard s'écriait en pleine Académie, le 31 mai 1842 :

Pourquoi chacun ne serait-il pas libre de chercher la vérité comme il l'entend, par les voies même les plus étranges.

Votre science officielle est-elle si positive, si invariablement établie, qu'on puisse affirmer que dans quelques années elle ne semblera pas aussi fausse qu'elle vous paraît vraie aujourd'hui?

Je suis de ceux qui pensent (et je me hâte de le déclarer) que la liberté illimitée des opinions, pourvu qu'elle ne s'attaque qu'aux opinions, et qu'elle ne se traduise pas en actes nuisibles ou répréhensibles, est toujours un plus grand bien que son abus n'est un mal!

Que si donc une police médicale quelconque prétendait faire la guerre à l'*homéopathie*, — pour appeler les choses par leur nom, — au *magnétisme*, voire même à la recherche de la *pierre philosophale*, je serais le premier à prendre leur défense; je protesterais hautement et publiquement contre toute tentative de cette nature.

Le sens de la loi est celui-ci : tout magnétiseur qui ne fait pas d'opération et ne prescrit aucun médicament ne saurait être inquiété.

Le Dr Chevandier, député de la Drôme, écrivait à M. le comte Constantin, président du Congrès international du magnétisme curatif, en 1889 :

Monsieur le Président,

La commission chargée de l'étude du projet de loi sur l'exercice de la médecine, a eu à examiner les pétitions nombreuses jointes à celle produite par le bureau du Congrès international de magnétisme curatif en 1889.

Il a été reconnu par l'*unanimité* des membres présents que la loi sur l'exercice de la médecine ne visait ni les masseurs, ni les magnétiseurs, *tant qu'ils n'appliqueraient que leurs pratiques ou leurs procédés au traitement des maladies.*

Ils retomberaient sous le coup de la loi le jour où, sous le couvert du massage, du magnétisme ou de l'hypnotisme, ils feraient de la médecine ou prescriraient des médicaments. . . .

Dans ces conditions la commission, croyant avoir fait droit aux pétitions dont elle était saisie, n'a pas cru devoir en entendre les auteurs. Ce que je viens de dire est consigné dans mon rapport.

Veuillez agréer, etc.

Dr CHEVANDIER, *rapporteur*.

I

Le Dr Liébeault

Le Dr Liébeault, dont le buste a été inauguré le 1er février dernier, à l'École de psychologie, 49, rue Saint-André-des-Arts, a été le créateur de la psychothérapie moderne.

Voici l'allocution[1] prononcée en cette circonstance par le Dr Ch. Lloyd-Tucken, membre du comité de la *Society for psychical research*, de Londres :

C'est avec un vif plaisir que j'apporte, de Londres, l'hommage des psychothérapeutes anglais à la mémoire du Dr Liébeault.

Je remercie particulièrement mon ami le Dr Bérillon qui, en faisant revivre la physionomie si noble du créateur de la psychothérapie, m'a fourni l'occasion de rappeler ce que je dois à ses enseignements.

Il y a vingt ans, je me rendais à Nancy, attiré par la renommée de ce grand savant. Je n'oublierai jamais l'accueil que je reçus dans sa clinique. Avec beaucoup d'empressement, il s'efforça de m'initier à la pratique de son art. Tous ceux qui ont eu comme moi, le bonheur de recevoir ses conseils, ont été conquis par sa personnalité géniale, par son grand savoir psychologique, mais aussi par sa bonté et par sa modestie. Ce sont ces qualités qui l'ont rendu si cher à tous les médecins, venus de tous les pays pour s'instruire auprès de lui.

Cette réunion de savants illustres, de médecins et de psychologues, auxquels il faut ajouter les noms de ceux dont le Dr Bérillon vient de nous communiquer les télégrammes, montre que notre maître est honoré non seulement dans son propre pays, mais dans toutes les parties du monde civilisé.

Il n'y a pas de ville importante où il n'y ait des disciples de Liébeault et leur admiration a ceci de particulier qu'elle ne s'adresse pas à un homme célèbre par les fonctions qu'il a occupées. Elle n'est inspirée que par des sentiments d'affection et de reconnaissance.

En Angleterre, il y a actuellement, dans presque toutes les villes, des médecins qui se sont spécialisés dans la pratique de l'hypnotisme. Ceci est d'autant plus surprenant que le peuple anglais est essentiellement attaché à ses traditions séculaires et qu'il n'accueille les nouveautés qu'avec une extrême défiance. C'est surtout au point de vue médical qu'il se montre réfractaire aux doctrines nouvelles. Les idées dont Liébeault à été l'initiateur faisant leur chemin en Angleterre, on peut

1. En anglais.

dire que c'est la démonstration éclatante de leur succès. Elles ont déjà amené, par une évolution pacifique, la disparition d'une foule de méthodes anciennes et surannées qu'on appliquait, par esprit de tradition, au traitement des maladies nerveuses et des maladies générales. La substitution progressive de la thérapeuthique suggestive à l'abus des drogues peut être considérée comme un immense service rendu à l'humanité.

Il y a quelques jours, un médecin éminent de Dublin, sir Francis Cruise, dont la visite au Dr Liébeault eut lieu quelques années après la mienne, m'écrivait qu'il utilisait l'hypnotisme dans sa pratique courante et qu'il en obtenait des succès remarquables. De Stockholm, d'Amsterdam, de Berlin, de Moscou, de Lausanne, de Genève, de Bruxelles, et d'un grand nombre d'autres villes, le même écho nous arrive et partout le nom de Liébeault est salué avec admiration.

Si les adeptes de la psychothérapie ne sont pas encore plus nombreux, c'est que les applications de l'hypnotisme exigent une compétence spéciale et que les professeurs capables de l'enseigner sont rares. Heureusement l'enseignement donné à l'Ecole de psychologie, par des professeurs dévoués comme le sont les Drs Bérillon, Paul Magnin et P. Farez, contribue à former chaque année de nouveaux élèves. Beaucoup de nos compatriotes sont venus à Paris pour y suivre d'utiles leçons qu'ils n'auraient pu trouver ailleurs.

Je suis heureux de constater que nous sommes unanimes à reconnaître la part prépondérante qui revient à Liébeault dans la connaissance de l'hypnotisme. Le meilleur hommage que nous puissions rendre à sa mémoire, c'est de nous inspirer de son exemple et de nous consacrer, avec autant de dévouement et de bonté qu'il l'a fait, à l'application de la psychothérapie. (*Applaudissements prolongés.*)

Ensuite, le Dr Bérillon, professeur à l'École de psychologie et secrétaire général de la Société d'hypnologie et de psychologie, prend la parole.

Avant d'exposer l'œuvre psychologique de Liébeault, dit-il, j'ai le devoir de retracer les diverses phases de son existence, si bien remplie. Je les emprunterai en grande partie à l'éloge qui fut prononcé le 21 juin 1904, à la séance annuelle de la Société d'hypnologie et de psychologie, par le Dr Van Renterghem, d'Amsterdam.

Né le 16 septembre 1823, à Favières (Meurthe-et-Moselle), Auguste-Antoine Liébeault ne commença que tardivement ses études universitaires. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique; mais ce fut contre son gré, qu'à l'âge de quinze

ans, il fut placé au séminaire. Il s'y montra peu docile aux enseignements de ses maîtres, et à la mort de son père, il obtint de sa mère la liberté de suivre sa vocation qui l'entraînait vers les sciences naturelles. A vingt et un ans, il prit sa première inscription à l'Université de Strasbourg, Il se montra étudiant studieux, et fut reçu docteur en médecine, le 7 février 1850.

Pendant les deux dernières années de son séjour à Strasbourg, son attention avait été appelée sur les questions d'hypnotisme. Dans le service du professeur Gros, dont il était l'interne, il avait pu observer un sujet chez lequel on pouvait provoquer des saignements de nez. Il suffisait, pour réaliser cette expérience, de lui en donner l'ordre lorsqu'il était endormi.

Après avoir lu le *Manuel du Magnétiseur* du Dr Teste, il essaya de plonger quelques sujets en état de catalepsie et de somnambulisme. A son grand étonnement, il y réussit. Il eut dès lors l'intention de se consacrer à cette branche spéciale de la médecine, mais son professeur de clinique, le Dr Schützenberger, l'en dissuada. Il vint s'installer à Pont-Saint-Vincent, près de Nancy; et bientôt, absorbé par les exigences d'une nombreuse clientèle, il oublia l'hypnotisme. Une seule fois, au début de sa carrière de médecin de campagne, il faillit y revenir. Un vieux paysan le consulta pour sa fille qui présentait des attaques convulsives; Liébeault, ayant constaté, chez cette malade, l'inefficacité des médicaments, proposa de l'endormir. Le père s'y opposa, lui remontrant qu'il risquait de s'aliéner sa clientèle, les innovations étant en général fort mal accueillies, surtout dans les campagnes.

Ce ne fut que dix ans après qu'il revint à ses études de prédilection. La présentation à l'Académie des Sciences, par le célèbre Velpeau, d'un exemplaire du livre de James Braid sur la *Neurypnologie* ou l'*hypnotisme nerveux*, le porta à recommencer ses expériences. Pour cela, il s'adressa résolument à des malades de sa clientèle, leur offrant de les traiter gratuitement s'ils se prêtaient à ces expériences d'hypnotisme. Il faisait en outre valoir que ce traitement supprimait les frais de médicaments.

Cet appel à l'esprit d'économie fut entendu et il eut

bientôt à sa disposition un nombre considérable de sujets.

Pendant quatre années, il soigna gratuitement tous ceux qui voulaient bien guérir par le moyen du sommeil provoqué; il acquit par là une expérience consommée, et sa réputation devint considérable auprès des paysans de la région.

C'est alors que, convaincu de l'influence exercée par le moral, non seulement dans la production, mais aussi dans la guérison des maladies, il prit la résolution de soumettre au corps médical le résultat de ses observations.

Venu à Nancy pour y trouver un champ d'expériences plus étendu, Liébeault ne rencontra aucun encouragement de la part de ses confrères; au contraire, un certain nombre d'entre eux n'hésitèrent pas à accabler de leurs dédains un médecin dont les théories médicales et la thérapeutique étaient si peu conformes aux traditions officielles.

Il a raconté dans divers articles les difficultés qu'il eut à surmonter pour triompher de l'esprit de routine. A ce point de vue, il ne fut pas mieux partagé que Braid, auquel la Section de médecine de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, avait refusé la lecture d'une communication ayant pour titre : *Essai pratique sur l'action curative de l'hypnotisme.*

Doué d'un caractère élevé, inaccessible au découragement. Liébeault vécut à l'écart, en dehors du monde médical, consacrant tout son temps aux malades qui venaient à la clinique qu'il avait fondée rue de Bellevue. En 1866, il publia le fruit de ses observations dans un volume remarquable ayant pour titre : *Du sommeil et des états analogues, considérés surtout au point de vue de l'action du moral sur le physique.* Il y exposait les principes dont s'inspirent aujourd'hui tous ceux qui, dans la pratique de la psychothérapie, sont restés fidèles à la méthode scientifique.

On sait que cette œuvre passa inaperçue. Il n'en fut vendu qu'un seul volume! M. Liégeois racontait avec humour au professeur Delbœuf, en visite à Nancy en 1887, comment, ayant pris en main et feuilleté ce volume au moment de son apparition, il l'avait trouvé trop cher!

Depuis lors, Liébault a pris sa revanche. Non seulement les

deux éditions de son livre ont été complètement épuisées; mais il est actuellement impossible de s'en procurer un exemplaire.

Dans la préface de la seconde édition, il exprimait, en termes positifs, le dédain que doit professer tout homme de caractère à l'égard des jugements superficiels ou malveillants. « Du moment qu'on s'écarte du courant ordinaire de la science, en s'occupant de choses qu'elle rejette, ainsi que je l'ai fait dans mon traité spécial sur le Sommeil provoqué, — et que par conséquent, on ne se range pas derrière ses grands prêtres comme des moutons de Panurge, — on se séquestre nécessairement, et les savants et le *vulgum pecus* s'éloignent de vous. Heureux! si l'on rencontre par-ci par-là quelques timides adeptes qui vous consolent tout bas. »

« Mais, en ce cas particulier, qu'importe l'adhésion des savants et du public, quand on est sûr des vérités que l'on met au grand jour! Qu'importent surtout les anathèmes et les dogmes de la médecine classique, lorsque, établi sur le terrain solide de l'observation et de l'expérimentation psychique, on a acquis la conviction d'avoir entrevu non seulement des vastes horizons à une branche naissante de la psychologie, mais encore d'avoir constaté les applications de cette science à l'art de guérir, lesquelles se résument dans la thérapeutique suggestive, *thérapeutique révolutionnaire* au premier chef. »

Une période d'une vingtaine d'années s'écoula entre la publication du livre de Liébeault et la révélation de ses idées. Il passa tout ce temps à s'occuper de ses malades, leur consacrant toutes ses journées.

Ses consultations ne furent interrompues que par l'occupation allemande, durant laquelle il mit son dévouement professionnel au service des blessés allemands recueillis dans les locaux du grand séminaire de Nancy.

Il employait les quelques heures de loisir que lui laissaient ses devoirs de chirurgien à écrire son livre intitulé : *Ébauche de Psychologie*, paru en 1873, et qui n'eut pas, tout d'abord, plus de succès que le précédent. Ce livre est actuellement devenu introuvable.

Aussitôt après le rétablissement de la paix, il reprit ses

séances d'hypnotisme, et recommença à soigner les pauvres.

L'ostracisme dont Liébeault avait été jusque-là la victime résignée, ne prit fin qu'au commencement de 1881.

Un de ses camarades de la Faculté de Strasbourg, le Dr Lorain, étant venu lui rendre visite à la modeste clinique de la rue de Bellevue, l'y trouva au milieu d'une vingtaine de malades plongés dans l'état d'hypnotisme.

La singularité de ce spectacle, auquel il n'était pas accoutumé, impressionna tellement le Dr Lorain qu'il en fit part à tous les confrères qu'il rencontra, les invitant à se rendre compte par eux-mêmes des expériences dont il avait été le témoin.

Devant son insistance, le Dr Dumont, chef des travaux physiques à la Faculté de Nancy, assista à une consultation du Dr Liébault. Il y prit un tel intérêt que pendant quelque temps, il devint le collaborateur du maître.

Mais, malgré ses affirmations, le corps médical, et les professeurs de la Faculté, restaient encore indifférents. C'est alors que le Dr Dumont demanda à M. Liébeault d'appliquer sa méthode à quelques malades de l'asile de Maréville, près de Nancy, qui lui seraient soumis par le Dr Sizaret, médecin en chef de cet établissement. Les expériences furent faites devant un certain nombre de hauts fonctionnaires, de magistrats et de conseillers généraux. Plusieurs malades atteints d'hystérie furent endormis par le Dr Liébeault avec la plus grande facilité. Quelques jours plus tard, le 10 mai 1882, il présenta à la *Société de Médecine* de Nancy, revenue de ses préventions d'antan, quatre sujets sur lesquels il réalisa un certain nombre d'expériences de suggestion qui frappèrent très vivement les trente-deux médecins présents à la séance[1].

Dès lors, l'incrédulité des confrères commença à se transformer en admiration.

La *Revue de l'Hypnotisme*, créée en 1886, eut, dès sa publication, le Dr Liébeault parmi ses plus actifs collaborateurs. Elle publia de lui de remarquables études, et porta son nom dans toutes les parties du monde. Bientôt, les visiteurs affluèrent

1. *Revue médicale de l'Est*, 9e année, t. XIV, p. 438.

à sa modeste clinique, et dans le cours des années 1887, 1888, 1889 et 1890, jusqu'à l'heure où il prit sa retraite, il ne se passa pas un jour où le maître ne reçut la visite de quelque médecin français ou étranger, venu à Nancy, pour être initié à la connaissance de la suggestion hypnotique et à la pratique de la psychothérapie.

Pendant cette période de sa vie, l'activité du Dr Liébault fut vraiment prodigieuse. Indépendamment des enseignements donnés à ses auditeurs, il rédigeait des articles fréquents pour la *Revue de l'Hypnotisme*, et entretenait une correspondance active avec nombre d'amis ou d'élèves qui ne lui demandèrent jamais en vain ses conseils.

Voici d'ailleurs le portrait d'une ressemblance frappante que retraçait de lui le professeur Delbœuf, dans une brochure publiée en 1889 :

« M. Liébault, qui a aujourd'hui soixante-cinq ans, est un petit homme, aux allures vives, au front profondément sillonné de rides horizontales, coupées par d'autres rides qui vont rayonnant en éventails à partir de la base du nez. Teint bistré de campagnard ; œil brillant et animé ; parole sonore et précipitée, physionomie ouverte, mélange de gravité et de simplicité, d'autorité et de douceur ; une gaieté d'enfant ; quelque chose du prêtre. Au surplus, c'est un apôtre, un apôtre qui a tout sacrifié à sa foi : fortune, considération, bien-être. Il ne sort pas de chez lui : en ville, il doit souvent demander son chemin ; il ignore le nom des rues et s'égarera même en se dirigeant vers la station. Sa figure est peu connue des Nancéens, mais son nom est célèbre auprès du peuple, à dix lieues à la ronde. »

Au commencement de 1891, le Dr Liébault ayant manifesté l'intention de prendre un repos bien mérité et de fermer la clinique de psychothérapie où tant de praticiens étaient venus de tous les points du monde, s'instruire à ses leçons données avec tant de bienveillance et de désintéressement, un groupe de médecins étrangers eut l'idée de lui offrir, à l'occasion de sa retraite, un témoignage d'admiration et de reconnaissance.

La cérémonie eut lieu à Nancy, le 25 mai 1891.

Après avoir offert au Dr Liébault, au nom du comité international, un bronze magnifique, le *David vainqueur de Goliath*, du statuaire Mercié, symbole éloquent de la lutte de la pensée contre la force aveugle, du combat engagé par le frondeur isolé contre le géant de la routine, M. Dumontpallier, président de la Société d'hypnologie et de psychologie, lui remit un magnifique album contenant les photographies des souscripteurs. Puis, dans un discours éloquent, il rappela le mouvement scientifique si considérable dont les travaux de Liébeault avaient été le point de départ. Après lui, le Dr Van Renterghem exprima en termes émus les sentiments des élèves et des admirateurs de Liébeault.

« Nous accomplissons aujourd'hui, dit-il en terminant, un pieux pèlerinage, nous touchons ici notre la Mecque et nous avons le bonheur de voir parmi nous, son bon, son modeste prophète. Mais ce qui est remarquable surtout, et ce qui nous remplit le cœur d'allégresse, c'est que, généralement, les pèlerinages n'ont lieu qu'après la mort des prophètes et qu'on ne visite guère que leurs reliques et leurs tombeaux ; tandis que notre prophète vit, et qu'il nous est réservé la faveur extrême de pouvoir l'honorer de son vivant. »

Heureux en effet, sont ceux qui ont pu vivre assez longtemps pour voir leurs idées triompher. Ceux qui ont innové, ou agrandi le cercle des connaissances humaines ne reçoivent d'ordinaire que des honneurs posthumes. Liébeault a eu dans sa vieillesse la satisfaction d'assister au triomphe de ses doctrines.

En 1902, étant allé rendre une dernière visite à la maison qui l'avait vu naître, à Favières, il ne fut pas peu surpris de trouver, apposée au-dessus de la porte, une plaque en marbre blanc dont l'inscription exposait ses titres à la reconnaissance publique. Mon collègue et ami Paul Magnin vous en a donné le texte.

Il s'éteignit en 1904, entre les bras de Mme Liébeault et de sa fille adoptive, Mlle Claire Liébault, qui donnèrent à sa vie et à sa vieillesse les douceurs d'un bonheur familial sans mélange. (*Applaudissements prolongés.*)

II

L'Œuvre de Liébeault

L'œuvre de Liébeault, qui apparaît à beaucoup comme inspirée par des préoccupations médicales, est avant tout psychologique. Les applications multiples qui dérivent de ses doctrines se rattachent autant à la sociologie qu'à la médecine proprement dite, et ce n'est pas ce qui en constitue le moindre intérêt.

L'évolution des diverses phases par lesquelles passa l'esprit du Dr Liébault « au temps où il marchait dans les ténèbres et presque sans guide » fut exposée dans une étude fort intéressante que nous lui avions demandée, et qui parut dans la *Revue de l'Hypnotisme* le 1er octobre 1886 sous le titre : CONFESSION D'UN MÉDECIN HYPNOTISEUR. Il m'avait fait le grand honneur de me dédier ce travail, qui fut reproduit, en appendice, dans la seconde édition de son livre : *Thérapeutique suggestive; son mécanisme.*

Liébeault nous y révèle comment, ayant tenté de provoquer le sommeil artificiel par le procédé des magnétiseurs, il n'avait pas tardé à constater qu'il fallait attribuer la production du sommeil à l'effort que faisaient les sujets pour fixer leur attention sur ses yeux, et à leur contention d'esprit. Dès ce moment, il fut convaincu que le sommeil provoqué n'est pas l'effet de l'action d'un fluide étranger ou humain, mais qu'il naît de l'isolement des sens et d'une concentration.

Le procédé auquel il eut recours pendant quelque temps, empruntait à Braid *la fixation d'un objet plus ou moins brillant* et à Faria *l'affirmation de dormir.*

Rien d'absolument personnel n'apparaît donc dans ses premières tentatives. C'est un peu plus tard que le rôle prépondérant de la *suggestion* se précise dans son esprit. Il découvre que le moyen le plus sûr pour provoquer l'hypnose, c'est d'insister sur l'apparition des principaux symptômes du sommeil : *le besoin de dormir, la pesanteur des paupières, le*

sentiment du sommeil, la diminution de l'acuité des sens, etc.

Ces affirmations, répétées d'une voix douce, avec un accent convaincu, impriment progressivement dans l'esprit, des sujets d'idée de dormir, idée qui ne tarde pas à se transformer en sommeil plus ou moins accentué.

La suggestion autoritaire de Faria, résumée dans le mot « Dormez! », peut trouver son application chez certaines personnes, habituées, dès l'enfance, à s'incliner sans discussions devant toutes les injonctions impératives: la grande majorité des hommes se montre plutôt disposée à se laisser alanguir et désarmer par l'influence persuasive de suggestions expliquées, commentées. C'est seulement lorsque le sommeil a été obtenu que les suggestions, faites dans le but de guérir, doivent légitimement, comme nous l'avons souvent démontré, revêtir le caractère *impératif*.

Liébeault était dès lors en possession d'un procédé personnel, dont il expose les points principaux dans les termes suivants :

1° Par l'affirmation des signes du sommeil ordinaire, on produit le sommeil provoqué ;

2° Dans le cours de ce sommeil provoqué, on détermine par suggestion, *sur les sujets endormis*, une foule de phénomènes psychiques et physiologiques;

3° Enfin, par l'injonction de se réveiller, les sujets sortent de l'état passif où on les a mis. Pour Liébeault, et c'est là, dit-il, la partie essentielle de son *credo*, le sommeil provoqué et le sommeil naturel sont du même ordre, parce que du commencement à la fin, les phénomènes de l'un et de l'autre sont parallèlement identiques. « Ils ne diffèrent qu'en ce que le dormeur ordinaire s'auto-suggestionne pour entrer dans son sommeil, au contraire de l'autre qui, dans le même but, est suggestionné par autrui. » Liébeault dans ses écrits a accumulé les preuves les plus démonstratives en faveur de cette opinion dont il a fait la base de sa doctrine. C'est d'ailleurs par cette démonstration qu'il entre en matière dans son livre sur le *Sommeil* paru en 1886 :

Si l'on considère, écrit-il, l'un après l'autre, les signes de la formation

du sommeil ordinaire et du sommeil artificiel, on remarquera qu'ils sont les mêmes.

Les physiologistes qui se sont occupés du sommeil ordinaire ont déjà observé que cet état ne peut se manifester sans un consentement préalable de l'esprit. Il est aussi acquis à la science que, lorsqu'on veut s'abandonner au repos, on recherche l'obscurité et le silence, on se couvre la tête et le corps pour éviter le contact d'un air trop vif ou la piqûre des insectes; on se place sur un lit moelleux et l'on chasse de son esprit toutes les idées qui pourraient le préoccuper, bref, *on s'isole de ce qui amène la distraction des sens et de ce qui alimente activement les facultés intellectuelles;* l'on ne songe qu'à une chose, reposer; l'on ne se berce que d'une idée, *dormir*. Et ce n'est pas seulement l'homme qui entre ainsi dans le sommeil, les animaux à sang chaud s'isolent de même, les oiseaux se mettent la tête sous l'aile, les mamifères se réfugient dans une retraite ou se roulent en boule, la tête entre les pattes; tous cherchent une place commode et profitent du silence et de l'obscurité de la nuit.

. . . .

Ainsi, consentement au sommeil, isolement ménagé des sens, afflux de l'attention sur l'idée de s'endormir, ce qui, physiologiquement, se traduit par le retrait de cette force des organes sensibles pour s'accumuler dans le cerveau sur une idée mémorielle; puis enfin, subsidiairement besoin plus ou moins pressant de reposer, et moyens mécaniques facilitant l'immobilisation de l'attention, tels sont, au premier aperçu, les divers éléments du mode de la formation du sommeil ordinaire.

Pour le développement du sommeil artificiel, ce mode n'est pas différent. On s'est aperçu que les personnes que l'on veut endormir, ne sont nullement influencées si leur attention va d'une sensation à une autre ou voltige, tour à tour, sur une foule d'idées sans s'arrêter à la pensée de dormir ou sont convaincues qu'elles ne dormiront pas. De plus, on peut faire la remarque que, dans leurs procédés pour amener le sommeil artificiel, les endormeurs mettent d'abord ces personnes dans l'isolement des sens, en privant, autant que possible, ces organes de leurs excitants, et en empêchant, par là, l'attention de s'y diriger comme d'habitude. Aussi, leur recommandent-elles le silence et les placent-elles dans l'obscurité, sur un siège commode et dans une chambre dont la température est douce. Pour aider à l'immobilisation de l'attention de ces personnes, ils veillent encore à ce qu'elles fixent les yeux sur les leurs ou à ce qu'elles regardent un objet qui frappe la vue par son éclat, et ils ont soin, ensuite, de leur recommander de ne songer à rien autre chose qu'à dormir, comme lorsqu'elles veulent d'habitude se livrer au repos. Au bout de quelque temps, si leurs paupières ne sont pas closes, ils les leur ferment d'une voix impérative, ils leur ordonnent le sommeil.

L'idée directrice de l'œuvre de Liébeault apparait clairement dans le seul énoncé des chapitres de son livre, que je dois me borner à citer, sans en extraire les aperçus si originaux et si personnels qu'ils renferment. En voici les principaux :

De la production du sommeil ordinaire et surtout du sommeil provoqué.

Effets de l'attention accumulée sur les diverses fonctions.

Du moral, cause de maladies.

Du moral, cause de guérisons.

Du mécanisme intime des guérisons pendant le sommeil.

Considération au point de vue curatif, sur l'art d'endormir et de faire la suggestion.

En résumé, on doit à Liébeault d'avoir établi l'analogie du sommeil artificiel ordinaire et d'avoir exposé les signes caractéristiques des divers états hypnotiques.

Sa classification des degrés de l'hypnotisme, basée sur les différences que présentent les sujets dans le pouvoir de faire des efforts d'attention et de manifester de l'initiative, défie encore aujourd'hui les tentatives des imitateurs et des plagiaires.

Rappelons aussi l'ingénieuse théorie par laquelle il explique l'apparition des phénomènes de l'hypnotisme, qu'il place sous l'influence de l'*attention*, envisagée par lui comme une force nerveuse rayonnante, circulante, alternativement centripète ou centrifuge, susceptible de s'accumuler, sous l'influence de l'idée suggérée, dans les diverses régions de l'organisme. Pour lui, les phénomènes divers qui apparaissent pendant le sommeil relèvent de la loi du balancement organique des forces, loi par laquelle, selon Cabanis et Bichat, la force nerveuse répandue presque également dans tout le système nerveux, afflue sous certaines causes, vers un point ou quelques points du corps, et y détermine l'excitation de certaines fonctions organiques au dépens des autres fonctions. C'est en germe la théorie de l'inhibition et de la dynamogénie dont Brown-Séquart se servira pour l'interprétation des mêmes phénomènes.

Liébeault a également expliqué, par les états hypnotiques,

les tables tournantes, la baguette divinatoire, le spiritisme, les possessions, les hallucinations collectives, etc.

Précurseur de Tarde dans l'étude de la psychologie de foules, nul n'a mieux démontré que lui l'influence de l'imitation si avantageuse à l'humanité lorsqu'elle est limitée dans de justes bornes, mais si contraire à l'esprit d'examen, quand elle n'est pas corrigée par l'esprit d'initiative. Comme il le disait avec raison : « Le savant a continuellement à se défendre contre les envahissements de cet ennemi prêt à s'emparer de lui sans qu'il s'en aperçoive. Lorsque l'on est en son pouvoir, ce n'est pas chose facile de faire table rase dans son esprit d'une foule d'idées préconçues que l'on croit vraies et que l'on caresse comme siennes: on ne sacrifie pas aisément ses enfants adoptifs. » Liébeault avait pressenti les plagiaires. Il avait aussi prévu les mauvais imitateurs, c'est-à-dire ceux qui ne s'inspirent des doctrines les mieux établies en droite raison que pour les dénaturer, les amoindrir et les fausser.

Aussi dans un de ses derniers articles de la *Revue de l'Hypnotisme*[1], il revendiquait pour le sommeil provoqué la place prépondérante dans l'art de la psychothérapie.

J'affirme, écrivait-il, et c'est ma conviction profonde, que la suggestion seule, même maniée habilement, n'est pas toujours suffisante pour causer des effets curatifs sur les personnes que l'on veut guérir Le sommeil, a écrit un ancien médecin, est le meilleur des remèdes. Rien ne prévaudra jamais contre cette vieille vérité. Comme isolant, cet état est l'adjuvant le plus précieux de la suggestion écartant toute distraction de l'esprit, il augmente nécessairement la suggestibilité des dormeurs et les rend aptes à mieux recevoir les affirmations qui ont pour but de les débarrasser de leurs maux. Et n'aurait-il que la propriété d'être un calmant — il en a bien d'autres — qu'il faudrait y recourir. Aucun artifice de suggestion, dans une foule de cas, ne remplacera jamais un état physiologique où l'on se replonge tous les jours avec attrait. Pourquoi l'exclure de la thérapeutique du moral sur le physique? Pourquoi ne servirait-il pas de point d'appui à la suggestion dont il est lui-même un dérivé? Il me semble, qu'on me permette une comparaison triviale, que lorsqu'on peut se faire un lit, et qu'on le possède ce serait folie de ne pas s'y coucher et de s'étendre à côté sur la dure.

1. Liébeault, *A travers les Etats passifs : le Sommeil et les Rêves*. (*Revue de l'Hypnotisme*, 8e année, 1894, p. 66.)

Le sommeil n'est-il pas comparable à un bon lit où l'on doit mettre le dormeur et l'y suggestioner.

Le dernier article que nous envoya le Dr Liébault parut sous le titre : *L'État de veille et l'État d'hypnotisme*. Il y résume très nettement son opinion sur la valeur thérapeutique de l'hypnotisme[1] :

On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, de la suggestion à l'état de veille, et les quelques disciples du professeur Delbœuf qui ont admis, avec lui, cette opinion irréflective sur la possibilité de l'efficacité d'une telle suggestion, sont allés même jusqu'à dire qu'elle est, dans ce cas, plus puissante sur l'organisme qu'elle ne peut l'être dans le sommeil. Ils se sont grandement trompés. S'ils ont eu des succès, ces succès ont dû être peu importants, *et ils ont été uniquement les fruits d'un sommeil partiel et spontané.*

Dans ces lignes, Liébault appelle, avec raison, l'attention sur la possibilité d'obtenir, chez un assez grand nombre de sujets, l'état d'*hypnotisme fortuit*, ce qui se rencontre surtout chez ceux qui sont doués d'une extrême suggestibilité. Ce qui a donné l'illusion de l'influence exercée par une prétendue suggestion à l'état de veille, c'est qu'il est arrivé à un certain nombre de thérapeutes d'avoir provoqué l'hypnotisme, comme M. Jourdain faisait de la prose, *sans le savoir.*

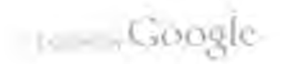
Enfin, alors qu'il était déjà depuis quelques années plongé dans la retraite, ayant lu l'exposé de certaines théories qui tendaient à réduire le rôle que l'hypnotisme doit jouer en psychothérapie, il reprit sa vaillante plume et nous adressa la lettre suivante, que l'on peut considérer comme l'expression de son testament scientifique :

Nancy, le 9 mai 1898.

Mon cher confrère et ami,

Dire avec le paradoxal Delbœuf qu'il n'y a pas d'hypnotisme, c'est-à-dire de *science du sommeil*, c'est en nier les phénomènes, ce qui est absurde : dire qu'il n'y a que de la suggestion, c'est en plus affirmer

1. Liébeault, *L'État de veille et l'État d'hypnotisme*. (*Revue de l'Hypnotisme*, 12e année, mai 1898.)



qu'on ne reconnaît que le mécanisme psychique de la suggestion, ce qui est encore plus absurde. Ces deux choses du sommeil sont parties inséparables : l'une est cause, et l'autre effet.

A la base des manifestations de la VEILLE il y a *un effort centrifuge plus ou moins conscient de l'attention*, agissant des centres cérébraux vers les extrémités nerveuses des sens pour créer nos impressions du monde ambiant; à la base des manifestations du SOMMEIL, *l'attention, par un mouvement centripète, se porte en sens contraire et se replie des extrémités sensibles vers les centres, pour laisser l'organisme en un état passif plus ou moins profond.*

Cette théorie physiologique du mécanisme du sommeil provoqué est inexpugnable. Conservons-la. Ceux qui prétendent sans preuves à l'appui, que la suggestion est aussi efficace pendant la veille que pendant le sommeil, n'ont pas compris que toute la valeur curative de l'action morale réside précisément dans la production préalable de l'hypnotisme ou des états passifs. — Ils useront leurs dents contre nous.

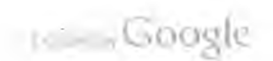
A. LIÉBEAULT.

∴

La valeur de la psychothérapie méthodique, telle que la concevait le Dr Liébeault, a été mise en relief par un nombre si considérable de cliniciens autorisés, qu'il nous est impossible d'énumérer leurs travaux.

Actuellement les médecins qui nient *a priori* l'importance de l'hypnotisme en thérapeutique, sont si rares, qu'il convient de les traiter comme une quantité négligeable. Aussi, c'est avec raison que le professeur Spehl, de Bruxelles, dans l'*Introduction à son cours de psychothérapie*, professé à l'Université de Bruxelles en 1902, faisait remarquer que l'hostilité contre le traitement psychologique ne se traduit plus que par des appréciations *absolument enfantines*, décelant une profonde ignorance de la question. A ce sujet, le professeur Spehl disait :

Ces adversaires de parti-pris ne réfléchissent pas que le traitement moral est, en définitive, le seul vraiment « humain », le seul qui se distingue de la thérapeutique vétérinaire, et que le rôle du médecin n'est nullement diminué, ni son prestige amoindri, parce qu'il obtient de meilleurs résultats par l'action psychique que par les remèdes



internes! Nous estimons, au contraire, qu'une semblable intervention est sans conteste, d'un ordre plus élevé, car elle ne se limite pas au seul traitement physique ou mécanique de la bête, elle s'adresse à l'homme tout entier, tel qu'il est, avec ses passions, ses préjugés et ses faiblesses.

Mais l'œuvre de Liébeault a une portée plus étendue que celle de multiples applications à la médecine. Deux hommes éminents, MM. les professeurs Liégeois et Beaunis, ont dû aux enseignements directs du maître, de pouvoir faire ressortir le puissant intérêt que l'étude de l'hypnotisme présente pour les magistrats, pour les sociologues et pour les psychologues.

M. Liégeois, que des liens d'étroite amitié n'ont cessé d'unir au Dr Liébeault, a développé et commenté les idées du maître, dans le remarquable mémoire sur la *Suggestion hypnotique dans son rapport avec le droit civil et criminel*, dont il donna lecture en 1884, à l'Académie des sciences morales et politiques.

Quant à M. Beaunis, apportant aux travaux de Liébeault le contrôle de la méthode expérimentale, telle qu'on l'applique dans les laboratoires de psychologie, ses recherches ont mis en lumière, d'une façon irréfutable, l'influence que le cerveau exerce, dans l'état d'hypnotisme, sur les fonctions organiques ordinairement soustraites à l'influence de la volonté. Il a également démontré que l'hypnotisme constitue une méthode précieuse d'expérimentation qui, employée avec précaution, peut servir à la solution des phénomènes de l'intelligence.

Je ne connais rien de plus attrayant et de plus instructif que la lecture de la deuxième édition du livre de M. Beaunis, sur le *Somnambulisme provoqué*, paru en 1887, dans lequel il prévoit « que le jour n'est pas loin *où la pédagogie aura à compter avec l'hypnotisme* et où sera appliquée ce qu'on a appelé justement l'*orthopédie morale* ».

C'est vers la réalisation de cette prédiction de M. Beaunis que j'ai personnellement orienté tous mes efforts; c'est vers ce but que j'ai été guidé dans toutes mes préoccupations scientifiques. Les créations successives de l'Institut psycho-physiologique, de l'École de psychologie, du Dispensaire

pédagogique et plus récemment encore du Dispensaire antialcoolique, ont marqué chacune des étapes successives de notre évolution dans l'application pédagogique et sociologique de l'hypnotisme. Grâce à ces institutions, destinées à donner aux médecins et aux étudiants un enseignement pratique permanent sur toutes les questions qui relèvent de la psychologie appliquée, il m'a été permis de mettre en lumière la haute valeur des procédés auxquels j'ai donné le nom de *méthode hypnopédagogique.*

Cette méthode, dont l'hypnotisme constitue l'élément fondamental, permet de remédier chez l'enfant, et même chez l'adulte aux impulsions vicieuses, antisociales, qui résultent de l'absence du pouvoir modérateur et de la volonté d'arrêt.

Si je suis arrivé à la conception d'une méthode rigoureuse, capable de réaliser la transformation du caractère chez les pusillanimes et les vicieux, à la rééducation de la volonté chez les impulsifs, c'est aux patientes recherches de Liébeault que je dois cette inspiration. C'est à ce maître vénéré que je veux en reporter tout l'honneur. (*Applaudissements.*)

∴

Personne n'ignore que depuis quelques années, un certain nombre d'esprits, mus par un snobisme d'un ordre particulier, affectent d'attacher une grande importance aux questions d'occultisme. Mon ami Jules Bois, ayant eu, en 1902, l'idée d'ouvrir une enquête sur l'importance de ce mouvement vers un néo-mysticisme aux allures vaguement scientifiques, écrivit au Dr Liébault pour lui demander son opinion.

Il en reçut les réponses suivantes, que nous ne pouvons résister au désir de reproduire, car elles témoignent une fois de plus, du caractère hautement scientifique, mais en même temps empreint de sereine indulgence, dont le créateur de l'École de Nancy fut toujours inspiré[1] :

1. Enquête sur l'occultisme. (*Revue de l'Hypnotisme*, 16e année, n° 9, p. 257.

Ma conviction est qu'il y a dans le mysticisme spirite des formations de phénomènes psychiques réels, mais ces phénomènes sont mal interprétés et n'ont presque jamais été rapportés à leur véritable cause. *Cette cause n'est pas hors de l'homme, elle est en lui, dans son cerveau, elle prend ses racines vraies surtout dans les états passifs dont le sommeil et les rêves sont le terrain de formation.*

Les recherches expérimentales de MM. Crookes, Lombroso, etc., qui sont encore pour moi à être vérifiées, n'ont pas exercé sur mon esprit une influence convaincante. Je voudrais, dans des cas pareils, surveiller, voir, palper, etc., les phénomènes produits en présence de ces savants. *Pourquoi les faits qu'ils rapportent sont-ils environnés de conditions si difficiles à réaliser, et pourquoi ne se manifestent-ils que sur des sujets privilégiés sinon introuvables?*

Quant à la télépathie et à la communication de pensée (je me tais sur le dédoublement des personnes et sur les matérialisations, *que je ne saurais envisager sérieusement*) dont on n'a pas encore trouvé les conditions ni les lois, et dont, par conséquent, on n'a pas encore pu renouveler les phénomènes à volonté, je suis loin de les rejeter comme absurdes et je ne doute pas qu'on en trouvera le germe explicatif, dans les propriétés actives du cerveau pensant et tel qu'il fonctionne normalement.

Comme les hommes sont insatiables de bonheur — ils en ont si peu! — ils se forgent un monde meilleur au delà de leur vie terrestre. Ce qui les entretient surtout dans ces aspirations, ce sont les rêveries dont ils ne peuvent plus se déprendre et qu'ils transportent dans le monde de l'inconnu.

Les croyances religieuses, nées dans les états passifs de la vie, me paraissent devoir se transformer, s'épurer fatalement, et même s'absorber les unes dans les autres; et la science, grâce à l'esprit d'examen, tout en les disséquant et les réduisant à leurs éléments simples, en diminuera sans doute l'importance; mais elle ne les pourra jamais détruire, parce qu'il y aura toujours pour les hommes des inconnues à chercher et de l'inconnaissable, c'est-à-dire un terrain sans limite et largement ouvert aux croyances mystiques invérifiables *de ceux qui ont plus de sentiment et de sensibilité que de raison*, et ils sont et seront toujours nombreux.

A. Liébeault.

Comme le faisait justement remarquer Jules Bois, l'opinion du Dr Liébeault apportait dans son enquête la note de la vérité et du bon sens. Elle démontrait en outre que les maîtres de l'hypnotisme n'ont aucun lien commun avec les esprits mal inspirés qu'un excès de crédulité, ou un défaut de

réflexion, entraîne vers les pièges du mysticisme ou de l'occultisme.

∴

Malgré les oppositions systématiques que rencontrent toutes les sciences nouvelles à leurs débuts, nul ne peut nier aujourd'hui l'importance et la valeur des travaux inspirés dans tous les pays du monde par l'étude de l'hypnotisme. Il en est résulté une véritable révolution scientifique, dont les effets ne se manifestent pas seulement par l'emploi d'une terminologie nouvelle, mais surtout par la démonstration scientifique de beaucoup de phénomènes restés jusqu'alors inexpliqués. Les médecins ne se bornent pas à employer à chaque instant les mots de *suggestion* et *d'hypnotisme*, ils ont appris à apprécier la puissance de l'intervention psychique. Là, où selon la pittoresque expression de Voltaire, « ils passaient leur temps à mettre des drogues qu'ils ne connaissent pas dans des corps qu'ils connaissent moins encore », ils ont acquis l'art de faire plus sagement de la psychothérapie. L'homme qui a le plus contribué à cette révolution scientifique, était un savant modeste, doué au plus haut degré de cette puissance d'observation, de cette ingéniosité, de cette sincérité profonde, de cette largeur de vues qui constituent le véritable homme de science.

Il y a quelques années, M. le professeur Lépine présidait à Lyon un Congrès d'enseignement supérieur.

Après avoir établi dans son discours la différence qui sépare le médecin praticien et le médecin d'hôpital de celui qui est appelé à jouer le rôle du professeur, M. Lépine résumait en ces termes éloquents, le rôle de celui auquel l'État confie la mission d'élever les jeunes générations médicales :

Que faut-il pour les *élever?* Suffit-il de leur transmettre fidèlement le trésor des connaissances que nous ont laissé nos devanciers? C'est ce que faisaient les maîtres durant le moyen âge, si stérile. Mais, depuis la renaissance, qui fut une véritable révolution scientifique, on ne comprend plus de cette manière l'enseignement supérieur : de

dogmatique, il est devenu essentiellement critique et rénovateur. Les meilleurs maîtres sont les travailleurs, ceux qui prouvent par exemple que, sauf les vérités mathématiques, il n'y a point de vérités scientifiques absolues et définitives; que si on n'atteint jamais la vérité, notre destinée est de nous efforcer de nous en rapprocher sans cesse; que la science est un perpétuel *devenir*. En instituant des professeurs de faculté, l'État leur impose donc implicitement l'obligation de chercher des voies conduisant au progrès. *Professeur veut dire chercheur. Faire des découvertes est la meilleure manière d'enseigner.*

Dans un État bien organisé, une chaire professorale eût été offerte au Dr Liébeault. S'il eût vécu de l'autre côté de notre frontière lorraine, les choses se fussent probablement passées ainsi; mais il vivait dans un pays où les fonctionnaires sont plus considérés par les pouvoirs publics, que les inventeurs et que les hommes d'initiative.

Si l'on prend à la lettre la définition de M. Lépine, le Dr Liébault a été le modèle des professeurs. Il a cherché et créé une méthode nouvelle; il a fait progresser la science. Véritable chef d'école, dans sa clinique particulière de Nancy, il a formé plus d'élèves que beaucoup des professeurs les plus en vue. Il y a peu d'hommes auxquels autant de médecins éminents, français ou étrangers, aient dédié leurs ouvrages comme à un maître vénéré. Grâce à ses travaux, grâce aussi à la reconnaissance de ses nombreux disciples, son nom ne périra pas.

A l'encontre de tant de réputations éphémères qui s'éteignent avec les fonctions, à mesure que les services rendus par ses découvertes se généraliseront, sa gloire s'affermira, et le nom du créateur de la psychothérapie méthodique ira grandissant à travers les siècles. (*Applaudissements prolongés.*)

(Extrait de la *Revue de l'Hypnotisme.*)

LA MATÉRIALISATION DES ESPRITS

Nous avons dit en son temps ce que nous pensions des expériences de la *Villa Carmen*, résidence de M. le général Noël, à Alger. Ces phénomènes constatés en juillet et août dernier, ont donné lieu à une foule d'articles et de conférences. Les commentaires n'ont rien ajouté aux faits qu'ils enregistrent, et n'ont fourni jusqu'alors aucune explication décisive et concluante. On se rappelle que le Dr Richet s'est tenu sur une prudente réserve scientifique, tout en affirmant qu'il n'avait pu être trompé. Nous avons rendu hommage à sa loyauté. Il raconte ce qu'il a vu, pas autre chose. Avant de formuler son opinion dernière et définitive, il estime qu'il faut reprendre les expériences et essayer de dégager ainsi l'inconnue qui s'est dérobée jusqu'ici.

Avant ce qu'on appelle les matérialisations d'Alger, nous avions celles de Katie King[1], se manifestant par l'intermédiaire de miss Florence Cook, et sous la diretion de M. William Crookes. Elles sont de beaucoup les plus importantes et les plus célèbres.

M. Crookes, dans une suite de lettres à différents journaux philosophiques de Londres, raconte les séances de matérialisations obtenues.

Dans la première séance, « la forme de Katie apparaît devant lui dans la chambre, et il entend distinctement le son d'un sanglot plaintif qui semble venir de derrière le rideau où le sujet devait être assis. La figure, toute entière au dehors, ressemblait à celle de Mlle Cook.

1. Katie King déclarait que son nom était « Annie Owen Morgan », se disait fille de sir Henry Morgan, boucanier fameux à l'époque de la République et mort en mer. Elle avait douze ans quand fut décapité Charles Ier en 1649. Mariée, elle avait eu deux enfants. Elle serait morte toute jeune à l'âge de vingt-deux ou vingt-trois ans.



Mais Mlle Cook et Katie étaient-elles deux personnes absolument différentes? Dans une séance qui suivit de près la précédente, celle du 12 mars 1874, Katie vint se promener parmi les assistants, puis disparut derrière le rideau traditionnel, d'où elle se montra en appelant l'opérateur en disant : « Entrez dans la chambre et soulevez la tête de mon médium, elle a glissé à terre. » Il trouva celle-ci dans une léthargie profonde, habillée de velours noir, tandis que Katie portait une robe blanche, et il la replaça dans une position normale, sur le canapé d'où elle était tombée.

Notons ici que M. Crookes voit *successivement*, et non simultanément Mlle Cook et Katie. Katie ne se montre pas en même temps que le médium. On eut beau baisser le gaz, et Katie se montrer à la lueur de la lampe à phosphore, et conduire M. Crookes dans sa bibliothèque, celui-ci ne put qu'apercevoir Mlle Cook reposant sur le sofa exactement comme il l'y avait laissée quelques instants auparavant. Katie avait disparu.

Il reprend sa place. Katie revient et prétend avoir été tout le temps debout auprès de son médium. Elle essaye alors de faire une expérience, et, après avoir prié qu'on ne regarde point dans le cabinet pendant qu'elle y entre avec la lampe à phosphore, elle en sort bientôt en disant qu'il n'y a rien à faire, parce que le fluide, dont dispose Mlle Cook, est épuisé. Le fils aîné de M. Crookes, moins discret que son père, avait vu la lampe errer et flotter dans l'espace, au-dessus de la tête du médium, et avait constaté que personne ne tenait cette lampe.

L'expérience qui eut lieu à Hackney fit apparaître Katie. Pendant près de deux heures, on la vit se promener dans la chambre et causer familièrement avec les assistants. Ce fut à cette occasion que M. William Crookes s'assura que le fantôme était un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même.

Mais Katie ne s'était pas encore montrée en même temps que son médium. M. Crookes étant entré avec précaution dans le cabinet non éclairé, y trouva, en la cherchant à tâtons, Mlle Cook accroupie sur le plancher. Il approche la lampe, et distingue, à sa lueur, cette jeune personne vêtue

de velours noir et ayant l'air d'être absolument insensible. Plaçant la lampe près de son visage, il constate qu'elle respire librement. Puis, il continue ses investigations et aperçoit debout, près de Mlle Cook et derrière elle, Katie recouverte d'une draperie blanche et flottante. Par trois fois, il reconnaît, en pressant la main du médium, qu'il y a bien devant lui une seconde personne et que celle-ci n'est point le produit d'un cerveau malade, mais bien la personne qu'il a touchée précédemment, tenue entre ses bras et dont il a reconnu la matérialisation. Cet être est, quoique ne parlant pas alors et se bornant à faire des signes de tête, cet être *matériel* est Katie.

Ici se placent quelques observations. « La taille de Katie, dit M. William Crookes, est variable[1]; chez moi je l'ai vue plus grande de six pouces que Mlle Cook. Hier soir, ayant les pieds nus et ne se tenant pas sur la pointe des pieds, elle avait quatre pouces et demi de plus que Mlle Cook. Hier soir, Katie avait le cou découvert, la peau était parfaitement douce au toucher et à la vue, tandis que Mlle Cook a au cou une cicatrice qui, dans des circonstances semblables, se voit distinctement et est rude au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées, tandis que Mlle Cook porte ordinairement des boucles d'oreilles. Le teint de Katie est très blanc, tandis que celui de Mlle Cook est très brun. Les doigts de Katie sont beaucoup plus longs que ceux de Mlle Cook et son visage est aussi plus grand. Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences marquées. »

Voir apparaître et disparaître Katie, c'était quelque chose. Mais pourquoi ne pas essayer de prendre ses traits à l'aide de la photographie? M. Crookes essaya de réaliser ce *desideratum* dans les dernières séances que lui accorda Mlle Cook. Il employa la lumière électrique. Par une disposition ingénieuse, il plaça ses amis dans le laboratoire en face d'un rideau qui remplaçait l'un des battants de la porte de sa bibliothèque transformé en cabinet noir. Ce rideau devait permettre à Katie d'aller et venir à son aise. Les chambres noires étaient

1. Nous empruntons ces détails au livre bien connu : *Le Spiritisme*, p. 287, par le Dr Paul Gibier.



placées derrière les assistants et pouvaient, par conséquent, embrasser et l'intérieur du cabinet quand le rideau était levé, et tous les agissements et mouvements de Katie. En remplaçant les plaques, il y avait moyen d'obtenir jusqu'à quinze épreuves par séance.

Personne, avait ordonné Katie, ne devait quitter sa place. Seul, M. William Crookes avait le droit de la toucher, de suivre ses allées et venues, et de l'accompagner même dans le cabinet, où, il l'avoue lui-même, s'il l'a vue quelquefois, elle et son médium, en même temps; le plus généralement, il ne trouvait que le médium en léthargie et reposant sur le parquet : Katie et son costume blanc avaient instantanément disparu.

Pendant six mois, Mlle Cook fit de nombreuses visites au cours desquelles M. William Crookes ne remarqua rien d'anormal, aucune supercherie qui pût expliquer l'apparition de Katie King. Une fois entrée dans le cabinet, elle s'étendait sur un coussin et tombait presque immédiatement en léthargie. Quand il s'agissait de séances photographiques, Katie avait la précaution d'entourer la tête de son médium d'un châle, qui protégeait son visage contre l'intensité de la lumière électrique[1]. Si la figure disparaissait ainsi, il n'en était pas de même des pieds et des mains qu'on apercevait distinctement. Il existe une épreuve de Katie et de son médium photographiés ensemble; mais, écrit M. William Crookes, Katie est placée devant la tête de Mlle Cook.

« Une des photographies les plus intéressantes, écrit encore M. William Crookes, est celle où je suis debout à côté de Katie; elle a son pied nu sur un point particulier du plancher. J'habillai ensuite Mlle Cook comme Katie; elle et moi nous nous plaçâmes dans la même position et nous fûmes photographiées par les mêmes objectifs....

« Mais la photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie

1. Nous avons fait remarquer que le fantôme de la *villa Carmen* ne se montrait jamais le visage complètement à découvert, mais comme voilé par une sorte de turban. Il était très difficile de distinguer nettement ses traits.

peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde[1]. »

A mesure que se reproduisaient les séances, une plus grande confiance, nous dirons mieux, une intimité plus profonde semblait s'établir et régner entre Katie et M. William Crookes. Celui-ci l'observait de plus près et la comprenait bien. Il la voyait comme une entité réelle. Il affirme avoir la certitude la plus absolue que, du moins en ce qui concerne leurs corps, Mlle Cook et Katie étaient deux individualités distinctes. L'une n'avait pas sur le visage certaines taches de l'autre. La première avait les cheveux brun foncé tirant sur le noir; la seconde au contraire portait une chevelure aux tresses luxuriantes, d'un riche châtain doré. M. Crookes déclare en avoir coupé une boucle, après s'être assuré, en remontant jusqu'à la racine, qu'elle avait bien poussé sur la tête qui était devant lui.

Le pouls de Katie battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook atteignait bientôt 90, son état normal. En appuyant l'oreille sur le cœur de Katie, il constatait une parfaite régularité dans les mouvements, et un meilleur état des poumons de Katie, que celui du médium alors en traitement pour un rhume.

Katie avait donné à l'opérateur tout ce qu'elle pouvait. Il n'y avait plus rien à attendre d'elle. Elle n'avait maintenant qu'à disparaître. M. Crookes lui demanda la permission ou faveur d'être le dernier à jouir de sa présence. Avant de prendre congé de l'assistance, elle aurait donné, entre autres, cette instruction : « M. Crookes a très bien agi constamment, et c'est avec la plus grande confiance que je laisse Florence entre ses mains, parfaitement sûre que je suis qu'il

1. Cf. C. c., p. 292.

ne trompera pas la foi que j'ai en lui. Dans toutes les circonstances imprévues, il pourra faire mieux que moi-même, car il a plus de force. »

Ceci dit, Katie et M. William Crookes entrèrent seuls dans le cabinet où Mlle Cook gisait inanimée sur le plancher. Katie allant à elle, et la touchant, lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous! Il faut que je vous quitte maintenant! » Et comme celle-ci essayait de la retenir, en pleurant, Katie d'ajouter : « Ma chère, je ne le puis pas : ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » Elles continuèrent à causer ensemble, jusqu'au moment où Mlle Cook allant tomber sur le plancher, Katie fit signe à M. Crookes de la soutenir. Quand il se retourna, celle-ci avait disparu pour toujours.

Telles sont, en résumé, les fameuses apparitions de Katie King qui firent tant de bruit en 1874, et sur lesquelles la presse spirite est revenue de nos jours, à propos des expériences de la villa Carmen d'Alger. Quiconque a étudié ces dernières a constaté qu'elles n'ajoutent rien aux investigations de M. William Crookes. Dans les deux cas, en 1905 comme en 1874, c'est un jeune sujet qui sert de médium et semble avoir été soumis à un entrainement identique. M. le Dr Richet ne semble pas avoir employé des procédés moins scientifiques que son devancier, et observe une méthode moins rigoureuse. L'un et l'autre sont des savants de premier ordre et leurs affirmations revêtent une importance égale, avec cette différence toutefois que M. Richet se tient sur une réserve, peut-être exagérée aux yeux de certains esprits, que n'offrent pas toujours les assertions positives de M. William Crookes. Entre celui-ci et Katie King, règnent des rapports d'intimité, de confiance, de sympathie qui n'existent point entre M. Richet et le fantôme qui apparait devant lui. Les deux fantômes, qu'ils s'appellent Katie ou B. B., ne montrent jamais les traits de leur visage complètement à découvert. L'un a la tête enveloppée d'un turban, sans doute pour se conformer aux mœurs de l'ambiant, l'autre d'une sorte de châle. Tous deux prétendent se préserver ainsi de l'intensité des rayons de la lumière électrique. Katie se laisse

prendre et toucher par M. William Crookes, au lieu que le fantôme d'Alger y met plus de forme et semble plutôt se dérober à tout contact immédiat. Katie, est-ce parce qu'elle est femme, se montre plus loquace et joue un rôle qui n'est pour ainsi dire qu'ébauché à la villa Carmen.

Mais, nous dira le lecteur, que faut-il conclure de ces étranges phénomènes spirites? Devons-nous les admettre ou les rejeter en bloc? Les rejeter systématiquement, ce serait aller contre l'expérience qui, peut-être, nous apporte ici des faits nouveaux. Jusqu'alors, au point de vue strictement intellectuel et scientifique, ces phénomènes, qu'on les suppose naturels ou extra-naturels, ou même surnaturels, laissent le champ libre à toutes les hypothèses. Des faits sont constatés dont la cause reste toujours inexpliquée, en supposant que nous les admettions tels qu'on nous les raconte. Nous croyons que, dans les deux cas qui nous occupent, les opérateurs et les témoins n'ont eu aucunement l'intention de tromper. Leur bonne foi n'est point en cause. Leur clairvoyance professionnelle et leur esprit scientifique donnent à leurs expériences répétées une importance que ne sauraient avoir tant de faits spirites qu'on invoque et qu'on nous jette à la tête de tous côtés. Mais que conclure de ces fantômes, quelle utilité retirer de ces apparitions? S'agit-il d'un simple dédoublement du médium? S'agit il d'une autre personnalité provoquée par celui-ci? Ce que l'on sait, c'est que le médium, qui est en transe, laisse échapper une sorte de fluide, lequel, à faible distance, agit par exemple sur la table qu'il a devant lui, qu'il soulève, pousse, ou attire cette table. Ce que l'on sait aussi, c'est que si quelqu'un s'interpose entre le médium et la table, et interrompt brusquement le courant fluidique ou même se contente de passer la main entre la table et le médium, celui-ci en éprouve un malaise soudain qui lui arrache des cris déchirants. Ce fait a été constaté, en juillet dernier, dans des expériences qui ont eu lieu à Paris avec Eusapia Palladino et dont nous avons le compte rendu sous les yeux. Ces dernières expériences, auxquelles ont pris part des savants de premier ordre, n'ont rien ajouté aux investigations précédentes, nous ne faisons que les indiquer aujour-

d'hui. Nous sommes tenus à d'autant plus de circonspection et de réserve qu'on se propose de reprendre ces séances à bref délai et d'y apporter, s'il est possible, un contrôle encore plus scientifiquement rigoureux.

Il nous reste à dire un mot des photographies de Katie King, photographies prises à la lumière électrique. La première a été obtenue dans le laboratoire de M. William Crookes, membre de la Société royale de Londres; elle représente une personne qui s'est formée de toutes pièces sous les yeux du savant expérimentateur et a disparu avec la même facilité. Les *spirites* s'accordent à voir dans Katie King un esprit *matérialisé* momentanément.

Une autre photographie, obtenue par le même opérateur, montre Katie King sous des traits beaucoup plus accusés: bouche grande, légèrement entr'ouverte; regard vif et animé: la tête seule visible : tandis que dans la photographie précédente, nous voyons les bras de l'apparition nus jusqu'au coude et ramenés l'un sur l'autre par devant la poitrine, à la hauteur de la taille légèrement modelée.

Un troisième cliché, obtenu par M. Harrisson, nous montre Katie King, presque de grandeur naturelle, prise de face, avec le Dr Gully, de Londres, qui est à droite. La figure ressemble bien aux deux précédentes. La main droite est ramenée par devant sur la poitrine, et la gauche tombante du côté de M. Harrisson qui semble baisser les yeux. Le regard de Katie se porte sur lui qu'elle domine presque de la moitié de son corps, et auquel elle paraît adresser la parole.

Il existe encore une photographie de Katie King voilée. Dans toutes, elle est vêtue d'une robe blanche, tandis que la robe du médium était bleue, et rouge le châle qui lui couvrait la tête.

Florence Marryat Ross-Church, qui prit part aux séances des 9, 13 et 21 mai 1874, atteste avoir vu ensemble Katie et son médium, avoir touché non seulement son corps sous son vêtement, mais encore avoir senti battre rapidement son cœur. « Si c'est une *force psychique*, dit-elle, la force physique est vraiment une femme ». Puis, elle ajoute : « Je ne dois pas

oublier de dire que, quand Katie coupa, devant nos yeux, douze ou quinze morceaux d'étoffe différents, sur le devant de sa tunique blanche pour les laisser en souvenir à ses amis[1], l'examen le plus minutieux ne pouvait faire voir de trous à la place où les morceaux avaient été coupés. C'était la même chose avec son voile, et je lui ai vu faire la même chose plusieurs fois[2]. »

Le même auteur, après avoir raconté, comme nous venons de le dire, que « Katie King » avait été photographiée bien des fois, à la lumière oxhydrique par M. Crookes, doit à la vérité de reconnaître que ses portraits ressemblent tous trop à son médium pour établir d'une façon péremptoire sa prétention d'être une identité distincte de celui-ci. N'est-ce pas le même reproche qui a été adressé au fantôme de la villa Carmen? Qui pourrait affirmer qu'il n'était pas une sorte de dédoublement du médium qui le produisait? Comment soulever un coin du voile qui recouvre ce

1. A propos de cette robe, voici quelques détails empruntés à l'ouvrage : *There is not Eevth* (Il n'y a pas de mort), de Mme Florence Marryat, et publiés dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*, p. 468 :

« Katie était toujours vêtue d'une draperie blanche, celle-ci variait comme qualité. Quelquefois elle ressemblait à de la flanelle : d'autres fois à de la mousseline ou du jaconas; le plus souvent c'était une espèce de tricot (tulle) de coton serré. Les assistants étaient fort adonnés à demander à « Katie » un morceau de sa robe pour le conserver en souvenir de leur visite. Quand ils le recevaient, ils le cachetaient soigneusement dans une enveloppe et l'emportaient chez eux; et ils restaient tout surpris, en examinant leur trésor, de constater qu'il avait entièrement disparu.

« Katie avait coutume de dire qu'on ne pouvait rien faire durer de ce qu'elle portait sur elle sans enlever un peu de la vitalité du médium, et, par suite, d'affaiblir d'autant celui-ci. Un soir, comme elle coupait plus prodiguement des morceaux de sa robe, je lui fis observer que cela demanderait beaucoup de racommodage. Elle répondit : « Je vais vous montrer comment on racommode les robes dans le monde spirituel. » Elle replia alors une douzaine de fois sur elle-même la largeur de son vêtement, et y découpa deux ou trois ronds. Je suis sûre que quand elle laissa retomber l'étoffe il devait y avoir trente ou quarante trous, et Katie dit : « Ça ne fait-il pas une jolie écumoire? » Elle se mit alors, pendant que nous nous tenions tout près d'elle, à secouer doucement sa jupe, et en une minute elle était aussi parfaite qu'avant, sans qu'on y pût voir un seul trou. Quand nous exprimâmes notre étonnement, elle me dit de prendre des ciseaux et de lui couper les cheveux. Elle avait ce soir-là une profusion de boucles lui tombant jusqu'à la taille. J'obéis religieusement, hachant les cheveux partout où je pouvais, tandis qu'elle continuait à me dire : « Coupez encore! Coupez encore! Non pas pour vous, vous savez, parce que vous ne pourrez pas les emporter. »

« Je coupai donc boucle après boucle, et, aussi vite qu'ils tombaient à terre, *les cheveux repoussaient sur la tête*. Quand j'eus fini, « Katie » me demanda d'examiner sa chevelure et de voir si je pourrais découvrir un endroit portant la trace des ciseaux; je le fis sans aucun résultat. Et l'on ne put pas non plus retrouver les cheveux coupés : ils avaient disparu. »

2. *Le Spiritisme*, par le Dr Gibier, p. 303.

mystérieux inconnu? Ce n'est pas avec des faits hypothétiques et des conclusions scientifiquement injustifiées qu'on établit un corps de doctrine. Nous ne nions pas l'évidence des phénomènes qu'on nous oppose. Nous rendons hommage à la parfaite loyauté des expérimentateurs qui croient avoir la mission, pour nous bien téméraire, d'enlever au monde invisible ses secrets les plus cachés, alors que le monde visible renferme encore tant de mystères inexplorés ou incompréhensibles; mais nous attendons, pour nous prononcer, et je crains que cette attente ne se prolonge, les résultats décisifs des expériences qui se préparent en ce moment.

M. DE THIÉTREVILLE.



LES SORCIERS DE PARIS

(*Tribunal correctionnel de la Seine — 10e chambre*)

Il est des affaires qui ne se racontent pas. Il faudrait sans commentaire les sténographier, les phonographier pour que le lecteur en pût goûter toute la drôlerie. Du nombre est celle que la 10e chambre vient de juger. Devant elle comparaissait un spirite inculpé d'exercice illégal de la médecine, M. Pradier (Cyprien), cinquante-sept ans.

M. Cyprien Pradier est un homme à la figure fine, aux yeux clairs, à la barbe ample et grisonnante; type d'ancien communeux : un Marescot guérisseur. Il soignait les gens par l'imposition des mains sur les endroits douloureux, tout en invoquant les esprits, — les esprits thérapeutes

Pour se rendre compte de la physionomie de l'audience, il faut savoir que le président, M. Vigneau, parle dans sa barbe — et qu'il entend... dans sa barbe aussi. Ce qui donne lieu à des dialogues de ce genre :

— Comment vous soignait le prévenu ? demande l'honorable magistrat à une dame qui, grâce au traitement que l'inculpé lui a fait subir, se dit guérie de troubles nerveux.

— Par le magnétisme, dit-elle.

— Par les esprits ? entend-il.

— Non, par le magnétisme.

— Eh bien, oui : par le médium?

— Non, par le magnétisme.

— C'est ce que je dis : par les esprits.

Le témoin, découragé, fait un signe d'approbation.

Et cependant, c'est le président, en sa fermeté d'oreille qui a raison. Ce sont les esprits qui, par l'intermédiaire de Pradier, guérissaient ses clients. Le prévenu l'explique avec une

simplicité convaincue et rêveuse. Ce charlatan n'est pas un escroc. Ancien tailleur d'habits, presque illettré, mais pourtant habile à la riposte, le prévenu prétend ne point exercer la médecine : il est prêtre d'une religion innommée pour laquelle son avocat, Me Taureau Bayle, demandera la liberté du culte. Il est plein de franchise :

— Le malade se présente, dit Pradier. On lui demande *où qu'il souffre*. Pas besoin de savoir le nom de sa maladie...

C'est cependant tout l'art de la médecine si l'on en croit Molière.

D. — Vous ne faites donc pas de diagnostic?
R. — Pas besoin. On sait bien si un homme est malade. Cela se voit bien à sa figure.
D. — Et que ce soit un mal de dents ou une pleurésie, cela ne vous importe pas.
R. — Je ne suis pas un scientifique, je ne suis pas docteur. Ma science est toute naturelle. Elle est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine. Ce don de guérir ne m'appartient pas. Je suis l'intermédiaire entre le monde visible et l'invisible. Je guéris par le regard, le toucher, en faisant une prière mentale. Je ne donne aucun médicament. Je fixe le malade. Je mets ma main sur sa tête ou sur la partie douloureuse. Le fluide existe... le fluide opère. C'est certain. C'est une faculté que j'ai.

Cette faculté de médecin n'est malheureusement pas admise par la Faculté de médecine. M. le président Vigneau demande au prévenu depuis quand il possède ce don de guérir par la grâce du spiritisme :

D. — Autrefois vous faisiez des culottes.
R. — C'est à la suite d'une grave maladie que j'ai eue.
D. — Vous me faites l'effet d'être encore malade...
R. — Non. Je me suis guéri moi-même à l'aide des esprits.
D. — Et quelle est l'action des esprits?
R. — Supérieure sous tous les rapports.
D. — Vous avez besoin d'un intermédiaire pour les évoquer?
R. — J'ai un médium chez moi, en effet. Mais ce n'est pas pour les malades. Il est là pour les personnes qui font les évocations spirites.
D. — Avez-vous consulté les esprits pour savoir quelle serait la décision du tribunal?

A cette question peut-être fâcheuse, le prévenu pourrait répondre qu'en police correctionnelle, pour attendre une condamnation l'expérience du Palais suffit. Plus habilement, Pradier réplique :

— Je n'ai pas eu besoin de les consulter. Je ne crains rien. Je n'ai pas commis de délit. Je suis un homme de bien.

Ce dernier point, M. le substitut Regnault ne le conteste pas; il semble admettre même que le prévenu n'exigeait aucune rémunération de ses soins. Pradier acceptait ce qu'on lui donnait : de trente sous à vingt francs. Il est une sorte d'ermite du spiritisme. C'est des aumônes des fidèles qu'il vit.

— Vous n'êtes pas un pur esprit, vous, lui dit le président. Vous mangez et buvez.
— Je ne demande rien. Je ne refuse pas, voilà tout.
— Ce sont les gogos qui vous nourrissent.

Ces « gogos », comme les nomme le président, nous allons les voir défiler. Ils sont admirables de naïveté, de foi ardente, de gratitude. Ils sont guéris. Le président a beau contester : ils souffraient jadis; grâce à Pradier, disent-ils, ils ne souffrent plus. Cela leur suffit. Et peu leur importe que le prévenu ait eu le tort d'être sans diplôme. Il leur a rendu la santé! Il leur apparait, sur les bancs de la 10e chambre, comme un petit Galilée de correctionnelle.

Leurs témoignages semblent des attestations de prospectus.

Mme Frocherot, bourgeoise cossue, à la mine fleurie, ouvre la marche.

— J'étais, dit-elle, fatiguée de tous les médecins qui ne me guérissaient pas. J'ai entendu dire que monsieur soulageait les personnes malades. Je suis allé le voir...
D. — Quelle maladie aviez-vous ?
R. — Un fibrome.
D. — Et que vous a-t-il fait?
R. — Il ne m'a prescrit aucun régime. Il me plaçait les mains sur le

ventre, là où je souffrais. Il faisait des prières mentales... Je buvais de l'eau aussi. Il plaçait la main sur la carafe et prononçait des mots tout bas.

D. — C'était à une fontaine miraculeuse qu'il prenait l'eau? (Rires.)

R. — Non. Il la prenait au robinet de sa cuisine.

D. — C'était de l'eau de Seine, alors? (Bruit.)

R. — Je vais bien maintenant.

D. — Avez vous continué à voir votre médecin?

R. — Oui. Mais je n'ai plus suivi ses conseils.

D. — Et il a constaté du mieux dans votre état?

R. — Je me trouve guerie.

D. — Ah! L'action des esprits a-t-elle été immédiate?

R. — Non. D'abord je me suis sentie plus malade. Et puis peu à peu j'ai guéri. (Mouvements.)

D. — C'est la foi qui sauve!

R. — J'ai eu foi en mes médecins pendant vingt ans. Ils ne m'ont pas sauvée. Celui-ci m'a guérie. (Mouvements.)

Autre cure merveilleuse: la veuve Ferdinand. Celle-ci est médium. Médium en retraite, car, nous dit-elle, sur un ton de somnambule foraine, elle n'est plus assez jeune pour « faire partie du groupe » de M. Pradier :

— Je suis spirite, déclare-t-elle : médium, écrivain. J'entends aussi les sons de l'espace.

C'est son défunt mari dont l'esprit évoqué par des coups dans la table lui a conseillé d'aller voir M. Pradier :

— J'avais, assure-t-elle, une pleurésie au cœur. Il m'a soignée par les esprits. La nuit, j'ai senti l'incision qu'ils me faisaient au cœur.

D. — Est-ce que vous savez où est la plèvre?

R. — Je ne suis pas savante, je suis croyante. (Mouvement.) J'avais le cœur dans l'eau. (Rires.)

D. — Et Pradier vous en a-t-il fait boire, de l'eau?

R. — Non. Il a évoqué le médecin de Marie-Antoinette qui a fait pour moi ce qu'un médecin vivant ne peut pas faire. L'esprit est fluidique, il pénètre la matière.

Le président met fin à cette pathologie charentonnesque. Il envoie le médium écrivain à sa place. La veuve Ferdinand, « qui

entend les sons de l'espace », perçoit des rires sur son chemin...

Une dame hollandaise, sans le prévenir, a fait soigner par Pradier son mari malade. Sur le vu d'une mèche de cheveux, les esprits consultés sont intervenus. Mais la cure n'a pas très bien réussi.

En voici une merveilleuse. M. Devron, officier de cavalerie en réforme, était boiteux. Les esprits ont rallongé sa jambe.

— Et j'espère bien être maintenant réintégré dans l'armée, dit-il. Je vais attaquer ma réforme devant le Conseil d'État.

— Quel traitement avez-vous subi ?

— Il m'a fait des passes magnétiques... Je suis fils de médecin. Mon père, sans résultat, m'a soigné longtemps. La médecine humaine n'y pouvait rien. Grâce à M. Pradier, qui m'a traité par pure sympathie, je suis guéri.

Une vieille dame a été soignée « d'un cancer à l'estomac et au sein ».

— Je souffrais beaucoup. Le docteur Péan, il y a quinze ans, m'avait dit : « C'est un cancer. » On sentait la tumeur sous la main. M. Pradier m'a écouté. Il a été inspiré. Son médium m'a dit : « Je vois votre estomac. Il est tout noir. » (Rires.)

D. — Et maintenant, il est blanc ?

R. — M. Pradier m'a imposé les mains. Par les fluides, par les esprits, il m'a guérie. Je sentais le fluide tomber sur moi. Je sentais, la nuit, des piqûres comme des opérations qu'on me faisait : des morceaux qu'on m'enlevait... Et je suis guérie, mon sein est intact, mon estomac aussi.

D. — Vous avez payé M. Pradier ?

R. — Ce que j'ai voulu. Il ne m'a rien demandé.

On riait, non sans malaise. L'air de conviction de ces gens effarait. Comme lorsqu'on visite une maison de santé, on redoutait la contagion et l'on se demandait de quel côté étaient les fous... Mais la déposition d'une dame Arnoux, guérie « par des passes sur le crâne », d'une persécution à laquelle elle était en butte, a tué le rire qui fait désirer les acquittements

— C'est toujours le même traitement, avait observé M. Vigneau. Cancer, maladie d'estomac, pleurésie... C'est toujours la même chose.

— Oui, dit le témoin, c'est comme chez les médecins. (Sourires.)

— Avez-vous un enfant? demanda M. Vigneau à Mme Arnoux.

— Oui, un petit garçon de dix ans.

— S'il avait le croup ou une pneumonie, le confieriez-vous à M. Pradier ?

— Absolument. (Mouvement.)

— Voilà qui prouve bien, dit M. Vigneau, que les guérisseurs sont des dangers publics.

M. le substitut Regnault, dans un réquisitoire où il a eu le bon esprit d'éviter toute plaisanterie facile, a précisé que la justice ne discutait pas les cures réelles ou imaginaires de Pradier. « Il n'avait pas le droit de guérir, donc la loi du 30 novembre 1892 s'applique. »

Me Taureau-Bayle a soutenu que son client n'exerçait pas la médecine, « mais pratiquait une religion ».

Le tribunal a infligé 50 francs d'amende.

Cet article, emprunté au *Figaro* du 16 mars dernier, est signé : *Henri Varennes.* Au moment où le spiritisme prétend faire, par ses propres moyens, des cures merveilleuses et dont la science avait désespéré, il nous a paru *suggestif* de reproduire cette séance mouvementée du tribunal. Nos lecteurs sauront, du moins, ce que celui-ci pense de cette question thérapeutique.

(N. D. L. R.)



REVUE DE LA PRESSE

EN LANGUE ITALIENNE[1]

Répondant à l'appel de *Luce e Ombra*, Zingaropli qui lui a envoyé les souvenirs de Carlo Galateri, lui communique aujourd'hui ceux de Vincenzo Fornaro, avocat et publiciste bien connu.

« Personne, dit M. Fornaro, n'a pu être plus sceptique que moi pour tout ce qui concerne le spiritisme, et j'en puis dire autant de toute ma famille. »

Ce n'est qu'après avoir vu et touché, après avoir contrôlé et fait contrôler par d'autres les faits qui se sont passés au sein de ma famille, qu'il est devenu et se déclare nettement spirite. Voici comment il fut amené à un tel résultat.

Une de ses sœurs assistait à des séances spirites, avec un scepticisme très déterminé dès l'abord, mais qui finit par se modifier, lorsqu'elle eut obtenu par la table, des communications sur des faits connus d'elle seule. C'est alors que M. Fornaro résolut de chercher à contrôler les faits chez lui-même. Dès la première fois, la table se mit en mouvement, puis épela un nom : *Baccalà* (morue). Sur les instances des assistants le même nom fut répété et même complété par : *Scella di Baccalà* (tranche de morue). On crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût et l'on demanda au communiquant prétendu, des détails sur sa vie. Il répondit qu'il avait été déchargeur de charbon près de Porta Capuana[2], et qu'il était mort depuis cinq

1. Extrait de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Février 1906, p. 504 sqq.

2. La Porta Capuana est un quartier ouvrier de Naples. Voilà un portefaix que personne ne prend au sérieux de son vivant et dont les pretendues évocations posthumes semblent revêtir une importance extraordinaire. Comment se fier à ses déclarations? On prend soin de nous dire un peu plus loin qu'il n'y eut qu'un seul témoin des différentes *matérialisations* qui se seraient produites. Un seul témoin, c'est peu, on en conviendra pour faire admettre un phénomène aussi étrange et



ans. Un ami, M. Enrico Cacciapuoti, qui avait assisté à la séance, se chargea d'aller aux renseignements.

Il revint deux jours après, racontant que dans le quartier de Porta Capuana on avait beaucoup connu un portefaix du nom de Baccalà, mort depuis cinq ou six ans. On ajoutait qu'il était très gai, mais assez mal embouché, comme nous en eûmes bientôt la preuve, et que dans ses moments de loisir il passait son temps à jouer des tours de tout genre à ceux qui l'entouraient, mais se trouvait toujours prêt à rendre des services, de sorte que sa mort avait été un vrai deuil pour tout le quartier.

On reprit donc les évocations de Baccalà et celui-ci répondit en usant de termes parfois si grossiers, que l'on dut maintes fois suspendre la séance. Lorsqu'il se mettait en frais de galanterie, ses expressions étaient tellement réalistes que les jeunes filles, confuses, devaient quitter la table. Baccalà se fâchait alors, et il lui arrivait de renverser la table sens dessus dessous.

Je passe sur les farces d'un goût douteux que raconte M. Fornaro pour m'arrêter à quelques faits très intéressants.

Baccalà *se matérialisa* à plusieurs reprises. Un soir, une des sœurs de M. Fornaro voulant passer d'une chambre à l'autre, se sentit saisie par les deux bras et repoussée dans la première chambre avec une telle force, qu'elle tomba à demi évanouie.

Une autre fois, il se rendit visible à Mme Fornaro mère. Elle vit un portefaix de taille moyenne, trapu, avec une abondante chevelure noire et frisée : il ne portait pas de veste et son pantalon retroussé laissait voir ses pieds nus. Elle le suivit courageusement, mais le vit bientôt disparaître. Informations prises dans le quartier de la Porta Capuana, c'était bien le portrait de Baccalà, qui, du reste, affirma dans les deux cas que c'était lui qui s'était manifesté. Cependant il n'y eut chaque fois qu'un seul témoin.

Voici qui est plus sérieux : Un soir, une des sœurs de

malgré tout, assez rare dans les annales du spiritisme contemporain. Ce témoin peut être digne de foi. Mais il a le tort d'être seul. A-t-il réellement vu ce qu'il raconte? On pourra toujours craindre qu'il n'ait été le jouet d'une illusion, et son témoignage, en le supposant véridique et fondé, reste toujours une assertion sans poids au point de vue purement scientifique. Pour nous, qui avons longtemps vécu à Naples et étudié sur le vif l'esprit du véritable Napolitain, nous avons quelque peine à souscrire aux manifestations de Baccalà. (N. D. L. R.)

M. Fornaro était allée passer la journée au Pausilippe, dans la famille Caracciolo de Melissano. La femme d'un capitaine d'infanterie, qui s'était toujours moquée des récits faits par la famille Fornaro, se trouvant alors chez l'avocat, dit qu'elle serait curieuse de savoir ce qui se passait au même moment chez les Caracciolo. Baccalà demanda un répit de cinq minutes, au bout desquelles il revint dire que Mlle Fornaro, assise dans un fauteuil, lisait un roman; que la princesse de Seannô dormait sur une chaise longue et que sa fille travaillait à un cadre de filet, tandis que la femme de chambre faisait dans la cuisine de violents reproches au cuisinier, qui lui avait jeté une poignée de sel dans sa tasse de café.

La dame se rendit aussitôt à la villa : la princesse venait de se lever de sa chaise longue et causait avec Mlle Fornaro, qui venait de déposer son volume sur un divan, et la jeune fille travaillait encore à son filet. Quant à la femme de chambre, elle ne pouvait comprendre comment une étrangère avait connaissance de sa dispute avec le cuisinier.

Une autre fois un jeune ingénieur très sceptique, dont le père habitait Messine où il était fonctionnaire, demanda ce que faisait son père, au moment où se tenait une séance du soir chez M. Fornaro. Baccalà demanda cette fois un quart d'heure, et à la quinzième minute, il revint dire qu'en ce moment le père du jeune homme était sous le coup de troubles que lui avait causés un cigare de Virginie. Le jeune homme protesta énergiquement, disant que son père ne fumait jamais et ne pouvait même supporter l'odeur d'une cigarette. Il écrivit cependant; et, par retour du courrier, il apprit que son père, se trouvant en soirée, n'avait pas osé refuser un cigare, mais qu'après quelques bouffées de fumée il s'était trouvé tellement indisposé, qu'il avait dû cesser pour éviter une indigestion complète.

Baccalà interrogé par la bonne de Mme Fornaro sur la conduite de son mari, lui déclara que celui-ci la trompait, lui donna les moyens de s'en assurer et la malheureuse, après s'être assurée du fait, administra une magistrale correction à sa rivale dont elle avait surpris les aveux.

Enfin le père de Mme Fornaro, atteint d'influenza, subit une

rechute à la suite d'une imprudence. Les médecins, très inquiets, étaient divisés sur la question du pronostic. Baccalà proposa d'invoquer le secours de l'esprit d'un grand médecin. Il déclara bientôt que le Dr Dominique Cotugno était présent. On se rendit près du malade qui dormait profondément. Bientôt celui-ci parut se réveiller, se plaignant qu'on le persécutait dans le dos et la poitrine, quoique personne ne fut visiblement près de lui. Peu après, la table dicta le mot : *Résignation.* En effet, le malade expirait quinze jours plus tard.

M. G. Valentinis écrit de Montfalcone, près de Trieste :

« M. Marzorati, je vous envoie à la hâte la relation d'un fait mystérieux survenu dans mon voisinage, il y a quelques jours. j'ai voulu voir et interroger moi-même les personnes qui y ont été directement mêlées. Je suis prêt à prendre les renseignements complémentaires que vous désirerez. »

Voici le résumé de ce compte rendu. A Bristigna, petit hameau voisin de Montfalcone, habite une famille composée d'Antoine Moinas, de sa femme Luigia, et d'une fillette de dix-huit mois environ. Il y a onze mois, le père Moinas, âgé de soixante-seize ans, sacristain de la petite église de Bristigna, mourut, et son fils lui succéda comme sacristain. Depuis quelques mois des troubles profonds se produisent, aussi bien dans la maison des Moinas que dans la petite église. Des coups, des craquements se font entendre le jour comme la nuit dans la maison; la vaisselle est brisée, la femme reçoit des soufflets si violents qu'ils laissent des ecchymoses. Dans l'église, les objets du culte sont bouleversés, les cloches mises en branle. Une faux déposée dans le grenier est chaque jour étendue au milieu de la pièce, à l'endroit où avait été déposé le cercueil du mort, la lame au niveau de la tête et le manche dans le sens du corps. Les bruits devinrent si intenses, les dégâts dans la vaisselle si persistants, que les malheureux Moinas durent abandonner leur pauvre maisonnette.

Voici qui est plus grave encore et qui rappelle certains faits cités par Aksakof dans *Animisme et Spiritisme.* La maison était abandonnée depuis quelque temps, lorsque le 17 décembre 1905, la dame Predulini, une voisine, passant

devant la porte, s'y arrêta et chercha à voir si quelque trouble se produisait encore à l'intérieur. Elle y était à peine, qu'un coup formidable retentit dans la porte, en même temps qu'elle apercevait des *flammes* surgir de divers côtés. Elle donna l'alarme ; les pompiers vinrent éteindre ce commencement d'incendie, et l'examen des lieux montra que la flamme envahit l'étage en même temps que le rez-de-chaussée, et qu'aucune hypothèse ordinaire ne pouvait rendre compte de la marche que le fléau avait suivie.

Dans un précédent numéro, nous avons analysé un très intéressant article du professeur Falcomer, relatant trois faits de télépathie bien observés. L'*Adriatico*, journal politique de Venise, reproduit cet article du savant professeur, en le faisant précéder de la note suivante, que nous serions heureux de voir adopter comme ligne de conduite par les journaux politiques français :

« En publiant l'article suivant, où se trouvent racontés plusieurs phénomènes étranges, nous n'entendons nullement nous enrôler dans les rangs des partisans du spiritisme.

« Mais nous croyons qu'en présence de certains faits, il serait insensé de recourir à une brutale négation ou à ce sourire de dédaigneuse incrédulité, qui est bien loin d'être un signe de supériorité intellectuelle. Celui qui a pris l'habitude des recherches expérimentales doit bien se garder de nier ou d'affirmer, sans avoir au préalable examiné et pesé mûrement les faits. Les phénomènes dits spirites méritent d'être étudiés et appréciés comme les autres phénomènes naturels, parce que, eux aussi, sont soumis aux lois de la nature. La nature finit toujours par dévoiler ses secrets à ceux qui s'attachent à l'étudier avec un esprit indépendant et une âme exempte de préjugés. »

Nous avons déjà signalé le récit extrait par M. Carlo Galateri des manuscrits du fonds de saint Pantaléon et intitulé : Une apparition spirite à Rome en 1683. La *Nuova Parola*, de janvier, publie une seconde narration de même ordre, signée par plusieurs hauts dignitaires ecclésiastiques, qui affirment avoir été les témoins du fait.

Il s'agit d'une jeune femme, morte après un an de mariage,

et qui se serait fait entendre par un de ses parents d'abord, et ensuite par les prêtres susdits. Il n'y eut pas d'apparition, mais une longue conversation s'engagea entre les témoins et la voix, qui recommandait de dire des messes pour elle, d'accomplir un vœu qu'elle n'avait pas eu le temps d'accomplir elle-même, de donner certains objets à diverses personnes. Elle insistait beaucoup auprès de son père sur la conduite qu'il devrait tenir vis-à-vis de son mari, et sur une profonde modification de ses mœurs.

Le rapport ne parle pas de précautions prises pour s'assurer du point d'où partait la voix, et des mesures adoptées pour déjouer la fraude. Il fait seulement remarquer que le domicile du cousin de la défunte, où se passait la scène en question se composait d'une seule pièce.

L'*Adriatico* du 24 janvier annonçait que le professeur Falcomer devait faire des conférences, au siège du Cercle Artistique, dans la grande salle du théâtre *La Fenice*. Il rend compte de la première, de la façon la plus élogieuse, dans son numéro du 27. Il n'est pas le seul, car la *Gazetta Veneziana* en fait autant à la même date. Nous y voyons que le professeur Falcomer annonce la création à Venise d'une Société de Recherches psychiques, ayant pour président le professeur Cesare Lombroso, et se proposant de demander son affiliation à la société du même nom de Londres. Quand donc Paris se décidera-t-il à en faire autant, maintenant que le fameux *Institut* que l'on sait a donné la mesure de sa valeur?

BIBLIOGRAPHIE

Les livres de méditation ne font pas défaut. Notre époque en a fourni et des meilleurs. Mais, sans faire tort à l'école de spiritualité moderne, on peut dire hardiment que les maîtres de la vie ascétique du dix-septième siècle restent toujours au premier rang. Et parmi ces maîtres qui s'appellent saint François de Sales, le cardinal de Bérulle, saint Vincent de Paul, M. Olier,... etc... le P. Bourgoing occupe, comme en témoigne Mgr Gay, « un rang très principal ».

Aussi ses méditations, dont nous publions aujourd'hui la 33e édition, ont-elles eu un succès énorme et dès leur apparition étaient-elles, assure Bossuet, *entre les mains de tout le monde : des religieux, des séculiers,*

des prédicateurs, des contemplatifs, des simples et des savants, tant, ajoute le grand évêque, *le P. Bourgoing a été saintement et charitablement industrieux à présenter le pain aux forts, le lait aux enfants, et dans ce pain et ce lait, le même* Jésus-Christ *à tous.*

A l'heure présente, il fallait un certain courage pour donner au public une nouvelle réimpression de cet admirable ouvrage. Mais, comme le dit l'auteur contemporain dont le témoignage en matière de spiritualité a une si grande autorité, Mgr Gay, n'y a-t-il pas dans les épreuves douloureuses que traverse l'Eglise, comme une certaine opportunité à répandre de pareils ouvrages. « En des jours, écrivait-il à l'éditeur, où l'ennemi de tout bien fait à l'Eglise une guerre si furieuse, hélas! et si savante; où les sectes, dominant et inspirant la plupart des pouvoirs publics, se servent de tout pour attaquer le Christianisme, même de ce qu'il y a de plus divin au monde, à savoir de l'autorité et des lois; où, par suite, les peuples trompés s'égarent de plus en plus dans les voies de l'erreur, de l'infidélité et de la perdition, vous présentez aux hommes et spécialement aux fils de notre chère patrie, l'immortel et infaillible remède à tant de maux qui les ravagent. Vous leur donnez le moyen de comparer ce qu'ils délaissent avec ce qu'on leur donne, ou plutôt ce qu'on leur promet sans pouvoir tenir la promesse, et sachant qu'on ne la tiendra pas. Du même coup vous montrez comment l'Eglise se venge, ne cessant jamais « de faire luire son soleil » qui est Jésus-Christ « non seulement sur les justes » qui sont les fidèles, « mais encore sur les pécheurs et les impies » qui sont ceux qui, « sans nul sujet », nous haïssent et nous persécutent. »

A ce beau témoignage, à celui de cette prieure du Carmel qui écrivait que « ce livre, par sa doctrine, par sa piété, son intériorité, a un attrait tout particulier pour les âmes », et qu'à « lui seul il suffit pour toute la vie d'une bonne religieuse »; à l'approbation du vénéré cardinal Perraud dont l'Eglise pleure la mort récente et qui disait que le P. Bourgoing a su « condenser dans cet excellent ouvrage les considérations les plus hautes sur les mystères de la vie de Notre-Seigneur, et les résolutions les plus pratiques inspirées par ses exemples et par ses vertus »; à toutes ces attestations nous pourrions joindre celles des cardinaux Capecelatro, Coullié, de NN. SS. Sebaux, Catteau, etc. de tous ceux en un mot qui ont goûté une seule fois à cette admirable doctrine qui fait entrer de plain pied, écrivait Mgr de Terris, « dans le domaine de la plus sublime théologie et ne descend jamais de ces hauteurs. »

On peut donc prédire le même bon accueil et le même succès à cette nouvelle réimpression qui paraît enrichie de précieux sommaires qui facilitent l'intelligence du texte et la préparation de l'oraison.

Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.

AGRIPPA ET L'OCCULTISME

Agrippa reprenant, pour la faire sienne, la doctrine de Démocrite, d'Orphée et des pythagoriciens qui ont étudié les corps célestes et leurs vertus mystérieuses, enseigne que le monde est tout plein de dieux. Sous cette dénomination bizarre, il admet l'existence d'âmes qui opèrent hiérarchiquement les unes sur les autres et constituent ce qu'il appelle l'Esprit du monde.

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet,

De même que nos âmes communiquent par l'esprit leurs forces à nos membres, de même la vertu de l'âme du monde se répand sur toutes choses par la quinte essence, puisqu'il n'y a rien dans l'univers qui ne se sente de quelque étincelle de sa vertu, ou qui manque de ses forces. Mais il en influe davantage et plus particulièrement sur les corps qui ont plus pris de cet esprit, et il s'influe par les rayons des étoiles à mesure que les choses s'y rendent conformes. C'est donc par cet esprit que toutes les qualités occultes s'étendent sur les herbes, les pierres, les métaux et les animaux, par le moyen du soleil, de la lumière, des planètes, et des étoiles qui sont au-dessus des planètes, et cet esprit peut d'autant plus nous être utile, que nous savons les séparer des autres éléments, ou que nous savons mieux nous servir des choses dans lesquelles il se trouve plus abondamment; car les choses sur lesquelles cet esprit se répand le moins, et où la matière est moins retenue, se perfectionnent davantage, et produisent plus promptement leur semblable, puisqu'il contient toute vertu de produire et d'engendrer; c'est pourquoi les alchimistes cherchent à tirer, ou séparer cet esprit de l'or, et dès

qu'ils peuvent l'extraire ou séparer, et l'appliquer ensuite à toutes sortes de matières de la même espèce, c'est-à-dire à des métaux, ils en font aussitôt de l'or, et de l'argent. Et nous le savons faire, et l'avons vu quelquefois pratiquer; mais nous n'avons pu faire plus d'or, qu'autant qu'était le poids de l'or, dont nous avons extrait l'esprit, parce que cet esprit était d'une forme étendue, et non resserré, il ne peut contre sa proportion et mesure rendre parfait un corps imparfait, ce que je ne disconviens point qu'il se puisse faire par un autre artifice.

Nous aurions aimé à être fixé sur cet artifice, sur sa nature et ses moyens d'action. Agrippa se tire de ces difficultés qu'il soulève pour ainsi dire de gaité de cœur par des aveux qui ne répondent à rien. Il admet l'existence probable d'un moyen quelconque et passe outre.

Toujours préoccupé de la production, de la recherche de l'or qu'il eût voulu réaliser en grande quantité, suivant le vœu du poète,

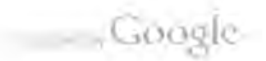
Quidquid contigero, fulvum convertatur in aurum,

nous le voyons se bercer d'illusions chimériques, comme il avait séduit les grands par des espérances irréalisables. Il se trompe lui-même à force de se répéter qu'il a été témoin de procédés occultes par lesquels la magie arrivait à créer des métaux, surtout l'or et l'argent. Il est vrai qu'il se ravise aussitôt, craignant d'avoir été trop loin dans ses affirmations. L'esprit séparé de l'or, extrait de l'or, laisse toujours au métal son poids identique. Mais comment s'opère ce traitement singulier? Comment procèdent les alchimistes et où ont-ils surpris la vertu magique de produire et d'engendrer? Comment les métaux parviennent-ils à se multiplier et au moyen de quelles influences célestes? Ici Agrippa se tourne vers l'astrologie dont il invoque les lumières prétendues pour donner à sa thèse un tour plus piquant et surtout moins accessible au vulgaire. Que le soleil influe jusqu'à un certain point sur les herbes, l'expérience journalière le démontre assez. Mais quelle action les pierres et les métaux peuvent-ils en

recevoir? Comment les planètes et les étoiles exercent-elles leur pouvoir sur les choses d'ici-bas; quelles sont leurs qualités occultes, notre auteur a oublié de le préciser. Il a résumé une page des *Ennéades* de Plotin, en a pris pour ainsi dire la quintessence et il l'a fait entrer, tant bien que mal, dans son chapitre sur l'esprit du monde. Comme le néo-platonicien dont il s'inspire, il conçoit le monde et les éléments qui le composent comme un corps immense auquel préside une sorte d'âme, âme universelle, dont les autres âmes ne seraient pour ainsi dire que des flammes détachées, soumises les unes aux autres et s'enchaînant dans une hiérorarchie merveilleuse.

Ces hardiesses doctrinales, ces hypothèses gratuites n'expliquent-elles pas assez les attaques dirigées contre leur auteur? Nous avons dit toutes les difficultés que rencontra la publication tardive de la *philosophie occulte*. En supposant que les censeurs de l'ouvrage ne fussent pas dénués de parti pris, peut-on leur faire un crime de s'être opposés à ces doctrines néo-platoniciennes qui avaient envahi jadis la trop fameuse école d'Alexandrie et auxquelles la renaissance faisait un trop favorable accueil. Les protecteurs puissants qui soutinrent Agrippa au sein même de l'Église ne seraient-ils pas une énigme, si l'on ne connaissait les subterfuges qu'employa l'auteur pour faire admettre ses théories? D'un côté il se vantait hautement de tenir pour l'orthodoxie la plus rigoureuse, il se donnait comme le fils soumis et respectueux de l'Église catholique, mais de l'autre, il admirait Luther et embrassait, sourdement du moins, ses idées de réforme, voulait être au courant de tous ses écrits, et dans son livre *Sur l'incertitude des sciences*, les moines d'Allemagne n'ont pas d'adversaire plus irréconciliable que lui. Sous ce rapport, on peut dire d'Agrippa qu'il a contribué autant que les protestants à jeter sur la vie monastique en général une sorte de discrédit dont elle ne s'est plus relevée dans les temps modernes. Lui aussi, par ses sarcasmes et ses critiques passionnées a été un précurseur dont les idées mal définies et sans contrôle devaient produire des fruits si amers et des révoltes qui ont étonné le monde.

Mgr Le Monnier.



L'Archidiacre Colley et les "Matérialisations" DONT IL FUT TÉMOIN[1]

Comment se formaient les fantômes, en pleine lumière. — Les mystérieux rapports entre le corps du fantôme et celui du médium. — Comment s'expliqueraient certains prétendus « démasquements ». — La pomme mangée par le fantôme.

Le vénérable archidiacre Colley (diocèse de Natal, recteur de Stockton, Warwickshire) donna dernièrement à Weymouth une conférence sur le spiritisme, durant la semaine du Congrès de l'Eglise anglicane. Cette conférence fit beaucoup de bruit dans la Grande-Bretagne; elle a été depuis publiée en brochure, et nous croyons intéressant d'en reproduire les passages suivants :

« Voici un extrait de mon journal, 28 décembre 1877 : Cinq parmi nous se trouvaient, cette nuit, avec notre distingué médium, dans mon appartement, 52, Bernard Street, Russel Square, Londres. La première forme humaine anormale qui se présenta dans cette circonstances fut celle d'un petit garçon, pareille à celle de tout enfant anglais âgé de six ou sept ans. Cette petite personne, à la vue de tous (trois becs de gaz étaient complètement ouverts), *se reconstitua devant nous*.

« Pour ne pas répéter tant de fois sans nécessité comment ces merveilles se produisaient, je dirai une fois pour toutes que l'apparition de nos amis psychiques avait lieu de la manière suivante :

« Je me tenais habituellement à côté du médium entrancé, en le soutenant de mon bras gauche, de telle manière que

1. *Annales des Sciences Psychiques.*

j'étais dans les meilleures conditions possibles pour observer ce qui se passait.

« Quand nous attendions une matérialisation (et parfois, tout à coup, lorsqu'il n'y avait aucune attente du grand enfantement psychique), on voyait s'élever comme de l'ouverture d'une chaudière, à travers l'habit noir du médium, un peu au-dessous de son sein gauche, un filament vaporeux, qui restait à peine visible tant qu'il n'était qu'à un pouce ou deux du corps de notre ami. Alors, ce filament constituait peu à peu une espèce de nuage, d'où sortaient nos visiteurs psychiques, en se servant apparemment de cette vapeur fluidique pour former les amples habillements blancs dont ils étaient entourés...

« Or, la forme enfantine qui se trouvait devant nous d'une manière anormale, tout habillée de blanc, avec de beaux cheveux d'or, avait toute la manière d'agir de l'enfance humaine; il frappait de ses petites mains, il tendait sa bouche pour recevoir des baisers par chacun de nous; parlait d'une manière enfantine avec un léger zézaiement; le médium, comme un frère aîné, lui donnait des instructions et l'envoyait, par-ci, par-là, apporter telle et telle chose d'un côté à l'autre de la chambre — ce que l'enfant faisait d'une façon toute naturelle. Enfin, en se rapprochant avec abandon et confiance de l'auteur de son existence momentanée, la fine créature fut graduellement absorbée par lui, et disparut en se fondant de nouveau dans le corps de notre ami.

« Je parle d'abord de la venue de ce petit enfant à cause de l'incident caractéristique qui s'est passé dans cette même nuit d'hiver durant laquelle il neigeait abondamment. On avait allumé un grand feu, et lorsque l'enfant, poussé par la curiosité de son âge, s'approcha de la cheminée pour en observer une pièce d'ornement, le feu jeta des étincelles avec une chaleur qui nous fit retirer promptement nos chaises, et le petit, avec un cri d'effroi, se recula et vint se blottir à mon côté droit, avec un geste tel que je ne pus m'empêcher de lui dire : « T'es-tu brûlé, mon chéri? » — « Oui, dit le médium, parce que je l'ai senti. » Pourtant, le médium se trouvait à l'extrémité opposée de la pièce, loin du feu. »

L'archidiacre demande quel Thomas aurait pu être assez sceptique pour ne pas croire, s'il avait assisté, comme lui, un soir (25 septembre 1877), au fait suivant : « Le médium reçut de nouveau en lui-même l'exquise forme féminine qui était restée quelque temps parmi nous. Je l'amenai moi-même à lui, qui était prêt à recevoir de mes mains ce merveilleux *æon*, ou émanation humano-spirituelle. Comme ma douce compagne se trouvait près du médium, le filament gazeux se rendit de nouveau visible; le point qui s'atténuait et s'évaporait était, comme auparavant, vers le cœur. Plongé dans le plus profond étonnement, je constatai comment, au moyen de cette corde vaporeuse, la figure psychique était de nouveau absorbée dans le corps du médium. C'était comme une petite trombe marine, horizontale au lieu d'être verticale, au moyen de laquelle la puissance vitale de notre médium semblait attirer et absorber la forme spirituelle; mais, à ma demande, cela avait lieu si lentement, que j'ai eu tout le temps d'en observer le processus. En effet, en m'appuyant au médium, et en tenant ma main gauche sur son dos et mon oreille gauche sur sa poitrine, de manière à sentir son cœur qui battait d'une façon alarmante, je le vis recevoir de nouveau dans sa personne robuste et corporelle cet aimable produit des sphères invisibles. Et pendant que je contemplais le visage si doux de l'esprit qui se désintégrait, à trois ou quatre pouces seulement de moi, je remarquai une fois encore ses jolis traits — ses yeux, ses cheveux, sa complexion délicate — et je baisai la main si fine, au moment même où elle subissait cette œuvre de dissolution, et qu'elle était réabsorbée, avec le reste, à travers le tissu de l'habit noir du médium, dans le corps de ce dernier...

« Une forme humaine matérialisée qui se constituait souvent, dans la manière que je viens de décrire, par le côté gauche du médium, affirmait être... un de ses amis, clergyman comme lui, mort depuis quelque temps.

« Dans le cas où le petit enfant... se rendit visible et tangible, le médium était inconscient. De même, alors que durant cette séance, notre ami, que nous appelions « Samuel », se dégagea du côté de son ami, en devenant un être objecti-

vement robuste et séparé, le médium était en trance, le corps abandonné contre le mien, sous le contrôle d'une intelligence que nous connaissions bien sous le nom de « Lily ».

« M. A... exprima son vif désir que, si la chose pouvait se faire sans danger, la forme matérialisée, avec le concours de « Lily », réveillât le médium, afin que celui-ci pût voir cette merveille : l'existence anormale de son ancien compagnon d'école et confrère de ministère, qui se trouvait en chair et en os, comme vivant, au milieu de nous.

« Pour ne pas effrayer le médium, qui était d'une nature très timide, nous l'avons éveillé en prenant maintes précautions. La scène qui suivit peut être mieux imaginée que décrite. Notre ami paraissait d'abord comme hébété, puis étonné; il interrogea du regard l'esprit matérialisé, et, sautant du canapé sur lequel nous l'avions placé quand Lily avait cessé de le contrôler, il se précipitait vers son camarade d'antan tout en s'écriant : « Mais c'est Sam! Je déclare que c'est Sam. » Ce furent alors des serrements de main, des salutations fraternelles entre ces deux amis; le médium était en proie à une joie d'enfant; notre ébahissement était sans bornes devant cet étonnant spectacle de puissance spirite... Quand les deux amis voulurent parler en même temps l'un que l'autre, il y eut un silence momentané et ni l'un ni l'autre ne parut capable d'articuler le moindre son : c'était comme si l'haleine du médium avait été nécessaire à « Samuel » quand ce dernier voulait parler; ainsi la voix de « Samuel » cessait de se faire entendre dès que le médium se mettait à parler.

« Pendant quelque temps la forme matérialisée de « Samuel » resta et parla avec nous, tout en se promenant joyeusement avec son ami, autour de la chambre, et en faisant maintes choses dont je ne peux pas parler à présent. Enfin, — obéissant, sans doute, à certaines lois dont nous ne comprenons rien, — à contre-cœur « Samuel » se retira et fut de nouveau absorbé dans le corps du médium; ce dernier tomba en trance et fut ensuite contrôlé par « Samuel ».

« Puis vint le tour de l'Égyptien, notre ami, le « Mahedi ».

« La couleur bronzée de la peau de notre anormal visiteur,

qu'il m'était permis d'examiner de près avec une loupe, par laquelle j'observais avec soin la chair, les ongles des doigts et des orteils, les petites mains, les poignets, les pieds, les chevilles, les bras et les jambes basanés et velus; les traits mobiles du visage où brillait de temps en temps une expression de sphynx: le nez accentué, le contour général du visage, le profil régulier, les yeux noirs, le regard perçant mais non sans bienveillance, les cheveux noirs, longs et plats avec les moustaches et la barbe longues et pendantes: les membres nerveux et musculeux; la grande taille de plus de deux mètres, tout cela confirmait mes premières impressions que le « Mahedi » était un Oriental, mais pas de l'Inde ni de l'Extrême-Orient.

« Mon examen fait tout à loisir, à cette occasion, était répété plusieurs fois; et j'étais conscient d'un sentiment d'amusement chez notre ami mystérieux, en présence de mon importune dissection de sa robuste personne physico-psychique.

. . . .

« Il y avait alors, comme du reste encore actuellement, le mystère des vêtements à élucider. Il faut attaquer sérieusement cette difficulté du spiritisme moderne et du spiritisme biblique.

« Il appartient aux investigateurs psycho-chimistes d'apporter et d'appliquer à cette question toutes les ressources de la science.

« La coiffure du « Mahedi », lors de sa première visite parmi nous, était une espèce de casque en métal avec un emblème scintillant sur le devant. Il me fut permis de le toucher, mais mes doigts rencontrèrent peu de résistance : l'ornement parut se dissoudre comme un flocon de neige sous le toucher de ma main, et redevenir solide dès que je retirai ma main.

« Ceux qui se permettent de saisir tout à coup une forme matérialisée — les *Spirit-Grabbers* — ne comprennent absolument rien à la vérité occulte lorsque, ayant saisi les vêtements d'une forme matérialisée, ils ne trouvent entre leurs mains qu'un drap blanc ou une pièce de mousseline,

et dedans le médium, qui a l'air hébété, fou, et qui, très naturellement, est traité avec peu de politesse et est désormais proclamé être un fourbe. Une plus profonde connaissance de cette fabrication psychique chimico-matérielle d'un vêtement corrigerait le jugement peu charitable que nous prononçons sur la draperie spirite quand, dans notre ignorance, nous soupçonnons la réalité de ces phénomènes.

« En effet, dans une séance en plein jour (18 février 1878), nous avions décidé de faire une expérience dangereuse. Je devais saisir l'Égyptien tout drapé de blanc qu'il était, et essayer de l'empêcher de disparaître dans le corps du médium (qui était sous le contrôle de « Samuel » à ce moment-là), et ce qui m'arriva m'a fait depuis toujours penser aux paroles de saint Paul : « Dans le corps, ou hors de corps, je ne puis « dire; Dieu le sait. » (II Cor., XII, 3.)

« Il me semble qu'une force irrésistible me lévitait alors, et immédiatement je fus jeté à une distance d'environ six mètres, c'est-à-dire de la porte de mon salon jusqu'à l'endroit où se tenait, debout, le médium. Subitement, je trouvai dans mes bras le médium avec de la mousseline blanche sur sa jaquette noire; je le tenais dans les bras comme j'ai cru tenir le « Mahedi ». La forme matérialisée avait disparu, et le vêtement psychique, qui s'était dégagé avec lui du côté gauche de mon ami, a dû reprendre le même chemin vers l'invisible avec la rapidité de la pensée. Mais d'où venait cette étoffe qui couvrait maintenant le corps de notre ami et qui n'y était pas un instant auparavant?

« Le choc de notre collision — car, comme dit mon journal, c'était une véritable collision, un écroulement, un ébranlement — nous enlevait le désir de répéter l'expérience, qui avait failli nous tuer. Et le mystère des vêtements reste toujours à élucider.

« ... La force psychique du « Mahedi » était ce qu'elle devait être, à en juger d'après ses proportions vigoureuses. Assis dans mon grand fauteuil de lecture, il me soulevait jusqu'à la hauteur de ses épaules sans effort apparent. Puis il prenait une boîte à musique, et, ne sachant pas ce que c'était, il paraissait étonné quand je la remontais; alors il la tenait à

distance dans sa main droite, tout en la balançant avec aise, bien qu'elle pesât 21 livres 120 grammes.

« Il avait l'air de s'intéresser à tout, et en se promenant tout le long de la chambre, il prenait un à un les différents objets qu'il voyait, pour les examiner... A un certain moment, il trouvait dans un placard, et nous l'apportait, un plat de pommes cuites et je lui demandai d'en manger quelques-unes. En ce moment-là, notre médium était éloigné de plus de deux mètres de la forme matérialisée et refusait à partager du plat, puisqu'il goûtait la pomme que mangeait l'Égyptien. Je me demandais comment cela pouvait être... Alors, avec ma main droite, je donnai à notre visiteur anormal une autre pomme à manger, tandis que dans ma main gauche je tendais vers le médium ce même morceau de papier que j'ai devant moi, quand, de ses lèvres, tombèrent la peau et les pépins de la pomme que le « Mahedi » venait de manger — et les voici devant moi, aujourd'hui. après tant d'années, dans ce morceau de papier, pour que n'importe quel savant puisse les analyser.

« J'ai plusieurs fois répété des expériences de ce genre et dans ces petits morceaux de papier, sur cette table qui est devant moi, réside la preuve que je n'étais pas le jouet d'une hallucination au moment où se produisaient ces choses. »

L'archidiacre terminait son discours en disant : « Pour être l'archevêque de Canterbury, je ne retrancherais pas un seul mot de ce que j'ai écrit des choses vues et reportées, pour la première fois, il y a de longues années, et que j'ai méditées en silence pendant vingt-huit ans. Je ne suis pas étonné de l'incrédulité des ignorants en ce qui concerne ces étonnantes merveilles, car, même aujourd'hui, et après toute ma grande expérience, les choses que j'ai vues et que j'ai rappelées sont si extraordinaires que, si une cessation de ces inexplicables phénomènes avait lieu, et le progrès de ces choses miraculeuses était arrêté, et s'il ne se produisait plus de preuves de la réalité de ce que je sais être vrai, alors l'avenir me trouverait probablement à douter de ce dont je suis pourtant si sûr encore à présent; oui, je cesserais peut-être de croire à ces

choses dont j'affirme la vérité en engageant ma parole de clergyman, et pour lesquelles j'ai mis en péril ma position ecclésiastique et mon avenir professionnel. »

L'archidiacre ajoutait que ces extraordinaires phénomènes n'étaient nullement dus au hasard ni obtenus sans préparation. La discipline de jeûne pendant toute l'année était imposée aux membres du cercle; les phénomènes reçus étaient, dit-il, les récompenses de « notre ascétisme et de notre abstinence d'anachorète et de nos simples habitudes de vie. Tous ceux qui désirent avoir les mêmes résultats doivent adopter les mêmes habitudes. Les phénomènes produits dans notre cercle auraient été impossibles sans cette condition. »

LES EXPÉRIENCES DE LA VILLA CARMEN

Personne n'ignore avec quelle sincérité de bon aloi le Dr Richet a raconté les séances dont la « villa Carmen » avait été le théâtre l'année dernière, et auxquelles il avait pris lui-même une part si active et si directe. En se plaçant uniquement sur le terrain scientifique et en se gardant scrupuleusement de toute affirmation risquée le savant professeur se cantonnait, il le croyait du moins, dans une position inattaquable. Mais il avait compté sans la mauvaise foi d'adversaires que l'évidence n'a pu désarmer. Des polémiques passionnées, violentes, inexplicables, quand on en considère les auteurs, se sont élevées tout à coup, tendant à infirmer les résultats obtenus.

Ainsi il a été dit :

1° Qu'un individu habillé d'un drap blanc *pouvait* s'amuser sur la scène à faire le fantôme;

2° Que cet individu *pouvait* être le cocher du général Noël;

3° Que le cocher du général Noël affirme qu'il a pénétré librement dans la salle des séances;

4° Qu'un médecin a fait une farce à Mme Noël il y a deux ans en faisant apprendre onze mots d'anglais à un individu qui ne sait pas l'anglais;

5° Que Mlle Marthe B... aurait dit que tout se passait par le moyen d'une trappe, alors que d'abord elle ne l'a pas dit et ensuite qu'il n'y a pas de trappe.

Voilà donc en quelques mots, détruites et renversées, ces expériences qui, comme celles de William Crookes, ont ému le monde entier. Malheureusement, l'audace de la négation ne suffit pas pour la rendre plausible et la faire accepter.

Le cocher du général Noël, un nommé Areski, dont il s'agit ici, n'est point entré dans la salle avec les opérateurs; il n'a point examiné avec eux le tapis, la baignoire et les meubles;

et il n'a point profité du moment où l'attention se portait ailleurs pour se cacher derrière le rideau. Non, les expériences se sont répétées vingt fois, et *pas une seule fois*, déclare M. Richet, *il n'a été permis à Areski d'entrer dans la salle des séances*. Areski n'inspirait aucune confiance. Ses agissements le rendaient suspect. Par conséquent, étant donné l'état d'âme des assistants, la supercherie par laquelle Areski eût pu entrer dans la salle et en sortir à son gré à l'insu des expérimentateurs, demeure absolument impossible, et il a fallu toute l'imagination féconde d'un conférencier aux abois pour l'admettre. Ajoutons que ce cocher ayant été renvoyé précédemment par son maître pour des raisons sérieuses, on ne voit pas bien ce qu'il serait venu faire en pareille circonstance. Il faut donc écarter l'intervention du cocher, et par là se trouve ruinée la première assertion que nous avons rapportée.

La seconde ne tient pas davantage. Quel est donc ce médecin, dont on nous tait discrètement le nom, qui s'est joué si spirituellement de Mme Noël? Qu'est-ce que cette prétendue farce consistant à apprendre par cœur une phrase anglaise ridicule et à la donner ensuite comme preuve d'un pouvoir médiumnique imaginaire? Informations prises, nul à Alger n'a eu vent de cette histoire. Le Dr Richet n'en a jamais parlé, et en tout cas il ne saurait être rendu responsable d'une aventure, si aventure il y a, absolument étrangère à ses expériences; et il ajoute pour se mettre à couvert de tout reproche, qu'il plaint sincèrement, si l'histoire est vraie, et le médecin qui consentit à jouer ce rôle et Mme Noël qui a accueilli avec bienveillance un tel personnage.

Mais passons au troisième grief, de beaucoup le plus important, et qui est le soi-disant aveu de Mlle Marthe B..., qu'il y a une trappe dans la salle des séances.

D'abord on nous parle d'un aveu. Mais cet aveu, où et quand et à qui a-t-il été fait? C'est ce que le contradicteur oublie d'établir. Et cependant la chose en valait la peine. Il ne suffit pas d'énoncer une accusation de cette importance, car cette accusation, si elle est fondée, outre qu'elle jette le discrédit le plus complet sur Mlle Marthe B... et ébranle la sincérité de ses discours, tend également à ruiner les résultats obtenus, puis-

qu'ils seraient les résultats de fraudes ou supercheries savamment combinées.

Mais voici plus : la trappe n'existe pas. Le Dr Richet nous avait exposé avec quel soin minutieux la pièce, théâtre des expériences, avait été scrutée, examinée sur tous les points, il nous l'avait décrite en détail et nous n'en ignorions aucune particularité, jusqu'au jour où une voix discordante s'est élevée pour révéler au monde qui étudie ce genre de phénomènes psychiques l'existence d'une trappe imaginaire. Faire dire aux gens ce qu'ils n'ont jamais dit, se livrer à des insinuations malveillantes, fut toujours l'œuvre de polémistes, qui, étant à bout de preuves, prennent pour des réalités les élucubrations de leur cerveau malade. Nous le voyons par l'aveu si faussement imputé à Mme Noël. Mais il est plus difficile d'inventer une trappe, qui explique tout l'ensemble d'un savant stratagème, alors que le local n'offre aucune particularité de ce genre. Le Dr Richet avait pris soin de l'établir. L'architecte a joint ses déclarations techniques à celles de l'expérimentateur, afin de ne laisser place à aucun doute. Voici donc le procès-verbal :

Je soussigné, Émile Lowe, architecte-expert à Alger, certifie d'avoir visité et examiné l'intérieur et l'extérieur du local dit : Salle des séances de la Villa Carmen, rue Darwin à Mustapha, appartenant à M. le général Noël. Cette villa et ses dépendances ont été construites sur mes plans et sous ma direction, en 1893, pour M. Batistini. Le local dont il s'agit occupe entièrement l'unique étage d'un petit pavillon à droite de l'entrée de la propriété, et était autrefois occupé comme buanderie ; couvert par une terrasse en briques et ciment sur fers à double T, il est construit en maçonnerie de moellons. Le rez-de-chaussée sert de remise aux voitures, et est séparé de l'étage également par un plancher en fer à double T, hourdé en briques et ciment de 0m 23 d'épaisseur.

Dans ces deux planchers, visibles dans toute leur étendue entre les quatre murs, n'existe aucune ouverture, ni trappe quelconque.

La remise a accès sur la rue Darwin et sur le perron d'entrée,

elle est en outre éclairée par un soupirail situé sous le plancher dans le mur en façade sur le jardin et bien en vue.

La salle de l'étage est éclairée par deux grandes fenêtres dont l'une donne sur la rue Darwin, et l'autre sur le perron d'entrée. L'accès de la salle est assuré par une porte donnant sur le jardin. Dans le mur mitoyen, entièrement visible de l'intérieur et du jardin voisin, n'existent pas d'ouvertures.

En conséquence, je certifie qu'il n'existe et n'a jamais existé aucune autre ouverture *que celles mentionnées ci-dessus.*

J'ai constaté en outre que l'état du bâtiment est tel que je l'ai construit, et qu'aucune réparation n'y a été faite depuis plus de six mois.

Alger, le 16 mars 1906.

Émile Lowe.

Suit la légalisation de la signature de M. Émile Lowe.

Ainsi donc, ni fantôme habillé de drap blanc, ni intervention du cocher du général Noël, ni aveu de Mlle Marthe B..., ni trappe dans le plancher. Toutes les explications données pour expliquer *naturellement* les faits ne reposent sur rien. Les déclarations loyales fournies par le Dr Richet gardent toute leur valeur. Si la vérité scientifique n'est pas encore établie, il n'en reste pas moins que les attaques dirigées contre elle ne l'ont pas atteinte.

Aux assertions du Dr Z..., que nous venons de citer, il convient d'ajouter celles du Dr X..., qui a essayé à Paris ce que son confrère n'avait pu obtenir à Alger. La conférence de l'un, comme celle de l'autre, ne semble pas avoir une grande portée scientifique.

Pour le Dr X..., le fantôme de B. B..., qu'on voit dans les différentes photographies qui ont été prises, est constitué par une perche soutenue par la main gauche du médium, Mlle M..., laquelle, par conséquent, serait bien à la place qu'elle parait occuper dans les photographies, et aurait pu même faire voir sa tête, si elle avait voulu. Seulement la manche du bras gauche serait vide. Le Dr X... voit même assez clairement la perche aux différents points des photographies. Un peu

plus loin, dans sa conférence, M. X... oublie tout cela, soutient que le fantôme est représenté par Mlle M... elle-même, et en donne pour preuve la ressemblance frappante qui existe entre le visage du médium et celui de Bien-Boa, ressemblance qui avait été signalée par M. Richet lui-même!

M. C. de Vesme continue :

Alors que Mlle M..., au dire du Dr X..., soutiendrait la perche d'en bas, la négresse Aïscha, cachée derrière le mannequin, la soutiendrait d'en haut. A l'appui de cette thèse, le conférencier, au moyen des projections lumineuses, fait voir successivement à son auditoire deux ou trois photographies, dans lesquelles on n'aperçoit d'Aïscha que sa manche. Mais M. X... soutient que celle-ci est vide, puisque la négresse, comme on a vu, doit être occupée à soutenir la perche constituant le principal support du mannequin.

Or, dans une photographie stéréoscopique Aïscha est complètement visible à côté de Mlle M... et du fantôme. C'est là la preuve absolue de l'inanité de la supposition faite par le Dr X... Celui-ci résout aisément la question en ne faisant pas voir à ses auditeurs cette photographie, et n'en dit pas un mot.

Ce mannequin imaginé par le Dr X... ne pourrait évidemment pas aller et venir dans la salle comme le faisait B. B...; surtout, il ne pourrait pas souffler dans le tube à baryte, dans l'expérience si curieuse que l'on connaît. Comment notre conférencier se tire-t-il d'affaire? C'est fort simple; cette fois, le rôle de fantôme est tenu par Aïscha. M. Richet avait dit qu'au moment de l'expérience, « il apercevait Aïscha, toujours immobile, et très loin du fantôme ». Le Dr X... ne rapporte pas la phrase et le tour est joué.

Mais il y a mieux. On sait que l'un des phénomènes les plus extraordinaires rapportés par M. Charles Richet — et que M. G. Delanne a également décrit — est celui du fantôme qui parait sortir du plancher et qui s'y effondre de nouveau, à plusieurs reprises, sous les yeux des expérimentateurs. *Le conférencier n'en souffle pas mot.* C'est excessivement simple.

Lorsque le Dr X... a fait sa conférence, les journaux par-

laient depuis quelques jours du prétendu aveu du cocher Areski. Si l'on devait accepter cette nouvelle version, l'hypothèse échafaudée par le Dr X... s'écroulait comme un château de cartes. Le conférencier le voyait fort bien; il regrettait néanmoins de négliger cette nouvelle machination pouvant jeter du discrédit sur les séances de la villa Carmen. Il se tire d'embarras en citant les aveux du cocher, *mais en les rapportant à d'autres séances* auxquelles M. Richet n'aurait pas assisté. Malheureusement, on voit, par le compte rendu de la conférence du Dr Z..., que les prétendus aveux d'Areski *se rapportaient bien aux séances dont M. Richet a été l'un des assistants.* Dans ces circonstances, rien à faire; il y a contradiction flagrante, absolue entre l'explication de la fraude donnée par le Dr X... et celle donnée par le Dr Z... L'un des deux a nécessairement tort, si toutefois ils ne se trompent pas tous les deux. La logique voudrait qu'ils fussent des adversaires dans cette question, ils s'embrassent au contraire par-dessus la tête du bon sens, parce que l'essentiel n'est pas de soutenir une chose vraie ou raisonnable, mais de soutenir que les expérimentateurs de la villa Carmen ont été joués.

Avant de s'occuper des séances de la villa Carmen, le Dr X... avait parlé, dans sa conférence, des expériences de William Crookes, en suivant le même système d'escamotage.

Le conférencier cite quelques-unes des expériences de Crookes avec le médium Home — celle de l'accordéon, entre autres, où l'on ne voit pas la possibilité d'une supercherie — et s'en tire en disant : « Trop de temps est passé depuis, et il est difficile de juger ce qu'il en est réellement. » Mais cette difficulté n'existe plus quand il s'agit de commenter quelque circonstance qui semble donner prise à la critique.

Le Dr X... montre successivement le portrait de Florence Cook et celui du fantôme nommé Katie King, pour démontrer que ce dernier n'était que le médium déguisé. Un peu plus loin, il est amené à parler de l'appareil électrique imaginé par Crookes, et qui devait indiquer par une sonnerie si le médium quittait le cabinet pour jouer le fantôme. Alors le conférencier s'exclame : « Mais si le rôle du fantôme était

tenu par un compère! » La question de la ressemblance n'existe plus. Et ainsi de suite.

L'un des auditeurs, le vaudevilliste M. Albin Valabrègue, impatienté, interrompt le conférencier : « Faites donc connaître au public ce que dit Crookes lui-même! »

Et comme le conférencier n'entend pas de cette oreille, M. Valabrègue finit par prendre la parole et citer une constatation de William Crookes, qu'il publia ensuite dans le *Gil Blas* (16 mars), et que je crois utile de rapporter ici à mon tour :

Dans une autre occasion, quelqu'un de la société demanda à Katie King, au commencement de la séance, de dire pourquoi elle ne pouvait pas apparaître à la lumière de plus d'un bec de gaz. La question parut l'irriter et elle répondit : « Je vous ai dit à tous, plusieurs fois déjà, que je ne puis rester à la lumière éclatante. Je ne sais pas pourquoi; mais je ne le puis, et si vous voulez avoir la preuve de ce que je vous avance, ouvrez tous les becs de gaz et regardez ce qui va m'arriver. Seulement, souvenez-vous qu'il n'y aura pas de séance, ce soir, parce que je ne pourrai plus revenir. Vous avez donc à choisir. »

Sur cette affirmation, on mit aux voix si l'essai serait fait ou non, et tous les assistants (M. S. C. Hall en faisait partie) décidèrent que nous préférions voir l'effet de la lumière éclatante du gaz sur la forme matérialisée que d'avoir la séance habituelle, attendu que cela trancherait la question troublante de la nécessité de l'obscurité (sinon des ténèbres) pour les séances de matérialisation, à l'avenir.

Nous fîmes donc connaître notre décision à Katie et elle consentit à subir l'épreuve, quoiqu'elle nous dît ensuite que cela lui avait causé beaucoup de mal.

Elle se plaça alors debout contre le mur du salon, les bras étendus comme si elle eût été crucifiée. Trois becs de gaz furent aussitôt ouverts en grand dans cette chambre de près de seize pieds carrés. L'effet sur Katie King fut merveilleux. Elle resta sans changer durant l'espace d'une seconde seulement, puis commença à fondre graduellement. Je ne puis mieux comparer la dématérialisation de sa forme qu'à une poupée de cire fondant devant un grand feu. Tout d'abord les traits se flétrirent et s'effacèrent, semblant se résoudre l'un dans l'autre. Les yeux s'enfoncèrent dans les orbites, le nez disparut, l'os frontal s'effondra. Les membres parurent rentrer sous elle, elle s'enfonça de plus en plus sur un tapis comme un édifice qui s'écroule. Enfin il n'y avait plus que la tête sur le sol, — puis plus qu'un léger amas de draperie blanche qui disparut avec une rapidité extrême, comme si une main l'eût attiré après elle, — et nous demeurâmes

immobiles sous la lumière crue de trois becs de gaz, les yeux fixés à l'endroit où Katie s'était tenue.

On comprend qu'il ne convenait pas à la « loyauté scientifique » du Dr X... de s'occuper de cela plus qu'il ne l'avait fait pour les apparitions et disparitions de B. B... à travers le plancher, etc.

Et pourtant M. X... prétend parler au nom de la science. Voici les mots par lesquels il a clos sa conférence, et qui méritent de passer à la postérité : « Les spirites ont fait appel au jugement de la science; eh bien! voilà que la science a parlé. »

L'esprit scientifique n'en déplaise au Dr X... n'est pas constitué par le parti pris et par les escamotages de la rhétorique. L'esprit scientifique est celui qui dicte à Charles Richet, loyalement, l'exposition des côtés faibles ou douteux des phénomènes auxquels il a assisté, mais qui, à côté d'eux, signale courageusement les faits troublants qu'il a observés, en soumettant les uns et les autres à l'appréciation de la critique honnête et sensée. Le Dr X...et bien d'autres *x* encore préfèrent montrer leur esprit scientifique et critique en acceptant, les yeux fermés, les racontars d'un cocher renvoyé et les potins qu'un professeur de lycée, un avocat et un médecin s'efforcent d'organiser à Alger, depuis trois mois déjà, avec le superbe résultat que l'on connait. Il y a quelques semaines à peine, un distingué écrivain de Melbourne, Mrs. Charles Bright, en parlant de M. Charles Richet, racontait ce qui suit :

Le Dr Richet ne manque certainement pas de courage. C'était en 1875, il y a trente ans, qu'il fut le premier savant à s'occuper du *somnambulisme provoqué*. Il avait alors 23 ans, et commençait son mémoire par ces mots qui paraîtraient ridicules aujourd'hui : « Un certain courage est nécessaire, pour prononcer ces mots de somnambulisme provoqué. » — « Je me souviens, disait M. Richet, l'année dernière, dans son discours présidentiel à la *Society for Psychical Research*, de Londres, que lorsque j'informai mon père, dont la haute raison et la sagacité me guidèrent toujours[1] dans ces études en un domaine

1. On sait que le professeur Alfred Richet, père de M. Charles Richet, était un chirurgien éminent.



prohibé, il reconnut qu'elles étaient correctes; mais, lorsque je manifestai l'intention de les publier, il m'en dissuada en me disant : « Veux-tu donc te perdre? » Heureusement, il finit par reconnaître qu'on ne se perd pas en défendant ce que l'on croit être la vérité. Je ne me suis pas plus perdu en affirmant la réalité du somnambulisme provoqué, que Sir William Crookes ne s'est perdu en affirmant l'existence des matérialisations. »

Ce qui s'est produit pour le somnambulisme artificiel se répète actuellement, d'une manière frappante, pour les phénomènes médianiques. Ce sont toujours les mêmes gros mots de *superstition* et de *science* dont l'explication se trouve intervertie en moins de trente ans. C'est toujours la même lutte entre les personnes qui affirment après avoir expérimenté, et celles qui nient sans avoir expérimenté. Les arguments que l'on tirait jadis des innombrables supercheries des somnambules sont appliqués actuellement aux innombrables supercheries des médiums. Les expérimentateurs « énergiques » mais imbéciles, qui conseillaient des violences pour démasquer les somnambules, les conseillent aujourd'hui pour démasquer les médiums. Les « malins », qui croyaient tirer argument, contre le somnambulisme, des fraudes qu'ils exécutaient eux-mêmes, dans le but de convaincre les expérimentateurs de naïveté, n'ont pas trouvé une méthode plus efficace et intelligente dans les séances médianiques. Malgré cela, le somnambulisme artificiel a triomphé, la télépathie est en train d'en faire autant, et il ne tardera pas à en être de même pour les autres phénomènes métaphysiques, malgré les obstacles que leur créent également les négations d'adversaires opiniâtres et les égarements de défenseurs mystiques.

Il est certain que les fraudes constatées chez la plupart des médiums employés jusqu'ici ont contribué puissamment à discréditer le spiritisme, même auprès des savants les plus autorisés. Les expériences du Dr Richet à Alger peuvent être considérées actuellement comme le dernier mot de la question. Or, si nous admettons absolument, — et pourquoi pas? — les déclarations de Sir William Crookes sur les expériences de 1874, nous sommes obligés de constater que la solution du problème n'a pas fait un pas. Nous en sommes

toujours au même point. Des matérialisations se produisent à Alger comme à Londres : elles sont contrôlées, enregistrées, exposées par des savants de premier ordre ; ces savants ont pris toutes les précautions que leur procurait la science pour ne pas être trompés. Humainement parlant, il ne semble pas qu'ils pouvaient l'être. Ils n'avaient aucun intérêt à nous tromper. Ils affirment ce qu'ils ont vu. Mais après ! La question de l'au-delà reste environnée d'autant d'énigmes qu'auparavant ; et, en présence de cette incertitude poignante, en présence du mystère qui sépare le monde terrestre du monde invisible, ils affirment que les expériences sont à recommencer.

L'illustre et regretté savant qui vient de mourir, si tragiquement enlevé par un accident de voiture, commençait à se préoccuper de ces questions et avait promis son concours pour des expériences prochaines. M. Curie qui avait découvert le radium, eût-il ajouté une page aux travaux de Sir William et du Dr Richet ? C'est un secret qu'il emporte dans la tombe, comme si la nature ne lui avait pas pardonné de lui ravir une partie des mystères qu'elle tient religieusement enfermés dans son sein.

Mgr M. Le Monnier.



ÉTUDE SUR LES CHANGEMENTS DE PERSONNALITÉ[1]

LE CAS DE JULIETTE

I

Dans le numéro de juillet 1905 des *Annales des Sciences psychiques*, j'ai publié le cas de Mayo sous le titre de « Régression de la mémoire ». Je n'avais en effet obtenu avec ce sujet que des résultats informes quand j'avais tenté de déterminer le phénomène de la « prévision ». Dans le cas que je vais décrire, la prévision (ou au moins l'apparence de prévision) se dessine avec assez de netteté pour que le titre de « Régression de la mémoire » devienne inexact. J'adopterai donc aujourd'hui celui de « Changement de personnalité », non seulement parce qu'il est plus général, mais aussi parce qu'il ne préjuge rien sur la cause des phénomènes et qu'il est plus conforme aux caractères des manifestations.

Quand, en effet, j'ai conduit Mayo à Saint-Étienne-du-Mont pour entendre un sermon de Bossuet, ce n'est pas un souvenir que j'ai éveillé en elle. En admettant même qu'elle eût été, dans une vie précédente, Madeleine de Saint-Marc, il est infiniment probable qu'elle n'a pas accompli, de son vivant, l'acte que j'ai eu l'idée de lui faire accomplir. J'ai déterminé chez elle par des manœuvres magnétiques[2], une mentalité qu'elle a pu avoir en réalité mais qui peut être aussi le simple résultat d'une action physiologique analogue à celles qui ont été observées par Azam, Bourru et Burot. Mayo a agi alors

1. Extrait des *Annales des Sciences psychiques*.
2. Je n'attache pas grande importance à mes procédés. M. Bouvier (de Lyon) en emploie d'autres et arrive aux mêmes résultats. L'important paraît être de dégager le corps astral du corps physique pour lui permettre de reprendre plus facilement les formes diverses correspondant aux époques évoquées.

avec cette mentalité et s'est comportée exactement comme si on lui avait donné la suggestion d'être la personnalité qu'elle aurait représentée d'après ses souvenirs ou l'idée qu'elle s'en faisait.

II

J'ai trouvé l'an passé à Grenoble, dans l'atelier de M. Urbain Basset, directeur de l'école de sculpture de cette ville, une jeune fille nommée Juliette Durand qui lui servait de modèle pour une statue de chanteuse cambodgienne.

Juliette avait alors seize ans. Elle est fille d'un petit banquier de Die qui a fait faillite et est mort depuis une dizaine d'années. Sa mère s'est remariée avec un ouvrier électricien nommé Perret et tous les trois voyagent de ville en ville en cherchant du travail, soit pour Perret qui est d'humeur vagabonde, soit pour la petite Juliette qu'on a fait poser depuis longtemps dans les ateliers[1] de peintre et de sculpteur.

Cette jeune fille, qui a une bonne santé et un fort beau corps est très sympathique et a eu jusqu'ici une conduite tout à fait régulière. Elle souffre de la vie qu'elle mène et voudrait avoir un métier manuel[2] lui permettant de ne plus poser, parce qu'on la respectait tant qu'elle était enfant et qu'il n'en est plus de même maintenant qu'elle est grande. Elle n'a aucune instruction, sait tout juste lire et écrire et n'a jamais entendu parler ni de spiritisme ni de magnétisme.

1. D'après ce qu'elle m'a dit, Juliette a posé à Paris, chez Bouguereau et Rochegrosse; ce dernier qui avait pris l'enfant en affection l'aurait emmenée passer un hiver avec lui en Algérie. Elle avait une sœur religieuse à Valence et une autre morte en couches récemment, mariée à un comptable de Lyon. Un frère de son père, mort également depuis peu, était pharmacien principal de l'armée en retraite, à Paris.

2. Elle n'est pas adroite de ses mains, ne sait pas coudre. Comme elle manifestait du goût pour l'état de repasseuse, je l'ai mise en apprentissage chez une brave femme où elle allait travailler deux jours par semaine tant qu'elle a été à Grenoble.

III

Première séance, 31 juillet 1905.

Je constate, à l'état de veille, l'attraction exercée par la main placée dans le dos, la perception d'odeurs suggérées après avoir serré le nez du sujet au moyen de mes doigts placés en isonome, l'existence de points hypnogènes et hystérogènes ainsi que les localisations cérébrales aux endroits ordinaires, enfin la suggestibilité quand je détermine un état superficiel de l'hypnose par la pression d'un point hypnogène.

Deuxième séance, 3 août 1905.

J'endors Juliette à l'aide de passes longitudinales[1] et je pousse le sommeil magnétique jusqu'à l'état de rapport; je constate alors l'extériorisation de la sensibilité.

J'essaye, quand elle est légèrement endormie, de lui faire prendre des poses par suggestion; elle prend ces poses moins bien que quand elle est réveillée et dit que cela la fatigue. La musique ne produit aucun effet.

Troisième séance, 6 août 1905.

J'ai fait venir aujourd'hui Juliette pour la montrer à M. François Porro, professeur d'astronomie à l'Université de Gênes en ce moment à Grenoble pour suivre les travaux du Congrès de l'A. F. A. S.), et à quelques autres personnes.

Je me proposais surtout de leur faire constater l'extériorisation de la sensibilité; mais je fus fort étonné, après avoir endormi Juliette par des passes longitudinales, de ne point constater cette extériorisation. Je pensai que, intimidée par l'assistance où elle ne connaissait que moi, elle s'était concentrée au lieu de s'extérioriser.

Pour me rendre compte de son état d'esprit, je la priai de me donner son adresse; elle me répondit par une adresse à Paris. Je lui demandai alors son âge; elle chercha alors pendant quelque temps, puis finit par me dire : dix ans. Recon-

1. J'appelle passes *longitudinales* celles qui se font de haut en bas et passes *transversales* celles qui se font horizontalement en partant du milieu du corps.

naissant le phénomène que je venais d'étudier à Aix, j'essayai de la faire rétrograder davantage en continuant les passes, mais je n'y parvins pas. Son esprit avait comme des oscillations passant alternativement de son âge actuel à l'âge de dix ans. La fatigue se manifestant, je n'insistai pas et réveillai le sujet par des passes transversales.

Quand Juliette fut revenue à son état normal, elle causa avec nous et s'apprivoisa. Je la rendormis alors de nouveau par des passes longitudinales et j'obtins cette fois l'extériorisation de la sensibilité. Je poussai le sommeil jusqu'à la formation des deux demi-fantômes qu'elle aperçut d'une manière confuse, comme une vapeur grise, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Arrivée à ce point, elle parut souffrir et je m'arrêtai.

Je la réveillai par des passes transversales. Quand elle me parut revenue à l'état de veille, je voulus la dégager complètement en continuant un peu les passes; je m'aperçus alors qu'elle s'endormait de nouveau. Bien qu'étonné de voir se développer si rapidement chez elle ces facultés anormales, je voulus voir ce que je pourrais obtenir ainsi. Après deux ou trois minutes de passes transversales je lui demandai où elle se trouvait en ce moment. Elle était à Genève depuis deux ans. Elle avait quitté Grenoble le 28 mai 1906 parce que son beau-père n'y avait plus de travail. Elle continuait à poser, ce qui l'ennuyait beaucoup.

La séance m'ayant paru assez longue, je ramenai Juliette à son état normal par des passes longitudinales. Elle se réveilla bien portante et sans se souvenir de ce qui s'était passé.

Quatrième séance, 11 août 1905.

J'endors Juliette par des passes longitudinales, et je la pousse rapidement jusqu'au moment de sa naissance, sans suggestion, me bornant à lui demander de temps en temps l'âge qu'elle avait à ce moment-là.

En continuant les passes longitudinales je constate qu'elle change de personnalité. Elle n'est plus dans un corps charnel; elle vit dans une demi-obscurité et ne souffre pas. Elle voit des esprits lumineux, mais n'a pas la permission de leur parler. Elle a été un homme qui s'appelait Francisque Bon-

nabry et qui est mort depuis longtemps. Ce Francisque est à peu près indifférent au sort de ceux qu'il a laissés sur la terre : « leurs souffrances sont nécessaires et de si peu de durée par rapport à l'éternité »!

Je ne juge pas à propos d'aller plus loin dans le passé et je réveille lentement Juliette par des passes transversales. A mesure qu'elle se réveille je me fais raconter les événements survenus dans sa vie à l'âge où je l'arrête, et je la fais écrire.

Cinquième séance, 20 août 1905.

Cette séance est consacrée à la recherche de détails relatifs à la personnalité Bonnabry, à laquelle Juliette est ramenée par des passes longitudinales.

Ce Bonnabry est Belge. En 1818, il avait trente-deux ans, était marié et travaillait à Angoulême comme typographe. Il signe sans hésitation son nom. Trois ans après, en 1821, il se sépare de sa femme[1] parce qu'elle avait une mauvaise conduite; il en est très triste. Il meurt à 45 ans (en 1831) d'une maladie de cœur. Il est séparé de son corps charnel sans trop de peine; son corps astral[2] est sorti par la tête. Il a suivi son enterrement et reconnu les personnes qui y assistaient. Les prières du prêtre lui ont fait du bien; l'eau bénite a chassé les mauvais esprits; il n'a pas remarqué le mur fluidique que produit le prêtre en tournant autour du cercueil dans l'église[3].

Quand Juliette se réincarne dans son corps actuel elle n'en prend possession qu'au moment où ce corps sort du sein de la mère, et encore partiellement. Elle y pénètre ensuite peu à peu de façon à y être complètement vers l'âge de sept ans[4].

1. Juliette dit tantôt séparé, tantôt divorcé.
2. Juliette n'a pas employé les mots charnel et astral : je m'en sers pour résumer ses explications.
3. Ce mur fluidique est vu par d'autres sujets et je m'attendais à une réponse affirmative de Juliette quand je l'ai interrogée à ce sujet. On peut conclure par là qu'elle ne lit pas dans ma pensée; du reste elle me reprenait souvent avec vivacité quand, par mes interrogations, je montrais que j'avais oublié ou mal compris un détail relatif à quelqu'une de ses personnalités successives.
4. M. Maxwell m'a signalé le phénomène suivant relatif à une jeune femme très sensible qu'il a étudiée à d'autres points de vue. Cette jeune femme élève un enfant qui lui a été confié dès sa naissance: elle voit à côté de lui une ombre

Sixième séance, 25 août.

J'endors Juliette par des passes longitudinales et je la fais ainsi rétrograder vers le passé; puis sans rien lui dire. je change le direction des passes et je constate ainsi que je la pousse vers l'avenir.

Elle a maintenant vingt ans. Elle a quitté Grenoble depuis trois ou quatre ans; elle est à Genève où elle pose chez un sculpteur, M. Drouet, à qui M. Basset l'a recommandée.

La continuation des passes transversales l'amène à vingt-deux ans. Elle est à Nice. Elle a pris froid en posant; elle tousse beaucoup et ne peut plus poser.

Sous l'influence des mêmes passes, elle vieillit encore: son visage exprime la souffrance; des quintes de toux violentes la secouent: son attitude est si triste et si résignée qu'elle émeut tous les assistants.

Enfin elle meurt : sa tête s'incline sur l'épaule; les membres retombent inertes.

Quelques passes encore et elle peut me répondre. Elle est morte à vingt-cinq ans. Son corps astral s'est détaché de son corps physique rapidement et sans souffrance. Elle se souvient d'avoir été Juliette qui est toujours restée vertueuse. Auparavant elle a été un homme mort jeune : un brave homme aussi qui a bien souffert pendant sa vie parce que, auparavant, il avait été une méchante femme.

Retour à l'état normal à l'aide de passes longitudinales.

Septième séance, dimanche 3 septembre.

Juliette est venue aujourd'hui à Voiron pour voir son beau-père que j'ai placé chez un électricien de la ville. Elle s'est rendue ensuite à ma maison de campagne de l'Agnélas où elle

lumineuse aux traits plus formés que ceux de l'enfant et un peu plus grand que lui. Cette ombre, à la naissance, était plus éloignée de l'enfant qu'elle ne l'est maintenant. Elle semble pénétrer peu à peu dans le corps. L'enfant a quatorze mois et la pénétration est environ des deux tiers. Le sujet en question a souvent vu le corps astral des mourants se dégager; il lui paraît brunâtre, étendu au-dessus du corps et semblant flotter.

Il résulte d'une enquête que j'ai faite autour de moi que les souvenirs de la toute première enfance se présentent en général sous forme de tableau; on se voit soi-même accomplissant l'acte qu'on se rappelle. comme si on l'avait observé de l'extérieur du corps.



a passé la journée. J'ai pu avoir ainsi deux séances consécutives : l'une dans la matinée, l'autre dans l'après-midi.

Séance de la matinée.

J'endors rapidement Juliette par des passes longitudinales appuyées de suggestions *uniquement relatives au temps*, et je l'amène ainsi jusqu'à la personnalité Bonnabry.

Bonnabry n'est pas Belge comme je le croyais ; il est seulement d'origine belge ; c'est sa mère qui était Belge. Quant à lui, il ne sait pas où il est né, à cause de la vie vagabonde de sa mère qui était chanteuse. A dix-huit ans, il était avec elle à Angoulême pour la saison théâtrale. Un jour, elle l'emmena à la gare avec un monsieur ; puis, au moment de partir, on l'envoya faire une commission. Quand il revint il ne trouva plus personne, et, depuis, il n'a jamais eu des nouvelles de sa mère. Resté seul, il chercha à se tirer d'affaires et entra comme apprenti dans une imprimerie.

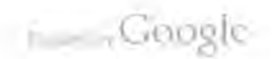
Ramené à dix ans par des passes longitudinales, il est à la campagne, chez des paysans où sa mère l'a placé. « Que fait ta mère ? — Mais je vous l'ai déjà dit[1]. »

A ce moment, je constate que la sensibilité de Juliette est extériorisée à quelques centimètres tout autour du corps ; c'est ce qui se produit chez elle chaque fois qu'elle passe par une phase de vie terrestre.

Je continue les passes endormantes. Franscisque est dans le sein de sa mère : le corps, mais pas l'âme.

Continuation des mêmes passes. Apparition d'une nouvelle personnalité : celle d'une petite fille morte en bas âge. Elle est dans l'obscurité, parce que avant d'avoir été cette petite fille elle a eu, comme femme, une longue existence où elle s'est mal conduite et a abandonné son mari et ses enfants. Elle repousse avec dégoût ces souvenirs et en souffre. Pas de sensibilité autour du corps, mais seulement autour de la tête, comme si le corps astral se dégageait par le vertex ; c'est ce que j'avais déjà remarqué chaque fois que Juliette se croyait dans l'erraticité entre deux vies terrestres.

1. Ainsi Juliette a gardé, au moins en partie, la mémoire de ce qu'elle a dit lorsqu'elle était dans un état postérieur comme temps à celui où elle se trouve.



Je procède ensuite rapidement au réveil, sans m'arrêter à la vie terrestre de Francisque. Quand je vais trop vite avec les passes Juliette paraît en souffrir et me prie de ralentir.

Francisque mort, je l'interroge sur son état. Il est dans une demi-obscurité et souffre seulement quelquefois. Je constate, une fois de plus, que la sensibilité n'existe ni sur la peau, ni autour du corps, sauf au-dessus de la tête d'où elle s'élève en colonne.

Séance de l'après-midi.

Je dirige, dès le début, Juliette vers l'avenir au moyen de passes transversales aidées de suggestions se rapportant au temps.

La voici quelques semaines après le moment où nous nous trouvons. Elle tient sa tête entre ses mains, paraît très triste et parle avec peine. Son beau-père n'est pas resté dans la maison où je l'ai placé: il est maintenant dans une usine des environs de Voiron qu'elle ne peut préciser [1]. Elle va encore travailler chez la repasseuse pour son apprentissage, mais cela ne convient pas à ses parents qui aimeraient mieux la voir poser sans interruption.

Continuation des passes transversales.

Elle a quitté Grenoble: elle est à Genève; elle a toujours de grands ennuis avec ses parents et refuse de s'expliquer à ce sujet. Elle voudrait bien écrire à son oncle de Paris; mais sa mère, qui est brouillée avec lui depuis son second mariage, l'en empêche.

Continuation des passes transversales.

Elle a maintenant vingt-cinq ans et habite Nice où elle est d'abord venue toute seule et où sa mère l'a rejointe ensuite. Elle tousse et presse sa poitrine d'un air de souffrance. Je constate que sa sensibilité est extériorisée autour de son corps.

Quelques passes transversales encore et Juliette meurt; sa tête retombe sur son épaule, ses membres sont inertes. La sensibilité n'existe plus autour du corps et s'est localisée au-dessus de sa tête.

1. Ceci est probablement le résultat de sa conversation du matin avec son beau-père et du reste n'a pas eu lieu.



Continuation des mêmes passes, puis nouvel interrogatoire.

Elle est heureuse d'être morte; elle ne souffre pas et n'est pas dans l'obscurité. Elle se souvient de ceux qui ont été bons pour elle, notamment du colonel de Rochas qui est mort, deux ans après elle, d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps.

Je continue les passes transversales et je constate que sa sensibilité revient autour de son corps. Au moment où je m'arrête pour l'interroger elle est réincarnée dans le corps d'un petit garçon très pieux. Puis ce petit garçon entre au séminaire. Je lui demande s'il croit au ciel et à l'enfer tels qu'on les lui enseigne; il répond en souriant que ce n'est pas tout à fait cela. Je presse le point de la mémoire somnambulique au milieu du front pour qu'il se rappelle ses vies passées: il sourit encore en faisant un signe d'approbation avec la tête.

Passes longitudinales sans interruption jusqu'au retour à la vie normale constaté par la sensibilité cutanée et l'état de la mémoire.

Huitième séance, 13 septembre.

Je voudrais savoir comment Juliette voit l'avenir : si c'est seulement une prévision de l'ensemble des événements, ou si elle se représente ces événements dans tous leurs détails.

Pour hâter sa marche dans le temps par suggestion je la *préviens*, avant de l'endormir, que je vais tâcher de lui faire voir sa vie future.

Passes transversales.

Elle est à Genève. Je la prie de me raconter ce qu'elle a fait la veille. Elle s'est levée à 7 heures, elle a déjeuné avec du café au lait, puis est allée poser chez M. Drouet qui habite tout près, rue Jean-Jacques-Rousseau. Il travaille à une statue, elle ne sait pas ce que cela représente. « Vous savez, il se croit très fort; moi, je ne trouve pas. » Elle est rentrée dîner; elle a mangé des tomates farcies et de la salade verte. Dans l'après-midi elle a fait une petite lessive. Ensuite elle a soupé et s'est couchée. Je lui demande si elle me reconnait. Elle

hésite un moment, puis me saute au cou. « Oh! monsieur de Rochas, comme je suis heureuse de vous revoir! » La conversation s'engage comme si j'étais venu lui faire une visite en passant à Genève. Elle me dit qu'elle voudrait bien ne plus poser, qu'une dame lui a promis de lui trouver une place chez une repasseuse. Elle pose souvent aux Beaux-Arts; ce sont simplement des poses pour les élèves, elles ne signifient rien. Les artistes ne sont en général pas malhonnêtes envers elle; il y a cependant un vieux peintre qui l'avait vue chez M. Drouet qui lui a écrit pour lui faire une déclaration d'amour. « Voulez-vous que je vous montre sa lettre? elle est bien drôle. — Oui, va me la chercher. » Elle se lève en riant, puis hésite et se rassied en me disant qu'elle ne savait plus où elle l'avait mise, mais qu'elle allait me la raconter. Le peintre lui faisait beaucoup de compliments; il désirait avoir une entrevue seul avec elle et lui demandait soit un rendez-vous pour le lendemain soir à 7 heures, près du café qui est au bout de la rue Jean-Jacques-Rousseau, soit une réponse poste restante aux initiales B. P. « Vous pensez bien que je n'ai point répondu et que je ne suis pas allée au rendez-vous. » Elle ne se porte pas mal, cependant elle tousse assez souvent et a quelquefois des sueurs pendant la nuit. Je lui dis de regarder ses poumons; elle y voit de gros trous[1].

Je continue la marche vers l'avenir par le processus ordinaire. Maladie à Nice. Toux déchirante. Mort. Joie d'être délivrée de la vie. Elle a payé la dette de ses fautes, il lui reste à progresser intellectuellement. Elle se réincarne dans une famille aisée et s'appelle Émile Chaumette. Sa mère meurt en lui donnant le jour. Son père est propriétaire d'une importante fabrique de tuiles et habite la campagne dans une jolie maison. Il a, dès l'enfance l'envie de se faire prêtre. Il entre au grand séminaire et, peu après sa sortie, en 1940, il est nommé vicaire au Havre. Il ne croit pas à la lettre tout ce qu'il enseigne; mais cela suffit au plus grand nombre. On est encore en République, mais les rapports entre l'Église et

1. Quelques jours auparavant, l'ayant entendue tousser, je lui demandai, à l'état de veille, de regarder son poumon. Elle ne savait ce que c'était que le poumon. Quand je le lui eus expliqué, elle dirigea les yeux vers sa poitrine et dit y voir de petites cavités.



l'État se sont modifiés plusieurs fois depuis le commencement du siècle. Je le prie d'écrire son nom; il me regarde d'un air inquiet : « Pourquoi faire? — Je m'occupe d'étudier les rapports qui peuvent exister entre l'écriture et le caractère. » Il se décide alors, mais a beaucoup de peine à écrire : « Tiens, c'est drôle, je ne me souviens plus comment on fait les grandes lettres. » Enfin, après deux essais qu'il efface, il me donne la signature.

Tout en causant avec la personnalité Chaumette, je prends amicalement Juliette par la taille comme je le fais souvent quand je suis content de ses réponses; elle accueille toujours avec plaisir cette marque d'affection. Aujourd'hui il n'en va plus de même; elle se lève brusquement avec un air sévère : « Quelles drôles de manières vous avez! Du reste il faut que je parte, j'ai à dire ma messe. »

Je la retiens au moyen de passes longitudinales et je la ramène à son état normal.

IV

Ce fut ma dernière séance avec Juliette. Quelques jours après elle m'envoya une dépêche m'annonçant que sa sœur de Lyon était morte en couches, qu'elle partait avec sa mère pour soigner le nouveau-né et qu'elle m'écrirait prochainement[1].

Malgré ces promesses, je n'ai plus eu de ses nouvelles. Je l'ai en vain fait rechercher à Lyon, à Genève et à Nice. Peut-être pourra-t-on retrouver cet intéressant sujet et voir ce qui se réalisera dans ses prévisions[2]. C'est pourquoi j'ai laissé dans cet article leurs vrais noms aux personnages.

1. Juliette et sa mère sont allées, en pleurs faire leurs adieux à la repasseuse qui n'a aucun doute sur la réalité de la cause donnée à leur départ; mais comme elles ont laissé des dettes à Grenoble, elles n'ont vraisemblablement pas voulu qu'on connût leur adresse à Lyon.

2. Le phénomène de la prévision, quelque inexplicable qu'il soit encore pour nous, a été constaté si nettement que nous ne devons pas le rejeter à priori comme impossible, puisque les sujets que j'ai étudiés voient certainement leur vie *actuelle* dans le passé, pourquoi ne le verraient-ils pas aussi jusqu'à un certain point dans l'avenir? Je laisse pour le moment de côté la question des deux autres existences.

Pour le moment j'ai constaté que :

1° Elle a quitté Grenoble huit mois avant la date qu'elle avait indiquée;

2° Il n'y a maintenant à Genève aucun sculpteur portant le nom de Drouet ou nom analogue;

3° M. Basset ne connait aucun artiste de ce nom et n'a donné aucune lettre de recommandation à Juliette;

4° On n'a retrouvé à Angoulême aucune trace d'un nommé Bonnabry, soit comme procédure de séparation avec sa femme, soit comme acte de décès.

V

Nous nous trouvons donc de nouveau en présence d'une série de rêves qui se succèdent avec une vraisemblance et une logique[1] d'autant plus étonnantes que Juliette, à l'état de veille, est dénuée de toute imagination et ignore certainement les théories évolutives basées sur la peine du talion. Ces rêves, ou plutôt ces changements de personnalité, ne paraissent cependant pas, en l'état, devoir être considérés comme une preuve de vies antérieures, puisque, dans d'autres cas analogues que je me propose d'exposer encore dans cette revue, j'ai eu la preuve certaine que les personnalités *jouées* par les sujets n'ont pas existé, au moins dans les conditions qu'ils indiquent.

On est donc autorisé, d'après ce que l'on connait, à les considérer provisoirement comme des suggestions; mais quelle est l'origine de ces suggestions?

Elles ne viennent certainement pas de moi qui ai non seulement évité tout ce qui pouvait mettre le sujet sur une voie déterminée, mais qui ai souvent cherché en vain à l'égarer par des suggestions différentes. Il en a été de même pour les autres expérimentateurs qui se sont livrés à cette étude.

1. Il y a lieu de s'étonner aussi de leur persistance. Je viens, en effet, après un an d'interruption, de revoir Mayo qui n'a été magnétisée par personne dans cet intervalle. Je l'ai endormie de nouveau quoique avec beaucoup de peine; mais une fois endormie, elle a repris exactement et dans le même ordre les personnalités décrites dans mon article de juillet 1905.

Sont-elles l'effet d'idées qui, suivant l'expression populaire, « sont dans l'air » et qui agissent plus fortement sur l'esprit du sujet dégagé des liens du corps? Cela pourrait bien être dans une certaine mesure, car on a remarqué que toutes les révélations des extatiques se ressentent plus ou moins du milieu dans lequel ils ont vécu.

Sont-elles dues à des entités invisibles qui, voulant répandre parmi les hommes la croyance aux incarnations successives, procédent comme *la Morale en action*, à l'aide de petites histoires sous des noms supposés pour éviter les revendications entre vivants? Cela me paraît fort invraisemblable.

Procèdent-elles enfin de la « mémoire ancestrale », qui est probable, bien qu'elle n'ait pas encore été sûrement prouvée, mais qui, en tout cas, est insuffisante pour produire des récits ne pouvant se rapporter aux ancêtres des sujets, ainsi que je l'ai vérifié plusieurs fois?

Jusqu'à présent nous ne pouvons donner que des faits et pas d'explications; mais les faits sont les bases de toutes les sciences, et les sciences ne se constituent qu'en en réunissant un grand nombre afin de tâcher d'y découvrir des constantes et d'en déduire des lois.

C'est pourquoi les phénomènes, lors des premiers tâtonnements, doivent être décrits avec le plus de détails possible, au risque de fatiguer le lecteur et de passer pour un naïf, car on ne sait pas encore quels sont ceux qui devront former l'ossature de la future théorie.

Pendant des centaines de siècles les astronomes observant les planètes se trouvèrent en présence de mouvements qui leur paraissaient incohérents et inexplicables. Du jour où Kepler découvrit la loi de la gravitation et montra que les planètes, y compris la terre, tournaient autour du soleil, toutes les observations anciennes se coordonnèrent sur des courbes d'une majestueuse simplicité.

Albert de Rochas.



Une Apparition dans un Couvent irlandais

Voici comment le *Belfast Telegraph* du 30 novembre racontait l'événement extraordinaire qui se serait passé au couvent passionniste d'Ardogne, à Belfast, et dont la presse anglaise s'est beaucoup occupée ces temps derniers : « Le R. P. Hubert s'était depuis peu installé au couvent en qualité de recteur, lorsqu'un soir, s'étant retiré dans sa cellule pour se coucher, il entendit frapper un coup à sa porte. Un autre Père passionniste qui occupait une chambre à côté entendit un coup semblable. Ils ouvrirent tous les deux leur porte, et aperçurent la figure d'un Père passionniste, qui passait dans le couloir, et qui ensuite disparut.

« Le frappement à la porte se renouvela en d'autres occasions et finalement le P. Hubert se décida à aborder l'apparition, en la présence d'un autre Père. L'apparition parla, et dit que le recteur n'avait pas exécuté une promesse qu'il lui avait faite pendant sa vie de faire dire des prières pour son âme.

« Le P. Hubert, en faisant connaître ce fait au cours d'un sermon, déclara aux moines étonnés qu'il avait réellement fait cette promesse à un Père passionniste mort depuis, et que l'apparition avait été reconnue par lui-même et par deux Pères comme étant celle du moine défunt. Il avait oublié d'effectuer sa promesse; mais après ce rappel si extraordinaire venant de l'autre monde, il s'était acquitté de sa dette spirituelle, et le fantôme n'était plus apparu depuis dans le monastère. »

Ce sermon produisit naturellement une grande impression dans la ville manufacturière de l'Irlande; le P. Hubert saisit l'occasion pour revenir sur l'argument dans d'autres sermons qu'il prononça, en disant qu'il ne pouvait pas faire connaître le nom du moine qui lui

était apparu, parce que la charité chrétienne s'y opposait, mais trois des cinq Pères passionnistes qui occupaient le couvent d'Ardogne ayant vu l'apparition et l'ayant reconnue, et qui avaient été liés avec le défunt alors qu'il était encore en vie, pouvaient affirmer l'événement.

Il ajouta d'ailleurs que ces apparitions n'étaient pas une chose rare dans l'ordre des Passionnistes; lui-même avait déjà vu au moins deux apparitions en d'autres temps — et ce n'étaient pas des fantômes de prêtres. Il rapporta l'histoire de l'apparition d'un moine dans un couvent de Bénédictins de l'Amérique du Nord et une autre apparition semblable qui aurait eu lieu dans une maison rattachée à un couvent passionniste en Angleterre.

Il avait étudié soigneusement ce sujet, et avait constaté que jamais ces apparitions ne font de mal à personne; au contraire elles semblent chercher aide et sympathie. « Les esprits, continua le Père, s'efforcent fréquemment de se familiariser avec nous, mais nous ne leur permettons pas. » En tout cas, le R. P. Hubert fit remarquer que ce qu'il venait de dire n'avait rien à faire avec les théories modernes du spiritisme, qui sont condamnées par l'Église catholique.

DEUX ENFANTS MÉDIUMS [1]

Les journaux italiens continuent à s'occuper beaucoup des deux jeunes garçons de Ruvo; des polémiques assez intéressantes ont eu lieu à ce sujet entre le *Messagero*, le *Corriere della Sera*, le *Giornale d'Italia*, le *Secolo*, la *Patria*, le *Corriere delle Puglie*, etc.

Ce dernier journal a même publié une intéressante entrevue qu'un de ses rédacteurs a eue avec l'évêque de Bitonto, auquel les parents des deux frères Alfred et Paul Pansini s'étaient souvent adressés dans l'espoir qu'il parviendrait à délivrer les enfants de l'obsession dont on les supposait victimes. L'évêque, Mgr Berardi, est un homme de quarante ans environ, ancien officier des bersaglieri. Il ne se montre aucunement fanatique, et possède une certaine connaissance de la science psychologique moderne.

A vrai dire, il n'est pas à même de nous apprendre grand'chose de nouveau au sujet des deux enfants. On se rappelle qu'on lui amena une fois le petit Alfred Pansini, profondément endormi et qu'on ne parvenait pas à éveiller. Le prélat le réveilla en l'appelant tout simplement par son nom — ce qui est d'ailleurs bien connu par les hypnotiseurs. Une autre fois, on le lui amena tout nu, dans un état qui rappelait celui des « possédés » dont il est question dans l'Évangile; Mgr Berardi le rendit à son état normal, comme la première fois, en l'appelant à haute voix par son nom; l'enfant se réveilla, et, tout honteux de se voir ainsi, il demanda des vêtements.

Tant qu'il restait auprès de l'évêque, Alfred se tenait tranquille; sa condition fut même normale au séminaire, où il

1. Extrait des *Annales des Sciences psychiques*.

étudia pendant assez longtemps; mais dès qu'il revenait chez lui, les faits extraordinaires reprenaient de plus belle. Le prélat ne connait rien personnellement au sujet des voyages mystérieux des deux enfants; tout ce qu'il peut dire, c'est qu'une fois leur mère était venue le trouver avec eux et une fillette; pendant que l'on causait, on s'aperçut que les deux garçons avaient disparu.

Alfred présentait aussi ce phénomène : quand quelqu'un le regardait en formulant mentalement une demande, le garçon donnait la réponse en écrivant inconsciemment.

Mgr Berardi, tout en faisant la part des phénomènes naturels, est d'avis que les esprits peuvent parfaitement y être pour quelque chose, « puisqu'ils existent ». Il affirme d'ailleurs avoir d'autres expériences spiritiques personnelles. « J'ai une ferme à Santo-Spirito, dit-il, et voilà ce qui s'y passa. Quand mourut le curé de l'endroit, j'y envoyai le prêtre, M. Acquafredda, et je lui permis provisoirement de dormir dans ma petite maison. La nuit, quand le pauvre homme éteignait la lumière, les couvertures lui étaient retirées; les premières fois, il ralluma la bougie et replaça les couvertures, mais aussitôt l'obscurité faite, le mauvais tour recommençait. Il eut peur et il s'échappa. Dans la chambre où je dors d'habitude, se produisent parfois des bruits qui deviennent si forts, que deux femmes qui habitent dans la pièce en bas s'échappèrent épouvantées. Un jour, les serviteurs allèrent faire ma chambre et trouvèrent les chaises disposées l'une sur l'autre en colonne. »

Relativement à la disparition mystérieuse des deux petits frères Panzini d'un endroit, et de leur apparition presque instantanée dans une autre localité, l'hypothèse la plus facilement acceptée par les savants italiens qui se sont occupés de cette affaire, c'est qu'il s'agit d'*automatisme ambulatoire;* on sait que les sujets atteints de cette maladie nerveuse éprouvent une tendance irrésistible à se déplacer, alors qu'ils tombent dans l'*état second;* ils ont tout oublié quand ils reviennent à leur état normal. Le Dr *Petrus* en écrivant dans le *Secolo* de Milan, n'exclut pas l'hypothèse que les deux garçons, dans un état d'hypéresthésie musculaire,

puissent parcourir la distance de 30, 40, 50, jusqu'à 90 kilomètres sans se reposer et même en courant. Néanmoins, il se demande comment il est possible de parcourir, même à la course, 14 kilomètres dans une demi-heure. Du reste, comment se fait-il que les deux enfants, dans leurs pérégrinations précipitées, n'aient jamais attiré l'attention des passants, alors que les grandes routes de ces pays sont toujours fréquentées par nombre de chars et de piétons?

Apparitions des défunts au lit de mort[1]

En tout temps et chez tous les peuples, on a observé le fait que, durant la crise suprême de la mort, l'intelligence humaine donnait assez souvent des signes de perspicacité et de prévoyance extraordinaires, ou qu'elle était sujette à des perceptions de nature sensationnelle, partagées, assez fréquemment, par d'autres personnes présentes ou éloignées.

Les représentants des sciences psychologiques d'abord, ensuite ceux des sciences métapsychiques, se sont efforcés d'examiner par la méthode expérimentale ces manifestations si intéressantes de la période pré-agonique ; s'ils parvinrent aisément à faire rentrer une partie des manifestations dont il s'agit dans le cercle des lois acquises de la psycho-physiologie, on ne peut certainement pas affirmer que cela leur ait réussi pour toutes. Les phénomènes en question paraissent en effet infinement plus complexes qu'on ne pouvait le soupçonner, et leur immense sphère d'action s'étend depuis les simples cas d'hypermnésie et de paramnésie jusqu'à ceux d'action ou de perception télépathiques, depuis les cas de lucidité et de télesthésie jusqu'à ceux de précognition et de rétro-cognition : à tout celà viennent encore se superposer des épisodes sensationnels de visions extatiques, de visions *panoramiques*, de visions symboliques, et enfin d'autres épisodes de perception de fantôme de défunts.

Ces derniers sont de beaucoup les plus fréquents, à tel point que l'expérience populaire en a tiré l'une de ses nombreuses généralisations proverbiales. Toute femme du peuple vous dira en effet que lorsqu'un malade *parle avec ses morts*,

1. Extrait des *Annales des Sciences Psychiques*, numéro de mars 1906, p. 144 sq.

il n'y a plus aucun espoir de guérison. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il en est réellement ainsi.

Comme il n'est pas possible de développer dans une simple monographie un thème aussi vaste, je me propose de m'en tenir exclusivement aux phénomènes de *perception de fantômes de défunts durant la crise de la mort.*

Ces phénomènes sont ceux qui ont plus spécialement arrêté l'attention de quelques savants éminents, qui ont fini par conclure que l'on devait classer tous ces faits parmi ceux appartenant à la catégorie si variée des hallucinations subjectives, inductions parfaitement légitimes, puisque l'on ne possède pour l'instant aucun argument pour prouver d'une manière expérimentale la possibilité d'une explication différente.

Il n'est, toutefois, pas moins vrai que, par l'analyse des phénomènes en question, on voit apparaître, par-ci, par-là, des points obscurs, constitués par des circonstances et des coïncidences assez embarrassantes et suggestives pour que l'on doive reconnaître que l'argument mérite un examen ultérieur, ce dont il n'est possible de se former une idée nette qu'en étendant les investigations à un nombre suffisant de cas.

C'est pourquoi je me suis décidé à entreprendre la présente classification.

Dans les courtes observations que je ferai au fur et à mesure qu'il m'arrivera de citer des épisodes de plus en plus complexes, je m'en tiendrai rigoureusement aux saines règles expérimentales desquelles se sont inspirés les savants distingués en question, me limitant à indiquer chaque fois les points obscurs qui n'ont pas encore été éclaircis, et à faire remarquer plus tard que, si on veut se rendre compte de tous ces faits dans leur ensemble, il est indispensable de compléter l'hypothèse hallucinatoire par celle télépathique, qui d'ailleurs apparait quelquefois tellement tiraillée et artificieuse, qu'elle peut sembler à son tour insuffisante.

Les croyants auxquels les règles scientifiques que je me suis proposé pour cet ouvrage sembleraient trop exclusives et limitées peuvent se rassurer en songeant que si, jusqu'à preuve contraire, la science doit se tenir à des explications de

cette nature, il n'en est pas moins possible que les faits dont nous nous occupons aient réellement une origine différente. Le mystère qui entoure encore l'ensemble si compliqué des phénomènes métapsychiques paraît tellement impénétrable, qu'on ne peut pas admettre que des jugements sans appel soient prononcés à cet égard au nom de la science. Cela dit, me voici à l'argument.

PREMIÈRE CATÉGORIE

Cas dans lesquels les apparitions de défunts sont perçues uniquement par le mourant et se rapportent à des personnalités dont il connaissait la mort.

Telles sont les modalités de manifestation qui caractérisent la plupart des phénomènes en question ; inutile de faire remarquer qu'elles sont en même temps les moins intéressantes au point de vue scientifique. Étant donné l'état très vif de passion dans lequel se trouve probablement un mourant qui conserve la conscience de lui-même ; étant donné, par suite, l'état d'hypéresthésie des centres corticaux d'idéation, et les conditions plus ou moins morbides de leur fonctionnement ; étant donnée, enfin, l'orientation inévitable de la pensée d'un mourant qui ne peut que se tourner avec une angoisse suprême vers les personnes chères et éloignées, et vers ceux qui l'ont précédé dans la tombe, on conçoit aisément que tout cela doit déterminer très fréquemment des phénomènes d'hallucination subjective.

Ces inductions se basent d'ailleurs sur l'expérience. Il est à noter toutefois une circonstance qui ne paraît pas être éclaircie par l'hypothèse hallucinatoire : c'est que, si la pensée ardemment tournée vers les personnes chères — ou éloignées, ou mortes — était la seule source des phénomènes en question chez le mourant, celui-ci, au lieu de subir exclusivement des formes hallucinatoires ayant le caractère d'apparition de

défunts (assez souvent de défunts presque oubliés par le malade), devrait subir aussi, même plus fréquemment encore, des formes hallucinatoires, lui présentant des personnes lointaines qu'il aime — ce qui n'est pas. Des recherches spéciales faites dans cette direction il résulte qu'en dehors des cas nettement télépathiques ou télesthésiques (c'est-à-dire des cas impliquant un événement véridique), on ne connaît pas d'exemples dans lesquels un mourant ait montré voir ou parler à de soi-disant fantômes de vivants, dans la manière où ces visions et ces dialogues se produisent avec de supposés fantômes de défunts. On connait, à vrai dire, quelques exemples de mourants ayant eu des fantômes que l'on croyait de personnes vivantes; mais, dans ces circonstances, il résulta constamment que les personnes en question étaient effectivement décédées depuis peu de temps, quoique aucun des assistants, ni le malade lui-même, eussent connaissance de ce fait.

Sans doute, ces considérations n'ont pas en elles-mêmes une grande valeur théorique; elles contribuent néanmoins à faire mieux paraître l'opportunité d'une analyse ultérieure et plus profonde de la casuistique dont nous nous occupons.

Ceci dit, je passe à l'exposition d'un certain nombre de cas, proportionné à la variété des épisodes de cette catégorie.

Ier Cas. — Dans la vie du Révérend Dwight L. Moody, ardent propagandiste évangélique aux États-Unis, écrite par son fils, on trouve le récit suivant de ses derniers moments :

« On l'entendit soudain murmurer : « La terre s'éloigne, « le ciel s'ouvre devant moi; j'en ai dépassé les limites; Dieu « m'attend. Ne me rappelez pas; tout cela est beau; on dirait « une vision d'extase. Si c'est cela la mort, qu'elle est douce!... » Son visage se raviva et avec une expression de joyeux ravissement : « Dwight! Irène! Je vois les enfants, » (Il faisait allusion à deux de ses petits-fils qui étaient morts.) Ensuite, se tour nant vers sa femme, il lui dit : « Tu as toujours été une bonne « compagne pour moi. » Après ces mots, il perdit connaissance. »

IIe Cas. — Le professeur A. Pastore, du lycée Royal de Gênes, dans un intéressant article publié dans le *Fanfulla della Domenica*, année 1887, n° 36, raconte de lui-même ce qui suit :

« J'ai éprouvé une maladie fort grave. Dans la période de la crise, lorsque j'avais complètement perdu la conscience de la douleur physique, la puissance de l'imagination s'était extraordinairement accrue en moi, et je voyais nettement, dans une confusion très distincte (deux mots qui paraissent inconciliables et qui pourtant sont les seuls qui peuvent rendre ma pensée), moi-même enfant, jeune homme, à l'âge viril, aux diverses époques de mon existence : un rêve, mais un rêve plus fort, plus intense, plus *vivant*. Et dans cet espace immense, bleu, lumineux, ma mère venait à ma rencontre — ma mère morte quatre ans auparavant. — C'est une impression inexprimable. Depuis lors, en lisant le *Phédon*, j'ai mieux compris Socrate.»

IIIe Cas. — M. Hudson Tuttle parle ainsi d'un autre cas, venu à sa connaissance :

« Un épisode très émouvant s'est produit, il y a quelques années, dans la ville d'Hartford. Celui qui me le communiqua était tellement convaincu de la nature supernormale de ce qu'il avait vu, que le fait lui était resté bien gravé dans la mémoire. Il vit encore dans un État de l'Ouest ; c'est un homme pratique, positif — la dernière personne capable de se laisser aller à des rêveries. Dans la circonstance dont je m'occupe, il veillait au chevet d'un mourant, typographe de profession. Depuis une demi-heure environ l'agonisant s'éteignait peu à peu. La respiration, de plus en plus oppressée, était devenue très lente et très difficile. Enfin, le moment arriva où le veilleur le crut mort. Tout à coup, ses paupières se rouvrirent, animées par une expression de grande surprise, comme en reconnaissant quelqu'un ; le visage illuminé par une ivresse de joie, il s'écria : « Toi, toi, ma mère ! » Et il retomba mort sur son oreiller. « Personne ne pourra jamais me persuader « — dit le rapporteur de cet épisode — que cet homme n'ait

« pas réellement aperçu devant lui sa mère. » — (HUDSON TUTTLE, *The Arcana of Spiritualism*, p. 167.) »

IVe CAS. — Mr. Alfred Smedley, à la page 50-51 de son ouvrage *Some Reminiscences*, raconte comme il suit les derniers moments de sa femme :

« Quelques instants avant sa mort, ses yeux se fixèrent sur quelque chose qui sembla les remplir d'une surprise vive et agréable ; alors elle dit : « Comment ! voici ma sœur Charlotte, « voici ma mère, mon père, mon frère Jean, ma sœur Marie ! « Maintenant ils m'amènent aussi Bessy Heap ! Ils sont tous « ici ; oh ! que c'est beau, que c'est beau ! Ne les vois-tu pas ? « — Non, ma chère — répondis-je — et je le regrette bien. « — Tu ne peux donc pas les voir ? — répéta la malade avec « surprise. — Ils sont pourtant tous ici ; ils sont venus pour « m'emmener avec eux. Une partie de notre famille a déjà « traversé la grande mer, et bientôt nous nous trouverons « tous réunis dans le nouveau séjour célestial. » — J'ajouterai ici que Bessy Heap avait été une servante très fidèle, très affectionnée à notre famille, et qu'elle avait toujours eu une affection particulière pour ma femme.

« Après cette vision extatique, la malade resta quelque temps comme épuisée ; enfin, tournant fixement le regard vers le ciel, et soulevant les bras, elle expirait. »

Ve CAS. — Le Dr Paul Edwards écrivait, en avril 1903, au directeur du *Light* :

« Vers 1887, alors que j'habitais dans une ville de la Californie, je fus appelé au chevet d'une amie à laquelle j'étais fort attaché, et qui se trouvait à toute extrémité par suite d'une maladie de poitrine. Tout le monde savait que cette femme pure et noble, cette mère exemplaire, était vouée à une mort imminente ; elle finit par s'en rendre compte aussi et voulut alors s'apprêter au grand moment. Ayant fait venir ses enfants auprès de son lit, elle les embrassait tour à tour, après quoi elle les renvoyait. Son mari s'approcha en dernier lieu,

afin de lui donner et d'en recevoir le suprême adieu. Il la trouva en pleine possession de ses facultés intellectuelles. Elle commença par dire : « Newton (c'était le nom du mari)... « ne pleure pas, car je ne souffre point, et j'ai l'âme prête et « sereine. Je t'ai aimé sur la terre ; je t'aimerai encore après « mon départ. Je me propose de venir à toi, si cela m'est « possible ; ne le pouvant pas, je veillerai du ciel sur toi, sur « mes enfants, en attendant votre venue. Maintenant, mon « plus vif désir est de m'en aller... J'aperçois plusieurs ombres « qui s'agitent autour de nous... toutes vêtues de blanc... « J'entends une mélodie délicieuse... Oh ! voici ma Sadie ! « Elle est près de moi, et sait parfaitement qui je suis. » (Sadie était une petite enfant qu'elle avait perdue dix ans auparavant.) — « Sissy, — lui dit le mari, — ma Sissy, ne « vois-tu pas que tu rêves ? — Ah ! mon cher, — répondit la « malade, — pourquoi m'as-tu rappelée ? A présent j'aurai « plus de peine à m'en aller. Je me sentais si heureuse dans « l'au-delà ; c'était si délicieux, si beau ! » Après trois minutes environ, la mourante ajouta : « Je m'en vais de nouveau, et « cette fois je ne reviendrai pas quand même tu m'appel- « lerais. »

« Cette scène eut la durée de huit minutes. On voyait bien que la mourante jouissait de la vision complète des deux mondes en même temps, car elle parlait des figures qui se mouvaient autour d'elle, dans l'au-delà, et en même temps, elle adressait la parole aux mortels en ce monde... Jamais il ne m'est arrivé d'assister à un trépas plus impressionnant, plus solennel. — (*Light*, 1903, p. 167.) »

VIe Cas. — Le Dr Wilson, de New-York, qui assista aux derniers moments du ténor James Moore, en parle comme il suit :

« Il était 4 heures, et la clarté de l'aube, qu'il avait attendue avec anxiété, commençait à filtrer à travers les volets. Je m'inclinai sur lui, et je constatai que son visage était calme et son regard limpide. Le pauvre malade me regarda et en me serrant la main dans les siennes, il dit : « Vous avez été

« un bon ami pour moi, docteur. Vous ne m'avez pas quitté. » Alors se passa un fait que je n'oublierai pas jusqu'à mon dernier jour, — quelque chose que ma plume est impuissante à décrire. Je ne puis m'exprimer autrement qu'en disant qu'alors qu'il paraissait conserver toute sa raison, il fut transporté dans l'au-delà, et quoique je ne puisse pas bien m'expliquer la chose, je suis absolument convaincu qu'il avait pénétré dans le séjour spirituel. En effet, en élevant la voix beaucoup plus qu'il ne l'avait fait durant sa maladie, il s'écria : « Voici ma mère! Viens-tu ici pour me voir, maman? « Non, non; c'est moi qui viendrai vers toi. Attends un « instant, ma mère; je suis presque libre; je puis te rejoindre. « Attends un instant. » — Son visage avait une expression de bonheur inexprimable; la manière dont il parlait me fit une impression que je n'avais jamais ressentie jusqu'à ce jour: il vit sa mère et il lui parla; j'en suis tout aussi fermement convaincu que je le suis d'être assis ici en ce moment.

« Dans le but de bien arrêter mes souvenirs sur ce qui avait été le fait le plus extraordinaire auquel j'eusse jamais assisté, j'enregistrai aussitôt, mot pour mot, ce que je venais d'entendre... Ce fut la plus belle mort à laquelle j'aie jamais assisté. — (*Light*, 1900, p. 413.) »

Les cas qui précèdent représentent les phénomènes les plus simples parmi ceux que nous nous proposons d'examiner. De ces faits, on passe à d'autres, dans lesquels on rencontre un élément sensationnel de plus, constitué par cette circonstance, que la perception d'un fantôme de défunt n'est que la répétition ou la réévocation d'une autre apparition hallucinatoire, arrivée précédemment au même percipient, parfois à une époque très éloignée de sa vie. Dans certaines circonstances, à son apparition antérieure, le supposé fantôme avait annoncé au percipient qu'il se manifesterait à lui une fois encore; on peut même citer certains cas, d'ailleurs assez rares, où le fantôme précisa que la deuxième apparition aurait lieu au moment suprême de la mort. Enfin, dans l'un des cas qui vont suivre, le fantôme apparut au moment de la mort est

celui d'une personnalité médianique qui se manifestait auparavant au percipient au moyen de l'écriture automatique.

En tenant compte de ces circonstances, il parait évident que l'hypothèse de l'auto-suggestion suffit, jusqu'à preuve contraire, à expliquer de pareils exemples de réévocations hallucinatoires.

Les formes de manifestation de ces phénomènes sont très variées. Je me bornerai à en rapporter quatre exemples.

VIIe Cas. — Le cas suivant, rigoureusement documenté, a été communiqué par Alexandre Aksakoff aux *Annales des Sciences psychiques* (année 1894, pp. 257-267). Étant donnée sa longueur, je me limiterai à rapporter les quelques passages qui sont indispensables pour comprendre le sujet :

« Ma sœur Catherine est morte en laissant une fille de trois ans que je me suis chargée d'élever. A l'âge de huit à neuf ans, Julie, qui ne se rappelait presque pas sa mère, commença tout à coup à parler d'elle, disant qu'elle voudrait bien voir sa maman, qu'elle avait vue en songe. Un jour que nous étions tous ensemble au salon, la petite dit :

« Voilà maman qui vient » ; elle alla comme à sa rencontre, et nous l'entendîmes lui parler. Depuis, ces visions se répétèrent assez souvent. D'abord, j'ai essayé de persuader à la petite que c'était une fantaisie, que sa mère ne pouvait venir chez elle ; mais quand je l'entendis me parler des événements du passé, arrivés avant sa naissance, qui lui étaient inconnus, — nous transmettre, de la part de sa mère, des conseils très profonds et très sérieux, qu'à son âge elle ne pouvait même comprendre... il a bien fallu croire à ces apparitions : aussi j'y crois de tout mon cœur. (*Témoignage de Mme* Dimitrief). — L'apparition de la mère commençait toujours ainsi : la petite courait à sa rencontre, semblait recevoir un baiser au front ; puis Julie s'asseyait sur une chaise au salon, « à côté « de laquelle maman aime à prendre place », — disait invariablement la petite. Puis Julie, de la part de sa mère, commençait à parler toujours ainsi : « Dis à ta tante, etc. » — Un jour, par exemple, elle parla ainsi : « Maman me dit : « Dis

« à ta tante que j'aurais pu me rendre visible à elle aussi, mais « que cela lui causerait une telle secousse nerveuse, qu'elle « en tomberait malade... Les enfants ont moins peur de nous : « voilà pourquoi je lui parle par toi. » (*Témoignage de Mme* MARIE SABOUROF.)

« La dernière fois elle apparut à Julie avec sa compagne, Mlle Keraskof; en lui faisant ses adieux, elle ajouta que maintenant ses apparitions devaient cesser, car Julie n'en avait plus besoin, mais qu'un jour, dans un moment sérieux de sa vie, elle viendrait encore... A l'âge de vingt et un ans, Julie épousa un brave et honnête marin, M. Dobrovolsky, qui la rendit parfaitement heureuse. Il y a une dizaine d'années, en mariant sa fille, Julie se refroidit et gagna, comme sa mère, la phtisie galopante; elle mourut à quarante et un ans, en Crimée, où on l'avait conduite dans l'espoir de la guérir... Elle a fini en pleine connaissance, comme la plupart des phtisiques. Au dernier moment, elle se retourna subitement d'un autre côté, et son visage exprima de l'étonnement mêlé de tristesse et peut-être d'une certaine frayeur : ce qui fait supposer que dans ce moment solennel sa mère lui apparut encore une fois. « Est-ce possible! » dit-elle, comme s'adressant à quelqu'un, et ce furent ses dernières paroles. (*Témoignage de* NATALIE R...). »

VIIIe CAS. — Je tire cet autre cas de l'ouvrage bien connu de Mrs. E. d'Espérance (*Shadow Land*, p. 140-143); c'est le fait dont j'ai parlé plus haut, et dans lequel le fantôme paru au lit de mort du percipient était celui d'une personnalité médianique qui avait l'habitude de se manifester antérieurement par l'écriture automatique :

« ... Plus tard notre cercle d'amis invisibles s'augmenta d'une petite Espagnole qui écrivait mal l'anglais, l'entremêlant de mots espagnols : son écriture était strictement phonétique, et ses expressions celles d'une enfant volontaire et impétueuse de sept ou huit ans. Elle nous dit avoir été brûlée avec sa sœur aînée dans une église de Santiago... Elle s'attacha promptement à l'un des membres de notre cercle. Elle l'appelait Georgio,

et l'assurait de ses préférences. Depuis ce temps, elle semblait prodiguer toutes ses attentions à ce nouvel ami. Si Georgio ne venait pas, pour une raison ou une autre, Ninia ne venait pas non plus, ou se montrait inconsolable...

« Fidèle petite amie! Quelques années plus tard, Mme F... et moi nous voyagions à plusieurs milliers de milles de distance pour nous asseoir au chevet de Georgio qui se mourait. Je venais tristement d'écrire une lettre sous sa dictée, et je la lui relisais. « Merci, me dit-il, c'est bien. Je veux essayer de signer « maintenant. » Mais aussitôt il s'exclama : « Comment! « Ninia!... Chère petite Ninia, que cela est gentil à toi! »

« Je le regardais anxieusement, frappé par son expression joyeuse. Son visage était inondé de bonheur.

« Chère petite Ninia, ne pars pas! » fit-il avec des yeux suppliants. Puis, remarquant notre air inquiet, il ajouta : « Cette « chère petite!... Je suis fatigué, je veux essayer de dormir un « moment. »

« Fermant les yeux, il s'assoupit avec un sourire heureux et une expression de paix répandue sur son visage. Nous avions peur que ce ne fût là son dernier sommeil. Lorsqu'il se réveilla, il jeta un coup d'œil anxieux autour de lui et son regard s'arrêta, se fixa dans l'espace, là où auparavant il avait vu sa petite amie; aussitôt, il sourit, en faisant un petit signe de satisfaction. Il la nomma plusieurs fois dans les heures qui suivirent : « Elle va être fatiguée de m'attendre », dit-il, à un moment. Son esprit ne fut jamais distrait de cette pensée; il savait qu'un grand changement l'attendait, et la présence de Ninia semblait lui donner du courage. Il nous parla doucement et avec calme pendant l'heure qui précéda sa mort, et ses dernières paroles furent : « Chère petite Ninia, chère petite amie! »

IXe Cas. — L'exemple que je vais rapporter appartient à une catégorie de cas assez rares, qui diffèrent légèrement des autres par le fait que la vision d'un fantôme de défunt, au lieu de se produire au moment pré-agonique, a lieu plusieurs heures ou même un jour avant la mort du percipient; celui-ci n'est d'ailleurs pas une personne gravement malade, mais paraît être dans un état normal de santé; il est ensuite à remarquer que

le phénomène a lieu par suite d'une promesse faite par ce même fantôme au percipient dans une apparition précédente. Étant donné cela, on comprend facilement que la réalisation de la mort du percipient à l'heure prophétisée peut être attribuée à l'influence bien connue que les phénomènes autosuggestifs produisent sur l'organisme humain.

« Il y a environ soixante ans, Mme Carleton mourut dans le comté de Leitrin. Elle et ma mère étaient amies intimes. Quelques jours après sa mort, elle apparut en rêve à ma mère. et lui dit : « Vous ne me reverrez plus même en rêve, excepté « une fois encore, et ce sera juste vingt-quatre heures avant « votre mort. » En mars 1864, ma mère vivait à Dalkey avec ma fille et mon gendre, le Dr Lyon. Le soir du 2 mars, au moment de se retirer dans sa chambre, ma mère était de très bonne humeur; elle riait et plaisantait avec Mme Lyon. Cette nuit-là, ou plutôt vers le matin, le Dr Lyon entendit du bruit dans la chambre de ma mère; il réveilla sa femme, et l'envoya voir ce qui se passait. Elle trouva ma mère à moitié hors du lit, avec une expression d'horreur sur la figure. On la recoucha et on la réconforta. Au matin, elle sembla tout à fait remise; elle mangea son déjeuner comme à l'ordinaire, dans son lit, mais de bon appétit. Quand ma fille l'eut quittée, elle pria qu'on lui montât un bain, et elle le prit. Ensuite, elle fit appeler ma fille et lui dit : « Mme Carleton est enfin venue, « après cinquante-six ans. Elle m'a dit que ma mort était « proche, et que je mourrais demain matin, à l'heure où ce « matin vous m'avez trouvée à demi hors du lit. J'ai pris un « bain, afin que vous n'ayez pas à laver mon corps. » — A partir de ce moment-là, elle commença à s'éteindre, et expira le 4 mars à l'heure annoncée d'avance. (*Signé :* Thomas James Norris.) Le Dr Richard St John Lyon confirme le récit ci-dessus, dans les *Proceedings de la S. for P. R.*, vol. VIII, p. 376.

Xe Cas. — Aux trois cas qui précèdent je vais en ajouter un quatrième rapporté par F. W. Myers et qui, tout en étant substantiellement différent des autres, présente avec le der-



nier l'analogie d'une prédiction de mort, faite au moyen de l'apparition d'un défunt.

« ... M. Lloyd Ellis présentait déjà des symptômes de maladie de poitrine à l'époque de la mort de son père, mais pas au point de faire prévoir qu'une issue fatale était proche. Toutefois, sa santé commença à décliner rapidement vers la fin de l'année, et au mois de janvier 1870, il était déjà à toute extrémité.

« Une nuit, après avoir été couché pendant quelque temps dans un état apparent de demi-sommeil (c'était un lundi, à ce que je me rappelle), il se réveilla et demanda tout à coup à sa mère : « Où est donc allé papa? » Elle lui répondit en pleurant : « Mon enfant, tu sais bien que papa n'y est plus, qu'il « est mort depuis plus d'un an. » — Vraiment! — murmura-« t-il alors; pourtant, il se trouvait ici tout à l'heure, et il est « venu me donner rendez-vous pour trois heures de mercredi « prochain. » A trois heures du matin du mercredi suivant, le pauvre Lloyd Ellis rendait le dernier soupir. — (*Journal of the S. P. R.*, vol. III, p. 359.) »

IIe CATÉGORIE

Cas dans lesquels les apparitions de défunts sont encore perçues uniquement par le malade, mais se rapportent à des personnes dont il ignorait la mort.

Les cas appartenant à cette catégorie se partagent en deux classes distinctes. La première comprend les cas dans lesquels les assistants étaient informés de la mort de la personne qui se serait manifestée subjectivement au malade ignorant le fait; la seconde se rapporte aux cas dans lesquels le percipient et les assistants ignoraient également le fait en question.

Dans le premier comme dans le deuxième cas, l'hypothèse télépathique suffit à nous donner l'explication de l'événement. Dans le premier cas, il suffira de supposer un phénomène de

transmission télépathique inconsciente de la part des assistants; dans le deuxième, on devra avoir recours à la transmission télépathique à distance, que l'on sait revêtir des formes complexes et différentes. Nous reviendrons plus tard sur cet argument, avec une plus grande ampleur d'analyse.

Je rapporterai trois cas ayant trait à la première des classes dont je viens de parler :

1er Cas. — Ce fait a été recueilli par le Rév. C. J. Taylor, membre de la « Society for P. R. ».

« 2 novembre 1885. — Dans les journées des 2 et 3 novembre 1870, j'eus le malheur de perdre mes deux premiers fils : David Edwards et Harry. Une épidémie de fièvre scarlatine me les enleva. L'un d'eux était âgé de trois ans, l'autre de quatre. Harry mourut à Abbot's Langley, le 2 novembre, à quatorze milles de distance de mon vicariat d'Apsley. David expira le jour suivant, au vicariat même. Une heure environ avant le trépas, il s'était assis sur son lit, et, indiquant quelque chose d'invisible au pied du lit même, il s'était écrié ; « Voici mon petit frère Harry qui m'appelle. » — On me dit ensuite que l'enfant avait ajouté : « Il a une couronne sur la tête », mais je ne me rappelle pas ces paroles; il me faut pourtant ajouter que ma douleur, ma lassitude étaient telles, qu'il est parfaitement possible qu'elles m'aient échappé. Mais je suis parfaitement sûr de l'authenticité de la première phrase, qui a été entendue aussi par la nourrice de l'enfant. — (*Signé* : X. Z..., vicaire de H.)

Dans des lettres et une conversation qu'il eut avec M. Podmore, M. Taylor ajouta les détails suivants :

« M. Z... me dit avoir eu soin d'empêcher que David en vînt à connaître la mort de son frère, et qu'il est sûr que David l'ignorait. M. Z... lui-même était présent, et entendit les paroles de l'enfant. Celui-ci ne délirait pas en ce moment. — (Charles Taylor, dans les *Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 459.) »

IIe CAS. — Cet autre cas a été communiqué à la *Society for P. R.* par le Rév. J. T. Macdonnald, qui l'eut de première main par Miss Ogle, sœur du percipient :

« Manchester, 9 novembre 1884. — Mon frère John Alkin Ogle mourut à Leeds le 17 juillet 1879; une heure à peu près avant son décès, il eut la vision de son frère, mort seize ans auparavant, et il avait paru le regarder avec une expression de profonde surprise, en s'écriant : « Joe! Joe! » Tout de suite après, en donnant des signes d'étonnement encore plus vifs, il s'était écrié : « Toi, Georges Hanley! » A ces mots, ma mère qui était arrivée de Melbourne, ville située à quarante milles de Leeds, et où habitait Georges Hanley, fut excessivement surprise : « Comme c'est bizarre, dit-elle, qu'il « voie Georges qui est mort il y a dix jours! » Ensuite s'adressant à ma belle-sœur, elle demanda si le malade en avait été informé — ce à quoi elle répondit négativement. On constata que ma mère était la seule personne présente qui eût eu la connaissance du fait; j'étais présente et j'ai assisté à cette scène. — (*Signé* : HARRIET H. OGLE.) »

En répondant à des questions qui lui étaient adressées à ce sujet. Miss Ogle écrivit plus tard à la *Society for P. R.* :

« Mon frère John Alkin Ogle n'était pas dans le délire et avait toute sa connaissance lorsqu'il prononça les paroles que j'ai rapportées. Georges Hanley n'était pour lui qu'une simple connaissance et non pas un ami intime. Jamais on n'avait parlé devant lui de la mort d'Hanley. (*Proceedings of the S. P. R.*, vol. V, p. 460.) »

IIIe CAS. — « Dans une ville située aux alentours de Boston se trouvait mourante une fillette de neuf ans. Elle venait de s'entretenir avec ses parents en indiquant quels étaient les objets lui appartenant qu'elle désirait laisser à l'une ou à l'autre de ses petites amies. Parmi celles-ci était une gracieuse enfant de son âge, appelée Jenny, et la petite mourante avait assigné à elle aussi quelques-uns de ses jouets à titre de souvenir.

« Peu de temps après, alors que l'heure de l'agonie approchait, elle commença à dire qu'elle apercevait autour d'elle des visages de personnes amies, qu'elle nommait. Elle annonça voir, entre autres, son grand-père et sa grand'mère; après quoi, en manifestant une vive surprise, elle s'adressa à son père en disant : « Pourquoi, papa, ne m'avais-tu pas dit que Jenny « était morte? La voici, ma Jenny, elle est venue avec les « autres pour me recevoir. » Or, il est à remarquer que la fillette mourante ignorait complètement ce qui se rapportait à sa petite amie, car ses parents avaient soigneusement évité d'en parler en sa présence pour ne pas provoquer en elle des émotions qui pouvaient lui être funestes. Mais la petite Jenny était effectivement morte depuis peu. — Tel est le fait. Maintenant, il me semble qu'il renferme un élément de nature non commune et persuasive. En effet, si l'on peut comprendre que l'enfant pût s'imaginer voir ses grands-parents, il n'y avait pourtant aucune raison pour qu'elle s'imaginât voir aussi Jenny. D'ailleurs, la circonstance qu'elle lui avait aussi destiné des souvenirs, la surprise éprouvée, et les mots qu'elle prononça alors, prouvent que tout cela ne peut pas être facilement expliqué au moyen des hypothèses habituelles. (Rév. Minot Savage : *Can Telepathy explain*, pp. 42, 43.) »

Je passe maintenant à relater un cas, touchant la deuxième des classes dont j'ai parlé. Les cas de cette espèce sont excessivement rares. En effet, ainsi que l'a fort bien remarqué Mrs. Sidgwick, s'il était possible d'en recueillir en nombre suffisant, la démonstration scientifique de l'existence objective des apparitions des défunts aurait par cela même fait un grand pas. (*Proceedings*, vol. III, p. 93.) Mais nous n'en sommes pas encore là, et la science est donc tenue à analyser les cas si rares que l'on connaît avec des jugements inspirés de la plus grande réserve, c'est-à-dire en se tenant éloigné de toute appréciation sentimentale ou mystique. Par conséquent, si l'on trouvait d'autres hypothèses beaucoup moins hardies au moyen desquelles on parvint à se rendre compte des faits, toute spéculation scientifique devrait momentanément s'y arrêter. Telle apparaît justement être l'hypothèse télépathique.

Je tire le cas suivant du volume III, p. 32, des *Proceedings of the S. P. R.* Il a été communiqué à la Société par un colonel irlandais. Étant donné que le rôle principal de cet événement est tenu par la femme même du colonel, on comprend que ce dernier ne désire pas que l'on publie les noms.

« Il y a seize ans environ, Mrs... me dit : « Nous aurons « des hôtes pendant toute la semaine prochaine. Connaissez-« vous quelqu'un qui puisse chanter avec nos filles? » Je me rappelai que mon armurier — M. X. — avait une fille dont la voix était très belle, et qui étudiait le chant dans un but professionnel. Je la lui indiquai donc et je m'offris à écrire à M. X..., pour le prier de vouloir bien permettre à sa fille de venir passer une semaine avec nous. Il en fut ainsi décidé: j'écrivis à l'armurier et Miss Julie X... fut notre hôte pendant le temps fixé. Je ne sache pas que Mrs... l'ait revue depuis... Quant à Miss Julie X..., au lieu de se consacrer à l'art du chant, elle épousa quelque temps après M. Henri Webley. Aucun de nous n'eut plus occasion de la revoir.

« Six ou sept ans étaient passés depuis lors. Mrs..., qui était malade depuis plusieurs mois, était alors à toute extrémité, et expira le jour suivant de celui dont je vais parler. J'étais assis à côté d'elle; nous causions de certains intérêts qu'elle désirait vivement de régler. Elle semblait parfaitement calme et résignée, en pleine possession de ses facultés intellectuelles; cela est prouvé par le fait que l'on constata plus tard la justesse de son avis, alors que l'on reconnut erroné le conseil de notre avocat, lequel jugeait inutile la mesure suggérée par la malade. Soudain, elle changea de discours, et s'adressant à moi, elle me demanda : « Remarques-tu ces douces voix qui « chantent? » Je répondis que je n'entendais rien. Elle ajouta : « Je les ai déjà perçues à plusieurs reprises aujourd'hui; je ne « doute pas que ce soient des anges qui viennent me souhai-« ter la bienvenue au ciel; seulement c'est étrange : il y a parmi « ces voix une que je suis sûre de connaître ; mais je ne puis me « rappeler de qui elle est. » Tout à coup, elle s'interrompit, et indiquant un point sur ma tête, elle dit : « Tiens, elle est « dans le coin de la chambre; c'est Julie X...; maintenant,

« elle s'avance; elle s'incline sur toi; elle élève ses mains en « priant. Regarde, elle s'en va. » Je me retournai, mais je ne vis rien. Mrs. ajouta encore : « Maintenant, elle est partie. » — Je me figurai naturellement que ses affirmations n'étaient autre chose que les imaginations d'un mourant.

« Deux jours après, en parcourant un numéro du *Times*, il m'arriva de lire dans le nécrologe le nom de Julie X..., femme de M. Webley. Cela m'impressionna si vivement, qu'immédiatement après les obsèques de ma femme je me rendis à... où je cherchai M. X..., et je lui demandai si Mme Julie Webley, sa fille, était réellement morte. Il me répondit : « Ce n'est que « trop vrai; elle est morte de fièvre puerpérale. Le jour de « sa mort, elle commença à chanter le matin, elle chanta, et « elle chanta jusqu'à ce qu'elle s'éteignit. »

Dans une communication ultérieure, le colonel ajouta :

« Mrs. Julie Webley est morte le 2 février 1884, à 6 heures environ du matin. Mrs... est morte le 13 février 1884, à 4 heures environ du soir. Je lus l'annonce de la mort de Mrs Julie Webley le 14 février. Mrs. ne fut jamais sujette à des hallucinations, de quelque sorte qu'elles soient. »

A son tour, M. Henri Webley, mari de Mrs. Julie X..., écrivit à M. Gurney :

« Birmingham, Wenman-Street, 84, 18 mai 1885. — Je réponds de bon gré à votre lettre en vous fournissant les informations que vous m'avez demandées. Ma femme est morte le 2 février 1884, vers 5 h. 50 du matin. Durant les dernières heures de sa vie, elle chanta sans cesse. Il en était encore ainsi dix minutes avant sa mort. Quoique sa voix ait toujours été très belle, jamais elle ne me sembla si délicieusement douce que dans ces moments suprêmes. — *Signé* : Henry Webley. »

Tel est le fait auquel je ferai suivre quelques mots de commentaires. Je ne m'éloignerai même à présent de la théorie

télépathique, considérée dans ses modalités multiples de manifestation.

Si nous écartons l'hypothèse de la transmission subconsciente de la pensée des assistants, puisque aucun d'eux n'avait connaissance de la mort de Mrs. Julie Webley; si nous écartons l'autre hypothèse de la transmission télépathique directe entre l'agent et le percipient, puisque la mort de Mrs. Webley avait eu lieu plus de onze jours avant celle de la percipiente il reste deux autres modalités de manifestation télépathique pour tâcher d'expliquer les faits.

Selon une de ces suppositions, on devrait rechercher la source de l'impulsion télépathique génératrice du phénomène hallucinatoire dans la pensée subconsciente du mari ou du père de Mrs. Webley, ou d'une autre personne quelconque qui aurait eu connaissance de la mort de cette dame.

Tout bien calculé, cette hypothèse paraît toutefois bien improbable, quoiqu'elle ne puisse pas être absolument écartée. D'abord, la percipiente ne connaissait ni le père, ni le mari, ni aucun autre des familiers de Mrs. Webley; il manquait donc l'un des éléments principaux et constants de tout phénomène télépathique : celui de l'existence de rapports sympathiques entre l'agent et le percipient. En deuxième lieu, on sait que, dans la presque totalité des phénomènes télépathiques spontanés, l'*agent* transmet au *percipient* la vision hallucinatoire de sa propre personne, et non pas celle d'une autre personne, comme il est arrivé dans l'épisode que nous venons de rapporter.

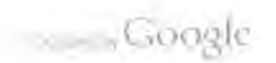
Enfin, ce cas renferme une autre circonstance assez difficile à expliquer par l'hypothèse de la transmission télépathique collatérale : celle de l'audition hallucinatoire d'un chant choral dans lequel on distingue une voix familière à la percipiente, perception trop claire et trop prolongée pour qu'il soit possible de l'attribuer sérieusement à un effet de la pensée subconsciente d'une troisième personne.

Bien que ces trois objections n'aient pas une importance décisive, elles prennent pourtant une certaine valeur du fait de l'extrême rareté des cas dans lesquels la télépathie s'écarte des modalités habituelles de manifestation. — ce qui rend fort

improbable que les trois formes insolites dont il est question se soient trouvées réunies dans un seul épisode. La dernière circonstance épisodique que nous avons citée suggère plutôt une autre modalité télépathique qui paraît mieux applicable au cas en question; celle que l'on appelle une *télépathie différée*. Selon cette hypothèse, on devrait supposer que l'épisode du chant qui s'était effectué dans le délire fébrile de Mrs. Webley avait été perçu télépathiquement, quoique subconsciemment par Mrs... au moment même où il se produisait, et qu'il était resté à l'état dans sa subconscience jusqu'au moment où les conditions d'hypéresthésie et d'hypermnésie pré-agonique déterminèrent son irruption dans le domaine de la conscience normale.

Seulement, il nous faudrait observer qu'aussitôt qu'on pense à étendre la portée de cette hypothèse au delà de l'intervalle de quelques heures entre la mort de l'agent et la vision du percipient, elle commence à devenir une supposition purement gratuite, puisqu'elle n'est étayée par la moindre preuve. Néanmoins, elle se présente comme la seule hypothèse capable de réunir en elle-même et d'expliquer de quelque manière l'ensemble de cet événement : il faudra donc nous y tenir, si nous ne voulons pas avoir recours à des théories transcendantales.

(*A suivre.*) Ernest Bozzano.



BIBLIOGRAPHIE

PLANEIX. *Les Convenances contemporaines de l'Eucharistie.* Un vol. in-12 de 80 pages. Prix : 0 fr. 50.

L'auteur étudie ici l'auguste sacrement comme principe de lumière, de zèle, de force, de vertu, de détachement et de charité. C'est la matière de quatre discours remarquables par la pureté de la doctrine et les accents de la plus solide piété. Ainsi que le titre l'indique, l'orateur sacré expose avec le talent qu'on lui connaît que la divine Eucharistie répond à merveille aux aspirations de notre époque troublée et malade.

J. SABOURET. *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.* Un vol. in-18 de 84 pages. Prix : 0 fr. 50.

Ce petit livre est un recueil destiné à faciliter l'établissement dans chaque paroisse d'une Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus.

Il contient :

1° Une instruction sur la dévotion au Sacré-Cœur; 2° Des documents sur le culte du Sacré-Cœur en France; 3° Des renseignements sur l'établissement des Confréries et leur agrégation à l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur de Montmartre; 4° Un petit catéchisme sur le Sacré-Cœur; 5° Plusieurs prières au Sacré-Cœur.

BOUSSAC. *Les Vertus du Cœur de Jésus*, huitième et dernière série. Un vol. in-18. Prix : 1 fr.

Le P. Boussac, mort prématurément l'an dernier, après une brillante carrière de professeur de théologie au Collège romain et à l'Institut catholique de Toulouse, avait laissé dans ses manuscrits cette huitième série de ses opuscules sur le Sacré-Cœur. Des mains pieuses l'éditent aujourd'hui. Rarement la piété a parlé langue plus solide et plus douce, plus claire et plus onctueuse, plus forte et plus pénétrante. Ce huitième et, hélas! dernier opuscule, traite en forme de neuvaine au Sacré-Cœur, de la famille, de la patrie, des œuvres catholiques, de l'état religieux, de l'assistance à la messe, de l'oraison, de la présence de Dieu, du renoncement, de la préparation à la mort, et, pour terminer, de la dévotion au Cœur de Jésus par le culte de son Image.

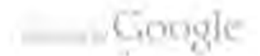
TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME

PREMIÈRE LIVRAISON. — 15 JUIN 1905

2e LIVRAISON. — 15 JUILLET 1905

3e LIVRAISON. — 15 AOUT 1905



4e LIVRAISON. — 15 SEPTEMBRE 1905

5e LIVRAISON. — 15 OCTOBRE 1905

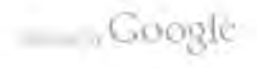
6e LIVRAISON. — 15 NOVEMBRE 1905

7e LIVRAISON. — 15 DÉCEMBRE 1905

8e LIVRAISON. — 15 JANVIER 1906

9e LIVRAISON. — 15 FÉVRIER 1906

10e LIVRAISON. — 15 MARS 1906



11e LIVRAISON. — 15 AVRIL 1906

12e LIVRAISON. — 15 MAI 1906



Le Gérant : P. TÉQUI.

PARIS. — IMP. P. TÉQUI, 92, RUE DE VAUGIRARD.